JACQUES LACAN

Autres écrits

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

ISBN 978-2-02-048647-7

Les références concernant la première publication
des textes figurent en fin d'ouvrage

www.seuil.com

Prologue

Le centenaire de Lacan en cette année 2001 nous est occasion de présenter ce recueil au public. Les écrits qui le composent ont tous été publiés (à l'exception de deux) du vivant de l'auteur.

« Le centenaire de la naissance est rare à célébrer. Il suppose de l'œuvre une continuation de l'homme qui évoque la survie. » Ces lignes de Lacan, écrites en 1956 pour le centenaire de Freud, n'étaient pas sans ironie, puisqu'il ne voyait dans cette survie qu'un faux-semblant, justifiant son « retour à Freud ». C'était au temps où l'appareil international auquel celui-ci avait donné mandat de « dire le vrai sur le vrai » dans la psychanalyse se révélait pour être son éteignoir.

La publication du présent recueil ne s'inscrit dans aucun « retour à Lacan ». C'est que, croyons-nous, Lacan ne s'est pas éloigné. Il est là. Toujours d'actualité, ou définitivement intempestif? Peut-être est-il là à la façon bien particulière de *la Lettre volée*.

Quoi qu'il en soit, vingt ans après sa mort il n'est personne qui feigne – sérieusement s'entend – qu'il ait été surclassé dans la psychanalyse comme sujet supposé savoir. L'accueil fait à ses *Séminaires* en témoigne : ils sont reçus par les praticiens et par le public comme des livres d'aujourd'hui, non de jadis.

Surtout, il n'y a pas d'orthodoxie lacanienne. Il y a, oui, des lacaniens, il y en a même pléthore. Lacan, pour sa part, a dit où il plaçait sa mise : « ... l'effet qui se propage n'est pas de communication de la parole, mais de déplacement du discours. Freud, incompris, fût-ce de lui-même, d'avoir voulu se faire entendre, est moins servi par ses disciples que par cette propagation... »

Certes, il fonda une École. Il l'appelait « *mon* École ». Il prit soin de la dissoudre peu avant de mourir. Comment montrer mieux qu'il ne confiait le soin de sa « survie » à nulle assemblée de fidèles ? Il se savait *ex-sister*. Cette graphie qu'il utilisait signale que l'on existe moins *dans*, ou *avec*, que *hors*.

N'allait-il pas jusqu'à supposer parfois que ses écrits, protégés par leur « pouvoir d'illecture », tels des hiéroglyphes au désert, ex-sisteraient à la psychanalyse même ? Quand il lui arrivait de prévoir l'éclipse de celle-ci, il ne faisait fond que sur eux seuls : « C'est quand la psychanalyse aura rendu les armes devant les impasses croissantes de notre civilisation (malaise que Freud en pressentait) que seront reprises par qui ? les indications de mes *Écrits.* »

Quelques années plus tard, il ne voyait plus dans l'écrit qu'un déchet, bon pour la « poubellication ». Mais il lui arrivait aussi de prétendre : « Il suffit de dix ans pour que ce que j'écris devienne clair pour tous... » Le disait-il *tongue in cheek* ? Plutôt faut-il penser que ce « tous » excluait ceux qu'il appelait « les idiots » (ceux qui ne s'y connaissent pas).

Sans doute lit-on peu Lacan dans le grand public. Cela fait songer au mot de Picasso : « Combien de personnes ont lu Homère ? Cependant tout le monde en parle. On a ainsi créé la superstition homérique. » Il y a une superstition lacanienne. Ne pas s'en satisfaire n'empêche pas d'admettre un fait, qui est un fait de transfert.

La parution du présent recueil ne sera pas sans incidence sur ce transfert. Elle fera ex-sister, croyons-nous, un autre Lacan à celui devenu classique (autrement dit, classé) sous le signe de la parole et du langage. L'ouverture des *Écrits* évoquait déjà « ce qui se lève à la fin de ce recueil sous le nom d'objet *a* (à lire : objet petit *a*) ». Cet objet est ainsi l'alpha des *Autres écrits*.

Il n'en est pas l'oméga. Ce qui se laisse entrevoir *in fine* pointe au-delà. Pour le dire en bref : de la jouissance (concept qui réunit et déplace ce qui chez Freud se nomme *Lust*, voire *Lustgewinn*, *Libido*, et *Befriedigung*, satisfaction, de la pulsion), le petit *a* est seulement le noyau élaborable dans un discours, c'est-à-dire n'est pas réel, n'est qu'un semblant. D'où procède la thèse radicale selon laquelle le réel est l'exclu du sens, y compris du « sens joui ». Cette thèse discutée dans son dernier enseignement oral n'a été reprise par Lacan dans aucun de ses écrits ; elle donne à ce recueil sa ligne de fuite.

Le dernier texte des *Écrits* était de décembre 1965, son « Ouverture » d'octobre 1966. Nous avons réuni ici les écrits

majeurs publiés ensuite dans la revue *Scilicet*; repris les comptes rendus des séminaires des Hautes études; joint la *Télévision*, de 1973; retenu la plupart des préfaces, articles, et notes, de la période. Ce second recueil prend donc la suite du premier.

Nous avons voulu aussi qu'il en reproduise la composition et se trame avec lui. C'est ainsi que nous sommes revenu sur la période que Lacan appelait de ses « antécédents » et sur la suivante, qui va du « Discours de Rome » (1953) à la parution des *Écrits* (1966), pour donner ici le plus important de ce qui n'avait pu trouver place dans le recueil précédent; c'est le cas en particulier de l'article d'encyclopédie sur « Les complexes familiaux » (1938). Cet ensemble est distribué dans les seconde, troisième et quatrième parties du volume.

La cinquième regroupe les textes consacrés à l'École, de l'« Acte de fondation » de 1964 à la « Lettre de dissolution » de 1980.

Les trois dernières parties font retour à la chronologie.

Enfin, pour beaucoup de raisons, « Lituraterre » nous a paru comme prédestiné à occuper ici la place dévolue dans les *Écrits* au « Séminaire sur *La Lettre volée* ».

J.-A. M.

Février 2001

Lituraterre

Ce mot se légitime de l'*Ernout et Meillet*: *lino, litura, liturarius.* Il m'est venu, pourtant, de ce jeu du mot dont il arrive qu'on fasse esprit : le contrepet revenant aux lèvres, le renversement à l'oreille.

Ce dictionnaire (qu'on y aille) m'apporte auspice d'être fondé d'un départ que je prenais (partir, ici est répartir) de l'équivoque dont Joyce (James Joyce, dis-je), glisse d'*a letter* à *a litter*, d'une lettre (je traduis) à une ordure.

On se souvient qu'une « messe-haine » à lui vouloir du bien, lui offrait une psychanalyse, comme on ferait d'une douche. Et de Jung encore...

Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné, y allant tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin.

A faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore qui lui revient, comme l'œuvre en témoigne tout de son long ?

Ou bien la psychanalyse atteste-t-elle là sa convergence avec ce que notre époque accuse du débridement du lien antique dont se contient la pollution dans la culture ?

J'avais brodé là-dessus, comme par hasard un peu avant le mai de 68, pour ne pas faire défaut au paumé de ces affluences que je déplace où je fais visite maintenant, à Bordeaux ce jour-là. La civilisation, y rappelai-je en prémisse, c'est l'égout.

Il faut dire sans doute que j'étais las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. On sait que je ne suis pas seul à, pour partage, l'avouer.

L'avouer ou, prononcé à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être, sauve l'honneur de la littérature, et me relève du privilège que je croirais tenir ma place.

La question est de savoir si ce dont les manuels semblent faire étal, soit que la littérature soit accommodation des restes, est affaire

de collocation dans l'écrit de ce qui d'abord serait chant, mythe parlé, procession dramatique.

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Œdipe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïevski ne suffit pas pour dire que la critique de textes, chasse jusqu'ici gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air.

Ici mon enseignement a place dans un changement de configuration qui s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit, mais dont d'autres témoignages, par exemple, que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu, montrent un déplacement des intérêts à quoi je m'accorde mieux.

J'y suis comme auteur moins impliqué qu'on n'imagine, et mes *Écrits*, un titre plus ironique qu'on ne croit : quand il s'agit soit de rapports, fonction de Congrès, soit disons de « lettres ouvertes » où je fais question d'un pan de mon enseignement.

Loin en tout cas de me commettre en ce frotti-frotta littéraire dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce la tentative immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire.

Il est pourtant frappant que j'ouvre ce recueil d'un article que j'isole de sa chronologie, et qu'il s'y agisse d'un conte, lui-même bien particulier de ne pouvoir rentrer dans la liste ordonnée des situations dramatiques : celui de ce qu'il advient de la poste d'une lettre missive, d'au su de qui se passent ses renvois, et de quels termes s'appuie que je puisse la dire venue à destination, après que, des détours qu'elle y a subis, le conte et son compte se soient soutenus sans aucun recours à son contenu. Il n'en est que plus remarquable que l'effet qu'elle porte sur ceux qui tour à tour la détiennent, tout arguant du pouvoir qu'elle confère qu'ils soient pour y prétendre, puisse s'interpréter, ce que je fais, d'une féminisation.

Voilà le compte bien rendu de ce qui distingue la lettre du signifiant même qu'elle emporte. En quoi ce n'est pas faire métaphore de l'épistole. Puisque le conte consiste en ce qu'y passe comme muscade le message dont la lettre y fait péripétie sans lui.

Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, ne saurait porter, je m'y essaie, que sur ce que Poe fait d'être écrivain à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à n'y pas le dire tel quel, ce

n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue.

Néanmoins l'élision n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait de sa psychobiographie : bouchée plutôt qu'elle en serait.

(Ainsi la psychanalyste qui a récuré les autres textes de Poe, ici déclare forfait de son ménage.)

Pas plus mon texte à moi ne saurait-il se résoudre par la mienne : le vœu que je formerais par exemple d'être lu enfin convenablement. Car encore faudrait-il pour cela qu'on développe ce que j'entends que la lettre porte pour arriver *toujours* à sa destination.

Il est certain que, comme d'ordinaire, la psychanalyse ici reçoit, de la littérature, si elle en prend du refoulement dans son ressort une idée moins psychobiographique.

Pour moi si je propose à la psychanalyse la lettre comme en souffrance, c'est qu'elle y montre son échec. Et c'est par là que je l'éclaire : quand j'invoque ainsi les lumières, c'est de démontrer où elle fait *trou*. On le sait depuis longtemps : rien de plus important en optique, et la plus récente physique du photon s'en arme.

Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion : car si la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté.

Mais ceux dont ce n'est pas médire à avancer que, plutôt qu'ils l'exercent, ils en sont exercés, à tout le moins d'être pris en corps –, entendent mal mes propos.

J'oppose à leur adresse vérité et savoir : c'est la première où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que sur la sellette, c'est leur vérité que j'attends. J'insiste à corriger mon tir d'un savoir en échec : comme on dit figure en abyme, ce n'est pas échec du savoir. J'apprends alors qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

Serait-ce lettre morte que j'aie mis au titre d'un de ces morceaux que j'ai dits *Écrits…*, *de la lettre l'instance*, comme raison de l'inconscient ?

N'est-ce pas désigner assez dans la lettre ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit si fort de raison que ça s'avance ? La dire moyenne ou bien extrême, c'est montrer la bifidité où s'engage toute mesure, mais n'y a-t-il rien dans le réel qui se passe de cette

médiation ? La frontière certes, à séparer deux territoires, en symbolise qu'ils sont mêmes pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure. C'est le principe de l'*Umwelt*, qui fait reflet de l'*Innenwelt*. Fâcheuse, cette biologie qui se donne déjà tout de principe : le fait de l'adaptation notamment ; ne parlons pas de la sélection, elle franche idéologie à se bénir d'être naturelle.

La lettre n'est-elle pas... littorale plus proprement, soit figurant qu'un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques ?

Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine. Et comment la psychanalyse, si, justement ce que la lettre dit « à la lettre » par sa bouche, il ne lui fallait pas le méconnaître, comment pourrait-elle nier qu'il soit, ce trou, de ce qu'à le combler, elle recoure à y invoquer la jouissance ?

Reste à savoir comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'écriture du discours, ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit dans ces effets primaire.

Un examen ne s'impose pas de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral au littéral.

Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui qui m'importe. Mais il m'importe dans un autre que j'épingle, le temps venu, du discours universitaire, soit du savoir mis en usage à partir du semblant.

Le moindre sentiment que l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours, eût dû garder de le produire, sans l'avouer de moi. Qu'on me l'épargne Dieu merci ! n'empêche pas qu'à m'importer au sens que je viens de dire, on m'importune.

Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* à se forer de routes impressives, je n'en aurais pas pour

autant pris métaphore de l'écriture. Elle n'est pas l'impression, ce n'en déplaise au bloc magique.

Quand je tire parti de la lettre à Fliess 52e, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du *WZ*, *Wahrnehmungszeichen*, de plus proche du signifiant, à la date où Saussure ne l'a pas encore reproduit (du *signans* stoïcien).

Que Freud l'écrive de deux lettres, ne prouve pas plus que de moi, que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer d'indiquer le vif de ce qui me paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis : que l'habite qui parle.

J'en emprunterai les traits à ce que d'une économie du langage permet de dessiner ce que promeut à mon idée que littérature peut-être vire à lituraterre.

On ne s'étonnera pas de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire puisque c'est là marcher du pas dont la question se produit. En quoi pourtant peut s'affirmer ce qu'est une telle démonstration.

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon de ce que d'un premier j'avais éprouvé... de littoral. Qu'on m'entende à demi-mot de ce que tout à l'heure de l'*Umwelt* j'ai répudié comme rendant le voyage impossible : d'un côté donc, selon ma formule, assurant son réel, mais prématurément, seulement d'en rendre, mais de maldonne, impossible le départ, soit tout au plus de chanter « Partons ».

Je ne noterai que le moment que j'ai recueilli d'une route nouvelle, à la prendre de ce qu'elle ne fut plus comme la première fois interdite. J'avoue pourtant que ce ne fut pas à l'aller le long du cercle arctique en avion, que me fit lecture ce que je voyais de la plaine sibérienne.

Mon essai présent, en tant qu'il pourrait s'intituler d'une sibériéthique, n'aurait donc pas vu le jour si la méfiance des Soviétiques m'avait laissé voir les villes, voire les industries, les installations militaires qui leur font prix de la Sibérie, mais ce n'est que condition accidentelle, quoique moins peut-être à la nommer accidentelle, à y indiquer l'accident d'un amoncellement de l'occire.

Seule décisive est la condition littorale, et celle-là ne jouait qu'au retour d'être littéralement ce que le Japon de sa lettre n'avait sans doute fait ce petit peu trop qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente, puisque après tout j'avais déjà dit que c'est là ce dont sa langue s'affecte éminemment.

Sans doute ce trop tient-il à ce que l'art en véhicule : j'en dirai le fait de ce que la peinture y démontre de son mariage à la lettre, très précisément sous la forme de la calligraphie.

Comment dire ce qui me fascine dans ces choses qui pendent, *kakémono* que ça se jaspine, pendent aux murs de tout musée en ces lieux, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, mais qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive, où le singulier de la main écrase l'universel, soit proprement ce que je vous apprends ne valoir que du signifiant : je ne l'y retrouve plus mais c'est que je suis novice. Là au reste n'étant pas l'important, car même à ce que ce singulier appuie une forme plus ferme, et y ajoute la dimension, la demansion, ai-je déjà dit, la demansion du papeludun, celle dont s'évoque ce que j'instaure du sujet dans le Hun-En-Peluce, à ce qu'il meuble l'angoisse de l'Achose, soit ce que je connote du petit *a* ici fait l'objet d'être enjeu de quel pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau ?

Tel invinciblement m'apparut, cette circonstance n'est pas rien : d'entre-les-nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine, plaine désolée d'aucune végétation que de reflets, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.

Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste. Tel est l'exploit de la calligraphie. Essayez de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, vous mettrez longtemps à trouver de quel appui elle s'attaque, de quel suspens elle s'arrête. A vrai dire, c'est sans espoir pour un occidenté.

Il y faut un train qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine

la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension.

Cette rupture qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, et dont j'ai dit que la science s'opère à en percer l'aspect, n'est-ce pas aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance à ce que le monde ou aussi bien l'immonde, y ait pulsion à figurer la vie.

Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme ravinement.

C'est du même effet que l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plu du semblant en tant qu'il fait le signifiant. Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle. Elle n'y remonte qu'à y prendre nom, comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées.

Plus tard de l'avion se virent à s'y soutenir en isobares, fût-ce à obliquer d'un remblai, d'autres traces normales à celles dont la pente suprême du relief se marquait de cours d'eau.

N'ai-je pas vu à Osaka comment les autoroutes se posent les unes sur les autres comme planeurs venus du ciel ? Outre que là-bas l'architecture la plus moderne retrouve l'ancienne à se faire aile à s'abattre d'un oiseau.

Comment le plus court chemin d'un point à un autre se serait-il montré sinon du nuage que pousse le vent tant qu'il ne change pas de cap ? Ni l'amibe, ni l'homme, ni la branche, ni la mouche, ni la fourmi n'en eussent fait exemple avant que la lumière s'avère solidaire d'une courbure universelle, celle où la droite ne se soutient que d'inscrire la distance dans les facteurs effectifs d'une dynamique de cascade.

Il n'y a de droite que d'écriture, comme d'arpentage que venu du ciel.

Mais écriture comme arpentage sont artefacts à n'habiter que le langage. Comment l'oublierions-nous quand notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés ?

Sous le pont Mirabeau certes, comme sous celui dont une revue qui fut la mienne se fit enseigne, à l'emprunter ce pont-oreille à Horus Apollo, sous le pont Mirabeau, oui, coule la Seine primitive, et c'est une scène telle qu'y peut battre le V romain de l'heure cinq (cf. *L'Homme aux loups*). Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation.

Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation.

C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avertie.

Il suffirait peut-être, on se dit ça sans doute, que de l'écriture nous tirions un autre parti que de tribune ou de tribunal, pour que s'y jouent d'autres paroles à nous en faire le tribut.

Il n'y a pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage est matériel peut-être de force à ce que s'y changent nos propos.

Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant ? Là est la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle est elle-même fait de littoral : et donc ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien que la cassure, que seul un discours peut produire, avec effet de production.

Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition de lituraterrir, c'est de s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique.

Il est de fait que l'écriture y a fait merveille et que tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir.

Cependant la science physique se trouve, va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits, par la pollution de ce que du terrestre on appelle, sans plus de critique de l'*Umwelt*, l'environnement : c'est l'idée d'Uexküll behaviourisée, c'est-à-dire crétinisée.

Pour lituraterrir moi-même, je fais remarquer que je n'ai fait dans le ravinement qui l'image, aucune métaphore. L'écriture est ce ravinement même, et quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire : pas moins par là celles dont je me prive, car ça m'occupe.

Je voudrais témoigner de ce qui se produit d'un fait déjà marqué : à savoir celui d'une langue, le japonais, en tant que la travaille l'écriture.

Qu'il y ait inclus dans la langue japonaise un effet d'écriture, l'important est qu'il reste attaché à l'écriture et que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci qu'en japonais elle puisse se lire de deux prononciations différentes : en *on-yomi* sa prononciation en caractères, le caractère se prononce comme tel distinctement, en *kun-yomi* la façon dont se dit en japonais ce qu'il veut dire.

Ça serait comique d'y voir désigner, sous prétexte que le caractère est lettre, les épaves du signifiant courant aux fleuves du signifié. C'est la lettre comme telle qui fait appui au signifiant selon sa loi de métaphore. C'est d'ailleurs : du discours, qu'il la prend au filet du semblant.

Elle est pourtant promue de là comme référent aussi essentiel que toute chose, et ceci change le statut du sujet. Qu'il s'appuie sur un ciel constellé, et non seulement sur le trait unaire, pour son identification fondamentale, explique qu'il ne puisse prendre appui que sur le Tu, c'est-à-dire sous toutes les formes grammaticales dont le moindre énoncé se varie des relations de politesse qu'il implique dans son signifié.

La vérité y renforce la structure de fiction que j'y dénote, de ce que cette fiction soit soumise aux lois de la politesse.

Singulièrement ceci semble porter le résultat qu'il n'y ait rien à défendre de refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de la référence à la lettre.

En d'autres termes le sujet est divisé comme partout par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à Roland Barthes ce sentiment enivré que de toutes ses manières le sujet japonais ne fait enveloppe à rien. *L'Empire des signes*, intitule-t-il son essai voulant dire : empire des semblants.

Le Japonais, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise. Car rien de plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant. Le premier est godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice.

D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet qui en fin de compte ne cache rien. Il n'a qu'à vous manipuler : vous êtes un élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer. Le *bunraku*, théâtre des marionnettes, en fait voir la structure tout ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes.

Aussi bien, comme au *bunraku* tout ce qui se dit pourrait-il être lu par un récitant. C'est ce qui a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir d'un ou d'une interprète, justement de ce qu'il ne nécessite pas l'interprétation.

C'est la traduction perpétuelle faite langage.

Ce que j'aime, c'est que la seule communication que j'y aie eue (hors les Européens avec lesquels je sais manier notre malentendu culturel), c'est aussi la seule qui là-bas comme ailleurs puisse être communication, de n'être pas dialogue : à savoir la communication scientifique.

Elle poussa un éminent biologiste à me démontrer ses travaux, naturellement au tableau noir. Le fait que, faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche pas d'être valable ce qui restait écrit là. Valable pour les molécules dont mes descendants se feront sujets, sans que j'aie jamais eu à savoir comment je leur transmettais ce qui rendait vraisemblable qu'avec moi je les classe, de pure logique, parmi les êtres vivants,

Une ascèse de l'écriture ne me semble pouvoir passer qu'à rejoindre un « c'est écrit » dont s'instaurerait le rapport sexuel.

1971

II

Les complexes familiaux dans la formation de l'individu

Essai d'analyse d'une fonction en psychologie

PARU EN 1938 DANS L'« ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE »

INTRODUCTION

L'INSTITUTION FAMILIALE

La famille paraît d'abord comme un groupe naturel d'individus unis par une double relation biologique : la génération, qui donne les composants du groupe ; les conditions de milieu que postule le développement des jeunes et qui maintiennent le groupe pour autant que les adultes générateurs en assurent la fonction. Dans les espèces animales, cette fonction donne lieu à des comportements instinctifs, souvent très complexes. On a dû renoncer à faire dériver des relations familiales ainsi définies les autres phénomènes sociaux observés chez les animaux. Ces derniers apparaissent au contraire si distincts des instincts familiaux que les chercheurs les plus récents les rapportent à un instinct original, dit d'interattraction.

L'espèce humaine se caractérise par un développement singulier des relations sociales, que soutiennent des capacités exceptionnelles de communication mentale, et corrélativement par une économie paradoxale des instincts qui s'y montrent essentiellement susceptibles de conversion et d'inversion et n'ont plus d'effet isolable que de façon sporadique. Des comportements adaptatifs d'une variété infinie sont ainsi permis. Leur conservation et leur progrès, pour dépendre de leur communication, sont avant tout œuvre collective et constituent la culture ; celle-ci introduit une nouvelle dimension dans la réalité sociale et dans la vie psychique. Cette dimension spécifie la famille humaine comme, du reste, tous les phénomènes sociaux chez l'homme.

Si, en effet, la famille humaine permet d'observer, dans les toutes premières phases des fonctions maternelles, par exemple, quelques traits de comportement instinctif identifiables à ceux de la famille biologique, il suffit de réfléchir à ce que le sentiment de la paternité doit aux postulats spirituels qui ont marqué son développement, pour comprendre qu'en ce domaine les instances culturelles dominent les naturelles, au point qu'on ne peut tenir pour paradoxaux les cas où, comme dans l'adoption, elles s'y substituent.

Cette structure culturelle de la famille humaine est-elle entièrement accessible aux méthodes de la psychologie concrète : observation et analyse ? Sans doute, ces méthodes suffisent-elles à mettre en évidence des traits essentiels, comme la structure hiérarchique de la famille, et à reconnaître en elle l'organe privilégié de cette contrainte de l'adulte sur l'enfant, contrainte à laquelle l'homme doit une étape originale et les bases archaïques de sa formation morale.

Mais d'autres traits objectifs : les modes d'organisation de cette autorité familiale, les lois de sa transmission, les concepts de la descendance et de la parenté qui lui sont joints, les lois de l'héritage et de la succession qui s'y combinent, enfin ses rapports intimes avec les lois du mariage – obscurcissent en les enchevêtrant les relations psychologiques. Leur interprétation devra alors s'éclairer des données comparées de l'ethnographie, de l'histoire, du droit et de la statistique sociale. Coordonnées par la méthode sociologique, ces données établissent que la famille humaine est une institution. L'analyse psychologique doit s'adapter à cette structure complexe et n'a que faire des tentatives philosophiques qui ont pour objet de réduire la famille humaine soit à un fait biologique, soit à un élément théorique de la société.

Ces tentatives ont pourtant leur principe dans certaines apparences du phénomène familial ; pour illusoires que soient ces apparences, elles méritent qu'on s'y arrête, car elles reposent sur des convergences réelles entre des causes hétérogènes. Nous en décrirons le mécanisme sur deux points toujours litigieux pour le psychologue.

Entre tous les groupes humains, la famille joue un rôle primordial dans la transmission de la culture. Si les traditions spirituelles, la garde des rites et des coutumes, la conservation des techniques et du patrimoine lui sont disputées par d'autres groupes sociaux, la famille

prévaut dans la première éducation, la répression des instincts, l'acquisition de la langue justement nommée maternelle. Par là elle préside aux processus fondamentaux du développement psychique, à cette organisation des émotions selon des types conditionnés par l'ambiance, qui est la base des sentiments selon Shand; plus largement, elle transmet des structures de comportement et de représentation dont le jeu déborde les limites de la conscience.

Elle établit ainsi entre les générations une continuité psychique dont la causalité est d'ordre mental. Cette continuité, si elle révèle l'artifice de ses fondements dans les concepts mêmes qui définissent l'unité de lignée, depuis le totem jusqu'au nom patronymique, ne se manifeste pas moins par la transmission à la descendance de dispositions psychiques qui confinent à l'inné; Conn a créé pour ces effets le terme d'hérédité sociale. Ce terme, assez impropre en son ambiguïté, a du moins le mérite de signaler combien il est difficile au psychologue de ne pas majorer l'importance du biologique dans les faits dits d'hérédité psychologique.

Une autre similitude, toute contingente, se voit dans le fait que les composants normaux de la famille telle qu'on l'observe de nos jours en Occident : le père, la mère et les enfants, sont les mêmes que ceux de la famille biologique. Cette identité n'est rien de plus qu'une égalité numérique. Mais l'esprit est tenté d'y reconnaître une communauté de structure directement fondée sur la constance des instincts, constance qu'il lui faut alors retrouver dans les formes primitives de la famille. C'est sur ces prémisses qu'ont été fondées des théories purement hypothétiques de la famille primitive, tantôt à l'image de la promiscuité observable chez les animaux, par des critiques subversifs de l'ordre familial existant; tantôt sur le modèle du couple stable, non moins observable dans l'animalité, par des défenseurs de l'institution considérée comme cellule sociale.

Les théories dont nous venons de parler ne sont appuyées sur aucun fait connu. La promiscuité présumée ne peut être affirmée nulle part, même pas dans les cas dits de mariage de groupe : dès l'origine existent interdictions et lois. Les formes primitives de la famille ont les traits essentiels de ses formes achevées : autorité sinon concentrée dans le type patriarcal, du moins représentée par un conseil, par un matriarcat ou ses délégués mâles; mode de parenté, héritage, succession, transmis, parfois distinctement (Rivers), selon une

lignée paternelle ou maternelle. Il s'agit bien là de familles humaines dûment constituées. Mais loin qu'elles nous montrent la prétendue cellule sociale, on voit dans ces familles, à mesure qu'elles sont plus primitives, non seulement un agrégat plus vaste de couples biologiques, mais surtout une parenté moins conforme aux liens naturels de consanguinité.

Le premier point est démontré par Durkheim, et par Fauconnet après lui, sur l'exemple historique de la famille romaine ; à l'examen des noms de famille et du droit successoral, on découvre que trois groupes sont apparus successivement, du plus vaste au plus étroit : la *gens*, agrégat très vaste de souches paternelles ; la famille agnatique, plus étroite mais indivise ; enfin la famille qui soumet à la *patria potestas* de l'aïeul les couples conjugaux de tous ses fils et petits-fils.

Pour le second point, la famille primitive méconnaît les liens biologiques de la parenté : méconnaissance seulement juridique dans la partialité unilinéale de la filiation ; mais aussi ignorance positive ou peut-être méconnaissance systématique (au sens de paradoxe de la croyance que la psychiatrie donne à ce terme), exclusion totale de ces liens qui, pour ne pouvoir s'exercer qu'à l'égard de la paternité, s'observerait dans certaines cultures matriarcales (Rivers et Malinowski). En outre la parenté n'est reconnue que par le moyen de rites qui légitiment les liens du sang et au besoin en créent de fictifs : faits du totémisme, adoption, constitution artificielle d'un groupement agnatique comme la *zadruga* slave. De même, d'après notre code, la filiation est démontrée par le mariage.

A mesure qu'on découvre des formes plus primitives de la famille humaine, elles s'élargissent en groupements qui, comme le clan, peuvent être aussi considérés comme politiques. Que si l'on transfère dans l'inconnu de la préhistoire la forme dérivée de la famille biologique pour en faire naître par association naturelle ou artificielle ces groupements, c'est là une hypothèse contre laquelle échoue la preuve, mais qui est d'autant moins probable que les zoologistes refusent – nous l'avons vu – d'accepter une telle genèse pour les sociétés animales elles-mêmes.

D'autre part, si l'extension et la structure des groupements familiaux primitifs n'excluent pas l'existence en leur sein de familles limitées à leurs membres biologiques – le fait est aussi incontestable que celui de la reproduction bisexuée –, la forme ainsi arbitraire-

ment isolée ne peut rien nous apprendre de sa psychologie et on ne peut l'assimiler à la forme familiale actuellement existante.

Le groupe réduit que compose la famille moderne ne paraît pas, en effet, à l'examen, comme une simplification mais plutôt comme une contraction de l'institution familiale. Il montre une structure profondément complexe, dont plus d'un point s'éclaire bien mieux par les institutions positivement connues de la famille ancienne que par l'hypothèse d'une famille élémentaire qu'on ne saisit nulle part. Ce n'est pas dire qu'il soit trop ambitieux de chercher dans cette forme complexe un sens qui l'unifie et peut-être dirige son évolution. Ce sens se livre précisément quand, à la lumière de cet examen comparatif, on saisit le remaniement profond qui a conduit l'institution familiale à sa forme actuelle ; on reconnaît du même coup qu'il faut l'attribuer à l'influence prévalente que prend ici le mariage, institution qu'on doit distinguer de la famille. D'où l'excellence du terme « famille conjugale », par lequel Durkheim la désigne.

I. Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale

C'est dans l'ordre original de réalité que constituent les relations sociales qu'il faut comprendre la famille humaine. Si, pour asseoir ce principe, nous avons eu recours aux conclusions de la sociologie, bien que la somme des faits dont elle l'illustre déborde notre sujet, c'est que l'ordre de réalité en question est l'objet propre de cette science. Le principe est ainsi posé sur un plan où il a sa plénitude objective. Comme tel, il permettra de juger selon leur vraie portée les résultats actuels de la recherche psychologique. Pour autant, en effet, qu'elle rompt avec les abstractions académiques et vise, soit dans l'observation du *behaviour*, soit par l'expérience de la psychanalyse, à rendre compte du concret, cette recherche, spécialement quand elle s'exerce sur les faits de « la famille comme objet et circonstance psychique », n'objective jamais des instincts, mais toujours des complexes.

Ce résultat n'est pas le fait contingent d'une étape réductible de la théorie ; il faut y reconnaître, traduit en termes psychologiques mais

conforme au principe préliminairement posé, ce caractère essentiel de l'objet étudié : son conditionnement par des facteurs culturels, aux dépens des facteurs naturels.

Le complexe, en effet, lie sous une forme fixée un ensemble de réactions qui peut intéresser toutes les fonctions organiques depuis l'émotion jusqu'à la conduite adaptée à l'objet. Ce qui définit le complexe, c'est qu'il reproduit une certaine réalité de l'ambiance, et doublement.

1) Sa forme représente cette réalité en ce qu'elle a d'objectivement distinct à une étape donnée du développement psychique; cette étape spécifie sa genèse.

2) Son activité répète dans le vécu la réalité ainsi fixée, chaque fois que se produisent certaines expériences qui exigeraient une objectivation supérieure de cette réalité; ces expériences spécifient le conditionnement du complexe.

Cette définition à elle seule implique que le complexe est dominé par des facteurs culturels : dans son contenu, représentatif d'un objet; dans sa forme, liée à une étape vécue de l'objectivation; enfin dans sa manifestation de carence objective à l'égard d'une situation actuelle, c'est-à-dire sous son triple aspect de relation de connaissance, de forme d'organisation affective et d'épreuve au choc du réel, le complexe se comprend par sa référence à l'objet. Or, toute identification objective exige d'être communicable, c'est-à-dire repose sur un critère culturel; c'est aussi par des voies culturelles qu'elle est le plus souvent communiquée. Quant à l'intégration individuelle des formes d'objectivation, elle est l'œuvre d'un procès dialectique qui fait surgir chaque forme nouvelle des conflits de la précédente avec le réel. Dans ce procès il faut reconnaître le caractère qui spécifie l'ordre humain, à savoir cette subversion de toute fixité instinctive, d'où surgissent les formes fondamentales, grosses de variations infinies, de la culture.

Si le complexe dans son plein exercice est du ressort de la culture, et si c'est là une considération essentielle pour qui veut rendre compte des faits psychiques de la famille humaine, ce n'est pas dire qu'il n'y ait pas de rapport entre le complexe et l'instinct. Mais, fait curieux, en raison des obscurités qu'oppose à la critique de la biologie contemporaine le concept de l'instinct, le concept du complexe, bien que récemment introduit, s'avère mieux adapté à des objets plus riches; c'est pourquoi, répudiant l'appui que l'inventeur

du complexe croyait devoir chercher dans le concept classique de l'instinct, nous croyons que, par un renversement théorique, c'est l'instinct qu'on pourrait éclairer actuellement par sa référence au complexe.

Ainsi pourrait-on confronter point par point : 1) la relation de connaissance qu'implique le complexe, à cette connaturalité de l'organisme à l'ambiance où sont suspendues les énigmes de l'instinct ; 2) la typicité générale du complexe en rapport avec les lois d'un groupe social, à la typicité générique de l'instinct en rapport avec la fixité de l'espèce ; 3) le protéisme des manifestations du complexe qui, sous des formes équivalentes d'inhibition, de compensation, de méconnaissance, de rationalisation, exprime la stagnation devant un même objet, à la stéréotypie des phénomènes de l'instinct, dont l'activation, soumise à la loi du « tout ou rien », reste rigide aux variations de la situation vitale. Cette stagnation dans le complexe tout autant que cette rigidité dans l'instinct – tant qu'on les réfère aux seuls postulats de l'adaptation vitale, déguisement mécaniste du finalisme, on se condamne à en faire des énigmes ; leur problème exige l'emploi des concepts plus riches qu'impose l'étude de la vie psychique.

Nous avons défini le complexe dans un sens très large qui n'exclut pas que le sujet ait conscience de ce qu'il représente. Mais c'est comme facteur essentiellement inconscient qu'il fut d'abord défini par Freud. Son unité est en effet frappante sous cette forme, où elle se révèle comme la cause d'effets psychiques non dirigés par la conscience, actes manqués, rêves, symptômes. Ces effets ont des caractères tellement distincts et contingents qu'ils forcent d'admettre comme élément fondamental du complexe cette entité paradoxale : une représentation inconsciente, désignée sous le nom d'imago. Complexes et imago ont révolutionné la psychologie et spécialement celle de la famille qui s'est révélée comme le lieu d'élection des complexes les plus stables et les plus typiques : de simple sujet de paraphrases moralisantes, la famille est devenue l'objet d'une analyse concrète.

Cependant les complexes se sont démontrés comme jouant un rôle d'« organiseurs » dans le développement psychique ; ainsi dominent-ils les phénomènes qui, dans la conscience, semblent les mieux intégrés à la personnalité ; ainsi sont motivées dans l'inconscient non

seulement des justifications passionnelles, mais d'objectivables rationalisations. La portée de la famille comme objet et circonstance psychique s'en est du même coup trouvée accrue.

Ce progrès théorique nous a incité à donner du complexe une formule généralisée, qui permette d'y inclure les phénomènes conscients de structure semblable. Tels les sentiments où il faut voir des complexes émotionnels conscients, les sentiments familiaux spécialement étant souvent l'image inversée de complexes inconscients. Telles aussi les croyances délirantes, où le sujet affirme un complexe comme une réalité objective ; ce que nous montrerons particulièrement dans les psychoses familiales. Complexes, imagos, sentiments et croyances vont être étudiés dans leur rapport avec la famille et en fonction du développement psychique qu'ils organisent depuis l'enfant élevé dans la famille jusqu'à l'adulte qui la reproduit.

1. Le complexe du sevrage

Le complexe du sevrage fixe dans le psychisme la relation du nourrissage, sous le mode parasitaire qu'exigent les besoins du premier âge de l'homme ; il représente la forme primordiale de l'imago maternelle. Partant, il fonde les sentiments les plus archaïques et les plus stables qui unissent l'individu à la famille. Nous touchons ici au complexe le plus primitif du développement psychique, à celui qui se compose avec tous les complexes ultérieurs ; il n'est que plus frappant de le voir entièrement dominé par des facteurs culturels et ainsi, dès ce stade primitif, radicalement différent de l'instinct.

Il s'en rapproche pourtant par deux caractères : le complexe du sevrage, d'une part, se produit avec des traits si généraux dans toute l'étendue de l'espèce qu'on peut le tenir pour générique ; d'autre part, il représente dans le psychisme une fonction biologique, exercée par un appareil anatomiquement différencié : la lactation. Aussi comprend-on qu'on ait voulu rapporter à un instinct, même chez l'homme, les comportements fondamentaux qui lient la mère à l'enfant. Mais c'est négliger un caractère essentiel de l'instinct : sa régulation physiologique manifeste dans le fait que l'instinct maternel cesse d'agir chez l'animal quand la fin du nourrissage est accomplie.

Chez l'homme, au contraire, c'est une régulation culturelle qui

conditionne le sevrage. Elle y apparaît comme dominante, même si on le limite au cycle de l'ablactation proprement dite, auquel répond pourtant la période physiologique de la glande commune à la classe des mammifères. Si la régulation qu'on observe en réalité n'apparaît comme nettement contre nature que dans des pratiques arriérées – qui ne sont pas toutes en voie de désuétude –, ce serait céder à une illusion grossière que de chercher dans la physiologie la base instinctive de ces règles, plus conformes à la nature, qu'impose au sevrage comme à l'ensemble des mœurs l'idéal des cultures les plus avancées. En fait, le sevrage, par l'une quelconque des contingences opératoires qu'il comporte, est souvent un traumatisme psychique dont les effets individuels, anorexies dites mentales, toxicomanies par la bouche, névroses gastriques, révèlent leurs causes à la psychanalyse.

Traumatisant ou non, le sevrage laisse dans le psychisme humain la trace permanente de la relation biologique qu'il interrompt. Cette crise vitale se double en effet d'une crise du psychisme, la première sans doute dont la solution ait une structure dialectique. Pour la première fois, semble-t-il, une tension vitale se résout en intention mentale. Par cette intention, le sevrage est accepté ou refusé; l'intention certes est fort élémentaire, puisqu'elle ne peut pas même être attribuée à un moi encore à l'état de rudiment; l'acceptation ou le refus ne peuvent être conçus comme un choix, puisqu'en l'absence d'un moi qui affirme ou nie ils ne sont pas contradictoires; mais, pôles coexistants et contraires, ils déterminent une attitude ambivalente par essence, quoique l'un d'eux y prévale. Cette ambivalence primordiale, lors des crises qui assurent la suite du développement, se résoudra en différenciations psychiques d'un niveau dialectique de plus en plus élevé et d'une irréversibilité croissante. La prévalence originelle y changera plusieurs fois de sens et pourra de ce fait y subir des destinées très diverses; elle s'y retrouvera pourtant et dans le temps et dans le ton, à elle propres, qu'elle imposera et à ces crises et aux catégories nouvelles dont chacune dotera le vécu.

C'est le refus du sevrage qui fonde le positif du complexe, à savoir l'imago de la relation nourricière qu'il tend à rétablir. Cette imago est donnée dans son contenu par les sensations propres au premier âge, mais n'a de forme qu'à mesure qu'elles s'organisent mentalement. Or, ce stade étant antérieur à l'avènement de la forme de l'objet, il ne semble pas que ces contenus puissent se représenter

dans la conscience. Ils s'y reproduisent pourtant dans les structures mentales qui modèlent, avons-nous dit, les expériences psychiques ultérieures. Ils seront réévoqués par association à l'occasion de celles-ci, mais inséparables des contenus objectifs qu'ils auront *informés*. Analysons ces contenus et ces formes.

L'étude du comportement de la prime enfance permet d'affirmer que les sensations extéro-, proprio- et intéroceptives ne sont pas encore, après le douzième mois, suffisamment coordonnées pour que soit achevée la reconnaissance du corps propre, ni corrélativement la notion de ce qui lui est extérieur.

Très tôt pourtant, certaines sensations extéroceptives s'isolent sporadiquement en unités de perception. Ces éléments d'objets répondent, comme il est à prévoir, aux premiers intérêts affectifs. En témoignent la précocité et l'électivité des réactions de l'enfant à l'approche et au départ des personnes qui prennent soin de lui. Il faut pourtant mentionner à part, comme un fait de structure, la réaction d'intérêt que l'enfant manifeste devant le visage humain : elle est extrêmement précoce, s'observant dès les premiers jours et avant même que les coordinations motrices des yeux soient achevées. Ce fait ne peut être détaché du progrès par lequel le visage humain prendra toute sa valeur d'expression psychique. Cette valeur, pour être sociale, ne peut être tenue pour conventionnelle. La puissance réactivée, souvent sous un mode ineffable, que prend le masque humain dans les contenus mentaux des psychoses paraît témoigner de l'archaïsme de sa signification.

Quoi qu'il en soit, ces réactions électives permettent de concevoir chez l'enfant une certaine connaissance très précoce de la présence qui remplit la fonction maternelle, et le rôle de traumatisme causal que, dans certaines névroses et certains troubles du caractère, peut jouer une substitution de cette présence. Cette connaissance, très archaïque et pour laquelle semble fait le calembour claudélien de « co-naissance », se distingue à peine de l'adaptation affective. Elle reste tout engagée dans la satisfaction des besoins propres au premier âge et dans l'ambivalence typique des relations mentales qui s'y ébauchent. Cette satisfaction apparaît avec les signes de la plus grande plénitude dont puisse être comblé le désir humain, pour peu qu'on considère l'enfant attaché à la mamelle.

Les sensations proprioceptives de la succion et de la préhension

font évidemment la base de cette ambivalence du vécu, qui ressort de la situation même : l'être qui absorbe est tout absorbé et le complexe archaïque lui répond dans l'embrassement maternel. Nous ne parlerons pas ici avec Freud d'auto-érotisme, puisque le moi n'est pas constitué, ni de narcissisme, puisqu'il n'y a pas d'image du moi ; bien moins encore d'érotisme oral, puisque la nostalgie du sein nourricier, sur laquelle a équivoqué l'école psychanalytique, ne relève du complexe du sevrage qu'à travers son remaniement par le complexe d'Œdipe. « Cannibalisme », mais cannibalisme fusionnel, ineffable, à la fois actif et passif ; toujours survivant dans les jeux et mots symboliques, qui, dans l'amour le plus évolué, rappellent le désir de la larve, – nous reconnaîtrons en ces termes le rapport à la réalité sur lequel repose l'imago maternelle.

Cette base elle-même ne peut être détachée du chaos des sensations intéroceptives dont elle émerge. L'angoisse, dont le prototype apparaît dans l'asphyxie de la naissance, le froid, lié à la nudité du tégument, et le malaise labyrinthique auquel répond la satisfaction du bercement organisent par leur triade le ton pénible de la vie organique qui, pour les meilleurs observateurs, domine les six premiers mois de l'homme. Ces malaises primordiaux ont tous la même cause : une insuffisante adaptation à la rupture des conditions d'ambiance et de nutrition qui font l'équilibre parasitaire de la vie intra-utérine.

Cette conception s'accorde avec ce que, à l'expérience, la psychanalyse trouve comme fonds dernier de l'imago du sein maternel : sous les fantasmes du rêve comme sous les obsessions de la veille se dessinent avec une impressionnante précision les images de l'habitat intra-utérin et du seuil anatomique de la vie extra-utérine. En présence des données de la physiologie et du fait anatomique de la non-myélinisation des centres nerveux supérieurs chez le nouveau-né, il est pourtant impossible de faire de la naissance, avec certains psychanalystes, un traumatisme psychique. Dès lors cette forme de l'imago resterait une énigme si l'état postnatal de l'homme ne manifestait, par son malaise même, que l'organisation posturale, tonique, équilibratoire, propre à la vie intra-utérine, survit à celle-ci.

Il faut remarquer que le retard de la dentition et de la marche, un retard corrélatif de la plupart des appareils et des fonctions, détermine chez l'enfant une impuissance vitale totale qui dure au-delà des deux premières années. Ce fait doit-il être tenu pour solidaire de ceux

qui donnent au développement somatique ultérieur de l'homme son caractère d'exception par rapport aux animaux de sa classe : la durée de la période d'enfance et le retard de la puberté ? Quoi qu'il en soit, il ne faut pas hésiter à reconnaître au premier âge une déficience biologique positive, et à considérer l'homme comme un animal à naissance prématurée. Cette conception explique la généralité du complexe, et qu'il soit indépendant des accidents de l'ablactation. Celle-ci – sevrage au sens étroit – donne son expression psychique, la première et aussi la plus adéquate, à l'imago plus obscure d'un sevrage plus ancien, plus pénible et d'une plus grande ampleur vitale : celui qui, à la naissance, sépare l'enfant de la matrice, séparation prématurée d'où provient un malaise que nul soin maternel ne peut compenser. Rappelons en cet endroit un fait pédiatrique connu, l'arriération affective très spéciale qu'on observe chez les enfants nés avant terme.

Ainsi constituée, l'imago du sein maternel domine toute la vie de l'homme. De par son ambivalence pourtant, elle peut trouver à se saturer dans le renversement de la situation qu'elle représente, ce qui n'est réalisé strictement qu'à la seule occasion de la maternité. Dans l'allaitement, l'étreinte et la contemplation de l'enfant, la mère, en même temps, reçoit et satisfait le plus primitif de tous les désirs. Il n'est pas jusqu'à la tolérance de la douleur de l'accouchement qu'on ne puisse comprendre comme le fait d'une compensation représentative du premier apparu des phénomènes affectifs : l'angoisse, née avec la vie. Seule l'imago qui imprime au plus profond du psychisme le sevrage congénital de l'homme peut expliquer la puissance, la richesse et la durée du sentiment maternel. La réalisation de cette imago dans la conscience assure à la femme une satisfaction psychique privilégiée, cependant que ses effets dans la conduite de la mère préservent l'enfant de l'abandon qui lui serait fatal.

En opposant le complexe à l'instinct, nous ne dénions pas au complexe tout fondement biologique, et en le définissant par certains rapports idéaux, nous le relions pourtant à sa base matérielle. Cette base, c'est la fonction qu'il assure dans le groupe social ; et ce fondement biologique, on le voit dans la dépendance vitale de l'individu par rapport au groupe. Alors que l'instinct a un *support* organique et n'est rien d'autre que la régulation de celui-ci dans une fonction vitale, le complexe n'a qu'à l'occasion un *rapport* organique, quand il supplée à une insuffisance vitale par la régulation d'une

fonction sociale. Tel est le cas du complexe du sevrage. Ce rapport organique explique que l'imago de la mère tienne aux profondeurs du psychisme et que sa sublimation soit particulièrement difficile, comme il est manifeste dans l'attachement de l'enfant aux « jupes de sa mère » et dans la durée parfois anachronique de ce lien.

L'imago pourtant doit être sublimée pour que de nouveaux rapports s'introduisent avec le groupe social, pour que de nouveaux complexes les intègrent au psychisme. Dans la mesure où elle résiste à ces exigences nouvelles, qui sont celles du progrès de la personnalité, l'imago, salutaire à l'origine, devient facteur de mort.

Que la tendance à la mort soit vécue par l'homme comme objet d'un appétit, c'est là une réalité que l'ana-lyse fait apparaître à tous les niveaux du psychisme ; cette réalité, il appartenait à l'inventeur de la psychanalyse d'en reconnaître le caractère irréductible, mais l'explication qu'il en a donnée par un *instinct de mort*, pour éblouissante qu'elle soit, n'en reste pas moins contradictoire dans les termes ; tellement il est vrai que le génie même, chez Freud, cède au préjugé du biologiste qui exige que toute tendance se rapporte à un instinct. Or, la tendance à la mort, qui spécifie le psychisme de l'homme, s'explique de façon satisfaisante par la conception que nous développons ici, à savoir que le complexe, unité fonctionnelle de ce psychisme, ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions.

Cette tendance psychique à la mort, sous la forme originelle que lui donne le sevrage, se révèle dans des suicides très spéciaux qui se caractérisent comme « non violents », en même temps qu'y apparaît la forme orale du complexe : grève de la faim de l'anorexie mentale, empoisonnement lent de certaines toxicomanies par la bouche, régime de famine des névroses gastriques. L'analyse de ces cas montre que, dans son abandon à la mort, le sujet cherche à retrouver l'imago de la mère. Cette association mentale n'est pas seulement morbide. Elle est générique, comme il se voit dans la pratique de la sépulture, dont certains modes manifestent clairement le sens psychologique de retour au sein de la mère ; comme le révèlent encore les connexions établies entre la mère et la mort, tant par les techniques magiques que par les conceptions des théologies antiques ; comme on l'observe enfin dans toute expérience psychanalytique assez poussée.

Même sublimée, l'imago du sein maternel continue à jouer un

rôle psychique important pour notre sujet. Sa forme la plus soustraite à la conscience, celle de l'habitat prénatal, trouve dans l'habitation et dans son seuil, surtout dans leurs formes primitives, la caverne, la hutte, un symbole adéquat.

Par là, tout ce qui constitue l'unité domestique du groupe familial devient pour l'individu, à mesure qu'il est plus capable de l'abstraire, l'objet d'une affection distincte de celles qui l'unissent à chaque membre de ce groupe. Par là encore, l'abandon des sécurités que comporte l'économie familiale a la portée d'une répétition du sevrage et ce n'est, le plus souvent, qu'à cette occasion que le complexe est suffisamment liquidé. Tout retour, fût-il partiel, à ces sécurités peut déclencher dans le psychisme des ruines sans proportion avec le bénéfice pratique de ce retour.

Tout achèvement de la personnalité exige ce nouveau sevrage. Hegel formule que l'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial n'atteint jamais à la personnalité avant la mort. Le sens psychologique de cette thèse apparaîtra dans la suite de notre étude. En fait de dignité personnelle, ce n'est qu'à celle des entités nominales que la famille promeut l'individu et elle ne le peut qu'à l'heure de la sépulture.

La saturation du complexe fonde le sentiment maternel ; sa sublimation contribue au sentiment familial ; sa liquidation laisse des traces où on peut la reconnaître : c'est cette structure de l'imago qui reste à la base des progrès mentaux qui l'ont remaniée. S'il fallait définir la forme la plus abstraite où on la retrouve, nous la caractériserions ainsi : une assimilation parfaite de la totalité à l'être. Sous cette formule d'aspect un peu philosophique, on reconnaîtra ces nostalgies de l'humanité : mirage métaphysique de l'harmonie universelle, abîme mystique de la fusion affective, utopie sociale d'une tutelle totalitaire, toutes sorties de la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort.

2. Le complexe de l'intrusion

Le complexe de l'intrusion représente l'expérience que réalise le sujet primitif, le plus souvent quand il voit un ou plusieurs de ses semblables participer avec lui à la relation domestique, autrement dit,

lorsqu'il se connaît des frères. Les conditions en seront donc très variables, d'une part selon les cultures et l'extension qu'elles donnent au groupe domestique, d'autre part selon les contingences individuelles, et d'abord selon la place que le sort donne au sujet dans l'ordre des naissances, selon la position dynastique, peut-on dire, qu'il occupe ainsi avant tout conflit : celle de nanti ou celle d'usurpateur.

La jalousie infantile a dès longtemps frappé les observateurs : « J'ai vu de mes yeux, dit saint Augustin, et bien observé un tout-petit en proie à la jalousie : il ne parlait pas encore et il ne pouvait sans pâlir arrêter son regard au spectacle amer de son frère de lait » (*Confessions*, I, VII). Le fait ici révélé à l'étonnement du moraliste resta longtemps réduit à la valeur d'un thème de rhétorique, utilisable à toutes fins apologétiques.

L'observation expérimentale de l'enfant et les investigations psychanalytiques, en démontrant la structure de la jalousie infantile, ont mis au jour son rôle dans la genèse de la sociabilité et, par là, de la connaissance elle-même en tant qu'humaine. Disons que le point critique révélé par ces recherches est que la jalousie, dans son fond, représente non pas une rivalité vitale mais une identification mentale.

Des enfants entre six mois et deux ans étant confrontés par couple et sans tiers et laissés à leur spontanéité ludique, on peut constater le fait suivant : entre les enfants ainsi mis en présence apparaissent des réactions diverses où semble se manifester une communication. Parmi ces réactions un type se distingue, du fait qu'on peut y reconnaître une rivalité objectivement définissable : il comporte en effet entre les sujets une certaine adaptation des postures et des gestes, à savoir une conformité dans leur alternance, une convergence dans leur série, qui les ordonnent en provocations et ripostes et permettent d'affirmer, sans préjuger de la conscience des sujets, qu'ils réalisent la situation comme à double issue, comme une alternative. Dans la mesure même de cette adaptation, on peut admettre que dès ce stade s'ébauche la reconnaissance d'un rival, c'est-à-dire d'un « autre » comme objet. Or, si une telle réaction peut être très précoce, elle se montre déterminée par une condition si dominante qu'elle en apparaît comme univoque : à savoir une limite qui ne peut être dépassée dans l'écart d'âge entre les sujets. Cette limite se restreint à deux mois et demi dans la première année de la période envisagée et reste aussi stricte en s'élargissant.

Si cette condition n'est pas remplie, les réactions que l'on observe entre les enfants confrontés ont une valeur toute différente. Examinons les plus fréquentes : celles de la parade, de la séduction, du despotisme. Bien que deux partenaires y figurent, le rapport qui caractérise chacune d'elles se révèle à l'observation, non pas comme un conflit entre deux individus, mais dans chaque sujet, comme un conflit entre deux attitudes opposées et complémentaires, et cette participation bipolaire est constitutive de la situation elle-même. Pour comprendre cette structure, qu'on s'arrête un instant à l'enfant qui se donne en spectacle et à celui qui le suit du regard : quel est le plus spectateur ? Ou bien qu'on observe l'enfant qui prodigue envers un autre ses tentatives de séduction : où est le séducteur ? Enfin, de l'enfant qui jouit des preuves de la domination qu'il exerce et de celui qui se complaît à s'y soumettre : qu'on se demande quel est le plus asservi. Ici se réalise ce paradoxe : que chaque partenaire confond la patrie de l'autre avec la sienne propre et s'identifie à lui ; mais qu'il peut soutenir ce rapport sur une participation proprement insignifiante de cet autre et vivre alors toute la situation à lui seul, comme le manifeste la discordance parfois totale entre leurs conduites. C'est dire que l'identification, spécifique des conduites sociales, à ce stade, se fonde sur un sentiment de l'autre, que l'on ne peut que méconnaître sans une conception correcte de sa valeur tout *imaginaire*.

Quelle est donc la structure de cette imago ? Une première indication nous est donnée par la condition reconnue plus haut pour nécessaire à une adaptation réelle entre partenaires, à savoir un écart d'âge très étroitement limité. Si l'on se réfère au fait que ce stade est caractérisé par des transformations de la structure nerveuse assez rapides et profondes pour dominer les différenciations individuelles, on comprendra que cette condition équivaut à l'exigence d'une similitude entre les sujets. Il apparaît que l'imago de l'autre est liée à la structure du corps propre et plus spécialement de ses fonctions de relation, par une certaine similitude objective.

La doctrine de la psychanalyse permet de serrer davantage le problème. Elle nous montre dans le frère, au sens neutre, l'objet électif des exigences de la libido qui, au stade que nous étudions, sont homosexuelles. Mais aussi elle insiste sur la confusion en cet objet de deux relations affectives, amour et identification, dont l'opposition sera fondamentale aux stades ultérieurs.

Cette ambiguïté originelle se retrouve chez l'adulte, dans la passion de la jalousie amoureuse, et c'est là qu'on peut le mieux la saisir. On doit la reconnaître, en effet, dans le puissant intérêt que le sujet porte à l'image du rival : intérêt qui, bien qu'il s'affirme comme haine, c'est-à-dire comme négatif, et bien qu'il se motive par l'objet prétendu de l'amour, n'en paraît pas moins entretenu par le sujet de la façon la plus gratuite et la plus coûteuse et souvent domine à tel point le sentiment amoureux lui-même, qu'il doit être interprété comme l'intérêt essentiel et positif de la passion. Cet intérêt confond en lui l'identification et l'amour, et, pour n'apparaître que masqué dans le registre de la pensée de l'adulte, n'en confère pas moins à la passion qu'il soutient cette irréfutabilité qui l'apparente à l'obsession. L'agressivité maximum qu'on rencontre dans les formes psychotiques de la passion est constituée bien plus par la négation de cet intérêt singulier que par la rivalité qui paraît la justifier.

Mais c'est tout spécialement dans la situation fraternelle primitive que l'agressivité se démontre pour secondaire à l'identification. La doctrine freudienne reste incertaine sur ce point ; l'idée darwinienne que la lutte est aux origines mêmes de la vie garde en effet un grand crédit auprès du biologiste ; mais sans doute faut-il reconnaître ici le prestige moins critiqué d'une emphase moralisante, qui se transmet en des poncifs tels que : *homo homini lupus*. Il est évident, au contraire, que le nourrissage constitue précisément pour les jeunes une neutralisation temporaire des conditions de la lutte pour la nourriture. Cette signification est plus évidente encore chez l'homme. L'apparition de la jalousie en rapport avec le nourrissage, selon le thème classique illustré plus haut par une citation de saint Augustin, doit donc être interprétée prudemment. En fait, la jalousie peut se manifester dans des cas où le sujet, depuis longtemps sevré, n'est pas en situation de concurrence vitale à l'égard de son frère. Le phénomène semble donc exiger comme préalable une certaine identification à l'état du frère. Au reste, la doctrine analytique, en caractérisant comme sadomasochiste la tendance typique de la libido à ce même stade, souligne certes que l'agressivité domine alors l'économie affective, mais aussi qu'elle est toujours à la fois subie et agie, c'est-à-dire sous-tendue par une identification à l'autre, objet de la violence.

Rappelons que ce rôle de doublure intime que joue le masochisme dans le sadisme a été mis en relief par la psychanalyse et que

c'est l'énigme que constitue le masochisme dans l'économie des instincts vitaux qui a conduit Freud à affirmer un *instinct de mort*.

Si l'on veut suivre l'idée que nous avons indiquée plus haut, et désigner avec nous dans le malaise du sevrage humain la source du désir de la mort, on reconnaîtra dans le masochisme primaire le moment dialectique où le sujet assume par ses premiers actes de jeu la reproduction de ce malaise même et, par là, le sublime et le surmonte. C'est bien ainsi que sont apparus les jeux primitifs de l'enfant à l'œil connaisseur de Freud : cette joie de la première enfance de rejeter un objet du champ de son regard, puis, l'objet retrouvé, d'en renouveler inépuisablement l'exclusion, signifie bien que c'est le pathétique du sevrage que le sujet s'inflige à nouveau, tel qu'il l'a subi, mais dont il triomphe maintenant qu'il est actif dans sa reproduction.

Le dédoublement ainsi ébauché dans le sujet, c'est l'identification au frère qui lui permet de s'achever : elle fournit l'image qui fixe l'un des pôles du masochisme primaire. Ainsi la non-violence du suicide primordial engendre la violence du meurtre imaginaire du frère. Mais cette violence n'a pas de rapport avec la lutte pour la vie. L'objet que choisit l'agressivité dans les primitifs jeux de la mort est, en effet, hochet ou déchet, biologiquement indifférent ; le sujet l'abolit gratuitement, en quelque sorte pour le plaisir, il ne fait que consommer ainsi la perte de l'objet maternel. L'image du frère non sevré n'attire une agression spéciale que parce qu'elle répète dans le sujet l'imago de la situation maternelle et avec elle le désir de la mort. Ce phénomène est secondaire à l'identification.

L'identification affective est une fonction psychique dont la psychanalyse a établi l'originalité, spécialement dans le complexe d'Œdipe, comme nous le verrons. Mais l'emploi de ce terme au stade que nous étudions reste mal défini dans la doctrine ; c'est à quoi nous avons tenté de suppléer par une théorie de cette identification dont nous désignons le moment génétique sous le terme de stade du miroir.

Le stade ainsi considéré répond au déclin du sevrage, c'est-à-dire à la fin de ces six mois dont la dominante psychique de malaise, répondant au retard de la croissance physique, traduit cette prématuration de la naissance qui est, comme nous l'avons dit, le fond spécifique du sevrage chez l'homme. Or, la reconnaissance par le sujet de

son image dans le miroir est un phénomène qui, pour l'analyse de ce stade, est deux fois significatif: le phénomène apparaît après six mois et son étude à ce moment révèle de façon démonstrative les tendances qui constituent alors la réalité du sujet; l'image spéculaire, en raison même de ces affinités, donne un bon symbole de cette réalité : de sa valeur affective, illusoire comme l'image, et de sa structure, comme elle reflet de la forme humaine.

La perception de la forme du semblable en tant qu'unité mentale est liée chez l'être vivant à un niveau corrélatif d'intelligence et de sociabilité. L'imitation au signal la montre, réduite, chez l'animal de troupeau; les structures échomimiques, échopraxiques en manifestent l'infinie richesse chez le singe et chez l'homme. C'est le sens primaire de l'intérêt que l'un et l'autre manifestent à leur image spéculaire. Mais si leurs comportements à l'égard de cette image, sous la forme de tentatives d'appréhension manuelle, paraissent se ressembler, ces jeux ne dominent chez l'homme que pendant un moment, à la fin de la première année, âge dénommé par Bühler « âge du chimpanzé » parce que l'homme y passe à un pareil niveau d'intelligence instrumentale.

Or, le phénomène de perception qui se produit chez l'homme dès le sixième mois est apparu dès ce moment sous une forme toute différente, caractéristique d'une intuition illuminative, à savoir, sur le fonds d'une inhibition attentive, révélation soudaine du comportement adapté (ici geste de référence à quelque partie du corps propre); puis ce gaspillage jubilatoire d'énergie qui signale objectivement le triomphe; cette double réaction laissant entrevoir le sentiment de compréhension sous sa forme ineffable. Ces caractères traduisent selon nous le sens secondaire que le phénomène reçoit des conditions libidinales qui entourent son apparition. Ces conditions ne sont que les tensions psychiques issues des mois de prématuration et qui paraissent traduire une double rupture vitale : rupture de cette immédiate adaptation au milieu qui définit le monde de l'animal par sa connaturalité; rupture de cette unité de fonctionnement du vivant qui asservit chez l'animal la perception à la pulsion.

La discordance, à ce stade chez l'homme, tant des pulsions que des fonctions, n'est que la suite de l'incoordination prolongée des appareils. Il en résulte un stade affectivement et mentalement constitué sur la base d'une proprioceptivité qui donne le corps comme

morcelé : d'une part, l'intérêt psychique se trouve déplacé sur des tendances visant à quelque recollement du corps propre ; d'autre part, la réalité, soumise d'abord à un morcellement perceptif, dont le chaos atteint jusqu'à ses catégories, « espaces », par exemple, aussi disparates que les statiques successives de l'enfant, s'ordonne en reflétant les formes du corps, qui donnent en quelque sorte le modèle de tous les objets.

C'est ici une structure archaïque du monde humain dont l'analyse de l'inconscient a montré les profonds vestiges : fantasmes de démembrement, de dislocation du corps, dont ceux de la castration ne sont qu'une image mise en valeur par un complexe particulier ; l'imago du double, dont les objectivations fantastiques, telles que des causes diverses les réalisent à divers âges de la vie, révèlent au psychiatre qu'elle évolue avec la croissance du sujet ; enfin, ce symbolisme anthropomorphique et organique des objets dont la psychanalyse, dans les rêves et dans les symptômes, a fait la prodigieuse découverte.

La tendance par où le sujet restaure l'unité perdue de soi-même prend place dès l'origine au centre de la conscience. Elle est la source d'énergie de son progrès mental, progrès dont la structure est déterminée par la prédominance des fonctions visuelles. Si la recherche de son unité affective promeut chez le sujet les formes où il se représente son identité, la forme la plus intuitive en est donnée, à cette phase, par l'image spéculaire. Ce que le sujet salue en elle, c'est l'unité mentale qui lui est inhérente. Ce qu'il y reconnaît, c'est l'idéal de l'imago du double. Ce qu'il y acclame, c'est le triomphe de la tendance salutaire.

Le monde propre à cette phase est donc un monde narcissique. En le désignant ainsi nous n'évoquons pas seulement sa structure libidinale par le terme même auquel Freud et Abraham, dès 1908, ont assigné le sens purement énergétique d'investissement de la libido sur le corps propre ; nous voulons aussi pénétrer sa structure mentale avec le plein sens du mythe de Narcisse ; que ce sens indique la mort : l'insuffisance vitale dont ce monde est issu ; ou la réflexion spéculaire : l'imago du double qui lui est centrale ; ou l'illusion de l'image : ce monde, nous l'allons voir, ne contient pas d'autrui.

La perception de l'activité d'autrui ne suffit pas en effet à rompre l'isolement affectif du sujet. Tant que l'image du semblable ne joue que son rôle primaire, limité à la fonction d'expressivité, elle

déclenche chez le sujet émotions et postures similaires, du moins dans la mesure où le permet la structure actuelle de ses appareils. Mais tandis qu'il subit cette suggestion émotionnelle ou motrice, le sujet ne se distingue pas de l'image elle-même. Bien plus, dans la discordance caractéristique de cette phase, l'image ne fait qu'ajouter l'intrusion temporaire d'une tendance étrangère. Appelons-la intrusion narcissique : l'unité qu'elle introduit dans les tendances contribuera pourtant à la formation du moi. Mais, avant que le moi affirme son identité, il se confond avec cette image qui le forme, mais l'aliène primordialement.

Disons que le moi gardera de cette origine la structure ambiguë du spectacle qui, manifeste dans les situations plus haut décrites du despotisme, de la séduction, de la parade, donne leur forme à des pulsions, sadomasochiste et scoptophilitique (désir de voir et d'être vu), destructrices de l'autrui dans leur essence. Notons aussi que cette intrusion primordiale fait comprendre toute projection du moi constitué, qu'elle se manifeste comme mythomaniaque chez l'enfant dont l'identification personnelle vacille encore, comme transitiviste chez le paranoïaque dont le moi régresse à un stade archaïque, ou comme compréhensive quand elle est intégrée dans un moi normal.

Le moi se constitue en même temps que l'autrui dans le drame de la jalousie. Pour le sujet, c'est une discordance qui intervient dans la satisfaction spectaculaire, du fait de la tendance que celle-ci suggère. Elle implique l'introduction d'un tiers objet qui, à la confusion affective, comme à l'ambiguïté spectaculaire, substitue la concurrence d'une situation triangulaire. Ainsi le sujet, engagé dans la jalousie par identification, débouche sur une alternative nouvelle où se joue le sort de la réalité : ou bien il retrouve l'objet maternel et va s'accrocher au refus du réel et à la destruction de l'autre ; ou bien, conduit à quelque autre objet, il le reçoit sous la forme caractéristique de la connaissance humaine, comme objet communicable, puisque concurrence implique à la fois rivalité et accord ; mais en même temps il reconnaît l'autre avec lequel s'engage la lutte ou le contrat, bref il trouve à la fois l'autrui et l'objet socialisé. Ici encore la jalousie humaine se distingue donc de la rivalité vitale immédiate, puisqu'elle forme son objet plus qu'il ne la détermine ; elle se révèle comme l'archétype des sentiments sociaux.

Le moi ainsi conçu ne trouve pas avant l'âge de trois ans sa consti-

tution essentielle ; c'est celle même, on le voit, de l'objectivité fondamentale de la connaissance humaine. Point remarquable, celle-ci tire sa richesse et sa puissance de l'insuffisance vitale de l'homme à ses origines. Le symbolisme primordial de l'objet favorise tant son extension hors des limites des instincts vitaux que sa perception comme instrument. Sa socialisation par la sympathie jalouse fonde sa permanence et sa substantialité.

Tels sont les traits essentiels du rôle psychique du complexe fraternel. En voici quelques applications.

Le rôle traumatisant du frère au sens neutre est donc constitué par son intrusion. Le fait et l'époque de son apparition déterminent sa signification pour le sujet. L'intrusion part du nouveau venu pour infester l'occupant ; dans la famille, c'est en règle générale le fait d'une naissance et c'est l'aîné qui en principe joue le rôle de patient.

La réaction du patient au traumatisme dépend de son développement psychique. Surpris par l'intrus dans le désarroi du sevrage, il le réactive sans cesse à son spectacle : il fait alors une régression qui se révélera, selon les destins du moi, comme psychose schizophrénique ou comme névrose hypocondriaque ; ou bien il réagit par la destruction imaginaire du monstre, qui donnera de même soit des impulsions perverses, soit une culpabilité obsessionnelle.

Que l'intrus ne survienne au contraire qu'après le complexe de l'Œdipe, il est adopté le plus souvent sur le plan des identifications parentales, plus denses affectivement et plus riches de structure, on va le voir. Il n'est plus pour le sujet l'obstacle ou le reflet, mais une personne digne d'amour ou de haine. Les pulsions agressives se subliment en tendresse ou en sévérité.

Mais le frère donne aussi le modèle archaïque du moi. Ici le rôle d'agent revient à l'aîné comme au plus achevé. Plus conforme sera ce modèle à l'ensemble des pulsions du sujet, plus heureuse sera la synthèse du moi et plus réelles les formes de l'objectivité. Cette formule est-elle confirmée par l'étude des jumeaux ? On sait que de nombreux mythes leur imputent la puissance du héros, par quoi est restaurée dans la réalité l'harmonie du sein maternel, mais c'est au prix d'un fratricide. Quoi qu'il en soit, c'est par le semblable que l'objet comme le moi se réalise : plus il peut assimiler de son partenaire, plus le sujet conforte à la fois sa personnalité et son objectivité, garantes de sa future efficacité.

Mais le groupe de la fratrie familiale, divers d'âge et de sexe, est favorable aux identifications les plus discordantes du moi. L'imago primordiale du double sur laquelle le moi se modèle semble d'abord dominée par les fantaisies de la forme, comme il apparaît dans le fantasme commun aux deux sexes de la *mère phallique* ou dans le *double phallique* de la femme névrosée. D'autant plus facilement se fixera-t-elle en des formes atypiques, où des appartenances accessoires pourront jouer un aussi grand rôle que des différences organiques ; et l'on verra, selon la poussée, suffisante ou non, de l'instinct sexuel, cette identification de la phase narcissique, soit engendrer les exigences formelles d'une homosexualité ou de quelque fétichisme sexuel, soit, dans le système d'un moi paranoïaque, s'objectiver dans le type du persécuteur, extérieur ou intime.

Les connexions de la paranoïa avec le complexe fraternel se manifestent par la fréquence des thèmes de filiation, d'usurpation, de spoliation, comme sa structure narcissique se révèle dans les thèmes plus paranoïdes de l'intrusion, de l'influence, du dédoublement, du double et de toutes les transmutations délirantes du corps.

Ces connexions s'expliquent en ce que le groupe familial, réduit à la mère et à la fratrie, dessine un complexe psychique où la réalité tend à rester imaginaire ou tout au plus abstraite. La clinique montre qu'effectivement le groupe ainsi décomplété est très favorable à l'éclosion des psychoses et qu'on y trouve la plupart des cas de délires à deux.

3. Le complexe d'Œdipe

C'est en découvrant dans l'analyse des névroses les faits œdipiens que Freud mit au jour le concept du complexe. Le complexe d'Œdipe, exposé, vu le nombre des relations psychiques qu'il intéresse, en plus d'un point de cet ouvrage, s'impose ici – et à notre étude, puisqu'il définit plus particulièrement les relations psychiques dans la famille humaine – et à notre critique, pour autant que Freud donne cet élément psychologique pour la forme spécifique de la famille humaine et lui subordonne toutes les variations sociales de la famille. L'ordre méthodique ici proposé, tant dans la considération des structures mentales que des faits sociaux, conduira à une révision

du complexe qui permettra de situer dans l'histoire la famille paternaliste et d'éclairer plus avant la névrose contemporaine.

La psychanalyse a révélé chez l'enfant des pulsions génitales dont l'apogée se situe dans la quatrième année. Sans nous étendre ici sur leur structure, disons qu'elles constituent une sorte de puberté psychologique, fort prématurée, on le voit, par rapport à la puberté physiologique. En fixant l'enfant par un désir sexuel à l'objet le plus proche que lui offrent normalement la présence et l'intérêt, à savoir le parent de sexe opposé, ces pulsions donnent sa base au complexe ; leur frustration en forme le nœud. Bien qu'inhérente à la prématuration essentielle de ces pulsions, cette frustration est rapportée par l'enfant au tiers objet que les mêmes conditions de présence et d'intérêt lui désignent normalement comme l'obstacle à leur satisfaction : à savoir au parent du même sexe.

La frustration qu'il subit s'accompagne, en effet, communément d'une répression éducative qui a pour but d'empêcher tout aboutissement de ces pulsions et spécialement leur aboutissement masturbatoire. D'autre part, l'enfant acquiert une certaine intuition de la situation qui lui est interdite, tant par les signes discrets et diffus qui trahissent à sa sensibilité les relations parentales que par les hasards intempestifs qui les lui dévoilent. Par ce double procès, le parent de même sexe apparaît à l'enfant à la fois comme l'agent de l'interdiction sexuelle et l'exemple de sa transgression.

La tension ainsi constituée se résout, d'une part, par un refoulement de la tendance sexuelle qui, dès lors, restera latente – laissant place à des intérêts neutres, éminemment favorables aux acquisitions éducatives – jusqu'à la puberté ; d'autre part, par la sublimation de l'image parentale qui perpétuera dans la conscience un idéal représentatif, garantie de la coïncidence future des attitudes psychiques et des attitudes physiologiques au moment de la puberté. Ce double procès a une importance génétique fondamentale, car il reste inscrit dans le psychisme en deux instances permanentes : celle qui refoule s'appelle le surmoi, celle qui sublime, l'idéal du moi. Elles représentent l'achèvement de la crise œdipienne.

Ce schéma essentiel du complexe répond à un grand nombre de données de l'expérience. L'existence de la sexualité infantile est désormais incontestée ; au reste, pour s'être révélée historiquement par ces séquelles de son évolution qui constituent les névroses, elle

est accessible à l'observation la plus immédiate, et sa méconnaissance séculaire est une preuve frappante de la relativité sociale du savoir humain. Les instances psychiques qui, sous le nom du surmoi et d'idéal du moi, ont été isolées dans une analyse concrète des symptômes des névroses ont manifesté leur valeur scientifique dans la définition et l'explication des phénomènes de la personnalité ; il y a là un ordre de détermination positive qui rend compte d'une foule d'anomalies du comportement humain et, du même coup, rend caduques, pour ces troubles, les références à l'ordre organique qui, encore que de pur principe ou simplement mythiques, tiennent lieu de méthode expérimentale à toute une tradition médicale.

A vrai dire, ce préjugé qui attribue à l'ordre psychique un caractère épiphénoménal, c'est-à-dire inopérant, était favorisé par une analyse insuffisante des facteurs de cet ordre et c'est précisément à la lumière de la situation définie comme œdipienne que tels accidents de l'histoire du sujet prennent la signification et l'importance qui permettent de leur rapporter tel trait individuel de sa personnalité ; on peut même préciser que lorsque ces accidents affectent la situation œdipienne comme traumatismes dans son évolution, ils se répètent plutôt dans les effets du surmoi ; s'ils l'affectent comme atypies dans sa constitution, c'est plutôt dans les formes de l'idéal du moi qu'ils se reflètent. Ainsi, comme inhibitions de l'activité créatrice ou comme inversions de l'imagination sexuelle, un grand nombre de troubles, dont beaucoup apparaissent au niveau des fonctions somatiques élémentaires, ont trouvé leur réduction théorique et thérapeutique.

Découvrir que des développements aussi importants pour l'homme que ceux de la répression sexuelle et du sexe psychique étaient soumis à la régulation et aux accidents d'un drame psychique de la famille, c'était fournir la plus précieuse contribution à l'anthropologie du groupement familial, spécialement à l'étude des interdictions que ce groupement formule universellement et qui ont pour objet le commerce sexuel entre certains de ses membres. Aussi bien, Freud en vint-il vite à formuler une théorie de la famille. Elle était fondée sur une dissymétrie, apparue dès les premières recherches, dans la situation des deux sexes par rapport à l'Œdipe. Le procès qui va du désir œdipien à sa répression n'apparaît aussi simple que nous l'avons exposé d'abord que chez l'enfant mâle. Aussi est-ce ce dernier qui est pris constamment pour sujet dans les exposés didactiques du complexe.

Le désir œdipien apparaît, en effet, beaucoup plus intense chez le garçon et donc pour la mère. D'autre part, la répression révèle, dans son mécanisme, des traits qui ne paraissent d'abord justifiables que si, dans sa forme typique, elle s'exerce du père au fils. C'est là le fait du complexe de castration.

Cette répression s'opère par un double mouvement affectif du sujet : agressivité contre le parent à l'égard duquel son désir sexuel le met en posture de rival ; crainte secondaire, éprouvée en retour, d'une agression semblable. Or, un fantasme soutient ces deux mouvements, si remarquable qu'il a été individualisé avec eux en un complexe dit de castration. Si ce terme se justifie par les fins agressives et répressives qui apparaissent à ce moment de l'Œdipe, il est pourtant peu conforme au fantasme qui en constitue le fait original.

Ce fantasme consiste essentiellement dans la mutilation d'un membre, c'est-à-dire dans un sévice qui ne peut servir qu'à châtrer un mâle. Mais la réalité apparente de ce danger, jointe au fait que la menace en est réellement formulée par une tradition éducative, devait entraîner Freud à le concevoir comme ressenti d'abord pour sa valeur réelle et à reconnaître dans une crainte inspirée de mâle à mâle, en fait par le père, le prototype de la répression œdipienne.

Dans cette voie, Freud recevait un appui d'une donnée sociologique : non seulement l'interdiction de l'inceste avec la mère a un caractère universel, à travers les relations de parenté infiniment diverses et souvent paradoxales que les cultures primitives frappent du tabou de l'inceste, mais encore, quel que soit dans une culture le niveau de la conscience morale, cette interdiction est toujours expressément formulée et la transgression en est frappée d'une réprobation constante. C'est pourquoi Frazer reconnaît dans le tabou de la mère la loi primordiale de l'humanité.

C'est ainsi que Freud fait le saut théorique dont nous avons marqué l'abus dans notre introduction : de la famille conjugale qu'il observait chez ses sujets, à une hypothétique famille primitive conçue comme une horde qu'un mâle domine par sa supériorité biologique en accaparant les femelles nubiles. Freud se fonde sur le lien que l'on constate entre les tabous et les observances à l'égard du totem, tour à tour objet d'inviolabilité et d'orgie sacrificielle. Il imagine un drame de meurtre du père par les fils, suivi d'une consécration posthume

de sa puissance sur les femmes par les meurtriers prisonniers d'une insoluble rivalité : événement primordial, d'où, avec le tabou de la mère, serait sortie toute tradition morale et culturelle.

Même si cette construction n'était ruinée par les seules pétitions de principe qu'elle comporte – attribuer à un groupe biologique la possibilité, qu'il s'agit justement de fonder, de la reconnaissance d'une loi –, ses prémisses prétendues biologiques elles-mêmes, à savoir la tyrannie permanente exercée par le chef de la horde, se réduiraient à un fantôme de plus en plus incertain à mesure qu'avance notre connaissance des anthropoïdes. Mais surtout les traces universellement présentes et la survivance étendue d'une structure matriarcale de la famille, l'existence dans son aire de toutes les formes fondamentales de la culture, et spécialement d'une répression souvent très rigoureuse de la sexualité, manifestent que l'ordre de la famille humaine a des fondements soustraits à la force du mâle.

Il nous semble pourtant que l'immense moisson des faits que le complexe d'Œdipe a permis d'objectiver depuis quelque cinquante ans peut éclairer la structure psychologique de la famille, plus avant que les intuitions trop hâtives que nous venons d'exposer.

Le complexe d'Œdipe marque tous les niveaux du psychisme ; mais les théoriciens de la psychanalyse n'ont pas défini sans ambiguïté les fonctions qu'il y remplit ; c'est faute d'avoir distingué suffisamment les plans de développement sur lesquels ils l'expliquent. Si le complexe leur apparaît en effet comme l'axe selon lequel l'*évolution de la sexualité* se projette dans la *constitution de la réalité*, ces deux plans divergent chez l'homme d'une incidence spécifique, qui est certes reconnue par eux comme *répression de la sexualité* et *sublimation de la réalité*, mais doit être intégrée dans une conception plus rigoureuse de ces rapports de structure : le rôle de maturation que joue le complexe dans l'un et l'autre de ces plans ne pouvant être tenu pour parallèle qu'approximativement.

L'appareil psychique de la sexualité se révèle d'abord chez l'enfant sous les formes les plus aberrantes par rapport à ses fins biologiques, et la succession de ces formes témoigne que c'est par une maturation progressive qu'il se conforme à l'organisation génitale. Cette maturation de la sexualité conditionne le complexe d'Œdipe, en formant ses tendances fondamentales, mais, inversement, le complexe la favorise en la dirigeant vers ses objets.

Le mouvement de l'Œdipe s'opère, en effet, par un conflit triangulaire dans le sujet ; déjà, nous avons vu le jeu des tendances issues du sevrage produire une formation de cette sorte ; c'est aussi la mère, objet premier de ces tendances, comme nourriture à absorber et même comme sein où se résorber, qui se propose d'abord au désir œdipien. On comprend ainsi que ce désir se caractérise mieux chez le mâle, mais aussi qu'il y prête une occasion singulière à la réactivation des tendances du sevrage, c'est-à-dire à une régression sexuelle. Ces tendances ne constituent pas seulement, en effet, une impasse psychologique ; elles s'opposent en outre particulièrement ici à l'attitude d'extériorisation, conforme à l'activité du mâle.

Tout au contraire, dans l'autre sexe, où ces tendances ont une issue possible dans la destinée biologique du sujet, l'objet maternel, en détournant une part du désir œdipien, tend certes à neutraliser le potentiel du complexe et, par là, ses effets de sexualisation, mais, en imposant un changement d'objet, la tendance génitale se détache mieux des tendances primitives et d'autant plus facilement qu'elle n'a pas à renverser l'attitude d'intériorisation héritée de ces tendances, qui sont narcissiques. Ainsi en arrive-t-on à cette conclusion ambiguë que, d'un sexe à l'autre, plus la formation du complexe est accusée, plus aléatoire paraît être son rôle dans l'adaptation sexuelle.

On voit ici l'influence du complexe psychologique sur une relation vitale et c'est par là qu'il contribue à la constitution de la réalité. Ce qu'il y apporte se dérobe aux termes d'une psychogenèse intellectualiste : c'est une certaine profondeur affective de l'objet. Dimension qui, pour faire le fond de toute compréhension subjective, ne s'en distinguerait pas comme phénomène, si la clinique des maladies mentales ne nous la faisait saisir comme telle en proposant toute une série de ses dégradations aux limites de la compréhension.

Pour constituer en effet une norme du vécu, cette dimension ne peut qu'être reconstruite par des intuitions métaphoriques : densité qui confère l'existence à l'objet, perspective qui nous donne le sentiment de sa distance et nous inspire le respect de l'objet. Mais elle se démontre dans ces vacillements de la réalité qui fécondent le délire : quand l'objet tend à se confondre avec le moi en même temps qu'à se résorber en fantasme, quand il apparaît décomposé selon l'un de ces sentiments qui forment le spectre de l'irréalité, depuis les sentiments d'étrangeté, de *déjà vu*, de *jamais vu*, en passant par les fausses

reconnaissances, les illusions de sosie, les sentiments de devinement, de participation, d'influence, les intuitions de signification, pour aboutir au crépuscule du monde et à cette abolition affective qu'on désigne formellement en allemand comme perte de l'objet *(Objektverlust)*.

Ces qualités si diverses du vécu, la psychanalyse les explique par les variations de la quantité d'énergie vitale que le désir investit dans l'objet. La formule, toute verbale qu'elle puisse paraître, répond, pour les psychanalystes, à une donnée de leur pratique ; ils comptent avec cet investissement dans les « transferts » opératoires de leurs cures ; c'est sur les ressources qu'il offre qu'ils doivent fonder l'indication du traitement. Ainsi ont-ils reconnu dans les symptômes cités plus haut les indices d'un investissement trop narcissique de la libido, cependant que la formation de l'Œdipe apparaissait comme le moment et la preuve d'un investissement suffisant pour le « transfert ».

Ce rôle de l'Œdipe serait corrélatif de la maturation de la sexualité. L'attitude instaurée par la tendance génitale cristalliserait selon son type normal le rapport vital à la réalité. On caractérise cette attitude par les termes de don et de sacrifice, termes grandioses, mais dont le sens reste ambigu et hésite entre la défense et le renoncement. Par eux une conception audacieuse retrouve le confort secret d'un thème moralisant : dans le passage de la captativité à l'oblativité, on confond à plaisir l'épreuve vitale et l'épreuve morale.

Cette conception peut se définir une psychogenèse analogique ; elle est conforme au défaut le plus marquant de la doctrine analytique : négliger la structure au profit du dynamisme. Pourtant l'expérience analytique elle-même apporte une contribution à l'étude des formes mentales en démontrant leur rapport – soit de conditions, soit de solutions – avec les crises affectives. C'est en différenciant le jeu formel du complexe qu'on peut établir, entre sa fonction et la structure du drame qui lui est essentielle, un rapport plus arrêté.

Le complexe d'Œdipe, s'il marque le sommet de la sexualité infantile, est aussi le ressort de la répression qui en réduit les images à l'état de latence jusqu'à la puberté ; s'il détermine une condensation de la réalité dans le sens de la vie, il est aussi le moment de la sublimation qui chez l'homme ouvre à cette réalité son extension désintéressée.

Les formes sous lesquelles se perpétuent ces effets sont désignées

comme surmoi ou idéal du moi, selon qu'elles sont pour le sujet inconscientes ou conscientes. Elles reproduisent, dit-on, l'imago du parent du même sexe, l'idéal du moi contribuant ainsi au conformisme sexuel du psychisme. Mais l'imago du père aurait, selon la doctrine, dans ces deux fonctions, un rôle prototypique en raison de la domination du mâle.

Pour la répression de la sexualité, cette conception repose, nous l'avons indiqué, sur le fantasme de castration. Si la doctrine le rapporte à une menace réelle, c'est avant tout que, génialement dynamiste pour reconnaître les tendances, Freud reste fermé par l'atomisme traditionnel à la notion de l'autonomie des formes ; c'est ainsi qu'à observer l'existence du même fantasme chez la petite fille ou d'une image phallique de la mère dans les deux sexes, il est contraint d'expliquer ces faits par de précoces révélations de la domination du mâle, révélations qui conduiraient la petite fille à la nostalgie de la virilité, l'enfant à concevoir sa mère comme virile. Genèse qui, pour trouver un fondement dans l'identification, requiert à l'usage une telle surcharge de mécanismes qu'elle paraît erronée.

Or, le matériel de l'expérience analytique suggère une interprétation différente ; le fantasme de castration est en effet précédé par toute une série de fantasmes de morcellement du corps qui vont en régression de la dislocation et du démembrement, par l'éviration, l'éventrement, jusqu'à la dévoration et à l'ensevelissement.

L'examen de ces fantasmes révèle que leur série s'inscrit dans une forme de pénétration à sens destructeur et investigateur à la fois, qui vise le secret du sein maternel, cependant que ce rapport est vécu par le sujet sous un mode plus ambivalent à proportion de leur archaïsme. Mais les chercheurs qui ont le mieux compris l'origine maternelle de ces fantasmes (Melanie Klein) ne s'attachent qu'à la symétrie et à l'extension qu'ils apportent à la formation de l'Œdipe, en révélant par exemple la nostalgie de la maternité chez le garçon. Leur intérêt tient à nos yeux dans l'irréalité évidente de leur structure : l'examen de ces fantasmes qu'on trouve dans les rêves et dans certaines impulsions permet d'affirmer qu'ils ne se rapportent à aucun corps réel, mais à un mannequin hétéroclite, à une poupée baroque, à un trophée de membres où il faut reconnaître l'objet narcissique dont nous avons plus haut évoqué la genèse : conditionnée par la précession, chez l'homme, de formes imaginaires du corps sur

la maîtrise du corps propre, par la valeur de défense que le sujet donne à ces formes, contre l'angoisse du déchirement vital, fait de la prématuration.

Le fantasme de castration se rapporte à ce même objet : sa forme, née avant tout repérage du corps propre, avant toute distinction d'une menace de l'adulte, ne dépend pas du sexe du sujet et détermine plutôt qu'elle ne subit les formules de la tradition éducative. Il représente la défense que le moi narcissique, identifié à son double spéculaire, oppose au renouveau d'angoisse qui, au premier moment de l'Œdipe, tend à l'ébranler : crise que ne cause pas tant l'irruption du désir génital dans le sujet que l'objet qu'il réactualise, à savoir la mère. A l'angoisse réveillée par cet objet le sujet répond en reproduisant le rejet masochique par où il a surmonté sa perte primordiale, mais il l'opère selon la structure qu'il a acquise, c'est-à-dire dans une localisation imaginaire de la tendance.

Une telle genèse de la répression sexuelle n'est pas sans référence sociologique : elle s'exprime dans les rites par lesquels les primitifs manifestent que cette répression tient aux racines du lien social : rites de fête qui, pour libérer la sexualité, y désignent par leur forme orgiaque le moment de la réintégration affective dans le Tout ; rites de circoncision qui, pour sanctionner la maturité sexuelle, manifestent que la personne n'y accède qu'au prix d'une mutilation corporelle.

Pour définir sur le plan psychologique cette genèse de la répression, on doit reconnaître dans le fantasme de castration le jeu imaginaire qui la conditionne, dans la mère l'objet qui la détermine. C'est la forme radicale des contrepulsions qui se révèlent à l'expérience analytique pour constituer le noyau le plus archaïque du surmoi et pour représenter la répression la plus massive. Cette force se répartit avec la différenciation de cette forme, c'est-à-dire avec le progrès par où le sujet réalise l'instance répressive dans l'autorité de l'adulte ; on ne saurait autrement comprendre ce fait, apparemment contraire à la théorie, que la rigueur avec laquelle le surmoi inhibe les fonctions du sujet tende à s'établir en raison inverse des sévérités réelles de l'éducation. Bien que le surmoi reçoive déjà de la seule répression maternelle (disciplines du sevrage et des sphincters) des traces de la réalité, c'est dans le complexe d'Œdipe qu'il dépasse sa forme narcissique.

Ici s'introduit le rôle de ce complexe dans la sublimation de la réalité. On doit partir, pour le comprendre, du moment où la doctrine montre la solution du drame, à savoir de la forme qu'elle y a découverte, de l'identification. C'est, en effet, en raison d'une identification du sujet à l'imago du parent de même sexe que le surmoi et l'idéal du moi peuvent révéler à l'expérience des traits conformes aux particularités de cette imago.

La doctrine y voit le fait d'un narcissisme secondaire ; elle ne distingue pas cette identification de l'identification narcissique : il y a également assimilation du sujet à l'objet ; elle n'y voit d'autre différence que la constitution, avec le désir œdipien, d'un objet de plus de réalité, s'opposant à un moi mieux formé ; de la frustration de ce désir résulterait, selon les constantes de l'hédonisme, le retour du sujet à sa primordiale voracité d'assimilation et, de la formation du moi, une imparfaite introjection de l'objet : l'imago, pour s'imposer au sujet, se juxtapose seulement au moi dans les deux exclusions de l'inconscient et de l'idéal.

Une analyse plus structurale de l'identification œdipienne permet pourtant de lui reconnaître une forme plus distinctive. Ce qui apparaît d'abord, c'est l'antinomie des fonctions que joue dans le sujet l'imago parentale : d'une part, elle inhibe la fonction sexuelle, mais sous une forme inconsciente, car l'expérience montre que l'action du surmoi contre les répétitions de la tendance reste aussi inconsciente que la tendance reste refoulée. D'autre part, l'imago préserve cette fonction, mais à l'abri de sa méconnaissance, car c'est bien la préparation des voies de son retour futur que représente dans la conscience l'idéal du moi. Ainsi, si la tendance se résout sous les deux formes majeures, inconscience, méconnaissance, où l'analyse a appris à la reconnaître, l'imago apparaît elle-même sous deux structures dont l'écart définit la première sublimation de la réalité.

On ne souligne pourtant pas assez que l'objet de l'identification n'est pas ici l'objet du désir, mais celui qui s'y oppose dans le triangle œdipien. L'identification de mimétique est devenue propitiatoire ; l'objet de la participation sadomasochique se dégage du sujet, prend distance de lui dans la nouvelle ambiguïté de la crainte et de l'amour. Mais, dans ce pas vers la réalité, l'objet primitif du désir paraît escamoté.

Ce fait définit pour nous l'originalité de l'identification œdi-

pienne : il nous paraît indiquer que, dans le complexe d'Œdipe, ce n'est pas le moment du désir qui érige l'objet dans sa réalité nouvelle, mais celui de la défense narcissique du sujet.

Ce moment, en faisant surgir l'objet que sa position situe comme obstacle au désir, le montre auréolé de la transgression sentie comme dangereuse ; il apparaît au moi à la fois comme l'appui de sa défense et l'exemple de son triomphe. C'est pourquoi cet objet vient normalement remplir le cadre du double où le moi s'est identifié d'abord et par lequel il peut encore se confondre avec l'autrui ; il apporte au moi une sécurité, en renforçant ce cadre, mais du même coup il le lui oppose comme un idéal qui, alternativement, l'exalte et le déprime.

Ce moment de l'Œdipe donne le prototype de la sublimation autant par le rôle de présence masquée qu'y joue la tendance, que par la forme dont il revêt l'objet. La même forme est sensible en effet à chaque crise où se produit, pour la réalité humaine, cette condensation dont nous avons posé plus haut l'énigme : c'est cette lumière de l'étonnement qui transfigure un objet en dissolvant ses équivalences dans le sujet et le propose non plus comme moyen à la satisfaction du désir, mais comme pôle aux créations de la passion. C'est en réduisant à nouveau un tel objet que l'expérience réalise tout approfondissement.

Une série de fonctions antinomiques se constitue ainsi dans le sujet par les crises majeures de la réalité humaine, pour contenir les virtualités indéfinies de son progrès ; si la fonction de la conscience semble exprimer l'angoisse primordiale et celle de l'équivalence refléter le conflit narcissique, celle de l'exemple paraît l'apport original du complexe d'Œdipe.

Or, la structure même du drame œdipien désigne le père pour donner à la fonction de sublimation sa forme la plus éminente, parce que la plus pure. L'imago de la mère dans l'identification œdipienne trahit, en effet, l'interférence des identifications primordiales ; elle marque de leurs formes et de leur ambivalence autant l'idéal du moi que le surmoi : chez la fille, de même que la répression de la sexualité impose plus volontiers aux fonctions corporelles ce morcelage mental où l'on peut définir l'hystérie, de même la sublimation de l'imago maternelle tend à tourner en sentiment de répulsion pour sa déchéance et en souci systématique de l'image spéculaire.

L'imago du père, à mesure qu'elle domine, polarise dans les deux sexes les formes les plus parfaites de l'idéal du moi, dont il suffit d'indiquer qu'elles réalisent l'idéal viril chez le garçon, chez la fille l'idéal virginal. Par contre, dans les formes diminuées de cette imago nous pouvons souligner les lésions physiques, spécialement celles qui la présentent comme estropiée ou aveuglée, pour dévier l'énergie de sublimation de sa direction créatrice et favoriser sa réclusion dans quelque idéal d'intégrité narcissique. La mort du père, à quelque étape du développement qu'elle se produise et selon le degré d'achèvement de l'Œdipe, tend, de même, à tarir en le figeant le progrès de la réalité. L'expérience, en rapportant à de telles causes un grand nombre de névroses et leur gravité, contredit donc l'orientation théorique qui en désigne l'agent majeur dans la menace de la force paternelle.

S'il est apparu dans l'analyse psychologique de l'Œdipe qu'il doit se comprendre en fonction de ses antécédents narcissiques, ce n'est pas dire qu'il se fonde hors de la relativité sociologique. Le ressort le plus décisif de ses effets psychiques tient, en effet, à ce que l'imago du père concentre en elle la fonction de répression avec celle de sublimation ; mais c'est là le fait d'une détermination sociale, celle de la famille paternaliste.

L'autorité familiale n'est pas, dans les cultures matriarcales, représentée par le père, mais ordinairement par l'oncle maternel. Un ethnologue qu'a guidé sa connaissance de la psychanalyse, Malinowski, a su pénétrer les incidences psychiques de ce fait : si l'oncle maternel exerce ce parrainage social de gardien des tabous familiaux et d'initiateur aux rites tribaux, le père, déchargé de toute fonction répressive, joue un rôle de patronage plus familier, de maître en techniques et de tuteur de l'audace aux entreprises.

Cette séparation de fonctions entraîne un équilibre différent du psychisme, qu'atteste l'auteur par l'absence de névrose dans les groupes qu'il a observés aux îles du nord-ouest de la Mélanésie. Cet équilibre démontre heureusement que le complexe d'Œdipe est relatif à une structure sociale, mais il n'autorise en rien le mirage paradisiaque, contre lequel le sociologue doit toujours se défendre : à l'harmonie qu'il comporte s'oppose en effet la stéréotypie qui marque les créations de la personnalité, de l'art à la morale, dans de semblables cultures, et l'on doit reconnaître dans ce revers, confor-

mément à la présente théorie de l'Œdipe, combien l'élan de la sublimation est dominé par la répression sociale, quand ces deux fonctions sont séparées.

C'est au contraire parce qu'elle est investie de la répression que l'imago paternelle en projette la force originelle dans les sublimations mêmes qui doivent la surmonter ; c'est de nouer en une telle antinomie le progrès de ces fonctions que le complexe d'Œdipe tient sa fécondité. Cette antinomie joue dans le drame individuel, nous la verrons s'y confirmer par des effets de décomposition ; mais ses effets de progrès dépassent de beaucoup ce drame, intégrés qu'ils sont dans un immense patrimoine culturel : idéaux normaux, statuts juridiques, inspirations créatrices. Le psychologue ne peut négliger ces formes qui, en concentrant dans la famille conjugale les conditions du conflit fonctionnel de l'Œdipe, réintègrent dans le progrès psychologique la dialectique sociale engendrée par ce conflit.

Que l'étude de ces formes se réfère à l'histoire, c'est là déjà une donnée pour notre analyse ; c'est en effet à un problème de structure qu'il faut rapporter ce fait que la lumière de la tradition historique ne frappe en plein que les annales des patriarcats, tandis qu'elle n'éclaire qu'en frange – celle même où se maintient l'investigation d'un Bachofen – les matriarcats, partout sous-jacents à la culture antique.

Nous rapprocherons de ce fait le moment critique que Bergson a défini dans les fondements de la morale ; on sait qu'il ramène à sa fonction de défense vitale ce « tout de l'obligation » par quoi il désigne le lien qui clôt le groupe humain sur sa cohérence, et qu'il reconnaît à l'opposé un élan transcendant de la vie dans tout mouvement qui ouvre ce groupe en universalisant ce lien ; double source que découvre une analyse abstraite, sans doute retournée contre ses illusions formalistes, mais qui reste limitée à la portée de l'abstraction. Or si, par l'expérience, le psychanalyste comme le sociologue peuvent reconnaître dans l'interdiction de la mère la forme concrète de l'obligation primordiale, de même peuvent-ils démontrer un procès réel de l'« ouverture » du lien social dans l'autorité paternaliste et dire que, par le conflit fonctionnel de l'Œdipe, elle introduit dans la répression un idéal de promesse.

S'ils se réfèrent aux rites de sacrifice par où les cultures primitives, mêmes parvenues à une concentration sociale élevée, réalisent

avec la rigueur la plus cruelle – victimes humaines démembrées ou ensevelies vivantes – les fantasmes de la relation primordiale à la mère, ils liront, dans plus d'un mythe, qu'à l'avènement de l'autorité paternelle répond un tempérament de la primitive répression sociale. Lisible dans l'ambiguïté mythique du sacrifice d'Abraham, qui au reste le lie formellement à l'expression d'une promesse, ce sens n'apparaît pas moins dans le mythe de l'Œdipe, pour peu qu'on ne néglige pas l'épisode du Sphinx, représentation non moins ambiguë de l'émancipation des tyrannies matriarcales, et du déclin du rite du meurtre royal. Quelle que soit leur forme, tous ces mythes se situent à l'orée de l'histoire, bien loin de la naissance de l'humanité dont les séparent la durée immémoriale des cultures matriarcales et la stagnation des groupes primitifs.

Selon cette référence sociologique, le fait du prophétisme par lequel Bergson recourt à l'histoire en tant qu'il s'est produit éminemment dans le peuple juif, se comprend par la situation élue qui fut créée à ce peuple d'être le tenant du patriarcat parmi des groupes adonnés à des cultes maternels, par sa lutte convulsive pour maintenir l'idéal patriarcal contre la séduction irrépressible de ces cultures. A travers l'histoire des peuples patriarcaux, on voit ainsi s'affirmer dialectiquement dans la société les exigences de la personne et l'universalisation des idéaux : témoin ce progrès des formes juridiques qui éternise la mission que la Rome antique a vécue tant en puissance qu'en conscience, et qui s'est réalisée par l'extension déjà révolutionnaire des privilèges moraux d'un patriarcat à une plèbe immense et à tous les peuples.

Deux fonctions dans ce procès se réfléchissent sur la structure de la famille elle-même : la tradition, dans les idéaux patriciens, de formes privilégiées du mariage ; l'exaltation apothéotique que le christianisme apporte aux exigences de la personne. L'Église a intégré cette tradition dans la morale du christianisme, en mettant au premier plan dans le lien du mariage le libre choix de la personne, faisant ainsi franchir à l'institution familiale le pas décisif vers sa structure moderne, à savoir le secret renversement de sa prépondérance sociale au profit du mariage. Renversement qui se réalise au XVe siècle avec la révolution économique d'où sont sorties la société bourgeoise et la psychologie de l'homme moderne.

Ce sont en effet les rapports de la psychologie de l'homme

moderne avec la famille conjugale qui se proposent à l'étude du psychanalyste ; cet homme est le seul objet qu'il ait vraiment soumis à son expérience, et si le psychanalyste retrouve en lui le reflet psychique des conditions les plus originelles de l'homme, peut-il prétendre à le guérir de ses défaillances psychiques sans le comprendre dans la culture qui lui impose les plus hautes exigences, sans comprendre de même sa propre position en face de cet homme au point extrême de l'attitude scientifique ?

Or, en notre temps, moins que jamais, l'homme de la culture occidentale ne saurait se comprendre hors des antinomies qui constituent ses rapports avec la nature et avec la société : comment hors d'elles, comprendre et l'angoisse qu'il exprime dans le sentiment d'une transgression prométhéenne envers les conditions de sa vie, et les conceptions les plus élevées où il surmonte cette angoisse en reconnaissant que c'est par crises dialectiques qu'il se crée, lui-même et ses objets ?

Ce mouvement subversif et critique où se réalise l'homme trouve son germe le plus actif dans trois conditions de la famille conjugale.

Pour incarner l'autorité dans la génération la plus voisine et sous une figure familière, la famille conjugale met cette autorité à la portée immédiate de la subversion créatrice. Ce que traduisent déjà pour l'observation la plus commune les inversions qu'imagine l'enfant dans l'ordre des générations, où il se substitue lui-même au parent ou au grand-parent.

D'autre part, le psychisme n'y est pas moins formé par l'image de l'adulte que contre sa contrainte : cet effet s'opère par la transmission de l'idéal du moi, et le plus purement, nous l'avons dit, du père au fils ; il comporte une sélection positive des tendances et des dons, une progressive réalisation de l'idéal dans le caractère. C'est à ce procès psychologique qu'est dû le fait des familles d'hommes éminents, et non à la prétendue hérédité qu'il faudrait reconnaître à des capacités essentiellement relationnelles.

Enfin et surtout, l'évidence de la vie sexuelle chez les représentants des contraintes morales, l'exemple singulièrement transgressif de l'imago du père quant à l'interdiction primordiale exaltent au plus haut degré la tension de la libido et la portée de la sublimation.

C'est pour réaliser le plus humainement le conflit de l'homme avec son angoisse la plus archaïque, c'est pour lui offrir le champ clos

le plus loyal où il puisse se mesurer avec les figures les plus profondes de son destin, c'est pour mettre à portée de son existence individuelle le triomphe le plus complet contre sa servitude originelle, que le complexe de la famille conjugale crée les réussites supérieures du caractère, du bonheur et de la création.

En donnant la plus grande différenciation à la personnalité avant la période de latence, le complexe apporte aux confrontations sociales de cette période leur maximum d'efficacité pour la formation rationnelle de l'individu. On peut en effet considérer que l'action éducative dans cette période reproduit dans une réalité plus lestée et sous les sublimations supérieures de la logique et de la justice, le jeu des équivalences narcissiques où a pris naissance le monde des objets. Plus diverses et plus riches seront les réalités inconsciemment intégrées dans l'expérience familiale, plus formateur sera pour la raison le travail de leur réduction.

Ainsi donc, si la psychanalyse manifeste dans les conditions morales de la création un ferment révolutionnaire qu'on ne peut saisir que dans une analyse concrète, elle reconnaît, pour le produire, à la structure familiale une puissance qui dépasse toute rationalisation éducative. Ce fait mérite d'être proposé aux théoriciens – à quelque bord qu'ils appartiennent – d'une éducation sociale à prétentions totalitaires, afin que chacun en conclue selon ses désirs.

Le rôle de l'imago du père se laisse apercevoir de façon saisissante dans la formation de la plupart des grands hommes. Son rayonnement littéraire et moral dans l'ère classique du progrès, de Corneille à Proudhon, vaut d'être noté ; et les idéologues qui, au XIX[e] siècle, ont porté contre la famille paternaliste les critiques les plus subversives ne sont pas ceux qui en portent le moins l'empreinte.

Nous ne sommes pas de ceux qui s'affligent d'un prétendu relâchement du lien familial. N'est-il pas significatif que la famille se soit réduite à son groupement biologique à mesure qu'elle intégrait les plus hauts progrès culturels ? Mais un grand nombre d'effets psychologiques nous semblent relever d'un déclin social de l'imago paternelle. Déclin conditionné par le retour sur l'individu d'effets extrêmes du progrès social, déclin qui se marque surtout de nos jours dans les collectivités les plus éprouvées par ces effets : concentration économique, catastrophes politiques. Le fait n'a-t-il pas été formulé par le chef d'un État totalitaire comme argument contre l'éducation tradi-

tionnelle ? Déclin plus intimement lié à la dialectique de la famille conjugale, puisqu'il s'opère par la croissance relative, très sensible par exemple dans la vie américaine, des exigences matrimoniales.

Quel qu'en soit l'avenir, ce déclin constitue une crise psychologique. Peut-être est-ce à cette crise qu'il faut rapporter l'apparition de la psychanalyse elle-même. Le sublime hasard du génie n'explique peut-être pas seul que ce soit à Vienne – alors centre d'un État qui était le *melting-pot* des formes familiales les plus diverses, des plus archaïques aux plus évoluées, des derniers groupements agnatiques des paysans slaves aux formes les plus réduites du foyer petit-bourgeois et aux formes les plus décadentes du ménage instable, en passant par les paternalismes féodaux et mercantiles – qu'un fils du patriarcat juif ait imaginé le complexe d'Œdipe. Quoi qu'il en soit, ce sont les formes de névroses dominantes à la fin du siècle dernier qui ont révélé qu'elles étaient intimement dépendantes des conditions de la famille.

Ces névroses, depuis le temps des premières divinations freudiennes, semblent avoir évolué dans le sens d'un complexe caractériel où, tant pour la spécificité de sa forme que pour sa généralisation – il est le noyau du plus grand nombre des névroses –, on peut reconnaître la grande névrose contemporaine. Notre expérience nous porte à en désigner la détermination principale dans la personnalité du père, toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche. C'est cette carence qui, conformément à notre conception de l'Œdipe, vient à tarir l'élan instinctif comme à tarer la dialectique des sublimations. Marraines sinistres installées au berceau du névrosé, l'impuissance et l'utopie enferment son ambition, soit qu'il étouffe en lui les créations qu'attend le monde où il vient, soit que, dans l'objet qu'il propose à sa révolte, il méconnaisse son propre mouvement.

II. Les complexes familiaux en pathologie

Les complexes familiaux remplissent dans les psychoses une fonction formelle : thèmes familiaux qui prévalent dans les délires pour leur conformité avec l'arrêt que les psychoses constituent dans le

moi et dans la réalité ; dans les névroses, les complexes remplissent une fonction causale : incidences et constellations familiales qui déterminent les symptômes et les structures, selon lesquels les névroses divisent, introvertissent ou invertissent la personnalité. Telles sont, en quelques mots, les thèses que développe ce chapitre.

Il va de soi qu'en qualifiant de familiales la forme d'une psychose ou la source d'une névrose, nous entendons ce terme au sens strict de relation sociale que cette étude s'emploie à définir en même temps qu'à le justifier par sa fécondité objective : ainsi ce qui relève de la seule transmission biologique doit-il être désigné comme « héréditaire » et non pas comme « familial », au sens strict de ce terme, même s'il s'agit d'une affection psychique, et cela malgré l'usage courant dans le vocabulaire neurologique.

1. Les psychoses à thème familial

C'est dans un tel souci de l'objectivité psychologique que nous avons étudié les psychoses quand, parmi les premiers en France, nous nous sommes attaché à les comprendre dans leur rapport avec la personnalité : point de vue auquel nous amenait la notion, dès lors de plus en plus reconnue, que le tout du psychisme est intéressé par la lésion ou le déficit de quelque élément de ses appareils ou de ses fonctions. Cette notion, que démontraient les troubles psychiques causés par des lésions localisables, ne nous en paraissait que plus applicable aux productions mentales et aux réactions sociales des psychoses, à savoir à ces délires et à ces pulsions qui, pour être prétendus partiels, évoquaient pourtant par leur typicité la cohérence d'un moi archaïque, et dans leur discordance même devaient en trahir la loi interne.

Que l'on se rappelle seulement que ces affections répondent au cadre vulgaire de la folie et l'on concevra qu'il ne pouvait s'agir pour nous d'y définir une véritable personnalité, qui implique la communication de la pensée et la responsabilité de la conduite. Une psychose, certes, que nous avons isolée sous le nom de paranoïa d'autopunition, n'exclut pas l'existence d'une semblable personnalité, qui est constituée non seulement par les rapports du moi, mais du surmoi et de l'idéal du moi, mais le surmoi lui impose ses effets

punitifs les plus extrêmes, et l'idéal du moi s'y affirme dans une objectivation ambiguë, propice aux projections réitérées; d'avoir montré l'originalité de cette forme, en même temps que défini par sa position une frontière nosologique, est un résultat qui, pour limité qu'il soit, reste à l'acquis du point de vue qui dirigeait notre effort.

Le progrès de notre recherche devait nous faire reconnaître, dans les formes mentales que constituent les psychoses, la reconstitution de stades du moi, antérieurs à la personnalité; si l'on caractérise en effet chacun de ces stades par le stade de l'objet qui lui est corrélatif, toute la genèse normale de l'objet dans la relation spéculaire du sujet à l'autrui, ou comme appartenance subjective du corps morcelé, se retrouve, en une série de formes d'arrêt, dans les objets du délire.

Il est remarquable que ces objets manifestent les caractères constitutifs primordiaux de la connaissance humaine : identité formelle, équivalence affective, reproduction itérative et symbolisme anthropomorphique, sous des formes figées, certes, mais accentuées par l'absence ou l'effacement des intégrations secondaires, que sont pour l'objet sa mouvance et son individualité, sa relativité et sa réalité.

La limite de la réalité de l'objet dans la psychose, le point de rebroussement de la sublimation nous paraît précisément donné par ce moment, qui marque pour nous l'aura de la réalisation œdipienne, à savoir cette érection de l'objet qui se produit, selon notre formule, dans la lumière de l'étonnement. C'est ce moment que reproduit cette phase, que nous tenons pour constante et désignons comme phase féconde du délire : phase où les objets, transformés par une étrangeté ineffable, se révèlent comme chocs, énigmes, significations. C'est dans cette reproduction que s'effondre le conformisme, superficiellement assumé, au moyen duquel le sujet masquait jusque-là le narcissisme de sa relation à la réalité.

Ce narcissisme se traduit dans la forme de l'objet. Celle-ci peut se produire en progrès sur la crise révélatrice, comme l'objet œdipien se réduit en une structure de narcissisme secondaire – mais ici l'objet reste irréductible à aucune équivalence et le prix de sa possession, sa vertu de préjudice prévaudront sur toute possibilité de compensation ou de compromis : c'est le délire de revendication. Ou bien la forme de l'objet peut rester suspendue à l'acmé de la crise, comme si l'imago de l'idéal œdipien se fixait au moment de sa transfiguration – mais ici l'imago ne se subjective pas par identification au double,

et l'idéal du moi se projette itérativement en objets d'exemples, certes, mais dont l'action est tout externe, plutôt reproches vivants dont la censure tend à la surveillance omniprésente : c'est le délire sensitif de relations. Enfin, l'objet peut retrouver en deçà de la crise la structure de narcissisme primaire où sa formation s'est arrêtée.

On peut voir dans ce dernier cas le surmoi, qui n'a pas subi le refoulement, non seulement se traduire dans le sujet en intention répressive, mais encore y surgir comme objet appréhendé par le moi, réfléchi sous les traits décomposés de ses incidences formatrices, et, au gré des menaces réelles ou des intrusions imaginaires, représenté par l'adulte castrateur ou le frère pénétrateur : c'est le syndrome de la persécution interprétative, avec son objet à sens homosexuel latent.

A un degré de plus, le moi archaïque manifeste sa désagrégation dans le sentiment d'être épié, deviné, dévoilé, sentiment fondamental de la psychose hallucinatoire, et le double où il s'identifiait s'oppose au sujet, soit comme écho de la pensée et des actes dans les formes auditives verbales de l'hallucination, dont les contenus autodiffamateurs marquent l'affinité évolutive avec la répression morale, soit comme fantôme spéculaire du corps dans certaines formes d'hallucination visuelle, dont les réactions-suicides révèlent la cohérence archaïque avec le masochisme primordial. Enfin, c'est la structure foncièrement anthropomorphique et organomorphique de l'objet qui vient au jour dans la participation mégalomaniaque, où le sujet, dans la paraphrénie, incorpore à son moi le monde, affirmant qu'il inclut le Tout, que son corps se compose des matières les plus précieuses, que sa vie et ses fonctions soutiennent l'ordre et l'existence de l'Univers.

Les complexes familiaux jouent dans le moi, à ces divers stades où l'arrête la psychose, un rôle remarquable, soit comme motifs des réactions du sujet, soit comme thèmes de son délire. On peut même ordonner sous ces deux registres l'intégration de ces complexes au moi selon la série régressive que nous venons d'établir pour les formes de l'objet dans les psychoses.

Les réactions morbides, dans les psychoses, sont provoquées par les objets familiaux en fonction décroissante de la réalité de ces objets au profit de leur portée imaginaire : on le mesure, si l'on part des conflits qui mettent aux prises électivement le revendicateur avec le cercle de sa famille ou avec son conjoint – en passant par la

signification de substituts du père, du frère ou de la sœur que l'observateur reconnaît aux persécuteurs du paranoïaque – pour aboutir à ces filiations secrètes de roman, à ces généalogies de Trinités ou d'Olympes fantastiques, où jouent les mythes du paraphrénique. L'objet constitué par la relation familiale montre ainsi une altération progressive : dans sa valeur affective, quand il se réduit à n'être que prétexte à l'exaltation passionnelle, puis dans son individualité, quand il est méconnu dans sa réitération délirante, enfin dans son identité elle-même, quand on ne le reconnaît plus dans le sujet que comme une entité qui échappe au principe de contradiction.

Pour le thème familial, sa portée expressive de la conscience délirante se montre fonction, dans la série des psychoses, d'une croissante identification du moi à un objet familial, aux dépens de la distance que le sujet maintient entre lui et sa conviction délirante : on le mesure, si l'on part de la contingence relative, dans le monde du revendicateur, des griefs qu'il allègue contre les siens – en passant par la portée de plus en plus existentielle que prennent les thèmes de spoliation, d'usurpation, de filiation, dans la conception qu'a de soi le paranoïaque – pour aboutir à ces identifications à quelque héritier arraché de son berceau, à l'épouse secrète de quelque prince, aux personnages mythiques de Père tout-puissant, de Victime filiale, de Mère universelle, de Vierge primordiale, où s'affirme le moi du paraphrénique.

Cette affirmation du moi devient au reste plus incertaine à mesure qu'ainsi elle s'intègre plus au thème délirant : d'une sthénie remarquablement communicative dans la revendication, elle se réduit de façon tout à fait frappante à une intention démonstrative dans les réactions et les interprétations du paranoïaque, pour se perdre chez le paraphrénique dans une discordance déconcertante entre la croyance et la conduite.

Ainsi, selon que les réactions sont plus relatives aux fantasmes et que s'objective plus le thème du délire, le moi tend à se confondre avec l'expression du complexe et le complexe à s'exprimer dans l'intentionnalité du moi. Les psychanalystes disent donc communément que dans les psychoses les complexes sont conscients, tandis qu'ils sont inconscients dans les névroses. Ceci n'est pas rigoureux, car, par exemple, le sens homosexuel des tendances dans la psychose est méconnu par le sujet, encore que traduit en intention persécu-

tive. Mais la formule approximative permet de s'étonner que ce soit dans les névroses, où ils sont latents, que les complexes aient été découverts, avant d'être reconnus dans les psychoses, où ils sont patents. C'est que les thèmes familiaux que nous isolons dans les psychoses ne sont que des effets virtuels et statiques de leur structure, des représentations où se stabilise le moi ; ils ne présentent donc que la morphologie du complexe sans révéler son organisation, ni par conséquent la hiérarchie de ses caractères.

D'où l'évident artifice qui marquait la classification des psychoses par les thèmes délirants, et le discrédit où était tombée l'étude de ces thèmes, avant que les psychiatres y fussent ramenés par cette impulsion vers le concret donnée par la psychanalyse. C'est ainsi que d'aucuns, qui ont pu se croire les moins affectés par cette influence, rénovèrent la portée clinique de certains thèmes, comme l'érotomanie ou le délire de filiation, en reportant l'attention de l'ensemble sur les détails de leur romancement, pour y découvrir les caractères d'une structure. Mais seule la connaissance des complexes peut apporter à une telle recherche, avec une direction systématique, une sûreté et une avance qui dépassent de beaucoup les moyens de l'observation pure.

Prenons par exemple la structure du thème des interprétateurs filiaux, telle que Sérieux et Capgras l'ont définie en entité nosologique. En la caractérisant par le ressort de la privation affective, manifeste dans l'illégitimité fréquente du sujet, et par une formation mentale du type du « roman de grandeur » d'apparition normale entre huit et treize ans, les auteurs réuniront la fable, mûrie depuis cet âge, de substitution d'enfant, fable par laquelle telle vieille fille de village s'identifie à quelque doublure plus favorisée, et les prétentions, dont la justification paraît équivalente, de quelque « faux dauphin ». Mais que celui-ci pense appuyer ses droits par la description minutieuse d'une machine d'apparence animale, dans le ventre de laquelle il aurait fallu le cacher pour réaliser l'enlèvement initial (histoire de Richemont et de son « cheval extraordinaire », citée par ces auteurs), nous croyons pour nous que cette fantaisie, qu'on peut certes tenir pour superfétatoire et mettre au compte de la débilité mentale, révèle, autant par son symbolisme de gestation que par la place que lui donne le sujet dans son délire, une structure plus archaïque de sa psychose.

Il reste à établir si les complexes qui jouent ces rôles de motivation et de thème dans les symptômes de la psychose ont aussi un rôle de cause dans son déterminisme ; et cette question est obscure.

Pour nous, si nous avons voulu comprendre ces symptômes par une psychogenèse, nous sommes loin d'avoir pensé y réduire le déterminisme de la maladie. Bien au contraire, en démontrant dans la paranoïa que sa phase féconde comporte un état hyponoïque : confusionnel, onirique, ou crépusculaire, nous avons souligné la nécessité de quelque ressort organique pour la subduction mentale où le sujet s'initie au délire.

Ailleurs encore, nous avons indiqué que c'est dans quelque tare biologique de la libido qu'il fallait chercher la cause de cette stagnation de la sublimation où nous voyons l'essence de la psychose. C'est dire que nous croyons à un déterminisme endogène de la psychose et que nous avons voulu seulement faire justice de ces piètres pathogénies qui ne sauraient plus même passer actuellement pour représenter quelque genèse « organique » : d'une part la réduction de la maladie à quelque phénomène mental, prétendu automatique, qui comme tel ne saurait répondre à l'organisation perceptive, nous voulons dire au niveau de croyance, que l'on relève dans les symptômes réellement élémentaires de l'interprétation et de l'hallucination ; d'autre part la préformation de la maladie dans des traits prétendus constitutionnels du caractère, qui s'évanouissent, quand on soumet l'enquête sur les antécédents aux exigences de la définition des termes et de la critique du témoignage.

Si quelque tare est décelable dans le psychisme avant la psychose, c'est aux sources mêmes de la vitalité du sujet, au plus radical, mais aussi au plus secret de ses élans et de ses aversions, qu'on doit la pressentir, et nous croyons en reconnaître un signe singulier dans le déchirement ineffable que ces sujets accusent spontanément pour avoir marqué leurs premières effusions génitales à la puberté.

Qu'on rapproche cette tare hypothétique des faits anciennement groupés sous la rubrique de la dégénérescence ou des notions plus récentes sur les perversions biologiques de la sexualité, c'est rentrer dans les problèmes de l'hérédité psychologique. Nous nous limitons ici à l'examen des facteurs proprement familiaux.

La simple clinique montre dans beaucoup de cas la corrélation d'une anomalie de la situation familiale. La psychanalyse, d'autre

part, soit par l'interprétation des données cliniques, soit par une exploration du sujet qui, pour ne savoir être ici curative, doit rester prudente, montre que l'idéal du moi s'est formé, souvent en raison de cette situation, d'après l'objet du frère. Cet objet, en virant la libido destinée à l'Œdipe sur l'imago de l'homosexualité primitive, donne un idéal trop narcissique pour ne pas abâtardir la structure de la sublimation. En outre, une disposition en « vase clos » du groupe familial tend à intensifier les effets de sommation, caractéristiques de la transmission de l'idéal du moi, comme nous l'avons indiqué dans notre analyse de l'Œdipe ; mais alors qu'il s'exerce là normalement dans un sens sélectif, ces effets jouent ici dans un sens dégénératif.

Si l'avortement de la réalité dans les psychoses tient en dernier ressort à une déficience biologique de la libido, il révèle aussi une dérivation de la sublimation où le rôle du complexe familial est corroboré par le concours de nombreux faits cliniques.

Il faut noter en effet ces anomalies de la personnalité dont la constance dans la parenté du paranoïaque est sanctionnée par l'appellation familière de « nids de paranoïaques » que les psychiatres appliquent à ces milieux ; la fréquence de la transmission de la paranoïa en ligne familiale directe, avec souvent aggravation de sa forme vers la paraphrénie et précession temporelle, relative ou même absolue, de son apparition chez le descendant ; enfin l'électivité presque exclusivement familiale des cas de délires à deux, bien mise en évidence dans des collections anciennes, comme celle de Legrand du Saulle dans son ouvrage sur le « délire des persécutions », où l'ampleur du choix compense le défaut de la systématisation par l'absence de partialité.

Pour nous, c'est dans les délires à deux que nous croyons le mieux saisir les conditions psychologiques qui peuvent jouer un rôle déterminant dans la psychose. Hormis les cas où le délire émane d'un parent atteint de quelque trouble mental qui le mette en posture de tyran domestique, nous avons rencontré constamment ces délires dans un groupe familial que nous appelons décomplété, là où l'isolement social auquel il est propice porte son effet maximum, à savoir dans le « couple psychologique » formé d'une mère et d'une fille ou de deux sœurs (voir notre étude sur les Papin), plus rarement d'une mère et d'un fils.

2. *Les névroses familiales*

Les complexes familiaux se révèlent dans les névroses par un abord tout différent : c'est qu'ici les symptômes ne manifestent aucun rapport, sinon contingent, à quelque objet familial. Les complexes y remplissent pourtant une fonction causale, dont la réalité et le dynamisme s'opposent diamétralement au rôle que jouent les thèmes familiaux dans les psychoses.

Si Freud, par la découverte des complexes, fit œuvre révolutionnaire, c'est qu'en thérapeute, plus soucieux du malade que de la maladie, il chercha à le comprendre pour le guérir, et qu'il s'attacha à ce qu'on négligeait sous le titre de « contenu » des symptômes, et qui est le plus concret de leur réalité : à savoir à l'objet qui provoque une phobie, à l'appareil ou à la fonction somatique intéressés dans une hystérie, à la représentation ou à l'affect qui occupent le sujet dans une obsession.

C'est de cette manière qu'il vint à déchiffrer dans ce contenu même les causes de ces symptômes : quoique ces causes, avec les progrès de l'expérience, soient apparues plus complexes, il importe de ne point les réduire à l'abstraction, mais d'approfondir ce sens dramatique, qui, dans leur première formule, saisissait comme une réponse à l'inspiration de leur recherche.

Freud accusa d'abord, à l'origine des symptômes, soit une séduction sexuelle que le sujet a précocement subie par des manœuvres plus ou moins perverses, soit une scène qui, dans sa petite enfance, l'a initié par le spectacle ou par l'audition aux relations sexuelles des adultes. Or, si d'une part ces faits se révélaient comme traumatiques pour dévier la sexualité en tendances anormales, ils démontraient du même coup comme propres à la petite enfance une évolution régulière de ces diverses tendances et leur normale satisfaction par voie auto-érotique. C'est pourquoi, si d'autre part ces traumatismes se montraient être le fait le plus commun soit de l'initiative d'un frère, soit de l'inadvertance des parents, la participation de l'enfant s'y avéra toujours plus active, à mesure que s'affirmaient la sexualité infantile et ses motifs de plaisir ou d'investigation. Dès lors, ces tendances apparaissent formées en complexes typiques par la structure normale de la famille qui leur offrait leurs premiers objets. C'est

ainsi que nul fait plus que la naissance d'un frère ne précipite une telle formation, en exaltant par son énigme la curiosité de l'enfant, en réactivant les émois primordiaux de son attachement à la mère par les signes de sa grossesse et par le spectacle des soins qu'elle donne au nouveau-né, en cristallisant enfin, dans la présence du père auprès d'elle, ce que l'enfant devine du mystère de la sexualité, ce qu'il ressent de ses élans précoces et ce qu'il redoute des menaces qui lui en interdisent la satisfaction masturbatoire. Telle est du moins, définie par son groupe et par son moment, la constellation familiale qui, pour Freud, forme le *complexe nodal des névroses*. Il en a dégagé le complexe d'Œdipe, et nous verrons mieux plus loin comment cette origine commande la conception qu'il s'est formée de ce complexe.

Concluons ici qu'une double instance de causes se définit par le complexe : les traumatismes précités qui reçoivent leur portée de leur incidence dans son évolution, les relations du groupe familial qui peuvent déterminer des atypies dans sa constitution. Si la pratique des névroses manifeste en effet la fréquence des anomalies de la situation familiale, il nous faut, pour définir leur effet, revenir sur la production du symptôme.

Les impressions issues du traumatisme semblèrent à une première approche déterminer le symptôme par une relation simple : une part diverse de leur souvenir, sinon sa forme représentative, au moins ses corrélations affectives, a été non pas oubliée, mais refoulée dans l'inconscient, et le symptôme, encore que sa production prenne des voies non moins diverses, se laissait ramener à une fonction d'expression du refoulé, lequel manifestait ainsi sa permanence dans le psychisme. Non seulement en effet l'origine du symptôme se comprenait par une interprétation selon une clef qui, parmi d'autres, symbolisme, déplacement, etc., convînt à sa forme, mais le symptôme cédait à mesure que cette compréhension était communiquée au sujet. Que la cure du symptôme tînt au fait que fût ramenée à la conscience l'impression de son origine, en même temps que se démontrât au sujet l'irrationalité de sa forme – une telle induction retrouvait dans l'esprit les voies frayées par l'idée socratique que l'homme se délivre à se connaître par les intuitions de la raison. Mais il a fallu apporter à la simplicité comme à l'optimisme de cette conception des corrections toujours plus lourdes, depuis que l'expé-

rience a montré qu'une *résistance* est opposée par le sujet à l'élucidation du symptôme et qu'un *transfert* affectif qui a l'analyste pour objet est la force qui dans la cure vient à prévaloir.

Il reste pourtant de cette étape la notion que le symptôme névrotique représente dans le sujet un moment de son expérience où il ne sait pas se reconnaître, une forme de division de la personnalité. Mais à mesure que l'analyse a serré de plus près la production du symptôme, sa compréhension a reculé de la claire fonction d'expression de l'inconscient à une plus obscure fonction de défense contre l'angoisse. Cette angoisse, Freud, dans ses vues les plus récentes, la considère comme le signal qui, pour être détaché d'une situation primordiale de séparation, se réveille à la similitude d'un danger de castration. La défense du sujet, s'il est vrai que le symptôme fragmente la personnalité, consisterait donc à faire sa part à ce danger en s'interdisant tel accès à la réalité, sous une forme symbolique ou sublimée. La forme que l'on reconnaît dans cette conception du symptôme ne laisse en principe pas plus de résidu que son contenu à être comprise par une dynamique des tendances, mais elle tend à transformer en termes de structure la référence du symptôme au sujet en déplaçant l'intérêt sur la fonction du symptôme quant aux rapports à la réalité.

Les effets d'interdiction dont il s'agit constituent des relations qui, pour être inaccessibles au contrôle conscient et ne se manifester qu'en négatif dans le comportement, révèlent clairement leur forme intentionnelle à la lumière de la psychanalyse ; montrant l'unité d'une organisation depuis l'apparent hasard des achoppements des fonctions et la fatalité des « sorts » qui font échouer l'action jusqu'à la contrainte, propre à l'espèce, du sentiment de culpabilité. La psychologie classique se trompait donc en croyant que le moi, à savoir cet objet où le sujet se réfléchit comme coordonné à la réalité qu'il reconnaît pour extérieure à soi, comprend la totalité des relations qui déterminent le psychisme du sujet. Erreur corrélative à une impasse dans la théorie de la connaissance et à l'échec plus haut évoqué d'une conception morale.

Freud conçoit le moi, en conformité avec cette psychologie qu'il qualifie de rationaliste, comme le système des relations psychiques selon lequel le sujet subordonne la réalité à la perception consciente ; à cause de quoi il doit lui opposer d'abord sous le terme de surmoi

le système, défini à l'instant, des interdictions inconscientes. Mais il nous paraît important d'équilibrer théoriquement ce système en lui conjoignant celui des projections idéales qui, des images de grandeur de la « folle du logis » aux fantasmes qui polarisent le désir sexuel et à l'illusion individuelle de la volonté de puissance, manifeste dans les formes imaginaires du moi une condition non moins structurale de la réalité humaine. Si ce système est assez mal défini par un usage du terme d'« idéal du moi » qu'on confond encore avec le surmoi, il suffit pourtant pour en saisir l'originalité d'indiquer qu'il constitue comme secret de la conscience la prise même qu'a l'analyste sur le mystère de l'inconscient ; mais c'est précisément pour être trop immanent à l'expérience qu'il doit être isolé en dernier lieu par la doctrine : c'est à quoi cet exposé contribue.

Si les instances psychiques qui échappent au moi apparaissent d'abord comme l'effet du refoulement de la sexualité dans l'enfance, leur formation se révèle, à l'expérience, toujours plus voisine, quant au temps et à la structure, de la situation de séparation que l'analyse de l'angoisse fait reconnaître pour primordiale et qui est celle de la naissance.

La référence de tels effets psychiques à une situation si originelle ne va pas sans obscurité. Il nous semble que notre conception du stade du miroir peut contribuer à l'éclairer : elle étend le traumatisme supposé de cette situation à tout un stade de morcelage fonctionnel, déterminé par le spécial inachèvement du système nerveux ; elle reconnaît dès ce stade l'intentionnalisation de cette situation dans deux manifestations psychiques du sujet : l'assomption du déchirement originel sous le jeu qui consiste à rejeter l'objet, et l'affirmation de l'unité du corps propre sous l'identification à l'image spéculaire. Il y a là un nœud phénoménologique qui, en manifestant sous leur forme originelle ces propriétés inhérentes au sujet humain de mimer sa mutilation et de se voir autre qu'il n'est, laisse saisir aussi leur raison essentielle dans les servitudes, propres à la vie de l'homme, de surmonter une menace spécifique et de devoir son salut à l'intérêt de son congénère.

C'est en effet à partir d'une identification ambivalente à son semblable que, par la participation jalouse et la concurrence sympathique, le moi se différencie dans un commun progrès de l'autrui et de l'objet. La réalité qu'inaugure ce jeu dialectique gardera la défor-

mation structurale du drame existentiel qui la conditionne et qu'on peut appeler le drame de l'individu, avec l'accent que reçoit ce terme de l'idée de la prématuration spécifique.

Mais cette structure ne se différencie pleinement que là où on l'a reconnue tout d'abord, dans le conflit de la sexualité infantile, ce qui se conçoit pour ce qu'elle n'accomplit qu'alors sa fonction quant à l'espèce : en assurant la correction psychique de la prématuration sexuelle, le surmoi, par le refoulement de l'objet biologiquement inadéquat que propose au désir sa première maturation, l'idéal du moi, par l'identification imaginaire qui orientera le choix sur l'objet biologiquement adéquat à la maturation pubérale.

Moment que sanctionne l'achèvement consécutif de la synthèse spécifique du moi à l'âge dit de raison ; comme personnalité, par l'avènement des caractères de compréhensibilité et de responsabilité, comme conscience individuelle, par un certain virage qu'opère le sujet de la nostalgie de la mère à l'affirmation mentale de son autonomie. Moment que marque surtout ce *pas affectif* dans la réalité, qui est lié à l'intégration de la sexualité dans le sujet. Il y a là un second nœud du drame existentiel que le complexe d'Œdipe amorce en même temps qu'il résout le premier. Les sociétés primitives, qui apportent une régulation plus positive à la sexualité de l'individu, manifestent le sens de cette intégration irrationnelle dans la fonction initiatique du totem, pour autant que l'individu y identifie son essence vitale et se l'assimile rituellement : le sens du totem, réduit par Freud à celui de l'Œdipe, nous paraît plutôt équivaloir à l'une de ses fonctions : celles de l'idéal du moi.

Ayant ainsi tenu notre propos de rapporter à leur portée concrète – c'est-à-dire existentielle – les termes les plus abstraits qu'a élaborés l'analyse des névroses, nous pouvons mieux définir maintenant le rôle de la famille dans la genèse de ces affections. Il tient à la double charge du complexe d'Œdipe : par son incidence occasionnelle dans le progrès narcissique, il intéresse l'achèvement structural du moi ; par les images qu'il introduit dans cette structure, il détermine une certaine animation affective de la réalité. La régulation de ces effets se concentre dans le complexe, à mesure que se rationalisent les formes de communion sociale dans notre culture, rationalisation qu'il détermine réciproquement en humanisant l'idéal du moi. D'autre part, le dérèglement de ces effets apparaît en raison des

exigences croissantes qu'impose au moi cette culture même quant à la cohérence et à l'élan créateur.

Or, les aléas et les caprices de cette régulation s'accroissent à mesure que le même progrès social, en faisant évoluer la famille vers la forme conjugale, la soumet plus aux variations individuelles. De cette « anomie » qui a favorisé la découverte du complexe, dépend la forme de dégradation sous laquelle le connaissent les analystes : forme que nous définirons par un refoulement incomplet du désir pour la mère, avec réactivation de l'angoisse et de l'investigation, inhérentes à la relation de la naissance ; par un abâtardissement narcissique de l'idéalisation du père, qui fait ressortir dans l'identification œdipienne l'ambivalence agressive immanente à la primordiale relation au semblable. Cette forme est l'effet commun tant des incidences traumatiques du complexe que de l'anomalie des rapports entre ses objets. Mais à ces deux ordres de causes répondent respectivement deux ordres de névroses, celles dites de transfert et celles dites de caractère.

Il faut mettre à part la plus simple de ces névroses, c'est-à-dire la phobie sous la forme où on l'observe le plus fréquemment chez l'enfant : celle qui a pour objet l'animal.

Elle n'est qu'une forme substitutive de la dégradation de l'Œdipe, pour autant que l'animal grand y représente immédiatement la mère comme gestatrice, le père comme menaçant, le petit frère comme intrus. Mais elle mérite une remarque, parce que l'individu y retrouve, pour sa défense contre l'angoisse, la forme même de l'idéal du moi, que nous reconnaissons dans le totem et par laquelle les sociétés primitives assurent à la formation sexuelle du sujet un confort moins fragile. Le névrosé ne suit pourtant la trace d'aucun « souvenir héréditaire », mais seulement le sentiment immédiat, et non sans profonde raison, que l'homme a de l'animal comme du modèle de la relation naturelle.

Ce sont les incidences occasionnelles du complexe d'Œdipe dans le progrès narcissique qui déterminent les autres névroses de transfert : l'hystérie et la névrose obsessionnelle. Il faut en voir le type dans les accidents que Freud a d'emblée et magistralement précisés comme l'origine de ces névroses. Leur action manifeste que la sexualité, comme tout le développement psychique de l'homme, est assujettie à la loi de communication qui le spécifie. Séduction ou

révélation, ces accidents jouent leur rôle, en tant que le sujet, comme surpris précocement par eux en quelque processus de son « recollement » narcissique, les y compose par l'identification. Ce processus, tendance ou forme, selon le versant de l'activité existentielle du sujet qu'il intéresse – assomption de la séparation ou affirmation de son identité –, sera érotisé en sadomasochisme ou en scoptophilie (désir de voir ou d'être vu). Comme tel, il tendra à subir le refoulement corrélatif de la maturation normale de la sexualité, et il y entraînera une part de la structure narcissique. Cette structure fera défaut à la synthèse du moi et le retour du refoulé répond à l'effort constitutif du moi pour s'unifier. Le symptôme exprime à la fois ce défaut et cet effort, ou plutôt leur composition dans la nécessité primordiale de fuir l'angoisse.

En montrant ainsi la genèse de la division qui introduit le symptôme dans la personnalité, après avoir révélé les tendances qu'il représente, l'interprétation freudienne, rejoignant l'analyse clinique de Janet, la dépasse en une compréhension dramatique de la névrose, comme lutte spécifique contre l'angoisse.

Le symptôme hystérique, qui est une désintégration d'une fonction somatiquement localisée : paralysie, anesthésie, algie, inhibition, scotomisation, prend son sens du *symbolisme organomorphique* – structure fondamentale du psychisme humain selon Freud, manifestant par une sorte de mutilation le refoulement de la satisfaction génitale.

Ce symbolisme, pour être cette structure mentale par où l'objet participe aux formes du corps propre, doit être conçu comme la forme spécifique des données psychiques du stade du corps morcelé ; par ailleurs certains phénomènes moteurs caractéristiques du stade du développement que nous désignons ainsi, se rapprochent trop de certains symptômes hystériques, pour qu'on ne cherche pas à ce stade l'origine de la fameuse *complaisance somatique* qu'il faut admettre comme condition constitutionnelle de l'hystérie. C'est par un sacrifice mutilateur que l'angoisse est ici *occultée* ; et l'effort de restauration du moi se marque dans la destinée de l'hystérique par une reproduction répétitive du refoulé. On comprend ainsi que ces sujets montrent dans leurs personnes les images pathétiques du drame existentiel de l'homme.

Pour le symptôme obsessionnel, où Janet a bien reconnu la dissociation des conduites organisatrices du moi – appréhension obsé-

dante, obsession-impulsion, cérémoniaux, conduites coercitives, obsession ruminatrice, scrupuleuse, ou doute obsessionnel –, il prend son sens du *déplacement de l'affect* dans la représentation ; processus dont la découverte est due aussi à Freud.

Freud montre en outre par quels détours, dans la répression même, que le symptôme manifeste ici sous la forme la plus fréquente de la culpabilité, vient à se composer la tendance agressive qui a subi le déplacement. Cette composition ressemble trop aux effets de la sublimation, et les formes que l'analyse démontre dans la pensée obsessionnelle – isolement de l'objet, déconnexion causale du fait, annulation rétrospective de l'événement – se manifestent trop comme la caricature des formes mêmes de la connaissance, pour qu'on ne cherche pas l'origine de cette névrose dans les premières activités d'identification du moi, ce que beaucoup d'analystes reconnaissent en insistant sur un déploiement précoce du moi chez ces sujets ; au reste les symptômes en viennent à être si peu désintégrés du moi que Freud a introduit pour les désigner le terme de pensée compulsionnelle. Ce sont donc les superstructures de la personnalité qui sont utilisées ici pour *mystifier* l'angoisse. L'effort de restauration du moi se traduit dans le destin de l'obsédé par une poursuite tantalisante du sentiment de son unité. Et l'on comprend la raison pour laquelle ces sujets, que distinguent fréquemment des facultés spéculatives, montrent dans beaucoup de leurs symptômes le reflet naïf des problèmes existentiels de l'homme.

On voit donc que c'est l'incidence du traumatisme dans le progrès narcissique qui détermine la forme du symptôme avec son contenu. Certes, d'être exogène, le traumatisme intéressera au moins passagèrement le versant passif avant le versant actif de ce progrès, et toute division de l'identification consciente du moi paraît impliquer la base d'un morcelage fonctionnel : ce que confirme en effet le soubassement hystérique que l'analyse rencontre chaque fois qu'on peut reconstituer l'évolution archaïque d'une névrose obsessionnelle. Mais une fois que les premiers effets du traumatisme ont creusé leur lit selon l'un des versants du drame existentiel : assomption de la séparation ou identification du moi, le type de la névrose va en s'accusant.

Cette conception n'a pas seulement l'avantage d'inciter à saisir de plus haut le développement de la névrose, en reculant quelque peu

le recours aux données de la constitution où l'on se repose toujours trop vite : elle rend compte du caractère essentiellement individuel des déterminations de l'affection. Si les névroses montrent, en effet, par la nature des complications qu'y apporte le sujet à l'âge adulte (par adaptation secondaire à sa forme et aussi par défense secondaire contre le symptôme lui-même, en tant que porteur du refoulé), une variété de formes telle que le catalogue en est encore à faire après plus d'un tiers de siècle d'analyse – la même variété s'observe dans ses causes. Il faut lire les comptes rendus de cures analytiques et spécialement les admirables cas publiés par Freud pour comprendre quelle gamme infinie d'événements peuvent inscrire leurs effets dans une névrose, comme traumatisme initial ou comme occasions de sa réactivation – avec quelle subtilité les détours du complexe œdipien sont utilisés par l'incidence sexuelle : la tendresse excessive d'un parent ou une sévérité inopportune peuvent jouer le rôle de séduction comme la crainte éveillée de la perte de l'objet parental, une chute de prestige frappant son image peuvent être des expériences révélatrices. Aucune atypie du complexe ne peut être définie par des effets constants. Tout au plus peut-on noter globalement une composante homosexuelle dans les tendances refoulées par l'hystérie, et la marque générale de l'ambivalence agressive à l'égard du père dans la névrose obsessionnelle ; ce sont au reste là des formes manifestes de la subversion narcissique qui caractérise les tendances déterminantes des névroses.

C'est aussi en fonction du progrès narcissique qu'il faut concevoir l'importance si constante de la naissance d'un frère : si le mouvement compréhensif de l'analyse en exprime le retentissement dans le sujet sous quelque motif : investigation, rivalité, agressivité, culpabilité, il convient de ne pas prendre ces motifs pour homogènes à ce qu'ils représentent chez l'adulte, mais d'en corriger la teneur en se souvenant de l'hétérogénéité de la structure du moi au premier âge ; ainsi l'importance de cet événement se mesure-t-elle à ses effets dans le processus d'identification : il précipite souvent la formation du moi et fixe sa structure à une défense susceptible de se manifester en traits de caractère, avaricieux ou autoscopique. Et c'est de même comme une menace, intimement ressentie dans l'identification à l'autre, que peut être vécue la mort d'un frère.

On constatera après cet examen que si la somme des cas ainsi

publiés peut être versée au dossier des causes familiales de ces névroses, il est impossible de rapporter chaque entité à quelque anomalie constante des instances familiales. Ceci du moins est vrai des névroses de transfert ; le silence à leur sujet d'un rapport présenté au Congrès des psychanalystes français en 1936 sur les causes familiales des névroses est décisif. Il n'est point pour diminuer l'importance du complexe familial dans la genèse de ces névroses, mais pour faire reconnaître leur portée d'expressions existentielles du drame de l'individu.

Les névroses dites de caractère, au contraire, laissent voir certains rapports constants entre leurs formes typiques et la structure de la famille où a grandi le sujet. C'est la recherche psychanalytique qui a permis de reconnaître comme névrose des troubles du comportement et de l'intérêt qu'on ne savait rapporter qu'à l'idiosyncrasie du caractère ; elle y a retrouvé le même effet paradoxal d'intentions inconscientes et d'objets imaginaires qui s'est révélé dans les symptômes des névroses classiques ; et elle a constaté la même action de la cure psychanalytique, substituant pour la théorie comme pour la pratique une conception dynamique à la notion inerte de constitution.

Le surmoi et l'idéal du moi sont, en effet, des conditions de structure du sujet. S'ils manifestent dans des symptômes la désintégration produite par leur interférence dans la genèse du moi, ils peuvent aussi se traduire par un déséquilibre de leur instance propre dans la personnalité : par une variation de ce qu'on pourrait appeler la formule personnelle du sujet. Cette conception peut s'étendre à toute l'étude du caractère, où, pour être relationnelle, elle apporte une base psychologique pure à la classification de ses variétés, c'est-à-dire un autre avantage sur l'incertitude des données auxquelles se réfèrent les conceptions constitutionnelles en ce champ prédestiné à leur épanouissement.

La névrose de caractère se traduit donc par des entraves diffuses dans les activités de la personne, par des impasses imaginaires dans les rapports avec la réalité. Elle est d'autant plus pure qu'entraves et impasses sont subjectivement plus intégrées au sentiment de l'autonomie personnelle. Ce n'est pas dire qu'elle soit exclusive des symptômes de désintégration, puisqu'on la rencontre de plus en plus comme fonds dans les névroses de transfert. Les rapports de la

névrose de caractère à la structure familiale tiennent au rôle des objets parentaux dans la formation du surmoi et de l'idéal du moi.

Tout le développement de cette étude est pour démontrer que le complexe d'Œdipe suppose une certaine typicité dans les relations psychologiques entre les parents, et nous avons spécialement insisté sur le double rôle que joue le père, en tant qu'il représente l'autorité et qu'il est le centre de la révélation sexuelle ; c'est à l'ambiguïté même de son imago, incarnation de la répression et catalyseur d'un accès essentiel à la réalité, que nous avons rapporté le double progrès, typique d'une culture, d'un certain tempérament du surmoi et d'une orientation éminemment évolutive de la personnalité.

Or, il s'avère à l'expérience que le sujet forme son surmoi et son idéal du moi, non pas tant d'après le moi du parent, que d'après les instances homologues de sa personnalité : ce qui veut dire que dans le processus d'identification qui résout le complexe œdipien, l'enfant est bien plus sensible aux intentions, qui lui sont affectivement communiquées de la personne parentale, qu'à ce qu'on peut objectiver de son comportement.

C'est là ce qui met au premier rang des causes de névrose la névrose parentale et, encore que nos remarques précédentes sur la contingence essentielle au déterminisme psychologique de la névrose impliquent une grande diversité dans la forme de la névrose induite, la transmission tendra à être similaire, en raison de la pénétration affective qui ouvre le psychisme enfantin au sens le plus caché du comportement parental.

Réduite à la forme globale du déséquilibre, cette transmission est patente cliniquement, mais on ne peut la distinguer de la donnée anthropologique brute de la dégénérescence. Seule l'analyse en discerne le mécanisme psychologique, tout en rapportant certains effets constants à une atypie de la situation familiale.

Une première atypie se définit ainsi en raison du conflit qu'implique le complexe d'Œdipe spécialement dans les rapports du fils au père. La fécondité de ce conflit tient à la sélection psychologique qu'il assure en faisant de l'opposition de chaque génération à la précédente la condition dialectique même de la tradition du type paternaliste. Mais à toute rupture de cette tension, à une génération donnée, soit en raison de quelque débilité individuelle, soit par quelque excès de la domination paternelle, l'individu dont le moi fléchit

recevra en outre le faix d'un surmoi excessif. On s'est livré à des considérations divergentes sur la notion d'un surmoi familial ; assurément elle répond à une intuition de la réalité. Pour nous, le renforcement pathogène du surmoi dans l'individu se fait en fonction double : et de la rigueur de la domination patriarcale, et de la forme tyrannique des interdictions qui resurgissent avec la structure matriarcale de toute stagnation dans les liens domestiques. Les idéaux religieux et leurs équivalents sociaux jouent ici facilement le rôle de véhicules de cette oppression psychologique, en tant qu'ils sont utilisés à des fins exclusivistes par le corps familial et réduits à signifier les exigences du nom ou de la race.

C'est dans ces conjonctures que se produisent les cas les plus frappants de ces névroses, qu'on appelle d'autopunition pour la prépondérance souvent univoque qu'y prend le mécanisme psychique de ce nom ; ces névroses, qu'en raison de l'extension très générale de ce mécanisme on différencierait mieux comme *névroses de destinée*, se manifestent par toute la gamme des conduites d'échec, d'inhibition, de déchéance, où les psychanalystes ont su reconnaître une intention inconsciente ; l'expérience analytique suggère d'étendre toujours plus loin, et jusqu'à la détermination de maladies organiques, les effets de l'autopunition. Ils éclairent la reproduction de certains accidents vitaux plus ou moins graves au même âge où ils sont apparus chez un parent, certains virages de l'activité et du caractère, passé le cap d'échéances analogues, l'âge de la mort du père par exemple, et toutes sortes de comportements d'identification, y compris sans doute beaucoup de ces cas de suicide, qui posent un problème singulier d'hérédité psychologique.

Une seconde atypie de la situation familiale se définit dans la dimension des effets psychiques qu'assure l'Œdipe en tant qu'il préside à la sublimation de la sexualité : effets que nous nous sommes efforcés de faire saisir comme d'une animation imaginative de la réalité. Tout un ordre d'anomalies des intérêts s'y réfère, qui justifie pour l'intuition immédiate l'usage systématisé dans la psychanalyse du terme de libido. Nulle autre en effet que l'éternelle entité du désir ne paraît convenir pour désigner les variations que la clinique manifeste dans l'intérêt que porte le sujet à la réalité, dans l'élan qui soutient sa conquête ou sa création. Il n'est pas moins frappant d'observer qu'à mesure que cet élan s'amortit, l'intérêt que le sujet

réfléchit sur sa propre personne se traduit en un jeu plus imaginaire, qu'il se rapporte à son intégrité physique, à sa valeur morale ou à sa représentation sociale.

Cette structure d'involution intrapsychique, que nous désignons comme introversion de la personnalité, en soulignant qu'on use de ce terme dans des sens un peu différents, répond à la relation du narcissisme, telle que nous l'avons définie génétiquement comme la forme psychique où se compense l'insuffisance spécifique de la vitalité humaine. Ainsi un rythme biologique règle-t-il sans doute certains troubles affectifs, dits cyclothymiques, sans que leur manifestation soit séparable d'une inhérente expressivité de défaite et de triomphe. Aussi bien toutes les intégrations du désir humain se font-elles en des formes dérivées du narcissisme primordial.

Nous avons pourtant montré que deux formes se distinguaient par leur fonction critique dans ce développement : celle du double et celle de l'idéal du moi, la seconde représentant l'achèvement et la métamorphose de la première. L'idéal du moi en effet substitue au double, c'est-à-dire à l'image anticipatrice de l'unité du moi, au moment où celle-ci s'achève, la nouvelle anticipation de la maturité libidinale du sujet. C'est pourquoi toute carence de l'imago formatrice de l'idéal du moi tendra à produire une certaine introversion de la personnalité par subduction narcissique de la libido. Introversion qui s'exprime encore comme une stagnation plus ou moins régressive dans les relations psychiques formées par le complexe du sevrage, – ce que définit essentiellement la conception analytique de la schizonoïa.

Les analystes ont insisté sur les causes de névroses que constituent les troubles de la libido chez la mère, et la moindre expérience révèle en effet dans de nombreux cas de névrose une mère frigide, dont on saisit que la sexualité, en se dérivant dans les relations à l'enfant, en ait subverti la nature : mère qui couve et choie, par une tendresse excessive où s'exprime plus ou moins consciemment un élan refoulé ; ou mère d'une sécheresse paradoxale aux rigueurs muettes, par une cruauté inconsciente où se traduit une fixation bien plus profonde de la libido.

Une juste appréciation de ces cas ne peut éviter de tenir compte d'une anomalie corrélative, chez le père. C'est dans le cercle vicieux de déséquilibres libidinaux, que constitue en ces cas le cercle de

famille, qu'il faut comprendre la frigidité maternelle pour mesurer ses effets. Nous pensons que le sort psychologique de l'enfant dépend avant tout du rapport que montrent entre elles les images parentales. C'est par là que la mésentente des parents est toujours nuisible à l'enfant, et que, si nul souvenir ne demeure plus sensible en sa mémoire que l'aveu formulé du caractère mal assorti de leur union, les formes les plus secrètes de cette mésentente ne sont pas moins pernicieuses. Nulle conjoncture n'est en effet plus favorable à l'identification plus haut invoquée comme névrosante, que la perception, très sûre chez l'enfant, dans les relations des parents entre eux, du sens névrotique des barrières qui les séparent, et tout spécialement chez le père en raison de la fonction révélatrice de son image dans le processus de sublimation sexuelle.

C'est donc à la dysharmonie sexuelle entre les parents qu'il faut rapporter la prévalence que gardera le complexe du sevrage dans un développement qu'il pourra marquer sous plusieurs modes névrotiques.

Le sujet sera condamné à répéter indéfiniment l'effort du détachement de la mère – et c'est là qu'on trouve le sens de toutes sortes de conduites forcées, allant de telles fugues de l'enfant aux impulsions vagabondes et aux ruptures chaotiques qui singularisent la conduite d'un âge plus avancé ; ou bien, le sujet reste prisonnier des images du complexe, et soumis tant à leur instance létale qu'à leur forme narcissique – c'est le cas de la consomption plus ou moins intentionnalisée où, sous le terme de suicide non violent, nous avons marqué le sens de certaines névroses orales ou digestives ; c'est le cas également de cet investissement libidinal que trahissent dans l'hypocondrie les endoscopies les plus singulières, comme le souci, plus compréhensible mais non moins curieux, de l'équilibre imaginaire des gains alimentaires et des pertes excrétoires. Aussi bien cette stagnation psychique peut-elle manifester son corollaire social dans une stagnation des liens domestiques, les membres du groupe familial restant agglutinés par leurs « maladies imaginaires » en un noyau isolé dans la société, nous voulons dire aussi stérile pour son commerce qu'inutile à son architecture.

Il faut distinguer enfin une troisième atypie de la situation familiale, qui, intéressant aussi la sublimation sexuelle, atteint électivement sa fonction la plus délicate, qui est d'assurer la sexualisation

psychique, c'est-à-dire un certain rapport de conformité entre la personnalité imaginaire du sujet et son sexe biologique : ce rapport se trouve inversé à des niveaux divers de la structure psychique, y compris la détermination psychologique d'une patente homosexualité.

Les analystes n'ont pas eu besoin de creuser bien loin les données évidentes de la clinique pour incriminer ici encore le rôle de la mère, à savoir tant les excès de sa tendresse à l'endroit de l'enfant que les traits de virilité de son propre caractère. C'est par un triple mécanisme que, au moins pour le sujet mâle, se réalise l'inversion : parfois à fleur de conscience, presque toujours à fleur d'observation, une fixation affective à la mère, fixation dont on conçoit qu'elle entraîne l'exclusion d'une autre femme ; plus profonde, mais encore pénétrable, fût-ce à la seule intuition poétique, l'ambivalence narcissique selon laquelle le sujet s'identifie à sa mère et identifie l'objet d'amour à sa propre image spéculaire, la relation de sa mère à lui-même donnant la forme où s'encastrent à jamais le mode de son désir et le choix de son objet, désir motivé de tendresse et d'éducation, objet qui reproduit un moment de son double ; enfin, au fond du psychisme, l'intervention très proprement castrative par où la mère a donné issue à sa propre revendication virile.

Ici s'avère bien plus clairement le rôle essentiel de la relation entre les parents ; et les analystes soulignent comment le caractère de la mère s'exprime aussi sur le plan conjugal par une tyrannie domestique, dont les formes larvées ou patentes, de la revendication sentimentale à la confiscation de l'autorité familiale, trahissent toutes leur sens foncier de protestation virile, celle-ci trouvant une expression éminente, à la fois symbolique, morale et matérielle, dans la satisfaction de tenir les « cordons de la bourse ». Les dispositions qui, chez le mari, assurent régulièrement une sorte d'harmonie à ce couple ne font que rendre manifestes les harmonies plus obscures qui font de la carrière du mariage le lieu élu de la culture des névroses, après avoir guidé l'un des conjoints ou les deux dans un choix divinatoire de son complémentaire, les avertissements de l'inconscient chez un sujet répondant sans relais aux signes par où se trahit l'inconscient de l'autre.

Là encore une considération supplémentaire nous semble s'imposer, qui rapporte cette fois le processus familial à ses conditions

culturelles. On peut voir dans le fait de la protestation virile de la femme la conséquence ultime du complexe d'Œdipe. Dans la hiérarchie des valeurs qui, intégrées aux formes mêmes de la réalité, constituent une culture, c'est une des plus caractéristiques que l'harmonie qu'elle définit entre les principes mâle et femelle de la vie. Les origines de notre culture sont trop liées à ce que nous appellerions volontiers l'aventure de la famille paternaliste, pour qu'elle n'impose pas, dans toutes les formes dont elle a enrichi le développement psychique, une prévalence du principe mâle, dont la portée morale conférée au terme de virilité suffit à mesurer la partialité.

Il tombe sous le sens de l'équilibre, qui est le fondement de toute pensée, que cette préférence a un envers : fondamentalement, c'est l'occultation du principe féminin sous l'idéal masculin, dont la vierge, par son mystère, est à travers les âges de cette culture le signe vivant. Mais c'est le propre de l'esprit, qu'il développe en mystification les antinomies de l'être qui le constituent, et le poids même de ces superstructures peut venir à en renverser la base. Il n'est pas de lien plus clair au moraliste que celui qui unit le progrès social de l'inversion psychique à un virage utopique des idéaux d'une culture. Ce lien, l'analyste en saisit la détermination individuelle dans les formes de sublimité morale, sous lesquelles la mère de l'inverti exerce son action la plus catégoriquement émasculante.

Ce n'est pas par hasard que nous achevons sur l'inversion psychique cet essai de systématisation des névroses familiales. Si en effet la psychanalyse est partie des formes patentes de l'homosexualité pour reconnaître les discordances psychiques plus subtiles de l'inversion, c'est en fonction d'une antinomie sociale qu'il faut comprendre cette impasse imaginaire de la polarisation sexuelle, quand s'y engagent invisiblement les formes d'une culture, les mœurs et les arts, la lutte et la pensée.

Le nombre treize et la forme logique de la suspicion

PARU DANS LES « CAHIERS D'ART » 1945-1946

Plus inaccessible à nos yeux, faits pour les signes du changeur... (« Discours sur la causalité psychique »).

Une fois encore nous partirons d'un de ces problèmes arithmétiques, où les modernes ne voient guère que récréation, non sans que la notion ne les hante des virtualités créatrices qu'y découvrait la pensée traditionnelle.

Celui-ci est dû à M. Le Lionnais qu'on nous dit fort initié en ces arcanes et qui se trouve ainsi avoir troublé les veilles de quelques Parisiens. Du moins est-ce sous ce jour qu'il nous fut proposé par Raymond Queneau qui, grand expert en ces jeux où il ne voit pas le moindre objet où mettre à l'épreuve son agilité dialectique, et non moins érudit en ces publications réservées où on les cultive, peut être suivi quand il avance que sa donnée est originale. La voici.

Le problème des douze pièces

Sur douze pièces d'apparence semblable, l'une que nous dirons mauvaise, se distingue par une différence de poids, imperceptible sans appareil de mesure, différence *dont il n'est pas dit qu'elle soit en plus ou en moins.*

On demande de trouver cette pièce parmi les autres en trois pesées en tout et pour tout, pour lesquelles on dispose du seul instrument d'une balance à deux plateaux, à l'exclusion de tout poids-étalon ou de toute autre tare que les pièces en cause elles-mêmes.

La balance qu'on nous donne ici comme appareil, jouera pour nous comme support d'une forme logique, que nous appelons

forme de la suspicion ambiguë, et la pesée nous montrera sa fonction dans la pensée[1].

Solution du problème

Ce problème requiert une invention opératoire des plus simples, et tout à fait à la mesure de l'esprit humain. Nous doutons pourtant qu'elle soit à la portée de cette mécanique dont le nom de « machine à penser » exprime assez la merveille. C'est qu'il y aurait beaucoup à dire sur l'ordre des difficultés qu'opposent respectivement à l'esprit les formes développées du jeu des nombres, et les formes les plus simples dont c'est une question de savoir si elles contiennent implicitement les autres.

Pour qui donc voudra s'essayer à résoudre notre problème, précisons ici que ses conditions doivent être prises à la rigueur, – c'est-à-dire que tout résultat constaté lors de la mise en balance de 2 pièces ou de 2 groupes de pièces (toujours évidemment en nombre égal), compte pour une pesée, soit que les plateaux s'équilibrent ou que l'un d'eux l'emporte.

Cette remarque a pour but que le chercheur, quand il en sera au moment, semble-t-il inévitable, où la difficulté lui paraîtra sans issue, ne tergiverse pas à supposer, par exemple, qu'un double essai, se rapportant au même temps opératoire, puisse être tenu pour une seule pesée, mais bien plutôt qu'animé de la certitude que la solution existe, il persévère au fond de l'impasse jusqu'à en découvrir la faille.

1. L'étude ici développée prend sa place dans les analyses formelles initiales d'une *logique collective*, à laquelle se référait déjà le morceau publié dans le numéro précédent des *Cahiers d'art* sous le titre « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (repris in *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, p. 197-213).

La forme ici développée, quoiqu'elle compare la succession, n'est point de l'ordre du temps logique et se situe comme antérieure dans notre développement.

Elle fait partie de nos approches exemplaires pour la conception des formes logiques où doivent se définir les rapports de l'individu à la collection, avant que se constitue la classe, autrement dit avant que l'individu soit spécifié.

Cette conception se développe en une logique du sujet, que notre autre étude fait nettement apercevoir, puisque nous en venons à sa fin à tenter de formuler le syllogisme subjectif, part où le sujet de l'existence s'assimile à l'essence, radicalement culturelle pour nous, à quoi s'applique le terme d'humanité.

Qu'il nous rejoigne alors pour en considérer avec nous la structure. Guidons, en l'attendant, le lecteur plus docile.

Le petit nombre des épreuves permises commande de procéder par groupe. Le rappel de la donnée que la présence de la mauvaise pièce est certaine parmi les 12, pourrait nous dissuader de les répartir d'abord par moitié dans les plateaux : cette donnée, en effet, pour rendre certain que l'un des groupes de 6 l'emportera sur l'autre, diminuera d'autant l'intérêt d'une telle épreuve. Ce raisonnement pourtant se révélera n'être qu'approximatif.

La justification véritable du procédé qui réussit, est que la pesée dans une balance à deux plateaux a trois issues possibles, selon qu'ils se font équilibre ou que l'un ou l'autre l'emporte. Certes, dans le cas de leur déséquilibre, rien ne nous fait reconnaître de quel côté est l'objet qu'il faut en rendre responsable. Néanmoins nous serons fondés à opérer selon une distribution tripartite, forme que nous retrouvons sous plus d'une incidence dans la logique de la collection.

La première pesée et le problème des quatre

Extraits de nos douze pièces, mettons donc en balance deux groupes de quatre.

Le cas de leur équilibre nous laisse à trouver la mauvaise pièce parmi les quatre restantes. Problème dont la solution paraîtra facile en deux pesées, encore qu'il faille la formuler sans précipitation.

Précisons qu'à la deuxième pesée nous mettrons dans chaque plateau une et une seule de ces quatre pièces. Les plateaux s'équilibrent-ils ? Les deux pièces sont donc bonnes, et l'une d'elles, opposée en une troisième pesée à l'une quelconque des restantes, ou bien manifestera en celle-ci la mauvaise pièce, ou permettra de la situer par élimination dans l'ultime non éprouvée.

L'un des plateaux au contraire l'emporte-t-il à la deuxième pesée ? La mauvaise pièce est parmi les deux mises en balance, et les deux pièces restantes, étant dès lors certainement bonnes, la situation, semblable à celle du cas précédent, sera résolue de la même façon, c'est-à-dire en comparant entre elles une pièce de chaque groupe.

Le développement du problème montrera qu'il n'est pas vain de remarquer ici que ce procédé résout un problème qu'on peut consi-

dérer comme autonome : celui de la pièce mauvaise à détecter entre quatre par le moyen de deux pesées, soit le problème immédiatement inférieur au nôtre. Les huit pièces intéressées dans notre première pesée, ne sont en effet nullement intervenues dans la recherche de la mauvaise pièce parmi les quatre restantes.

Le hic de la difficulté et la suspicion divisée

Revenons maintenant à cette première pesée pour envisager le cas où l'un des groupes de quatre mis en balance, l'emporte.

Ce cas est le hic de la difficulté. Apparemment il nous laisse la mauvaise pièce à détecter entre huit, et à le faire en deux pesées, après que ces deux pesées se sont montrées tout juste suffisantes pour la détecter entre quatre.

Mais si la pièce mauvaise reste bien à reconnaître entre huit, la *suspicion*, dirons-nous, qui pèse sur chacune d'elles, est d'ores et déjà *divisée*. Et nous touchons ici à une dialectique essentielle des rapports de l'individu à la collection, en tant qu'ils comportent l'ambiguïté du trop ou du trop peu.

Dès lors le résultat de la deuxième pesée peut se formuler comme suit :

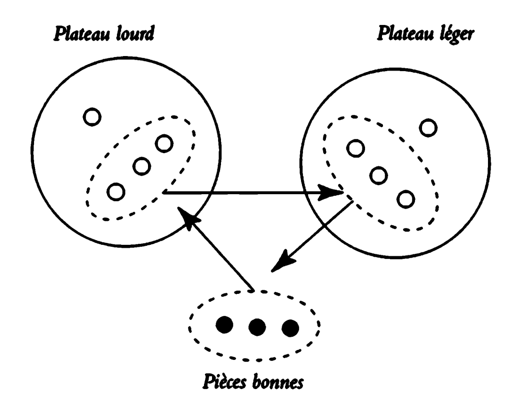
Les pièces qui sont dans le plateau le plus chargé, ne sont suspectes que d'être lourdes ; celles qui sont dans le plus léger, ne sont suspectes que d'être trop légères.

La rotation tripartite ou le tri

Telle est la racine de l'opération qui permet de résoudre notre problème et que nous appellerons la *rotation tripartite*, ou encore par calembour avec son rôle de triage, le *tri*.

Cette opération nous apparaîtra comme le nœud dans le développement d'un drame, qu'il s'agisse du problème des douze, ou, comme nous le verrons, de son application à des collections supérieures. La troisième pesée ici, comme dans les autres cas toutes les pesées qui suivent, ne feront figure après elle que de dénouement liquidatif.

Voici le schéma de cette opération :



La rotation tripartite ou le tri

On voit qu'on y fait intervenir trois pièces déjà déterminées comme bonnes, telles qu'en effet elles nous sont fournies, autre résultat de la première pesée, dans les quatre pièces restantes, – puisque la mauvaise pièce est certainement parmi les huit incluses dans la pesée.

Il existe d'ailleurs une forme de l'opération qui ne fait pas intervenir ces pièces, – et procède par redistribution des seules pièces déjà en balance, après exclusion de certaines. Mais quelle que soit l'élégance d'une telle économie des éléments, je me tiendrai à l'exposé de la forme ici représentée pour plusieurs raisons, à savoir :

1° que la distribution tripartite des éléments dans l'épreuve qui précède immédiatement l'opération, donne nécessairement un nombre d'éléments, épurés de la suspicion, toujours plus que suffisant pour que cette forme soit applicable dans l'extension *ad indefinitum* que nous donnerons de notre problème, et plus largement encore, on le verra, avec le complément essentiel que nous allons lui apporter ;

2° que cette forme de l'opération est plus maniable mentalement pour ceux qui ne se sont point rompus à la concevoir en se soumettant à l'épreuve de sa trouvaille ;

3° qu'enfin une fois résolue par la pesée qui la conclut, elle laisse la moindre complexité aux opérations liquidatives.

Notre *rotation tripartite* consiste donc en ceci :

Qu'on substitue trois pièces bonnes à trois pièces quelconques du plateau, par exemple, le plus chargé, – puis les trois pièces extraites de ce plateau à trois pièces prises dans le plateau le plus léger, lesquelles dès lors resteront exclues des plateaux.

La deuxième pesée et la disjonction décisive

Il suffit de constater en une deuxième pesée l'effet de cette nouvelle distribution, pour pouvoir en conclure selon chacun des trois cas possibles les résultats suivants :

Premier cas : les plateaux s'équilibrent. Toutes les pièces y sont donc bonnes. La mauvaise se trouve alors *parmi les trois pièces* exclues du plateau qui s'avérait le plus léger à la première pesée, et comme telle on sait qu'elle ne peut être qu'*une pièce plus légère que les autres.*

Deuxième cas : changement de côté du plateau qui l'emporte. C'est alors que la mauvaise pièce a changé de plateau. Elle se trouve donc *parmi les trois* qui ont quitté le plateau qui s'avérait le plus lourd à la première pesée, et comme telle on sait qu'elle ne peut être qu'*une pièce plus lourde que les autres.*

Troisième cas : la balance reste inclinée du même côté qu'à la première pesée. C'est que la mauvaise pièce se trouve *parmi les deux qui* n'ont pas bougé. Et nous savons en outre que, si c'est la pièce demeurée dans le plateau le plus lourd, il ne peut s'agir que d'*une pièce plus lourde*, si c'est l'autre, ce ne peut être qu'*une pièce plus légère que les autres*.

La troisième pesée dans les trois cas

Mené à ce degré de disjonction, le problème n'offre plus de résistance sérieuse.

Une pièce en effet, dont on a déterminé dès lors qu'elle doit être plus légère dans un cas, plus lourde dans l'autre, sera détectée entre trois, en une pesée qui mettra en balance deux d'entre elles où elle apparaît sans ambiguïté, faute de quoi elle s'avère être la troisième.

Pour le troisième cas, nous n'avons qu'à réunir les deux pièces suspectes dans un même plateau et à garnir l'autre de deux quelconques des autres pièces, épurées dès lors de toute suspicion, pour que la pesée désigne la mauvaise pièce. En effet, le plateau des pièces suspectes se manifestera sûrement ou comme plus chargé ou comme plus léger que l'autre, car il porte sûrement ou bien une pièce trop lourde ou bien une pièce trop légère, et nous saurons donc laquelle incriminer, pour peu que nous n'ayons pas perdu de vue l'individualité de chacune, autrement dit de quel plateau de la deuxième pesée elle provient.

Voici donc le problème résolu.

La collection maxima accessible à n *pesées*

Pouvons-nous dès lors déduire la règle qui, pour un nombre déterminé de pesées, nous donnerait le nombre maximum de pièces entre lesquelles ces pesées permettraient d'en détecter une et une seule, caractérisée par une différence ambiguë, – autrement dit la raison de la série des collections maxima, déterminées par une admission croissante de pesées ?

Nous pouvons voir en effet que si deux pesées sont nécessaires pour détecter la mauvaise pièce dans une collection de quatre, et si trois nous permettent de résoudre le problème des douze, c'est que deux pesées sont encore suffisantes pour trouver la pièce entre huit, dès lors qu'une première pesée y a réparti deux moitiés, entre lesquelles se divisent la suspicion de l'excès et celle du défaut. On éprouvera facilement qu'une application adéquate de la rotation tripartite permet d'étendre cette règle aux collections supérieures, et que quatre pesées résolvent aisément le problème pour 36 pièces, et ainsi de suite, en multipliant par 3 le nombre N des pièces chaque fois qu'on accorde une unité de plus au nombre *n* des pesées permises.

En formulant N comme égal à 4 fois 3^{n-2}, déterminons-nous le nombre maximum de pièces qui soit accessible à l'épuration de *n* pesées ? Il suffira d'en tenter l'épreuve pour constater que le nombre est en fait plus grand, et que la raison en est déjà manifeste au niveau de notre problème.

M. Le Lionnais, soit qu'il ait obéi au précepte traditionnel qui ordonne que sachant dix on n'enseigne que neuf, soit par bienveillance ou malice, s'avère nous avoir fait la partie trop facile.

Si sa donnée en effet nous a conduit à un procédé qui garde sa valeur, nous allons voir que la compréhension du problème resterait mutilée, pour qui n'apercevrait pas que trois pesées sont capables de détecter la mauvaise pièce non seulement entre douze, *mais entre treize.*

Démontrons-le donc maintenant.

Le problème des treize

Les huit premières pièces représentent bien tout ce qui peut être ici mis en jeu à la première pesée. Et dans le cas où elles sont toutes bonnes, cas que plus haut nous avons envisagé en premier, il restera cinq pièces, entre lesquelles deux pesées nous paraîtront insuffisantes à déterminer la mauvaise pièce, et le seraient vraiment, si à ce niveau du problème ces cinq pièces étaient les seuls éléments dont nous disposions.

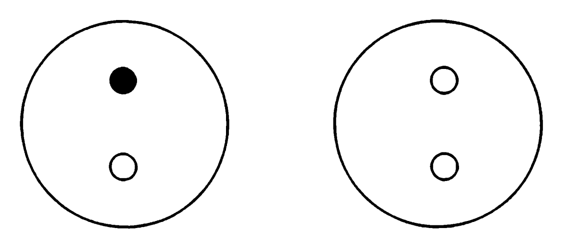
A examiner en effet le problème limité à deux pesées, il apparaît bien que le nombre de quatre pièces est le maximum accessible à leur portée. Encore pouvons-nous remarquer que trois pièces seulement peuvent y être effectivement mises à l'épreuve, la quatrième ne venant jamais sur un plateau, et n'étant incriminée dans le cas extrême que sur le fondement de la donnée qui certifie l'existence d'une mauvaise pièce.

La même remarque vaudra pour ce groupe que nous sommes en train de considérer comme résidu dans le problème supérieur (et vaudra seulement pour ce cas unique, car la détection d'une pièce par élimination lors d'une pesée où elle n'entre pas, telle qu'on l'observe dans d'autres moments possibles du problème, tient à ce que sa présence dans un groupe s'est effectivement manifestée lors d'une pesée antérieure).

Mais quand notre groupe de cinq pièces nous est donné comme résidu, le cas n'est pas semblable à celui de quatre pièces isolées. Car ici d'autres pièces ont été, par la pesée antérieure, reconnues pour bonnes, et une seule suffit pour changer la portée des deux pesées qui nous sont imparties.

La position par-trois-et-un

Qu'on veuille bien en effet considérer la figure suivante :



La position *par-trois-et-un*

On voudra bien y reconnaître les deux plateaux de la balance, dans l'un d'eux sous la forme d'un rond plein la pièce bonne que nous introduisons, dans le même plateau l'une des cinq pièces suspectes, et dans l'autre une couple encore de ces cinq pièces. Telle sera la disposition de notre deuxième pesée.

Deux cas :

Ou bien ces plateaux se feront équilibre, et la pièce mauvaise sera à trouver parmi les deux restantes des cinq pièces, en une pesée qui la révélera dans l'une d'elles en l'éprouvant avec la même pièce bonne, qui ici nous suffit encore, faute de quoi il nous faudra la reconnaître dans l'ultime et non éprouvée.

Ou bien l'un des plateaux l'emporte, et nous retrouvons la suspicion divisée, mais ici de façon inégale : entre une seule pièce, suspecte dans un sens, et deux, qui le sont dans le sens opposé.

Il suffira alors que nous empruntions l'une des deux restantes, à ce moment assurées d'être bonnes, pour la substituer à la suspecte isolée, et que nous remplacions par cette dernière une des suspectes couplées, exécutant ainsi la plus réduite des rotations tripartites, ou *rotation triple*, pour que le résultat nous en soit immédiatement lisible en une troisième pesée :

– soit que le même plateau l'emporte, manifestant la mauvaise pièce dans celle-ci des deux couplées qui n'a pas bougé ;

– soit qu'il y ait équilibre, montrant que la mauvaise pièce est cette autre de la couple qui a été expulsée du plateau ;

– soit que changeant le côté qui l'emporte, la mauvaise pièce soit l'isolée qui a changé de plateau.

La disposition ici décisive, celle qui ordonne la pesée des trois pièces suspectes avec une pièce bonne, – nous la désignons comme position *par-trois-et-un*.

Cette position *par-trois-et-un* est la forme originale de la logique de la suspicion. L'on ferait une erreur en la confondant avec la rotation tripartite, bien qu'elle se résolve dans cette opération. Tout au contraire peut-on voir que seule cette position donne à l'opération sa pleine efficacité dans notre problème. Et de même qu'elle apparaît comme le ressort véritable pour le résoudre, seule elle permet aussi de révéler son sens authentique. C'est ce que nous allons démontrer maintenant.

Le problème des quarante

Passons en effet au problème de quatre pesées pour rechercher à quel nombre de pièces va s'étendre leur portée, dans les mêmes conditions du problème.

Nous apercevons aussitôt qu'une première pesée peut envelopper avec succès non pas seulement deux fois douze pièces, selon la règle que suggérait la première résolution du problème dit des douze, mais bien deux fois treize pièces.

Que le déséquilibre y apparaisse, en effet, la rotation tripartite, opérée avec l'apport de neuf pièces bonnes, est capable de détecter entre les 26 de la première pesée la mauvaise pièce en trois pesées.

La pesée après le *tri* les disjoindra en effet en deux groupes de neuf de suspicion univoque, dans le cas de laquelle une troisième pesée de trois contre trois, manifestera la présence de la mauvaise pièce, soit dans l'un de ces groupes, soit dans celui des trois restantes, ou, quel qu'il soit, l'isolera enfin une quatrième et dernière pesée, et en un groupe de huit, de suspicion divisée, où nous savons déjà trouver la pièce en deux pesées.

Mais les 26 premières pièces se sont-elles avérées bonnes, il nous reste trois pesées, et c'est ici que la position *par-trois-et-un* va démontrer sa valeur.

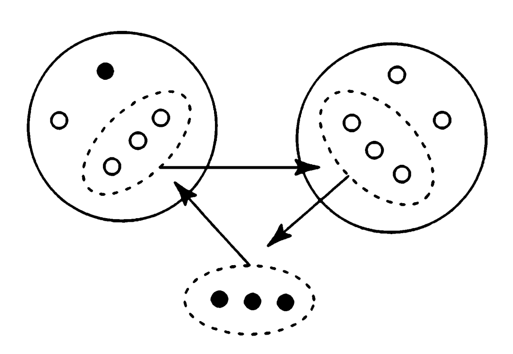
Pour remplir le champ d'un nouveau *tri*, elle nous indiquera en effet d'engager non pas seulement quatre contre quatre pièces, comme le suggère l'étude du cas des trois pesées, mais cinq contre quatre pièces, complétées par une pièce bonne. Après les démonstrations qui précèdent, la figure suivante suffira à démontrer la solubilité de la position des neuf pièces, quand la mauvaise s'y révèle par le déséquilibre des plateaux.

On voit ci-dessous le schéma du tri, qui à l'épreuve de la troisième pesée révélera dans quel groupe de trois suspectes est la mauvaise pièce, une quatrième suffisant à l'isoler dans tous les cas.

Mais l'équilibre des plateaux manifeste-t-il que la mauvaise pièce n'est pas encore là, – réduits dès lors que nous sommes à la marge de deux pesées, nous agirons comme au niveau correspondant du problème des treize en mettant trois nouvelles pièces suspectes à deux contre une en balance avec l'aide d'une pièce bonne, et faute d'y voir se révéler la présence recherchée (et dès lors isolable à la pesée suivante), il nous restera une pesée pour éprouver encore une pièce, et pouvoir même désigner la pièce mauvaise dans une autre ultime sur le seul fondement de la donnée que cette pièce existe.

D'où résultera qu'à l'épreuve de quatre pesées :

26 + 9 + 3 + 1 + 1 = 40 pièces sont accessibles.



Le tri complété sur la position *par-trois-et-un*
(en noir, les pièces introduites comme bonnes)

La règle générale de la conduite des opérations

A reproduire la même recherche pour un nombre supérieur de pesées, on verra se dégager la règle qui ordonne la conduite des opérations pour cette recherche. C'est à savoir :

Mettre en jeu le *tri* si la mauvaise pièce révèle sa présence parmi celles qu'enveloppe la première pesée. Sinon :

Introduire la position *par-trois-et-un*, dès qu'on dispose d'une pièce bonne, c'est-à-dire, dans les conditions ici posées, dès l'ordonnance de la deuxième pesée, et la renouveler pour toutes les pesées qui suivent, jusqu'à ce que la mauvaise pièce révèle sa présence dans l'une d'elles.

Mettre alors en jeu la *rotation tripartite*, qui est le moment de virage de toute l'opération. La position *par-trois-et-un* s'isole dans un des groupes, dont le *tri* opère la disjonction.

Si la pesée qui conclut ce *tri* repère la pièce dans ledit groupe, seul cas complexe à résoudre, répéter sur lui le *tri*, avec la même possibilité que se maintienne la position *par-trois-et-un*, et la même indication pour la résoudre, jusqu'à épuisement.

Quelques règles supplémentaires devraient être ajoutées pour conduire la recherche sur une collection quelconque, c'est-à-dire non maxima.

La raison de la série des collections maxima

Mais ces règles-ci nous permettent de voir que cinq pesées pourront atteindre au maximum :

$$1 + 1 + 3 + 9 + 27 + 80 = 121 \text{ pièces;}$$

– que six pesées atteindront :

$$1 + 1 + 3 + 9 + 27 + 81 + 242 = 364 \text{ pièces (chiffre singulier),}$$

et ainsi de suite :

– que, sous une forme algébrique, la vraie formule, cherchée plus haut, de *n* sera telle que :

$$n = 1 + 1 + 3 + 3^2 + 3^3 \ldots + (3^{n-1}-1),$$

ou bien :

$$n = 1 + 3 + 3^2 + 3^3 \ldots + 3^{n-1},$$

où l'on voit que chaque nombre N, correspondant à un nombre *n* de pesées, s'obtient en multipliant le nombre N', correspondant à (*n*-1) pesées, par 3 et en ajoutant une unité à ce produit.

Cette formule exprime avec une évidence parfaite la puissance tripartitrice de la balance à partir de la deuxième pesée, et comme telle nous manifeste par son seul aspect que les opérations ont été ordonnées de façon qu'elles comblent tout le champ numérique offert à cette puissance.

Cette confirmation est spécialement importante pour les premiers nombres de la série, en ce qu'elle démontre leur adéquation à la forme logique de la pesée, et particulièrement pour le nombre treize, pour autant que l'apparent artifice des opérations qui nous l'ont fait déterminer, pouvait nous laisser dans le doute, soit sur ce qu'un nouveau joint permît de le dépasser, soit sur ce qu'il laissât vide une marge fractionnelle sous la dépendance de quelque discontinuité irréductible dans l'arrangement d'opérations d'aspect dissymétrique.

Le sens du nombre treize

Dès lors le nombre treize montre son sens comme exprimant la position *par-trois-et-un*, – et non pas certes parce qu'il s'écrit avec ces deux chiffres : ce n'est là que pure coïncidence, car cette valeur lui appartient indépendamment de sa référence au système décimal. Elle tient à ce que treize représentant la collection que déterminent trois pesées, la position *par-trois-et-un* exige pour son développement trois épreuves : une première pour pouvoir fournir l'individu épuré de la suspicion, la seconde qui divise la suspicion entre les individus qu'elle inclut, une troisième qui les discrimine après la *rotation triple*. (Ceci à la différence de l'opération du *tri* qui n'en exige que deux.)

La forme logique de la suspicion

Mais à la lumière de la formule de N, nous pouvons encore avancer dans la compréhension de la position *par-trois-et-un* comme forme logique, – en même temps que démontrer que dans notre problème, la donnée, quoique contingente, n'est par arbitraire.

Si le sens de ce problème se rapporte à la logique de la collection, où il manifeste la forme originale que nous désignons du terme de suspicion, c'est que la norme à laquelle se rapporte la différence ambiguë qu'il suppose, n'est pas une norme spécifiée ni spécifiante, elle n'est que relation d'individu à individu dans la collection, – référence non à l'espèce, mais à l'uniforme.

C'est ce qu'on met en évidence, si, restant donné que l'individu porteur de la différence ambiguë est unique, on supprime la donnée de son existence dans la collection, pour la remplacer par l'appoint d'un individu étalon, donné hors de la collection.

On peut être alors surpris de constater que rien strictement n'est changé dans les formes, ni dans les chiffres, que déterminera la nouvelle donnée appliquée à notre problème.

Certes ici les pièces devant être éprouvées jusqu'à la dernière, aucune ne pourra être tenue pour mauvaise en position de résidu externe à la dernière pesée, et la portée de cette pesée en sera diminuée d'une unité. Mais la pièce-étalon, pour ce fait que nous pourrons en disposer au départ, nous permettra d'introduire la position *par-trois-et-un* dès la première pesée et accroîtra d'une unité le groupe inclus dans celle-ci. Or la donnée de cette pièce, qui paraît d'un si grand prix à notre intuition formée à la logique classificatoire, n'aura absolument aucun autre effet.

En quoi se manifeste que l'uniformité des objets de la donnée dans notre problème ne constitue pas une classe, et que *chaque pièce doit être pesée individuellement.*

Quel que soit en effet le nombre des individus en cause dans notre problème, le cas exige d'être ramené à ce que révèle la pesée *unique* : à la notion absolue de la différence, racine de la forme de la suspicion.

Cette référence de l'individu à chacun de tous les autres est l'exigence fondamentale de la logique de la collection, et notre exemple démontre qu'elle est loin d'être impensable.

La balance du Jugement dernier

Pour l'exprimer dans le registre d'un rêve qui hante les hommes, celui du Jugement dernier, nous indiquerons qu'à fixer à mille milliards le nombre des êtres qu'impliquerait cette grandiose manifestation, et sa perspective ne pouvant être conçue que de l'âme en tant qu'unique, la mise à l'épreuve de l'un par tous les autres selon la pure ambiguïté de la pesée que nous représentent les figures traditionnelles, s'effectuerait très au large en 26 coups, et qu'ainsi la cérémonie n'aurait nulle raison de traîner en longueur.

Nous dédions cet apologue à ceux pour qui la synthèse du particulier et de l'universel a un sens politique concret. Pour les autres, qu'ils s'essaient à appliquer à l'histoire de notre époque les formes que nous avons démontrées ici.

Le phénomène du nombre et le retour à la logique

En cherchant à nouveau dans les nombres une fonction génératrice pour le phénomène, nous paraissons retourner à d'antiques spéculations que leur caractère approximatif a fait rejeter par la pensée moderne. C'est qu'il nous paraît justement que le moment soit venu de retrouver cette valeur phénoménologique, à condition d'en pousser à l'extrême rigueur l'analyse. Sans doute y apparaîtra-t-il des singularités qui, pour n'être pas sans analogie de style avec celles qui se manifestent dans la physique, voire dans la peinture ou dans le nouveau style des échecs, déconcerteront les esprits, là où leur formation n'est qu'habitude, en leur donnant le sentiment d'une rupture d'harmonie, qui irait à dissoudre les principes. Si précisément nous suggérons qu'il faille opérer un retour à la logique, c'est pour en retrouver la base, solide comme le roc, et non moins implacable, quand elle entre en mouvement.

1945

La psychiatrie anglaise et la guerre

PARU EN 1947 DANS « L'ÉVOLUTION PSYCHIATRIQUE »

Lorsque en septembre 1945 je fus à Londres, les feux venaient à peine de tomber pour la Ville, du Jour : *V-Day*, où elle avait célébré sa victoire.

La guerre m'avait laissé un vif sentiment du mode d'irréalité sous lequel la collectivité des Français l'avait vécue de bout en bout. Je ne vise pas ici ces idéologies foraines qui nous avaient balancés de fantasmagories sur notre grandeur, parentes des radotages de la sénilité, voire du délire agonique, à des fabulations compensatoires propres à l'enfance. Je veux plutôt dire chez chacun cette méconnaissance systématique du monde, ces refuges imaginaires, où, psychanalyste, je ne pouvais qu'identifier pour le groupe, alors en proie à une dissolution vraiment panique de son statut moral, ces mêmes modes de défense que l'individu utilise dans la névrose contre son angoisse, et avec un succès non moins ambigu, aussi paradoxalement efficace, et scellant de même, hélas ! un destin qui se transmet à des générations.

Je pensais donc sortir du cercle de cet enchantement délétère pour entrer dans un autre règne : là où après le refus crucial d'un compromis qui eût été la défaite, l'on avait pu sans perdre prise à travers les pires épreuves, mener la lutte jusqu'à ce terme triomphant, qui maintenant faisait paraître aux nations la vague énorme qu'elles avaient vue près de les engloutir, n'avoir été qu'une illusion de l'histoire, et des plus vite rompues.

Dès cet abord ni jusqu'à la fin de mon séjour qui dura 5 semaines, cette attente d'un autre air ne fut déçue. Et c'est sous forme d'évidence psychologique que je touchai cette vérité que la victoire de l'Angleterre est du ressort moral, – je veux dire que l'intrépidité de son peuple repose sur un rapport véridique au réel, que son idéologie utilitariste fait mal comprendre, que spécialement le terme d'adaptation trahit tout à fait, et pour quoi même le beau mot de réalisme nous est interdit en raison de l'usage infamant où les « clercs

de la Trahison » ont avili sa vertu, par une profanation du verbe qui pour longtemps prive les hommes des valeurs offensées.

Nous devons donc aller à parler d'héroïsme, et en évoquer les marques, dès les premières apparues à notre débotté, dans cette Ville grêlée tous les deux cents mètres de rue, d'une destruction verticale, au reste curée au net, et s'accommodant mal du terme de ruine, dont le prestige funèbre, même joint par une intention flatteuse au souvenir grandiose de la Rome antique dans les propos de bienvenue tenus la veille par un de nos envoyés les plus éminents, avait été médiocrement goûté par des gens qui ne se reposent pas sur leur histoire.

Aussi sévères et sans plus de romantisme les autres signes qui, à mesure du progrès du visiteur, à lui se découvraient par hasard ou destination, – depuis la dépression que lui décrivait en métaphores somnambuliques, au gré d'une de ces conjonctions de la rue favorisée par l'entraide perpétuée des temps difficiles, telle jeune femme de la classe aisée qui allait fêter sa libération du service agricole, où comme célibataire, elle venait d'être mobilisée pendant quatre ans, – jusqu'à cet épuisement intime des forces créatrices que, par leurs aveux ou par leurs personnes, médecins ou hommes de science, peintres ou poètes, érudits, voire sinologues, qui furent ses interlocuteurs, trahissaient par un effet aussi général que l'avait été leur astreinte à tous, et jusqu'à l'extrême de leur énergie, aux services cérébraux de la guerre moderne : organisation de la production, appareils de la détection ou du camouflage scientifiques, propagande politique ou renseignements.

Quelque forme que depuis ait pu prendre cette dépression réactionnelle à l'échelle collective, je témoigne qu'il s'en dégageait alors un facteur tonique qu'aussi bien je tairais comme trop subjectif, s'il n'avait trouvé pour moi son sens dans ce qui me fut révélé du secteur de l'effort anglais que j'étais qualifié pour juger.

Il faut centrer le champ de ce qu'ont réalisé les psychiatres en Angleterre pour la guerre et par elle, de l'usage qu'ils ont fait de leur science au singulier et de leurs techniques au pluriel, et de ce que l'une comme les autres ont reçu de cette expérience. Tel est, en effet, le sens du titre que porte le livre du brigadier général Rees auquel nous nous référerons sans cesse : *The Shaping of Psychiatry by the War.*

Il est clair qu'à partir du principe de la mobilisation totale des

forces de la nation qu'exige la guerre moderne, le problème des effectifs dépend de l'échelle de la population, ce pour quoi, dans un groupe réduit comme celui de l'Angleterre métropolitaine, tous, hommes et femmes, durent être mobilisés. Mais il se double d'un problème de l'efficience, qui requiert autant un rigoureux emploi de chaque individu que la meilleure circulation des conceptions les plus audacieuses des responsables jusqu'aux derniers des exécutants. Problème où une rationalisation psychologique aura toujours plus à dire son mot, mais auquel les qualifications du temps de paix, la haute éducation politique des Anglais et une propagande déjà experte pouvaient suffire.

Tout autre était la question qui se posait de constituer de toutes pièces une armée à l'échelle nationale, du type des armées continentales, dans un pays qui n'avait qu'une petite armée de métier, pour s'être opposé obstinément à la conscription jusqu'à la veille du conflit. Il faut considérer dans tout son relief ce fait qu'on recourut à une science psychologique toute jeune encore, pour opérer ce qu'on peut appeler la création synthétique d'une armée, alors qu'à peine venait cette science de mettre au jour de la pensée rationnelle la notion d'un tel corps, comme groupe social d'une structure originale.

C'est bien en effet dans les écrits de Freud que pour la première fois dans les termes scientifiques de la relation d'identification, venaient d'être posés le problème du commandement et le problème du moral, c'est-à-dire toute cette incantation destinée à résorber entièrement les angoisses et les peurs de chacun dans une solidarité du groupe à la vie et à la mort, dont les praticiens de l'art militaire avaient jusqu'alors le monopole. Conquête de la raison qui vient à intégrer la tradition elle-même en l'allégeant et la portant à une puissance seconde.

On a pu voir lors des deux foudroyantes victoires du débarquement en France et du passage du Rhin, qu'à niveau égal dans la technique du matériel, et la tradition militaire étant toute du côté de l'armée qui l'avait portée au degré le plus haut qu'ait connu le monde et venait encore de la renforcer de l'appoint moral d'une démocratisation des rapports hiérarchiques, dont la valeur angoissante comme facteur de supériorité avait été signalée par nous lors de notre retour de l'Olympiade de Berlin en 1936, toute la puissance de cette tradition ne pesa pas une once contre les conceptions

tactiques et stratégiques supérieures, produits des calculs d'ingénieurs et de marchands.

Ainsi a achevé sans doute de se dissiper la mystification de cette formation de caste et d'école, où l'officier conservait l'ombre du caractère sacré qui revêtait le guerrier antique. On sait au reste par l'exemple de l'autre des vainqueurs qu'il n'est pas de corps constitué où il soit plus salutaire au peuple qu'on porte la hache, et que c'est à l'échelle d'un fétichisme qui donne ses plus hauts fruits dans l'Afrique centrale, qu'il faut estimer l'usage encore florissant de s'en servir comme de magasin d'idoles nationales.

Quoi qu'il en soit, il est reconnu que la position traditionnelle du commandement ne va pas dans le sens de l'initiative intelligente. C'est pourquoi en Angleterre, quand au début de 1939 les événements se précipitaient, on vit repousser par les autorités supérieures un projet présenté par le Service de santé de l'Armée, aux fins d'organiser l'instruction non seulement physique, mais mentale des recrues. Le principe en avait pourtant été appliqué dès la guerre précédente aux États-Unis sous l'impulsion du docteur Thomas W. Salmon.

Quand la guerre éclata en septembre, l'Angleterre ne disposait donc que d'une douzaine de spécialistes sous les ordres de Rees à Londres ; deux consultants étaient attachés au corps expéditionnaire en France et deux aux Indes. En 1940, les cas affluèrent dans les hôpitaux sous la rubrique d'inadaptation, de délinquances diverses, de réactions psychonévrotiques, et c'est sous la pression de cette urgence que fut organisée, au moyen des quelque deux cent cinquante psychiatres intégrés par la conscription, l'action dont nous allons montrer l'ampleur et la souplesse. Un esprit animateur les avait précédés : le colonel Hargreaves, en mettant au point un premier essai de tests éliminatoires adaptés des tests de Spearman, dont on était parti déjà au Canada pour donner forme aux tests de Penrose-Raven.

Le système qu'on adoptera dès lors est celui dit Pulhems, déjà éprouvé dans l'armée canadienne, dans lequel une cote de 1 à 5 est affectée à chacune des sept lettres symboliques qui répondent respectivement à la capacité physique générale, aux fonctions des membres supérieurs *(upper limbs)*, inférieurs *(lower limbs)*, à l'audition *(hear)*, à la vue *(eyes)*, à la capacité mentale (soit à l'intelligence), à la

stabilité affective enfin, où donc deux cotes sur sept sont d'ordre psychologique.

Une première sélection est faite sur les recrues[1], qui en détache le décile inférieur.

Cette sélection, soulignons-le, ne vise pas les qualités critiques et techniques, que requiert la prévalence des fonctions de transmission dans la guerre moderne, non moins que la subordination du groupe de combat au service d'armes qui ne sont plus des instruments, mais des machines. Ce qu'il s'agit d'obtenir dans la troupe, c'est une certaine homogénéité qu'on tient pour un facteur essentiel de son moral.

Tout déficit physique ou intellectuel en effet prend pour le sujet à l'intérieur du groupe une portée affective, en fonction du processus d'identification horizontale que le travail de Freud, évoqué plus haut, suggère peut-être, mais néglige au profit de l'identification, si l'on peut dire, verticale, au chef.

Traînards à l'instruction, ravagés par le sentiment de leur infériorité, inadaptés et facilement délinquants, moins encore par manque de compréhension qu'en raison d'impulsions d'ordre compensatoire, terrains dès lors élus des raptus dépressifs ou anxieux ou des états confusionnels sous le coup des émotions ou commotions de la ligne de feu, conducteurs naturels de toutes les formes de contagion mentale, les sujets affectés d'un trop grand déficit doivent être isolés comme *dullards*, ce dont notre ami le docteur Turquet ici présent, donne l'équivalent français non pas dans le terme d'arriéré, mais dans celui de lourdaud. C'est autrement dit ce que notre langage familier appelle du mot de *débilard*, qui exprime moins un niveau mental qu'une évaluation de la personnalité.

Aussi bien, d'être groupés entre eux, ces sujets se montrent-ils aussitôt infiniment plus efficaces, par une libération de leur bonne volonté, corrélative d'une sociabilité dès lors assortie ; il n'est pas jusqu'aux motifs sexuels de leurs délits qui ne se réduisent, comme pour démontrer qu'ils dépendent moins chez eux d'une prétendue

1. Remarquons au passage qu'en Angleterre, de même que le policeman précède, en tant que représentant de l'autorité civile, tout défilé de troupes sur la voie publique, c'est le ministère du Travail qui tient le rôle de notre conseil de révision et décide de ceux des citoyens qui seront recrues pour l'armée.

prévalence des instincts, qu'ils ne représentent la compensation de leur solitude sociale. Tel est du moins ce qui s'est manifesté dans l'utilisation, en Angleterre, de ce résidu que l'Amérique pouvait s'offrir le luxe d'éliminer. Après les avoir employés aux travaux agricoles, on dut plus tard en faire des pionniers, mais qu'on maintint à l'arrière du front.

Pour les unités ainsi épurées de leurs éléments inférieurs, elles virent baisser les phénomènes de choc et de névrose, les effets de fléchissement collectif, dans une proportion qu'on peut dire géométrique.

Cette expérience fondamentale, le général major Rees en voit l'application à un problème social de notre civilisation, immédiatement accessible à la pratique, sans qu'elle accorde rien aux scabreuses théories de l'eugénisme, et tout à l'opposé, on le voit, du mythe anticipatoire du *Brave New World*, de Huxley[1].

Ici trouvent leur lieu de coopération plusieurs disciplines dont, pour si théoriques que les tiennent certains d'entre nous, il faudra bien que tous s'en informent. Car c'est à cette condition que nous pouvons et devons justifier la prééminence qui nous revient dans l'usage à l'échelle collective des sciences psychologiques. Si les psychiatres anglais en effet l'ont fait reconnaître, avec un succès sur lequel j'aurai à revenir, au cours de l'expérience de la guerre, ceci est dû, nous le verrons, non seulement au grand nombre des psychanalystes parmi eux, mais à ce que tous ont été pénétrés par la diffusion des concepts et des modes opératoires de la psychanalyse. C'est, en outre, que des disciplines à peine apparues à notre horizon, telles que la *psychologie* dite de *groupe*, sont parvenues dans le monde anglo-saxon à une élaboration suffisante pour, dans l'œuvre d'un

1. Ainsi sommes-nous portés sur un terrain où mille recherches de détail font apparaître rigoureusement grâce à un usage de la statistique qui n'a, il faut le dire, rien à faire avec ce que le médecin désigne de ce nom dans ses « communications scientifiques », toutes sortes de corrélations psychogénétiques qui sont déjà intéressantes au niveau des plus simples, comme la courbe de corrélation croissante et continue de la gale et des poux avec la décroissance du niveau mental, mais qui prennent une portée doctrinale quand elles permettent de rapporter précisément à une inadéquation du sujet à sa fonction, à un mauvais placement social, une affection gastro-intestinale, que le langage là-bas désigne à peu près comme « dyspepsie du rengagé ».

Kurt Lewin, ne s'exprimer en rien de moins qu'au niveau mathématique de l'analyse vectorielle.

Ainsi dans un long entretien que j'eus avec deux des médecins que je vais vous présenter comme des pionniers de cette révolution qui transporte tous nos problèmes à l'échelle collective, j'entendis l'un d'eux m'exposer froidement que, pour la psychologie de groupe, le complexe d'Œdipe était l'équivalent de ce qu'on appelle en physique le problème des trois corps, problème dont on sait d'ailleurs qu'il n'a pas reçu de solution complète.

Mais il est de bon ton chez nous de sourire de ces sortes de spéculations, sans qu'on en soit pour autant plus prudent dans le dogmatisme.

Aussi je vais essayer de vous présenter au naturel ces deux hommes dont on peut dire que brille en eux la flamme de la création, chez l'un comme glacée dans un masque immobile et lunaire, qu'accentuent les fines virgules d'une moustache noire, et qui non moins que la haute stature et le thorax de nageur qui le supportent, donne un démenti aux formules kretschmériennes, quand tout nous avertit d'être en présence d'un de ces êtres solitaires jusque dans leurs plus hauts dévouements, et tel que nous le confirme chez celui-ci l'exploit dans les Flandres d'avoir suivi la badine à la main son tank à l'assaut et paradoxalement forcé ainsi les mailles du destin, – chez l'autre, scintillante, cette flamme, derrière le lorgnon au rythme d'un verbe brûlant d'adhérer encore à l'action, l'homme, dans un sourire qui retrousse une brosse fauve, se recommandant volontiers de compléter son expérience d'analyste d'un maniement des hommes, éprouvé au feu d'octobre 17 à Petrograd. Celui-là Bion, celui-ci Rickmann, ont publié ensemble dans le numéro du 27 novembre 43 de *The Lancet* qui équivaut pour sa destination comme pour son format à notre presse médicale, un article qui se réduit à six colonnes de journal, mais qui fera date dans l'histoire de la psychiatrie.

Sous le titre significatif d'« Intra-Group Tensions in Therapy. Their Study as the Task of the Group », c'est-à-dire : « Les tensions intérieures au groupe dans la thérapeutique. Leur étude proposée comme tâche du groupe », les auteurs nous apportent de leur activité dans un hôpital militaire un exemple concret, qui, pour en éclairer avec un dépouillement et, dirai-je, une humilité parfaite, l'occasion

en même temps que les principes, prend la valeur d'une démonstration de méthode. J'y retrouve l'impression du miracle des premières démarches freudiennes : trouver dans l'impasse même d'une situation la force vive de l'intervention. Voici Bion en proie aux quelque 400 « oiseaux » d'un service dit de rééducation.

Les importunités anarchiques de leurs besoins occasionnels : requêtes d'autorisations exceptionnelles, irrégularités chroniques de leur situation, vont lui apparaître dès l'abord comme destinées à paralyser son travail en lui soustrayant des heures, déjà arithmétiquement insuffisantes pour résoudre le problème de fond que pose chacun de ces cas, si on les prend un par un. C'est de cette difficulté même que Bion va partir pour franchir le Rubicon d'une innovation méthodique.

Ces hommes, en effet, comment les considérer dans leur situation présente ? Sinon comme des soldats qui ne peuvent se soumettre à la discipline, et qui resteront fermés aux bienfaits thérapeutiques qui en dépendent, pour la raison que c'est là le facteur même qui les a réunis ici.

Or, sur un théâtre de guerre que faut-il pour faire une troupe marchante de cet agrégat d'irréductibles qu'on appelle une compagnie de discipline ? Deux éléments : la présence de l'ennemi qui soude le groupe devant une menace commune, – et un chef, à qui son expérience des hommes permet de fixer au plus près la marge à accorder à leurs faiblesses, et qui peut en maintenir le terme par son autorité, c'est-à-dire par ceci que chacun sait qu'une responsabilité une fois prise, il ne se « dégonfle » pas.

L'auteur est un tel chef chez qui le respect de l'homme est conscience de soi-même, et capable de soutenir quiconque où qu'il l'engage.

Quant au danger commun, n'est-il pas dans ces extravagances mêmes qui font s'évanouir toute raison du séjour ici de ces hommes, en s'opposant aux conditions premières de leur guérison ? Mais il faut leur en faire prendre conscience.

Et c'est ici qu'intervient l'esprit du psychanalyste, qui va traiter la somme des obstacles qui s'opposent à cette prise de conscience comme cette *résistance* ou cette méconnaissance systématique, dont il a appris la manœuvre dans la cure des individus névrosés. Mais ici il va la traiter au niveau du groupe.

Dans la situation prescrite Bion a même plus de prise sur le groupe que le psychanalyste n'en a sur l'individu, puisqu'en droit au moins et comme chef, il fait partie du groupe. Mais c'est justement ce que le groupe réalise mal. Aussi le médecin devra-t-il en passer par la feinte inertie du psychanalyste, et s'appuyer sur la seule prise de fait qui lui est donnée, de tenir le groupe à portée de son verbe.

Sur cette donnée, il se proposera d'organiser la situation de façon à forcer le groupe à prendre conscience de ses difficultés d'existence en tant que groupe, – puis à le rendre de plus en plus transparent à lui-même, au point que chacun de ses membres puisse juger de façon adéquate des progrès de l'ensemble, – l'idéal d'une telle organisation étant pour le médecin dans sa lisibilité parfaite, et telle qu'il puisse apprécier à tout instant vers quelle porte de sortie s'achemine chaque « cas » confié à ses soins : retour à son unité, renvoi à la vie civile ou persévération dans la névrose.

Voici donc en bref le règlement qu'il promulgue en un meeting inaugural de tous les hommes : il va être formé un certain nombre de groupes qui se définiront chacun par un objet d'occupation, mais ils seront entièrement remis à l'initiative des hommes, c'est-à-dire que chacun non seulement s'y agrégera à son gré, mais pourra en promouvoir un nouveau selon son idée, avec cette seule limitation que l'objet en soit lui-même nouveau, autrement dit ne fasse pas double emploi avec celui d'un autre groupe. Étant entendu qu'il reste loisible à chacun, à tout instant, de retrouver le repos de la chambrée *ad hoc*, sans qu'il en résulte d'autre obligation pour lui que de le déclarer à la surveillante-chef.

L'examen de la marche des choses ainsi établies, fera l'objet d'un rassemblement général qui aura lieu tous les jours à midi moins dix et durera une demi-heure.

L'article nous fait suivre en un progrès captivant la première oscillation des hommes à l'annonce de ces mesures qui, eu égard aux habitudes régnantes en un tel lieu, engendrent le vertige (et j'imagine l'effet qu'elles eussent produit dans le service qui fut le mien au Val-de-Grâce), puis les premières molles formations qui se présentent plutôt comme une mise à l'épreuve de la bonne foi du médecin ; bientôt les hommes se prenant au jeu, un atelier de charpenterie, un cours préparatoire pour agents de liaison, un cours de pratique cartographique, un atelier d'entretien des voitures se constituent, et

même un groupe se consacre à la tâche de tenir à jour un diagramme clair des activités en cours et de la participation de chacun, – réciproquement le médecin, prenant les hommes à l'œuvre comme eux-mêmes l'ont pris au mot, a vite l'occasion de leur dénoncer dans leurs propres actes cette inefficacité, dont il leur entend sans cesse faire grief au fonctionnement de l'armée, – et soudain la cristallisation s'opère d'une autocritique dans le groupe, marquée entre autres par l'apparition d'une corvée bénévole, qui, d'un jour à l'autre, change l'aspect des salles, désormais balayées et nettes, par les premiers appels à l'autorité, la protestation collective contre les tire-au-flanc, profiteurs de l'effort des autres, et quelle ne fut pas l'indignation du groupe lésé (cet épisode n'est pas dans l'article), le jour où les ciseaux à cuir eurent disparu ! Mais chaque fois qu'on fait appel à son intervention, Bion avec la patience ferme du psychanalyste renvoie la balle aux intéressés : pas de punition, pas de remplacement des ciseaux. Les tire-au-flanc sont un problème proposé à leur réflexion, non moins que la sauvegarde des ciseaux de travail ; faute de pouvoir les résoudre, les plus actifs continueront à travailler pour les autres et l'achat de nouveaux ciseaux se fera aux frais de tous.

Les choses étant ainsi, Bion ne manque pas d'« estomac », et quand un malin propose d'instituer un cours de danse, loin de répondre par un rappel aux convenances que sans doute le promoteur lui-même de l'idée croit provoquer, il sait faire fond sur une motivation plus secrète, qu'il devine dans le sentiment d'infériorité propre à tout homme écarté de l'honneur du combat : et passant outre aux risques de critique, voire de scandale, il y prend appui pour une stimulation sociale, en décidant que les cours seront donnés le soir après le service par les gradées des ATS de l'hôpital (ces initiales désignent en Angleterre les femmes mobilisées) et qu'ils seront réservés à ceux qui, ignorants de la danse, ont encore à l'apprendre. Effectivement le cours, qui a lieu en présence de l'officier faisant fonction de directeur de l'hôpital, réalise pour ces hommes une initiation à un style de comportement, qui par son prestige relève en eux le sentiment de leur dignité.

En quelques semaines, le service dit de rééducation était devenu le siège d'un nouvel esprit que les officiers reconnaissaient chez les hommes lors des manifestations collectives, d'ordre musical par exemple, où ils entraient avec eux dans un rapport plus familier :

esprit de corps propre au service, qui s'imposait aux nouveaux venus, à mesure du départ de ceux qu'il avait marqués de son bienfait. Maintenu par l'action constante du médecin animateur, le sentiment des conditions propres à l'existence du groupe, en faisait le fonds.

Il y a là le principe d'une cure de groupe, fondée sur l'épreuve et la prise de conscience des facteurs nécessaires à un bon *esprit de groupe*. Cure qui prend sa valeur originale, auprès des diverses tentatives faites dans le même registre, mais par des voies différentes, dans les pays anglo-saxons.

Rickmann applique la même méthode dans la salle d'observation où il a affaire à un nombre plus réduit de malades, mais aussi à un groupement de cas moins homogène. Il doit alors la combiner avec des entretiens individuels, mais c'est toujours sous le même angle qu'y sont abordés les problèmes des malades. Il fait à ce propos cette remarque, qui à plus d'un apparaîtra fulgurante, que, si l'on peut dire que le névrosé est égocentrique et a horreur de tout effort pour coopérer, c'est peut-être parce qu'il est rarement placé dans un milieu dont tout membre soit sur le même pied que lui en ce qui concerne les rapports avec son semblable.

Je dédie la formule à ceux de mes auditeurs qui voient la condition de toute cure rationnelle des troubles mentaux dans la création d'une néo-société, où le malade maintienne ou restaure un échange humain, dont la disparition à elle seule double la tare de la maladie.

Je me suis attardé à reproduire les détails si vivants de cette expérience, parce qu'ils me paraissent gros de cette sorte de naissance, qu'est un regard nouveau qui s'ouvre sur le monde. Que si certains y objectent le caractère spécifiquement anglais de certains traits, je leur répondrai que c'est la un des problèmes qu'il faut soumettre au nouveau point de vue : comment se détermine la part mobilisable des effets psychiques du groupe ? et son taux spécifique varie-t-il selon l'aire de culture ? Une fois que l'esprit a conçu un nouveau registre de détermination, il ne peut s'y soustraire si facilement.

Par contre un tel registre donne un sens plus clair à des observations qui s'exprimaient moins bien dans les systèmes de référence déjà en usage : telle la formule qui court sans plus de réserve dans les propos du psychanalyste qui est mon ami Turquet, quand il me parle de la structure homosexuelle de la profession militaire en Angleterre, et qu'il me demande si cette formule est applicable à l'armée française.

Quoi d'étonnant certes pour nous de constater que tout organisme social spécialisé trouve un élément favorable dans une déformation spécifique du type individuel, quand toute notre expérience de l'homme nous indique que ce sont les insuffisances mêmes de sa physiologie qui soutiennent la plus grande fécondité de son psychisme.

Me référant donc aux indications que j'ai pu retirer d'une expérience parcellaire, je lui réponds que la valeur virile, qu'exprime le type le plus poussé de la formation traditionnelle de l'officier chez nous, m'est apparue à plusieurs reprises comme une compensation de ce que nos ancêtres auraient appelé une certaine faiblesse au déduit.

Assurément moins décisive est cette expérience que celle que j'eus en 40 d'un phénomène moléculaire à l'échelle de la nation : je veux dire l'effet macérant pour l'homme d'une prédominance psychique des satisfactions familiales, et cet inoubliable défilé, dans le service spécial où j'étais attaché, de sujets mal réveillés de la chaleur des jupes de la mère et de l'épouse, qui, par la grâce des évasions qui les menaient plus ou moins assidûment à leurs périodes d'instruction militaire, sans qu'ils y fussent l'objet d'aucune sélection psychologique, s'étaient trouvés promus aux grades qui sont les nerfs de combat : du chef de section au capitaine. Le mien ne me permettait pas d'accéder autrement que par ouï-dire aux échantillons que nous avions de l'inaptitude à la guerre des cadres supérieurs. J'indiquerai seulement que je retrouvais là à l'échelle collective l'effet de dégradation du type viril que j'avais rapporté à la décadence sociale de l'*imago* paternelle dans une publication sur la famille en 1938.

Ceci n'est pas une digression, car ce problème du recrutement des officiers est celui où l'initiative psychiatrique a montré son résultat le plus brillant en Angleterre. Au début de la guerre, le recrutement empirique par le rang s'avéra absurde, en ceci d'abord qu'on s'aperçut très vite qu'on est loin de pouvoir tirer de tout excellent sous-officier un officier, fût-il médiocre, et que lorsqu'un excellent sous-officier a manifesté son échec comme aspirant-officier, il retourne à son corps à l'état de mauvais sous-officier. En outre, un tel recrutement ne pouvait répondre à l'énormité de la demande d'une armée nationale, toute à faire sortir du néant. La question fut résolue de façon satisfaisante par un appareil de sélection psychologique, dont

c'est merveille qu'il ait pu s'égaler d'emblée à ce qu'on ne réalisait auparavant qu'au bout d'années d'écoles.

L'épreuve de sélection majeure pour les officiers était la première et la plus large ; préliminaire à toute instruction spéciale, elle se passait au cours d'un stage de 3 jours dans un centre où les candidats étaient hébergés et, dans les rapports familiers d'une vie commune avec les membres de leur jury, s'offraient d'autant mieux à leur observation.

Ils devaient subir durant ces 3 jours une série d'examens qui visaient moins à dégager leurs capacités techniques, leur quotient d'intelligence, ni plus précisément ce que l'analyse de Spearman nous a appris à isoler dans le fameux facteur *g* comme le pivot de la fonction intellectuelle, mais bien plutôt leur personnalité, soit spécialement cet équilibre des rapports avec autrui qui commande la disposition des capacités elles-mêmes, leur taux utilisable dans le rôle du chef et dans les conditions du combat. Toutes les épreuves ont donc été centrées sur la détection des facteurs de la personnalité.

Et d'abord les épreuves écrites, qui comportent un questionnaire des antécédents personnels et familiaux du candidat, – des tests d'association verbale, qui s'ordonnent pour l'examinateur en un certain nombre de séries que définit leur ordre émotionnel, – des tests dits d'« aperception thématique », dus à Murray, qui portent sur la signification attribuée par le sujet à des images qui évoquent de façon ambiguë un scénario et des thèmes de tension affective élevée (nous faisons circuler ces images, très expressives au reste de traits spécifiques de la psychologie américaine, plus encore que de l'anglaise), enfin par la rédaction de deux portraits du sujet tels qu'il peut les concevoir produits respectivement par un ami et par un critique sévère.

Puis une série d'épreuves où le sujet est placé dans des situations quasi réelles, dont les obstacles et les difficultés ont varié avec l'esprit inventif des examinateurs et qui révèlent ses attitudes fondamentales quand il est aux prises avec les choses et avec les hommes.

Je signalerai pour sa portée théorique l'épreuve dite du *groupe sans chef* qu'on doit encore aux réflexions doctrinales de Bion. On constitue des équipes de dix sujets environ, dont aucun n'est investi d'une autorité préétablie : une tâche leur est proposée qu'ils doivent résoudre en collaboration et dont les difficultés échelonnées intéressent l'imagination constructive, le don d'improvisation, les qualités

de prévision, le sens du rendement, – par exemple : le groupe doit franchir une rivière au moyen d'un certain matériel qui exige d'être utilisé avec le maximum d'ingéniosité, sans négliger de prévoir sa récupération après usage, etc. Au cours de l'épreuve certains sujets se dégageront par leurs qualités d'initiative et par les dons impératifs qui leur auront permis de les faire prévaloir. Mais ce que notera l'observateur, c'est moins ce qui apparaît chez chacun de capacités de meneur, que la mesure dans laquelle il sait subordonner le souci de se faire valoir à l'objectif commun, que poursuit l'équipe et où elle doit trouver son unité.

La cotation de cette épreuve n'est retenue que pour un premier triage. Un entretien avec le psychiatre, sur le mode libre et confidentiel propre à l'analyse, était proposé à chacun des candidats dans les débuts du fonctionnement de l'appareil ; par la suite il fut, pour des raisons d'économie de temps, réservé aux seuls sujets qui s'étaient signalés aux épreuves précédentes par des réactions douteuses.

Deux points méritent d'être retenus : d'une part le *fair play* qui répondait chez les candidats au postulat d'authenticité que suppose de faire intervenir en dernier ressort l'entretien psychanalytique, et le témoignage le plus habituellement recueilli, fût-ce de ceux-là qui s'y étaient vus reconnaître inaptes, que l'épreuve se soldait pour eux par le sentiment d'avoir vécu une épreuve des plus intéressantes ; d'autre part le rôle qui revient ici au psychiatre, sur quoi nous allons nous arrêter un instant.

Bien que ce soient des psychiatres, Wittkaver, Rodger, Sutherland, Bion, qui aient conçu, mis sur pied, perfectionné l'appareil, le psychiatre n'a en principe dans les décisions du jury qu'une voix particulière. Le président et le vice-président sont des officiers chevronnés choisis pour leur expérience militaire. Il est à égalité avec le *psychologist* que nous appelons ici psycho-technicien, spécialiste[1] bien plus abondamment représenté dans les pays anglo-saxons que chez nous en raison de l'emploi bien plus large qu'on en fait dans les fonctions d'assistance publique, d'enquête sociale, d'orientation

1. Ces *social workers*, comme on les désigne encore, qui ont un statut social bien défini en Angleterre, y étaient pourtant moins nombreux qu'aux États-Unis.

Leur multiplication, dans les conditions de formation abrégée imposées par la guerre, doit poser maintenant le problème de leur résorption.

professionnelle, voire de sélection d'initiative privée à des fins de rendement industriel. Il n'est pas enfin jusqu'aux sergents, auxquels étaient confiées la surveillance et la collation des épreuves, qui ne participassent à une partie au moins des délibérations.

On voit donc qu'on s'en remet pour conclure à un jugement sur le sujet dont l'objectivité cherche sa garantie dans des motivations largement humaines, bien plus que dans des opérations mécaniques.

Or l'autorité que la voix du psychiatre prend dans un tel concert lui démontre quelle charge sociale lui impose sa fonction. Cette seule découverte par les intéressés qui en témoignent tous de façon univoque, et parfois à leur propre étonnement, contraint ceux-là mêmes qui ne veulent concevoir cette fonction que sous l'angle borné que définit jusqu'à présent le mot d'aliéniste, à reconnaître qu'ils sont en fait voués à une défense de l'homme qui les promeut, quoi qu'ils en aient, à une éminente fonction dans la société. A un tel élargissement de leurs devoirs qui répond selon nous à une définition authentique de la psychiatrie comme science, comme à sa vraie position comme art humain, l'opposition chez les psychiatres eux-mêmes n'est pas moindre, croyez-le, en Angleterre qu'en France. Seulement en Angleterre elle a dû céder chez tous ceux qui ont participé à l'activité de guerre, comme est tombée aussi cette opposition à traiter d'égal à égal avec les psychologues non médecins, dont on peut voir à l'analyse qu'elle ressortit à un *noli me tangere* qu'on retrouve bien plus que fréquemment à la base de la vocation médicale, non moins que dans celle de l'homme d'Église et de l'homme de loi. Ce sont là en effet les trois professions qui assurent un homme de se trouver, à l'endroit de son interlocuteur, dans une position où la supériorité lui est garantie à l'avance. Par bonheur la formation que nous apporte notre pratique peut nous porter à être moins ombrageux, du moins ceux d'entre nous qui sont assez peu obérés personnellement pour pouvoir en tirer profit pour leur propre catharsis. Ceux-là accéderont à cette sensibilité des profondeurs humaines qui n'est certes pas notre privilège, mais qui doit être notre qualification.

Ainsi le psychiatre n'aura pas seulement une place honorable et dominante dans des fonctions consultatives, telles que celles que nous venons d'évoquer, mais à lui s'offriront les voies nouvelles qu'ouvrent des expériences comme celles de l'*area psychiatrist*. Cette

fonction, inaugurée elle aussi dans l'armée anglaise, peut se traduire comme celle du psychiatre attaché à la région militaire. Libéré de toute astreinte de service et rattaché aux seules autorités supérieures, il a pour fonction d'enquêter, de prévoir et d'intervenir pour tout ce qui, dans les règlements et les conditions de vie, intéresse la santé mentale des mobilisés dans un district déterminé. C'est ainsi que les facteurs de certaines épidémies psychiques, névroses de masse, délinquances diverses, désertions, suicides, ont pu être définis et entravés, et que tout un ordre de prophylaxie sociale apparaît possible pour l'avenir.

Une telle fonction aura sans doute sa place dans l'application du plan Beveridge qui préconise, signalons-le, une proportion de l'espace qualifié pour le traitement des cas de névrose égale à 5% de l'hospitalisation générale, chiffre qui dépasse tout ce qui a été prévu jusqu'ici pour la prophylaxie mentale. Rees, dans le livre auquel nous nous référons sans cesse, voit la fonction de l'*area psychiatrist* en temps de paix couvrir une région de 50 à 75 000 habitants. Serait de son ressort tout ce qui, dans les conditions de subsistance et les rapports sociaux d'une telle population, peut être reconnu pour influer sur son hygiène mentale. Peut-on, en effet, ergoter encore sur la psychogenèse des troubles mentaux, quand la statistique une fois de plus a manifesté l'étonnant phénomène de la réduction avec la guerre des cas de maladies mentales, tant dans le civil qu'à l'armée ? Phénomène qui n'a pas été moins net en Angleterre où il s'est manifesté envers et à l'encontre des effets présumés des bombardements sur la population civile. On sait que les corrélations statistiques du phénomène ne permettent pas, même à l'examen le moins prévenu, de le rapporter à aucune cause contingente telle que restriction d'alcool, régime alimentaire, effet même psychologique de l'occupation étrangère, etc.

Le livre de Rees ouvre par ailleurs une curieuse perspective sur le pronostic sensiblement meilleur des psychoses quand elles sont traitées dans les conditions sensiblement moins isolantes que constitue le milieu militaire[1].

1. Signalons en passant les statistiques où deux praticiens anglais non psychiatres ont manifesté la corrélation entre les ulcères peptiques et duodénaux et les aires de bombardement aérien.

Pour revenir à la contribution de la psychiatrie à la guerre, je ne m'étendrai pas sur les sélections spéciales dont étaient l'objet les troupes de choc (commandos), les unités blindées, la RAF, la Royal Navy. Celles qui avaient été organisées dans une époque antérieure sur la base des mesures d'acuité sensorielle et d'habileté technique, durent se compléter aussi des qualifications de la personnalité qui sont la part du psychiatre. Car lorsqu'il s'agit par exemple de confier à un pilote un appareil de l'ordre du million de livres, les réactions typiques comme celle de la « fuite en avant » prennent toute leur portée quant aux risques, et les exclusives doctrinales portées par les Allemands ne les ont pas empêchés de recourir, pour y parer, aux investigations psychanalytiques qui avaient fait leurs preuves.

De même, le psychiatre s'est trouvé partout présent sur la ligne de feu, en Birmanie, en Italie, auprès des commandos, comme sur les bases aériennes et navales, et partout sa critique s'est exercée sur les nœuds significatifs que révélaient les symptômes et les comportements.

Les épisodes de dépression collective apparaissaient très éclectivement dans les commandos qui avaient fait l'objet d'une sélection insuffisante, et je ne ferai qu'évoquer ce jeune psychiatre qui, pour rejoindre les unités parachutées qu'il devait suivre sur le front d'Italie, emportait dans son bagage réduit d'aviateur le livre de Melanie Klein, qui l'avait initié à la notion des « mauvais objets », introjectés à la période des intérêts excrémentiels, et à celle, plus précoce encore, du sadisme oral : vue qui s'avéra très féconde pour la compréhension de sujets, déjà situés psychologiquement par leur recrutement volontaire.

Les vues psychanalytiques ne furent pas moins à l'honneur, la guerre passée, pour l'œuvre du reclassement dans la vie civile des prisonniers de guerre et des combattants d'outre-mer.

On destina à cette œuvre un certain nombre de centres spéciaux, dont l'un installé dans la demeure seigneuriale de Hartfield, résidence encore du marquis de Salisbury, et restée pure en son architecture originale de n'être pas sortie depuis sa construction au XVIe siècle de la famille des Cecil, fut par moi visité par une de ces radieuses journées qu'offre souvent, et cette année-là avec une générosité particulière, l'octobre londonien. On m'y laissa m'y promener à mon aise assez longtemps pour que je fusse convaincu de l'entière

liberté dont jouissaient les hébergés, liberté qui s'avérait compatible avec le maintien de tableaux anciens dans une salle grande comme la galerie des Glaces, qui servait de dortoir, – non moins qu'avec le respect de l'ordre dans le réfectoire où, moi-même invité, je pus constater qu'hommes et officiers se groupaient selon leur choix à l'ombre d'une impressionnante garde d'armures.

Je pus m'entretenir avec le major Doyle par lequel je me fis reconnaître d'abord et avec son *team* médical ; je rapporterai de lui ces deux seuls propos que le problème essentiel ici était celui de la réduction des fantasmes qui ont pris un rôle prévalent dans le psychisme des sujets pendant les années d'éloignement ou de réclusion, – que la méthode de traitement animant le centre, s'inspirait toute des principes du *psychodrame* de Moreno, c'est-à-dire d'une thérapeutique instaurée en Amérique et qu'il faut ranger aussi dans les *psychothérapies de groupe*, de filiation psychanalytique. Indiquons seulement que la catharsis y est obtenue chez les sujets, même et particulièrement chez les psychotiques, en leur permettant d'abréagir dans un rôle qu'on leur fait assumer dans un scénario partiellement livré à leur improvisation.

De même ici meetings de discussion, libres ou dirigés, ateliers d'essai de toutes sortes, liberté absolue dans l'emploi de leur temps (ma première découverte des lieux m'avait fait admirer que certains se complussent à flâner entre les cheminées et les arêtes aiguës d'une toiture digne de l'imagination de Gustave Doré), visites d'usines ou causeries sur les problèmes sociaux et techniques du temps présent, – seront la voie qui permettra a tant de sujets de revenir d'évasions imaginaires vers le métier de tenancier de « pub » ou vers quelque profession errante et de reprendre le chemin de l'emploi antérieur. Les conseils qualifiés d'assistantes sociales et de conseillers juridiques ne leur manqueront pas pour régler les difficultés professionnelles et familiales. Pour juger de l'importance de l'œuvre, qu'il suffise de dire que 80% des hommes des catégories sus-visées choisissent librement de passer par cet éclusage, où leur séjour, abrégé ou prolongé sur leur demande, est en moyenne de six semaines.

A la fin de ma visite, le retour du directeur, le colonel Wilson, me donna la satisfaction d'entendre des propos qui me firent sentir que sur le plan social la guerre ne laisse pas l'Angleterre dans cet état, dont parle l'Évangile, du Royaume divisé.

Ainsi la psychiatrie a servi à forger l'instrument par quoi l'Angleterre a gagné la guerre. Inversement, la guerre a transformé la psychiatrie en Angleterre. En ceci comme en d'autres domaines, la guerre s'est avérée accoucheuse de progrès, dans la dialectique essentiellement conflictuelle qui paraît bien caractériser notre civilisation. Mon exposé s'arrête au point où se découvrent les horizons qui nous projettent dans la vie publique, voire, ô horreur! dans la politique. Sans doute y trouverons-nous des objets d'intérêt qui nous dédommageront de ces passionnants travaux du type « dosage des produits de désintégration uréique dans la paraphrénie fabulante », produits eux-mêmes intarissables de ce snobisme d'une science postiche, où se compensait le sentiment d'infériorité qui dominait devant les préjugés de la médecine une psychiatrie d'ores et déjà révolue.

Dès lors qu'on entre dans la voie des grandes sélections sociales, et que, devançant les pouvoirs publics, de puissantes organisations privées comme la Hawthorne Western Electric aux États-Unis les ont déjà mises en œuvre à leur profit, comment ne voit-on pas que l'État devra y pourvoir au bénéfice de tous et que déjà sur le plan d'une juste répartition des sujets supérieurs autant que des *dullards*, on peut évaluer à l'ordre de 200 000 travailleurs les unités sur lesquelles devront porter les sélections ?

Comment ne voit-on pas que notre association au fonctionnaire, à l'administrateur et au psychotechnicien, est déjà inscrite dans des organisations comme celles dites de *child guidance* aux États-Unis et en Angleterre ?

Qu'on ne confonde pas notre assentiment à ceci avec un pseudo-réalisme toujours en quête d'une dégradation qualitative.

A aucun moment des réalisations que nous proposons en exemple, nous n'avons pu oublier la haute tradition morale dont elles sont restées ici empreintes. A toutes a présidé un esprit de sympathie pour les personnes, qui n'est pas plus absent de cette ségrégation des *dullards*, où n'apparaît nulle déchéance du respect dû à tous les hommes.

Qu'il nous suffise de rappeler qu'à travers les plus étreignantes exigences d'une guerre vitale pour la collectivité, et le développement même d'un appareil d'intervention psychologique qui d'ores et déjà est une tentation pour la puissance, le principe a été maintenu en Grande-Bretagne du respect de l'objection de conscience.

A vrai dire les risques que comporte un tel respect pour les inté-

rêts collectifs, sont apparus à l'expérience se réduire à des proportions infimes, et cette guerre a, je pense, suffisamment démontré que ce n'est pas d'une trop grande indocilité des individus que viendront les dangers de l'avenir humain. Il est clair désormais que les puissances sombres du *surmoi* se coalisent avec les abandons les plus veules de la conscience pour mener les hommes à une mort acceptée pour les causes les moins humaines, et que tout ce qui apparaît comme sacrifice n'est pas pour autant héroïque.

Par contre le développement qui va croître en ce siècle des moyens d'agir sur le psychisme [1], un maniement concerté des images et des passions dont on a déjà fait usage avec succès contre notre jugement, notre résolution, notre unité morale, seront l'occasion de nouveaux abus du pouvoir.

Il nous semblerait digne de la psychiatrie française qu'à travers les tâches mêmes que lui propose un pays démoralisé, elle sache formuler ses devoirs dans des termes qui sauvegardent les principes de la vérité.

Discussion

[Au terme de la discussion de cette conférence, faite à *L'Évolution psychiatrique*, l'auteur conclut la réunion par ces mots :]

Je remercie ceux qui ont bien voulu donner leur assentiment comme ceux qui ont été mes contradicteurs, de leurs remarques et objections. Je tiens à affirmer à nouveau la conception unitaire, qui est la mienne en anthropologie. Aux objections de principe, qui ont été soulevées contre le rôle qui a été celui de la psychiatrie pendant la guerre, je réponds par un *E pur si muove*, déclinant qu'on ne donne à mon exposé d'autres sens, ni d'autre mérite.

1. Il est un dossier du *Psychological Warfare* qui, pensons-nous, ne sera pas publié de sitôt.

Prémisses à tout développement possible de la criminologie

RÉSUMÉ DES RÉPONSES APPORTÉES LORS DE LA DISCUSSION DU RAPPORT « INTRODUCTION THÉORIQUE AUX FONCTIONS DE LA PSYCHANALYSE EN CRIMINOLOGIE[1] » (XIIIᵉ CONFÉRENCE DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE, 29 MAI 1950)

Dans une série de réponses à chacune des personnes qui sont intervenues et dont il est impossible de restituer les moments qui n'ont point été enregistrés, tout spécialement dans un long dialogue avec Hesnard, j'ai trouvé l'occasion de réaffirmer les prémisses essentielles que je tiens pour imposées par l'expérience analytique à tout développement possible de la criminologie.

L'analyse, en tant qu'elle est, dans les limites de certaines conventions techniques, essentiellement dialogue et progrès vers un sens, maintiendra toujours présente au cœur de ses conséquences objectivables en termes scientifiques, la plénitude dramatique du rapport de sujet à sujet ; si elle part en effet de l'appel de l'homme à l'homme, elle se développe dans une recherche qui va au-delà de la réalité de la conduite : nommément à la vérité qui s'y constitue.

Nulle méthode donc ne rendra moins possible d'éluder la relation dialectique qui lie le Crime à la Loi, en tant que celle-ci est à la fois normative (impératif catégorique) et contingente (Loi positive). C'est dire qu'elle ne saurait appuyer aucun abaissement scientiste ou pragmatiste du niveau des problèmes.

Or, c'est là la pente même de la criminologie, telle qu'elle apparaît à entendre le discours de M. Hesnard, dans la pleine antinomie de ses effets : à savoir que, si elle va à humaniser le traitement du criminel, elle ne le fait qu'au prix d'une déchéance de son humanité, si tant est que l'homme se fasse reconnaître de ses semblables par les actes dont il assume la *responsabilité*.

1. Cf. *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, p. 125-149.

Le lazaret certes est la solution idéale du problème que pose le crime à l'idéalisme scientiste. Et sans doute est-elle valable pour parer aux actes qu'une détermination organique exclut avec certitude du cercle de l'interaction sociale. Encore cette exclusion est-elle rarement aussi complète qu'on le suppose trop simplement (et même dans les états épileptiques, cas exemplaire en la matière).

La psychanalyse étend le domaine des indications d'une cure possible du criminel comme tel : en manifestant l'existence de crimes qui n'ont de sens que compris dans une structure fermée de la subjectivité, nommément celle qui exclut le névrosé de la réalisation authentique de l'autre en étouffant pour lui les épreuves de la lutte et de la communication sociale, structure qui le laisse en proie à cette racine tronquée de la conscience morale que nous appelons le surmoi, autrement dit à l'ambiguïté profonde du sentiment que nous isolons dans le terme de culpabilité.

Encore est-il que, si la reconnaissance de la morbidité de ces cas permet de leur éviter heureusement avec la dégradation pénitentiaire le stigmate qui s'y attache dans notre société, il reste que la guérison ne saurait y être autre chose qu'une intégration par le sujet de sa responsabilité véritable, et qu'aussi bien est-ce là ce à quoi il tendait par des voies confuses dans la recherche d'une punition qu'il peut être parfois plus humain de lui laisser trouver.

La dénonciation de l'Univers morbide de la faute ne peut avoir pour corollaire ni pour fin l'idéal d'une adaptation du sujet à une réalité sans conflits.

Ceci parce que la réalité humaine n'est pas seulement le fait de l'organisation sociale, mais un rapport subjectif qui, pour être ouvert à la dialectique pathétique qui doit soumettre le particulier à l'universel, prend son départ dans une aliénation douloureuse de l'individu dans son semblable, et trouve ses cheminements dans les rétorsions de l'agressivité.

Aussi comprenons-nous le fait de cette importante fraction des criminels dont M. Hesnard nous affirme, combien justement, qu'on ne trouve chez eux *absolument rien* à relever comme anomalie psychique. Et ce n'est pas peu que sa grande expérience et sa rigueur de clinicien nous témoignent que c'est là le cas courant devant lequel le psychiatre sans idée préconçue demeure d'abord étonné.

Seul le psychanalyste qui sait à quoi s'en tenir sur la structure

du *moi* en tant que tel, comprendra aussi la cohérence des traits que présentent ces sujets et qu'on nous dépeint pour leur idéalisme égocentrique, leur apologétique passionnelle, et cette étrange satisfaction de l'acte accompli où leur individualité semble s'enfermer dans sa suffisance.

Ces criminels que nous avons appelés ici les criminels du *moi*, sont les victimes sans voix d'une évolution croissante des formes directrices de la culture vers des rapports de contrainte de plus en plus extérieure.

Aussi bien la société où ces criminels se produisent ne les prend-elle pas sans mauvaise conscience comme boucs émissaires et le rôle de vedette qu'elle leur confère si facilement manifeste bien la fonction réelle qu'ils y assurent. D'où ce mouvement de l'opinion qui se plaît d'autant plus à les tenir pour aliénés qu'elle reconnaît chez eux les intentions de tous.

Seule la psychanalyse, pour ce qu'elle sait comment tourner les résistances du *moi*, est capable dans ces cas de dégager la vérité de l'acte, en y engageant la responsabilité du criminel par une assomption logique, qui doit le conduire à l'acceptation d'un juste châtiment.

Qui oserait pourtant poursuivre sans trembler une telle tâche, s'il n'y est investi par une théologie ?

Seul l'État, avec la Loi positive qu'il soutient, peut donner à l'acte criminel sa rétribution. L'acte sera donc soumis à un jugement fondé abstraitement sur des critères formels, où se reflète la structure du pouvoir établi. Le verdict restera livré, non sans scandale mais non plus sans raison, au jeu des débats les moins véridiques : d'où résulte non moins logiquement cette reconnaissance du droit de l'accusé au mensonge, que l'on dénomme respect de la conscience individuelle.

Cet enchaînement implacable heurte trop – du moins encore pour un temps – les valeurs de vérité maintenues dans la conscience publique par les disciplines scientifiques, pour que les meilleurs esprits ne soient point tentés sous le nom de criminologie par le rêve d'un traitement entièrement objectif du phénomène criminel.

Ainsi M. Piprot d'Alleaumes nous adjure de concerter, aux fins de déterminer les conditions de l'état dangereux, toutes les sciences de l'homme, mais sans tenir compte des pratiques juridiques en exercice.

A quoi nous lui disons alors : « Vous revenez au leurre, pourtant

percé à jour, des catégories du *crime naturel.* Mais l'ethnographie comme l'histoire nous témoignent que les catégories du crime ne sont que relatives aux coutumes et aux lois existantes. De même que la psychanalyse vous affirme que la détermination majeure du crime, c'est la conception même de la responsabilité que le sujet reçoit de la culture où il vit. »

C'est pourquoi Lacan et Cénac écrivent : « La responsabilité, c'est-à-dire le châtiment... », et lient l'apparition de la criminologie elle-même à une conception de la peine qu'ils désignent après Tarde comme conception *sanitaire*, mais qui, pour être nouvelle, ne s'en inscrit pas moins que les précédentes dans une structure de la société. Point de vue où nous avons été honorés de l'approbation de plusieurs des juristes présents aujourd'hui.

Mais si une telle conception de la peine a été portée par un mouvement humanitaire dont il n'est pas question de contester les fondements, les progrès de l'époque depuis Tarde nous en ont montré les dangers : à savoir la déshumanisation qu'elle implique pour le condamné.

Nous disons qu'elle aboutit à la limite, pour obtenir le redressement de Caïn, à mettre dans le parc concentrationnaire exactement le quart de l'humanité. Qu'on veuille bien reconnaître dans cette image où nous incarnons notre pensée, la forme utopique d'une tendance dont nous ne prétendons pas prévoir les métamorphoses futures, puisque sa réalisation supposerait l'établissement de l'Empire universel.

C'est pourquoi il est une conciliation nécessaire entre les droits de l'individu tels qu'ils sont garantis actuellement par l'organisation juridique (n'oublions pas tout ce qui reste suspendu de liberté à la distinction quant au régime pénal du droit politique et du droit commun par exemple) et les progrès ouverts par la science à notre manœuvre psychologique de l'homme.

Pour une telle conciliation, la psychanalyse apporte une mesure essentielle.

Certes elle est scientifiquement féconde, car elle a défini des structures qui permettent d'isoler certaines conduites pour les soustraire à la commune mesure, et dans celles-là qui restent en relever, elle fait comprendre les jeux de mirage et de compensation, elle rétablit dans sa clarté dialectique cet engluement des motivations

agressives dans une aliénation foncière, où venaient échouer les spéculations dérisoires des utilitaristes sur la valeur intimidante de la peine.

Il n'est point jusqu'aux ténèbres d'un destin plus inchangeable que toutes les incidences biographiques, qu'elle n'éclaire avec la notion d'automatisme de répétition de la clarté nocturne d'un sens inscrit dans l'ordre du corps.

Les notions conjuguées du surmoi, du moi et du ça ne ressortissent donc point à une vaine casuistique et peuvent guider l'action de la pensée du pédagogue, du politique et du législateur.

L'action concrète de la psychanalyse est de bienfait dans un ordre dur. Les significations qu'elle révèle dans le sujet coupable ne l'excluent point de la communauté humaine. Elle rend possible une cure où le sujet n'est point à lui-même aliéné, et la responsabilité qu'elle restaure en lui répond à l'espoir, qui palpite en tout être honni, de s'intégrer dans un sens vécu.

Mais de ce fait elle affirme aussi qu'aucune science des conduites ne peut réduire la particularité de chaque devenir humain, et qu'aucun schéma ne peut suppléer dans la réalisation de son être à cette recherche où tout homme manifeste le sens de la vérité.

La vérité où la psychanalyse peut conduire le criminel, ne peut être détachée du fondement de l'expérience qui la constitue, et ce fondement est le même qui définit le caractère sacré de l'action médicale : à savoir le respect de la souffrance de l'homme.

La psychanalyse du criminel a des limites qui sont exactement celles où commence l'action policière, dans le champ de laquelle elle doit se refuser d'entrer. C'est pourquoi elle ne s'exercera pas sans peine, même là où le délinquant, infantile, par exemple, bénéficie d'une certaine protection de la loi.

Mais c'est précisément parce que la vérité qu'elle recherche est la vérité d'un sujet qu'elle ne peut que maintenir la notion de la responsabilité, sans laquelle l'expérience humaine ne comporte aucun progrès.

Intervention au Ier Congrès mondial de psychiatrie

FAITE LE 26 SEPTEMBRE 1950 AU GRAND AMPHITHÉÂTRE DE LA SORBONNE, LORS DE LA SÉANCE PLÉNIÈRE «ÉVOLUTION ET TENDANCES ACTUELLES DE LA PSYCHANALYSE»

La notion de l'émotion à laquelle l'essai théorique de Raymond de Saussure marque un retour, ne nous paraît pas pouvoir suppléer à celle de la situation qui la domine, et l'épithète d'hallucinée n'y change rien, sinon de nous rappeler qu'aucune rétrospection du malade, hors de l'analyse qui la résout en ses significations, ne vaut pour nous que sous caution de son contrôle. Dès lors les vacances, ici tenues pour réaliser l'accès du sujet au plaisir, nous semblent un critère un peu trop conformiste, pour reléguer au second plan toute une histoire obsessionnelle.

Aussi bien devons-nous tenir ici le plus grand compte de l'avertissement combien justifié de Thomas de Quincey concernant l'assassinat, à savoir qu'il mène au vol, puis au mensonge et bientôt à la procrastination, et dire qu'une faute de logique a conduit notre ami à une étiologie désuète, à une anamnèse incertaine et, pour tout dire, au manque d'humour.

Quel intérêt peut-il y avoir, en effet, à traduire notre expérience dans les catégories par où M. Piaget avec ses questionnaires sépare la psychologie de l'enfant d'une idéale psychologie de l'adulte qui serait celle du philosophe dans l'exercice de ses fonctions : qu'on se rapporte aux critères énoncés page 144 dans la distinction du subjectif et de l'objectif, la réciprocité des points de vue, etc., pour voir si je dis vrai.

Pourquoi chercher à fonder sur ces fallacieuses objectivations de structure ce que nous découvrons par la méthode la plus contraire : à savoir par une dialectique familière, au niveau des intérêts particuliers du sujet, où la seule vertu des significations incluses dans le langage, mobilise les images mêmes qui à son insu érigent sa conduite et s'avèrent régler jusqu'à ses fonctions organiques ?

Notre procédé part de la similitude impliquée dans l'usage de la parole, similitude supra-individuelle sans doute comme son support, mais c'est par là que se sont accomplies les découvertes impensables au sens commun (n'en déplaise à M. Alexander), qui n'ont pas seulement bouleversé notre connaissance de l'homme, mais, on peut le dire, inauguré celle de l'enfant.

Car le fait de structure essentiel pour l'étude du psychisme de l'enfant, n'est-il pas qu'en parlant, et pour cause, la langue dont se servent les adultes, il use de ses formes syntaxiques avec une justesse frappante dès les débuts de son apprentissage ?

Aussi n'est-ce pas seulement de nous que viennent les critiques que méritent les notions de pensée primitive, de pensée magique, voire celles de pensée vécue, dont je salue ici la nouveauté. Et un ethnographe comme M. Claude Lévi-Strauss qui les articule définitivement dans le chapitre intitulé « L'Illusion archaïque », de son livre majeur, les illustre volontiers de cette remarque : qu'aux adultes des sociétés primitives leurs propres enfants paraissent participer des formes mentales qui pour eux caractérisent l'homme civilisé.

Recourons donc pour comprendre notre expérience aux concepts qui s'y sont formés : l'identification, par exemple, et si nous devons chercher appui dans une autre science, que ce soit dans la linguistique, dans la notion de *phonème* par exemple, promue par M. Roman Jakobson, puisque le langage détermine la psychologie plus que la psychologie ne l'explique.

Et que M. de Saussure nous pardonne notre critique d'un travail qui reste une très brillante observation de clinique psychosomatique.

Nous allons voir maintenant chez M. Alexander un exposé rigoureux de la pensée de Freud aboutir à une complète inversion de son sens, sous l'influence d'un facteur que nous tâcherons de définir.

L'accent qu'il met à juste titre sur le terme de préverbal pour désigner le champ de l'inconscient dynamique, nous rappelle, – avec l'importance qu'y ont les phénomènes proprement linguistiques du lapsus, du calembour, etc., – que Freud exigeait de la définition du refoulé, que la situation en ait été à quelque moment verbalisée.

Mme Melanie Klein, en procédant chez l'enfant dès l'apparition du langage à une véritable incantation du vécu du stade *infans*, a soulevé des objections qui ne tiennent à rien de moins qu'à l'éternel problème de l'essence de l'innommé.

Nous évoquons ici son œuvre non pas seulement parce que Mlle Anna Freud, tout opposée qu'elle se soit montrée à cette sorte de transgression qui la fonde, est seule à en avoir fait ici mention, mais parce que nous voyons en cet exemple illustre que les fruits de notre technique ne peuvent être appréciés sainement qu'à la lumière de la notion de vérité. Si cette notion en effet peut être éliminée en physique d'opérations qu'on peut tenir pour dénuées de sens, nous ne pouvons, sous peine de plonger notre pensée dans les ténèbres, cesser de la soutenir dans sa vigueur socratique : c'est-à-dire oublier que la vérité est un mouvement du discours, qui peut valablement éclairer la confusion d'un passé qu'elle élève à la dignité de l'histoire, sans en épuiser l'impossible réalité.

C'est, en effet, cette dialectique même qui opère dans la cure et qu'on y découvre parce qu'elle a joué dans l'homme depuis sa venue au monde jusqu'à pénétrer toute sa nature à travers les crises formatrices où le sujet s'est identifié en s'aliénant.

Ainsi l'*ego*, syndic des fonctions les plus mobiles par quoi l'homme s'adapte à la réalité, se révèle-t-il à nous comme une puissance d'illusion, voire de mensonge : c'est qu'il est une superstructure engagée dans l'aliénation sociale. Et si la théorie des instincts nous montre une sexualité où pas un élément de la relation instinctuelle : tendance, organe, objet, n'échappe à la substitution, à la réversion, à la conversion, c'est que le besoin biologique dont la portée est supra-individuelle, était le champ prédestiné aux combinaisons de la symbolique comme aux prescriptions de la Loi.

Dès lors en s'attachant dans sa technique abrégée à l'égalisation des tensions de l'*ego*, M. Alexander peut faire œuvre d'ingénieur. Il méconnaît l'esprit même de la thérapeutique freudienne, qui, posant le sujet entre la logique qui le porte à l'universel et la réalité où il s'est aliéné, respecte le mouvement de son désir. La vérité qui fera son salut, il n'est pas en votre pouvoir de la lui donner, car elle n'est nulle part, ni dans sa profondeur, ni dans quelque besace, ni devant lui, ni devant vous. Elle est, *quand* il la réalise, et si vous êtes là pour lui répondre quand elle arrive, vous ne pouvez la forcer en prenant la parole à sa place.

Aussi bien la théorie de la sexualité que M. Alexander introduit sous le chef de la psychosomatique nous révèle-t-elle le sens de sa position : la sexualité, nous l'avons entendu, est une forme spécifique

de décharge pour toutes les tensions psychologiques en excès. Ainsi la dialectique freudienne qui a révélé la vérité de l'amour dans le cadeau excrémentiel de l'enfant ou dans ses exhibitions motrices, se renverse ici en un bilanisme hors nature où la fonction sexuelle se définit biologiquement comme un surplus de l'excrétion, psychologiquement comme un prurit né d'un moi à la limite de son efficacité.

La théorie nous intéresse en ce qu'elle manifeste que toute science dite psychologique doit être affectée des idéaux de la société où elle se produit, non certes que nous la rapportions à ce que la littérature nous apprend des manifestations du sexe en Amérique, mais plutôt par ce qui s'en déduit à la prendre au pied de la lettre, à savoir : que les animaux mécaniques qu'on est en train de monter un peu partout sur le ressort du *feedback*, puisque déjà ils voient, s'agitent et peinent pour leurs besoins, ne manqueront pas de manifester d'ici peu une neuve envie de faire l'amour.

Désignons la carence subjective ici manifestée dans ses corrélatifs culturels par la lettre petit *c*, symbole auquel il est loisible de donner toute traduction qui paraîtra convenir. Ce facteur échappe aux soins comme à la critique, tant que le sujet s'en satisfait et qu'il assure la cohérence sociale. Mais si l'effet de discordance symbolique que nous appelons la maladie mentale, vient à le dissoudre, ce ne saurait être notre tâche que de le restaurer. Il est dès lors désirable que l'analyste l'ait, si peu que ce soit, surmonté.

C'est pourquoi l'esprit de Freud restera quelque temps encore à notre horizon à tous, pourquoi aussi, remerciant Mlle Anna Freud de nous en avoir rappelé une fois de plus l'ampleur de vues, nous nous réjouirons que M. Levine apprenne que certains en Amérique même le tiennent comme nous pour menacé.


III

Discours de Rome

PRONONCÉ LE 26 SEPTEMBRE 1953 POUR INTRODUIRE
LE RAPPORT «FONCTION ET CHAMP DE LA PAROLE
ET DU LANGAGE EN PSYCHANALYSE [1]»

« Mes amis », c'est ainsi que le Dr Lacan s'adresse [2] à une assemblée dont il mettra la rencontre sous le signe de l'amitié. Amitié des confrères romains, garante pour ceux qu'elle accueille que « ce n'est ni en touristes, ni en envahisseurs, mais en hôtes qu'ils peuvent prendre l'air de la ville, et sans s'y sentir trop barbares ». Amitié qui soutient l'union en ce Congrès solennel, de ceux qui viennent de fonder en un nouveau pacte la conscience de leur mission. Et l'orateur ici souligne que si la jeunesse qui domine parmi les adhérents du nouveau mouvement dit les promesses de son avenir, l'effort et les sacrifices que représente la présence de leur quasi-totalité en ce lieu de ralliement dessinent déjà son succès. Qu'à cette amitié participent donc tous ceux qu'aura ici menés le sentiment des intérêts humains emportés par l'analyse.

Se fiant à la lecture que ses auditeurs ont pu faire du rapport distribué, certes écrit dans le mode parlé, mais trop long pour être effectivement reproduit dans sa présente adresse, l'orateur se contentera de préciser la signification de son discours.

Il remarque que si ce qu'il apporte aujourd'hui est le fruit d'une méditation lentement conquise contre les difficultés, voire les errances d'une expérience parfois guidée, plus souvent sans repères, à travers les quelque vingt-cinq années où le mouvement de l'analyse, au moins en France, peut être considéré comme sporadique, – c'est « de toujours » qu'il en avait réservé l'hommage à toux ceux qui depuis la guerre s'étaient rassemblés en un effort dont le commun patrimoine lui avait semblé devoir primer les manifestations de chacun. « De

1. Cf. *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, p.237-322.

2. Pour des considérations de volume, le discours du Dr Lacan est ici résumé sur la sténotypie complète qui en a été recueillie à Rome. D'où l'usage partiel du style indirect dans sa rédaction.

toujours » veut dire, bien entendu : depuis le temps qu'il fût venu à en tenir les concepts et leur formule. Car il n'a fallu rien de moins que l'empressement des jeunes après la guerre à recourir aux sources de l'analyse, et la magnifique pression de leur demande de savoir, pour que l'y menât ce rôle d'enseigner dont il se fût sans eux toujours senti indigne.

Ainsi est-il juste en fin de compte que ceux-là mêmes entendent la réponse qu'il tente d'apporter à une question essentielle qui la lui ont posée.

Car, pour être éludée, le plus souvent par l'un des interlocuteurs dans l'obscur sentiment d'en épargner la difficulté à l'autre, *une* question n'en reste pas moins présente essentiellement à tout enseignement analytique et se trahit dans la forme intimidée *des* questions où se monnaye l'apprentissage technique. « Monsieur (sous-entendu, qui savez ce qu'il en est de ces réalités voilées : le transfert, la résistance), que faut-il faire, que faut-il dire (entendez : que faites-vous, que dites-vous ?) en pareil cas ? »

Un recours au maître si désarmé qu'il renchérit sur la tradition médicale au point de paraître étranger au ton moderne de la science, cache une incertitude profonde sur l'objet même qu'il concerne. « De quoi s'agit-il ? » voudrait dire l'étudiant, s'il ne craignait d'être incongru. « Que peut-il se passer d'effectif entre deux sujets dont l'un parle et dont l'autre écoute ? Comment une action aussi insaisissable en ce qu'on voit et en ce qu'on touche, peut-elle atteindre aux profondeurs qu'elle présume ? »

Cette question n'est pas si légère qu'elle ne poursuive l'analyste jusque sur la pente d'un retour, au demeurant parfois précoce, et qu'essayant alors de s'y égaler, il n'y aille de sa spéculation sur la fonction de l'irrationnel en psychanalyse, ou de toute autre misère du même acabit conceptuel.

En attendant mieux, le débutant sent son expérience s'établir dans une suspension hypothétique où elle paraît toujours prête à se résoudre en un mirage, et se prépare ces lendemains d'objectivation forcenée où il se paiera de ses peines.

C'est que d'ordinaire sa psychanalyse personnelle ne lui rend pas plus facile qu'à quiconque de faire la métaphysique de sa propre action, ni moins scabreux de ne pas la faire (ce qui veut dire, bien entendu, de la faire sans le savoir).

Bien au contraire. Il n'est, pour s'en rendre compte, que d'affronter l'analyste à l'action de la parole en lui demandant de supposer ce qu'emporterait sa plénitude, dans une expérience où s'entrevoit, et probablement se confirme, qu'à en bannir tout autre mode d'accomplissement, elle doit, au moins, y faire prime.

Partir sur l'action de la parole en ce qu'elle est celle qui fonde l'homme dans son authenticité, ou la saisir dans la position originelle absolue de l'« Au commencement était le Verbe... » du quatrième Évangile, auquel l'« Au commencement était l'action » de Faust ne saurait contredire, puisque cette action du Verbe lui est coextensive et renouvelle chaque jour sa création, – c'est par l'un et l'autre chemin aller droit par-delà la phénoménologie de l'*alter ego* dans l'aliénation imaginaire, au problème de la médiation d'un Autre non second quand l'Un n'est pas encore. C'est mesurer aussi aux difficultés d'un tel abord, le besoin d'inconscience qu'engendrera l'épreuve d'une responsabilité portée à une instance qu'on peut bien dire ici étymologique. Expliquer du même coup que si jamais à ce point les incidences de la parole n'ont été mieux offertes à la décomposition d'une analyse spectrale, ce n'a guère été que pour mieux permettre au praticien des alibis plus obstinés dans la mauvaise foi de son « bon sens » et des refus de sa vocation à la hauteur de ce qu'on peut appeler son éminence s'il lui est imparti de s'égaler à la possibilité de toute vocation.

Aussi bien alibis et refus prennent-ils apparence de l'aspect ouvrier de la fonction du praticien. A tenir le langage pour n'être que moyen dans l'action de la parole, le bourdonnement assourdissant qui le caractérise le plus communément va servir à le récuser devant l'instance de vérité que la parole suppose. Mais on n'invoque cette instance qu'à la garder lointaine, et pour donner le change sur les données aveuglantes du problème : à savoir que le rôle constituant du matériel dans le langage exclut qu'on le réduise à une sécrétion de la pensée, et que la probation de masse des tonnes et des kilomètres où se mesurent les supports anciens et modernes de sa transmission, suffit à ce qu'on s'interroge sur l'ordre des interstices qu'il constitue dans le réel.

Car l'analyste ne se croit pas par là renvoyé à la part qu'il prend à l'action de la parole pour autant qu'elle ne consiste pas seulement pour le sujet à se dire, ni même à s'affirmer, mais à se faire reconnaître.

Sans doute l'opération n'est-elle pas sans exigences, sans quoi elle ne durerait pas si longtemps. Ou plutôt est-ce des exigences qu'elle développe une fois engagée que le bienfait de l'analyse se dégage.

Le merveilleux attaché à la fonction de l'interprétation et qui conduit l'analyste à la maintenir dans l'ombre alors que l'accent devrait être mis avec force sur la distance qu'elle suppose entre le réel et le sens qui lui est donné – et proprement la révérence de principe et la réprobation de conscience qui enveloppent sa pratique – obstruent la réflexion sur la relation intersubjective fondamentale qui la sous-tend.

Rien pourtant ne manifeste mieux cette relation que les conditions d'efficacité que cette pratique révèle. Car cette révélation du sens exige que le sujet soit déjà prêt à l'entendre, c'est dire qu'il ne l'attendrait pas s'il ne l'avait déjà trouvée. Mais si sa compréhension exige l'écho de votre parole, n'est-ce pas que c'est dans une parole qui déjà de s'adresser à vous, était la vôtre, que s'est constitué le message qu'il doit en recevoir ? Ainsi l'acte de la parole apparaît-il moins comme la communication que comme le fondement des sujets dans une annonciation essentielle. Acte de fondation qu'on peut parfaitement reconnaître dans l'équivoque qui fait trembler l'analyste à ce point suprême de son action, pour lequel nous avons évoqué plus haut le sens étymologique de la responsabilité : nous y montrerons volontiers maintenant la boucle proprement gordienne de ce nœud où tant de fois les philosophes se sont essayés à souder la liberté à la nécessité. Car il n'y a bien sûr qu'une seule interprétation qui soit juste, et c'est pourtant du fait qu'elle soit donnée que dépend la venue à l'être de ce nouveau qui n'était pas et qui devient réel, dans ce qu'on appelle la vérité.

Terme d'autant plus gênant à ce qu'on s'y réfère que l'on est plus saisi dans sa référence, comme il se voit chez le savant qui veut bien admettre ce procès patent dans l'histoire de la science, que c'est toujours la théorie dans son ensemble qui est mise en demeure de répondre au fait irréductible, mais qui se refuse à l'évidence que ce n'est pas la prééminence du fait qui se manifeste ainsi, mais celle d'un système symbolique qui détermine l'irréductibilité du fait dans un registre constitué, – le fait qui ne s'y traduit d'aucune façon n'étant pas tenu pour un fait. La science gagne sur le réel en le réduisant au signal.

Mais elle réduit aussi le réel au mutisme. Or le réel à quoi l'analyse s'affronte est un homme qu'il faut *laisser parler*. C'est à la mesure du sens que le sujet apporte effectivement à prononcer le « je » que se décide s'il est ou non *celui qui parle* : mais la fatalité de la parole, soit la condition de sa plénitude, veut que le sujet à la décision duquel se mesure proprement à chaque instant l'être en question dans son humanité, soit autant que celui qui parle, celui qui écoute. Car au moment de la parole pleine, ils y ont part également.

Sans doute sommes-nous loin de ce moment, quand l'analysé commence à parler. Écoutons-le : entendons ce « je » mal assuré, dès qu'il lui faut se tenir à la tête des verbes par où il est censé faire plus que se reconnaître dans une réalité confuse, par où il a à faire reconnaître son désir en l'assumant dans son identité : j'aime, je veux. Comment se fait-il qu'il tremble plus en ce pas qu'en aucun autre, si ce n'est que si léger qu'il en fasse le saut, il ne peut être qu'irréversible, et justement en ceci qu'à la merci sans doute de toutes les révocations, il va désormais les exiger pour ses reprises.

Sans doute tiendra-t-il ordinairement à l'auditeur que ce pas même n'ait aucune importance ; il ne tient pas au sujet que son être ne soit dès lors entré dans l'engrenage des lois du bla-bla-bla ; mais il tient encore moins au choix du psychanalyste de s'intéresser ou non à l'ordre où le sujet s'est ainsi engagé. Car s'il ne s'y intéresse pas, il n'est tout bonnement pas un psychanalyste.

Ceci parce que c'est à cet ordre et à nul autre qu'appartient le phénomène de l'inconscient, découverte sur quoi Freud a fondé la psychanalyse.

Car où situer de grâce les déterminations de l'inconscient si ce n'est dans ces cadres nominaux où se fondent de toujours chez l'être parlant que nous sommes l'alliance et la parenté, dans ces lois de la parole où les lignées fondent leur droit, dans cet univers de discours où elles mêlent leurs traditions ? Et comment appréhender les conflits analytiques et leur prototype œdipien hors des engagements qui ont fixé, bien avant que le sujet fût venu au monde, non pas seulement sa destinée mais son identité elle-même ?

Le jeu des pulsions, voire le ressort de l'affectivité, ne reste pas seulement mythique, trouvât-on à le localiser en quelque noyau de la base du cerveau ; il n'apporte à l'inconscient qu'une articulation unilatérale et parcellaire. Observez ce que nous appelons bizarrement le

matériel analytique ; n'en chicanons pas le terme matériel donc, si l'on veut, mais matériel de langage, et qui, pour constituer du refoulé, Freud nous l'assure en le définissant, doit avoir été assumé par le sujet comme parole. Ce n'est pas improprement que l'amnésie primordiale est dite frapper dans le sujet son histoire. Il s'agit bien en effet de ce qu'il a vécu en tant qu'historisé. L'impression n'y vaut que signifiante dans le drame. Aussi bien comment concevoir qu'une « charge affective » reste attachée à un passé oublié, si justement l'inconscient n'était sujet de plein exercice, et si le *deus* de la coulisse affective n'y sortait justement de la *machina* intégrale d'une dialectique sans coupure ?

Ce qui prime dans la poussée qui prend issue dans le retour du refoulé, c'est un désir sans doute, – mais en tant qu'il doit se faire reconnaître, et parce qu'inscrit dès l'origine dans ce registre de la reconnaissance, c'est au moment du refoulement le sujet, et non pas cette inscription imprescriptible, qui de ce registre s'est retiré.

Aussi bien la restauration mnésique exigée par Freud comme la fin de l'analyse ne saurait-elle être la continuité des souvenirs purs, imaginés par Bergson dans son intégration mythique de la durée, – mais la péripétie d'une histoire, marquée de scansions, où le sens ne se suspend que pour se précipiter vers l'issue féconde ou ruineuse de ce qui fut problème ou ordalie. Rien ne s'y représente qui ne prenne place en quelque phrase, fût-elle interrompue, que ne soutienne une ponctuation, fût-elle fautive ; et c'est là ce qui rend possible la répétition symbolique dans l'acte, et le mode d'insistance où il apparaît dans la compulsion. Pour le phénomène de transfert, il participe toujours à l'élaboration propre de l'histoire comme telle, c'est-à-dire à ce mouvement rétroactif par où le sujet, en assumant une conjoncture dans son rapport à l'avenir, réévalue la vérité de son passé à la mesure de son action nouvelle.

La découverte de Freud, c'est que le mouvement de cette dialectique ne détermine pas seulement le sujet à son insu et même par les voies de sa méconnaissance, ce que déjà Hegel avait formulé dans la ruse de la raison mise au principe de la phénoménologie de l'esprit, – mais qu'il le constitue en un ordre qui ne peut être qu'excentrique par rapport à toute réalisation de la conscience de soi ; moyennant quoi de l'ordre ainsi constitué se reportait toujours plus loin la limite, toujours plus souverain l'empire dans la réalité de l'être humain,

qu'on n'avait pu l'imaginer d'abord. C'est ainsi qu'à la ressemblance des pierres qui à défaut des hommes eussent acclamé celui qui portait la promesse faite à la lignée de David, et contrairement au dire d'Hésiode qui de la boîte ouverte sur les maux dont la volonté de Jupiter afflige à jamais les mortels, fait surgir les maladies qui « s'avancent sur eux en silence », nous connaissons dans les névroses, et peut-être au-delà des névroses, des maladies qui parlent.

Les concepts de la psychanalyse se saisissent dans un champ de langage, et son domaine s'étend aussi loin qu'une fonction d'appareil, qu'un mirage de la conscience, qu'un segment du corps ou de son image, un phénomène social, une métamorphose des symboles eux-mêmes peuvent servir de matériel signifiant pour ce qu'a à signifier le sujet inconscient.

Tel est l'ordre essentiel où se situe la psychanalyse, et que nous appellerons désormais l'ordre symbolique, A partir de là, on posera que traiter ce qui est de cet ordre par la voie psychanalytique, exclut toute objectivation qu'on puisse proprement en faire. Non pas que la psychanalyse n'ait rendu possible plus d'une objectivation féconde, mais elle ne peut en même temps la soutenir comme donnée et la rendre à l'action psychanalytique : ceci pour la même raison qu'on ne peut à la fois, comme disent les Anglais, manger son gâteau et le garder. Considérez comme un objet un phénomène quelconque du champ psychanalytique et à l'instant ce champ s'évanouit avec la situation qui le fonde, dont vous ne pouvez espérer être maître que si vous renoncez à toute domination de ce qui peut en être saisi comme objet. Symptôme de conversion, inhibition, angoisse ne sont pas là pour vous offrir l'occasion d'entériner leurs nœuds, si séduisante que puisse être leur topologie ; c'est de les dénouer qu'il s'agit, et ceci veut dire les rendre à la fonction de parole qu'ils tiennent dans un discours dont la signification détermine leur emploi et leur sens.

On comprend donc pourquoi il est aussi faux d'attribuer à la prise de conscience le dénouement analytique, que vain de s'étonner qu'il arrive qu'elle n'en ait pas la vertu. Il ne s'agit pas de passer d'un étage inconscient, plongé dans l'obscur, à l'étage conscient, siège de la clarté, par je ne sais quel mystérieux ascenseur. C'est bien là l'objectivation, par quoi le sujet tente ordinairement d'éluder sa responsabilité, et c'est là aussi où les pourfendeurs habituels de l'intel-

lectualisation, manifestent leur intelligence en l'y engageant plus encore.

Il s'agit en effet non pas de passage à la conscience, mais de passage à la parole, n'en déplaise à ceux qui s'obstinent à lui rester bouchés, et il faut que la parole soit entendue par quelqu'un là où elle ne pouvait même être lue par personne : message dont le chiffre est perdu ou le destinataire mort.

La lettre du message est ici l'important. Il faut, pour le saisir, s'arrêter un instant au caractère fondamentalement équivoque de la parole, en tant que la fonction est de celer autant que de découvrir. Mais même à s'en tenir à ce qu'elle fait connaître, la nature du langage ne permet pas de l'isoler des résonances qui toujours indiquent de la lire sur plusieurs portées. C'est cette partition inhérente à l'ambiguïté du langage qui seule explique la multiplicité des accès possibles au secret de la parole. Il reste qu'il n'y a qu'un texte où se puisse lire à la fois et ce qu'elle dit et ce qu'elle ne dit pas, et que c'est à ce texte que sont liés les symptômes aussi intimement qu'un rébus à la phrase qu'il figure.

Depuis quelque temps la confusion est complète entre la multiplicité des accès au déchiffrement de cette phrase, et ce que Freud appelle la surdétermination des symptômes qui la figurent. Une bonne part d'une psychologie prétendument analytique a été construite sur cette confusion : la première propriété tient pourtant essentiellement à la plurivalence des intentions de la phrase eu égard à son contexte ; l'autre au dualisme du signifiant et du signifié en tant qu'il se répercute virtuellement de façon indéfinie dans l'usage du signifiant. La première seule ouvre la porte à ce que toute « relation de compréhension » ramène indissolublement des causes finales. Mais la surdétermination dont parle Freud ne vise nullement à restaurer celles-ci dans la légitimité scientifique. Elle ne noie pas le poisson du causalisme dans la fluidité d'un parallélisme psycho-physiologique qu'un certain nombre de têtes molles croient pouvoir conforter de sa leçon. Elle détache seulement du texte sans fissure de la causalité dans le réel, l'ordre institué par l'usage signifiant d'un certain nombre de ses éléments, en tant qu'il témoigne de la pénétration du réel par le symbolique, – l'exigence causaliste ne perdant pas ses droits à régir le réel pour apparaître ne représenter qu'une prise spéciale de cette action symbolisante.

Que cette remarque témoigne au passage des bornes irréductibles que la pensée de Freud oppose à toute immixtion d'un idéalisme « à bon marché[1] » à la mode de Jaspers.

Freud en effet est trop cohérent en sa pensée pour que la surdétermination à quoi il rapporte la production du symptôme entre un conflit actuel en tant qu'il reproduit un conflit ancien de nature sexuelle, et le support non pas adventice d'une béance organique (épine lésionnelle ou complaisance du corps) ou imaginaire (fixation), lui fût apparue autre chose qu'une échappatoire verbale à dédaigner, s'il ne s'agissait en l'occasion de la structure qui unit le signifiant au signifié dans le langage. Et c'est pour le méconnaître que l'on glisse à identifier le rapport entier de l'homme à ses objets, à un fantasme de coït diversement imaginé : sommeil de la raison où a sombré la pensée analytique et qui ne cesse pas d'y enfanter de nouveaux monstres.

Car nous en sommes au point de nous interroger si l'analyse est ce leurre par quoi l'on éteint chez le sujet des besoins prétendument régressifs en leur donnant à s'épuiser par les voies imaginaires qui leur sont propres, sans que le peu de réalité qui les supporte puisse jamais les satisfaire, ou si elle est la résolution des exigences symboliques que Freud a révélées dans l'inconscient et que sa dernière topique a liées avec éclat à l'instinct de mort. Si cette deuxième conception est la vraie, l'erreur que représente la première devient évidente, avec l'aberration où toute la pratique analytique est actuellement engagée.

Je vous prie seulement de noter le lien qu'ici j'affirme entre la deuxième position, seule pour nous correcte, et la reconnaissance pour valable de la position de Freud combien discutée, sur l'instinct de mort. Ce que vous confirmerez à constater que toute abrogation de cette partie de son œuvre s'accompagne chez ceux qui s'en targuent, d'un reniement qui va jusqu'à ses principes, en ce que ce sont les mêmes, et non pas par hasard, qui ne cherchent plus rien dans le sujet de l'expérience analytique qu'ils ne situent au-delà de la parole.

Entrons maintenant dans la question des rapports de la psychanalyse avec la psychologie.

1. On sait que c'est là un qualificatif dont M. Jaspers lui-même fait volontiers usage.

Je suis d'accord avec mon collègue Lagache pour affirmer l'unité du champ où se manifeste le phénomène psychologique. C'est ainsi que ce que nous venons de définir comme le champ psychanalytique informe bien entendu la psychologie humaine aussi profondément que nous le constatons dans notre expérience, et même plus loin qu'il n'est coutume de le reconnaître : comme les psychologues s'en apercevraient s'ils voulaient bien ne pas empêcher d'entrer les concepts psychanalytiques au seuil du laboratoire où aucune des isolations constituantes de l'objet ne saurait les mettre hors de jeu, par exemple pour résoudre les paradoxes vainement attribués à la consolidation dans la réminiscence ou ceux laissés pendants dans les résistances de l'animal à l'apprentissage du labyrinthe temporel.

Il reste qu'on méconnaît l'ordre entier dont la psychanalyse, en y instaurant sa révolution, n'a fait que rappeler la présence de toujours, à poser qu'il n'est rien, dans les relations intéressant la totalité de l'individu humain, qui ne relève de la psychologie.

Ceci est faux, et non pas seulement en raison de préjugés latents aux modes d'objectivation positive où cette science s'est historiquement constituée. Préjugés qui seraient rectifiables dans un reclassement des sciences humaines dont nous avons donné le crayon : étant entendu que toute classification des sciences, bien loin d'être question formelle, tient toujours aux principes radicaux de leur développement.

S'il est si important pour nous de poser que la psychologie ne couvre pas le champ de l'existence humaine, c'est qu'elle en est une particularisation expresse, valable historiquement, et que la science de ce nom, pour tout dire, est inséparable d'une certaine réalité présupposée, celle qui se caractérise comme un certain type de relation de l'homme à lui-même dans l'époque dite moderne, type auquel l'appellation d'*homo psychologicus* ne nous paraît apporter rien de forcé dans son terme.

On ne saurait en effet trop insister sur la corrélation qui lie l'objectivation psychologique à la dominance croissante qu'a prise dans le vécu de l'homme moderne la fonction du *moi*, à partir d'un ensemble de conjonctures sociales, technologiques et dialectiques, dont la *Gestalt* culturelle est visiblement constituée au début du XVIIe siècle.

Les impasses créées par cette sorte de mutation, dont seule la

psychanalyse nous permet d'entrevoir maintenant les corrélations structurantes, ont puissamment motivé cet aveu du malaise de la civilisation à la fin du XIXe siècle, dans lequel on peut dire que la découverte freudienne constitue un retour des lumières. C'est pourquoi il s'agit bien d'un nouvel obscurantisme quand tout le mouvement présent de la psychanalyse se rue dans un retour aux croyances liées à ce que nous avons appelé le présupposé de la psychologie, – au premier rang desquelles la prétendue fonction de synthèse du *moi*, pour avoir été cent fois réfutée, et bien avant et hors de la psychanalyse, par toutes les voies de l'expérience et de la critique, mérite bien dans sa persistance d'être qualifiée de superstition.

La notion de *moi* que Freud a démontrée spécialement dans la théorie du narcissisme en tant que ressort de toute énamoration *(Verliebtheit)* et dans la technique de la résistance en tant que supportée par les formes latente et patente de la dénégation *(Verneinung)*, accuse de la façon la plus précise ses fonctions irréalisantes : mirage et méconnaissance. Il la complétait d'une genèse qui clairement situe le *moi* dans l'ordre des relations imaginaires et montre dans son aliénation radicale la matrice qui spécifie comme essentiellement intrasubjective l'agressivité interhumaine. Mais déjà sa descendance spirituelle, prenant de la levée du tabou sur un mot, prétexte à tous les contresens, et de celle de l'interdit sur un intérêt, occasion d'un retour d'idolâtrie, nous préparait les lendemains de renforcement propédeutique du *moi* où maintenant tend à se résorber l'analyse.

C'est qu'aussi bien ladite descendance n'avait pas eu le temps d'assimiler le sens de la découverte de l'inconscient, faute d'avoir reconnu dans sa manœuvre analytique la grande tradition dialectique dont elle représentait pourtant la rentrée éclatante. Tout au contraire, les épigones furent bientôt pris de vergogne à l'endroit d'un matériel symbolisant dont, sans parler de son étrangeté propre, l'ordonnance tranchait sur le style de la science régnante à la façon de cette collection de jeux privilégiés que celle-ci relègue dans les récréations, mathématiques ou autres, voire qui évoque ces arts libéraux où le Moyen Age ordonnait son savoir, de la grammaire à la géométrie, de la rhétorique à la musique.

Tout les invitait pourtant à reconnaître la méthode dialectique la plus développée dans le procédé essentiel par où la psychanalyse dans son expérience conjugue le particulier à l'universel, dans sa

théorie subordonne le réel au rationnel, dans sa technique rappelle le sujet à son rôle constituant pour l'objet, dans mainte stratégie enfin recoupe la phénoménologie hégélienne, – ainsi dans la rétorsion au discours de la belle âme, du secours qu'elle apporte au désordre du monde où sa révolte prend son thème. Thème, soit dit en passant, dont on ne saurait imputer l'engeance à l'introversion du promeneur solitaire, quand nous nous souvenons qu'il fut produit sur la scène du monde par le conquérant combien extraverti, Camoens, dans le titre d'un de ses grands poèmes.

Ce n'est pas en effet de psychologie que Freud se soucie, ni de renforcer le moi de sa patiente, ni de lui apprendre à supporter la frustration, quand il est par Dora pris à partie sur la situation scandaleuse où l'inconduite de son père la prostitue. Bien au contraire, c'est à cette situation même qu'il la renvoie et pour obtenir d'elle l'aveu de l'actif et constant soutien qu'elle y apporte et sans quoi cette situation n'eût pu un instant se perpétuer.

Aussi bien seul l'exercice de cette dialectique permet-il de ne pas confondre l'expérience analytique avec une situation à deux qui, d'être abordée comme telle, ne peut engendrer chez le patient qu'un surcroît de résistances, à quoi l'analyste à son tour ne croit pouvoir remédier qu'en s'abandonnant aux siennes, aboutissant en fin de compte à cette méthode que les meilleurs avouent, sans plus même en ressentir l'avertissement d'une gêne : chercher un allié, disent-ils, dans la « partie saine » du *moi* du patient pour remanier l'autre à la mesure de la réalité. Qu'est-ce donc là, sinon refaire le *moi* du patient à l'image du *moi* de l'analyste ? Le processus se décrit en effet comme celui de la « refente du *moi* » *(splitting of the ego)* de gré ou de force, la moitié du *moi* du sujet est censée passer du bon côté de la barricade psychologique, soit celui où la science de l'analyste n'est pas contestée, puis la moitié de la moitié qui reste, et ainsi de suite. On comprend que dans ces conditions on puisse espérer la réforme du pécheur, nous voulons dire du névrosé ; à tout le moins, ou à son défaut, son entrée au royaume de l'*homo psychanalyticus*, odieux à entendre, mais sûr de son salut.

Le *moi* pourtant n'est jamais qu'une moitié du sujet, vérité première de la psychanalyse ; encore cette moitié n'est-elle pas la bonne, ni celle qui détient le fil de sa conduite, de sorte que dudit fil il reste à retordre, et pas seulement un peu. Mais qu'importe ! Chacun ne

sait-il pas depuis quelque temps que le sujet dans sa résistance use de telle ruse qu'il ira jusqu'à prendre le maquis de la perversion avouée, la *strada* de l'incontinence passionnelle, plutôt que de se rendre à l'évidence : à savoir qu'en dernière analyse il est prégénital, c'est-à-dire intéressé, – où l'on peut voir que Freud fait retour à Bentham, et la psychanalyse au bercail de la psychologie générale.

Inutile donc d'attaquer un tel système où tout se tient, sinon pour lui contester tout droit à s'appeler psychanalyse.

Pour revenir, quant à nous, à une vue plus dialectique de l'expérience, nous dirons que l'analyse consiste précisément à distinguer la personne étendue sur le divan analytique de celle qui parle. Ce qui fait déjà avec celle qui écoute trois personnes présentes dans la situation analytique, entre lesquelles il est de règle de se poser la question qui est de base en toute matière d'hystérie : où est le *moi* du sujet ? Ceci admis, il faut dire que la situation n'est pas à trois, mais bien à quatre, le rôle du mort comme au bridge étant toujours de la partie, et tellement qu'à n'en pas tenir compte il est impossible d'articuler quoi que ce soit qui ait un sens à l'endroit d'une névrose obsessionnelle.

Aussi bien est-ce par le médium de cette structure où s'ordonne tout transfert, qu'a pu se lire tout ce que nous savons de la structure des névroses. De même que si le truchement de la parole n'était pas essentiel à la structure analytique, le contrôle d'une analyse par un analyste qui n'en a que le rapport verbal, serait strictement impensable, alors qu'il est un des modes les plus clairs et les plus féconds de la relation analytique (cf. le rapport).

Sans doute l'ancienne analyse, dite « du matériel », peut-elle paraître archaïque à nos esprits pris à la diète d'une conception de plus en plus abstraite de la réduction psychothérapique. A en reprendre pourtant le legs clinique, il apparaîtra de plain-pied avec la reprise que nous tentons de l'analyse freudienne en ses principes. Et, puisque nous évoquions tout à l'heure, pour situer cette phase ancienne, la science d'une époque périmée, souvenons-nous de la sagesse que contenait celle-ci dans ses exercices symboliques et de l'exaltation que l'homme y pouvait prendre quand se brisaient les vases d'un verre encore opalisé. Et j'en tirerai pour vous un signe sur lequel vous guider.

Plus d'une voie se propose à votre recherche, en même temps que

des entraves y sont mises de toutes parts au nom d'interdits, de modes, de prétentions au « classicisme », de règles souvent impénétrables et, pour tout dire, de mystifications, – j'entends le terme au sens technique que lui a donné la philosophie moderne. Quelque chose caractérise pourtant ces mystères et leurs douteux gardiens. C'est la morosité croissante des tâches et des termes où ils appliquent leurs efforts et leurs démonstrations.

Apprenez donc quel est le signe où vous pourrez vous assurer qu'ils sont dans l'erreur. La psychanalyse, si elle est source de vérité, l'est aussi de sagesse. Et cette sagesse a un aspect qui n'a jamais trompé depuis que l'homme s'affronte à son destin. Toute sagesse est un gay savoir. Elle s'ouvre, elle subvertit, elle chante, elle instruit, elle rit. Elle est tout langage. Nourrissez-vous de sa tradition, de Rabelais à Hegel. Ouvrez aussi vos oreilles aux chansons populaires, aux merveilleux dialogues de la rue...

Vous y recevrez le style par quoi l'humain se révèle dans l'homme, et le sens du langage sans quoi vous ne libérerez jamais la parole.

RÉPONSES AUX INTERVENTIONS
27 septembre 1953

Les raisons de temps ne justifieraient pas que j'élude rien des questions qu'on m'a posées, et ce ne serait pas sans arbitraire après mon discours que je prétendrais que ma réponse à l'une pût valoir pour celle qui n'en serait pas moins la même d'être d'un autre. Si donc, m'adressant dans ma réponse à chacun, je fais un choix dans ces questions, c'est que je pense ne pouvoir ici satisfaire à aucune, si elle n'est valable pour tous.

Je commencerai donc par remercier Daniel Lagache du soin qu'il a mis à vous représenter dans une clarté systématique les directions et les incidences de mon rapport : il n'eût pas mieux fait en la solennité d'une soutenance de thèse, si justifiées que soient ses remarques sur la rupture manifeste en mon travail des lois du discours académique.

Aussi l'ordre qu'il y retrouve à le restituer, pour employer ses termes, à une raison raisonnante, ne peut-il m'apparaître que comme la palme accordée à une intention qui fut la mienne et que je dirai proprement véridique, entendant par là désigner ce qu'elle vise plus encore que ce qui l'inspire.

Une vérité en effet, tel est le centre unique où mon discours trouve sa cohérence interne et par quoi il prétend à être pour vous ce qu'il sera si vous voulez bien y recourir en nos travaux futurs : cet ABC, ce rudiment dont le défaut se fait sentir parfois en un enseignement toujours engagé en quelque problème actuel, et qui concerne les concepts dialectiques : parole, sujet, langage, où cet enseignement trouve ses coordonnées, ses lignes et centre de référence. Ceci, non pas en vous proposant ces concepts en des définitions formelles où vous trouveriez occasion à renouveler les entifications qu'ils visent à dissoudre, mais en les mettant à votre portée dans l'univers de langage où ils s'inscrivent dans le moment qu'ils prétendent à en régir le mouvement, car c'est à vous référer à leur articulation dans ce discours que vous apercevrez l'emploi exact où vous pourrez les reprendre dans la signification nouvelle où il vous sera donné d'en faire usage.

Je vais maintenant à la question qui me semble avoir été ramenée de façon saisissante, fût-ce à l'état décomplété, en plus d'une intervention.

Quel lien faites-vous, me suis-je entendu interpeller, entre cet instrument de langage dont l'homme doit accepter les données tout autant que celles du réel et cette fonction de fondation qui serait celle de la parole en tant qu'elle constitue le sujet dans la relation intersubjective ?

Je réponds : en faisant du langage le médium où réordonner l'expérience analytique, ce n'est pas sur le sens de moyen qu'implique ce terme, mais sur celui de lieu que nous mettons l'accent : forçons encore jusqu'à le dire lieu géométrique pour montrer qu'il n'y a là nulle métaphore.

Ce qui n'exclut pas, bien loin de là, que ce ne soit en chair et en os, c'est-à-dire avec toute notre complexité charnelle et sympathisante, que nous habitions ce lieu, et que ce soit précisément parce que tout s'y passe de ce qui peut nous intéresser de pied en cap, que l'empire va si loin des correspondances développées dans les dimensions de ce lieu.

Tel s'ébauche le fondement d'une théorie de la communication interhumaine, dont seule peut-être notre expérience peut se trouver en posture de préserver les principes, à l'encontre de cette débauche de formulations aussi simplettes que précipitées qui font les frais des spéculations à la mode sous ce chef.

Il reste que c'est dans le parti pris propre à la notion de communication que nous orientons délibérément notre conception du langage, sa fonction d'expression n'étant mentionnée, que nous sachions, qu'une seule fois dans notre rapport.

Précisons donc ce que le langage signifie en ce qu'il communique : il n'est ni signal, ni signe, ni même signe de la chose, en tant que réalité extérieure. La relation entre signifiant et signifié est tout entière incluse dans l'ordre du langage lui-même qui en conditionne intégralement les deux termes.

Examinons d'abord le terme signifiant. Il est constitué par un ensemble d'éléments matériels liés par une structure dont nous indiquerons tout à l'heure à quel point elle est simple en ses éléments, voire où l'on peut situer son point d'origine. Mais, quitte à passer pour matérialiste, c'est sur le fait qu'il s'agit d'un matériel que j'insisterai d'abord et pour souligner, en cette question de lieu qui fait notre propos, la place occupée par ce matériel : à seule fin de détruire le mirage qui semble imposer par élimination le cerveau humain comme lieu du phénomène du langage. Où pourrait-il bien être en effet ? La réponse est pour le signifiant : partout ailleurs. Sur cette table voici, plus ou moins dispersé, un kilo de signifiant. Tant de mètres de signifiant sont là enroulés avec le fil du magnétophone où mon discours s'est inscrit jusqu'à ce moment. C'est le mérite, peut-être le seul, mais imprescriptible, de la théorie moderne de la communication d'avoir fait passer dans le sérieux d'une pratique industrielle (ce qui est plus que suffisant aux yeux de tous pour lui donner son *affidavit* scientifique) la réduction du signifiant en unités insignifiantes, dénommées unités Hartley, par où se mesure, en fonction de l'alternative la plus élémentaire, la puissance de communication de tout ensemble signifiant.

Mais le nerf de l'évidence qui en résulte, était déjà pour ce qui nous intéresse dans le mythe forgé par Rabelais, ne vous disais-je pas le cas qu'on en peut faire, des paroles gelées. Bourde et coquecigrue, bien sûr, mais dont la substantifique moelle montre qu'on pouvait

même se passer d'une théorie physique du son, pour atteindre à la vérité qui résulte de ce savoir que ma parole est là, dans l'espace intermédiaire entre nous, identique aux ondes qui la véhiculent de ma glotte à vos oreilles. A quoi nos contemporains ne voient que du feu, et non pas seulement comme on pourrait le croire pour ce que le sérieux de la pratique industrielle, dont Dieu me garde de me gausser, manque au gay savoir, mais sans doute pour quelque raison de censure, puisque les gorges chaudes qu'ils font du génie d'anticipation dont ce mythe ferait la preuve, ne leur découvrent pas la question : anticipation de quoi ? A savoir quel sens inclus aux réalisations modernes du phonographe a-t-il pu guider l'auteur de cette fantaisie, s'il est vrai qu'elle les anticipe ?

Passons au signifié. Ce n'est pas la chose, vous ai-je dit, qu'est-ce donc ? Précisément le sens. Le discours que je vous tiens ici, pour ne pas chercher plus loin notre exemple, vise sans doute une expérience qui nous est commune, mais vous estimerez son prix à ce qu'il vous communique le sens de cette expérience, et non pas cette expérience elle-même. Vous communiquât-il même quelque chose qui fût proprement de cette dernière, ce serait seulement pour autant que tout discours en participe, question qui, pour être justement celle en suspens, montre que c'est à elle qu'est suspendu l'intérêt de ma communication[1]. Si donc le questionneur à qui le bon sens a été si bien partagé qu'il ne tient pas pour moins promise à sa certitude la réponse à sa question renouvelée de tout à l'heure, la repose en effet :

« Et ce sens, où est-il ? » La réponse correcte ici, « nulle part », pour être opposée quand il s'agit du signifié à celle qui convenait au signifiant, ne l'en décevra pas moins, s'il en attendait quelque chose qui se rapprochât de la « dénomination des choses ». Car, outre que, contrairement aux apparences grammaticales qui la font attribuer au substantif, nulle « partie du discours » n'a le privilège d'une telle

1. Puis-je verser ici au dossier le remarquable aveu que j'ai reçu plus récemment de l'un des assidus d'un cours où j'ai eu à traiter de la psychanalyse à l'usage de spécialistes qui ne s'y destinaient pas : « Je n'ai pas toujours compris les choses que vous nous disiez (on sait que je ne ménage guère mes auditeurs), mais j'ai pu constater que vous aviez, sans que je sache comment, transformé ma façon d'entendre les malades dont j'avais à m'occuper. »

fonction, le sens n'est jamais sensible que dans l'unicité de la signification que développe le discours.

C'est ainsi que la communication interhumaine est toujours information sur l'information, mise à l'épreuve d'une communauté de langage, numérotage et mise au point des cases de la cible qui cerneront les objets, eux-mêmes nés de la concurrence d'une rivalité primordiale.

Sans doute le discours a-t-il affaire aux choses. C'est même à cette rencontre que de réalités elles deviennent des choses. Tant il est vrai que le mot n'est pas le signe de la chose, qu'il va à être la chose même. Mais c'est justement pour autant qu'il abandonne le sens, – si l'on en exclut celui de l'appel, au reste plutôt inopérant en tel cas : comme il se voit aux chances minimes dans l'ensemble qu'à l'énoncé du mot « femme » une forme humaine apparaisse, mais grandes par contre qu'à s'écrier ainsi à son apparition on la fasse fuir.

Que si l'on m'oppose traditionnellement que c'est la définition qui donne au mot son sens, je le veux bien : ce n'est pas moi pour lors qui aurai dit que chaque mot suppose en son usage le discours entier du dictionnaire… – voire de tous les textes d'une langue donnée.

Reste que, mis à part le cas des espèces vivantes, où la logique d'Aristote prend son appui réel, et dont le lien à la nomination est déjà suffisamment indiqué au livre biblique de la Genèse, toute chosification comporte une confusion, dont il faut savoir corriger l'erreur, entre le symbolique et le réel.

Les sciences dites physiques y ont paré de façon radicale en réduisant le symbolique à la fonction d'outil à disjoindre le réel, – sans doute avec un succès qui rend chaque jour plus claire, avec ce principe, la renonciation qu'il comporte à toute connaissance de l'être, et même de l'étant, pour autant que celui-ci répondrait à l'étymologie au reste tout à fait oubliée du terme de physique.

Pour les sciences qui méritent encore de s'appeler naturelles, chacun peut voir qu'elles n'ont pas fait le moindre progrès depuis l'histoire des animaux d'Aristote.

Restent les sciences dites humaines, qui furent longtemps désorientées de ce que le prestige des sciences exactes les empêchait de reconnaître le nihilisme de principes que celles-ci n'avaient pu soutenir qu'au prix de quelque méconnaissance interne à leur rationalisation, – et qui ne trouvent que de nos jours la formule qui leur

permettra de les distancer : celle qui les qualifie comme sciences conjecturales.

Mais l'homme n'y paraîtra bientôt plus de façon sérieuse que dans les techniques où il en est « tenu compte » comme des têtes d'un bétail ; autrement dit, il y serait bientôt plus effacé que la nature dans les sciences physiques, si nous autres psychanalystes ne savions pas y faire valoir ce qui de son être ne relève que du symbolique.

Il reste que c'est là ce qui ne saurait être, si peu que ce soit, chosifié, – aussi peu que nous n'y songeons pour la série des nombres entiers ou la notion d'une espérance mathématique.

C'est pourtant dans ce travers que tombe mon élève Anzieu en m'imputant une conception magique du langage qui est fort gênante en effet pour tous ceux qui ne peuvent faire mieux que d'insérer le symbolique comme moyen dans la chaîne des causes, faute de le distinguer correctement du réel. Car cette conception s'impose à défaut de la bonne : « Je dis à mon serviteur : "Va !" et il va », comme s'exprime l'Évangile, « "Viens !" et il vient ». Magie incontestable que tout cela, si quotidienne qu'elle soit. Et c'est bien parce que toute méconnaissance de soi s'exprime en projection, Anzieu mon ami, que je vous parais victime de cette illusion. Car reconnaissez celle à laquelle vous cédez quand le langage vous paraît n'être qu'un des modèles entre autres qu'il m'est loisible de choisir, pour comprendre notre expérience dans l'ordre des choses, sans vous apercevoir que, si j'ose dire, il y fait tache dans cet ordre, puisque c'est avec son encre que cet ordre s'écrit.

A la vérité, cet ordre s'est écrit en bien des registres avant que la notion des causes y régisse entrées et sorties. Les lignes d'ordre sont multiples qui se tracent entre les pôles où s'oriente le champ du langage. Et pour nous acheminer du pôle du *mot* à celui de la *parole*, je définirai le premier comme le point de concours du matériel le plus vide de sens dans le signifiant avec l'effet le plus réel du symbolique, place que tient le mot de passe, sous la double face du nonsens où la coutume le réduit, et de la trêve qu'il apporte à l'inimitié radicale de l'homme pour son semblable. Point zéro, sans doute, de l'ordre des choses, puisqu'aucune chose n'y apparaît encore, mais qui déjà contient tout ce que l'homme peut attendre de sa vertu, puisque celui qui a le mot évite la mort.

Vertu de reconnaissance liée au matériel du langage, quelles

chaînes du discours concret vont-elles la relier à l'action de la parole en tant qu'elle fonde le sujet ?

Pour vous faire connaître aux emplois que les primitifs donnent au mot parole l'extension qu'ils donnent à sa notion, voire le lien essentiel qui l'unit, plus saisissant ici d'apparaître radical, à l'efficace de ces techniques dont souvent nous n'avons plus le secret, et où se confirme la fonction fondamentalement symbolique de leurs produits comme de leur échange, je vous renvoie au livre parfois embrouillé, mais combien suggestif qu'est le *Do kamo* de Leenhardt.

Mais rien ne fonde plus rigoureusement notre propos que la démonstration apportée par Lévi-Strauss que l'ensemble des structures élémentaires de la parenté, au-delà de la complexité des cadres nominaux qu'il suppose, témoigne d'un sens latent de la combinatoire qui pour n'être rendu patent qu'à nos calculs, n'a d'équivalent que les effets de l'inconscient que la philologie démontre dans l'évolution des langues.

Les remarques sur la coïncidence des aires culturelles où se répartissent les langues selon les systèmes primordiaux d'agrégation morphologique avec celles que délimitent les lois de l'alliance au fondement de l'ordre des lignées, convergent en une théorie généralisée de l'échange, où femmes, biens, et mots apparaissent homogènes, pour culminer en l'autonomie reconnue d'un ordre symbolique, manifeste en ce point zéro du symbole où notre auteur formalise le pressentiment qu'en donne de toujours la notion de mana.

Mais comment ne pas dire encore que le fruit de tant de science nous était déjà offert en un gay savoir, quand Rabelais imagine le mythe d'un peuple où les liens de parenté s'ordonneraient en nominations strictement inverses à celles qui ne nous paraissent qu'illusoirement conformes à la nature ? Par quoi nous était déjà proposée cette distinction de la chaîne des parentés et de la trame réelle des générations dont le tressage abonde en répétitions de motifs qui justement substituent l'identité symbolique à l'anonymat individuel. Cette identité vient en fait à contre-pente de la réalité, autant que les interdits s'opposent aux besoins sans nécessité naturelle. Et qu'on n'excepte même pas le lien réel de la paternité, voire de la maternité, l'un et l'autre conquêtes fraîches de notre science : qu'on lise Eschyle pour se convaincre que l'ordre symbolique de la filiation ne leur doit rien.

Voici donc l'homme compris dans ce discours qui dès avant sa venue au monde détermine son rôle dans le drame qui donnera son sens à sa parole[1]. Ligne la plus courte, s'il est vrai qu'en dialectique la droite le soit aussi, pour tracer le chemin qui doit nous mener, de la fonction du mot dans le langage, à la portée dans le sujet de la parole.

Maints autres pourtant nous offrent leurs couches parallèles en ce déduit, aux chaînes en fuseau de ce champ de langage, – où l'on peut voir que la prise du réel en leur séquence n'est jamais que la conséquence d'un enveloppement de l'ordre symbolique.

Le démontrer serait les parcourir. Indiquons-en pourtant un moment privilégié, que nous ferait oublier celui où nous sommes venus de remettre à la chaîne des causes la direction de l'univers, si nous ne nous rappelions qu'il était son antécédent nécessaire.

Pour que la décision du vrai et du faux se libérât de l'ordalie, longtemps seule épreuve à opposer à l'absolu de la parole, il a fallu en effet que les jeux de l'agora, au cours de l'œuvre où se donna un « sens plus pur » aux mots s'affrontant des tribus, dégagent les règles de la joute dialectique par quoi avoir raison reste toujours avoir raison du contradicteur.

Sans doute est-ce là moment d'histoire, miracle si l'on veut, qui vaut un hommage éternel aux siècles de la Grèce à qui nous le devons. Mais on aurait tort d'hypostasier en ce moment la genèse d'un progrès immanent. Car outre qu'il entraîna à sa suite tant de byzantinismes qu'on situerait mal dans ce progrès, si peu dignes qu'ils soient de l'oubli, nous ne saurions faire de la fin même qu'on

1. Qu'on nous excuse de rapporter encore un commentaire récent des faits à ce discours. Comme nous invitions, conformément à cette remarque, la distinguée ambassadrice d'une république de l'au-delà européen de naguère, à considérer ce qu'elle devait, autant et plus qu'aux gènes de ses géniteurs, voire à sa nourriture de chair et d'images, à la singularité du fait d'état civil qui lui attribuait le nom, disons d'Olga Durantschek, nous pûmes surprendre le tout-à-trac de l'innocence dans sa verdeur, en ces mots qui jaillirent : « Mais c'est un hasard ! » En quoi cette âme pure, peu soucieuse des conquêtes du matérialisme dialectique, retrouvait l'accident, en tant qu'opposé à la substance par la tradition scolastique, en même temps que la base authentique de sa coexistence avec la petite bourgeoise la plus férue de sa personne, ô combien humaine, dans la croyance irréprimée qu'*elle était elle*, bien « elle », elle à jamais prévue sans doute en sa radieuse apparition au monde par une science incréée.

lui supposerait dans un causalisme achevé, une étape si décisive qu'elle renvoie jamais les autres au passé absolu.

Et prenez la peine, je vous prie, d'ouvrir les yeux sur ce qui en manière de sorcellerie se passe à votre porte, si la raison de mon discours n'a pas l'heur de vous convaincre.

C'est que pour les liaisons de l'ordre symbolique, c'est-à-dire pour le champ de langage qui fait ici notre propos, *tout est toujours là*.

C'est là ce qu'il vous faut retenir, si vous voulez comprendre la contestation formelle par Freud de toute donnée en faveur d'une tendance au progrès dans la nature humaine. Prise de position catégorique, bien qu'on la néglige au détriment de l'économie de la doctrine de Freud, sans doute en raison du peu de sérieux où nous ont habitués en cette matière nos penseurs patentés, Bergson y compris, – de l'écho qu'elle paraît faire à une pensée réactionnaire devenue lieu commun, – de la paresse aussi qui nous arrête d'extraire du pied de la lettre freudienne le sens que nous pouvons être sûrs pourtant d'y trouver toujours.

Ne peut-on en effet se demander, à se fier à ce verdict de Freud à son apogée, s'il ne rend pas non avenu l'étonnement qu'il marquait encore douze ans plus tôt à propos de « l'Homme aux loups », de l'aptitude si manifeste en ce névrosé, à maintenir ses conceptions sexuelles et ses attitudes objectales précédentes pêle-mêle avec les nouvelles qu'il avait réussi à acquérir et s'il se fut dès lors attardé à l'hypothèse d'un trait de constitution en ce cas, plus que ne le comportait la voie où son sens du symbolique l'engageait déjà pour le comprendre.

Car ce n'est pas bien entendu à quelque fumeuse *Völkerpsychologie*, mais bien à l'ordre que nous évoquons ici, qu'il se référait en vérité, en rapprochant dès l'abord ce phénomène névrotique du fait historique, porté à son attention par son goût érudit de l'ancienne Égypte, de la coexistence, aux diverses époques de son Antiquité, de théologies relevant d'âges bien différents de ce qu'on appelle plus ou *moins proprement* la conscience religieuse.

Mais quel besoin surtout d'aller si loin dans le temps, voire dans l'espace, pour comprendre la relation de l'homme au langage ? Et si les ethnographes depuis quelque temps s'entraînent à l'idée qu'ils pourraient trouver leurs objets dans la banlieue de leur propre capitale, ne pourrions-nous, nous qui avons sur eux l'avance que notre terrain

soit notre couche et notre table, je parle ici du mobilier analytique, au moins tenter de rattraper le retard que nous avons sur eux dans la critique de la notion de régression, par exemple, quand nous n'avons pas à en chercher les bases ailleurs que dans les formes fort dialectiquement différenciées sous lesquelles Freud présenta cette notion dès qu'introduite ? Au lieu de quoi notre routine la réduit à l'emploi toujours plus grossier des métaphores de la régression affective.

Ce n'est donc pas une ligne du discours, mais toutes (et chacune en son genre portant effet de détermination dans le sens, c'est-à-dire de raison), qui vont se rassembler à l'autre pôle du champ de langage, celui de la parole. Il n'est pas en reste sur le pôle du *mot* pour la singularité de la structure qu'il présente en une forme contrariée. S'il s'agissait en effet dans celui-là du concours de la pure matérialité du langage avec l'effet optimum de l'acte de reconnaissance, on voit ici en quelque sorte diverger de l'intention de reconnaissance, la forme de communication la plus paradoxale. Si l'on ne recule à la formuler telle que l'expérience l'impose, on y recueille en termes éclatants l'équation générale de la communication transsubjective, – en quoi nous est fourni le complément nécessaire à la théorie moderne de la communication, laquelle n'a de sens qu'à se référer strictement à l'autre pôle de notre champ. Cette formule, la voici : l'action de la parole pour autant que le sujet entende s'y fonder, est telle que l'émetteur, pour communiquer son message, doit le recevoir du récepteur, encore n'y parvient-il qu'à l'émettre sous une forme inversée.

Pour l'éprouver aux angles opposés des intentions les plus divergentes en la relation de reconnaissance, celle qui s'engage devant la transcendance et devant les hommes dans la foi de la parole donnée, et celle qui fait fi de toute médiation par l'autre pour s'affirmer en son seul sentiment, – nous la trouvons confirmée dans les deux cas en sa séquence formelle.

Dans le premier, elle apparaît avec éclat dans le « tu es ma femme » ou le « tu es mon maître » par où le sujet fait montre de ne pouvoir engager en première personne son hommage lige dans le mariage ou dans la discipline, sans investir l'autre comme tel de la parole où il se fonde, au moins le temps qu'il faut à celui-ci pour en répudier la promesse. A quoi se voit de façon exemplaire que la parole n'est en aucun des sujets, mais en le serment qui les fonde, si légèrement que chacun vienne à y jurer sa foi.

Le second cas est celui du refus de la parole qui, pour définir les formes majeures de la paranoïa, n'en présente pas moins une structure dialectique dont la clinique classique, par le choix du terme d'interprétation pour désigner son phénomène élémentaire, montrait déjà le pressentiment. C'est du message informulé qui constitue l'inconscient du sujet, c'est-à-dire du « je l'aime » que Freud y a génialement déchiffré, qu'il faut partir pour obtenir avec lui dans leur ordre les formes de délire où ce message se réfracte dans chaque cas.

On sait que c'est par la négation successive des trois termes du message, que Freud en fait une déduction qui impose le rapprochement avec les jeux de la sophistique.

C'est à nous d'y trouver la voie d'une dialectique plus rigoureuse, mais constatons dès maintenant que la formule que nous donnons de la communication transsubjective, ne s'y révèle pas moins brillante à l'usage.

Elle nous conduira seulement à reconnaître les effets de la dissociation de l'imaginaire et du symbolique, – l'inversion symbolique pour ce que le « tu » est ici exclu, entraînant subversion de l'être du sujet, – la forme de réception du message par l'autre se dégradant en réversion imaginaire du moi.

Il reste que c'est à s'additionner sur l'objet (homosexuel) du sentiment qui « n'ose pas dire son nom » que ces effets, pour dissociés qu'ils s'y maintiennent, vont à la moindre subversion de l'être pour le sujet, c'est-à-dire lui évitent d'être-pour-la-haine dans l'érotomanie, où le « je l'aime » devient dans l'inversion symbolique « ce n'est pas lui, mais elle que j'aime », pour s'achever dans la réversion imaginaire en « elle m'aime » (ou « il » pour le sujet féminin). Si cependant l'héroïsme marqué dans la résistance aux « épreuves » pouvait un instant donner le change sur l'authenticité du sentiment, la fonction strictement imaginaire de l'autre intéressé, se trahit assez dans l'intérêt universel attribué à l'aventure.

A s'additionner par contre sur le sujet, les deux effets, symbolique et imaginaire, par les transformations en « ce n'est pas moi qui l'aime, c'est elle », et « il l'aime (elle) » (au genre près du pronom pour le sujet féminin), – aboutissent au délire de la jalousie, dont la forme proprement interprétative comporte une extension indéfinie des objets révélant la même structure généralisée de l'autre, mais où la haine vient à monter dans l'être du sujet.

Mais c'est à porter sur la relation que fonde la parole latente, que l'inversion réfractant ses effets sur les deux termes que désubjective également le refus de la médiation par l'Autre, fait passer le sujet du « je le hais » de sa dénégation latente, par l'impossibilité de l'assumer en première personne, au morcellement projectif de l'interprétation persécutive dans le réseau sans fin de complicités que suppose son délire, – cependant que son histoire se désagrège dans la régression proprement imaginaire du statut spatio-temporel dont nous avons mis en valeur la phénoménologie dans notre thèse, comme proprement paranoïaque.

Si certains d'entre vous en ce point ont déjà laissé naître sur leurs lèvres le « Que nul n'entre ici s'il n'est dialecticien » que suggère mon discours, qu'ils y reconnaissent aussi sa mesure.

Car l'analyse dialectique que nous venons de tenter du déploiement des structures délirantes, Freud n'y a pas seulement trouvé un raccourci, il lui a donné son axe à y tracer son chemin au ras des formes grammaticales sans paraître embarrassé que ce fût la une déduction « trop verbale »[1].

Que donc vous soyez rompus aux arts de la dialectique n'exige pas pour autant que vous soyez des penseurs. Ce que vous comprendrez facilement à être juste assez déniaisés pour ne plus croire que la pensée soit supposée dans la parole. Car, outre que la parole s'accommode fort bien du vide de la pensée, l'avis que nous recevons des penseurs est justement que pour l'usage que l'homme en fait d'ordinaire, la parole si tant est qu'il y ait quelque chose à en penser, c'est bien qu'elle lui a été donnée pour cacher sa pensée. Qu'il vaille mieux, en effet, pour la vie de tous les jours « cacher ça », fût-ce au prix de quelque artifice, c'est ce qu'on accordera sans peine à savoir quels borborygmes sont habituellement revêtus du nom pompeux de pensées : et qui mieux qu'un analyste pourrait se dire payé pour le savoir ? L'avis des penseurs pourtant n'est, même par nous, pas pris fort au sérieux, ce qui ne fait que leur rendre raison, ainsi qu'à la position que nous soutenons présentement et qui se renforce d'être pratiquement celle de tout le monde.

Leur commun pessimisme n'est pourtant pas seul en faveur de

1. Cf. le cas du président Schreber, in *Cinq Psychanalyses*, PUF, 1954, p.308-309. *GW*, VIII, p.299-300.

l'autonomie de la parole. Quand hier nous étions tous saisis du discours de notre transparente Françoise Dolto, et que dans ma fraternelle accolade je lui disais qu'une voix divine s'était fait entendre par sa bouche, elle me répondit comme un enfant qu'on prend au fait : « Qu'ai-je donc dit ? J'étais si émue d'avoir à parler que je ne pensais plus à ce que je pouvais dire. » Pardi ! Françoise, petit dragon (et pourquoi le dire petit si ce n'est qu'il s'agisse du lézard d'Apollon), tu n'avais pas besoin d'y penser pour nous faire don de ta parole, et même pour en fort bien parler. Et la déesse même qui t'eût soufflé ton discours, y eût pensé moins encore. Les dieux sont trop identiques à la béance imaginaire que le réel offre à la parole, pour être tentés par cette conversion de l'être où quelques hommes se sont risqués, pour que la parole devînt pensée, pensée du néant qu'elle introduit dans le réel et qui dès lors va par le monde dans le support du symbole.

C'est d'une telle conversion qu'il s'agit dans le *cogito* de Descartes, et c'est pourquoi il n'a pu songer à faire de la pensée qu'il y fondait un trait commun à tous les hommes, si loin qu'il étendît le bénéfice de son doute à leur faire crédit du bon sens. Et c'est ce qu'il prouve dans le passage du *Discours* que cite Anzieu, en n'apportant pour distinguer l'homme de son semblant dans l'étendue, d'autres critères que ceux-là mêmes que nous donnons ici pour ceux de la parole. Comme il le montre à réfuter par avance l'escamotage que les modernes en font dans le circuit dit du stimulus-response : « Car on peut bien, dit-il en effet, concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles [...] à propos des actions corporelles qui causeront quelques changements en ses organes, comme si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on veut lui dire : si, en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal », – pour se confier au double critère à quoi la machine fera selon lui défaut, à savoir qu'il ne sera pas possible que ces paroles, « elle les arrange diversement » et « pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence » : soit les deux termes de substitution combinatoire du signifiant et de transsubjectivité fondamentale du signifié où nous caractérisons mot et parole dans le langage.

Si donc Anzieu pense ici arguer contre moi, c'est en raison du préjugé commun sur l'harmonie de la parole à la pensée qui est ce que je mets en doute. Je passe sur l'inadéquation de l'exemple dont

Descartes ne peut mais, puisque l'automate n'est pris par lui que pour cet aspect de leurre de l'animé dont son époque s'enchantait : alors que la machine nous apparaît – j'y reviendrai quelque jour – comme un ensemble d'éléments symboliques, organisé de façon précisément à ce qu'ils « s'arrangent diversement » en des séquences orientées, et assez capable de « répondre au sens » des questions qu'on lui propose en son langage, pour que ce qu'on lui a attribué improprement de pensée puisse légitimement être imputé à la fonction d'une moitié de la parole.

Et ceci nous mène droit au sens du surréalisme dont je dirai qu'Anzieu ne le méconnaît pas moins, à porter les confusions qui nous sont léguées avec la notion d'automatisme au compte d'une « pensée magique » qui, pour être le lieu commun d'un certain retour à la psychologie de notre discipline, en est aussi le plus manifeste alibi.

Le surréalisme en effet prend bien sa place dans une série d'émergences dont l'empreinte commune donne sa marque à notre époque : celle d'un dévoilement des relations de l'homme à l'ordre symbolique. Et le retentissement mondial de ses inventions les plus gamines montre assez qu'il préludait à un avènement plus grave, et plus sombre aussi bien, tel le Dieu-enfant dont Dürer a gravé la figure, animant de ses jeux parodiques le monde d'une Mélancolie en gésine. Panique muée de symboles confus et de fantasmes morcelants, le surréalisme apparaît comme une tornade au bord de la dépression atmosphérique où sombrent les normes de l'individualisme humaniste. Si l'autonomie de la conscience de soi était déjà condamnée par l'achèvement du discours sur le Savoir dans Hegel, ce fut l'honneur de Freud d'avoir profilé au berceau de ce siècle la figure et l'ombre, sur le nouvel individu, de la puissance contraire. Empire du langage, il commande dans l'avènement historique du discours de l'auto-accusation avant de promettre, aux murmures d'oracle de la machine à calculer. Un pouvoir plus originel de la raison semble surgir par l'éclatement du concept dans la théorie logico-mathématique des ensembles, de l'unité sémantique dans la théorie linguistique du phonème. A cette lumière tout le mouvement phénoménologique, voire existentialiste, apparaît comme la compensation exaspérée d'une philosophie qui n'est plus sûre d'être maîtresse de ses motifs ; et qu'il ne faut pas confondre, bien qu'on les y démarque, avec les

interrogations qu'un Wittgenstein ou qu'un Heidegger portent sur les rapports de l'être et du langage, si pensives de s'y savoir incluses, si lentes à en chercher le temps.

Si c'est donc dans le pouvoir que j'accorde au langage qu'Anzieu veut trouver le sens de mon propos, qu'il renonce à m'affubler de romantiques parrainages : sans renier mes amitiés surréalistes, ni désavouer le style à la Marat de leur discours, c'est plutôt sous l'intercession de M. de Tocqueville que je mettrais le mien. Et en ceci au moins que j'indique, que le langage à se libérer des humaines médiations qui le masquaient jusqu'à ce jour, montre un pouvoir auprès duquel les prétentions d'Ancien Régime de celles-ci à l'absolu, apparaîtront des atténuations dérisoires.

Si ces déclarations paraissent osées, du moins témoignent-elles que je ne prends pas la contradiction qu'on m'oppose pour un défaut à la réponse que je peux attendre, – tout au contraire quand chez Anzieu elle manifeste cette proximité à la vérité qui ne s'obtient qu'à ce que ce soit la vérité qui nous serre de près.

C'est même au point que certains enthousiasmes, pour approbatifs qu'ils soient, peuvent m'inspirer plus de réserve : qu'on s'applaudisse des effets de libération que mon propos fait ressentir, d'accord, mais qu'on le fasse juste assez vite pour que ces applaudissements s'éteignent avec l'euphorie de ce sentiment.

Le primat de la technique n'est pas ici mis en cause, mais les mensonges de son enseignement. Il n'est pas question d'y faire rentrer la fantaisie, mais d'en écarter les mystères. Or le mystère est solidaire de privilèges où tout le monde trouve son compte sans quoi l'on n'y tiendrait pas tant, et toute démystification est importune, d'y attenter.

Il est réel qu'on respire mieux à ce que les brumes d'une tâche se lèvent, mais non moins vrai que ses obstacles ne sont pas abaissés pour autant. Sans doute je vous affranchis en vous rappelant que la parole qui guérit dans l'analyse ne peut être que la vôtre, mais je vous rends dans le langage au maître le plus revêche à vos mérites. Il n'est pas de domaine, en effet, où il suffise moins de se faire valoir pour se faire reconnaître, ni où la prudence comme l'audace soient plus souvent prises sans vert : il suffit pour le comprendre de vous souvenir que les retours de la fortune sont la figure humaine des lois de la dialectique, et donc que ce n'est pas à se confier à la parole qu'on peut espérer les éviter.

Pour en avoir une autre issue, il faudrait, si l'on me permet la métaphore, en agir avec le langage comme on a fait avec le son : aller à sa vitesse pour en franchir le mur. Aussi bien en parlant du bang-bang de l'interprétation vraie, userait-on d'une image assez convenable à la rapidité dont il lui faut devancer la défense du sujet, à la nuit où elle doit le plonger pour qu'il en fasse ressurgir à tâtons les portants de la réalité, sans l'éclairage du décor.

L'effet en est rare à obtenir, mais à son défaut vous pouvez vous servir de ce mur même du langage que je ne tiens pas, lui, pour une métaphore puisque c'est un corollaire de mon propos qu'il tient sa place dans le réel.

Vous pouvez vous en servir pour atteindre votre interlocuteur, mais à condition de savoir que, dès qu'il s'agit d'utiliser ce mur, vous êtes l'un et l'autre en deçà, et qu'il faut donc viser à l'atteindre par la bande et non l'objectiver au-delà.

C'est ce que j'ai voulu indiquer en disant que le sujet normal partage cette place avec tous les paranoïaques qui courent le monde pour autant que les croyances psychologiques où s'attache ce sujet dans la civilisation, constituent une variété de délire qu'il ne faut pas tenir pour plus bénigne d'être quasi générale. Assurément rien ne vous autorise à y participer sinon dans la mesure justement posée par Pascal où ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être pas fou d'une folie qui apparaît si nécessaire.

Ceci ne saurait aucunement justifier que vous chaussiez les pieds de plomb de la pédagogie, se parât-elle du titre d'analyse des résistances, pour faire l'ours qui expliquerait la danse à son montreur.

Il est tout à fait clair, si l'analyse didactique a un sens, que c'est à vous entendre répondre au sujet, que vous saurez ce qu'il vous dit. Inversement voyez là le secret du miracle permanent qu'est l'analyse dite contrôlée. Mais ceci suppose que, si peu que ce soit, votre analyse personnelle vous ait fait apercevoir cette aliénation à vous-même, qui est la résistance majeure à quoi vous avez affaire dans vos analyses.

Ainsi vous ferez-vous entendre de la seule place qui soit occupée ou devrait l'être, au-delà du mur du langage, à savoir la vôtre.

Il y a là un long chemin technique tout entier à reprendre, et tout d'abord dans ses notions fondamentales puisque la confusion est à son comble et que le battage qu'on mène autour du contre-transfert, s'il

part d'une bonne intention, n'y a apporté qu'un bruit de surcroît.

Comment en effet, à ne pas strictement savoir qui parle en vous, pourriez-vous répondre à celui qui vous demande qui il est ? Car c'est là la question que votre patient vous pose, et c'est pourquoi quand Serge Leclaire ose ici vous la poser avec lui, ce n'est pas de la réponse qu'elle implique de moi à lui : « Tu es mon disciple », que je lui suis redevable puisque déjà il s'est déclaré tel pour la poser, mais c'est de celle qu'il mérite de moi devant vous : « Tu es un analyste », que je lui rends le témoignage pour ce qu'il a bravé en la posant.

Je dois ici limiter ma réponse. Pour suivre Granoff là où déjà il nous engage en attaquant l'emploi qu'on fait en psychanalyse de la relation d'objet, il me faudrait anticiper sur le chemin que, je l'espère, nous parcourrons ensemble, et qui peut-être impose d'en passer d'abord par la question de l'instinct de mort, soit par le passage le plus ardu qu'ait frayé la pensée de Freud, à en juger par la présomption avec laquelle on le dédaigne. Je n'ai jamais songé à vous guider ici dans les épaisseurs de sens, où le désir, la vie et la mort, la compulsion de répétition, le masochisme primordial sont si admirablement déchosifiés, pour que Freud les traverse de son discours. Au carrefour qui ouvre ce chemin, je vous donnais hier un rendez-vous sans date.

A vrai dire, c'est Juliette Boutonier qui par son admirable lettre, m'empêche de m'y dérober en concluant. Elle sait bien que je ne songe pas à faire tort à l'imaginaire, moi dont le nom reste attaché au stade du miroir. Non seulement je mets l'image au fondement de la conscience, mais je l'étendrais bien partout. Le reflet de la montagne dans le lac, dirais-je, joue peut-être son rôle dans un rêve du cosmos, oui, mais nous n'en saurons jamais rien tant que le cosmos ne sera pas revenu de son mutisme. Les scrupules dont Juliette Boutonier ceint mon discours, seraient donc superflus s'ils ne trouvaient leur point de chute dans l'objection qu'ils préparent : pourquoi l'équation serait-elle nécessaire que j'établis entre le symbole et la mort ?

Faute d'en pouvoir maintenant définir le concept, je l'illustrerai de l'image dont le génie de Freud semble jouer comme d'un leurre pour nous mettre au cœur fulgurant de l'énigme.

Il a surpris le petit d'homme au moment de sa saisie par le langage et la parole. Le voici, lui et son désir. Cette balle qu'un fil retient, il la tire à lui, puis la jette, il la reprend et la rejette. Mais il scande sa prise et son rejet et sa reprise d'un oo, aa, oo, à quoi le

tiers sans qui il n'y a pas de parole ne se trompe pas en affirmant à Freud qui l'écoute que cela veut dire : *Fort ! Da !* Parti ! Voilà ! Parti encore... ou mieux selon le vocable auquel un auteur oublié avait fait un sort : Napus !

Au reste peu importe que ce que l'enfant module soit d'une articulation aussi fruste puisque, déjà, y apparaît formé le couple phonématique où la linguistique, en le pas majeur qu'elle a fait depuis, a reconnu le groupe d'opposition élémentaire, dont une batterie assez courte pour tenir en un tableau d'un quart de page donne le matériel vocalique d'une langue donnée.

S'il est presque trop beau de voir le signifiant faire avènement sous la forme de son pur élément, en va-t-il de même de la signification qui émerge dans le même temps ? Comment au moins ne pas se le demander devant ce jeu si simple ?

Car que fait-il, cet enfant de cet objet sinon de l'abolir à cent reprises, sinon de faire son objet de cette abolition. Sans doute n'est-ce que pour que cent fois renaisse son désir, mais ne renaît-il pas déjà désir de ce désir ? Nul besoin donc de reconnaître par le contexte et le témoin que le mal d'attendre la mère a trouvé ici son transfert symbolique. Le meurtre de la chose dont Juliette Boutonier a relevé le terme dans mon discours, est déjà là. Il apporte à tout ce qui est, ce fonds d'absence sur quoi s'enlèveront toutes les présences du monde. Il les conjoint aussi à ces présences de néant, les symboles, par quoi l'absent surgit dans le présent. Et le voici ouvert à jamais au pathétique de l'être. « Va-t'en ! » lancera-t-il à son amour pour qu'il revienne, « Viens donc ! » se sentira-t-il forcé de murmurer à celui dont déjà il s'absente.

Ainsi le signifiant sous sa forme la plus réduite apparaît-il déjà superlatif à tout ce qu'il peut y avoir à signifier, et c'est pourquoi nous ne pouvons garder l'illusion que la genèse ait ici le privilège de se calquer sur la structure. La question de savoir quel minimum d'oppositions signifiantes constitue le quantum nécessaire à la constitution d'un langage n'est pas ici de mise, non plus que celle du minimum de joueurs nécessaires pour qu'une partie s'engage où le sujet puisse dire : « Parole ! »

Car l'autrui comme le désir sont déjà là dans les fantômes inclus dans cet objet symbolisant, avec la mort qui de l'avoir saisi première, en sortira tout à l'heure la dernière pour faire, muette, la quatrième

au jeu. Le jeu, c'est le sujet. Mais il n'empêche que le battage des cartes le précède, que les règles se sont élaborées sans lui, que d'autres ont biseauté les cartes, qu'il peut en manquer au paquet, que les vivants mêmes qui joueront sous la livrée des fantômes, ne feront d'annonce qu'à leur couleur, et qu'à quelque jeu que l'on joue, l'on sait qu'on ne jouera jamais qu'au jeu. Si bien que dans l'*Alea jacta est*, qui sonne à chaque instant, ce ne sont pas les mots : « Les dés roulent », qu'il faut entendre, mais bien plutôt pour le redire de l'humour qui me rattache au monde : « Tout est dit. Assez jacté d'amour. »

Ce n'est pas dire que ce que l'action humaine engage dans le jeu, ne vive pas, bien sûr, mais c'est d'y revivre. Telle elle se fige dans ce qu'elle rassemble en un fétiche, pour le rouvrir à un nouveau rassemblement où le premier s'annule ou se confond. (Ici Anzieu qui retrouve son Kant, opine du bonnet.) Mais ce sont toujours les quatre du début qui se comptent.

Aussi bien rien ne peut-il se passer qui ne les laisse dans leur ordre ? C'est pourquoi, avant de m'effacer moi-même, j'accorderai à M. Perrotti que la musique n'est pas sans avoir son mot à dire en leur ballet, et même que les tambours sacrés[1] nous rappellent les résonances organiques qui préludèrent à la promulgation de leurs lois, mais qu'en dire de plus ? Sinon de remarquer que l'analyse ne se fait pas en musique, pour accorder qu'il s'y passe aussi de l'ineffable. Mais c'est aussi le parti pris de ce discours que de répondre à ce qui se propose seulement comme ineffable par un « Dès lors n'en parlons plus » dont la désinvolture peut prêter à critique.

Mais n'en montre-t-on pas une plus grande encore à méconnaître que si les moyens de l'analyse se limitent à la parole, c'est que, fait digne d'être admiré en une action humaine, ils sont les moyens de sa fin[2] ?

1. Dont nous retrouvâmes avec Marcel Griaule le nom abyssin dans ces nacaires qu'il ne faut pas prendre pour des trompettes.

2. De ce texte a été retranché le passage qui répondait à la remarquable communication de M. Bänziger : eussions-nous même reproduit cette réponse, qu'il eût fallu l'amplifier pour qu'elle pût satisfaire à sa visée, qui n'était rien de moins que de définir la relation de l'analyse à cette zone « mystique » dont il nous semble de pure méthode de l'exclure de son champ, si centrale qu'y apparaisse sa place. Y était indiqué de même le sens systématique de l'ostracisme de Freud par rapport à toute forme plus ou moins océanique de religiosité.

L'invisibilité du lieu de la coupure confirme-t-elle le propos avoué de ce discours de se soutenir dans une multivocité aussi égale que possible entre ses parties ?

La psychanalyse vraie, et la fausse

ARGUMENT D'UNE COMMUNICATION POUR UN CONGRÈS TENU À BARCELONE EN SEPTEMBRE 1958

1. Pour distinguer la vraie psychanalyse de la fausse, on se réfère à une notion de la psychanalyse authentique, et à une notion d'une psychanalyse conforme à la vérité manifestée par son expérience. S'il s'agit pourtant ici de vérité à proprement parler, c'est qu'autant dans l'ordre de sa découverte que dans celui où elle opère à des fins curatives, le rapport de l'homme à la vérité est dominant.

Ainsi la psychanalyse fausse ne l'est pas seulement du fait de s'écarter du champ qui motive son procédé. Cet écart, quelles qu'en soient les intentions effectives, exige un oubli ou une méconnaissance. Et l'un et l'autre la condamnent à des effets pernicieux.

2. La psychanalyse vraie a son fondement dans le rapport de l'homme à la parole. Cette détermination dont l'énoncé est évident, est l'axe par rapport auquel doivent être jugés et jaugés ses effets : ceux-ci étant entendus dans leur extension la plus générale, à savoir non seulement comme changements diversement bénéfiques, mais comme révélation d'un ordre effectif dans des faits jusqu'alors restés inexplicables, à vrai dire apparition de faits nouveaux.

Ce rapport de l'homme à la parole est évident dans le médium de la psychanalyse : ce qui rend d'autant plus extraordinaire qu'on le néglige dans son fondement.

Mais il s'agit d'un cercle, car à ne pas reconnaître le fondement, on cherche ailleurs le médium : à savoir dans on ne sait quel affect immédiat, véritable délire à couvrir une action par où l'homme approche peut-être au plus près du foyer constituant de la raison. C'est le spectacle que nous offre la psychanalyse en tant qu'elle cherche à se justifier des méthodes des disciplines coexistantes en son champ, ce qu'elle ne fait qu'au prix de substantifications mythiques et d'alibis fallacieux.

Que le substrat biologique du sujet soit dans l'analyse intéressé

jusqu'en son fonds, n'implique nullement que la causalité qu'elle découvre y soit réductible au biologique. Ce qu'indique la notion, primordiale dans Freud, de surdétermination, jamais élucidée jusqu'à présent.

Qu'on ne croie pas pour autant trouver ici la position dite culturaliste. Car pour autant qu'elle se réfère à un critère social de la norme psychique, elle contredit encore plus l'ordre découvert par Freud en ce qu'il montre d'antériorité radicale par rapport au social[1].

3. A revenir à l'émergence (dans la génialité de Freud) de l'interprétation *(Deutung)* des rêves, de la psychopathologie quotidienne et du trait d'esprit, soit au registre de ce qui dès lors vient au jour de la connaissance et de la praxis sous le nom d'inconscient, on reconnaît que ce sont les lois et les effets propres au langage qui en constituent la causalité ; causalité qu'il faut dire logique plutôt que psychique, si l'on donne à logique l'acception des effets du logos et non pas seulement du principe de contradiction.

Les mécanismes dits du condensé *(Verdichtung)* et du virement *(Verschiebung)* recouvrent exactement les structures par où s'exercent dans le langage les effets de métaphore et de métonymie. C'est-à-dire les deux modes où la construction la plus récente de la théorie linguistique (Roman Jakobson et consorts[2]) subsume dans une structure spécifique (impossible à retrancher même du fonctionnement physiologique des appareils mis dans le vivant au service du langage), l'action propre du signifiant, en tant qu'il faut considérer cette action comme engendrant la signification dans le sujet dont elle s'empare, en le marquant comme signifié.

Il ne s'agit pas ici de l'*Anschluss* par où l'on tente aujourd'hui de faire rentrer la psychanalyse dans une psychologie perpétuant un héritage académique sous l'étiquette de psychologie générale, – voire de l'assimiler aux plus récentes assomptions de la matière humaine sous les rubriques variées de la sociologie.

Il s'agit de la lecture suggestive de l'anticipation, faite par Freud dans l'analyse de l'inconscient, des formules mêmes où Ferdinand de Saussure, dix ans après la *Traumdeutung*, fonde l'analyse des langues

1. Cf. *Totem et Tabou*.
2. Cf. Roman Jakobson et Morris Halle, *Fundamentals of Language*, 1956.

positives. Car la linguistique a déplacé le centre de gravité des sciences, dont le titre, singulièrement inactuel d'être promu depuis lors de sciences humaines, conserve un anthropocentrisme dont Freud a affirmé que sa découverte ruinait le dernier bastion, – en dénonçant l'autonomie où le sujet conscient des philosophes maintenait l'attribut propre à l'âme dans la tradition du zoologisme spiritualiste.

4. Toute promotion de l'intersubjectivité dans la personnologie humaine ne saurait donc s'articuler qu'à partir de l'institution d'un Autre comme lieu de la parole. C'est « l'autre scène », *anderer Schausplatz*, où Freud, empruntant le terme à Fechner, désigne dès l'origine le plateau gouverné par la machinerie de l'inconscient.

C'est sur cette scène que le sujet apparaît comme surdéterminé par l'ambiguïté inhérente au discours. Car dans la communication parlée, même quand il s'agit de transmission « objective », l'entérinement dans le discours domine l'effet de signal, de même que la mise à l'épreuve du code rétrofléchit l'action de message. Qu'on passe à la fonction de pacte de la parole, on touchera aussitôt que nul message du sujet ne s'articule qu'à se constituer dans l'Autre sous une forme inversée : « Tu es ma femme, tu es mon maître. »

Structure méconnue dans les prémisses des théories modernes de l'information où devrait pourtant être marquée l'antériorité du récepteur par rapport à toute émission.

Ici encore Freud devance ces travaux en permettant de distinguer le sujet comme strictement constitué par les *symboles-indices*, indiquant dans le discours sa place comme émetteur du message, du sujet en tant qu'il entre dans le message, non, comme on le croit, comme objet qui s'y représente, mais comme signifiant qui s'y donne : ce qui est possible pour ce que les images qui conduisent ses fonctions, deviennent par l'opération de la demande, *symboles-images* du discours.

5. C'est cette capture imaginaire du sujet dans le discours de l'Autre qui semble aller si loin que de pouvoir intéresser sa physiologie la plus intime. C'est elle qui centre la notion vulgaire qui s'est substituée, de par son emploi en psychanalyse, au concept rigoureux du *symbolique* : car il faut définir celui-ci comme constitué dans la chaîne signifiante, seul lieu pensable de la surdétermination comme

telle, par la double possibilité qu'elle ouvre à la *combinaison* et à la *substitution* des éléments discrets qui sont le matériel du signifiant.

Mais la fascination propre à l'*imaginaire*, ici distingué du symbolique, s'est exercée sur ceux-là mêmes, à savoir les psychanalystes, qui en découvraient les formes dans la dialectique où le sujet se révélait symbolisé.

Le double effet de l'imaginaire en tant qu'écran opposant son filtre à la communication du message inconscient, et en tant qu'élément constitué du code symbolique, a été confondu par eux en une seule puissance, qu'ils n'ont pu dès lors apprécier qu'à des effets de résonance, aux interférences de plus en plus obscurcies.

Il en est résulté notamment que la résistance du discours n'a jamais été distinguée de la résistance du sujet.

La suite s'en est manifestée dans un contresens toujours accru à mesure que Freud dans une hâte, qu'il faut bien dire angoissante, à en suivre la trace dans un style de « bouteille à la mer », nous donnait à le rectifier en articulant la fonction du moi dans la topique intra-subjective.

Ce leurre imaginaire où Freud situe le moi dans son « Introduction au narcissisme » dès 1914 et dont nous-même, dans le début de notre carrière, avons voulu restaurer le relief sous le nom de stade du miroir, le fait brutal que l'analyse du moi soit introduite (ne connaîtrait-on des articles de Freud que leur titre, ce qui est plus fréquent qu'on ne croit chez les analystes) avec et sous l'angle de la psychologie collective, – tout cela qui est fait pour donner au moi un statut analytique où sa fonction imaginaire se coordonne à sa valeur d'objet idéal, disons le mot : métonymique –, n'a servi que de prétexte à l'introduction d'une orthopédie psychique qui s'acharne avec une obstination gâteuse à un renforcement du moi : négligeant que c'est là aller dans le sens du symptôme, de la formation de défense, de l'alibi névrotique, – et s'abritant d'une harmonie préétablie de la maturation des instincts à la morale dont le postulat restera attaché à l'histoire de notre époque comme le témoignage d'un obscurantisme sans précédent.

6. Les positions ici avancées sous une forme radicale résument le double travail d'un commentaire de textes que nous poursuivons depuis sept ans dans un séminaire hebdomadaire couvrant par an

environ trois cents pages de l'œuvre de Freud, – et d'un enseignement de présentation clinique et de contrôle thérapeutique qui se poursuit depuis cinq ans sous l'égide de la Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Pr Jean Delay) de la Faculté de médecine de Paris.

Les conséquences de ce travail théorique et pratique sur la direction de la cure, – au triple point de vue de la place de l'interprétation dans l'analyse, du maniement du transfert, et des normes mêmes où se fixent les buts et la terminaison de la cure –, ont été exposées au colloque international tenu cette année à Royaumont par la Société française de psychanalyse, soit par le groupe qui nous accompagne dans ce labeur.

Les mêmes personnalités dont la place dans la Société internationale de psychanalyse a pour effet que la langue française est la seule langue de grande culture dans laquelle il n'y ait pas de traduction complète des œuvres de Freud[1], – la partie traduite y étant tissée d'oublis, de non-sens, de falsifications et d'erreurs qui en rendent la lecture au mieux inintelligible et au pire controuvée –, sont aussi celles que nous rencontrons pour s'opposer à toute discussion de ces travaux dans la Société internationale de psychanalyse, fondée par Freud.

7. Un facteur unifie les directions qu'on appelle phases de la doctrine de Freud : elles fixent les lignes cardinales de la recherche où devait s'orienter le problème à jamais ouvert par sa découverte, celui des rapports liant le sujet au signifiant. C'est le problème de l'identification, quant au sujet. Quant à ses relations au réel, il exclut absolument la position de la réalité comme purement et simplement donnée, à quoi la psychanalyse aujourd'hui se réfère, tant par l'usage qu'elle fait de la notion de sens de la réalité, voire d'épreuve de la

1. Les raffinements de cette situation valent la peine d'être mentionnés : une traduction scrupuleuse faite par un membre de notre groupe, d'un article de Freud essentiel et toujours non traduit, n'est pas autorisée à paraître.

Nous devons ajouter que cette situation ne nous vise pas personnellement, car c'est là même grâce à quoi les lettres de Freud à Fliess – publiées contre la volonté testamentaire de Freud, ce qui peut être excusable – le sont à travers un caviardage qui apparaît aux critiques les moins prévenus (cf. Erik Erikson, *IJP*, vol. XXXVI, 1955, p.1) aussi intolérable que suspect, ce qui est en tout cas sans excuse.

réalité, que par l'appui qu'elle y trouve pour se réduire à une pratique de plus en plus organisée d'une pédagogie corrective.

Il va de soi que nous ne mettons pas ce faisant en question la primauté du réel, simplement nous rappelons que le langage y introduit une dimension de nature à le « mettre en question ». C'est au niveau de cette mise en question que se situe le drame de la névrose. Vouloir réduire celle-ci dans sa véracité irréductible, ne petit conduire qu'à un recul du symptôme jusqu'aux racines mêmes de l'être, à la destruction de ce qui témoignait dans la souffrance.

En fait la résistance rencontrée témoigne à elle seule de l'impasse de l'entreprise, et la compulsion de répétition découverte par Freud a été aussi par lui identifiée à l'insistance d'une vérité qui clame encore dans le désert de l'ignorance.

L'opposition dialectique, c'est-à-dire liée par une relation d'occultation alternante, du principe de réalité au principe de plaisir, n'est concevable qu'au niveau de l'identification signifiante. Ils ne peuvent du point de vue de l'adaptation que se confondre strictement.

Or toute la psychanalyse se développe dans la dimension de leur conflit. Ainsi la promotion d'une sphère sans conflit au centre de la théorie, comme au pivot de l'action thérapeutique, nous apporte de New York le signe dernier du renoncement achevé aux principes d'une découverte, – de son détournement à des fins de suggestion sociale et d'assujettissement psychologique.

8. Il n'a pas manqué de gens pour nous faire grief de solliciter Freud, et de manquer à l'essentiel, en réduisant au champ de la parole et du langage, – objet du rapport par lequel à Rome, en 1953, s'est inaugurée la vie de notre groupe –, un mouvement de l'être qui le soutient et le dépasse de toutes parts. Du préverbal à l'ineffable, il n'est pas de catégorie qu'on n'agite pour nous rebuter, au silence près dont on se méfie à juste titre.

Articulons ici que nous ne confondons pas plus l'être avec le dicible, que nous ne tenons l'étant pour l'antithèse de la raison.

Bien au contraire, ramenant à sa source freudienne la souffrance dont la névrose nous révèle le pathétique bien tempéré, nous tentons de saisir le désir dans les rets mêmes où Freud nous le montre fixé. Ces rets sans doute le traversent et l'articulent dans l'interrogation passionnée qui arrache le vivant, à demi déhiscent de la vie,

qu'est l'homme, à la condition du besoin. Pour l'élever à la position de cette demande sans objet, que nous appelons l'amour, la haine et l'ignorance.

C'est là, entre l'inconditionnel de cette demande et la satisfaction dont on prétend l'étouffer, que surgit cette condition quasi perverse en sa forme absolue qu'est le désir. Place prédestinée chez le sujet parlant pour que la Vénus aveugle de la nature y cherche dans l'angoisse son symbole vivant. Ici le phallus, où les Anciens voyaient le signe où le logos marque la vie de son empreinte, et dont ce n'est pas en vain que le mystère devait être tu, puisqu'à être dit, il ne pouvait être que dégradé, nous a révélé sa fonction symbolique : dans le complexe de castration. Ce que la psychanalyse d'aujourd'hui tente de réduire à la fonction imaginaire d'un « objet partiel ».

Mais nous devons entendre Freud quand il nous dit que dans le rêve, seule son élaboration l'intéresse. Le désir inconscient, indiqué dans la métaphore onirique, n'a d'objet que métonymique. Il est désir au-delà de la reconnaissance autant que reconnaissance à quoi se dérobe le désir.

Enseignement trop ardu pour que les augures de la psychanalyse d'aujourd'hui n'en soient pas venus à se dire : « Un rêve après tout n'est qu'un rêve », et même à en faire le mot de passe dont ils se saluent.

Ce rêve et ce désir en effet ne sont pas articulables en termes d'adaptation à la réalité, soit en ces termes qui, sous le nom de tension vécue, de résistance affective, de partie saine ou distordue du moi, de relation duelle entre l'analysé et l'analyste, font revivre les étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire.

C'est donc bien nous, et non pas eux, qui disons que le désir, qu'il soit du rêve ou de la veille, n'est pas articulable dans la parole. Mais il n'est pas vrai pourtant qu'il ne soit pas articulé dans le langage, et que, glissant comme l'anneau du jeu de furet au fil de la métonymie qui le retient dans un cercle de fantasme, il ne produise pas métaphoriquement le signifié du symptôme où ce fantasme se réalise.

9. Nous voici tout près des problèmes de la cure et de la distinction profonde entre la suggestion et le transfert. Le transfert est ce lien à l'Autre qu'établit la forme de demande à quoi l'analyse fait

sa place, pour que de cette place cette répétition, où ce n'est pas le besoin qui se répète, mais l'au-delà qu'y dessine la demande, puisse être saisie dans son effet de désir et analysée dans son effet de suggestion.

C'est à mesure que l'effet de suggestion issu de l'inconscient dissipe ses mirages, que le désir doit s'articuler en tant que signifiant dans la question existentielle qui donne son horizon au transfert.

En quelque terme que celle-ci se résolve, c'est au lieu de l'Autre que le sujet se trouvera : à la place de ce qui était *(Wo Es war...)* et qu'il faut qu'il assume *(..., soll Ich werden).*

Ici le précepte « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ne sonne pas moins étrangement que le *Tât twam asi*, comme on l'éprouve à y répondre à la première personne où éclate l'absurdité qu'il y aurait à prendre son dernier terme pour son dernier mot, tandis que l'autre boucle son cercle a l'achever : « Comme toi-même, tu es ceci que tu hais parce que tu l'ignores. »

Nulle part comme dans Freud de nos jours ne se respire l'air de la raison conquérante, ni ce style dont au XVIIIe siècle l'homme s'avança vers la dénudation de son désir, pour en poser, sous la figure de la nature, à Dieu la question. Pointe unique dans l'histoire d'une philosophie qui avait fait sa loi de la négation du désir. Pointe dont on s'étonne à constater comment la philosophie a réussi à la discréditer comme celle d'une clarté artificielle, voire artificieuse, alors qu'elle posait la question la plus profonde.

Sans doute cette philosophie des lumières, et son parangon l'homme du plaisir, ont-ils fait une erreur. Ils ont voulu expliquer ce qui s'opposait à leur question par l'imposture et faire de l'obscurantisme un complot contre la liberté de la nature.

C'est de cette erreur que nous subissons le retour. Car les monstres qu'on forge pour les besoins d'une cause nous apportent la preuve la plus étonnante de la puissance de la vérité : ils viennent eux-mêmes au jour.

Ceux qui ont mon âge ont pu saisir comment la propagande antiallemande des Alliés de la Grande Guerre, a engendré l'hitlérisme, qui la justifia après coup.

Plus paradoxalement, mais par un retour du même ordre, la reprise d'une mise en question essentielle de l'homme par rapport à la nature, au nom cette fois de la vérité qui la pénètre, aboutit à ce

résultat singulier : que ceux-là mêmes dont le réinventeur de cette question a voulu faire les gardiens de son legs, s'organisent pour le transformer en instrument d'équivoque et de conformisme et se constituent réellement en une Église qui sait que son autorité est de néant, puisqu'elle renie ce qui est son action même, en la ravalant aux connivences d'un aveuglement qu'elle-même entretient.

10. Comment ne pas reconnaître en effet la fausseté de leur position dans son apparence même, à savoir ce contraste qui fait que la psychanalyse est tout juste tolérée dans sa pratique, quand son prestige est universel : quand « psychanalyse de… », de quelque objet qu'il s'agisse, veut dire pour tous qu'on entre dans la raison profonde d'une apparente déraison, et que pourtant dans la science la psychanalyse vit dans une sorte de quarantaine qui n'a rien à faire avec l'effet de la spécialisation.

Situation faite de méconnaissances accordées, et que n'explique plus depuis longtemps la prétendue résistance des laïcs. Si celle-ci est quelque part maintenant, ce n'est pas ailleurs que chez les psychanalystes eux-mêmes, et patente dans cet effort de se faire valoir par les analogies les plus bâtardes et les fictions les plus douteuses, – conjoint à cette bégueulerie qu'ils manifestent devant les emplois diversement abusifs qui sont faits au-dehors des notions qu'ils diffusent, non sans en ressentir une secrète complaisance.

Faut-il voir dans le consentement dont ils jouissent dans la moitié du monde civilisé un effet du pardon que méritent ceux qui ne savent pas ce qu'ils font ? Ou revenir à la preuve, que constitue, pour la vérité d'une tradition, l'indignité de ses ministres ?

Nul doute que la confiance privilégiée dans la parole qu'implique le maintien du choix de ses moyens formels, soit le principe de vérité par quoi la psychanalyse subsiste, malgré l'imbécillité des idéaux dont elle l'assaisonne.

Sans doute cela suffit-il, – non pas que la parole ne soit le véhicule naturel de l'erreur, élu du mensonge, et normal du malentendu, mais parce qu'elle se déploie dans la dimension de la vérité, et ainsi la suscite, fût-ce à l'horreur du sujet.

C'est bien là un truisme, et même le truisme par excellence. Il retrouve les propos que nous venons d'avancer, pour repenser la psychanalyse et reconduire sa mission.

Un mystère subsiste pourtant sur les conditions propres à la garde du patrimoine disciplinaire qu'engendre un champ où le praticien lui-même doit se tenir au niveau du sujet qu'il découvre, – à savoir ici non pas le sujet de la connaissance, œil en face du monde réel, – mais le sujet de la parole, c'est-à-dire en tant qu'il émerge à la dimension de la vérité.

C'est à une nécessité profonde que Freud est confronté quand il se soucie instamment de fonder la communauté qui assurera cette garde. Est-ce seulement un accident quand il s'abandonne romantiquement à y laisser s'insérer ce praesidium *secret* où se préfigurent les appareils les plus modernes de notre politique ? J'ai déjà touché à ce sujet ailleurs en me fondant sur les documents vertigineux livrés par Jones. Nous sommes alors en 1912.

Le fruit, il faut le savourer maintenant dans cette théorie de la *validation* des théories par les conciles[1], qu'un membre de la camarilla qui a détenu après la dernière guerre dans la Société internationale les pouvoirs exécutifs, articula sans la moindre vergogne.

Mimétisme singulier de l'histoire à l'endroit de cette analyse d'une Église sans foi, d'une armée sans patrie, que Freud nous a donnée, dans un ouvrage plus haut cité, et où il faut reconnaître que l'art a une fois de plus forgé une forme signifiante avant son émergence dans le réel.

Ici la psychanalyse se manifeste elle-même passion dans l'acte qui la constitue, suscitant à nouveau en son sein le mot de ralliement dont Voltaire conspuait l'imposture : « Écrasons l'infâme. »

Juin 1958

1. Cf. Ernst Kris, « The Nature of Psychoanalytic Propositions and their Validation », in *Freedom and Experience*, Ithaca, Cornell University Press, 1947.

Maurice Merleau-Ponty

1. On peut exhaler le cri qui nie que l'amitié puisse cesser de vivre. On ne peut dire la mort advenue sans meurtrir encore. J'y renonce, l'ayant tenté, pour malgré moi porter au-delà mon hommage.

Me recueillant pourtant au souvenir de ce que j'ai senti de l'homme en un moment pour lui de patience amère.

2. Que faire d'autre que d'interroger le point que met l'heure soudaine à un discours où nous sommes tous entrés ?

Et son dernier article qu'on reproduit ici, titre : « L'œil et l'esprit[1] », – en parler d'où il est fait, si j'en crois le signe d'une tête propice, pour que je l'entende : de ma place.

3. C'est bien la dominante et la sensible de l'œuvre entière qui donnent ici leur note. Si on la tient pour ce qu'elle est : d'un philosophe, au sens de ce qu'un choix qui à seize ans y aperçoit son avenir (il l'attesta), y nécessite de professionnel. C'est dire que le lien proprement universitaire couvre et retient son intention, même éprouvé impatiemment, même élargi jusqu'à la lutte publique.

4. Ce n'est pas là pourtant ce qui insère cet article dans le sentiment, pointé deux fois en son exorde et en sa chute, d'un changement très actuel à devenir patent dans la science. Ce qu'il évoque comme vent de mode pour les registres de la communication, complaisance pour les versalités opérationnelles, n'est noté que comme apparence qui doit conduire à sa raison.

C'est la même à quoi nous tentons de contribuer du champ privilégié à la révéler qu'est le nôtre (la psychanalyse freudienne) : la raison par quoi le signifiant s'avère premier en toute constitution d'un sujet.

1. In *Art de France*, 1961, p.187-208.

5. L'œil pris ici pour centre d'une révision du statut de l'esprit, comporte cependant toutes les résonances possibles de la tradition où la pensée reste engagée.

C'est ainsi que Maurice Merleau-Ponty, comme quiconque en cette voie, ne peut faire que de se référer une fois de plus à l'œil abstrait que suppose le concept cartésien de l'étendue, avec son corrélatif d'un sujet, module divin d'une perception universelle.

Faire la critique proprement phénoménologique de l'esthétique qui résulte de cette raréfaction de la foi faite à l'œil, n'est pas pour nous ramener aux vertus de connaissance de la contemplation proposée à l'ascèse du *nous* par la théorie antique.

Ce n'est point non plus pour nous attarder au problème des illusions optiques et de savoir si le bâton rompu par la surface de l'eau dans le bassin, la lune plus grosse d'aborder l'horizon, nous montrent ou non la réalité : Alain dans son nuage de craie y suffit.

Disons-le parce que même Maurice Merleau-Ponty ne semble pas franchir ce pas : pourquoi ne pas entériner le fait que la théorie de la perception n'intéresse plus la structure de la réalité à quoi la science nous a fait accéder en physique. Rien de plus contestable, tant dans l'histoire de la science que dans son produit fini, que ce motif dont il se prend à autoriser sa recherche qu'issue de la perception, la construction scientifique y devrait toujours revenir. Bien plutôt tout nous montre-t-il que c'est en refusant les intuitions perçues du pondéral et de l'*impetus* que la dynamique galiléenne a annexé les cieux à la terre, mais au prix d'y introduire ce que nous touchons aujourd'hui dans l'expérience du cosmonaute : un corps qui s'ouvrir et se fermer sans peser en rien ni sur rien.

6. La phénoménologie de la perception est donc bien autre chose qu'un codicille à une théorie de la connaissance dont les débris font l'attirail d'une psychologie précaire.

Elle n'est pas plus situable dans la visée, qui n'habite plus à présent que le logicisme, d'un savoir absolu.

Elle est ce qu'elle est : à savoir une collation d'expériences dont il faut lire l'ouvrage inaugural de Maurice Merleau-Ponty[1] pour

1. *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945.

mesurer les recherches positives qui s'y sont accumulées, et leur stimulation pour la pensée, sinon la dérision où elles font paraître les bêtifications séculaires sur l'illusion d'Aristote, voire l'examen clinique moyen de l'ophtalmologiste.

Pour en faire saisir l'intérêt, choisissons un petit fait dans l'immense trame de covariances de même style qui sont commentées en cet ouvrage, celui par exemple à la page 360 de l'éclairage violent qui apparaît en manière de cône blanchâtre pour ce que le supporte un disque, à peine visible d'être noir et surtout d'être le seul objet qui l'arrête. Il suffit d'y interposer un petit carré de papier blanc pour qu'aussitôt l'aspect laiteux s'en dissipe et que se détache comme distinct d'être éclairé en son contraste le disque noir.

Mille autres faits sont de nature à nous imposer la question de ce qui règle les mutations souvent saisissantes que nous observons par l'addition d'un élément nouveau dans l'équilibre de ces facteurs expérimentalement distingués que sont l'éclairage, les conditions fond-forme de l'objet, notre savoir à son endroit, et tiers élément, ici le vif, une pluralité de gradations que le terme de couleur est insuffisant à désigner, puisqu'outre la constance qui tend à rétablir dans certaines conditions une identité perçue avec la gamme dénommable sous des longueurs d'onde différentes, il y a les effets conjugués de reflet, de rayonnement, de transparence dont la corrélation n'est même pas entièrement réductible de la trouvaille d'art à l'artifice de laboratoire. Comme il s'éprouve de ce que le phénomène visuel de la couleur locale d'un objet n'a rien à faire avec celui de la plage colorée du spectre.

Qu'il nous suffise d'indiquer dans quelle direction le philosophe tente d'articuler ces faits, en tant qu'il est fondé à leur donner asile, soit en ceci au moins que tout un art de création humaine s'y rattache que la réalité physicienne réfute d'autant moins qu'elle s'en éloigne toujours plus, mais qu'il n'est pas dit pour autant que cet art n'a de valeur que d'agrément, et qu'il ne recèle pas quelque autre accès à un être, dès lors peut-être plus essentiel.

7. Cette direction exigée vers ce qui ordonne les covariances phénoménalement définies de la perception, le philosophe de notre temps va la chercher, on le sait, dans la notion de la présence, ou pour mieux en traduire littéralement le terme de l'allemand, de

l'Être-là, à quoi il faut ajouter présence (ou Être-là)-dans-par-à-travers-un-corps. Position dite de l'existence, en tant qu'elle essaie de se saisir dans le moment d'avant la réflexion qui dans son expérience introduit sa distinction décisive d'avec le monde en l'éveillant à la conscience-de-soi.

Même restituée trop évidemment à partir de la réflexion redoublée que constitue la recherche phénoménologique, cette position se targuera de restaurer la pureté de cette présence à la racine du phénomène, dans ce qu'elle peut globalement anticiper de sa mouvance dans le monde. Car bien entendu des complexités homologues s'ajoutent du mouvement, du tact, voire de l'audition, comment omettre du vertige, qui ne se juxtaposent pas mais se composent avec les phénomènes de la vision.

C'est cette présupposition qu'il y ait quelque part un lieu de l'unité, qui est bien faite pour suspendre notre assentiment. Non qu'il ne soit manifeste que ce lieu soit écarté de toute assignation physiologique, et que nous ne soyons satisfaits de suivre *en son détail* une subjectivité constituante là où elle se tisse fil à fil, mais non pas réduite à être son envers, avec ce qu'on appelle ici l'objectivité totale.

Ce qui nous étonne, c'est qu'on ne profite pas aussitôt de la structure si manifeste dans le phénomène, – et dont il faut rendre justice à Maurice Merleau-Ponty de n'y faire plus, au dernier point, de référence à aucune *Gestalt* naturaliste –, pour non y opposer, mais y accorder le sujet lui-même.

Qu'est-ce qui objecte à dire de l'exemple plus haut cité, – où l'éclairage est manifestement homologue du tonus musculaire dans les expériences sur la constance de la perception du poids, mais ne saurait masquer sa localité d'Autre –, que le sujet en tant qu'au premier temps il l'investit de sa consistance laiteuse, au second temps n'y est plus que refoulé. Et ce, par le fait du contraste objectivant du disque noir avec le carré blanc qui s'opère de l'entrée significative de la figure de ce dernier sur le fond de l'autre. Mais le sujet qui là s'affirme en formes éclairées est le rejet de l'Autre qui s'incarnait en une opacité de lumière.

Mais où est le primum, et pourquoi préjuger de ce qu'il soit seulement un *percipiens*, quand ici se dessine que c'est son élision qui rend au *perceptum* de la lumière elle-même sa transparence.

Pour tout dire, il nous semble que le « je pense » auquel on entend réduire la présence, ne cesse pas d'impliquer, à quelque indétermination qu'on l'oblige, tous les pouvoirs de la réflexion par quoi se confondent sujet et conscience, soit nommément le mirage que l'expérience psychanalytique met au principe de la méconnaissance du sujet et que nous-même avons tenté de cerner dans le stade du miroir en l'y résumant.

Quoi qu'il en soit, nous avons revendiqué ailleurs, nommément sur le sujet de l'hallucination verbale[1], le privilège qui revient au *perceptum* du signifiant dans la conversion à opérer du rapport du *percipiens* au sujet.

8. La phénoménologie de la perception à vouloir se résoudre en la présence-par-le-corps, évite cette conversion, mais se condamne à la fois à déborder de son champ et à se rendre inaccessible une expérience qui lui est étrangère. C'est ce qu'illustrent les deux chapitres de l'ouvrage de Maurice Merleau-Ponty sur le corps comme être sexué[2] et sur le corps comme expression dans la parole[3].

Le premier ne le cède pas en séduction à la séduction à quoi l'on avoue y céder de l'analyse existentielle, d'une élégance fabuleuse, à quoi J.-P. Sartre se livre de la relation du désir[4]. De l'engluement de la conscience dans la chair à la quête dans l'autre d'un sujet impossible à saisir parce que le tenir en sa liberté, c'est l'éteindre, de cette levée pathétique d'un gibier qui se dissipe avec le coup, qui ne le traverse même pas, du plaisir, ce n'est pas seulement l'accident mais l'issue qui impose à l'auteur son virage, en son redoublement d'impasse, dans un sadisme, qui n'a plus d'autre échappatoire que masochiste.

Maurice Merleau-Ponty, pour en inverser le mouvement, semble en éviter la déviation fatale, en y décrivant le procès d'une révélation directe du corps au corps. Elle ne tient à vrai dire que de l'évocation d'une situation pensée ailleurs comme humiliante, laquelle comme pensée de la situation supplée au tiers, que l'analyse a montré être inhérent dans l'inconscient à la situation amoureuse.

1. In *La Psychanalyse*, PUF, t. 4, p. 1-5 et la suite.
2. *Phénoménologie de la perception, op. cit.*, p. 180-202.
3. *Ibid.*, p. 202-232.
4. *In* Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*.

Disons que ce n'est pas pour rendre plus valable pour un freudien la reconstruction de Sartre. Sa critique nécessiterait une précision, même pas encore bien reconnue dans la psychanalyse, de la fonction du fantasme. Nulle restitution imaginaire des effets de la cruauté ne peut y suppléer, et il n'est pas vrai que la voie vers la satisfaction normale du désir se retrouve de l'échec inhérent à la préparation du supplice[1]. Sa description inadéquate du sadisme comme structure inconsciente, ne l'est pas moins du mythe sadianiste. Car son passage par la réduction du corps de l'autre à l'obscène se heurte au paradoxe, bien autrement énigmatique à le voir rayonner dans Sade, et combien plus suggestif dans le registre existentiel, de la beauté comme insensible à l'outrage[2]. L'accès érotologique pourrait donc être ici meilleur, même hors de toute expérience de l'inconscient.

Mais il est clair que rien dans la phénoménologie de l'extrapolation perceptive, si loin qu'on l'articule dans la poussée obscure ou lucide du corps, ne peut rendre compte ni du privilège du fétiche dans une expérience séculaire, ni du complexe de castration dans la découverte freudienne. Les deux se conjurent pourtant pour nous sommer de faire face à la fonction de signifiant de l'organe toujours signalé comme tel par son occultation dans le simulacre humain, – et l'incidence qui résulte du phallus en cette fonction dans l'accès au désir tant de la femme que de l'homme, pour être maintenant vulgarisée, ne peut pas être négligée comme déviant ce qu'on peut bien appeler en effet l'être sexué du corps.

9. Si le signifiant de l'être sexué peut être ainsi méconnu dans le phénomène, c'est pour sa position doublement celée dans le fantasme, soit de ne s'indiquer que là où il n'agit pas et de n'agir que de son manque. C'est en quoi la psychanalyse doit faire sa preuve d'un avancement dans l'accès au signifiant, et tel qu'il puisse revenir sur sa phénoménologie même.

On excusera mon audace du mode dont j'appellerai ici à en témoigner le second article mentionné de Maurice Merleau-Ponty sur le corps comme expression dans la parole.

1. *Ibid.*

2. Lieu analysé dans mon séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, 1959-1960 (paru aux Éd. du Seuil, 1986).

Car ceux qui me suivent reconnaîtront, combien mieux filée, la même thématique dont je les entretiens sur la primauté du signifiant dans l'effet de signifier. Et je me remémore l'appui que j'ai pu y trouver aux primes vacances d'après la guerre, quand mûrissait mon embarras d'avoir à ranimer dans un groupe épars encore une communication jusque-là réduite au point d'être à peu près analphabète, freudiennement parlant cela s'entend, de ce que le pli s'y conservât des alibis à l'usage d'habiller une praxis sans certitude de soi.

Mais ceux-là qui retrouveront leurs aises en ce discours sur la parole (et fût-ce à y réserver ce qui y rapproche un peu trop discours nouveau et parole pleine), n'en sauront pas moins que je dis autre chose, et nommément :

– que ce n'est pas la pensée, mais le sujet, que je subordonne au signifiant,

– et que c'est l'inconscient dont je démontre le statut quand je m'emploie à y faire concevoir le sujet comme rejeté de la chaîne signifiante, qui du même coup se constitue comme refoulé primordial.

Dès lors ils ne pourront consentir à la double référence à des idéalités, aussi bien incompatibles entre elles, par quoi ici la fonction du signifiant converge vers la nomination, et son matériel vers un geste où se spécifierait une signification essentielle.

Geste introuvable, et dont celui qui porte ici sa parole à la dignité de paradigme de son discours, eût su avouer qu'il n'offrait rien de tel à percevoir à son audience.

Ne savait-il pas au reste qu'il n'est qu'un geste, connu depuis saint Augustin, qui réponde à la nomination : celui de l'index qui montre, mais qu'à lui seul ce geste ne suffit pas même à désigner ce qu'on nomme dans l'objet indiqué.

Et si c'était *la geste* que je voudrais mimer, du rejet par exemple, pour y inaugurer le signifiant : jeter, n'implique-t-elle pas déjà l'essence vraie du signifiant dans la syntaxe instaurant en série les objets à soumettre au jeu du jet.

Car au-delà de ce jeu, ce qu'articule, oui, seulement là mon geste, c'est le *je* évanouissant du sujet de la véritable énonciation. Il suffit en effet que le jeu se réitère pour constituer ce *je* qui, de le répéter, dit ce *je* qui s'y fait. Mais ce *je* ne sait pas qu'il le dit, rejeté qu'il est comme en arrière, par le geste, dans l'être que le jet substitue à

l'objet qu'il rejette. Ainsi je qui dis ne peut être qu'inconscient de ce que je fais, quand je ne sais pas ce que faisant je dis.

Mais si le signifiant est exigé comme syntaxe d'avant le sujet pour l'avènement de ce sujet non pas seulement en tant qu'il parle mais en ce qu'il dit, des effets sont possibles de métaphore et de métonymie non seulement sans ce sujet, mais sa présence même s'y constituant du signifiant plus que du corps, comme après tout l'on pourrait dire qu'elle fait dans le discours de Maurice Merleau-Ponty lui-même, et littéralement.

De tels effets sont, je l'enseigne, les effets de l'inconscient, y trouvant après coup, de la rigueur qui en revient sur la structure du langage, confirmation du bien-fondé de les en avoir extraits.

10. Ici mon hommage retrouve l'article sur l'œil et l'esprit, qui, d'interroger la peinture, ramène la vraie question de la phénoménologie, tacite au-delà des éléments que son expérience articule.

Car l'usage d'irréel de ces éléments dans un tel art (dont notons au passage que pour la vision il les a manifestement discernés plutôt que la science) n'exclut pas du tout leur fonction de vérité, dès lors que la réalité, celle des tables de la science, n'a plus besoin de s'assurer des météores.

C'est en quoi la fin d'illusion que se propose le plus artificieux des arts, n'a pas à être répudiée, même dans ses œuvres dites abstraites, au nom du malentendu que l'éthique de l'Antiquité a nourri sous cette imputation, de l'idéalité d'où elle partait dans le problème de la science.

L'illusion ici prend sa valeur de se conjuguer à la fonction de signifiant qu'on découvre à l'envers de son opération.

Toutes les difficultés que démontre la critique sur le point non seulement du comment fait, mais du ce que fait la peinture, laissent entrevoir que l'inconscience où semble subsister le peintre dans sa relation au *ce que* de son art, serait utile à rapporter comme forme professionnelle à la structure radicale de l'inconscient que nous avons déduite de sa commune individuation.

Ici le philosophe qu'est Maurice Merleau-Ponty fait honte aux psychanalystes d'avoir délaissé ce qui peut ici apparaître d'essentiel à portée de se mieux résoudre.

Et là encore de la nature du signifiant, – puisque aussi bien il faut

prendre acte de ce que, s'il y a progrès dans la recherche de Maurice Merleau-Ponty, la peinture intervient déjà dans la phénoménologie de la perception, entendons dans l'ouvrage, et justement en ce chapitre où nous avons repris la problématique de la fonction de la présence dans le langage.

11. Ainsi sommes-nous invités à nous interroger sur ce qui relève du signifiant à s'articuler dans la tache, dans ces « petits bleus » et « petits marron » dont Maurice Merleau-Ponty s'enchante sous la plume de Cézanne pour y trouver ce dont le peintre entendait faire sa peinture parlante.

Disons, sans pouvoir faire plus que de nous promettre ici de le commenter, que la vacillation marquée dans tout ce texte de l'objet à l'être, le pas donné à la visée de l'invisible, montrent assez que c'est ailleurs qu'au champ de la perception qu'ici Maurice Merleau-Ponty s'avance.

12. On ne peut méconnaître que ce soit à intéresser le champ du désir que le terrain de l'art prenne ici cet effet. Sauf à ne pas entendre, comme c'est le cas le plus ordinairement des psychanalystes eux-mêmes, ce que Freud articule de la présence maintenue du désir dans la sublimation.

Comment s'égaler à la pesée subtile qui se poursuit ici d'un éros de l'œil, d'une corporalité de la lumière où ne s'évoque plus que nostalgiquement leur théologique primauté ?

Pour l'organe, de son glissement presque imperceptible du sujet vers l'objet, faut-il pour rendre compte s'armer de l'insolence d'une bonne nouvelle qui, de ses paraboles déclarant les forger expressément pour qu'elles ne soient point entendues, nous traverse de cette vérité pourtant à prendre au pied de la lettre que l'œil est fait pour ne point voir ?

Avons-nous besoin du robot achevé de l'Ève future, pour voir le désir pâlir à son aspect non de ce qu'elle soit aveugle, comme on le croit, mais de ce qu'elle ne puisse pas ne pas tout voir ?

Inversement ce dont l'artiste nous livre l'accès, c'est la place de ce qui ne saurait se voir : encore faudrait-il le nommer.

Quant à la lumière, nous souvenant du trait délicat dont Maurice Merleau-Ponty en modèle le phénomène en nous disant qu'elle

nous *conduit* vers l'objet éclairé[1], nous y reconnaîtrons la matière éponyme à y tailler de sa création le monument.

Si je m'arrête à l'éthique implicite en cette création, négligeant donc ce qui l'achève en une œuvre engagée, ce sera pour donner un sens terminal à cette phrase, la dernière à nous en rester publiée, où elle paraît se désigner elle-même, à savoir que « si les créations ne sont pas un acquis, ce n'est pas seulement que, comme toutes choses elles passent, c'est aussi qu'elles ont presque toutes leur vie devant elles ».

Qu'ici mon deuil, du voile pris à la *Pietà* intolérable à qui le sort me force à rendre la cariatide d'un mortel, barre mon propos, fût brisé.

1. Cf. *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p.357.

IV



Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE 1964

L'hospitalité reçue de l'École normale supérieure, un auditoire très accru indiquaient un changement de front de notre discours.

Pendant dix ans, il avait été dosé aux capacités de spécialistes ; sans doute seuls témoins recevables de l'action par excellence que leur propose la psychanalyse, mais, aussi bien, que les conditions de leur recrutement laissent très fermés à l'ordre dialectique qui gouverne cette action.

Nous avons mis au point un ὄργανον à leur usage, en l'émettant selon une propédeutique qui n'en avançait aucun étage avant qu'ils aient pu mesurer le bien-fondé du précédent.

C'est la présentation que nous devions renverser, nous parut-il, trouvant dans la crise moins l'occasion d'une synthèse que le devoir d'éclairer l'abrupt du réel que nous restaurions dans le champ légué par Freud à nos soins.

Bien loin d'être une réduction hégélienne de ce réel (sinon pour le réaffirmer comme rationnel), notre effort avait donné son statut à la subversion produite dans le sujet du savoir. Notre exposé de cette année choisissait les quatre concepts qui jouent dans cette subversion une fonction originante : l'inconscient, la répétition, le transfert, la pulsion – pour les redéfinir chacun et les montrer noués par la topologie qui les soutient en une fonction commune.

Permanente donc restait la question qui fait notre projet radical : celle qui va de : *la psychanalyse est-elle une science ?* à : *qu'est-ce qu'une science qui inclut la psychanalyse ?*

L'*inconscient* maintenu selon notre propos inaugural comme effet de signifiant, et structuré comme un langage, fut ici repris comme pulsation temporelle.

Dans la *répétition* fut mise au jour la fonction de τύχη qui s'abrite derrière son aspect d'αὐτόματον : le manque à la rencontre ici s'isole comme rapport au réel.

Le *transfert* comme temps de fermeture lié à la tromperie de l'amour, s'intégrait à cette pulsation.

De la *pulsion* nous donnâmes une théorie qui, en cette mi-année 65 où soudain l'on nous presse de livrer ce résumé, n'a pu encore être démarquée.

Raison de sa constance, topologie dite de *bord*, expliquant le privilège des orifices, statut d'action en retour, dissociation du but et de l'objet, sont ici apparus pour la première fois.

Ce tableau de chasse ne dit pas les contours nécessaires à assurer un tel nœud, ni ce qu'il enserre.

Nous y marquâmes une fois de plus la préemption du sujet cartésien en tant qu'il se distingue du sujet de la connaissance comme sujet de la certitude – et comment, revalorisé par l'inconscient, il passe au rang de préalable de l'action psychanalytique.

De même, la pulsion scopique, pour nous servir de paradigme, reçut-elle un développement particulier. Y démontrer l'antinomie de la vision et du regard avait le but d'y atteindre le registre, fondamental pour la pensée de Freud, de l'objet perdu.

Cet objet, nous l'avons formulé comme la cause de cette position du sujet que subordonne le fantasme.

Mais la parution simultanée, en une récollation pieuse, de l'œuvre *Le Visible et l'Invisible*, où s'interrompait à l'heure même de son avènement la conversion manifeste de l'interrogation de Merleau-Ponty, devait nous solliciter de marquer la priorité qui revient aux traits structuraux, dans tout essai d'atteinte ontique. Nous en suspendîmes l'approche, tout en annonçant les « positions subjectives de l'être » pour l'année à venir.

On lira avec le temps les limites où nous avons fait rentrer, par l'implication de nos dires, l'effet de relâchement subi par notre thématique à mesure d'une diffusion qui fut notre surprise à ce tournant. Cette correction intéresse le sort de tout ce qui se rallie, trop largement maintenant, sous l'enseigne du structuralisme.

Une fois de plus s'y confirme, dans le progrès de la science, la corrélation éthique dont la psychanalyse a les clefs, et dont le sort donc est précaire.

C'est pourquoi notre dernier temps est revenu à un fondement de grande logique, en remettant en cause sur la base de ce lieu du Grand Autre, promu par nous comme constituant du sujet, la notion, avilie par l'à-vau-l'eau de la critique politique, de l'aliénation.

1965

Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein

Du ravissement, – ce mot nous fait énigme. Est-il objectif ou subjectif à ce que Lol V. Stein le détermine ?

Ravie. On évoque l'âme, et c'est la beauté qui opère. De ce sens à portée de main, on se dépêtrera comme on peut, avec du symbole.

Ravisseuse est bien aussi l'image que va nous imposer cette figure de blessée, exilée des choses, qu'on n'ose pas toucher, mais qui vous fait sa proie.

Les deux mouvements pourtant se nouent dans un chiffre qui se révèle de ce nom savamment formé, au contour de l'écrire : Lol V. Stein.

Lol V. Stein : ailes de papier, V ciseaux, Stein, la pierre, au jeu de la mourre tu te perds.

On répond : O, bouche ouverte, que veux-je à faire trois bonds sur l'eau, hors-jeu de l'amour, où plongé-je ?

Cet art suggère que la ravisseuse est Marguerite Duras, nous les ravis. Mais si, à presser nos pas sur les pas de Lol, dont son roman résonne, nous les entendons derrière nous sans avoir rencontré personne, est-ce donc que sa créature se déplace dans un espace dédoublé ? ou bien que l'un de nous a passé au travers de l'autre, et qui d'elle ou de nous alors s'est-il laissé traverser ?

Où l'on voit que le chiffre est à nouer autrement : car pour le saisir, il faut se compter trois.

Lisez plutôt.

La scène dont le roman n'est tout entier que la remémoration, c'est proprement le ravissement de deux en une danse qui les soude, et sous les yeux de Lol, troisième, avec tout le bal, à y subir le rapt de son fiancé par celle qui n'a eu qu'à soudaine apparaître.

Et pour toucher à ce que Lol cherche à partir de ce moment, ne nous vient-il pas de lui faire dire un « je me deux », à conjuguer douloir avec Apollinaire ?

Mais justement elle ne peut dire qu'elle souffre.

On pensera à suivre quelque cliché, qu'elle répète l'événement. Mais qu'on y regarde de plus près.

C'est à voir gros qu'il est reconnaissable dans ce guet où Lol désormais maintes fois reviendra, d'un couple d'amants dans lequel elle a retrouvé comme par hasard, une amie qui lui fut proche avant le drame, et l'assistait à son heure même : Tatiana.

Ce n'est pas l'événement, mais un nœud qui se refait là. Et c'est ce que ce nœud enserre qui proprement ravit, mais là encore, qui ?

Le moins à dire est que l'histoire met ici quelqu'un en balance, et pas seulement parce que c'est lui dont Marguerite Duras fait la voix du récit : l'autre partenaire du couple. Son nom, Jacques Hold.

Car lui non plus, n'est pas ce qu'il paraît quand je dis : la voix du récit. Bien plutôt est-il son angoisse. Où l'ambiguïté revient encore : est-ce la sienne ou celle du récit ?

Il n'est en tout cas pas simple montreur de la machine, mais bien l'un de ses ressorts et qui ne sait pas tout de ce qui l'y prend.

Ceci légitime que j'introduise ici Marguerite Duras, y ayant au reste son aveu, dans un troisième ternaire, dont l'un des termes est le ravissement de Lol V. Stein pris comme objet dans son nœud même, et où me voici le tiers à y mettre un ravissement, dans mon cas décidément subjectif.

Ce n'est pas là un madrigal, mais une borne de méthode, que j'entends ici affirmer dans sa valeur positive et négative. Un sujet est terme de science, comme parfaitement calculable, et le rappel de son statut devrait mettre un terme à ce qu'il faut bien désigner par son nom : la goujaterie, disons le pédantisme d'une certaine psychanalyse. Cette face de ses ébats, d'être sensible, on l'espère, à ceux qui s'y jettent, devrait servir à leur signaler qu'ils glissent en quelque sottise : celle par exemple d'attribuer la technique avouée d'un auteur à quelque névrose : goujaterie, et de le démontrer comme l'adoption explicite des mécanismes qui en font l'édifice inconscient : sottise.

Je pense que, même si Marguerite Duras me fait tenir de sa bouche qu'elle ne sait pas dans toute son œuvre d'où Lol lui vient, et même pourrais-je l'entrevoir de ce qu'elle me dit la phrase d'après, le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position, lui fût-elle donc reconnue comme telle, c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède et

qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie.

C'est précisément ce que je reconnais dans le ravissement de Lol V. Stein, où Marguerite Duras s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne.

En quoi je ne fais pas tort à son génie d'appuyer ma critique sur la vertu de ses moyens.

Que la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient, est tout ce dont je témoignerai en lui rendant hommage.

J'assure ici celui qui lit ces lignes à la lumière de la rampe près de s'éteindre ou revenue, voire de ces rives du futur où Jean-Louis Barrault par ces Cahiers entend faire aborder la conjonction unique de l'acte théâtral, que du fil que je vais dérouler, il n'est rien qui ne se repère à la lettre du ravissement de Lol V. Stein, et qu'un autre travail fait à ce jour à mon école ne lui permette de ponctuer. Au reste je ne m'adresse pas tant à ce lecteur que je ne m'excuse de son for pour m'exercer au nœud que je détords.

Il est à prendre à la première scène, où Lol est de son amant proprement dérobée, c'est-à-dire qu'il est à suivre dans le thème de la robe, lequel ici supporte le fantasme où Lol s'attache le temps d'après, d'un au-delà dont elle n'a pas su trouver le mot, ce mot qui, refermant les portes sur eux trois, l'eût conjointe au moment où son amant eût enlevé la robe, la robe noire de la femme et dévoilé sa nudité. Ceci va-t-il plus loin ? Oui, à l'indicible de cette nudité qui s'insinue à remplacer son propre corps. Là tout s'arrête.

N'est-ce pas assez pour que nous reconnaissions ce qui est arrivé à Lol, et qui révèle ce qu'il en est de l'amour ; soit de cette image, image de soi dont l'autre vous revêt et qui vous habille, et qui vous laisse quand vous en êtes dérobée, quoi être sous ? Qu'en dire quand c'était ce soir-là, Lol toute à votre passion de dix-neuf ans, votre prise de robe et que votre nudité était dessus, à lui donner son éclat ?

Ce qui vous reste alors, c'est ce qu'on disait de vous quand vous étiez petite, que vous n'étiez jamais bien là.

Mais qu'est-ce donc que cette vacuité ? Elle prend alors un sens : vous fûtes, oui, pour une nuit jusqu'à l'aurore où quelque chose à cette place a lâché : le centre des regards.

Que cache cette locution ? Le centre, ce n'est pas pareil sur toutes les surfaces. Unique sur un plateau, partout sur une sphère, sur une

surface plus complexe ça peut faire un drôle de nœud. C'est le nôtre.

Car vous sentez qu'il s'agit d'une enveloppe à n'avoir plus ni dedans, ni dehors, et qu'en la couture de son centre se retournent tous les regards dans le vôtre, qu'ils sont le vôtre qui les sature et qu'à jamais, Lol, vous réclamerez à tous les passants. Qu'on suive Lol saisissant au passage de l'un à l'autre ce talisman dont chacun se décharge en hâte comme d'un danger : le regard.

Tout regard sera le vôtre, Lol, comme Jacques Hold fasciné me dira pour lui-même prêt à aimer « toute Lol ».

Il est une grammaire du sujet où recueillir ce trait génial. Il reviendra sous une plume qui l'a pointé pour moi.

Qu'on vérifie, ce regard est partout dans le roman. Et la femme de l'événement est bien facile à reconnaître de ce que Marguerite Duras la dépeint comme non-regard.

J'enseigne que la vision se scinde entre l'image et le regard, que le premier modèle du regard est la tache d'où dérive le radar qu'offre la coupe de l'œil à l'étendue.

Du regard, ça s'étale au pinceau sur la toile, pour vous faire mettre bas le vôtre devant l'œuvre du peintre.

On dit que ça vous regarde, de ce qui requiert votre attention.

Mais c'est plutôt l'attention de ce qui vous regarde qu'il s'agit d'obtenir. Car de ce qui vous regarde sans vous regarder, vous ne connaissez pas l'angoisse.

C'est cette angoisse qui saisit Jacques Hold quand, de la fenêtre de l'hôtel de passe où il attend Tatiana, il découvre, à la lisière du champ de seigle en face, Lol couchée.

Son agitation panique, violente ou bien rêvée, aurez-vous le temps de la porter au registre du comique, avant qu'il se rassure significativement, de se dire que Lol le voit sans doute. Un peu plus calme seulement, à former ce second temps qu'elle se sache vue de lui.

Encore faudra-t-il qu'il lui montre, propitiatoire à la fenêtre, Tatiana, sans plus s'émouvoir de ce que celle-ci n'ait rien remarqué, cynique de l'avoir déjà à la loi de Lol sacrifiée, puisque c'est dans la certitude d'obéir au désir de Lol qu'il va, d'une vigueur décuplée, besogner son amante, la chavirant de ces mots d'amour dont il sait que c'est l'autre qui ouvre les vannes, mais de ces mots lâches dont il sent aussi qu'il n'en voudrait pas pour elle.

Surtout ne vous trompez pas sur la place ici du regard. Ce n'est pas Lol qui regarde, ne serait-ce que de ce qu'elle ne voit rien. Elle n'est pas le voyeur. Ce qui se passe la réalise.

Là où est le regard, se démontre quand Lol le fait surgir à l'état d'objet pur, avec les mots qu'il faut, pour Jacques Hold, encore innocent.

« Nue, nue sous ses cheveux noirs », ces mots de la bouche de Lol engendrent le passage de la beauté de Tatiana à la fonction de tache intolérable qui appartient à cet objet.

Cette fonction est incompatible avec le maintien de l'image narcissique où les amants s'emploient à contenir leur énamoration, et Jacques Hold aussitôt en ressent l'effet.

Dès lors il est lisible que, voués à réaliser le fantasme de Lol, ils seront de moins en moins l'un et l'autre.

Ce n'est pas, manifeste dans Jacques Hold, sa division de sujet qui nous retiendra plus longtemps, c'est ce qu'il est dans l'être à trois où Lol se suspend, plaquant sur son vide le « je pense » de mauvais rêve qui fait la matière du livre. Mais, ce faisant, il se contente de lui donner une conscience d'être qui se soutient en dehors d'elle, en Tatiana.

Cet être à trois pourtant, c'est bien Lol qui l'arrange. Et c'est pour ce que le « je pense » de Jacques Hold vient hanter Lol d'un soin trop proche, à la fin du roman sur la route où il l'accompagne d'un pèlerinage au lieu de l'événement, – que Lol devient folle.

Dont en effet l'épisode porte des signes, mais dont j'entends faire état ici que je le tiens de Marguerite Duras.

C'est que la dernière phrase du roman ramenant Lol dans le champ de seigle, me paraît faire une fin moins décisive que cette remarque. Où se devine la mise en garde contre le pathétique de la compréhension. Être comprise ne convient pas à Lol, qu'on ne sauve pas du ravissement.

Plus superflu reste mon commentaire de ce que fait Marguerite Duras en donnant existence de discours à sa créature.

Car la pensée même où je lui restituerais son savoir, ne saurait l'encombrer de la conscience d'être dans un objet, puisque cet objet, elle l'a déjà récupéré par son art.

C'est là le sens de cette sublimation dont les psychanalystes sont encore étourdis de ce qu'à leur en léguer le terme, Freud soit resté bouche cousue.

Seulement les avertissant que la satisfaction qu'elle emporte n'est pas à prendre pour illusoire.

Ce n'était pas parler assez fort sans doute, puisque, grâce à eux, le public reste persuadé du contraire. Préservé encore, s'ils n'en viennent pas à professer que la sublimation se mesure au nombre d'exemplaires vendus pour l'écrivain.

C'est que nous débouchons ici sur l'éthique de la psychanalyse, dont l'introduction dans mon séminaire fut la ligne de partage pour la planche fragile de son parterre.

C'est devant tous pourtant qu'un jour je confessais avoir tenu, toute cette année, la main serrée dans l'invisible, d'une autre Marguerite, celle de *L'Heptaméron*. Il n'est pas vain que je rencontre ici cette éponymie.

C'est qu'il me semble naturel de reconnaître en Marguerite Duras cette charité sévère et militante qui anime les histoires de Marguerite d'Angoulême, quand on peut les lire, décrassé de quelques-uns des préjugés dont le type d'instruction que nous recevons a pour mission expresse de nous faire écran à l'endroit de la vérité.

Ici l'idée de l'histoire « galante ». Lucien Febvre a tenté dans un ouvrage magistral d'en dénoncer le leurre.

Et je m'arrête à ce dont Marguerite Duras me témoigne d'avoir reçu de ses lecteurs, un assentiment qui la frappe, unanime à porter sur cette étrange façon d'amour : celle que le personnage dont j'ai marqué qu'il remplit ici la fonction non du récitant, mais du sujet, mène en offrande à Lol, comme tierce assurément loin d'être tierce exclue.

Je m'en réjouis comme d'une preuve que le sérieux garde encore quelque droit après quatre siècles où la momerie s'est appliquée à faire virer par le roman la convention technique de l'amour courtois à un compte de fiction, et masquer seulement le déficit, à laquelle cette convention paraît vraiment, de la promiscuité du mariage.

Et le style que vous déployez, Marguerite Duras, à travers votre *Heptaméron*, eût peut-être facilité les voies où le grand historien que j'ai nommé plus haut, s'efforce à comprendre l'une ou l'autre de ces histoires qu'il tient pour ce qu'elles nous sont données pour être des histoires vraies.

Tant de considérations sociologiques qui se réfèrent aux variations d'un temps à l'autre de la peine de vivre, sont de peu auprès de

la relation de structure qu'à être de l'Autre, le désir soutient à l'objet qui le cause.

Et l'aventure exemplaire qui fait se vouer jusqu'à la mort l'Amador de la nouvelle X, qui n'est pas un enfant de chœur, à un amour, pas du tout platonique pour être un amour impossible, lui fût parue une énigme moins opaque à n'être pas vue à travers les idéaux de l'*happy end* victorien.

Car la limite où le regard se retourne en beauté, je l'ai décrite, c'est le seuil de l'entre-deux-morts, lieu que j'ai défini et qui n'est pas simplement ce que croient ceux qui en sont loin : le lieu du malheur.

C'est autour de ce lieu que gravitent, m'a-t-il semblé pour ce que je connais de votre œuvre, Marguerite Duras, les personnages que vous situez dans notre commun pour nous montrer qu'il en est partout d'aussi nobles que gentils hommes et gentes dames le furent aux anciennes parades, aussi vaillants à foncer, et fussent-ils pris dans les ronces de l'amour impossible à domestiquer, vers cette tache, nocturne dans le ciel, d'un être offert à la merci de tous… à dix heures et demie du soir en été.

Sans doute ne sauriez-vous secourir vos créations, nouvelle Marguerite, du mythe de l'âme personnelle. Mais la charité sans grandes espérances dont vous les animez n'est-elle pas le fait de la foi dont vous avez à revendre, quand vous célébrez les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible.

1965

Problèmes cruciaux pour la psychanalyse

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE 1964-1965

Le problème mis au centre tient en ces termes : l'être du sujet – où nous portait la pointe de nos références antérieures.

Que l'être du sujet soit refendu, Freud n'a fait que le redire sous toutes les formes, après avoir découvert que l'inconscient ne se traduit qu'en nœuds de langage, a donc un être de sujet.

C'est de la combinatoire de ces nœuds qu'est franchie la censure, laquelle n'est pas une métaphore, de porter sur leur matériel.

D'emblée Freud affirme que toute conception d'un recès de la conscience vers l'obscur, le potentiel, voire l'automatisme, est inadéquate à rendre compte de ces effets.

Voilà qui n'est rappelé que pour écarter toute « philosophie » de l'emploi que nous avons fait cette année du *cogito*, légitime, croyons-nous, de ce que le *cogito* ne fonde pas la conscience, mais justement cette refente du sujet.

Il suffit de l'écrire :

Je suis pensant : « Donc je suis »[1],

Et de constater que cette énonciation, obtenue d'une ascèse, refend l'être, lequel, de ses deux bouts, ne se conjoint qu'à manifester la torsion qu'il a subie dans son nœud. Causation ? Retournement ? Négativité ? C'est cette torsion dont il s'agit de faire la topologie.

Piaget et Vygotsky, du premier au second illustrent le gain qu'on réalise à repousser toute hypothèse psychologique des rapports du sujet au langage, même quand c'est de l'enfant qu'il s'agit. Car cette hypothèse n'est que l'hypothèque qu'un être-de-savoir prend sur l'être-de-vérité que l'enfant a à incarner à partir de la batterie signifiante que nous lui présentons et qui fait la loi de l'expérience.

Mais c'est anticiper sur une structure qu'il faut saisir dans la

1. Ou : *I am thinking : « Therefore I am »*.

synchronie, et d'une rencontre qui ne soit pas d'occasion. C'est ce que nous fournit cet embrayage du 1 sur le 0, venu à nous du point où Frege entend fonder l'arithmétique.

De là on aperçoit que l'être du sujet est la suture d'un manque. Précisément du manque qui, se dérobant dans le nombre, le soutient de sa récurrence – mais en ceci ne le supporte que d'être ce qui manque au signifiant pour être l'Un du sujet : soit ce terme que nous avons appelé dans un autre contexte le trait unaire, la marque d'une identification primaire qui fonctionnera comme idéal.

Le sujet se refend d'être à la fois effet de la marque et support de son manque.

Quelques rappels de la formalisation où se retrouve ce résultat, seront ici de mise.

D'abord notre axiome, fondant le signifiant : comme « ce qui représente un sujet [non pas pour un autre sujet, mais] pour un autre signifiant ».

Il situe le lemme, qui vient d'être réacquis d'une autre voie : le sujet est ce qui répond à la marque par ce dont elle manque. Où se voit que la réversion de la formule ne s'opère qu'à introduire à un de ses pôles (le signifiant) une négativité.

La boucle se ferme, sans se réduire à être un cercle, de supposer que le signifiant s'origine de l'effacement de la trace.

La puissance des mathématiques, la frénésie de notre science ne reposent sur rien d'autre que sur la suture du sujet. De la minceur de sa cicatrice, ou mieux encore de sa béance, les apories de la logique mathématique témoignent (théorème de Gödel), toujours au scandale de la conscience.

On ne s'illusionne pas sur le fait qu'une critique à ce niveau, ne saurait décaper la plaie des excréments, dont l'ordre de l'exploitation sociale, qui prend assiette de cette ouverture du sujet (et ne crée donc pas l'aliénation), s'emploie à recouvrir ladite plaie, avec plus ou moins de conscience. Il faut mentionner la tâche qu'ici remplit, depuis la crise ouverte du sujet, la philosophie. Servante de plus d'un maître.

Il est d'autre part exclu qu'aucune critique portant sur la société y supplée, puisqu'elle-même ne saurait être qu'une critique venant de la société, c'est-à-dire impliquée dans le commerce de cette sorte de « pensement » que nous venons de dire.

C'est pourquoi seule l'analyse de cet objet peut l'affronter dans son réel... qui est d'être l'objet de l'analyse (propos de l'année prochaine).

Nous ne nous contentons pas pourtant de suspendre ce qui serait un aveu de forfait dans notre abord de l'être du sujet, à l'excuse d'y retrouver sa fondation de manque.

C'est précisément la dimension qui déroute, de notre enseignement que de mettre à l'épreuve cette fondation, en tant qu'elle est dans notre audience.

Car comment reculerions-nous à voir que ce que nous exigeons de la structure quant à l'être du sujet[1], ne saurait être laissé hors de cause chez celui qui le représente éminemment (pour le représenter d'être et non de pensée, tout comme fait le *cogito*), à savoir le psychanalyste ?

C'est bien ce que nous trouvons dans le phénomène, notable cette année-là, de l'avance prise par une autre partie de notre auditoire à nous donner ce succès, disons : de confirmer la théorie que nous tenons pour juste, de la communication *dans* le langage. Nous l'exprimons à dire que le message n'y est émis qu'au niveau de celui qui le reçoit.

Sans doute faut-il faire place ici au privilège que nous tenons du lieu dont nous sommes l'hôte.

Mais ne pas oublier dans la réserve qu'inspire ce qui paraît de trop aisé dans cet effet de séminaire, la résistance qu'elle comporte, et qui se justifie.

Elle se justifie de ce que les engagements soient d'être et non de pensée, et que les deux bords de l'être du sujet se diversifient ici de la divergence entre vérité et savoir.

La difficulté d'être du psychanalyste tient à ce qu'il rencontre comme être du sujet : à savoir le symptôme.

Que le symptôme soit être-de-vérité, c'est ce à quoi chacun consent, de ce qu'on sache ce que psychanalyse veut dire, quoi qu'il soit fait pour l'embrouiller.

Dès lors on voit ce qu'il en coûte à l'être-de-savoir, de reconnaître les formes heureuses de ce à quoi il ne s'accouple que sous le signe du malheur.

1. Exigence qui ne nous paraît pas de trop au regard de l'extension du ralliement structuraliste.

Que cet être-du-savoir doive se réduire à n'être que le complément du symptôme, voilà ce qui lui fait horreur, et ce qu'à l'élider, il fait jouer vers un ajournement indéfini du statut de la psychanalyse – comme scientifique s'entend.

C'est pourquoi même le choc qu'à clore l'année sur ce ressort nous produisîmes, n'évita pas qu'à sa place se répétât le court-circuit. Il nous en revint, d'une bonne volonté évidente à se parer de paradoxe, que c'est la façon dont le praticien le pense, qui fait le symptôme. Bien sûr est-ce vrai de l'expérience des psychologues par où nous avons introduit le grelot. Mais c'est aussi rester, comme psychothérapeute, au niveau de ce qui fait que Pierre Janet n'a jamais pu comprendre pourquoi il n'était pas Freud.

La dive bouteille est la bouteille de Klein. Ne fait pas qui veut, sortir de son goulot ce qui est dans sa doublure. Car tel est construit le support de l'être du sujet.

5 avril 1966

Réponses à des étudiants en philosophie

I. Conscience et sujet

– Vous avez parlé du mirage engendré par la confusion de la conscience et du sujet, mirage que l'expérience psychanalytique dénonce. Or, la philosophie parle de conscience (cogito cartésien, conscience transcendantale, conscience de soi hégélienne, cogito apodictique de Husserl, cogito pré-réflexif de Sartre...) ; comment l'expérience psychanalytique rend-elle compte de la méconnaissance engendrée chez un sujet par le fait de s'identifier à sa conscience ?

– Qu'est-ce que la conscience pour un psychanalyste ?

– Est-il possible de faire « sortir » quelqu'un de sa conscience ? Le sujet d'une conscience n'est-il pas condamné à elle ?

Ce dont vous dites que j'ai parlé, me semble plutôt extrait par vous d'un texte que j'ai écrit en hommage à la mémoire de Maurice Merleau-Ponty, le seul, j'espère, à prêter à une confusion que je dois éclairer d'abord dans votre lecture.

J'écris que « le "je pense" auquel on entend réduire la présence (d'après ce qui précède : celle du sujet phénoménologique) ne cesse pas d'impliquer [...] tous les pouvoirs de la réflexion par quoi se confondent sujet et conscience ». Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a rien là de confusionnel. En un point éminent de l'ascèse cartésienne, celui que précisément ici j'invoque, conscience et sujet coïncident. C'est de tenir ce moment privilégié pour exhaustif du sujet qui est trompeur, – d'en faire la pure catégorie que la présence du regard comme opacité dans le visible viendrait faire chair de la vision (contexte de ma phrase).

C'est au contraire de ce moment de coïncidence lui-même en tant qu'il est saisi par la réflexion, que j'entends marquer la place par

où l'expérience psychanalytique fait son entrée. A seulement être tenu dans Le temps, ce sujet du « je pense » révèle ce qu'il est : l'être d'une chute. Je suis ce qui pense : « donc je suis », l'ai-je commenté ailleurs, marquant que le « donc », trait de la cause, divise inauguralement le « je suis » d'existence du « je suis » de sens.

Cette refente, c'est proprement ce dont la psychanalyse nous donne l'expérience quotidienne. J'ai l'angoisse de la castration en même temps que je la tiens pour impossible. Tel est l'exemple cru dont Freud illustre cette refente, reproduite à tous les niveaux de la structure subjective.

Je dis qu'on doit la tenir pour principielle et comme le premier jet du refoulement originel.

Je dis que les « consciences » philosophiques dont vous étalez la brochette jusqu'au culmen de Sartre n'ont d'autre fonction que de suturer cette béance du sujet et que l'analyste en reconnaît l'enjeu qui est de verrouiller la vérité (pour quoi l'instrument parfait serait évidemment l'idéal que Hegel nous promet comme savoir absolu).

Le prétexte dont cette opération se pare de toujours, se trahit du style de bon apôtre dont il s'est illustré spécialement dans le discours de Leibniz. C'est pour « sauver la vérité », qu'on lui ferme la porte.

C'est pourquoi la question d'une erreur initiale dans la philosophie s'impose, dès que Freud a produit l'inconscience sur la scène qu'il lui assigne (« l'autre scène », l'appelle-t-il) et qu'il lui rend le droit à la parole.

C'est ce sur quoi Lacan revient, pour ce que cette levée du sceau est si redoutable que ses praticiens eux-mêmes ne songent qu'à la reléguer. Ce droit, dis-je, l'inconscient le tient de ce qu'il structure de langage, et je m'en expliquerais de l'éclat sans fin dont Freud fait retentir ce fait, si vous m'aviez posé la question autour des termes inconscient et sujet.

J'eusse pu alors y apporter ce complément que cette raison même ne suffit pas à fonder ce droit, qu'il y faut, comme au fondement de tout droit, un passage à l'acte, et que c'est devant quoi le psychanalyste aujourd'hui se dérobe.

C'est pourquoi ce que j'enseigne, ne s'adresse pas de premier jet aux philosophes. Ce n'est pas, si je puis dire, sur votre front que je combats.

Car il est remarquable que vous me posiez des questions sans

autrement vous inquiéter d'où je suis fondé à soutenir les positions que vous me prêtez plus ou moins exactes. La place de l'énonciation est essentielle à ne pas élider de tout énoncé, sachez-le.

Méfiez-vous donc de votre précipitation : pour un temps encore, l'aliment ne manquera pas à la broutille philosophique. Simplement le passage à l'acte psychanalytique pourrait lui indiquer de reconnaître la substance du côté de la pénurie.

La psychanalyse n'a pas à rendre compte à la philosophie de l'erreur philosophique, comme si la philosophie à partir de là devait « s'en rendre compte ». Il ne peut rien y avoir de tel, puisque de se l'imaginer, c'est précisément l'erreur philosophique elle-même. Le sujet n'y a pas le tort de s'identifier à sa conscience, comme vous me le faites dire, Dieu sait pourquoi, mais de ne pouvoir de là que laisser échapper la topologie qui se joue de lui dans cette identification.

J'ai dit : topologie. Car c'est ici ce qui prévaut. Je veux dire que sans la structure, impossible de rien saisir du réel de l'économie de l'investissement comme on dit, même sans savoir ce qu'on dit.

C'est de manquer de l'élaboration qu'a préparée ici pour nous la linguistique, que Freud hésitait à prendre parti sur l'origine de la charge, qu'il distinguait dans la conscience, fort perspicace à la reconnaître pour démesurée au regard de la minceur d'épiphénomène où entendait la réduire une certaine physiologie et s'en libérant à indiquer à ses suivants le phénomène de l'attention pour en découdre.

Index apparemment insuffisant : les psychanalystes ont rarement su se servir d'une clef quand Freud ne leur a pas appris comment elle ouvre. Peut-être l'avancée que j'entreprends cette année vers un certain objet dit petit *a* permettra-t-elle là-dessus quelque progrès.

J'espère donc avoir remis à sa place la fonction d'une confusion qui est d'abord dans votre question.

La suite du texte, si c'est bien celui à quoi vous vous référez, montre précisément que ce qu'il vise en ce point, est le danger du ravalement du sujet au *moi*. C'est cette recentration de la théorie psychanalytique sur le moi, qu'il m'a fallu dénoncer longuement dans une période de sommeil de la psychanalyse, pour rendre possible un retour à Freud.

Cet accessoire désaffecté, le moi nommément, qui n'a plus servi que d'enseigne dans la psychologie elle-même dès qu'elle s'est vou-

lue un peu plus objective, par quel sort était-il relevé là où l'on se serait attendu à ce que la critique en fût reprise à partir du sujet ?

Ceci ne se conçoit que du glissement qu'a subi la psychanalyse de se trouver confrontée à l'exploitation managériale de la psychologie, spécialement dans ses usages de recrutement pour les emplois.

Le *moi autonome*, la sphère libre de conflits, proposé comme nouvel Évangile par M. Heinz Hartmann au cercle de New York, n'est que l'idéologie d'une classe d'immigrés soucieux des prestiges qui régentaient la société d'Europe centrale quand avec la diaspora de la guerre ils ont eu à s'installer dans une société où les valeurs se sédimentent selon l'échelle de l'*income tax*.

J'anticipais donc sur la mise en garde nécessaire en promouvant dès 1936 avec le *stade du miroir* un modèle d'essence déjà structurale qui rappelait la vraie nature du moi dans Freud, à savoir une identification imaginaire ou plus exactement une série enveloppante de telles identifications.

Notez pour votre propos que je rappelle à cette occasion la différence de l'image à l'illusoire (l'« illusion optique » ne commence qu'au jugement, auparavant elle est regard objectivé dans le miroir).

Heinz Hartmann, fort cultivé en ces matières, put entendre ce rappel dès le Congrès de Marienbad où je le proférai en 1936. Mais on ne peut rien contre l'attrait de varier les formes du camp de concentration : l'idéologie psychologisante en est une.

Vous autres philosophes ne me semblez avoir besoin de ce registre de mes remarques que si déjà Alain ne vous a pas suffi.

Êtes-vous assez édifiés pour me dispenser de répondre sur les moyens de « faire sortir quelqu'un de sa conscience » ? Je ne suis pas Alphonse Allais, qui vous répondrait : l'écorcher.

Ce n'est pas à sa conscience que le sujet est condamné, c'est à son corps qui résiste de bien des façons à réaliser la division du sujet.

Que cette résistance ait servi à loger toutes sortes d'erreurs (dont l'âme) n'empêche pas cette division d'y porter des effets véridiques, tel ce que Freud a découvert sous le nom dont vacille encore l'assentiment de ses disciples : la castration.

II. PSYCHANALYSE ET SOCIÉTÉ

– Quel est le rapport entre le sujet d'une praxis révolutionnaire visant le dépassement de son travail aliéné et le sujet du désir aliéné ?

– Quelle est, d'après vous, la théorie du langage impliquée par le marxisme ?

– Que pensez-vous de cette expression récente de Mannoni qui, parlant de la cure psychanalytique, la caractérise comme « l'intervention d'une institution dans une autre institution » (à une récente réunion des psychothérapeutes institutionnels) ?

– Cela pose le problème de la fonction sociale de la « maladie mentale » et de la psychanalyse. Quelle est la signification sociale du fait que le psychanalyste doit être payé par l'analysé ? Le psychanalyste doit-il tenir compte du fait que sa cure est une thérapie de classe ?

Sujet du désir aliéné, vous voulez dire sans doute ce que j'énonce comme : le désir de – est le désir de l'Autre, ce qui est juste, à ceci près qu'il n'y a pas de sujet de désir. Il y a le sujet du fantasme, c'est-à-dire une division du sujet causée par un objet, c'est-à-dire bouchée par lui, ou plus exactement l'objet dont la catégorie de la cause tient la place dans le sujet.

Cet objet est celui qui manque à la considération philosophique pour se situer, c'est-à-dire pour savoir qu'elle n'est rien.

Cet objet est celui que nous arrivons dans la psychanalyse à ce qu'il saute de sa place, comme le ballon qui échappe de la mêlée pour s'offrir à la marque d'un but.

Cet objet est celui après quoi l'on court dans la psychanalyse, tout en mettant toute la maladresse possible à sa saisie théorique.

C'est seulement quand cet objet, celui que j'appelle l'objet petit *a*, et que j'ai mis au titre de mon cours de cette année comme l'objet de la psychanalyse, aura son statut reconnu, qu'on pourra donner un sens à la prétendue visée que vous attribuez à la praxis révolutionnaire d'un dépassement par le sujet de son travail aliéné. En quoi peut-on bien dépasser l'aliénation de son travail ? C'est comme si vous vouliez dépasser l'aliénation du discours.

Je ne vois à dépasser cette aliénation que l'objet qui en supporte la valeur, ce que Marx appelait en une homonymie singulièrement anticipée de la psychanalyse, le fétiche, étant entendu que la psychanalyse dévoile sa signification biologique.

Or cet objet causal est celui dont la coupe réglée prend forme éthique dans l'embourgeoisement qui scelle à l'échelle planétaire le sort de ce qu'on appelle non sans pertinence les cadres.

Trouvez là un linéament de ce qui pourrait faire passer votre question à l'état d'ébauche.

Mais pour éviter toute méprise, prenez acte que je tiens que la psychanalyse n'a pas le moindre droit à interpréter la pratique révolutionnaire – ce qui se motivera plus loin –, mais que par contre la théorie révolutionnaire ferait bien de se tenir pour responsable de laisser vide la fonction de la vérité comme cause, quand c'est là pourtant la supposition première de sa propre efficacité.

Il s'agit de mettre en cause la catégorie du matérialisme dialectique, et l'on sait que pour ce faire les marxistes ne sont pas forts, quoique dans l'ensemble ils soient aristotéliciens, ce qui n'est déjà pas si mal.

Seule ma théorie du langage comme structure de l'inconscient, peut être dite impliquée par le marxisme, si toutefois vous n'êtes pas plus exigeants que l'implication matérielle dont notre dernière logique se contente, c'est-à-dire que ma théorie du langage est vraie quelle que soit la suffisance du marxisme, et qu'elle lui est nécessaire quel que soit le défaut qu'elle y laisse.

Ceci pour la théorie du langage que le marxisme implique logiquement.

Pour celle qu'il a impliquée historiquement. Je n'ai guère encore à vous offrir dans ma modeste information de ce qui se passe au-delà d'un certain rideau doctrinal, que trente pages de Staline qui ont mis fin aux ébats du *marrisme* (du nom du philologue Marr qui tenait le langage pour une « superstructure »).

Énoncés du bon sens premier concernant le langage et nommément sur ce point qu'il *n'est pas* une superstructure, par quoi le marxiste se place désormais concernant le langage très au-dessus du néo-positivisme logicien.

Le minimum que vous puissiez m'accorder concernant ma théorie du langage, c'est, si cela vous intéresse, qu'elle est matérialiste.

Le signifiant, c'est la matière qui se transcende en langage. Je vous laisse le choix d'attribuer cette phrase à un Bouvard communiste ou à un Pécuchet qu'émoustillent les merveilles de l'ADN.

Car vous auriez tort de croire que je me soucie de métaphysique au point de faire un voyage pour la rencontrer.

Je l'ai à domicile, c'est-à-dire dans la clinique où je l'entretiens dans des termes qui me permettent de vous répondre sur la fonction sociale de la maladie mentale lapidairement : sa fonction, *sociale* avez-vous bien dit, c'est l'ironie. Quand vous aurez la pratique du schizophrène, vous saurez l'ironie qui l'arme, portant à la racine de toute relation sociale.

Quand cette maladie est la névrose pourtant, l'ironie manque à sa fonction, et c'est la trouvaille de Freud de l'y avoir reconnue tout de même, moyennant quoi il l'y restaure dans son plein droit, ce qui équivaut à la guérison de la névrose.

Maintenant la psychanalyse a pris la succession de la névrose : elle a la même fonction sociale, mais elle aussi, elle la manque. Je tente d'y rétablir dans ses droits l'ironie, moyennant quoi peut-être aussi guérirons-nous de la psychanalyse d'aujourd'hui.

Que la psychanalyse doive être payée n'implique pas que ce soit une thérapie de classe, mais les deux sont tout ce qui y reste actuellement de l'ironie.

Ceci peut passer pour une réponse trop ironique. Si vous y réfléchissez, elle vous paraîtra sûrement plus authentique que si je vous renvoyais à ce que j'ai dit plus haut de la fonction du fétiche.

Je m'aperçois que j'ai laissé de côté Mannoni, faute de savoir ce qu'il a dit exactement. Nous le trouverons bientôt aux *Temps modernes*.

III. Psychanalyse et philosophie

– Jusqu'à quel point la psychanalyse peut-elle rendre compte de la philosophie et en quel sens est-elle habilitée à dire que la philosophie, c'est de la paranoïa (dans un texte inédit de Freud que commente Kaufmann) ?

– Si l'illusion est le dernier mot de la sublimation, quel rapport entretient-elle avec l'idéologie ? La sublimation n'est-elle pas une forme d'aliénation ?

– Comment, à l'intérieur de l'enseignement de la philosophie, concevez-vous celui de la psychanalyse ?

J'en ai déjà assez dit pour être court, car tout ceci ne me plaît guère.

Que la philosophie relève de la paranoïa, relève de l'étape sauvage de l'ironie freudienne. Ce n'est certainement pas un hasard quand Freud la réserve à l'inédit (la référence à Alphonse Allais ne serait pas ici encore hors de saison, ne nous étonnons donc pas d'y rencontrer Kaufmann, qui connaît l'ironie).

Je regrette que vous croyiez que la sublimation est une illusion. La moindre lecture de Freud vous convaincrait qu'il dit exactement le contraire.

La religion, oui, une illusion, dit Freud, mais c'est qu'il y voit une névrose.

Je ne sais pas ce que l'on peut attendre de l'intérieur de l'enseignement de la philosophie, mais j'y ai fait récemment une expérience qui m'a laissé la proie d'un doute : c'est que la psychanalyse ne puisse y contribuer à ce qu'on appelle l'herméneutique, qu'à ramener la philosophie à ses attaches d'obscurantisme.

Car faire état de l'économique en la matière, c'est-à-dire de l'obscur (puisqu'en même temps, l'on se targue de n'en avoir pas l'expérience), au point même où l'on devrait comme philosophe se confronter à l'achoppement du sujet, ceci relève de la même opération dont se forme le fantasme célèbre de l'homme aux rats, qui mit deux paquets de merde sur les yeux qui, comme par hasard, étaient ceux d'Anna Freud, la fille de son psychanalyste.

Ainsi le philosophe opérerait-il avec la vérité, quand elle risque de le voir dans sa pauvreté particulière.

Mais tout ceci n'est pas aussi grave, et les visées religieuses sont ici assez avouées (elles ne se cachent guère de nos jours) pour qu'on puisse dire que la psychanalyse n'y est pas intéressée.

IV. Psychanalyse et anthropologie

– *Peut-il y avoir ou y a-t-il une discipline fondamentale qui rendrait compte de l'unité des sciences humaines ? Y a-t-il un objet unique des sciences humaines ?*

– *La psychanalyse peut-elle fonder une anthropologie ?*

L'anthropologie la meilleure ne peut aller plus loin que de faire de l'homme l'être parlant. Je parle moi-même d'une science définie par son objet.

Or le sujet de l'inconscient est un être par*lé*, et c'est l'être de l'homme ; si la psychanalyse doit être une science, ce n'est pas là un objet présentable.

En fait la psychanalyse réfute toute idée jusqu'ici présentée de l'homme. Il faut dire que toutes, tant qu'elles fussent, ne tenaient plus à rien dès avant la psychanalyse.

L'objet de la psychanalyse n'est pas l'homme ; c'est ce qui lui manque, – non pas manque absolu, mais manque d'un objet. Encore faut-il s'entendre sur le manque dont il s'agit, c'est celui qui met hors de question qu'on en mentionne l'objet.

Ce n'est pas le pain rare, c'est la brioche à quoi une reine renvoyait ses peuples en temps de famine.

C'est là l'unité des sciences humaines si vous voulez, c'est-à-dire qu'elle fait sourire si l'on n'y reconnaît la fonction d'une limite.

Elle fait sourire d'un certain usage de l'interprétation, comme passez-muscade de la compréhension. Une interprétation dont on comprend les effets, n'est pas une interprétation psychanalytique. Il suffit d'avoir été analysé ou d'être analyste pour savoir cela.

C'est pourquoi la psychanalyse comme science sera structuraliste, jusqu'au point de reconnaître dans la science un refus du sujet.

19 février 1966

Présentation des
Mémoires d'un névropathe

PARU EN 1966 DANS LES « CAHIERS POUR L'ANALYSE »

Cette traduction était attendue. Exactement depuis notre séminaire de l'année 1955-56. Nous nous souvenons d'avoir à son annonce vu se dresser l'oreille de Mme Ida Macalpine qui en hâta sans doute celle qu'alors, avec l'aide de son fils, elle donna en anglais : on constate qu'elle eût pu prendre son temps.

Peut-être un retard si peu motivé mérite-t-il qu'on le retienne plus longtemps sous l'attention, ou qu'on y revienne.

Quoi qu'il en soit, ce séminaire, cinquième de notre enseignement et le troisième du toit de Sainte-Anne, nous montre, comme il nous arrive quand nous nous reportons à ces textes enregistrés, bien des thèmes non seulement nécessaires alors à l'élargissement des catégories reçues dans notre auditoire, mais pour certains d'entre ces thèmes, la date d'où ils devaient poursuivre la carrière qui les fait maintenant courir les revues, entendons celles du bel air, ou si l'on veut, du bel esprit.

S'il en est qui viennent dans ces courts mots d'introduction dont nous accompagnerons la suite de ce que donnera ici notre ami le Dr Duquenne, ce ne sera que de s'éclairer de la lumière du texte ici produit.

Car ne l'oublions pas, du « cas Schreber » Freud n'a connu rien d'autre que ce texte. Et c'est ce texte qui porte en lui tout ce qu'il a su tirer de révélateur en ce cas.

C'est pourquoi ce séminaire qui s'intitulait de la 4e des dites cinq grandes psychanalyses de Freud, ne pouvait mieux étendre son assiette qu'à l'appuyer sur le texte même qui lui servit d'objet. Ce qu'à notre su, nous fûmes le premier à faire avec cette ampleur.

Non pas, bien sûr, que Mme Ida Macalpine ne présente en pré-puis en post-face une psychanalyse de ce texte qui se veut correctrice de Freud. Mais elle ne vint que pour qu'en nos deux derniers

séminaires de l'an (27 juin-4 juillet) nous fassions rentrer Freud dans ses droits, y revenant dans l'article où seulement deux ans après nous avons resserré, en une construction très décisive pour la suite, à peu près les deux tiers de la matière couverte dans l'année. Il s'agit de l'article auquel on peut se reporter sur la « question préliminaire à tout traitement possible de la psychose [1] ».

Disons que le texte de Schreber est un grand texte freudien, au sens où, plutôt que ce soit Freud qui l'éclaire, il met en lumière la pertinence des catégories que Freud a forgées, pour d'autres objets sans doute, et d'un point pour la définition duquel il ne suffit pas d'invoquer le génie, à moins que l'on n'entende par là une longue aisance gardée à l'endroit du savoir.

Certes Freud ne répudierait pas la mise à son compte de ce texte, quand c'est dans l'article où il le promeut au rang de cas qu'il déclare qu'il ne voit ni indignité, ni même risque, à se laisser guider par un texte aussi éclatant, dût-il s'exposer au reproche de délirer avec le malade, qui ne semble guère l'émouvoir.

L'aise que Freud se donne ici, c'est simplement celle, décisive en la matière, d'y introduire le sujet comme tel, ce qui veut dire ne pas jauger le fou en termes de déficit et de dissociation des fonctions. Alors que la simple lecture du texte montre avec évidence qu'il n'est rien de pareil en ce cas.

C'est bien là pourtant que le génie, s'il est cette aise, ne suffit pas encore. Car pour construire le sujet comme il convient à partir de l'inconscient, c'est de logique qu'il s'agit, comme il suffit d'entrouvrir un livre de Freud pour s'en apercevoir, et dont il ne reste pas moins que nous soyons le premier à en avoir fait la remarque.

Faire crédit au psychotique ne serait rien de plus en ce cas, que ce qui restera de tout autre, aussi libéralement traité : enfoncer une porte ouverte, n'est absolument pas savoir sur quel espace elle ouvre.

Quand nous lirons plus loin sous la plume de Schreber que c'est à ce que Dieu ou l'Autre jouisse de son être passivé, qu'il donne lui-même support, tant qu'il s'emploie à ne jamais en lui laisser fléchir une cogitation articulée, et qu'il suffit qu'il s'abandonne au rien-penser pour que Dieu, cet Autre fait d'un discours infini, se dérobe,

1. « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, p. 531-583.

et que de ce texte déchiré que lui-même devient, s'élève le hurlement qu'il qualifie de miraculé comme pour témoigner que la détresse qu'il trahirait n'a plus avec aucun sujet rien à faire, – ne trouve-t-on pas là suggestion à s'orienter des seuls termes précis que fournit le discours de Lacan sur Freud ?

La thématique que nous mesurons à la patience qu'exige le terrain où nous avons à la faire entendre, dans la polarité, la plus récente à s'y promouvoir, du sujet de la jouissance au sujet que représente le signifiant pour un signifiant toujours autre, n'est-ce pas là ce qui va nous permettre une définition plus précise de la paranoïa comme identifiant la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel.

Voilà-t-il pas que le texte de Schreber s'avère un texte à inscrire dans le discours lacanien, il faut le dire après un long détour où c'est d'ailleurs que ce discours a rassemblé ses termes. Mais la confirmation en est du même aloi que celle qu'en reçoit le discours de Freud, ce qui n'est guère surprenant, puisque c'est le même discours.

A vrai dire, cette traduction vient éclairer ce discours le plus récent, exactement comme il en fut pour le discours premier de Freud.

Elle nous permettra quant à nous, peut-être de reprendre le fil qui nous a conduit à l'aventure freudienne. Soit cette tranchée ouverte avec notre thèse, ce cas Aimée que nous n'inscrivons pas dans le recueil qui paraît de nos *Écrits*.

On remarquera peut-être en effet, mentionnée en quelques points de ce recueil, cette phase de notre réflexion qui fut d'abord celle d'un psychiatre, laquelle s'armait du thème de la *connaissance paranoïaque*. A nous aider en cette collation, quelqu'un a déjà noté que nous n'éclairons guère cette notion dont il reste fort peu de traces.

Quelle belle carrière d'essayiste nous eussions pu nous faire avec ce thème favorable à toutes les modulations de l'esthétique ! Qu'on se rappelle seulement ce que savait en dérouler notre ami Dali.

Certes la connaissance paranoïaque est de tout ce qui se pare d'être connaissance, la moins obscène, mais ce n'est pas pour diminuer son obtusion.

Selon un rythme dont nous avons pris l'habitude, notre thèse commença d'être lue après dix ans dans des lieux d'avant-garde

comme l'asile de Saint-Alban, et bien entendu la Clinique de la Faculté de Paris (1932-1942).

Il fallut que l'insuffisance de l'enseignement psychanalytique éclatât au grand jour pour nous engager dans sa tâche. 1956-1966 marquent le même écart. Encore nous reste-t-il deux ans pour donner à la « question préliminaire » sa pleine suite.

Qu'est-ce à dire, sinon que nous ne nous sommes jamais intéressés qu'à la formation de sujets capables d'entrer dans une certaine expérience que nous avons appris à centrer où elle est ?

Où elle est – comme constituée par la vraie structure du sujet – qui comme telle n'est pas entière, mais divisée, et laissant choir un résidu irréductible, dont l'analyse logique est en train.

Or il est facile d'introduire la pensée à cette structure, aussi facile que d'introduire un enfant, d'un âge relativement précoce (dans le développement scolaire, sinon dans les phases analytiques), à l'étude des mathématiques par la théorie des ensembles.

C'est au niveau de la mathématique en train de se faire que commencent les affres.

Ainsi peut-on donner l'idée de la résistance que rencontre chez les psychanalystes la théorie d'où dépend leur formation même.

A ceci près qu'ici le résidu irréductible de la constitution du sujet est porté au maximum de son emploi anxiogène par la fonction psychanalysante.

Un type d'actes manqués, les seuls peut-être à mériter leur nom puisque dans la névrose ils sont des actes réussis, un type d'actes « manqués exprès » saille très évidemment au sein de la transmission théorique qu'implique la formation du psychanalyste.

C'est là, on le conçoit, domaine où la preuve est la plus délicate, mais comment n'en pas voir une dans cette invraisemblable indifférence au texte des Mémoires du président Schreber – qui fait qu'en anglais il a été publié par une hors-groupe (Mme Ida Macalpine au titre d'élève d'Edward Glover, tenant trop vif de quelques exigences scientifiques, n'est pas inscrite, sauf nouveauté, à la société de Londres), qu'en France c'est en une zone combien sensible mais de frange par rapport à un groupe (celui qu'assure notre enseignement), zone que représentent les *Cahiers pour l'analyse*, que viennent au jour enfin les Mémoires auxquels nous avons consacré tant de soins.

Puissent-ils rappeler à ceux qui peuvent aller jusqu'à entendre ce que nous avons dit de l'implication dans le symptôme du sujet supposé savoir, à la veille d'une journée sur la clinique, comme le fait que la conception du trouble psychiatrique est affaire du clinicien, – ce qu'impose le seul abord de ce texte poignant.

C'est que ledit clinicien doit s'accommoder à une conception du sujet, d'où il ressort que comme sujet il n'est pas étranger au lien qui le met pour Schreber, sous le nom de Flechsig, en position d'objet d'une sorte d'érotomanie mortifiante, et que la place où il se tient dans la photographie sensationnelle dont s'ouvre le livre d'Ida Macalpine, soit devant l'image murale géante d'un cerveau, a en l'affaire un sens.

Il ne s'agit là de nul accès à une ascèse mystique, non plus que d'aucune ouverture effusive au vécu du malade, mais d'une position à quoi seule introduit la logique de la cure.

L'objet de la psychanalyse

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE 1965-1966

Le séminaire de cette année s'est occupé, suivant sa ligne, de la fonction longtemps repérée dans l'expérience psychanalytique au titre de la relation dite d'objet.

On y professe qu'elle domine pour le sujet analysable sa relation au réel, et les objets oral ou anal y sont promus, aux dépens d'autres, dont le statut pourtant manifeste, y demeure incertain.

C'est que si les premiers reposent directement sur la relation de la demande, bien propice à l'intervention corrective, les autres exigent une théorie plus complexe, puisque n'y peut être méconnue une division du sujet, impossible à réduire par les seuls efforts de la bonne intention : étant la division même dont se supporte le désir.

Ces autres objets, nommément le regard et la voix (si nous laissons à venir l'objet en jeu dans la castration), font corps avec cette division du sujet et en présentifient dans le champ même du perçu la partie élidée comme proprement libidinale. Comme tels, ils font reculer l'appréciation de la pratique, qu'intimide leur recouvrement par la relation spéculaire, avec les identifications du moi qu'on y veut respecter.

Ce rappel suffit à motiver que nous ayons insisté de préférence sur la pulsion scopique et sur son objet immanent : le regard.

Nous avons donné la topologie qui permet de rétablir la présence du *percipiens* lui-même dans le champ où il est pourtant perceptible, quand il ne l'est même que trop dans les effets de la pulsion (exhibition et voyeurisme).

Cette topologie qui s'inscrit dans la géométrie projective et les surface de l'*analysis situs*, n'est pas à prendre comme il en est des modèles optiques chez Freud, au rang de métaphore, mais bien pour représenter la structure elle-même. Elle rend compte de l'impureté du *perceptum* scopique, en retrouvant ce que nous avions cru pouvoir indiquer de la présence du *percipiens*, irrécusable de la marque qu'elle

emporte du signifiant, quand elle se montre monnayée dans le phénomène jamais conçu de la voix psychotique.

L'exigence absolue, en ces deux points, d'une théorie du désir nous reporte à la rectification des fléchissements de la pratique, à l'autocritique nécessaire de la position de l'analyste, qui va aux risques attachés à sa propre subjectivation, s'il veut répondre honnêtement fût-ce seulement à la demande.

Petit discours à l'ORTF

DIFFUSÉ LE 2 DÉCEMBRE 1966

Je réponds ici à une question que m'a posée Georges Charbonnier sur le manifeste que constitue le discours qui date de 1953 et qu'on appelle mon discours de Rome, lieu propice en effet à l'issue de la psychanalyse comme science.

Parole et langage, oui, sont avec ce discours au centre de ces *Écrits* qui sont ceux d'un psychanalyste.

J'ai été appelé par les conditions difficiles qu'a rencontrées le développement de cette pratique en France, à y prendre une position qui est une position d'enseignement.

Cette position part des faits, et pour cela il a fallu qu'elle y retourne.

Des faits, cela veut dire des faits examinés pour voir en quoi ils consistent : c'est dire encore des faits scientifiquement établis.

Même sans le savoir, tout le monde tient maintenant pour des faits, ce qui ne fut longtemps que rebuts purs et simples : ce qu'on appelait les actes manqués ; de même pour ce qui s'était réduit à la portée d'objets curieux qu'un amateur faisait valoir d'un coup de revers de manche : les rêves. Remarquons que tout le monde sait le nom de Freud grâce à qui notre idée des choses s'est ainsi complétée. On soupçonne encore que pour le mot d'esprit, Freud a apporté quelque chose qui ne permet plus d'en considérer l'effet de rire comme futile, et qu'il est devenu par là un fait digne d'une considération autre que purement philosophique.

Sur quoi ce changement repose-t-il ?

Qu'on aille y voir dans les textes originaux, dans les textes de Freud lui-même, non pas dans ceux des ombres heureuses qui se sont mises à prophétiser de sa bonne nouvelle, ni des exploitants qui leur ont succédé : on verra que ces faits dans Freud sont établis comme des faits de langage.

Les rêves s'y traduisent comme une version au collège, grâce à un

dictionnaire que chacun a dans sa tête et qui s'appelle l'association libre : association libre de quoi ? de ce qu'il lui vient à raconter. Mais ce ne sont pas les choses ici qui à Freud donnent le sens, mais les points de concours qui se dégagent d'un texte, et d'une sorte de décalque dont il rapplique le mot sur le mot, la phrase sur la phrase, le verbal sur le verbal, ceci jusqu'au calembour.

Les obtus disent maintenant qu'il s'agit là du préconscient. C'est justement dans la fonction de ce qui le tourmente, ce préconscient, de ce qui fait sa sensation à lui, Freud le formule en ces termes, que le préconscient rencontre des mots dont il n'a pas le contrôle. D'où lui viennent-ils ? Précisément de l'inconscient où il gîte comme refoulé, Freud ne le dit pas autrement.

Que ces mots ne soient pas à la dérive, c'est-à-dire que leur dérive ne relève que d'une loi des mots – d'une logique radicale que je tente d'établir, voilà qui va à une révision totale de tout ce qui a pu se penser jusqu'ici de la pensée.

Disons que la pensée ne peut plus être le sujet, au sens légué par la philosophie. A savoir la fonction de la conscience, telle qu'elle devient dans l'idéologie évolutionniste aussi bien que dans l'idéalisme existentialiste, en deux sens d'ailleurs impossibles à conjoindre, la raison d'être du monde.

Il n'y a rien à faire contre l'évolutionnisme : l'homme continuera à se croire la fleur de la création, c'est la croyance fondamentale de ce qui le constitue comme être religieux. De même qu'il fallait que la fièvre existentialiste couvrît un moment, celui de l'après-dernière guerre – où la conscience de tous et de chacun n'avait pas très bonne mine. Toute une jeunesse a supporté son loisir forcé de se sentir fortement-en-situation, c'est une forme de la prière. La cabale des dévots n'est pas là où la dénoncent ceux qui parlent d'humeur, c'est-à-dire à tort et à travers.

Tout ceci n'a aucune raison d'arrêter le mouvement de la science qui consiste toujours à inaugurer un calcul d'où soit éliminé tout préjugé au départ.

Après cela, le savant n'a plus qu'à suivre. Son inconscient ne laissera pas le calcul s'arrêter, justement du fait que les présupposés du calcul auront laissé en blanc la place où il pourra jouer.

On peut s'étonner ici que je semble méconnaître la part de l'expérience au sens physique dont ce mot résonne, mais c'est justement

que je ne la méconnais pas : l'expérience de l'inconscient prise au niveau où je l'installe, ne se distingue pas de l'expérience physique. Elle est aussi extérieure au sujet, celui-ci étant pris au sens traditionnel. Je la désigne au lieu de l'Autre : l'inconscient est le discours de l'Autre, est ma formule.

Il est structuré comme un langage : ce qui est pléonasme nécessité pour me faire entendre, puisque langage est la structure.

L'inconscient n'est pas pulsation obscure du prétendu instinct, ni cœur de l'Être, mais seulement son habitat.

Non seulement le langage est un milieu aussi réel que le monde dit extérieur, mais il faut être aussi crétinisé qu'on l'est par les imaginations où se sont constituées jusqu'ici la théorie de la connaissance et les prétendues méthodes concrètes de l'éducation, pour éluder ce fait massif (mais justement il ne devient un fait qu'une fois supporté d'une condition scientifique) que l'homme croît – fait sa croissance – autant immergé dans un bain de langage que dans le milieu dit naturel.

Ce bain de langage le détermine avant même qu'il soit né. Ceci par l'intermédiaire du désir où ses parents l'accueillent comme un objet, qu'ils le veuillent ou pas, privilégié. Ce que le moindre éveil clinique permet d'apercevoir dans ses conséquences incalculables jusqu'ici, mais sensibles dans tous les êtres, et ce qu'ignorent les patouillages du religieux comme du médecin concernant la régulation des naissances.

Or, le désir n'est pas la « passion inutile », où se formule l'impuissance à le penser, des théoriciens de l'intention existentielle.

Le désir est proprement la passion du signifiant, c'est-à-dire l'effet du signifiant sur l'animal qu'il marque et dont la pratique du langage fait surgir un sujet – un sujet non pas simplement décentré, mais voué à ne se soutenir que d'un signifiant qui se répète, c'est-à-dire comme divisé.

D'où cette autre formule : le désir de l'homme (si l'on peut dire), c'est le désir de l'Autre. En l'Autre est la cause du désir, d'où l'homme choit comme reste.

Tout ceci s'énonce en une suite scientifique à partir du moment où il y a une science du langage aussi fondée et aussi sûre que la physique, ce qui est le cas au point où en est la linguistique – c'est le nom de cette science – d'être considérée partout maintenant pour ce qui est du champ humain comme une science pilote.

On a entendu qu'à « humain » et à « homme » nous mettons des guillemets pour autant que dans ce que représentent ces termes est déjà présent l'effet du langage, et qu'ils doivent donc rester en suspens tant que la science nécessitée par l'effet de l'inconscient, ne sera pas plus assurée dans sa méthode et ses principes.

Ainsi le fondement de l'histoire marxiste, à savoir l'aliénation que la production en tant que telle introduit dans le sujet, trouve-t-il ici un supplément qui n'est pas moins matérialiste, au sens où nulle pure et simple intentionnalité, nulle plus ou moins bonne intention ne peut des effets de l'inconscient surmonter les tours.

Ces propos indiquent seulement une direction de travail : qui ne concerne que ceux-là qui peuvent y fonctionner. C'est bien pourquoi nous n'avons pas cru devoir rassembler nos *Écrits* pour un plus vaste public que celui auquel ils s'adressaient : à savoir les psychanalystes – jusqu'à maintenant.

Soit avant que parmi ceux-ci se fût opérée la scission, même si pour beaucoup d'entre eux elle n'est pas encore claire, par où certains se décident enfin à reconnaître dans tout ce que Freud a apporté de fulgurant en psychologie, l'effet de cisaille que le langage apporte dans les fonctions de l'animal qui parle : par tout cet étagement de structures que j'ai décrites sous leur nom le plus commun, car elles s'appellent la demande et le désir, en tant qu'elles remanient radicalement le besoin.

Ainsi proprement se conçoit la succession de ces phases diversement interférentes que Freud a isolées comme pulsions. Ainsi peut être correctement mené le remaniement dans la pratique psychanalytique.

Que Freud montre que ces effets de cisaillage sont majeurs dans ce qu'on doit appeler la pratique sexuelle de l'être parlant, ceci n'implique aucune découverte concernant la biologie du sexe, et tous ceux qui ont fait faire quelques pas à ce chapitre de la biologie, le plus difficile, rient des bafouillages auxquels la psychanalyse jusqu'à ce jour, donne crédit dans le public.

Une logomachie qui traite des rapports entre l'homme et la femme à partir d'une harmonie analogique qui s'originerait de ceux du spermatozoïde et de l'ovule, paraît simplement grotesque à ceux qui savent tout ce qui s'étage de fonctions complexes et de questions irrésolues entre ces deux niveaux d'une polarité, la polarité du

sexe dans le vivant, qui représente en elle-même peut-être l'échec du langage.

Une telle psychanalyse met la notion la plus confuse d'une maturation instinctuelle au service d'une obscure prêcherie sur le don qui impose ses effets au patient par la suggestion la plus grossière, celle qui résulte de ce consentement confus qui prend ici nom de morale.

La seule chose qui reste sans explication dans cet obscurantisme sans précédent, c'est comme les effets de la régression dite également instinctuelle, effets qui marquent dans le fait le progrès du traitement, auraient pour résultat cette prétendue maturation.

Les choses apparaissent sous un tout autre aspect chez moi où l'on dit qu'il s'agit de révéler la structure du désir, et ceci en tant que justement le sexualise l'impuissance du langage à rendre raison du sexe.

Les choses sont aussi plus honnêtement posées quand on ne promet pas du même élan la levée de telle interdiction inconsciente entravant la pratique sexuelle, et la solution du monde de problèmes que soulève le rapport d'un homme et d'une femme dans le moindre *conjungo*.

Ce que je dis là, tout le monde le sait, mais chacun ne s'en berce que plus aisément d'un raccommodage des superstitions les plus éculées.

On n'y peut rien, et le mauvais usage de toute vérité est son écueil le plus ordinaire. Mon livre n'en fait état qu'incidemment.

Mes *Écrits* rassemblent les bases de la structure dans une science qui est à construire – et structure veut dire langage –, pour autant que le langage comme réalité fournit ici les fondements.

Le structuralisme durera ce que durent les roses, les symbolismes et les Parnasses : une saison littéraire, ce qui ne veut pas dire que celle-ci ne sera pas plus féconde.

La structure, elle, n'est pas près de passer parce qu'elle s'inscrit dans le réel, ou plutôt qu'elle nous donne une chance de donner un sens à ce mot de réel, au-delà du réalisme qui, socialiste ou non, n'est toujours qu'un effet de discours.

Si je maintiens le terme de sujet pour ce que construit cette structure, c'est pour que ne reste aucune ambiguïté sur ce qu'il s'agit d'abolir, et qu'il s'abolisse, au point que son nom soit réaffecté à ce qui le remplace.

Et je n'aurai pas encore publié ce recueil de mes *Écrits*, si ce qui s'y émet, et spécialement depuis quinze ans, d'être reçu par moi du lieu de l'Autre où s'inscrit le discours de ceux que j'écoute et dans les termes où chaque psychanalyste reconnaît ceux-là mêmes que chaque semaine lui fournit mon séminaire, n'avait fini par courir tout seul hors du champ où on peut le contrôler. Malgré moi, je dois le dire, mais non sans quelque raison, puisqu'en cet enseignement se joue le sort qu'à tous réserve l'avenir de la science, – laquelle court aussi, et bien en avant de la conscience que nous avons de ses progrès.

Il me fallait par ces *Écrits* mettre une barrière aux convoitises maintenant en route des faussaires toujours de service sous la bannière de l'Esprit.

V

(

Acte de fondation

Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École française de psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction.

Ce titre dans mon intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi.

Cet objectif de travail est indissoluble d'une formation à dispenser dans ce mouvement de reconquête. C'est dire qu'y sont habilités de plein droit ceux que moi-même j'ai formés, qu'y sont conviés tous ceux qui peuvent contribuer à mettre de cette formation le bien-fondé de l'épreuve.

Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite, et à la place qui conviendra.

Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre.

La charge de direction ne constituera pas une chefferie dont le service rendu se capitaliserait pour l'accès à un grade supérieur,

et nul n'aura à se tenir pour rétrogradé de rentrer dans le rang d'un travail de base.

Pour la raison que toute entreprise personnelle remettra son auteur dans les conditions de critique et de contrôle où tout travail à poursuivre sera soumis à l'École.

Ceci n'implique nullement une hiérarchie la tête en bas, mas une organisation circulaire dont le fonctionnement, facile à programmer, s'affermira à l'expérience.

Nous constituons trois sections dont j'assurerai la marche avec deux collaborateurs me secondant pour chacune.

1. SECTION DE PSYCHANALYSE PURE, soit praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, laquelle est et n'est rien d'autre – ce qui sera établi en son lieu – que la psychanalyse didactique.

Les problèmes urgents à poser sur toutes les issues de la didactique trouveront ici à se frayer la voie par une confrontation entretenue entre des personnes ayant l'expérience de la didactique et des candidats en formation. Sa raison d'être étant fondée sur ce qu'il n'y a pas à voiler : à savoir le besoin qui résulte des exigences professionnelles chaque fois qu'elles entraînent l'analysé en formation à prendre une responsabilité si peu que ce soit analytique.

C'est à l'intérieur de ce problème et comme un cas particulier que doit être situé celui de l'entrée en contrôle. Prélude à définir ce cas sur des critères qui soient autres que de l'impression de tous et du préjugé de chacun. Car on sait que c'est actuellement sa seule loi, quand la violation de la règle impliquée dans l'observance de ses formes est permanente.

Dès le départ et en tout cas un contrôle qualifié sera dans ce cadre assuré au praticien en formation dans notre École.

Seront proposés à l'étude ainsi instaurée les traits par où je romps moi-même avec les standards affirmés dans la pratique didactique, ainsi que les effets qu'on impute à mon enseignement sur le cours de mes analyses quand c'est le cas qu'au titre d'élèves mes analysés y assistent. On y inclura, s'il le faut, les seules impasses à retenir de ma position dans une telle École, à savoir celles que l'induction même à quoi vise mon enseignement, engendrerait dans son travail.

Ces études, dont la pointe est la mise en question de la routine établie, seront colligées par le directoire de la section qui veillera aux voies les plus propices à soutenir les effets de leur sollicitation.

Trois sous-sections :

- Doctrine de la psychanalyse pure ;
- Critique interne de sa praxis comme formation ;
- Contrôle des psychanalystes en formation.

Je pose enfin en principe de doctrine que cette section, la première, comme aussi bien celle dont je dirai au titre 3 la destination, ne s'arrêtera pas en son recrutement à la qualification médicale, la psychanalyse pure n'étant pas en elle-même une technique thérapeutique.

2. SECTION DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE, ce qui veut dire de thérapeutique et de clinique médicale.

Y seront des groupes médicaux, qu'ils soient ou non composés de sujets psychanalysés, pour peu qu'ils soient en mesure de contribuer à l'expérience psychanalytique ; par la critique de ses indications dans ses résultats, – par la mise à l'épreuve des termes catégoriques et des structures que j'y ai introduits comme soutenant le droit-fil de la praxis freudienne, – ceci dans l'examen clinique, dans les définitions nosographiques, dans la position même des projets thérapeutiques.

Ici encore trois sous-sections :

- Doctrine de la cure et de ses variations ;
- Casuistique ;
- Information psychiatrique et prospection médicale.

Un directoire pour authentifier chaque travail comme de l'École, et tel que sa composition exclue tout conformisme préconçu.

3. SECTION DE RECENSEMENT DU CHAMP FREUDIEN.

Elle assurera d'abord le compte rendu et la censure critique de tout ce qu'offrent en ce champ les publications qui s'y prétendent autorisées.

Elle entreprendra la mise au jour des principes dont la praxis

analytique doit recevoir dans la science son statut. Statut qui, si particulier qu'il faille enfin le reconnaître, ne saurait être celui d'une expérience ineffable.

Elle appellera enfin à instruire notre expérience comme à la communiquer ce qui du structuralisme instauré dans certaines sciences peut éclairer celui dont j'ai démontré la fonction dans la nôtre, – en sens inverse ce que de notre subjectivation, ces mêmes sciences peuvent recevoir d'inspiration complémentaire.

A la limite, une praxie de la théorie est requise, sans laquelle l'ordre d'affinités que dessinent les sciences que nous appelons conjecturales, restera à la merci de cette dérive politique qui se hausse de l'illusion d'un conditionnement universel.

Donc encore trois sous-sections :

– Commentaire continu du mouvement psychanalytique ;
– Articulation aux sciences affines ;
– Éthique de la psychanalyse, qui est la praxis de sa théorie.

Le fonds financier constitué d'abord par la contribution des membres de l'École, par les subventions qu'elle obtiendra éventuellement, voire les services qu'elle assurera en tant qu'École, sera entièrement réservé à son effort de publication.

Au premier rang un annuaire rassemblera les titres et le résumé des travaux, où qu'ils aient paru, de l'École, annuaire où figureront sur leur simple demande tous ceux qui y auront été en fonction.

On adhérera à l'École en s'y présentant en un groupe de travail constitué comme nous l'avons dit.

L'admission au départ sera décidée par moi-même sans que je tienne compte des positions prises par quiconque dans le passé à l'endroit de ma personne, sûr que je suis que ceux qui m'ont quitté, ce n'est pas moi qui leur en veux, c'est eux qui m'en voudront toujours plus à ne pouvoir en revenir.

Ma réponse au reste ne concernera que ce que je pourrai présumer ou constater sur titres de la valeur du groupe et de la place qu'il entendra remplir d'abord.

L'organisation de l'École sur le principe de roulement que j'ai indiqué, sera livrée par les soins d'une commission agréée par une première assemblée plénière qui se tiendra dans un an. Cette com-

mission l'élaborera sur l'expérience parcourue à l'échéance de la deuxième année, où une seconde assemblée aura à l'approuver.

Il n'est pas nécessaire que les adhésions couvrent l'ensemble de ce plan pour qu'il fonctionne. Je n'ai pas besoin d'une liste nombreuse, mais de travailleurs décidés, comme j'en suis d'ores et déjà.

21 juin 1964

Note adjointe

Cet acte de fondation tient pour néant de simples habitudes. Il a paru pourtant laisser ouvertes quelques questions à ceux que ces habitudes régissent encore.

Un guide de l'usager, en 7 titres, donne ici les réponses les plus sollicitées, – d'où l'on supposera les questions qu'elles dissipent.

1. Du didacticien

Un psychanalyste est didacticien de ce qu'il a fait une ou plusieurs psychanalyses qui se sont avérées didactiques.

C'est une habilitation de fait, qui s'est toujours passée ainsi en fait et qui ne relève de rien de plus que d'un annuaire entérinant des faits, sans même qu'il ait à se prétendre exhaustif.

L'usage du consentement des pairs est rendu caduc d'avoir permis l'introduction toute récente de ce qu'on appelle « la liste », dès lors qu'une société a pu utiliser celle-ci à des fins qui méconnaissaient de la façon la plus claire les conditions mêmes de l'analyse à entreprendre comme de l'analyse en cours.

Conditions dont l'essentielle est que l'analysé soit libre de choisir son analyste.

2. De la candidature à l'École

Autre chose est la candidature à une École, autre chose la qualification d'une psychanalyse didactique.

La candidature à l'École exige une sélection à régler selon ses buts de travail.

La charge en sera tenue au départ par un simple comité d'accueil, dit *Cardo*, c'est-à-dire gond dit en latin, ce qui en indique l'esprit.

Rappelons que la psychanalyse didactique n'est exigée que pour la première section de l'École, si elle est souhaitable pour toutes.

3. De la psychanalyse didactique

La qualification d'une psychanalyse comme didactique s'est pratiquée jusqu'à présent par une sélection, dont il suffit, pour la juger, de constater qu'elle n'a permis d'articuler aucun de ses principes depuis qu'elle dure.

Aucun n'a plus de chances de se dégager dans l'avenir, sauf à rompre d'abord avec un usage qui s'offre à la dérision.

Le seul principe certain à poser et d'autant plus qu'il a été méconnu, est que la psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet, et qu'il doit être averti que l'analyse contestera ce vouloir, à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle.

4. De la psychanalyse didactique dans la participation à l'École

Ceux qui entreprennent une psychanalyse didactique le font de leur chef et de leur choix.

Le titre 1 de cette note implique même qu'ils peuvent être en position d'autoriser leur psychanalyste comme didacticien.

Mais l'admission à l'École leur impose la condition qu'on sache qu'ils en ont engagé l'entreprise, où et quand.

Car l'École, à quelque moment que le sujet entre en analyse, a à mettre ce fait en balance avec la responsabilité qu'elle ne peut décliner de ses conséquences.

Il est constant que la psychanalyse ait des effets sur toute pratique du sujet qui s'y engage. Quand cette pratique procède, si peu que ce soit d'effets psychanalytiques, il se trouve les engendrer au lieu où il a à les reconnaître.

Comment ne pas voir que le contrôle s'impose dès le moment de ces effets, et d'abord pour en protéger celui qui y vient en position de patient ?

Quelque chose est ici en jeu d'une responsabilité que la réalité impose au sujet, quand il est praticien, de prendre à ses risques.

Feindre d'ignorer ce fait est l'incroyable fonction qu'on conserve dans la pratique de l'analyse didactique : le sujet est censé ne pas pratiquer, ou tenu pour violer de son fait une règle de prudence, voire d'honnêteté. Qu'à observer cette règle, le sujet en arrive à faire défaut à sa fonction, n'est pas hors des limites de ce qui se passe, on le sait, d'autre part.

L'École ne saurait s'abstraire de cet état de choses désastreux, en raison même du travail qu'elle est faite pour garantir.

C'est pourquoi elle assurera les contrôles qui conviennent à la situation de chacun, en faisant face à une réalité, dont fait partie l'accord de l'analyste.

Inversement, une solution insuffisante pourra motiver pour elle une rupture de contrat.

5. De l'engagement dans l'École

On s'engage maintenant dans l'École par deux accès :

1) Le groupe constitué par choix mutuel selon l'acte de fondation et qui s'appellera un *cartel*, se présente à mon agrément avec le titre du travail que chacun entend y poursuivre.

2) Les individus qui veulent se faire connaître pour quelque projet que ce soit, trouveront le chemin utile auprès d'un membre du *Carde* : les noms des premiers à en avoir accepté la charge sur ma demande, seront publiés avant le 20 juillet. Moi-même dirigerais vers l'un d'entre eux, qui m'en ferait la demande.

6. Du statut de l'École

Ma direction personnelle est provisoire, quoique promise pour quatre ans. Ils nous semblent nécessaires à la mise en train de l'École.

Si son statut juridique est d'ores et déjà celui de l'association déclarée sous la loi de 1901, nous croyons devoir d'abord faire passer dans son mouvement le statut interne qui sera, dans un délai fixé, proposé au consentement de tous.

Rappelons que la pire objection que l'on puisse faire aux sociétés de forme existante, est le tarissement du travail, manifeste jusque dans la qualité, qu'elles causent chez les meilleurs.

Le succès de l'École se mesurera à la sortie de travaux qui soient recevables à leur place.

7. De l'École comme expérience inaugurale

Cet aspect s'impose assez, pensons-nous, dans l'acte de fondation, et nous laissons à chacun d'en découvrir les promesses et les écueils.

A ceux qui peuvent s'interroger sur ce qui nous guide, nous dévoilerons sa raison.

L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail.

Les « séminaires », y compris notre cours des Hautes Études, ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert.

Aucun appareil doctrinal, et notamment le nôtre, si propice qu'il puisse être à la direction du travail, ne peut préjuger des conclusions qui en seront le reste.

PRÉAMBULE

Cette fondation, on peut soulever d'abord la question de son rapport à l'enseignement qui ne laisse pas sans garantie la décision de son acte.

On posera que, si qualifiés soient ceux qui seront en mesure d'y discuter cet enseignement – l'École ni n'en dépend, ni même ne le dispense puisqu'il se poursuit en dehors.

Si pour cet enseignement en effet, l'existence d'une audience qui n'a pas encore pris sa mesure, s'est révélée au même tournant qui imposa l'École, il importe d'autant plus de marquer ce qui les sépare.

École freudienne de Paris, – ce titre tenu en réserve dans l'acte de fondation annonce bien les intentions d'où l'on procède, à qui s'en tient à ses termes.

Passons le lieu dont on reprend, non sans titre à le faire, avec l'écusson d'origine le défi qu'il emporte, déjà de Freud salué : l'École s'affirme d'abord freudienne, pour ce que, – s'il est une vérité qui sans doute se supporte d'une présence patiente à la réitérer, mais qui de cet effet est devenu conscience comme de l'aire française, – c'est que le message freudien dépasse de loin en sa radicalité l'usage qu'en font les praticiens d'obédience anglophone.

Même si l'on prête la main en France comme ailleurs à une pratique mitigée par le déferlement d'une psychothérapie associée aux besoins de l'hygiène mentale, – c'est un fait qu'aucun praticien n'est sans montrer sa gêne ou son aversion, voire dérision ou horreur, à mesure des occasions qu'il s'offre de s'immerger au lieu ouvert où la pratique ici dénoncée prend forme impérialiste : conformisme de la visée, barbarisme de la doctrine, régression achevée à un psychologisme pur et simple, – le tout mal compensé par la promotion d'une cléricature, facile à caricaturer, mais qui dans sa componction est bien le reste qui témoigne de la formation par quoi la psychanalyse ne se dissout pas dans ce qu'elle propage.

Ce discord, qu'on l'image de l'évidence qui surgit à interroger s'il n'est pas vrai qu'à notre époque la psychanalyse est partout, les psychanalystes autre part.

Car il n'est pas vain qu'on puisse s'étonner que le seul nom de Freud, de l'espoir de vérité qu'il conduit, fasse figure à s'affronter au nom de Marx, soupçon indissipé, bien qu'il soit patent que l'abîme en soit incomblable, qu'en la voie par Freud entrouverte pourrait s'apercevoir la raison pourquoi échoue le marxisme à rendre compte d'un pouvoir toujours plus démesuré et plus fou quant au politique, si encore ne joue pas un effet de relance de sa contradiction.

Que les psychanalystes soient hors d'état de juger des maux où ils

baignent, mais qu'ils se sentent y faire défaut, – c'est assez pour expliquer qu'ils y répondent par un enkystement de la pensée. Démission qui ouvre la voie à une fausse complaisance, porteuse pour le bénéficiaire des mêmes effets qu'une vraie : en ce cas, l'estampille qu'ils galvaudent des termes dont ils ont la garde pour l'entreprise qui n'est nullement en soi le ressort de l'économie régnante, mais est commode la mise en condition de ceux qu'elle emploie, et même aux hauts grades : l'orientation psychologique et ses divers offices.

Ainsi la psychanalyse est trop en attente et les psychanalyses trop en porte à faux pour que l'on puisse en dénouer le suspens d'ailleurs que du point même où ils ont pris écart : à savoir dans la formation de psychanalyste.

Non point que l'École ne dispose de ce qui l'assure de ne rompre aucune continuité : à savoir des psychanalystes irréprochables de quelque point de vue qu'on se place, puisqu'il eût suffi pour eux comme il en a été pour le reste des sujets formés par Lacan, qu'ils reniassent son enseignement pour être reconnus par une certaine « Internationale », et qu'il est notoire qu'ils ne doivent qu'à leur choix et à leur discernement d'avoir renoncé à cette reconnaissance.

C'est l'École qui remet en question les principes d'une habilitation patente, et du consentement de ceux qui notoirement l'ont reçue.

En quoi freudienne s'avère-t-elle encore, le terme d'École venant maintenant à notre examen.

Il est à prendre au sens où dans les temps antiques il voulait dire certains lieux de refuge, voire bases d'opération contre ce qui déjà pouvait s'appeler malaise dans la civilisation.

A nous en tenir au malaise de la psychanalyse, l'École entend donner son champ non pas seulement à un travail de critique : à l'ouverture du fondement de l'expérience, à la mise en cause du style de vie sur quoi elle débouche.

Ceux qui s'engagent ici se sentent assez solides pour énoncer l'état de choses manifeste : que la psychanalyse présentement n'a rien de plus sûr à faire valoir à son actif que la production de psychanalystes, – dût ce bilan apparaître comme laissant à désirer.

Non pas qu'on s'y abandonne à quelque auto-accusation. On y

est conscient que les résultats de la psychanalyse, même en leur état de douteuse vérité, font figure plus digne que les fluctuations de mode et les prémisses aveugles à quoi se fient tant de thérapeutiques en le domaine où la médecine n'a pas fini de se repérer quant à ses critères (ceux de la récupération sociale sont-ils isomorphes à ceux de la guérison ?) et semble même en retrait quant à la nosographie : nous disons la psychiatrie devenue une question pour tous.

Il est même assez curieux de voir comment la psychanalyse joue ici le paratonnerre. Comment sans elle se ferait-on prendre au sérieux là où l'on se fait mérite de s'y opposer. D'où un *statu quo* où le psychanalyste prend aise du gré qu'on lui sait de son insuffisance.

La psychanalyse s'est pourtant d'abord distinguée de donner un accès à la notion de guérison en son domaine, à savoir : rendre leurs sens aux symptômes, donner place au désir qu'ils masquent, rectifier sous un mode exemplaire l'appréhension d'une relation privilégiée, – encore eût-il fallu pouvoir l'illustrer des distinctions de structure qu'exigent les formes de la maladie, les reconnaître dans les rapports de l'être qui demande et qui s'identifie à cette demande et à cette identification elles-mêmes.

Encore faudrait-il que le désir et le transfert qui les animent aient soulevé ceux qui en ont l'expérience jusqu'à leur rendre intolérables les concepts qui perpétuent une construction de l'homme et de Dieu où entendement et volonté se distinguent d'une prétendue passivité du premier mode à l'arbitraire : activité qu'elle attribue au second.

La révision qu'appellent de la pensée les connexions au désir que Freud lui impose, semble hors des moyens du psychanalyste. Sans doute s'éclipsent-ils des ménagements qui les fléchissent à la faiblesse de ceux qu'il secourt.

Il est un point pourtant où le problème du désir ne peut être éludé, c'est quand il s'agit du psychanalyste lui-même.

Et rien n'est plus exemplaire du pur bavardage que ce qui a cours sur ce propos : que c'est là ce qui conditionne la sûreté de son intervention.

Poursuivre dans des alibis la méconnaissance qui s'abrite ici de faux papiers, exige la rencontre du plus valable d'une expérience personnelle avec ceux qui la sommeront de s'avouer, la tenant pour un bien commun.

Les autorités scientifiques elles-mêmes sont ici l'otage d'un pacte de carence qui fait que ce n'est plus du dehors qu'on peut attendre une exigence de contrôle qui serait à l'ordre du jour partout ailleurs.

C'est l'affaire seulement de ceux qui, psychanalystes ou non, s'intéressent à la psychanalyse en acte.

C'est à eux que s'ouvre l'École pour qu'ils mettent à l'épreuve leur intérêt, ne leur étant pas interdit d'en élaborer la logique.

NOTE POUR L'ANNUAIRE

L'École dont on doute aussi peu qu'elle soit freudienne que de Paris, a trouvé enfin son local.

De quelques agents qu'ait pris corps ce qui y fit six ans obstacle, il faut reconnaître que ce ne fut pas au détriment d'un seul groupe, mais aux dépens de tous ceux qui se soutiennent d'un enseignement, en France s'entend.

Il est des émissions impudentes, une veulerie intellectuelle qui depuis 1957 ont rabattu leur ton.

Elles y ont gagné de pouvoir garder figure dans la conjoncture présente.

Ceci devrait suggérer dans la psychanalyse quelque retour sur son affaire. Y viendra-t-on ?

Un demi-siècle après que Freud l'a dotée de sa seconde topique, rien ne s'enregistre de son fait, qui soit plus sûr que celui troublant de sa persistance.

Inflation notoire qui, à s'épauler de l'époque, rend le vraisemblable plus tentant que le véridique.

Sans l'assiette d'une formation où l'analyse s'articule d'un décalage du discours dont Lacan dresse l'acte, nul n'y passera à la tentative contraire.

Quand la mainmise universitaire montre besoin à se contenter de notre moindre semblant.

Tous les « espoirs » seront donc à l'aise ailleurs que dans notre École.

Mais ils y trouveraient ceux à qui dix ans, ni seize, ni dix-huit, n'ont paru négociables, d'un travail grâce à quoi il y a du psychanalyste encore à la hauteur de ce que suppose qu'on lui fasse signe : de ce qu'on sait au moins.

28 février 1971

Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École

Avant de la lire, je souligne qu'il faut l'entendre sur le fonds de la lecture, à faire ou à refaire, de mon article : « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 » (pages 459-486 de mes *Écrits*).

Il va s'agir de structures assurées dans la psychanalyse et de garantir leur effectuation chez le psychanalyste.

Ceci s'offre à notre École, après durée suffisante d'organes ébauchés sur des principes limitatifs. Nous n'instituons du nouveau que dans le fonctionnement. Il est vrai que de là apparaît la solution du problème de la Société psychanalytique.

Laquelle se trouve dans la distinction de la hiérarchie et du *gradus.*

Je vais produire au début de cette année ce pas constructif :

1) le produire – vous le montrer ;

2) vous mettre en fait à en produire l'appareil, lequel doit reproduire ce pas en ces deux sens.

Rappelons chez nous l'existant.

D'abord un principe : le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Ce principe est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position.

Ceci n'exclut pas que l'École garantisse qu'un analyste relève de sa formation.

Elle le peut de son chef.

Et l'analyste peut vouloir cette garantie, ce qui dès lors ne peut qu'aller au-delà : devenir responsable du progrès de l'École, devenir psychanalyste de son expérience même.

A y regarder de cette vue, on reconnaît que dès maintenant c'est à ces deux formes que répondent :

I. l'AME ou analyste membre de l'École, constitué simplement par le fait que l'École le reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves.

C'est là ce qui constitue la garantie venant de l'École, distinguée

d'abord. L'initiative en revient à l'École, où l'on n'est admis à la base que dans le projet d'un travail et sans égard de provenance ni de qualifications. Un analyste-praticien n'y est enregistré au départ qu'au même titre où on l'y inscrit médecin, ethnologue, et tutti quanti.

II. l'AE ou analyste de l'École, auquel on impute d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre.

Cette place implique qu'on veuille l'occuper : on ne peut y être qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme.

Que l'École puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense, est donc établi.

Elle le peut, et le doit dès lors.

C'est ici qu'apparaît le défaut, le manque d'invention, pour remplir un office (soit celui dont se targuent les sociétés existantes) en y trouvant des voies différentes, qui évitent les inconvénients (et les méfaits) du régime de ces sociétés.

L'idée que le maintien d'un régime semblable est nécessaire à régler le *gradus*, est à relever dans ses effets de malaise. Ce malaise ne suffit pas à justifier la maintenance de l'idée. Encore moins son retour pratique.

Qu'il y ait une règle du *gradus* est impliqué dans une école, encore plus certainement que dans une société. Car après tout dans une société, nul besoin de cela, quand une société n'a d'intérêts que scientifiques.

Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel.

Nous partons aussi du fait qui a pour lui toute apparence, que Freud les a voulues telles qu'elles sont.

Le fait n'est pas moins patent – et pour nous concevable – que ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique.

Il est donc clair que Freud a pris le risque d'un certain arrêt. Peut-être plus : qu'il y a vu le seul abri possible pour éviter l'extinction de l'expérience.

Que nous nous affrontions à la question ainsi posée, n'est pas mon privilège. C'est la suite même, disons-le au moins pour les analystes de l'École, du choix qu'ils ont fait de l'École.

Ils s'y trouvent groupés de n'avoir pas voulu par un vote accepter ce qu'il emportait : la pure et simple survivance d'un enseignement, celui de Lacan.

Quiconque ailleurs reste à dire qu'il s'agissait de la formation des analystes, en a menti. Car il a suffi qu'on vote dans le sens souhaité par l'IPA, pour y obtenir son entrée toutes voiles dehors, à l'ablution reçue près pour un court temps d'un sigle *made in English* (on n'oubliera le *French group*). Mes analysés, comme on dit, y furent même particulièrement bienvenus, et le seraient encore si le résultat pouvait être de me faire taire.

On le rappelle tous les jours à qui veut bien l'entendre.

C'est donc à un groupe à qui mon enseignement était assez précieux, voire assez essentiel, pour que chacun délibérant ait marqué préférer son maintien à l'avantage offert, – ceci sans voir plus loin, de même que sans voir plus loin, j'interrompais mon séminaire à la suite dudit vote –, c'est à ce groupe en mal d'issue que j'ai offert la fondation de l'École.

A ce choix décisif pour ceux qui sont ici, se marque la valeur de l'enjeu. Il peut y avoir un enjeu, qui pour certains vaille au point de leur être essentiel, et c'est mon enseignement.

Si ledit enseignement est sans rival pour eux, il l'est pour tous, comme le prouvent ceux qui s'y pressent sans en avoir payé le prix, la question étant suspendue pour eux du profit qui leur en reste permis.

Sans rival ici ne veut pas dire une estimation, mais un fait : nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée, on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme.

Il y a solidarité entre la panne, voire les déviations que montre la psychanalyse et la hiérarchie qui y règne, – et que nous désignons, bienveillamment on nous l'accordera, comme celle d'une cooptation de sages.

La raison en est que cette cooptation promeut un retour à un statut de la prestance, conjoignant la prégnance narcissique à la ruse compétitive. Retour qui restaure des renforcements du relaps ce que la psychanalyse didactique a pour fin de liquider.

C'est l'effet qui porte son ombre sur la pratique de la psychanalyse, – dont la terminaison, l'objet, le but même s'avèrent inarticulables après un demi-siècle au moins d'expérience suivie.

Y porter remède chez nous doit se faire de la constatation du défaut dont j'ai fait état, loin de songer à le voiler.

Mais c'est pour prendre en ce défaut, l'articulation qui manque.

Elle ne fait que recouper ce qu'on trouvera partout, et qui est su depuis toujours, c'est qu'il ne suffit pas de l'évidence d'un devoir pour le remplir. C'est par le biais de sa béance, qu'il peut être mis en action, et il l'est chaque fois qu'on trouve le moyen d'en user.

Pour vous y introduire, je m'appuierai sur les deux moments du raccord de ce que j'appellerai respectivement dans ce déduit la psychanalyse en extension, soit tout ce que résume la fonction de notre École en tant qu'elle présentifie la psychanalyse au monde, et la psychanalyse en intension, soit la didactique, en tant qu'elle ne fait pas que d'y préparer des opérateurs.

On oublie en effet sa raison d'être prégnante, qui est de constituer la psychanalyse comme expérience originale, de la pousser au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup, effet de temps, on le sait, qui lui est radical.

Cette expérience est essentielle à l'isoler de la thérapeutique, qui ne distord pas la psychanalyse seulement de relâcher sa rigueur.

Observerai-je en effet qu'il n'y a aucune définition possible de la thérapeutique si ce n'est la restitution d'un état premier. Définition justement impossible à poser dans la psychanalyse.

Pour le *primum non nocere*, n'en parlons pas, car il est mouvant de ne pouvoir être déterminé *primum* au départ : à quoi choisir de ne pas nuire ! Essayez. Il est trop facile dans cette condition de mettre à l'actif d'une cure quelconque le fait de n'avoir pas nui à quelque chose. Ce trait forcé n'a d'intérêt que de tenir sans doute d'un indécidable logique.

On peut trouver le temps révolu où ce à quoi il s'agissait de ne pas nuire, c'était à l'entité morbide. Mais le temps du médecin est plus intéressé qu'on ne croit dans cette révolution, – en tout cas l'exigence devenue plus précaire de ce qui rend ou non médical un enseignement. Digression.

Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus : c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs. Par chance, ce sont les plus exemplaires pour sa structure. Cette chance doit tenir de ce que nous appelons la rencontre.

Au commencement de la psychanalyse est le transfert. Il l'est par la grâce de celui que nous appellerons à l'orée de ce propos : le psychanalysant[1]. Nous n'avons pas à rendre compte de ce qui le conditionne. Au moins ici. Il est au départ. Mais qu'est-ce que c'est ?

Je suis étonné que personne n'ait jamais songé à m'opposer, vu certains termes de ma doctrine, que le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité. Je le regrette même, vu que rien n'est plus vrai : il la réfute, il est sa pierre d'achoppement. Aussi bien est-ce pour établir le fond où l'on puisse en apercevoir le contraire, que j'ai promu d'abord ce que d'intersubjectivité implique l'usage de la parole. Ce terme fut donc une façon, façon comme une autre, dirais-je, si elle ne s'était pas imposée à moi, de circonscrire la portée du transfert.

Là-dessus, là où il faut bien qu'on justifie son lot universitaire, on s'empare dudit terme, supposé, sans doute parce que j'en ai usé, être lévitatoire. Mais qui me lit, peut remarquer l'« en réserve » dont je fais jouer cette référence pour la conception de la psychanalyse. Cela fait partie des concessions éducatives à quoi j'ai dû me livrer pour le contexte d'ignorantisme fabuleux où j'ai dû proférer mes premiers séminaires.

Peut-on maintenant douter qu'à rapporter au sujet du *cogito* ce que l'inconscient nous découvre, qu'à en avoir défini la distinction de l'autre imaginaire, dit familièrement, petit autre, du lieu d'opération du langage, posé comme étant le grand Autre, j'indique assez qu'aucun sujet n'est supposable par un autre sujet, – si ce terme doit bien être pris du côté de Descartes. Qu'il lui faille Dieu ou plutôt la vérité dont il le crédite, pour que le sujet vienne se loger sous cette même cape qui habille de trompeuses ombres humaines, – que Hegel à le reprendre pose l'impossibilité de la coexistence des consciences, en tant qu'il s'agit du sujet promis au savoir, – n'est-ce pas assez pour pointer la difficulté, dont précisément notre impasse, celle du sujet de l'inconscient, offre la solution –, à qui sait la former.

Il est vrai qu'ici Jean-Paul Sartre, fort capable de s'apercevoir que la lutte à mort n'est pas cette solution, puisqu'on ne saurait détruire

1. Ce qu'on appelle d'ordinaire : le psychanalysé, par anticipation.

un sujet, et qu'aussi bien elle est dans Hegel à sa naissance préposée, en prononce à huis clos la sentence phénoménologique : c'est l'enfer. Mais comme c'est faux, et de façon justiciable de la structure, le phénomène montrant bien que le lâche, s'il n'est pas fou, peut fort bien s'arranger du regard qui le fixe, cette sentence prouve aussi que l'obscurantisme a son couvert mis pas seulement aux agapes de droite.

Le sujet supposé savoir est pour nous le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert. Dont les effets échappent, à faire pince pour les saisir du *pun* assez maladroit à s'établir du besoin de la répétition à la répétition du besoin.

Ici le lévitant de l'intersubjectivité montrera sa finesse à interroger : sujet supposé par qui ? sinon par un autre sujet.

Un souvenir d'Aristote, une goutte des catégories, prions-nous, pour décrotter ce sujet du subjectif. Un sujet ne suppose rien, il est supposé.

Supposé, enseignons-nous, par le signifiant qui le représente pour un autre signifiant.

Écrivons comme il convient le supposé de ce sujet en mettant le savoir à sa place d'attenance de la supposition :

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s\,(S^1, S^2, \ldots S^n)}$$

On reconnaît à la première ligne le signifiant S du transfert, c'est-à-dire d'un sujet, avec son implication d'un signifiant que nous dirons quelconque, c'est-à-dire qui ne suppose que la particularité au sens d'Aristote (toujours bien venu), qui de ce fait suppose encore d'autres choses. S'il est nommable d'un nom propre, ce n'est pas qu'il se distingue par le savoir, comme nous allons le voir.

Sous la barre, mais réduite à l'empan supposant du premier signifiant : le *s* représente le sujet qui en résulte impliquant dans la parenthèse le savoir, supposé présent, des signifiants dans l'inconscient, signification qui tient la place du référent encore latent dans ce rapport tiers qui l'adjoint au couple signifiant-signifié.

On voit que si la psychanalyse consiste dans le maintien d'une situation convenue entre deux partenaires, qui s'y posent comme le

psychanalysant et le psychanalyste, elle ne saurait se développer qu'au prix du constituant ternaire qu'est le signifiant introduit dans le discours qui s'en instaure, celui qui a nom : le sujet supposé savoir, formation, elle, non d'artifice mais de veine, comme détachée du psychanalysant.

Nous avons à voir ce qui qualifie le psychanalyste à répondre à cette situation dont on voit qu'elle n'enveloppe pas sa personne. Non seulement le sujet supposé savoir n'est pas réel en effet, mais il n'est nullement nécessaire que le sujet en activité dans la conjoncture, le psychanalysant (seul à parler d'abord), lui en fasse l'imposition.

C'est même si peu nécessaire que ce n'est pas vrai d'ordinaire : ce que démontre dans les premiers temps du discours, une façon de s'assurer que le costume ne va pas au psychanalyste, – assurance contre la crainte qu'il n'y mette, si je puis dire, trop tôt ses plis.

Ce qui nous importe ici c'est le psychanalyste, dans sa relation au savoir du sujet supposé, non pas seconde mais directe.

Il est clair que du savoir supposé, il ne sait rien. Le S^q de la première ligne n'a rien à faire avec les S en chaîne de la seconde et ne peut s'y trouver que par rencontre. Pointons ce fait pour y réduire l'étrangeté de l'insistance que met Freud à nous recommander d'aborder chaque cas nouveau comme si nous n'avions rien acquis de ses premiers déchiffrements.

Ceci n'autorise nullement le psychanalyste à se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il a à savoir.

Ce qu'il a à savoir, peut être tracé du même rapport « en réserve » selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de « particulier », mais ça s'articule en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir.

L'étonnant est qu'avec ça on trouve quelque chose, les nombres transfinis par exemple. Qu'était-il d'eux, *avant* ? J'indique ici leur rapport au désir qui leur a donné consistance. Il est utile de penser à l'aventure d'un Cantor, aventure qui ne fût pas précisément gratuite, pour suggérer l'ordre, ne fût-il pas, lui, transfini, où le désir du psychanalyste se situe.

Cette situation rend compte à l'inverse, de l'aise apparente dont s'installe aux positions de direction dans les sociétés existantes ce

qu'il faut bien appeler des néants. Entendez-moi : l'important n'est pas la façon dont ces néants se meublent (discours sur la bonté ?) pour le dehors, ni la discipline que suppose le vide soutenu à l'intérieur (il ne s'agit pas de sottise), c'est que ce néant (du savoir) est reconnu de tous, objet usuel si l'on peut dire, pour les subordonnés et monnaie courante de leur appréciation des Supérieurs.

La raison s'en trouve dans la confusion sur le zéro, où l'on reste en un champ où elle n'est pas de mise. Personne qui se soucie dans le *gradus* d'enseigner ce qui distingue le vide du rien, ce qui pourtant n'est pas pareil, – ni le trait repère pour la mesure, de l'élément neutre impliqué dans le groupe logique, non plus que la nullité de l'incompétence, du non-marqué de la naïveté, d'où tant de choses prendraient leur place.

C'est pour parer à ce défaut, que j'ai produit le huit intérieur et généralement la topologie dont le sujet se soutient.

Ce qui doit disposer un membre de l'École à pareilles études est la prévalence que vous pouvez saisir dans l'algorithme plus haut produit, mais qui n'en demeure pas moins pour ce qu'on l'ignore, la prévalence manifeste où que ce soit : dans la psychanalyse en extension comme dans celle en intension, de ce que j'appellerai savoir textuel pour l'opposer à la notion référentielle qui la masque.

De tous les objets que le langage ne propose pas seulement au savoir, mais qu'il a d'abord mis au monde de la réalité, de la réalité de l'exploitation interhumaine, on ne peut dire que le psychanalyste soit expert. Ça vaudrait mieux, mais c'est de fait plutôt court.

Le savoir textuel n'était pas parasite à avoir animé une logique dont la nôtre trouve leçon à sa surprise (je parle de celle du Moyen Age), et ce n'est pas à ses dépens qu'elle a su faire face au rapport du sujet à la Révélation.

Ce n'est pas de ce que la valeur religieuse de celui-ci nous est devenue indifférente, que son effet dans la structure doit être négligé. La psychanalyse a consistance des textes de Freud, c'est là un fait irréfutable. On sait ce que, de Shakespeare à Lewis Carroll, les textes apportent à son génie et à ses praticiens.

Voilà le champ où se discerne qui admettre à son étude. C'est celui dont le sophiste et le talmudiste, le colporteur de contes et

l'aède ont pris la force, qu'à chaque instant nous récupérons plus ou moins maladroitement pour notre usage.

Qu'un Lévi-Strauss en ses mythologiques, lui donne son statut scientifique, est bien pour nous faciliter d'en faire seuil à notre sélection.

Rappelons le guide que donne mon graphe à l'analyse et l'articulation qui s'en isole du désir dans les instances du sujet.

C'est pour noter l'identité de l'algorithme ici précisé, avec ce qui est connoté dans *Le Banquet* comme ἄγαλμα.

Où est mieux dit que ne l'y fait Alcibiade, que les embûches d'amour du transfert n'ont de fin que d'obtenir ce dont il pense que Socrate est le contenant ingrat ?

Mais qui sait mieux que Socrate qu'il ne détient que la signification qu'il engendre à retenir ce rien, ce qui lui permet de renvoyer Alcibiade au destinataire présent de son discours, Agathon (comme par hasard) : ceci pour vous apprendre qu'à vous obséder de ce qui dans le discours du psychanalysant vous concerne, vous n'y êtes pas encore.

Mais est-ce là tout ? quand ici le psychanalysant est identique à l'ἄγαλμα, la merveille à nous éblouir, nous tiers, en Alcibiade. N'est-ce pas pour nous occasion d'y voir s'isoler le pur biais du sujet comme rapport libre au signifiant, celui dont s'isole le désir du savoir comme désir de l'Autre ?

Comme tous ces cas particuliers qui font le miracle grec, celui-ci ne nous présente que fermée la boîte de Pandore. Ouverte, c'est la psychanalyse, dont Alcibiade n'avait pas besoin.

Avec ce que j'ai appelé la fin de partie, nous sommes – enfin – à l'os de notre propos de ce soir. La terminaison de la psychanalyse dite superfétatoirement didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste.

Notre propos est d'en poser une équation dont la constante est l'ἄγαλμα.

Le désir du psychanalyste, c'est son énonciation, laquelle ne saurait s'opérer qu'à ce qu'il y vienne en position de l'x :

de cet x même, dont la solution au psychanalysant livre son être et dont la valeur se note $(-\varphi)$, la béance que l'on désigne comme la fonction du phallus à l'isoler dans le complexe de castration, ou *(a)*

pour ce qui l'obture de l'objet qu'on reconnaît sous la fonction approchée de la relation prégénitale. (C'est elle que le cas Alcibiade se trouve annuler : ce que connote la mutilation des Hermès.)

La structure ainsi abrégée vous permet de vous faire idée de ce qui se passe au terme de la relation du transfert, soit : quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalysant, il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option, c'est-à-dire le reste qui comme déterminant sa division, le fait déchoir de son fantasme et le destitue comme sujet.

Voilà-t-il pas le grand *motus* qu'il nous faut garder entre nous, qui en prenons, psychanalystes, notre suffisance, alors que la béatitude s'offre au-delà de l'oublier nous-mêmes ?

N'irions-nous à l'annoncer, décourager les amateurs ? La destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée... n'est-ce point provoquer l'horreur, l'indignation, la panique, voire l'attentat, en tout cas donner le prétexte à l'objection de principe ?

Seulement faire interdiction de ce qui s'impose de notre être, c'est nous offrir à un retour de destinée qui est malédiction. Ce qui est refusé dans le symbolique, rappelons-en le verdict lacanien, reparaît dans le réel.

Dans le réel de la science qui destitue le sujet bien autrement dans notre époque, quand seuls ses tenants les plus éminents, un Oppenheimer, s'en affolent.

Voilà où nous démissionnons de ce qui nous fait responsables, à savoir : la position où j'ai fixé la psychanalyse dans sa relation à la science, celle d'extraire la vérité qui lui répond en des termes dont le reste de voix nous est alloué.

De quel prétexte abritons-nous ce refus, quand on sait bien quelle insouciance protège vérité et sujets tout ensemble, et qu'à promettre aux seconds la première, cela ne fait ni chaud ni froid qu'à ceux qui déjà en sont proches. Parler de destitution subjective n'arrêtera jamais l'innocent, qui n'a de loi que son désir.

Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir.

Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper.

Je n'en suis pas plus loin que vous dans cette œuvre qui ne peut être menée seul, puisque la psychanalyse en fait l'accès.

Je dois me contenter ici d'un flash ou deux à la précéder.

A l'origine de la psychanalyse, comment ne pas rappeler ce que, d'entre nous, a fait enfin Mannoni, que le psychanalyste, c'est Fliess, c'est-à-dire le médicastre, le chatouilleur de nez, l'homme à qui se révèle le principe mâle et le femelle dans les nombres 21, 28, ne vous en déplaise, bref ce savoir que le psychanalysant, Freud le scientiste, comme s'exprime la petite bouche des âmes ouvertes à l'œcuménisme, rejette de toute la force du serment qui le lie au programme de Helmholtz et de ses complices.

Que cet article ait été donné à une revue qui ne permettait guère que le terme du « sujet supposé savoir » y parût autrement que perdu au milieu d'une page, n'ôte rien au prix qu'il peut avoir pour nous.

En nous rappelant l'« analyse originelle », il nous remet au pied de la dimension de mirage où s'assoit la position du psychanalyste et nous suggère qu'il n'est pas sûr qu'elle soit réduite tant qu'une critique scientifique n'aura pas été établie dans notre discipline.

Le titre prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. (Je veux dire Freud lui-même qui sanctionne là de n'avoir pas fait une auto-analyse.)

Je me permets en outre de rappeler à Mannoni que la scansion du temps logique inclut ce que j'ai appelé le moment de comprendre, justement de l'effet produit (qu'il reprenne mon sophisme) par la non-compréhension, et qu'à éluder en somme ce qui fait l'âme de son article il aide à ce qu'on comprenne à-côté.

Je rappelle ici que le tout-venant que nous recrutons sur la base de « comprendre ses malades », s'engage sur un malentendu qui n'est pas sain comme tel.

Flash maintenant où nous en sommes. Avec la fin de l'analyse hypomaniaque, décrite par notre Balint comme le dernier cri, c'est le cas de le dire, de l'identification du psychanalysant à son guide, – nous touchons la conséquence du refus dénoncé plus haut (louche

refus : *Verleugnung* ?), lequel ne laisse plus que le refuge du mot d'ordre, maintenant adopté dans les sociétés existantes, de l'alliance avec la partie saine du moi, laquelle résout le passage à l'analyste, de la postulation chez lui de cette partie saine au départ. A quoi bon dès lors son passage par l'expérience.

Telle est la position des sociétés existantes. Elle rejette notre propos dans un au-delà de la psychanalyse.

Le passage du psychanalysant au psychanalyste, a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause.

Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre.

En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir, d'où le psychanalyste à venir se voue à l'ἄγαλμα de l'essence du désir, prêt à le payer de se réduire, lui et son nom, au signifiant quelconque.

Car il a rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme, au moment même où enfin ce savoir supposé, il l'est devenu.

« Qu'il sache de ce que je ne savais pas de l'être du désir, ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et qu'il s'efface. » *Sicut palea*, comme Thomas dit de son œuvre à la fin de sa vie, – comme du fumier.

Ainsi l'être du désir rejoint l'être du savoir pour en renaître à ce qu'ils se nouent en une bande faite du seul bord où s'inscrit un seul manque, celui que soutient l'ἄγαλμα.

La paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe.

Touchons là la futilité du terme de liquidation pour ce trou où seulement se résout le transfert. Je n'y vois, contre l'apparence, que dénégation du désir de l'analyste.

Car qui, à apercevoir les deux partenaires jouer comme les deux pales d'un écran tournant dans mes dernières lignes, ne peut saisir que le transfert n'a jamais été que le pivot de cette alternance même.

Ainsi de celui qui a reçu la clef du monde dans la fente de l'impubère, le psychanalyste n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix.

Et cet autre qui, enfant, a trouvé son représentant représentatif dans son irruption à travers le journal déployé dont s'abritait le champ d'épandage des pensées de son géniteur, renvoie au psychanalyste l'effet d'angoisse où il bascule dans sa propre déjection.

Ainsi la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'*est* encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera.

Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive ? Nous n'éventons là rien dont on se puisse donner les airs, si on n'y est pas.

C'est ce que je vous proposerai tout à l'heure comme l'office à confier pour la demande du devenir analyste de l'École à certains que nous y dénommerons : passeurs.

Ils auront chacun été choisis par un analyste de l'École, celui qui peut répondre de ce qu'ils sont en cette passe ou de ce qu'ils y soient revenus, bref encore liés au dénouement de leur expérience personnelle.

C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément. La décision d'un tel jury en serait donc éclairée, ces témoins bien entendu n'étant pas juges.

Inutile d'indiquer que cette proposition implique une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés.

Qu'il puisse sortir des libertés de la clôture d'une expérience, c'est ce qui tient à la nature de l'après-coup dans la signifiance.

De toute façon cette expérience ne peut pas être éludée. Ses résultats doivent être communiqués : à l'École d'abord pour critiques, et corrélativement mis à portée de ces sociétés qui, tout exclus qu'elles nous aient faits, n'en restent pas moins notre affaire.

Le jury fonctionnant ne peut donc s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur.

Avant de vous en proposer une forme, je veux indiquer que conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension.

Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs, remarquables d'appartenir chacun à l'un des registres dont la collusion dans l'hétérotopie constitue notre expérience.

Dans le symbolique, nous avons le mythe œdipien.

Observons par rapport au noyau de l'expérience sur lequel nous venons d'insister, ce que j'appellerai techniquement la facticité de ce point. Il relève en effet d'une mythogénie, dont on sait qu'un des constituants est sa redistribution. Or l'Œdipe, d'y être ectopique (caractère souligné par un Kroeber), pose un problème.

L'ouvrir permettrait de restaurer, à la relativer même, sa radicalité dans l'expérience.

Je voudrais éclairer ma lanterne simplement de ceci que, retirez l'Œdipe, et la psychanalyse en extension, dirai-je, devient tout entière justiciable du délire du président Schreber.

Contrôlez-en la correspondance point par point, certainement pas atténuée depuis que Freud l'a notée en n'en déclinant pas l'imputation. Mais laissons ce que mon séminaire sur Schreber a offert à ceux qui pouvaient l'entendre.

Il y a d'autres aspects de ce point relatifs à nos rapports à l'extérieur, ou plus exactement à notre extraterritorialité, – terme essentiel en l'*Écrit*, que je tiens pour préface à cette proposition.

Observons la place que tient l'idéologie œdipienne pour dispenser en quelque sorte la sociologie depuis un siècle de prendre parti, comme elle dut le faire avant, sur la valeur de la famille, de la famille existante, de la famille petite-bourgeoise dans la civilisation, – soit dans la société véhiculée par la science. Bénéficions-nous ou pas de ce que là nous couvrons à notre insu ?

Le second point est constitué par le type existant, dont la facticité cette fois est évidente, de l'unité : société de psychanalyse, en tant que coiffée par un exécutif à l'échelle internationale.

Nous l'avons dit, Freud l'a voulu ainsi, et le sourire gêné dont il rétracte le romantisme de la sorte de Komintern clandestin auquel il a d'abord donné son blanc-seing (cf. Jones, cité dans mon *Écrit*), ne fait que mieux le souligner.

La nature de ces sociétés et le mode sur lequel elles obtempèrent, s'éclairent de la promotion par Freud de l'Église et de l'Armée comme modèles de ce qu'il conçoit comme la structure du groupe. (C'est par ce terme en effet qu'il faudrait traduire aujourd'hui *Masse* de sa *Massenpsychologie*.)

L'effet induit de la structure ainsi privilégiée s'éclaire encore d'y ajouter la fonction dans l'Église et dans l'Armée du sujet supposé savoir. Étude pour qui voudra l'entreprendre : elle irait loin.

À s'en tenir au modèle freudien, apparaît de façon éclatante la faveur qu'en reçoivent les identifications imaginaires, et du même coup la raison qui enchaîne la psychanalyse en intension à y limiter sa considération, voire sa portée.

Un de mes meilleurs élèves en a fort bien reporté le tracé sur l'Œdipe lui-même en définissant la fonction du Père idéal.

Cette tendance, comme on dit, est responsable de la relégation au point d'horizon précédemment défini de ce qui est qualifiable d'œdipien dans l'expérience.

La troisième facticité, réelle, trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue, c'est ce que rend parlable le terme du : camp de concentration, sur lequel il nous semble que nos penseurs, à vaguer de l'humanisme à la terreur, ne se sont pas assez concentrés.

Abrégeons à dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit.

Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation.

Faut-il attribuer à Freud d'avoir voulu, vu son introduction de

naissance au modèle séculaire de ce processus, assurer en son groupe le privilège de la flottabilité universelle dont bénéficient les deux institutions susnommées ? Ce n'est pas impensable.

Quoi qu'il en soit, ce recours ne rend pas plus aisé au désir du psychanalyste de se situer dans cette conjoncture.

Rappelons que si l'IPA de la Mitteleuropa a démontré sa préadaptation à cette épreuve en ne perdant dans lesdits camps pas un seul de ses membres, elle a dû à ce tour de force de voir se produire après la guerre une ruée, qui n'était pas sans avoir sa doublure de rabattage (cent psychanalystes médiocres, souvenons-nous), de candidats dans l'esprit desquels le motif de trouver abri contre la marée rouge, fantasme d'alors, n'était pas absent.

Que la « coexistence », qui pourrait bien elle aussi s'éclairer d'un transfert, ne nous fasse pas oublier un phénomène qui est une de nos coordonnées géographiques, c'est le cas de le dire, et dont les bafouillages sur le racisme masquent plutôt la portée.

La fin de ce document précise le mode sous lequel pourrait être introduit ce qui ne tend, en ouvrant une expérience, qu'à rendre enfin véritables les garanties recherchées.

On les y laisse sans partage aux mains de ceux qui ont de l'acquis.

On n'oublie pas pourtant qu'ils sont ceux qui ont le plus pâti des épreuves imposées par le débat avec l'organisation existante. Ce que doivent le style et les fins de cette organisation au *black-out* porté sur la fonction de la psychanalyse didactique, est évident dès qu'un regard y est permis : d'où l'isolement dont elle se protège elle-même.

Les objections qu'a rencontrées notre proposition, ne relèvent pas dans notre École d'une crainte aussi organique.

Le fait qu'elles se soient exprimées sur un thème motivé, mobilise déjà l'autocritique. Le contrôle des capacités n'est plus ineffable, de requérir de plus justes titres.

C'est à une telle épreuve que l'autorité se fait reconnaître.

Que le public des techniciens sache qu'il ne s'agit pas de la contester, mais de l'extraire de la fiction.

L'École freudienne ne saurait tomber dans le *tough* sans humour d'un psychanalyste que je rencontrai à mon dernier voyage aux USA :

« Ce pourquoi je n'attaquerai jamais les formes instituées, me dit-il, c'est qu'elles m'assurent sans problème d'une routine qui fait mon confort. »

Discours à l'École freudienne de Paris

Présentée le 9 octobre 1967 aux psychanalystes en titre (AE et AME) de l'École freudienne de Paris, la « proposition sur le psychanalyste de l'École » fut discutée par ceux-ci, et soumise à un vote consultatif, lors d'une seconde réunion tenue au mois de novembre. En réponse, J. Lacan rédigea pour la troisième réunion, du 6 décembre, le texte qui suit ; il fut publié augmenté d'un commentaire daté du 1er octobre 1970 (2000).

L'immixtion de mon fait, depuis l'année dernière, de la fonction de l'acte dans le réseau (quelque usage de ce terme qu'aient fait certains avis à leur tour exprimés), dans le texte, disons, dont mon discours se trame, – l'immixtion de l'acte était le préalable à ce que ma proposition dite du 9 octobre parût.

Est-elle acte ? C'est ce qui dépend de ses suites, dès les premières à se produire.

Le cercle ici présent de ce qu'il en ait reçu non seulement l'adresse, mais l'aval, fut choisi par moi dans l'École, d'y constituer deux classes. Ça devrait vouloir dire qu'on s'y sente plus égaux qu'ailleurs et lever du même coup un handicap pratique.

Je respectais l'approximation du tri d'où sont sortis les AE et les AME, tels qu'ils sont portés sur l'annuaire de 1965, celui dont la question se pose s'il doit demeurer le produit majeur de l'École.

Je respectais non sans raison ce que méritait l'expérience de chacun en tant qu'évaluée par les autres. Une fois ce tri opéré, toute réponse de classe implique l'égalité supposée, l'équivalence mutuelle, toute réponse courtoise, s'entend.

Inutile donc que quiconque, pour s'y croire chef de file, nous assourdisse des droits acquis de son « écoute », des vertus de son « contrôle » et de son goût pour la clinique, ni qu'il prenne l'air entendu de celui qui en tient un bout de plus qu'aucun de sa classe.

Mme X. et Mme Y. valent de ces chefs autant que MM. P. et V.

On peut admettre cependant que vu le mode sous lequel le tri s'est toujours opéré dans les sociétés de psychanalyse, voire celui dont nous-mêmes fûmes triés, une structuration plus analytique de l'expérience prévale chez certains.

Mais comment se distribue cette structuration dont personne, que je sache, ne peut prétendre, hors le personnage qui a représenté la médecine française au bureau de l'Internationale psychanalytique, que ce soit une donnée (lui, dit que c'est un don !), voilà le premier point dont s'enquérir. Le point second devient alors de faire des classes telles non seulement qu'elles entérinent cette distribution mais qu'à servir à la produire, elles la reproduiront.

Voilà des temps qui mériteraient de subsister dans cette production même, faute de quoi la question de la qualification analytique peut être soulevée d'où l'on veut : et pas plus concernant notre École, comme nous le persuaderaient ceux qui la veulent aussi propice à leur gouverne qu'ils en ont le modèle ailleurs.

Si désirable qu'il soit d'avoir une surface (qu'on irait bien de l'intérieur à ébranler), elle n'a de portée que d'intimider, non d'ordonner.

L'impropre n'est pas qu'un quelconque s'attribue la supériorité, voire le sublime de l'écoute, ni que le groupe se garantisse sur ses marges thérapeutiques, c'est qu'infatuation et prudence fassent office d'organisation.

Comment espérer faire reconnaître un statut légal à une expérience dont on ne sait pas même répondre ?

Je ne peux faire mieux pour honorer les *non licet* que j'ai recueillis que d'introduire l'élusion prise d'un drôle de biais, à partir de cet « être le seul » dont on se donne les gants d'y saluer l'infatuation la plus commune en médecine, non pas même pour le couvrir de l'« être seul », qui, pour le psychanalyste, est bien le pas dont il entre en son office chaque matin, ce qui serait déjà abusif, mais pour, de cet être le seul, justifier le mirage à en faire le chaperon de cette solitude.

Ainsi fonctionne l'*i(a)* dont s'imaginent le moi et son narcissisme, à faire chasuble à cet objet *a* qui du sujet fait la misère. Ceci parce que le *(a)*, cause du désir, pour être à la merci de l'Autre, angoisse

donc à l'occasion, s'habille contraphobiquement de l'autonomie du moi, comme le fait le bernard-l'ermite de n'importe quelle carapace.

On fait donc artifice délibéré d'un *organon* dénoncé, et je me demande quelle faiblesse peut animer une homélie si peu digne de ce qui se joue. L'*ad hominem* s'en situe-t-il de me faire entendre qu'on me protège des autres à leur montrer qu'ils sont pareils à moi, ce qui permet de faire valoir qu'on me protège de moi-même.

Mais si j'étais seul en effet, seul à fonder l'École, comme, d'en énoncer l'acte, je l'ai dit bille en tête : « seul comme je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique... », me suis-je cru le seul pour autant ? Je ne l'étais plus, du moment même où un seul m'emboîtait le pas, pas par hasard celui dont j'interroge les grâces présentes. Avec vous tous pour ce que je fais seul, vais-je prétendre être isolé ?

Qu'est-ce que ce pas, d'être fait seul, a à faire avec le seul qu'on se croit être à le suivre ? Ne me fié-je à l'expérience analytique, c'est-à-dire à ce qui m'en vient de qui s'en est débrouillé seul ? Croirais-je être seul à l'avoir ; alors pour qui parlerais-je ? C'est plutôt d'en avoir plein la bouche de l'écoute, la seule étant la sienne, qui ferait bâillon à l'occasion.

Il n'y a pas d'homosémie entre le seul et seul.

Ma solitude, c'est justement à quoi je renonçais en fondant l'École, et qu'a-t-elle à voir avec celle dont se soutient l'acte psychanalytique, sinon de pouvoir disposer de sa relation à cet acte ?

Car si cette semaine revenu à faire séminaire, j'ai sans plus tarder, posé l'acte psychanalytique, et des trois termes à l'interroger sur sa fin : visée idéale, clôture, aporie de son compte rendu, – n'est-il pas remarquable que, des éminents qui m'en refusent ici la conséquence, de ceux mêmes dont c'est l'habitude (habitude des autres) qu'on les y voie, nul n'y ait paru ? Si après tout ma proposition leur fait passion au point de les réduire au murmure, n'eussent-ils pu attendre d'une articulation patente qu'elle leur offrît points à réfuter ?

Mais c'est bien que je ne sois pas seul à m'inquiéter de cet acte, qu'on se dérobe à qui est le seul à prendre le risque d'en parler.

Ce que j'ai obtenu d'un sondage confirme qu'il s'agit d'un symptôme, aussi psychanalytiquement déterminé que le nécessite son

contexte et que l'est un acte manqué, si ce qui le constitue est d'exclure son compte rendu [1].

On verra bien si c'est façon où l'on gagne de se parer, fût-ce à me retourner la question : si, de ne pas s'y pointer, c'est tout vu. On ne veut pas cautionner l'acte. Mais l'acte ne dépend pas de l'audience trouvée pour la thèse, mais dans ce qu'en sa proposition elle reste pour tous lisible au mur, sans que rien contre ne s'énonce.

D'où vous fûtes ici requis d'y répondre et sans tarder. Tiendrait-on cette hâte pour vice de forme, n'aurais-je dit ce qui s'oublie de la fonction logique de la hâte ?

Elle est de la nécessité d'un certain nombre d'effectuations qui a bien à faire au nombre des participants pour qu'une conclusion s'en reçoive, mais non au compte de ce nombre, car cette conclusion dépend dans sa vérité même des ratages qui constituent ces effectuations comme temps.

Appliquez mon histoire de relaxes, mis à l'épreuve d'avoir à justifier quelle marque ils portent (blanche ou noire) pour avoir la clef des champs : c'est bien parce que certains savent que vous ne sortirez pas, quoi qu'ils disent, qu'ils peuvent faire que leur sortie soit une menace, quel que soit votre avis.

L'inouï, qui le croirait sauf à l'entendre inscrit sur bande, c'est que mon opération s'identifie du fantasme sadien, que deux personnes tiennent pour craché dans ma proposition. « La posture se rompt, dit l'un d'eux », mais c'est de construction. L'autre y alla de la clinique.

Où le dommage pourtant ? quand pas plus loin ne va-t-il que n'en souffre le personnage vaporeux de l'histoire, qui pour avoir, des barreaux d'une grille tâtés pas à pas, retrouvé l'un marqué d'abord, concluait : « Les salauds, ils m'ont enfermé. » C'était la grille de l'Obélisque, et il avait à lui la place de la Concorde.

Où est le dedans, où le dehors : les prisonniers à la sortie, pas ceux de mon apologue, se posent la question, paraît-il.

Je la propose à celui qui sous le coup d'une vapeur aussi philosophique (avant ma proposition) me faisait confidence (peut-être seulement rêvait devant moi) du lustre qu'il retirerait dans notre petit monde à faire savoir qu'il me quittait, au cas que son envie l'emportât.

1. Ainsi quelqu'un n'a-t-il nulle intention de n'y pas venir, c'est seulement d'avoir à cette heure rendez-vous avec son dentiste.

Qu'il sache en cette épreuve que je goûte assez cet abandon pour penser à lui quand je déplore que j'aie si peu de monde à qui communiquer les joies qui m'arrivent.

Qu'on ne croie pas que moi aussi je me laisse aller. Simplement je décolle de ma proposition assez pour qu'on sache que m'amuse qu'échappe sa minceur, laquelle devrait détendre même si l'enjeu n'est pas mince. Je n'ai avec moi décidément que des Suffisances à la manque, à la manque d'humour en tout cas.

[Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person*[1] ?] Car il est clair que si tout acte n'est que figure plus ou moins complète de l'acte psychanalytique, il n'y en a pas qui domine ce dernier. La proposition n'est pas acte au second degré, mais rien de plus que l'acte psychanalytique, qui hésite, d'être déjà en cours.

Je mets toujours balises à ce qu'on s'y retrouve en mon discours. Au liminaire de cette année, luit celle-ci qui s'homologue de ce qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre (de fait), ni de vrai sur le vrai (de droit) : il n'y a pas non plus d'acte de l'acte, à vrai dire impensable.

Ma proposition gîte à ce point de l'acte, par quoi s'avère qu'il ne réussit jamais si bien qu'à rater, ce qui n'implique pas que le ratage soit son équivalent, autrement dit puisse être tenu pour réussite.

Ma proposition n'ignore pas que le discernement qu'elle appelle, implique, de cette non-réversibilité, la saisie comme dimension : [autre scansion du temps logique, le moment de rater ne réussit à l'acte que si l'instant d'y passer n'a pas été passage à l'acte, de paraître suivre le temps pour le comprendre[2]].

On voit bien à l'accueil qu'elle reçoit qu'à ce temps je n'ai pas pensé. J'ai seulement réfléchi à ce qu'elle doive l'entamer.

Qu'elle attaque l'acte psychanalytique par le biais dont il s'institue dans l'agent, ne le rate que pour ceux qui font que l'institution soit l'agent dudit acte ; c'est-à-dire qui séparent l'acte instituant du psychanalyste de l'acte psychanalytique.

Ce qui est d'un raté qui n'est nulle part le réussi.

Alors que l'instituant ne s'abstrait de l'acte analytique qu'à ce

1. Ceci a été sauté lors de la réponse d'où les crochets dont je l'encadre ; j'indique là cette structure de ce que personne ne s'en soit encore aperçu...

2. Même remarque qu'à l'instant.

qu'il y fasse manque, justement d'avoir réussi à mettre en cause le sujet. C'est donc par ce qu'elle a raté que la réussite vient à la voie du psychanalysant, quand c'est de l'après-coup du désir du psychanalyste et des apories qu'il démontre.

Ces apories sont celles que j'ai illustrées il y a un instant d'un badinage plus actuel qu'il n'y paraissait, puisque, si le vaporeux du héros permet de rire à l'écouteur, c'est de le surprendre de la rigueur de la topologie construite de sa vapeur.

Ainsi le désir du psychanalyste est-il ce lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle, puisque c'est la voie du psychanalysant. Ne laissons pas passer que décrire ce lieu en un parcours d'infinitifs, dit l'inarticulable du désir, désir pourtant articulé du « sens-issue » de ces infinitifs, soit de l'impossible dont je me suffis à ce détour.

C'est là qu'un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus pour nous dicter la proposition.

C'est autre chose que de contrôler un « cas » : un sujet (je souligne) que son acte dépasse, ce qui n'est rien mais qui, s'il dépasse son acte, fait l'incapacité que nous voyons fleurir le parterre des psychanalystes : [qui se manifestera devant le siège de l'obsessionnel par exemple, de céder à sa demande de phallus, à l'interpréter en termes de coprophage, et ainsi, de la fixer à sa chiasse, à ce qu'on fasse enfin défaut à son désir [1]].

A quoi a à répondre le désir du psychanalyste ? A une nécessité que nous ne pouvons théoriser que de devoir faire le désir du sujet comme désir de l'Autre, soit de se faire cause de ce désir. Mais pour satisfaire à cette nécessité, le psychanalyste est à prendre tel qu'il est dans la demande, nous venons de l'illustrer.

La correction du désir du psychanalyste, à ce qu'on dit reste ouverte, d'une reprise du bâton du psychanalysant. On sait que ce sont là propos en l'air. Je dis qu'ils le resteront tant que les besoins ne se jugeront pas à partir de l'acte psychanalytique.

C'est bien pourquoi ma proposition est de s'intéresser à la passe où l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit.

1. Même remarque qu'auparavant. Ajoutons que c'est là de quoi donner un autre poids au réseau dont on s'agitait en ce débat.

Non certes de remettre quiconque sur la sellette, passé ce temps : qui aurait pu le craindre ? Mais on en a senti atteint le prestige du galon. C'est là mesurer la puissance du fantasme d'où surgirent, pour vous de frais la dernière fois, les primes sauts qui ont lancé l'institution dite internationale, avant qu'elle en devînt la consolidation.

Ceci pour être juste, montre notre École pas en si mauvais chemin de consentir à ce que certains veulent réduire à la gratuité d'aphorismes quand il s'agit des miens. S'ils n'étaient pas effectifs, aurais-je pu débusquer d'une mise au pas alphabétique la position de se terrer qui fait règle à répondre à tout appel à l'opinion dans un convent analytique, voire y fait simagrée du débat scientifique, et ne s'y déride pour aucune probation.

D'où par contraste ce style de sortie, malmenant l'autre, qu'y prennent les interventions, et la cible qu'y deviennent ceux qui se risquent à y contrevenir. Mœurs aussi fâcheuses pour le travail que répréhensibles au regard de l'idée, aussi simplette qu'on la veuille, d'une communauté d'École.

Si y adhérer veut dire quelque chose, n'est-ce pas pour que s'ajoute à la courtoisie que j'ai dit lier le plus strictement les classes, la confraternité en toute pratique où elles s'unissent.

Or il était sensible que l'acte psychanalytique, à solliciter les plus sages d'en faire avis, s'y traduisait en note de hargne, pour que le ton en montât à mesure que l'évitement inévitablement s'en levait.

Car si, à les entendre, il devient notoire qu'on y entre plus avant de vouloir s'en sortir, comment sauf à être débordé, ne pas se fier à sa structure.

Il y suffirait, je pense, d'un plus sérieux réseau pour la serrer. Vous voyez comme je tiens à ces mots qu'on veut me rendre meschéans[1] ! Je gage qu'ils seront pour moi, si je leur conserve mes faveurs.

Je ne parle pas du retournement qu'on promet à mes aphorismes. Je croyais ce mot destiné à porter plus loin le génie de celui-là qui n'hésite pas à en rabattre ainsi l'emploi.

En attendant, c'est bien d'avouer la garantie qu'elle croit devoir à son réseau, pris au sens de ses pupilles au titre de la didactique, que du premier jet et d'y revenir formellement, quelqu'un à qui nous ferons hommage de la place qu'elle a su prendre dans le milieu psy-

1. Voir quelques lignes plus bas.

chiatrique au nom de l'École, a déclaré devoir s'opposer à toute suite qui résulte de ma proposition. L'argumentation qui a suivi fut un parti pris de là : où elle tient pour tranché que la didactique ne saurait qu'en être affectée ? Oui, mais pourquoi dans le pire sens ? Nous n'en savons encore rien.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que la chose qui du réseau s'intitule comme patronage du didacticien sur sa clique quand celle-ci s'y complaît, soit proposée à l'attention pour peu qu'un soupçon de raison s'en promette un succès : mais consultez sa courageuse dénonciation dans l'*International Journal*, ça vous en dira long sur ce qui peut suivre de ce courage.

Précisément il me semblait que ma proposition ne dénonçait pas le réseau, mais dans sa plus minutieuse disposition se mettait en travers. D'où m'étonne moins de voir qu'on s'alarme de la tentation qu'elle offre aux vertueux du contr'réseau. Ce qui me barrait cette vue, sans doute était-ce de me refuser de m'étonner que mon réseau ne m'étranglât pas ?

Vais-je m'attarder à discuter d'un mot comme le « plein transfert » en son usage de hourvari. J'en ris parce que chacun sait que c'est le coup has le plus usuel à toujours faire ses preuves dans un champ où les intérêts ne se ménagent pas plus qu'ailleurs.

Même à ne pas être dans le coup, on est frappé de percevoir dans tel factum à faire avis diffusé à l'avance, que le réseau mien serait plus dangereux que les autres de tisser sa toile, c'est écrit en toutes lettres : de la rue de Lille à la rue d'Ulm [1]. Et alors ?

Je ne crois pas au mauvais goût d'une allusion à mon réseau familial. Parlons de mon bout d'Oulm (ça fera Lewis Carroll) et de ses *Cahiers pour l'analyse.*

Est-ce que je propose d'installer mon bout d'Oulm au sein des AE ? Et pourquoi pas, si par hasard un bout d'Oulm se faisait analyser ? Mais pris en ce sens, mon réseau, je l'affirme, n'en a aucun qui y ait pris rang, ni y soit en instance.

Mais le réseau dont il s'agit est pour moi d'autre trame, de représenter l'expansion de l'acte psychanalytique.

Mon discours, d'avoir retenu des sujets que n'y prépare pas l'ex-

1. De mon cabinet professionnel à l'École normale supérieure où mon séminaire se tenait à l'époque et y était écouté d'une génération.

périence dont il s'autorise, prouve qu'il tient le coup d'induire ces sujets à se constituer de ses exigences logiques. Ce qui suggère que ceux qui, ladite expérience, l'ont, ne perdraient rien à se former à ces exigences qui en sortent, pour les lui restituer dans leur « écoute », dans leur regard clinique, et pourquoi pas dans leurs contrôles. Où ne les rend pas plus indignes d'être entendues qu'elles puissent servir en d'autres champs.

Car l'expérience du clinicien comme l'écoute du psychanalyste n'ont pas à être si assurées de leur axe que de ne pas s'aider des repères structuraux qui de cet axe font lecture. Ils ne seront pas de trop pour, cette lecture, la transmettre, qui sait : pour la modifier, en tout cas pour l'interpréter.

Je ne vous ferai pas l'injure d'arguer des bénéfices que l'École tire d'un succès que j'ai longtemps réussi à écarter de mon travail et qui, venu, ne l'affecte pas.

Cela me fait souvenir d'un nommé dindon (en anglais) dont il m'a fallu supporter en juillet 62 les propositions malpropres, avant qu'une commission d'enquête dont il était l'entremetteur, mît en jeu son homme de main. Au jour prévu pour le verdict, convenu au départ de la négociation, il s'acquittait avec mon enseignement, d'alors plus de dix ans, à me décerner le rôle de sergent-recruteur, l'oreille de ceux qui collaboraient avec lui semblant sourde à ce qui, à eux, par cette voie leur revenait de l'histoire anglaise, de jouer les recrutés ivrognes.

Certains sont plus sourcilleux aujourd'hui devant la face d'expansion de mon discours. A se rassurer d'un effet de mode dans cet afflux de mon public, ils ne voient encore pas que pourrait être contesté le droit de priorité qu'ils croient avoir sur ce discours de l'avoir tenu sous le boisseau.

C'est à quoi ma proposition parerait, à ranimer dans le champ de la psychanalyse ses justes suites.

Encore faudrait-il que ce ne soit pas de ce champ que vînt le mot de non-analyste pour un office que je reconnais à le voir resurgir : à chaque fois que mon discours fait acte en ses effets pratiques, ce mot épingle ceux qui l'entendent bien ainsi.

C'est sans gravité pour eux. L'expérience a montré que, pour rentrer en grâce, la prime est faible à payer. Qui se sépare de moi, redeviendra analyste de plein exercice, au moins de par l'investiture

de l'Internationale psychanalytique. Un petit vote pour m'exclure, que dis-je, même pas : une abstention, une excuse donnée à temps, et l'on retrouve tous ses droits à l'Internationale, quoique formé de pied en cap par ma pratique intolérable. On pourra même user de mes termes, pourvu qu'on ne me cite pas, puisque dès lors ils n'auront plus de conséquence, pour cause du bruit à les couvrir. Que ne l'oublie ici personne, la porte n'est pas refermée.

Il y a néanmoins pour redevenir analyste un autre moyen que j'indiquerai plus tard parce qu'il vaut pour tous, et pas seulement pour ceux qui me doivent leur mauvais pas, telle une certaine bande-à-Mœbius, vrai ramassis de non-analystes[1].

C'est que, quand on va jusqu'à écrire que ma proposition aurait pour but de remettre le contrôle de l'École à des non-analystes, je n'irai pas à moins qu'à relever le gant.

Et à jouer de dire que c'en est bien en effet le sens : je veux mettre des non-analystes au contrôle de l'acte analytique, s'il faut entendre par là que l'état présent du statut de l'analyste non seulement le porte à éluder cet acte, mais dégrade la production qui en dépendrait pour la science.

En un autre cas, ce serait bien de gens pris hors du champ en souffrance qu'on attendrait intervention. Si cela ne se conçoit pas ici, c'est en raison de l'expérience dont il s'agit, celle dite de l'inconscient puisque c'est de là que se justifie très sommairement l'analyse didactique.

Mais à prendre le terme d'analyste dans le sens où à tel ou tel peut s'imputer d'y manquer au titre d'un conditionnement mal saisissable sinon d'un standard professionnel, le non-analyste n'implique pas le non-analysé, qu'évidemment je ne songe pas à faire accéder, vu la porte d'entrée que je lui donne, à la fonction d'analyste de l'École.

Ce n'est même pas le non-praticien qui serait en cause, quoique admissible à cette place. Disons que j'y mets un non-analyste en espérance, celui qu'on peut saisir d'avant qu'à se précipiter dans l'ex-

1. C'est le ramassis à s'être commis dans le premier numéro de *Scilicet*, dont la parution devait faire l'objet bientôt de curieuses manœuvres dont pour certains le scandale ne tint qu'à leur divulgation.

A la date du 6 décembre, c'était encore à venir.

périence, il éprouve, semble-t-il dans la règle, comme une amnésie de son acte.

Est-il concevable autrement qu'il me faille faire émerger la passe (dont personne ne me discute l'existence) ? Ceci par le moyen de la redoubler du *suspense* qu'y introduit sa mise en cause aux fins d'examen. C'est de ce précaire que j'attends que se sustente mon analyste de l'École.

Bref c'est à celui-là que je remets l'École, soit entre autres la charge d'abord de détecter comment les « analystes » n'ont qu'une production stagnante, – sans issue théorique hors mon essai de la ranimer –, où il faudrait faire mesure de la régression conceptuelle, voire de l'involution imaginaire à prendre au sens organique. (La ménopause pourquoi pas ? et pourquoi n'a-t-on jamais vu d'invention de jeune en psychanalyse ?)

Je n'avance cette tâche qu'à ce qu'elle fasse réflexion pour (j'entends qu'elle répercute) ce qu'il y a de plus abusif à la confier au psychosociologue, voire à l'étude de marché, entreprise dont vous ne vous êtes pas autrement aperçus (ou bien alors comme semblant, c'est réussi), quand la pourvut de son égide un psychanalyste professeur.

Mais observez que si quelqu'un demande une psychanalyse pour procéder sans doute, c'est là votre doctrine, dans ce qu'a de confus son désir d'être analyste, c'est cette procession même qui, de tomber en droit sous le coup de l'unité de la psychologie, va y tomber en fait.

C'est pourquoi c'est d'ailleurs, de l'acte psychanalytique seulement, qu'il faut repérer ce que j'articule du « désir du psychanalyste », lequel n'a rien à faire avec le désir d'être psychanalyste.

Et si l'on ne sait même pas dire, sans s'enfoncer dans le vaseux du « personnel » au « didactique », ce qu'est une psychanalyse qui introduit à son propre acte, comment espérer que soit levé ce handicap fait pour allonger son circuit, qui tient à ce que nulle part l'acte psychanalytique n'est distingué de la condition professionnelle qui le couvre ?

Faut-il attendre que l'emploi existe de mon non-analyste à soutenir cette distinction pour qu'une psychanalyse (une première un jour) à se demander comme didactique sans que l'enjeu en soit un établissement, quelque chose survienne d'un ordre à perdre sa fin à chaque instant ?

Mais la demande de cet emploi est déjà une rétroaction de l'acte psychanalytique, c'est-à-dire qu'elle en part.

Qu'une association professionnelle ne puisse y satisfaire, la produire a ce résultat de forcer celle-ci à l'avouer. Il s'agit alors de savoir si l'on y peut répondre d'ailleurs, d'une École par exemple.

Peut-être serait-ce là raison pour quelqu'un de demander une analyse à un analyste-membre-de… l'École, sans quoi au nom de quoi pourrait-elle s'y attendre ? au nom de la libre entreprise ? qu'on dresse alors autre boutique.

Le risque pris, pour tout dire, dans la demande qui ne s'articule que de ce qu'advienne l'analyste, doit être tel objectivement que celui qui n'y répond qu'à la prendre sur lui, soit : d'être l'analyste, n'aurait plus le souci de devoir la frustrer, ayant assez à retordre de la gratifier de ce qu'en vienne mieux qu'il ne fait sur l'heure.

Façon d'écoute, mode de clinique, sorte de contrôle, peut-être plus portante en son objet présent de le viser à son désir plutôt que de sa demande.

Le « désir du psychanalyste », c'est là le point absolu d'où se triangule l'attention à ce qui, pour être attendu, n'a pas à être remis à demain.

Mais le poser comme j'ai fait, introduit la dimension où l'analyste dépend de son acte, à se repérer du fallacieux de ce qui le satisfait, à s'assurer par lui de n'être pas ce qui s'y fait.

C'est en ce sens que l'attribut du non-psychanalyste est le garant de la psychanalyse, et que je souhaite en effet des non-analystes, qui se distinguent en tout cas des psychanalystes d'à présent, de ceux qui payent leur statut de l'oubli de l'acte qui le fonde.

Pour ceux qui me suivent en cette voie, mais regretteraient pourtant une qualification reposante, je donne comme je l'ai promis, l'autre voie que de me laisser : qu'on me devance dans mon discours à le rendre désuet. Je saurai enfin qu'il n'a pas été vain.

En attendant, il me faut subir d'étranges musiques. Voilà-t-il pas la fable mise en cours du candidat qui scelle un contrat avec son psychanalyste : « Tu me prends à mes aises, moi je te fais la courte échelle. Aussi fort que malin (qui sait un de ces normaliens qui vous dénormaliseraient une société tout entière avec ces trucs chiqués qu'ils ont tout loisir de mijoter pendant leurs années de feignantise), ni vu ni connu, je les embrouille, et tu passes comme une fleur : analyste de l'École selon la proposition. »

Mirifique ! ma proposition n'aurait-elle engendré que cette souris qu'elle y devient rongeur elle-même. Je demande : ces complices, que pourront-ils faire d'autre à partir de là qu'une psychanalyse où pas une parole ne pourra se dérober à la touche du véridique, toute tromperie d'être gratuite y tournant court. Bref une psychanalyse sans méandre. Sans les méandres qui constituent le cours de toute psychanalyse de ce qu'aucun mensonge n'échappe à la pente de la vérité.

Mais qu'est-ce que ça veut dire quant au contrat imaginé, s'il ne change rien ? Qu'il est futile, ou bien que même quand quiconque n'en a vent, il est tacite.

Car le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et d'autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins. Du moins est-ce ce que nous enseigne l'expérience.

Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est ce désêtre dont il est affecté comme du terme à assigner à chaque psychanalyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches depuis ma proposition, comme attribué à celui qui en porte le coup, de n'être dans la passe à connoter que d'une destitution subjective : le psychanalysant.

Pour parler de la destitution subjective, sans vendre la mèche du baratin pour le passeur, soit ce dont les formes en usage jusqu'ici déjà font rêver à leur aune, – je l'aborderai d'ailleurs.

Ce dont il s'agit, c'est de faire entendre que ce n'est pas elle qui fait désêtre, être plutôt, singulièrement et fort. Pour en avoir l'idée, supposez la mobilisation de la guerre moderne telle qu'elle intervient pour un homme de la Belle Époque. Ça se trouve chez le futuriste qui y lit sa poésie, ou le publiciste qui rameute le tirage. Mais pour ce qui est de l'effet d'être, ça se touche mieux chez Jean Paulhan. *Le Guerrier appliqué*, c'est la destitution subjective dans sa salubrité.

Ou bien encore imaginez-moi en 61, sachant que je servais à mes collègues à rentrer dans l'Internationale, au prix de mon enseignement qui en sera proscrit. Je poursuis pourtant cet enseignement, moi au prix de ne m'occuper que de lui, sans m'opposer même au travail d'en détacher mon auditoire.

Ces séminaires dont quelqu'un à les relire, s'écriait devant moi récemment, sans plus d'intention m'a-t-il semblé, qu'il fallait que

j'eusse bien aimé ceux pour qui j'en tenais le discours, voilà un autre exemple de destitution subjective. Eh bien, je vous en témoigne, on « être » assez fort en ce cas, au point de paraître aimer, voyez-vous ça.

Rien à faire avec le désêtre dont c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter à s'affubler d'un idéal dont le désêtre s'est découvert, précisément de ce que l'analyste ne supporte plus le transfert du savoir à lui supposé.

C'est sans doute à quoi répondait le *Heil !* du kapo de tout à l'heure quand à se sentir lui-même criblé de son enquête, il soufflait : « Il nous faut des psychanalystes trempés. » Est-ce dans son jus, qu'il voulait dire ?

Je n'insiste pas : évoquer les camps, c'est grave, quelqu'un a cru devoir nous le dire. Et ne pas les évoquer ?

J'aime mieux au reste rappeler le propos du théoricien d'en face qui de toujours se fait amulette de ce qu'on psychanalyse avec son être : son « être le psychanalyste » naturellement. Dans certains cas, on a ça à portée de la main au seuil de la psychanalyse, et il arrive qu'on l'y conserve jusqu'à la fin.

Je passe sur ce que quelqu'un qui s'y connaît, me fait fasciste, et pour en finir avec les broutilles, je retiens avec amusement que ma proposition eût imposé l'admission de Fliess à l'Internationale psychanalytique, mais rappelle que l'*ad absurdum* nécessite du doigté, et qu'il échoue ici de ce que Freud ne pouvait être son propre passeur, et que c'est bien pourquoi il ne pouvait relever Fliess de son désêtre.

Si j'en crois les souvenirs si précis que Mme Blanche Reverchon-Jouve me fait parfois l'honneur de me confier, j'ai le sentiment que, si les premiers disciples avaient soumis à un passeur choisi d'entre eux, disons : non leur appréhension du désir de l'analyste, – dont la notion n'était pas même apercevable alors – si tant est que quiconque y soit maintenant –, mais seulement leur désir de l'être, l'analyste, le prototype donné par Rank en sa personne du « Je ne pense pas » eût pu être situé beaucoup plut tôt à sa place dans la logique du fantasme.

Et la fonction de l'analyste de l'École fût venue au jour dès l'abord.

Car enfin il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on

dans la voie psychanalysante ou dans l'acte psychanalytique. Ou peut les faire alterner comme une porte bat, mais la voie psychanalysante ne s'applique pas à l'acte psychanalytique, dont la logique est de sa suite.

Je suis en train de démontrer à choisir pour mon séminaire telles de ces propositions discrètes que noie la littérature psychanalytique, que chaque fois qu'un psychanalyste capable de consistance fait prévaloir un objet dans l'acte psychanalytique (cf. article de Winnicott[1]), il doit déclarer que la voie psychanalysante ne saurait que le contourner : n'est-ce pas indiquer le point d'où seul ceci est pensable, le psychanalyste lui-même en tant qu'il est cause du désir ?

J'en ai assez dit, je pense, pour qu'on entende qu'il ne s'agit nullement d'analyser le désir du psychanalyste. Nous n'oserons parler même de sa place nette, avant d'avoir articulé ce qui le nécessite de la demande du névrosé, laquelle donne le point d'où il n'est pas articulable.

Or la demande du névrosé est très précisément ce qui conditionne le port professionnel, la simagrée sociale dont la figure du psychanalyste est présentement forgée.

Qu'il favorise en ce statut l'égrènement des complexes identificatoires n'est pas douteux, mais a sa limite, et celle-ci n'est pas sans faire en retour opacité.

Tel est, désigné de la plume de Freud lui-même, le fameux narcissisme de la petite différence, pourtant parfaitement analysable à le rapporter à la fonction qu'en le désir de l'analyste occupe l'objet *(a)*.

Le psychanalyste, comme on dit, veut bien être de la merde, mais pas toujours la même. C'est interprétable, à condition qu'il s'aperçoive que d'être de la merde, c'est vraiment ce qu'il veut, dès qu'il se fait l'homme de paille du sujet-supposé-savoir.

Ce qui importe n'est donc pas cette merde-ci, ou bien celle-là. Ce n'est pas non plus n'importe laquelle. C'est qu'il saisisse que

1. Cf. « On Transference », *IJP*, octobre 1956, n°IV/V, p.386-388. Article que j'introduisis le 29 novembre 1967 pour indiquer comment l'auteur ne repère un objet privilégié de son expérience, à le qualifier de *false self*, qu'à exclure sa manœuvre de la fonction analytique telle qu'il la situe. Or il n'articule cet objet que du processus primaire, pris de Freud.

J'y décèle le lapsus de l'acte psychanalytique.

cette merde n'est pas de lui, pas plus que de l'arbre qu'elle couvre au pays béni des oiseaux : dont, plus que l'or, elle fait le Pérou.

L'oiseau de Vénus est chieur. La vérité nous vient pourtant sur des pattes de colombe, on s'en est aperçu. Ce n'est pas une raison pour que le psychanalyste se prenne pour la statue du maréchal Ney. Non, dit l'arbre, il dit non, pour être moins rigide, et faire découvrir à l'oiseau qu'il reste un peu trop sujet d'une économie animée de l'idée de la Providence.

Vous voyez que je suis capable d'adopter le ton en usage quand nous sommes entre nous. J'en ai pris un peu à chacun de ceux qui ont manifesté leur avis, à la hargne près, j'ose le dire : car vous le verrez avec le temps, dont ça se décante comme l'écho du « Loup-y-es-tu ? ».

Et concluons. Ma proposition n'eût changé que d'un cheveu la demande de l'analyse à une fin de formation. Ce cheveu eût suffi, pourvu que se sût sa pratique.

Elle permettait un contrôle non inconçu de ses suites. Elle ne contestait nulle position établie.

S'y opposent ceux qui seraient appelés à son exercice. Je ne puis le leur imposer.

Mince comme un cheveu, elle n'aura pas à se mesurer à l'ampleur de l'aurore.

Il suffirait qu'elle l'annonce.

....

J'arrête là le morceau, les dispositions pratiques dont il se clôt n'ayant plus d'intérêt en ce 1er octobre 70. Qu'on sache pourtant que de n'être pas lu, il fut dit autrement, au reste comme en témoigne la version enregistrée, à le suivre ligne à ligne. Ceux qui d'y avoir été priés, la reçurent, pourront, de sa syntaxe parlée, apprécier l'inflexion.

Celle-ci se fait plus patiente, d'autant que vif est le point qui fait enjeu.

La passe, soit ce dont personne ne me dispute l'existence, bien que la veille fût inconnu au bataillon le rang que je viens de lui donner, la passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait

ce pas de la prendre. Entendez bien : pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant.

Que révèle qu'à applaudir à ce que je marque ainsi ce tournant, on ne s'en oppose pas moins à la disposition la plus proche à en tirer : soit qu'on offre à qui le voudrait d'en pouvoir témoigner, au prix de lui remettre le soin de l'éclairer par la suite ?

Évidemment on touche là la distance, qui tient de moi sa dimension, distance du monde qui sépare le bonhomme qu'on investit, qui s'investit, ce peu importe, mais qui fait la substance d'une qualification : formation, habilitation, appellation plus ou moins contrôlée, c'est tout un, c'est habit, voire habitus à ce que le bonhomme le porte, – qui, dis-je, sépare le bonhomme, du sujet qui n'arrive là que de la division première qui résulte de ce qu'un signifiant ne le représente que pour un autre signifiant, et que cette division, il l'éprouve à reconnaître que l'autre signifiant : *Ur*, à l'*ou*rigine (au départ logique), est refoulé. Par quoi, si on le lui ressortait (ce qui ne saurait être le cas, car nous dit Freud, c'est le nombril de l'inconscient), alors ce serait de son représentant qu'il perdrait les pédales : ce qui laisserait la représentation dont il s'imagine être la chambre noire, alors qu'il n'en est que le kaléidoscope, dans une pagaille à ce qu'il y retrouve fort mal les effets de symétrie dont s'assurent sa droite et sa gauche, ses droits et ses torts, à le remettre d'assiette au giron de l'Éternel.

Un tel sujet n'est pas donné d'une intuition qui fasse bonheur à soutenir la définition de Lacan.

Mais l'extrémisme de celle-ci démarque des implications dont se pare la routine de la qualification traditionnelle, les nécessités qui résultent de la division du sujet : du sujet tel qu'il s'élabore du fait de l'inconscient, soit du *hio*, dont faut-il que je rappelle qu'il parle mieux que lui, d'être structuré comme un langage, etc. ?

Ce sujet ne s'éveille qu'à ce que pour chacun au monde, l'affaire devienne autre que d'être le fruit de l'évolution qui de la vie fait au dit monde une connaissance : oui, une connerie-sens dont ce monde peut dormir sur ses deux oreilles.

Un tel sujet se construit de toute l'expérience analytique, quand Lacan tente par son algèbre de le préserver du mirage d'en être Un : par la demande et le désir qu'il pose comme institués de l'Autre, et

par la barre qui rapplique d'être l'Autre même, à faire que la division du sujet se symbolise du $\mathcal{S}$ barré, lequel, sujet dès lors à des affects imprévisibles, à un désir inarticulable de sa place, se fait une cause (comme on dirait : se fait une raison), se fait une cause du plus-de-jouir, dont pourtant, à le situer de l'objet *a*, Lacan démontre le désir articulé, fort bien, mais de la place de l'Autre.

Tout ça ne se soutient pas de quatre mots, mais d'un discours dont il faut noter qu'il fut d'abord confidentiel, et que son passage au public ne permettait en rien à un autre fanal de même sous-cape dans le marxisme, de se laisser dire que l'Autre de Lacan, c'est Dieu mis en tiers entre l'homme et la femme. Ceci pour donner le ton de ce que Lacan trouve comme appui hors de son expérience.

Néanmoins il se trouve qu'un mouvement qu'on appelle structuralisme, patent à dénoncer le retard pris sur son discours, une crise, j'entends celle dont Université et marxisme sont réduits à nager, ne rendent pas déplacé d'estimer que le discours de Lacan s'y confirme, et ce d'autant que la profession psychanalytique y fait défaut.

Dont ce morceau prend sa valeur de pointer d'abord d'où se fomentait une proposition : le temps de l'acte, à quoi nulle temporisation n'était de mise puisque c'est là le ressort même de son tamponnement.

On s'amuserait à ponctuer ce temps par l'obstacle qu'il manifeste. D'un « Directoire » consulté qui prend la chose à la bonne de s'en sentir encore juge, non sans que s'y distingue telle ferveur à prendre la flèche avant de prendre le vent, mais nettement déjà telle froideur à ressentir ce qui ici ne peut qu'éteindre sa réclame.

Mais de l'audience plus large, quoique restreinte, à quoi prudent, j'en remets l'avis, un tremblement s'élève chez ceux dont c'est l'établissement, que le point que j'ai dit reste couvert pour être à leur merci. Ne montrais-je pas à ma façon de sortie discrète pour ma « Situation de la psychanalyse en 1956 », que je savais qu'une satire ne change rien ?

Comme il faudrait que changent ceux dont l'exercice de la proposition répond au titre de la nomination de passeurs, du recueil de leur témoignage, de la sanction de ses fruits, leur *non licet* l'emporte sur les *licet* qui font pourtant, quels qu'en soient les *quemadmodum*, majorité aussi vaine qu'écrasante.

On touche là ce qui s'obtient cependant de n'avoir pas tempo-

risé, et ce n'est pas seulement que, frayée par l'émoi de mai dont s'agitent même les associations psychanalytiques, il faut dire même les étudiants en médecine dont on sait qu'ils prirent leur temps pour y venir, ma proposition passera haut la main un an et demi plus tard.

A ne livrer, qu'à l'oreille qui puisse en rétablir l'écart, les thèmes, le ton dont les motifs se lâchent à l'occasion des avis que j'ai sollicités d'office, ma réponse laisse, de l'avatar qui me fait sort, une trace propre, je ne dis pas à un progrès, je ne prétends à rien de tel, on le sait, mais à un mouvement nécessaire.

Ce que je puis dénoncer concernant l'accession à la fonction de psychanalyste, de la fonction de l'influence dans son approche, de la simagrée sociale dans son *gradus*, de l'ignorance qualifiée pour ceux qu'on poste à en répondre, n'est rien auprès du refus d'en connaître qui du système fait bloc.

Car on n'a qu'à ouvrir le journal officiel dont l'association donne à ses actes une portée internationale pour y trouver, littéralement décrit, autant et plus que je n'en peux dire. Quelqu'un m'a suggéré à relire l'épreuve de mon texte de préciser le numéro dont j'y fais référence, de l'*International Journal*. Je ne m'en donnerai pas la peine : qu'on ouvre le dernier paru. On y trouvera, fût-ce à ce qu'un titre l'annonce de ce terme même, l'*irrévérence* qui fait cortège à la formation du psychanalyste : on y touche que c'est bien de lui faire enseigne qu'il s'agit. C'est qu'à n'emporter aucune proposition d'aller plus loin dans ces impasses, tous les courages, c'est ce que plus haut je laisse entendre, sont permis.

Autant à dire, quoique seulement depuis mai 68, de débats ronéotypés qui me parviennent de l'Institut psychanalytique de Paris.

A la différence de l'École où se produit ma proposition, de ces endroits ne vient nul écho que personne en démissionne, ni même qu'il en soit question.

Pour moi, je n'ai rien forcé. Je n'ai eu qu'à ne pas prendre parti contre ma proposition à ce qu'elle me revienne elle-même du floor, il me faut le dire : sous des formules plus ou moins bien inspirées, pour que la plus sûre s'impose de loin à la préférence des votants, et que l'École pût venir au jour d'être allégée de ses empêcheurs, sans que ceux-ci eussent à se plaindre ni de la solde prise en son temps de leurs services, ni de l'aura gardée de sa cote.

Je relis des notes qui me font reproche de cette issue, tenant la

perte que j'en supporte pour signe d'un manque de sagesse. Serait-elle plus grande que ce qu'y démontre de sa nécessité mon discours ?

Je sais de la curieuse haine[1] de ceux qui d'autrefois furent empêchés de savoir ce que je dis, ce qu'il faut y reconnaître du transfert, soit au-delà de ce qui s'impose de mon savoir, ce qu'on m'en suppose, quoi qu'on en ait.

Comment l'ambivalence, pour parler comme ceux qui croient qu'amour et haine ont un support commun, ne serait-elle pas plus vive d'un sujet divisé de ce que je le presse de l'acte analytique ?

Occasion de dire pourquoi je n'ai pu longtemps mettre qu'au compte d'histoires le fait étonnant, à le prendre de son biais national, que mon discours fût rejeté de ceux-là mêmes qu'eût dû intéresser le fait que sans lui, la psychanalyse en France serait ce qu'elle est en Italie, voire en Autriche, où qu'on aille pêcher ce qu'on sait de Freud !

L'anecdote, c'est le cas à faire de l'amour : mais comment donc ce dont chacun dans le particulier fait sa règle, peut-il prêter à cette inflation dans l'universel ? Que l'amour ne soit que rencontre, c'est-à-dire pur hasard (comique ai-je dit), c'est ce que je ne puis méconnaître dans ceux qui furent avec moi. Et ce qui leur laisse aussi bien leurs chances, en long, en large et en travers. Je n'en dirais pas autant de ceux qui contre moi furent prévenus, – qu'ils aient mérité de l'être n'y changeant rien.

Mais tout de même ça me lave aux yeux des sages de tout attrait pour la série dont je suis le pivot, mais non pas le pôle.

Car l'épisode de ceux qu'on pouvait croire m'être restés pas par hasard, permet de toucher que mon discours n'apaise en rien l'horreur de l'acte psychanalytique.

Pourquoi ? Parce que c'est l'acte, ou plutôt ce serait, qui ne supporte pas le semblant.

Voilà pourquoi la psychanalyse est de notre temps l'exemple d'un

1. Le croira-t-on : dans le cas dont je l'illustre dans *Scilicet*, 1, on a remis ça de la même veine : soit une lettre dont on se demande par quel bout la prendre, de l'irrépressible de son envoi ou de la confiance qui m'y est faite.

Je dis : le sentiment de ma réalité y est conforme à l'idée qu'on se fait de la norme du côté en question, et que je dénoncerai en ces termes : la réalité est ce sur quoi on se repose pour continuer à rêver.

respect si paradoxal qu'il passe l'imagination, de porter sur une discipline qui ne se produit que du semblant. C'est qu'il y est nu à un tel point que tremblent les semblants dont subsistent religion, magie, piété, tout ce qui se dissimule de l'économie de la jouissance.

Seule la psychanalyse ouvre ce qui fonde cette économie dans l'intolérable : c'est la jouissance que je dis.

Mais à l'ouvrir, elle le ferme du même coup et se rallie au semblant, mais à un semblant si impudent, qu'elle intimide tout ce qui du monde y met des formes.

Vais-je dire qu'on n'y croit pas à ce qu'on fait ? Ce serait méconnaître que la croyance, c'est toujours le semblant en acte. Un de mes élèves un jour a dit là-dessus de fort bonnes choses : on croit ne pas croire à ce qu'on fait profession de feindre, mais c'est une erreur, car il suffit d'un rien, qu'il en arrive par exemple ce qu'on annonce, pour qu'on s'aperçoive qu'on y croit, et que d'y croire, ça fait très peur.

Le psychanalyste ne veut pas croire à l'inconscient pour se recruter. Où irait-il, s'il s'apercevait qu'il y croit à se recruter de semblants d'y croire ?

L'inconsçient, lui, ne fait pas semblant. Et le désir de l'Autre n'est pas un vouloir à la manque.

Introduction de Scilicet *au titre de la revue de l'École freudienne de Paris*

A QUI S'ADRESSE *SCILICET*?

Scilicet : tu peux savoir, tel est le sens de ce titre. Tu peux savoir maintenant, que j'ai échoué dans un enseignement qui ne s'est adressé douze ans qu'à des psychanalystes, et qui de leur fait, depuis quatre ans, a rencontré ce à quoi, en décembre 1967 à l'École normale supérieure où je parle, j'ai fait hommage comme au nombre.

Dans l'un et l'autre de ces temps, j'ai échoué à rompre le mauvais charme qui s'exerce de l'ordre en vigueur dans les Sociétés psychanalytiques existantes, sur la pratique de la psychanalyse et sur sa production théorique, l'une de l'autre solidaires.

Cette revue est l'un des moyens dont j'attends de surmonter dans mon École, qui se distingue en son principe desdites Sociétés, l'obstacle qui m'a résisté ailleurs.

Scilicet : tu peux savoir ce qu'il en adviendra maintenant.

A qui ce *tu* s'adresse-t-il pourtant ? N'es-*tu* rien que l'enjeu à situer dans un temps qui ne se dessine qu'à être l'origine d'une partie à quoi il n'aura manqué que d'être jouée ? Ce temps n'est rien, mais il te fait doublement perdue, Eurydice, toi qui subsistes comme enjeu.

Je dis que la psychanalyse ne joue pas le jeu avec toi, qu'elle ne prend pas en charge ce dont pourtant auprès de toi elle se réclame. C'est de ceci : que l'être qui pense (à ceci près qu'il l'est en tant qu'il ne le sait pas), que cet être, dis-je, n'est pas sans se penser comme question de son sexe : sexe dont il fait bien partie de par son être puisqu'il s'y pose comme question.

Que ces effets soient maintenant irrépudiables, de ce que de leur révélation soit apparu le trait sauvage des expédients dont on y pare,

qu'il soit probable que la sauvagerie s'en accroisse chaque jour à mesure du reniement de cette révélation, voilà ce dont la psychanalyse est directement responsable de faire défaut à dénoncer le défaut qui est au départ.

C'est ce qu'elle fait en le reportant au ratage d'un bien-être oral. Déviation à servir d'exemple pour le statut de l'idéologie, quand on sait de source observée la place de la digestion dans la morale professionnelle du psychanalyste.

Tu que je cherche, sache bien que j'ai ma part de rigolade.

C'est pourquoi je décide de t'appeler : bachelier, pour te rappeler ta place dans cet empire du pédantisme, devenu assez prévalent pour que ta chute même en ce monde ne te promette à rien de plus qu'à l'égout de la culture. N'espère pas y échapper, même à t'inscrire au Parti.

C'est ainsi que je suis moi-même alloué au baquet dit structuraliste et qu'un des plus distingués de mes tenants, m'a averti : « Vous êtes maintenant au niveau du bachelier » (autrement dit : il veut du Lacan).

Il reste ceci de préservé que ton nom cache *bachelor.* Du moins sache que je l'y suppose, n'étant pas de ces cuistres à qui le mot *franglais* puisse évoquer autre chose que la langue anglaise elle-même : *bachelor*, c'est-à-dire pas encore marié.

De ce fait tu n'es pas obligé de soutenir de la révérence due aux mérites d'une personne, l'inconsidéré d'un parti pris dans la question en cause.

Maintenant laisse-moi te présenter : *Scilicet.*

QUI S'ADRESSERA AU BACHELIER ?

Cette revue se fonde sur le principe du texte non signé, du moins pour quiconque y apportera un article en tant que psychanalyste.

Tel est le remède de cheval, le *forcing*, voire le forceps, dont l'inspiration m'est venue comme seule propre à dénouer la contorsion par quoi en psychanalyse l'expérience se condamne à ne livrer passage à rien de ce qui pourrait la changer.

Le nœud étant de ce qu'il est de la nature de cette expérience que celui qui en rend compte à ses collègues ne puisse fixer d'autre

horizon à sa littérature, que d'y faire bonne figure. Voici ce dont tu le délivres de faire rentrer ici le sérieux.

Ceci posé, il importe de distinguer le non signé de l'anonymat. Car il peut inclure qu'à un délai près, que l'expérience réglera des étapes qu'elle engendre, les noms se déclarent d'une liste assumant l'ensemble de la publication.

Pour tout auteur sensible à l'air de poubelle dont notre époque affecte tout ce qui de cette rubrique n'est pas strictement scientifique, à ce qui justifie d'un flot montant le mot de poubellication que nous y avons lancé, c'est déjà là sauver la dignité à laquelle ont droit ceux que rien n'oblige à la perdre. S'il faut en passer, nous le disions à l'instant, par le tout-à-l'égout, qu'on y ait au moins les commodités du radeau.

Au point que tu pourrais, bachelier, te demander comment nous avons pu ne pas nous aviser plus tôt du prix pour nous d'une formule qui est déjà de bonne règle au meilleur champ de la critique.

Quelle vanité nous point-elle donc, je dis : nous les psychanalystes, pour que nul n'y ait vu la solution du problème permanent à suspendre notre plume, celui de la moindre allusion qui nous vienne à faire référence d'un cas ? Référence, on le sait, toujours à portée d'être dénonciatrice, de ce qu'elle ne soutienne un si commun détour qu'il ne prenne appui du trait le plus particulier.

Or ce qui fait obstacle ici n'est pas tant que le sujet s'y reconnaisse, plutôt que d'autres l'y repèrent par son psychanalyste.

Allons plus loin dans ce qui pèse pour nous causer un bien autre embarras. Cette pitoyable confusion dont témoigne le tout-venant de notre production théorique, la même qui des effets de l'ennui prévient sa nocivité, n'a de cause qu'un souci dont le tort est d'être déplacé.

N'étant pas Freud (Roi ne suis), ni Dieu merci ! homme de lettres (prince ne daigne), ce qui nous est permis d'originalité se limite au rogaton que nous en avons adopté d'enthousiasme (Rohan suis) de ce que Freud l'ait une fois dénommé. Cette fois nous l'avons compris : il l'appelle le narcissisme de la petite différence.

Mais à quoi bon si l'on ne signe pas, se distinguer de la scription du « représentant représentatif », qui ne veut rien dire (pour expliquer le refoulé), quand la traduction de *Vorstellungsrepräsentanz* par le représentant de la représentation veut dire ce qu'elle veut dire, et

que, fondée ou non à rendre compte du refoulé, c'est tout au moins l'explication de Freud ?

Et à quoi bon aussi si l'on n'a rien de plus à en dire, promouvoir la *Verleugnung* intraduisible [1], sinon pour montrer qu'on a lu Freud, comme un grand, – quand, faute de pouvoir vérifier qui est grand au bas d'une page, la tournure louche du terme ne se rabattra que trop bien sur la propre poussée du col à quoi il sert de montant ?

Voilà-t-il pas des pièges qui, d'être dès lors écartés, valent bien l'abnégation très relative que constitue l'incognito dans un milieu de spécialistes. J'aimerais savoir à qui a nui de n'avoir pas signé une partie de son ouvrage d'un autre nom que celui de Bourbaki.

Dois-je dire que c'est la signature collective sous laquelle une équipe a refait, sur le fondement de la théorie des ensembles, l'édifice entier des mathématiques ?

Oui, si c'est l'occasion de marquer ce qui, outre la modestie qui s'impose à nous de la laxité trop grande encore de nos symboles, nous empêche de nous faire abri du nom de Canrobert. C'est qu'en notre entreprise il nous faut surmonter des coordonnées de « temps logique » (cf. mes *Écrits*, sous ce titre) qui seront motivées plus loin, et qui, pour n'être pas absentes, à ce que nous pouvons en apprécier, du champ mathématique, y sont pourtant solubles assez pour permettre l'avènement de ce qui est loin de se réduire à un *label* d'usage.

Indiquons seulement qu'une telle dénomination suppose la couture achevée de la place du sujet dans la configuration signifiante, et qu'elle ne pourrait figurer dans notre champ qu'à obturer ce dont nous devons préserver la béance.

Ce serait égarer l'attention que de confirmer ce que nous en indiquons ici, de ce que la figure d'un tel sujet s'accommode d'être empruntée à l'épopée de la débandade, ou, si l'on veut, au jeu de massacre.

Sens-y, bachelier, le prélude à ce qu'il me faille m'y offrir maintenant moi-même.

1. Intraduisible même par : démenti.

De ce que signe Lacan

Le nom d'équipe est en impasse de ce que nous poserons de fait avant d'en montrer l'économie : c'est pour le dire bille en tête que notre nom propre, celui de Lacan, est, lui, inescamotable au programme.

Je ne vais pas ici rappeler ce qui résulte, là où un système symbolique tient à l'être de nécessiter qu'on le parle, de ce qu'une *Verwerfung* s'y opère : soit le rejet d'un élément qui lui est substantiel. La formule en est pierre d'angle de mon enseignement : il reparaît dans le réel.

Eh bien, c'est ce qui dans le discours psychanalytique est arrivé pour mon nom, et c'est là ce qui rend impossible de retirer sa signature de ma part dans *Scilicet*.

Ce qui a fait ce nom devenir trace ineffaçable, n'est pas mon fait. Je n'en dirai, sans plus d'accent, que ceci : un déplacement de forces s'est fait autour, où je ne suis pour rien qu'à les avoir laissées passer.

Sans doute tout tient-il dans ce rien où je me suis tenu à l'endroit de ces forces, pour ce que les miennes à ce moment me paraissaient juste suffire à me maintenir dans le rang.

Qu'on ne feigne pas d'entendre que je devais pour cela me contenir. Si je n'ai rien distrait, fût-ce pour ma protection, d'une place que d'autre part personne ne songeait à tenir, c'est à m'effacer devant elle pour ne m'y voir qu'en délégué.

Je passerai ici sur les péripéties d'où, dans la psychanalyse, ma position est sortie faite. Elle doit beaucoup à ceux qui campent en son centre.

Mais elle m'oblige à ramener au nom de Freud le mouvement qu'elle en a pris au départ.

Qu'à ce nom attienne non plus une Société, mais une école, c'est ce qui comporte qu'à nous en tenir à l'organe dont en *Scilicet* cette école s'appareille, elle l'ouvre à tout ce qui fait recours à Freud, fût-ce pour y justifier ce qui s'en transmet dans ladite Société.

Nous n'avons d'autre but que de permettre dans cette Société même le bris des liens dont elle entrave ses propres fins.

Disons que nous irons jusqu'à publier une fois ce qui ne ferait que prétendre à dépasser son niveau présent : à titre démonstratif.

Mais n'est-ce pas faire la partie belle à quiconque de ses tenants

que de lui offrir la place qui, d'être anonyme pour lui dans *Scilicet*, le restera, s'il lui convient ailleurs ?

Le public nous jugera à la façon dont nous tiendrons le défi ici porté, s'il est relevé là où il s'adresse.

Que de la part que je prendrai dans la rédaction de *Scilicet*, il n'y ait rien qui ne soit signé de mon nom en fera l'épreuve juste.

Et c'est pourquoi je m'engage aussi à ne pas intervenir sur le texte de ce qui y sera admis pour s'articuler du propos de Lacan.

Ce propos lacanien est celui d'une transcription telle qu'après avoir réunifié le champ de la psychanalyse, elle donne à l'acte qui le soutient le statut dont le point culmine aux derniers traits de mon enseignement.

Il doit ici faire ses preuves pour qui n'en a pas l'usage. Mais dès maintenant il se pose comme rompant la contestation, à ouvrir certains points de pratique qui sont ceux-là précisément que l'organisation même de la psychanalyse aujourd'hui est faite pour rendre intouchables ; à savoir ce que la psychanalyse didactique peut se proposer comme fin.

C'est ici que nous retrouvons l'enjeu qui fait de toute la partie une affaire beaucoup moins gagée que notre exposition jusqu'ici ne le laisse à penser.

Qu'on me permette de clore ce chapitre d'un petit apologue, à bien soupeser avant d'en rire.

Que ce fût Shakespeare qui joua le *ghost* dans *Hamlet*, est peut-être le seul fait de nature à réfuter l'énoncé de Borges : que Shakespeare fut, comme il dit, personne *(nobody, niemand)*.

Pour que la psychanalyse par contre redevienne ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un acte à venir encore, il importe qu'on sache que je ne joue pas le *ghost*, et pour cela, moi, que je signe.

UN BUT DE CONSOLIDATION

PPH. Passera pas l'hiver. Telle est l'irrévérence dont une jeunesse qui nous doit d'être laissée à ses seuls moyens dans ses rapports avec la vie, rétablit la distanciation qui convient à la classe d'âge à laquelle j'appartiens.

J'aimerais que son sigle vînt à prendre l'autorité de celui du PMU pour que s'y livre la structure de pari, d'où une psychosociologie qui ne serait pas pur bouffonnage, prendrait son fil.

Ce serait bien l'honneur qui devrait revenir à la psychanalyse que d'assurer ce premier pas. Faute d'y répondre, il est juste qu'elle en trahisse la vérité comme plus patente en son sein.

Le ton qu'elle prendrait pourtant serait plus drôle à seulement trancher sur l'abjection de celui qui y est courant.

En ce déduit qui concerne la mort de l'autre, elle recourra, comme à son ordinaire, au babyisme grâce à quoi elle laisse intacte la vérification de l'éthique, celle qui s'adorne du chevrotement d'un *et nunc erudimini* séculaire. Il lui suffira d'en charger le bébé qui vous énonce à son papa : « Quand tu seras mort... », à peu près du même temps qu'il a l'usage de la parole.

A chaque hiver donc à passer, la question se pose de ce qu'il y a de négociable à être élève de Lacan. C'est une action, au sens boursier, dont on conçoit qu'on la garde, si l'on sait (il faut le savoir pour suivre ici la mécanique) que mon enseignement est le seul qui, au moins en France, ait donné à Freud quelque suite.

La transaction, d'autre part, cela ne se sait pas moins, s'en est faite de façon qui peut passer pour profitable, puisqu'une habilitation qui se targue d'être internationale en était le prix.

Il est clair que je dois mettre quelque chose à l'abri de ces effets de marché.

L'obstacle est qu'ils aient pris force d'être intégrés à la propagande dont ladite Internationale a pris l'office en ma faveur.

Imagine, bachelier, car il faut que je t'aide pour que tu saches ce qu'il en est du côté dont tu serais en droit d'attendre un air différent de la vachardise à quoi tout te promet, imagine ce que tu pourras de la « formation » du psychanalyste, d'après l'obéissance qu'a obtenue d'une salle de garde (une salle de garde cela voulait dire : fronde permanente, en un temps), l'obéissance, dis-je, qu'a obtenue d'une salle de garde, de la Salle de garde de Sainte-Anne pour la nommer, la Société qui représentait à Paris ladite Internationale, à y proférer en son nom l'interdit de franchir la porte où se tenait à chaque retour du mercredi, à l'heure de midi et à deux pas, un enseignement, le mien, qui bien entendu était de ce fait l'objet d'un commentaire plus ou moins approprié, mais permanent.

Cette obéissance n'a cassé qu'après sept ans passés, par l'effet du mauvais exemple qu'osèrent donner certains de la rompre, dès qu'une titularisation leur eut donné garantie suffisante contre une vindicte directoriale. (Garçons plus du tout *bachelors*, après la trentaine passée, tu les retrouveras plus loin.)

Tu conçois, je pense, la puissance de pénétration qu'en prend le dire, ainsi cerné, car il ne suffit pas de se terrer, il faut marcher au pas, et comment le faire si on ne sait pas ce qu'il est interdit de penser. C'est qu'à l'ignorer, il n'est pas impensable qu'on se mette à le penser tout seul : ça devient même plus que probable à admettre qu'il puisse y avoir dans un enseignement, au reste offert à toute critique, fût-ce ce seul grain de vérité, dont voulait bien faire hommage à Freud, bien que gardant l'épine d'avoir été éconduit par lui, le responsable d'une « formation », – qui, après tout, répond à son titre dans une certaine finalité.

Je ne puis laisser ce côté sans indiquer ce qui s'en implique de ce que la psychanalyse permet de définir techniquement comme effet de transfert.

A toutes fins édifiantes, je publierai le poulet prodigieux d'« ambivalence » (pour user du mot dont la bonne éducation psychanalytique désigne la haine, car chacun s'y veut averti que ce soit masque de l'amour), du poulet, dis-je, que j'ai reçu d'un des plus doués de la troupe ainsi formée, pour m'être laissé aller simplement à lui faire savoir le bien que je pensais d'un de ses propos (ceci d'une sorte d'élan pour quoi je n'ai guère de loisir et dont je n'attendais pas de spéciale reconnaissance, en tout cas nulle qui fût aussi rémunératrice).

Je ne peux rien à la peine du transfert mis ici en son lieu.

Nous revenons à l'embarras que *Scilicet* doit lever.

Je l'ai dit : c'est celui qui touche au négociable du titre d'être notre élève.

Nous entendons, dans les limites du PPH qui en définit l'aléa, assurer ce titre d'un avenir moins spéculatif.

Il suffirait que ceux de mes élèves que j'aurai reconnus comme tels de ce qu'ils aient contribué à ce titre à *Scilicet*, veuillent tenir pour ferme à l'avenir qu'ils ne reconnaîtront eux-mêmes, au titre qu'ainsi ils tiennent de moi, que ceux qu'ils auront admis à la même contribution.

Ceci suppose une qualité dont leur propre travail donnera la

mesure, et peut éteindre le ballant, par quoi les effets de marché décrits répercutent à notre passif, soit d'un retour qu'il faut dire juste, ce que nous devons de crédit à l'Internationale.

Précisons bien que *Scilicet* n'est fermé à personne, mais que quiconque n'y aura pas figuré, ne saurait être reconnu pour être de mes élèves.

Ceci me paraît la seule voie à l'avènement de Canrobert, avec notre PPH révolu.

Car nous pouvons tenir pour démontrée la faiblesse de ce qui ne se pare d'un usage même contrôlé de nos termes, qu'à en coiffer une formation « personnelle », comme on dit ailleurs, prise d'une tout autre source.

C'est bien là que s'avoue l'essence de fiction dont se supporte le standard dit international de la psychanalyse didactique. Comment tel qui connaît mieux que personne, pour continuer de s'en régaler, l'exorbitant de la théorie du psychanalyste qui l'a formé, peut-il croire que de cette formation il ne reste pas marqué, assez pour ne pouvoir être plus qu'à côté de cette place du sujet où advient le psychanalyste ?

Car si cet exorbitant, je l'ai dénoncé dans son ressort le plus intime, si j'ai fait exemple de ses ravages dans des séances de travail où ce tel a participé, comment peut-il croire qu'il suffise du rajout de ma construction théorique pour corriger les effets que sa place retient de cet exorbitant ?

Qu'on ne me force pas à donner noms et exemples. C'est moi ici qui fais à une formation plus de crédit que ceux qui s'y sont tenus, et je ne le fais que d'expérience, tout incliné que j'aie été à la tenir pour réversible, de ce qu'elle m'offre une oreille avertie.

Mais ce qui tranche en la question, c'est qu'on reste solidaire d'une transmission qu'on sait feinte ; c'est qu'à y garder son confort, on en démontre son mépris.

Nul développement de mon propos n'est à attendre de qui s'en fait une plume de plus.

Reste qu'il en est qui sont près de moi depuis toujours et qui ont reçu chacun de mes termes en quelque sorte de naissance.

De leur naissance à la psychanalyse, c'est le mieux, mais aussi bien n'est-ce quelquefois que de la naissance de ces termes qui leur a donné du tintouin, le même qu'à moi, qu'ils me pardonnent.

De cette souche sont provenus des rejets excellents, fort dignes

d'être retenus, et généralement cités avec avantage, sinon toujours pertinemment par ceux qui s'essaient à traduire mon enseignement pour le dehors.

Elle a néanmoins subi une sorte de gel d'une tentative pour se faire reconnaître dans l'Internationale, tentative dont le malheur fut, il faut le dire, mérité, puisqu'il était, dès son principe notoire autant qu'explicite qu'aucun mérite de doctrine ne présentait le moindre intérêt pour les instances invoquées, mais seulement l'observance à respecter d'un certain conformisme.

Qu'une génération traîne la marque de s'être sentie proprement jouée, est d'autant plus irrémédiable que ce fut bien effectivement ce que pouvaient et ce que firent les instances en question. Or cette marque consolide la passion même sans laquelle un jeu aussi minable eût été sans prise.

C'est pour cela que la négociation du titre : élève de Lacan, reste le signe de l'inassouvissement qui leur barre une suite plus radicale.

Puisse le champ de *Scilicet* leur permettre de dissiper une fascination assurément fort coûteuse, d'avoir pour eux occupé les années qui pour la moyenne des esprits donnent à la créativité sa chance, avant qu'elle se tarisse.

Dans la carrière ici ouverte, aucune position n'est acquise d'avance. Et que le PPH s'inverse en HPP : holà à prétention pareille !

Ce premier numéro comprendra deux parties :

L'une s'ouvre de la contribution que j'ai apportée à l'École, en une proposition que je publie en témoignage de ce que mon pouvoir y trouve sa limite [1].

Elle se complète de trois discours préparés pour des conférences dont j'ai été prié dans trois villes d'Italie, et dont l'École a l'hommage [2].

La deuxième partie inaugure *Scilicet*, d'être non signée.

1968

1. Ce texte est repris ici même, p. 243-259.
2. Ces trois textes sont repris ici même, p. 329-359.

Adresse à l'École

ADRESSE DU JURY D'ACCUEIL À L'ASSEMBLÉE
AVANT SON VOTE, LE 25 JANVIER 1969

Il y a la psychanalyse et il y a l'École.

A distinguer en ceci que l'École se présente comme une personne morale, soit comme tout autre corps : qui se soutient de personnes, elles physiques et un peu là.

La psychanalyse par contre est fonction de l'ordre du sujet, lequel se démontre dépendre de l'objet qui, ce sujet, le refend.

Peser les personnes, énonciation dont on n'aurait osé espérer l'impudence, est le moyen le plus impropre au recrutement du psychanalyste, qui fonctionne même à partir d'une personne de peu de poids. C'est pourtant ce qui s'est fait, Dieu sait comment ! jusqu'à ce jour.

Ce que met en cause la proposition du 9 octobre 1967, c'est de savoir si la psychanalyse est faite pour l'École, ou bien l'École pour la psychanalyse.

D'un côté la réponse brouille les traces à des exploits de bel esprit sur le dévouement à Lacan, soit à la personne de son auteur.

D'un autre côté, on argumente comme si, dans l'École, les personnes n'étaient pas déjà là, comme on dit : en titre, et bel et bien.

Or c'est ce dont la proposition tient compte. Car si elle va à décider de ce que l'École produise ou non du psychanalyste, elle ne méconnaît pas que la psychanalyse ne se produit pas sans moyens, qui ne vont pas sans de personnes se composer, ni sans, avec elles, composer.

La théorie de la formation, avons-nous écrit, est absente. Qu'on lise le texte : elle est dite absente au moment qu'il ne faudrait pas, et nulle contradiction à ajouter que c'est au moment où se *résout* une psychanalyse. Il faut bien, bien ou mal, en effet que le pas se résolve, pour quoi l'on se résout en fait à se passer de l'examen de la psychanalyse.

Faudrait-il pour autant contester les personnes, soit les situations

acquises ? Ce serait se priver de l'acquis des situations, et c'est ce que la proposition préserve.

A en partir, nul n'est contraint de se soumettre à cet examen d'un moment, qu'elle marque comme la passe : ceci parce qu'elle le redouble d'un consentement à cet examen même, lequel elle pose comme épreuve de capacité à prendre part à la critique comme au développement de la formation.

C'est cette liberté même qui impose la sélection d'un corps dit AE. Et s'il est ainsi confluent au corps existant déjà sous ce titre, c'est qu'il n'y a aucune raison de refuser à ce corps la capacité dont la nouvelle sélection se motive.

Il y a tout lieu au contraire qu'il en reçoive ici l'hommage.

Que cet hommage, tel le décline, pourquoi pas ? Qu'on applaudisse cette démission comme un défi, nous rappelle que la démagogie ne saurait être unilatérale. Il y faut aussi un public : ceci prouve qu'il ne manque pas.

Mais n'empêche pas qu'il faille s'en remettre à lui pour trancher des mérites des candidats à un premier jury.

En l'absence, oui, en l'absence de toute pratique d'un tel accès qui ne relève du pèse-personne, l'assemblée choisit ceux qui auront à en trouver une différente.

C'est faire fonds, Lacan l'a dit, sur l'esprit de la psychanalyse, qu'il faut bien censer pouvoir se manifester par vous, puisqu'on ne peut l'attendre ailleurs.

De toute façon il faudra bien que vous en passiez par l'attribution à certains de fonctions directives, pour obtenir une distribution prudente de votre responsabilité collective. C'est un usage qui peut se discuter en politique ; il est inévitable dans tout groupe qui fait état de sa spécialité au regard du corps social. A ce regard répond l'AME.

Ces nécessités sont de base. Elles pèsent même *in absentia* pour employer un terme de Freud. Simplement, *in absentia*, elles se déchaînent dans tous les sens du mot.

Or le temps court et d'une sorte qui exclut qu'on continue de s'en tirer par des valabrégags.

C'est pourquoi les « principes concernant l'accession au titre de psychanalyste dans l'École freudienne de Paris », repris de la proposition du 9 octobre par le jury d'accueil, sont présentés au vote de l'assemblée sans un changement

Sur l'avis du directeur, l'assemblée votera en versant à l'urne un bulletin où s'aligne, de gauche à droite dans l'ordre du moindre assentiment, chacun des trois projets qui lui sont présentés : soit A, celui du jury d'accueil, B, celui de la liste que P. Alien se trouve alphabétiquement ouvrir, C, celui d'Abdouchéli.

Ce mode de vote dit préférentiel est un test au sens où il permet de se produire (dans 9% des cas pour un groupe de votants aussi étendu que le nôtre) à l'effet Condorcet.

On sait que cet effet désigne le résultat inconsistant, où un choix dominant un autre et celui-ci un troisième, le troisième domine néanmoins le premier, ce qui exclut d'en rien conclure.

Il serait ici signifiant redoutablement d'une carence de ce que nous avons appelé l'esprit de la psychanalyse.

K.J. Arrow, pour se référer à un autre ordre, celui d'une détermination *logique* de l'intérêt général, a démontré qu'hors l'unanimité, celui-ci ne saurait se déterminer que de l'opinion d'un seul.

Un corps constitué, quel qu'il soit, peut se permettre d'ignorer tout de la logique et de lui substituer le psychodrame par exemple.

Ceci n'empêche pas la logique de tourner, et de faire tourner ce corps avec elle, pour ou contre ses aises[1].

1. La proposition A, préférée par la majorité absolue des votants, fut adoptée (2000).

Allocution sur l'enseignement

PRONONCÉE POUR LA CLÔTURE DU CONGRÈS DE L'ÉCOLE FREUDIENNE DE PARIS, LE 19 AVRIL 1970, PAR SON DIRECTEUR

Je n'ai rien préparé[1] pour clore, comme le pli s'en est pris, de mon allocution ce congrès.

C'est que, vous avez pu le voir, à mesure qu'il s'avançait, j'en notais toujours plus.

Ainsi l'ai-je poussé de la voix le premier jour, ayant le sentiment d'avoir quelque chose à y dégeler.

Puis m'en suis tenu à écouter d'un silence dont la garde me fut de profit. Car ce congrès loin de m'ennuyer, comme ça m'arrive disons parfois, m'a grandement retenu, même à tenir compte des absences dont je m'excuse auprès de ceux qui auraient pu y trouver manque.

Pour tout dire, ce congrès m'a été un enseignement. Ça peut paraître bien le cas de le dire, d'un congrès sur l'enseignement.

Mais c'est peut-être là que se trouve le cheveu, à la vérité la crinière, ce n'est sûrement pas qu'il ait atteint son objet, pas sûrement même qu'il soit entré dans son sujet.

Car notons-le après Nemo, qui de sa jeunesse nous fait espoir, notre congrès s'annonçait : de l'enseignement. Pas moins : pas de l'enseignement de la psychanalyse, de l'enseignement tout court.

Que quelque chose vous soit, à ce qu'ainsi on s'en exprime : un enseignement, ne veut pas dire qu'elle vous ait rien appris, qu'en résulte un savoir.

J'y donne réflexion, entendez-la balistique, à m'étonner qu'il ait paru à tout instant aller de soi que l'enseignement, c'était transmission d'un savoir, horizon étant pris de la balançoire à faire aller et retour de l'enseignant à l'enseigné : leur relation, pourquoi pas ? c'est

1. A l'inverse de ce qu'il en est pour ma « réponse » de plus haut, le texte est ici second, dont le parlé sera distribué de même. [La réponse dont il s'agit est le « Discours à l'École freudienne de Paris », ici-même, p. 261-281.]

le bateau qu'il y faut, à trouver à la foire de notre temps sa volée pas autrement folle que la relation médecin-malade par exemple.

L'actif et le passif, le transitif et le corollaire, l'informatif et l'entropique, rien n'est de trop pour le pot-bouille de ce manège.

Une remarque à assainir notre cas : c'est que l'enseignement pourrait être fait pour faire barrière au savoir. Le plus humble des pédagogues, comme on dirait sans rire, peut à quiconque en donner le soupçon.

D'où jaillit le peu d'évidence disons : de la relation savoir-enseignement.

Peut-être n'en paraîtrait-il pas excessif de postuler que le savoir est chose au monde plus répandue que l'enseignement ne se l'imagine ?

Pourquoi resterait-on sourd au glissement que cette année plus encore, j'imposais au savoir à l'homologuer à la jouissance ?

S'il semble que le psychanalyste eût pu s'aviser plus tôt de ce que l'implique à peu près tout ce qu'il dit, n'est-ce pas à recouper la chose de ce que l'enseignement est là l'obstacle à ce qu'il sache ce qu'il dit ?

Il y suffit de voir que sur ce biais c'est l'instinct qui le déroute, soit une notion qui ne tient que de la fabrique de l'enseignement.

Bien sûr est-il dans mes principes de n'espérer rien de ce que mon discours soit pris comme enseignement. Mais ne venons pas tout de suite à ce point qui a fait débat ce dernier jour.

Il reste étrange que mes formules, mes quadripodes de cette année, n'aient même pas été invoquées dans les propos à elles les plus tangents. Alors qu'on n'aurait rien perdu à les poser au tableau noir.

C'est le temps qu'il faut, je dois l'admettre, à ce qu'on en vienne à mon discours là où il est fait pour servir. Telle, ma thèse de médecine a été le fil dont Tosquelles m'a dit avoir démêlé le labyrinthe que lui fut le Saint-Alban où la guerre, les guerres plutôt, l'avaient porté. Mais quand il me l'a appris, je pouvais croire qu'elle dormait, ma belle thèse, tout autant que les dix ans que ça avait duré avant. Pourquoi cette Belle au Bois, la ferais-je maintenant courir ?

Enseignants, donc vous me fûtes. Non sans que m'en poigne quelque désêtre : ça doit se sentir depuis un moment. En suis-je de vous plus enseigné ? Car ce n'est pas là le couple obligatoire, dont viennent de se rebattre vos oreilles.

Ce qui de l'aimant à l'aimé fait route peu sûre, devrait rendre plus prudent à, de ces couples de participes, se fier au transport.

Je suis surpris que, plutôt que du transitif induire le transit, on n'y ait jamais vu occasion d'introduire l'ambivalence, et d'un pas moins courant à ce que mal(e)honnêteté s'en ébatte.

Que l'aimant emporte le haï, pour être net, ça ne veut pas dire qu'amour et haine, c'est tout un, autrement dit : ont le même support. Deux au contraire.

Qu'on parte pour cette partition de : partant, parti. Ce sera mieux.

De là à ce que le transitif ne le soit pas tant qu'on l'imagine, il n'y a qu'un pas... de la transition dont rien ne se véhicule.

Et qu'on ne m'arrête pas à ce que j'ai dit : que l'amour est toujours réciproque, car justement c'est de ce qu'à susciter l'aimant, ce n'est pas ce dont il est épris.

D'où revient l'épingle : comique.

A la vérité, c'est de la division du sujet qu'il s'agit : qui de son battement fait l'objet surgir en deux places sans support.

Je ne peux être enseigné qu'à la mesure de mon savoir, et enseignant, il y a belle lurette que chacun sait que c'est pour m'instruire.

Ambivalence dont ce n'est pas que le psychanalyste la confirme, que sa position se rehausse.

C'est de la relation plutôt, là le mot n'est pas bouffon, la relation : psychanalysant-psychanalysé que nous marquons un but en l'affaire.

A condition bien sûr qu'on sache où est le psychanalysant. Il est vrai que c'est comme si tout le monde en avait été averti du moment même où le mot : psychanalysant a été par moi proféré pour en débaptiser ledit : psychanalysé, de mode français.

Lui aurais-je joué au psychanalysant, de ce qu'il n'y en ait plus que pour lui chez mes collègues, le mauvais tour de faire que, pour être psychanalysé, c'est midi sonné, qu'aussi bien il peut se résigner à ne l'être pas plus qu'au dire de Freud ne le sera jamais un psychanalyste ?

Mais laissons cela quand ce dont il s'agit, c'est de quoi vient à être analysé. Si on le sait, pourquoi ne pas le dire, dire qu'on le sait, entends-je.

Reste à savoir si on l'enseigne. C'est là qu'il faut revenir à la remarque de Nemo. Pour l'enseignant, le chercher d'ailleurs que de

son office, de son office quant au savoir, soit : de ce qu'il est effet de l'enseignement.

Je surmonte ce qui me fait fatigue de devoir sur le tableau poser ce que j'ai appelé mes quadripodes, et je vous invite à vous fier à ce que ce soit où est l'S barré, que l'enseignant se trouve, se trouve quand il y a de l'enseignant, ce qui n'implique pas qu'il y en ait toujours dans l'S barré.

Cela veut dire que l'enseignant se produit au niveau du sujet, tel que nous l'articulons du signifiant qui le représente pour un autre signifiant, qui sait lequel ? Y suffisant que cet autre se sache, pour que le sujet sorte du savoir à y rentrer : n'est-ce pas proprement le mouvement dont l'enseignant, l'enseignant comme essence, se sustente ?

Comme statut, cela dépend d'où le discours lui fait place.

Vous savez que cette année j'en ai articulé quatre du glissement de quatre termes sur quatre positions, orientées d'en permettre la permutation rotatoire.

Dans le discours que je dis du Maître, c'est bonnement l'enseignant, le législateur (Lycurgue, qu'il ose s'appeler parfois), qui supporte la loi, cette loi dont c'est merveille que nul ne soit censé l'ignorer, de ce que c'est l'enseignant même.

N'est-ce pas là toucher comment pour la jouissance, d'être légiféré, – s'idéalise, et s'incarner n'en est qu'une forme, la raison dont le sujet fait le fantôme : raison, qui va jusqu'à de Déesse charnelle se supporter.

C'est dans cette trace qu'un Hegel persuade l'esclave qu'à travailler, il va de son savoir atteindre à l'absolu, que l'absolu de l'empire du maître sera son empyrée à lui : il peut atteindre ce dimanche de la vie dont un humoriste a fort bien crayonné la farce dont, à s'en faire l'assidu, il n'avait pas perdu le nord.

Le plus drôle est encore ce qu'on s'imagine en politique d'avoir corrigé de l'entreprise, alors que c'est de là qu'Hegel triomphe en l'improbable duperie qu'il avoue : de la ruse de la raison.

Le savoir venant à la place de l'agent, c'est le quart de tour dont avec Charlemagne disons, s'institue le discours de l'Université. Bien sûr l'histoire ne suffit-elle pas à décrire la structure.

Le savoir fait agent, rejoint notre propos, de s'avérer être l'enseignement. L'enseignement est le savoir que cette place d'où il règne,

dénature en somme. Qu'on me pardonne là le sommaire, mais cet en somme c'est aussi le savoir mis en Somme, avec un grand S, et pourquoi en cette voie me priver : le somme, pour être là, vaut la somme. Le sommeil du savoir engendre des monstres, à vrai dire policés : à suivre le guide de mon $\not S$ barré, vous voyez que l'enseignant se trouve ici au registre de la production, ce qui ne sort pas du vraisemblable.

Dire de quelle ordonnance cette production s'agence ne serait rien de plus que de laisser la crise présente de l'Université s'avérer comme structure, à faire ritournelle à son sujet, de notre : c'est un enseignement.

Il est évident que c'est à ce que le plus-de-jouir qui s'incarne des gosses de maître, ne reste en rien enseigné, sauf à se servir de l'enseignant, que ceux qui en ont de famille la recette, relèveront les signifiants-maîtres qui ne sont pas la production, mais la vérité de l'Université. (Cf. S^1 dans le quadripode.) Cela pour, d'Oxford et de Cambridge, être éventé, c'est-à-dire trop étalé pour ne pas s'être détendu, n'en garde pas ressort moins vif en des lieux d'impudence pas moindre.

Il faut noter ici pourtant que pour venir à l'enseignement, le savoir doit par quelque point être savoir de maître, avoir quelque signifiant-maître à faire sa vérité. C'est la marque des arts dits libéraux dans l'Université médiévale. La libéralité dont ils prennent mandat, n'est rien d'autre… On peut s'attarder aux exemples où l'usure du temps laisse voir très bien les fils de la structure, là où ils n'ont plus d'intérêt de ne plus rien conduire. Un savoir à passer par le compagnonnage, fait autre fonction de la maîtrise.

C'est de ce qui s'appelle la science qu'il s'agit pour nous, d'en apprécier l'appoint au discours du capitalisme. Y faut-il l'Université ?

Je n'ai fait cette année qu'affirmer l'antécédent qui me paraît sûr, que dans sa racine grecque la science, ce qui se dit ἐπιστημη, si bien la reconduit la nôtre, est affaire de maître où la philosophie se situe d'avoir donné au maître le désir d'un savoir, la spoliation de l'esclave s'y consommant de ce savoir nouveau *(scienza nuova)*.

C'est l'intérêt de voir apparaître dans le quadripode que je désigne du discours de l'hystérique, un savoir comme production du signifiant-maître lui-même, mis en place d'être interrogé du sujet porté à l'agent.

Sans doute est-ce là faire énigme, mais qui éclaire beaucoup de choses à oser reconnaître en Socrate la figure de l'hystérie, et dans le balayage à quoi Descartes procède des savoirs, le radicalisme de la subjectivation où le discours de la science trouve à la fois l'acosmisme de sa dynamique et l'alibi de sa noétique, pour ne rien changer à l'ordre du discours du Maître.

On touche là, à la mesure des deux quarts de tour opposés dont s'engendrent deux transformations complémentaires, que la science, à nous fier à notre articulation, se passerait pour se produire du discours universitaire, lequel par contre s'avérerait de sa fonction de chien de garde pour la réserver à qui de droit.

C'est du demi-tour constitué par le discours de l'analyste, soit du discours qui prend sa place d'être d'une distribution opposée à celle du discours du Maître, primaire, que le savoir vient à la place que nous désignons de la vérité.

Du rapport du savoir à la vérité prend vérité ce qui se produit de signifiants-maîtres dans le discours analytique, et il est clair que l'ambivalence de l'enseignant à l'enseigné réside là où de notre acte, nous faisons voie au sujet en le priant de s'associer librement (ce qui veut dire : de les faire maîtres) aux signifiants de sa traverse.

Cette production la plus folle pour n'être pas enseignable comme nous ne l'éprouvons que trop, ne nous libère pas pour autant de l'hypothèque du savoir.

C'est donc lapsus qu'à tâter de l'enseignement, certains font d'avancer on ne sait quelle subversion du savoir.

Bien au contraire le savoir fait-il la vérité de notre discours.

Notre discours ne se tiendrait pas si le savoir exigeait le truchement de l'enseignement. D'où l'intérêt de l'antagonisme que je souligne ici entre l'enseignement et le savoir. Néanmoins est-ce du rapport du savoir à la vérité que notre discours pose la question, à ce qu'il ne puisse la résoudre que des voies de la science, c'est-à-dire du savoir du maître.

C'est en cela que la façon dont la vérité se formalise dans la science, à savoir la logique formelle, est pour nous point de mire à ce que nous ayons à l'étendre à la structure du langage. On sait qu'en cela est le noyau d'où procède mon discours.

Il faut savoir si ce discours tombe sous le coup de l'enseignement.

Puisqu'en somme il ne s'est agi que de cela : de l'embarras que mon enseignement cause dans l'École.

Pourquoi ceux qui s'en emparent, n'y mettraient-ils, au goût, voire à l'aise d'autres apôtres, que verbiage emprunté ?

S'agit-il là de sommer quiconque de faire la preuve du bien-senti de ce qu'il exprime ? A la vérité, qui se ferait témoin de l'accent de vérité ?

Pourtant je sais ce que je trouve à redire, d'être repris dans telle suite, d'un tour universitaire qui ne trompe pas à la vider de l'acte qui l'a faite.

A quoi Kaufmann a beau jeu d'agiter qu'après tout je ne fais pas un « cours de psychanalyse » (c'est bien ce que je revendique et l'on voit le malentendu), – et que le meilleur de ce que j'inspire, satisfait au discours universitaire, à preuve que le graphe est de bon ton, voire de bon usage en maints champs, cadrés par l'Université, de l'enseignement.

Je n'y vois certes pas d'objection, si ce n'est qu'il reste curieux que le graphe, où qu'il prospère, ne se soit produit qu'à y être importé du discours du psychanalyste.

Soit d'où l'acte commande que la cause du désir soit l'agent du discours.

Ce qui me sauve de l'enseignement, c'est l'acte, et ce qui témoigne de l'acte, c'est que je n'ai jamais eu de lendemain pour mon abri, ni d'abri que je ne tienne de ce qui, à rester sourd à ce que j'apporte, s'offre le luxe d'étaler qu'il peut se passer de son manque pour subsister fort lourdement : ce qui va de soi pour l'Université, se voyant de reste pour tout le monde.

Ne sait-elle pas en effet que l'acte même du psychanalyste, peut par elle être calibré comme conjecture de son manque : tout le premier, je l'ai énoncé.

Que j'actualise cette conjecture, la paye de me tolérer.

Ce qui répugne dans un style qui s'atteste universitaire à reprendre mon discours, ce n'est pas qu'il le reprenne dans sa teneur, mais dans l'abri que j'y prends d'ailleurs. C'est bien distinct de la façon servile ou non de le reproduire.

C'est la distance du pastiche au plagiat, mais aussi bien : fait qui l'éclaire.

A-t-on aperçu que le pastiche joue moins de l'imitation que du déplacement par où le discours apparaît en squatter. Quand le plagiat tient plutôt du déménagement.

Ces deux façons pourtant ne vont pas plus loin que de disséminer ma parole, faute d'emporter la moindre idée de mon discours.

C'est que la première est en défaut du discours universitaire, la seconde fermée à tout autre.

Quelque lapsus gros ou subtil, c'est ce dont s'éprouve où l'on se place en mon discours.

Ainsi fit Abdouchéli tout à l'heure de rebuter d'une savate preste, la prétention à être émise stupéfiante, que le jury d'agrément eût à se surveiller d'un désêtre qui fût au gré de tout censeur. Qui eût pu imaginer, dit-il, que le désêtre fût un état dont quiconque pût s'installer en aucune activité ? Ajoutons qu'il ne se profile qu'à défendre l'Autre d'un acte d'abord, et que loin d'être la disponibilité sans doute acquise qu'on voulait dire, c'est de la prendre comme danger que son apparition fait passe.

C'est bien de le maintenir à bon droit comme danger indispensable à ce qu'il y ait un vrai passant, que Tostain se trouve tenir tête à Irène Roubleff sur ce dont elle croit devoir le corriger à rappeler où trébuchent ceux qui attribuent le désêtre au psychanalysant. C'est que passants ne sont ni psychanalysant ni psychanalysé, puisque c'est entre les deux que ça passe, sauf à ce que rien ne se soit passé.

Enfin Guattari est sagace à poser la question d'où l'effet du langage s'impose au corps, par-ce qui en revient à l'idéal d'une part, de l'objet *a* de l'autre. C'est un pathos pour l'idéal, mais aussi une *corps*(e)*ification*. C'est dans l'objet *a* que la jouissance y fait retour, mais à ce que ruine de l'âme ne s'y consomme que d'un incorporel. Et le questionneur à me répondre, semble éviter mes pièges feints.

Ce qu'il me faut bien accentuer, c'est qu'à s'offrir à l'enseignement, le discours psychanalytique amène le psychanalyste à la position du psychanalysant, c'est-à-dire à ne produire rien de maîtrisable, malgré l'apparence, sinon au titre de symptôme.

C'est pourquoi *medeor* serait bien le terme à ce qu'il s'en autorise, si l'on n'y pouvait désigner rien comme moyen d'autre que la voix dont il opère, à seulement avouer la faille irrémédiable de ce que le psychanalysant ne fasse pas le poids de ce qui en choit de psychanalysé.

La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte.

Note italienne

Tel qu'il se présente, le groupe italien a ça pour lui qu'il est tripode. Ça peut suffire à faire qu'on s'assoie dessus.

Pour faire le siège du discours psychanalytique, il est temps de le mettre à l'essai : l'usage tranchera de son équilibre.

Qu'il pense – « avec ses pieds », c'est ce qui est à la portée de l'être parlant dès qu'il vagit.

Encore fera-t-on bien de tenir pour établi, au point présent, que voix pour-ou-contre est ce qui décide de la prépondérance de la pensée si les pieds marquent temps de discorde.

Je leur suggère de partir de ce dont j'ai dû faire refonte d'un autre groupe, nommément l'EFP.

L'analyste dit de l'École, AE, désormais s'y recrute de se soumettre à l'épreuve dite de la passe à quoi cependant rien ne l'oblige, puisqu'aussi bien, l'École en délègue certains qui ne s'y offrent pas, au titre d'analyste membre de l'École, AME.

Le groupe italien, s'il veut m'entendre, s'en tiendra à nommer ceux qui y postuleront leur entrée sur le principe de la passe prenant le risque qu'il n'y en ait pas.

Ce principe est le suivant, que j'ai dit en ces termes.

L'analyste ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi. Peu lui chaut d'une garantie que mon École lui donne sans doute sous le chiffre ironique de l'AME. Ce n'est pas *avec cela* qu'il opère. Le groupe italien n'est pas en état de fournir cette garantie.

Ce à quoi il a à veiller, c'est qu'à s'autoriser de lui-même il n'y ait que de l'analyste.

Car ma thèse, inaugurante de rompre avec la pratique par quoi de prétendues Sociétés font de l'analyse une agrégation n'implique pas pour autant que n'importe qui soit analyste.

Car en ce qu'elle énonce, c'est de l'analyste qu'il s'agit, elle suppose qu'il y en ait.

S'autoriser n'est pas auto-ri(tuali)ser.

Car j'ai posé d'autre part que c'est du pas-tout que relève l'analyste.

Pas-tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste. A preuve que l'analyse y est nécessaire, encore n'est-elle pas suffisante.

Seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même.

Il y en a, maintenant c'est fait : mais c'est de ce qu'ils fonctionnent. Cette fonction ne rend que probable l'ex-sistence de l'analyste. Probabilité suffisante pour garantir qu'il y en ait : que les chances soient grandes pour chacun, les laisse pour tous insuffisantes.

S'il convenait pourtant que ne fonctionnent que des analystes, le prendre pour but serait digne du tripode italien.

Je voudrais frayer ici cette voie s'il veut la suivre.

Il faut pour cela (c'est d'où résulte que j'aie attendu pour la frayer), il faut pour cela du réel tenir compte. Soit de ce qui ressort de notre expérience du savoir :

Il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l'analyste, mais le scientifique qui a à le loger.

L'analyste loge un autre savoir, à une autre place, mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte. Le scientifique produit le savoir, du semblant de s'en faire le sujet. Condition nécessaire mais pas suffisante. S'il ne séduit pas le maître en lui voilant que c'est là sa ruine, ce savoir restera enterré comme il le fut pendant vingt siècles où le scientifique se crut sujet, mais seulement de dissertation plus ou moins éloquente.

Je ne reviens à ce trop connu que pour rappeler que l'analyse dépend de cela, mais que pour lui de même ça ne suffit pas.

Il fallait que la clameur s'y ajoute d'une prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas.

Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de ladite (humanité).

Je dis déjà : c'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. A ses congénères de « savoir » la trouver. Il saute aux yeux que ceci suppose un autre

savoir d'auparavant élaboré, dont le savoir scientifique a donné le modèle et porte la responsabilité. C'est celle même que je lui impute, d'avoir aux seuls rebuts de la docte ignorance, transmis un désir inédit. Qu'il s'agit de vérifier : pour faire de l'analyste. Quoi qu'il en soit de ce que la science doit à la structure hystérique, le roman de Freud, ce sont ses amours avec la vérité.

Soit le modèle dont l'analyste, s'il y en a un, représente la chute, le rebut ai-je dit, mais pas n'importe lequel.

Croire que la science est vraie sous le prétexte qu'elle est transmissible (mathématiquement) est une idée proprement délirante que chacun de ses pas réfute en rejetant aux vieilles lunes une première formulation. Il n'y a de ce fait aucun progrès qui soit notable faute d'en savoir la suite. Il y a seulement la découverte d'un savoir dans le réel. Ordre qui n'a rien à faire avec celui imaginé d'avant la science, mais que nulle raison n'assure d'être un bon heur.

L'analyste, s'il se vanne du rebut que j'ai dit, c'est bien d'avoir un aperçu de ce que l'humanité se situe du bon heur (c'est où elle baigne : pour elle n'y a que bon heur), et c'est en quoi il doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir.

Dès lors, il sait être un rebut. C'est ce que l'analyste a dû lui faire au moins sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance. C'est ce que ma « passe », de fraîche date, illustre souvent : assez pour que les passeurs s'y déshonorent à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie de sa candidature.

Ç'aura une autre portée dans le groupe italien, s'il me suit en cette affaire. Car à l'École de Paris, il n'y a pas de casse pour autant. L'analyste ne s'autorisant que de lui-même, sa faute passe aux passeurs, et la séance continue pour le bon heur général, teinté pourtant de dépression.

Ce que le groupe italien gagnerait à me suivre, c'est un peu plus de sérieux que ce à quoi je parviens à ma prudence. Il faut pour cela qu'il prenne un risque.

J'articule maintenant les choses pour des gens qui m'entendent.

Il y a l'objet *(a)*. Il *ex-siste* maintenant, de ce que je l'aie construit. Je suppose qu'on en connaît les quatre substances épisodiques, qu'on

sait à quoi il sert, de s'envelopper de la pulsion par quoi chacun se vise au cœur et n'y atteint que d'un tir qui le rate.

Ça fait support aux réalisations les plus effectives, et aussi bien aux réalités les plus attachantes.

Si c'est le fruit de l'analyse, renvoyez ledit sujet à ses chères études. Il ornera de quelques potiches supplémentaires le patrimoine censé faire la bonne humeur de Dieu. Qu'on aime à le croire, ou que ça révolte, c'est le même prix pour l'arbre généalogique d'où subsiste l'inconscient.

Le ga(r)s ou la garce en question y font relais congru.

Qu'il ne s'autorise pas d'être analyste, car il n'aura jamais le temps de contribuer au savoir, sans quoi il n'y a pas de chance que l'analyse continue à faire prime sur le marché, soit : que le groupe italien ne soit pas voué à l'extinction.

Le savoir en jeu, j'en ai émis le principe comme du point idéal que tout permet de supposer quand on a le sens de l'épure : c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel, de rapport j'entends, qui puisse se mettre en écriture.

Inutile à partir de là d'essayer, me dira-t-on, certes pas vous, mais si vos candidats, c'est un de plus à rétorquer, pour n'avoir nulle chance de contribuer au savoir dans lequel vous vous éteindrez.

Sans essayer ce rapport de l'écriture, pas moyen en effet d'arriver à ce que j'ai, du même coup que je posais son inex-sistence, proposé comme un but par où la psychanalyse s'égalerait à la science : à savoir démontrer que ce rapport est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité.

Avec pour conséquence qu'il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute, même celle-ci, puisque celle-ci on ne la dit ni peu ni prou. La vérité ne sert à rien qu'à faire la place où se dénonce ce savoir.

Mais ce savoir n'est pas rien. Car ce dont il s'agit, c'est qu'accédant au réel, il le détermine tout aussi bien que le savoir de la science.

Naturellement ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer.

Ni plus ni moins, pas le découvrir puisque la vérité n'est là rien de plus que bois de chauffage, je dis bien : la vérité telle qu'elle procède de la f...trerie (orthographe à commenter, ce n'est pas la f...terie).

Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre, et maintenant qu'on l'a inventorié, on sait que ça fait preuve d'un manque d'imagination éperdu.

On ne peut l'entendre que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l'imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue (c'est pourquoi on ne peut le laisser tomber) et de tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour, – *sicut palea*, disait le saint Thomas en terminant sa vie de moine. Trouvez-moi un analyste de cette tuile, qui brancherait le truc sur autre chose que sur un *organon* ébauché.

Je conclus : le rôle des passeurs, c'est le tripode lui-même qui l'assurera jusqu'à nouvel ordre puisque le groupe n'a que ces trois pieds.

Tout doit tourner autour des écrits à paraître.

1973

Peut-être à Vincennes...

PARU EN JANVIER 1975 DANS « ORNICAR ? »

Peut-être à Vincennes s'agrégeront les enseignements dont Freud a formulé que l'analyste devait prendre appui, d'y conforter ce qu'il tient de sa propre analyse : c'est-à-dire à savoir pas tant ce à quoi elle a servi, que de quoi elle s'est servie.

Pas d'argument ici sur ce que j'en enseigne. Même ceux qui y obvient, sont forcés d'en tenir compte.

Maintenant ce dont il s'agit n'est pas seulement d'aider l'analyste de sciences propagées sous le mode universitaire, mais que ces sciences trouvent à son expérience l'occasion de se renouveler.

Linguistique – Qu'on sait être ici la majeure. Qu'un Jakobson justifie telles de mes positions, ne me suffit pas comme analyste.

Que la linguistique se donne pour champ ce que je dénomme de la langue pour en supporter l'inconscient, elle y procède d'un purisme qui prend des formes variées, justement d'être formel. Soit d'exclure non seulement du langage, l'« origine » disent ses fondateurs, mais ce que j'appellerai ici sa nature.

Il est exclu qu'en vienne à bout une psychologie quelconque. C'est démontré.

Mais le langage se branche-t-il sur quelque chose d'admissible au titre d'une vie quelconque, voilà la question qu'il ne serait pas mal d'éveiller chez les linguistes.

Ce dans les termes qui se soutiennent de mon « imaginaire » et de mon « réel » : par quoi se distinguent deux lieux de la vie, que la science à cette date sépare strictement.

J'ai posé de long en large que le langage fait nœud de ces lieux, ce qui ne tranche rien de sa vie à lui, éventuelle, si ce n'est qu'il porte plutôt la mort.

De quoi son parasitisme peut-il être dit homologue ? Le métalan-

gage de ce dire suffit à le rejeter. Seule une méthode qui se fonde d'une limite préfigurée, a chance de répondre tout autrement.

J'indique ici la convergence : 1) de la grammaire en tant qu'elle fait scie du sens, ce qu'on me permettra de traduire de ce qu'elle fasse ombre de la proie du sens ; 2) de l'équivoque, dont justement je viens de jouer, quand j'y reconnais l'abord élu de l'inconscient pour en réduire le symptôme (cf. ma topologie) : de contredire le sens.

Autrement dit de faire le sens, autre au langage. Ce dont d'autres signes témoignent partout. C'est un commencement (soit ce que saint Jean dit du langage).

J'insiste à désigner de vraie une linguistique qui prendrait la langue plus « sérieusement », en proférant l'exemple dans l'étude de J.-C. Milner sur les noms de qualité (cf. *Arguments linguistiques* chez Mame).

Logique – Pas moins intéressante.

A condition qu'on l'accentue d'être science du réel pour en permettre l'accès du mode de l'impossible.

Ce qui se rencontre dans la logique mathématique.

Puis-je indiquer ici que l'antithèse du rationnel à l'irrationnel a toujours été empruntée d'ailleurs que du langage ? Ce qui laisse en suspens l'identification de la raison au logos, pourtant classique.

A se souvenir de ce qu'Hegel l'identifiait au réel, il y a peut-être raison de dire que c'est de ce que la logique y aille.

Topologie – J'entends mathématique, et sans qu'en rien encore, l'analyse puisse (à mon sens) l'infléchir.

Le nœud, la tresse, la fibre, les connexions, la compacité : toutes les formes dont l'espace fait faille ou accumulation sont là faites pour fournir l'analyste de ce dont il manque : soit d'un appui autre que métaphorique, aux fins d'en sustenter la métonymie.

L'analyste « moyen », soit qui ne s'autorise que de son égarement, y trouvera son bien à sa mesure, – soit le redoublera : au petit bonheur la chance.

Antiphilosophie – Dont volontiers j'intitulerais l'investigation de ce que le discours universitaire doit à sa supposition « éducative ». Ce n'est pas l'histoire des idées, combien triste, qui en viendra à bout.

Un recueil patient de l'imbécillité qui le caractérise permettra, je l'espère, de la mettre en valeur dans sa racine indestructible, dans son rêve éternel.

Dont il n'y a d'éveil que particulier.

Lettre de dissolution

Je parle sans le moindre espoir – de me faire entendre notamment. Je sais que je le fais – à y ajouter ce que cela comporte d'inconscient.

C'est là mon avantage sur l'homme qui pense et ne s'aperçoit pas que d'abord il parle. Avantage que je ne dois qu'à mon expérience.

Car dans l'intervalle de la parole qu'il méconnaît à ce qu'il croit faire pensée, l'homme s'embrouille, ce qui ne l'encourage pas.

De sort que l'homme pense débile, d'autant plus débile qu'il enrage... justement de s'embrouiller.

Il y a un problème de l'École. Ce n'est pas une énigme. Aussi, je m'y oriente, point trop tôt.

Ce problème se démontre tel, d'avoir une solution : c'est la *dis* – la dissolution.

A entendre comme de l'Association qui, à cette École, donne statut juridique.

Qu'il suffise d'un qui s'en aille pour que tous soient libres, c'est, dans mon nœud borroméen, vrai de chacun, il faut que ce soit moi dans mon École.

Je m'y résous pour ce qu'elle fonctionnerait, si je ne me mettais en travers, à rebours de ce pour quoi je l'ai fondée.

Soit pour un travail, je l'ai dit – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens.

C'est pourquoi je dissous. Et ne me plains pas desdits « membres de l'École freudienne » – plutôt les remercié-je pour avoir été

par eux enseigné, d'où moi, j'ai échoué – c'est-à-dire me suis embrouillé.

Cet enseignement m'est précieux. Je le mets à profit.

Autrement dit, je persévère.

Et appelle à s'associer derechef ceux qui, ce janvier 1980, veulent poursuivre avec Lacan.

Que l'écrit d'une candidature les fasse aussitôt connaître de moi. Dans les 10 jours, pour couper court à la débilité ambiante, je publierai les adhésions premières que j'aurai agréées, comme engagements de « critique assidue » de ce qu'en matière de « déviations et compromissions » l'EFP a nourri.

Démontrant en acte que ce n'est pas de leur fait que mon École serait Institution, effet de groupe consolidé, aux dépens de l'effet de discours attendu de l'expérience, quand elle est freudienne. On sait ce qu'il en a coûté, que Freud ait permis que le groupe psychanalytique l'emporte sur le discours, devienne Église.

L'Internationale, puisque c'est son nom, se réduit au symptôme qu'elle est de ce que Freud en attendait. Mais ce n'est pas elle qui fait poids. C'est l'Église, la vraie, qui soutient le marxisme de ce qu'il lui redonne sang nouveau… d'un sens renouvelé. Pourquoi pas la psychanalyse, quand elle vire au sens ?

Je ne dis pas ça pour un vain persiflage. La stabilité de la religion vient de ce que le sens est toujours religieux.

D'où mon obstination dans ma voie de mathèmes – qui n'empêche rien, mais témoigne de ce qu'il faudrait pour, l'analyste, le mettre au pas de sa fonction.

Si je père-sévère, c'est que l'expérience faite appelle contre-expérience qui compense.

Je n'ai pas besoin de beaucoup de monde. Et il y a du monde dont je n'ai pas besoin.

Je les laisse en plan afin qu'ils me montrent ce qu'ils savent faire, hormis m'encombrer, et tourner en eau un enseignement où tout est pesé.

Ceux que j'admettrai avec moi feront-ils mieux ? Au moins pourront-ils se prévaloir de ce que je leur en laisse la chance.

Le Directoire de l'EFP, tel que je l'ai composé, expédiera ce qui se traîne d'affaires dites courantes, jusqu'à ce qu'une Assemblée extraordinaire, d'être la dernière, convoquée en temps voulu conformément à la loi, procède à la dévolution de ses biens, qu'auront estimés les trésoriers.

Guitrancourt, ce 5 janvier 1980

VI

La logique du fantasme

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE 1966-1967

Notre retour à Freud heurte chacun du vide central au champ qu'il instaure, et pas moins ceux qui en ont la pratique.

On serait chez eux soulagé d'en réduire le mot d'ordre à l'histoire de la pensée de Freud, opération classique en philosophie, voire à son vocabulaire. On tourne les termes nouveaux dont nous structurons un objet, à nourrir des tâches de libraire.

Pousser toujours plus loin le primat logique qui est au vrai de l'expérience, est rendre ce tour à la poussière qu'il soulève.

Ou je ne pense pas ou je ne suis pas, avancer en cette formule l'*ergo* retourné d'un nouveau *cogito*, impliquait un passez-muscade qu'il faut constater réussi.

C'est qu'il prenait ceux qu'il visait à la surprise d'y trouver la vertu de notre schéma de l'aliénation (1964), ici saillante aussitôt d'ouvrir le joint entre le ça et l'inconscient.

Une différence morganienne d'aspect, s'anime de ce qu'un choix forcé la rende dissymétrique. Le « je ne pense pas » qui y fonde en effet le sujet dans l'option pour lui la moins pire, reste écorné du « suis » de l'intersection niée par sa formule. Le pas-je qui s'y suppose, n'est, d'être pas, pas sans être. C'est bien *ça* qui le désigne et d'un index qui est pointé vers le sujet par la grammaire. *Ça*, c'est l'ergot que porte le *ne*, nœud qui glisse au long de la phrase pour en assurer l'indicible métonymie.

Mais tout autre est le « pense » qui subsiste à complémenter le « je ne suis pas » dont l'affirmation est refoulée primairement. Car ce n'est qu'au prix d'être comme elle faux non-sens, qu'il peut agrandir son empire préservé des complicités de la conscience.

De l'équerre qui se dessine ainsi, les bras sont opérations qui se dénomment : aliénation et vérité. Pour retrouver la diagonale qui rejoint ses extrémités, le transfert, il suffit de s'apercevoir que tout

comme dans le *cogito* de Descartes, il ne s'agit ici que du *sujet supposé savoir*.

La psychanalyse postule que l'inconscient où le « je ne suis pas » du sujet a sa substance, est invocable du « je ne pense pas » en tant qu'il s'imagine maître de son être, c'est-à-dire ne pas être langage.

Mais il s'agit d'un groupe de Klein ou simplement du pont-aux-ânes scolastique, c'est dire qu'il y a un coin quart. Ce coin combine les résultats de chaque opération en représentant son essence dans son résidu. C'est dire qu'il renverse leur relation, ce qui se lit à les inscrire d'un passage d'une droite à une gauche qui s'y distinguent d'un accent.

Il faut en effet que s'y close le cycle par quoi l'impasse du sujet se consomme de révéler sa vérité.

Le manque à être qui constitue l'aliénation, s'installe à la réduire au désir, non pas qu'il soit ne pas penser (soyons spinozien ici), mais de ce qu'il en tienne la place par cette incarnation du sujet qui s'appelle la castration, et par l'organe du défaut qu'y devient le phallus. Tel est le vide si incommode à approcher.

Il est maniable d'être enveloppé du contenant qu'il crée. Retrouvant pour ce faire les chutes qui témoignent que le sujet n'est qu'effet de langage : nous les avons promues comme objets *a*. Quels qu'en soient le nombre et la façon qui les maçonne, reconnaissons-y pourquoi la notion de créature, de tenir au sujet, est préalable à toute fiction. On y a seulement méconnu le *nihil* même d'où procède la création, mais le *Dasein* inventé pour couvrir ces mêmes objets peu catholiques, ne nous donne pas meilleure mine à leur regard.

C'est donc au vide qui les centre, que ces objets empruntent la fonction de cause où ils viennent pour le désir (métaphore par parenthèse qui ne peut plus être éludée à revoir la catégorie de la cause).

L'important èst d'apercevoir qu'ils ne tiennent cette fonction dans le désir qu'à y être aperçus comme solidaires de cette refente (d'y être à la fois inégaux, et conjoignant à la disjoindre), de cette refente où le sujet s'apparaît être dyade – soit prend le leurre de sa vérité même. C'est la structure du fantasme notée par nous de la parenthèse dont le contenu est à prononcer : S barré poinçon *a*.

Nous revoilà donc au *nihil* de l'impasse ainsi reproduite du sujet supposé savoir.

Pour en trouver le hile, avisons-nous qu'il n'est possible de la reproduire que de ce qu'elle soit déjà répétition à se produire.

L'examen du groupe ne montre en effet jusqu'ici dans ses trois opérations que nous sommes : aliénation, vérité et transfert, rien qui permette de revenir à zéro à les redoubler : loi de Klein posant que la négation à se redoubler s'annule.

Bien loin de là, quand s'y opposent les trois formules dont la première dès longtemps frappée par nous s'énonce : il n'y a pas d'Autre de l'Autre, autrement dit pas de métalangage, dont la seconde renvoie à son inanité la question dont l'enthousiasme déjà dénonce qui fait scission de notre propos : que ne dit-il le vrai sur le vrai ? dont la troisième donne la suite qui s'en annonce : il n'y a pas de transfert du transfert.

Le report sur un graphe des sens ainsi interdits est instructif des convergences qu'il démontre spécifier chaque sommet d'un nombre.

Encore faut-il ne pas masquer que chacune de ces opérations est déjà le zéro produit de ce qui a inséré au réel ce qu'elle traite, à savoir ce temps propre au champ qu'elle analyse, celui que Freud a atteint à le dire être : répétition.

La prétérition qu'elle contient est bien autre chose que ce commandement du passé dont on la rend futile.

Elle est cet acte par quoi se fait, anachronique, l'immixtion de la différence apportée dans le signifiant. Ce qui fut, répété, diffère, devenant sujet à redite. Au regard de l'acte en tant qu'il est ce qui veut dire, tout passage à l'acte ne s'opère qu'à contresens. Il laisse à part l'*acting out* où ce qui dit n'est pas sujet, mais vérité.

C'est à pousser cette exigence de l'acte, que le premier nous sommes correct à prononcer ce qui se soutient mal d'un énoncé à la légère, lui courant : le primat de l'acte sexuel.

Il s'articule de l'écart de deux formules. La première : il n'y a pas d'acte sexuel, sous-entend : qui fasse le poids à affirmer dans le sujet la certitude de ce qu'il soit d'un sexe. La seconde : il n'y a que l'acte sexuel, implique : dont la pensée ait lieu de se défendre pour ce que le sujet s'y refend : cf. plus haut la structure du fantasme.

La bisexualité biologique est à laisser au legs de Fliess. Elle na rien à faire avec ce dont il s'agit : l'incommensurabilité de l'objet *a* à l'unité qu'implique la conjonction d'êtres du sexe opposé dans l'exigence subjective de son acte.

Nous avons employé le nombre d'or à démontrer qu'elle ne peut se résoudre qu'en manière de sublimation.

Répétition et hâte ayant déjà été par nous articulées au fondement d'un « temps logique », la sublimation les complète pour qu'un nouveau graphe, de leur rapport orienté, satisfasse en redoublant le précédent, à compléter le groupe de Klein – pour autant que ses quatre sommets s'égalisent de rassembler autant de concours opérationnels. Encore ces graphes d'être deux, inscrivent-ils la distance du sujet supposé savoir à son insertion dans le réel.

Par là ils satisfont à la logique que nous nous sommes proposée, car elle suppose qu'il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme.

A partir de là le clinicien, celui qui témoigne que le discours de ses patients reprend le nôtre tous les jours, s'autorisera à donner place à quelques faits dont autrement on ne fait rien : le fait d'abord qu'un fantasme est une phrase, du modèle d'*un enfant est battu*, que Freud n'a pas légué aux chiens. Ou encore : que le fantasme, celui-ci par exemple et d'un trait que Freud y souligne, se retrouve dans des structures de névrose très distinctes.

Il pourra alors ne pas rater la fonction du fantasme, comme on le fait à n'employer, sans la nommer, notre lecture de Freud qu'à s'attribuer l'intelligence de ses textes, pour mieux renier ce qu'ils requièrent.

Le fantasme, pour prendre les choses au niveau de l'interprétation, y fait fonction de l'axiome, c'est-à-dire se distingue des lois de déduction variables, qui spécifient dans chaque structure la réduction des symptômes, d'y figurer sous un mode constant. Le moindre ensemble, au sens mathématique du terme, en apprend assez pour qu'un analyste à s'y exercer, y trouve sa graine.

Ainsi rendu au clavier logique, le fantasme ne lui fera que mieux sentir la place qu'il tient pour le sujet. C'est la même que le clavier logique désigne, et c'est la place du réel.

C'est dire qu'elle est loin du *bargain* névrotique qui a pris à ses formes de frustration, d'agression, etc., la pensée psychanalytique au point de lui faire perdre les critères freudiens.

Car il se voit aux mises en acte du névrosé, que le fantasme, il ne l'approche qu'à la lorgnette, tout occupé qu'il est à sustenter le désir de l'Autre en le tenant de diverses façons en haleine. Le psychanalyste pourrait ne pas se faire son servant.

Ceci l'aiderait à en distinguer le pervers, affronté de beaucoup plus près à l'impasse de l'acte sexuel. Sujet autant que lui bien sûr, mais qui fait des rets du fantasme l'appareil de conduction par où il dérobe en court-circuit une jouissance dont le lieu de l'Autre ne le sépare pas moins.

Avec cette référence à la jouissance s'ouvre l'ontique seule avouable pour nous. Mais ce n'est pas rien qu'elle ne s'aborde même en pratique que par les ravinements qui s'y tracent du lieu de l'Autre.

Où nous avons pour la première fois appuyé que ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps, qu'il n'est pas intersubjectivité, mais cicatrices sur le corps tégumentaires, pédoncules à se brancher sur ses orifices pour y faire office de prises, artifices ancestraux et techniques qui le rongent.

Nous avons barré la route au quiproquo qui, prenant thème du masochisme, noie de sa bave le discours analytique et le désigne pour un prix haut-le-cœur.

La monstration du masochisme suffit à y révéler la forme la plus générale à abréger les vains essais où se perd l'acte sexuel, monstration d'autant plus facile qu'il procède à s'y doubler d'une ironique démonstration.

Tout ce qui élide un saillant de ses traits comme fait pervers, suffit à disqualifier sa référence de métaphore.

Nous pensons aider à réprimer cet abus en rappelant que le mot de couardise nous est fourni comme plus propre à épingler ce qu'il désigne dans le discours même des patients. Ils témoignent ainsi qu'ils perçoivent mieux que les docteurs, l'ambiguïté du rapport qui lie à l'Autre leur désir. Aussi bien le terme a-t-il ses lettres de noblesse d'être consigné par Freud dans ce qui de la bouche de l'Homme aux rats, lui a paru digne d'être recueilli pour nous.

Nous ne pouvons omettre le moment de fin d'une d'année où nous avons pu invoquer le nombre comme facteur de notre audience, pour y reconnaître ce qui suppléait à ce vide dont l'obstruction ailleurs, loin de nous céder, se réconforte à nous répondre.

Le réalisme logique (à entendre médiévalement), si impliqué dans la science qu'elle omet de le relever, notre peine le prouve. Cinq cents ans de nominalisme s'interpréteraient comme résistance

et seraient dissipés si des conditions politiques ne rassemblaient encore ceux qui ne survivent qu'à professer que le signe n'est rien que représentation.

La méprise du sujet supposé savoir

À L'INSTITUT FRANÇAIS DE NAPLES, LE 14 DÉCEMBRE 1967

Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise [1].

L'effort des psychanalystes pendant des décades ayant été à rassurer sur cette découverte, la plus révolutionnaire qui fût pour la pensée, d'en tenir l'expérience pour leur privilège, – il est vrai que l'acquis en restait d'appréciation privée –, les choses en arrivèrent à ce qu'ils fissent la rechute que leur ouvrait cet effort même, d'être motivé dans l'inconscient : d'avoir voulu s'en rassurer eux-mêmes, ils réussirent à oublier la découverte.

Ils y eurent d'autant moins de peine que l'inconscient n'égare jamais mieux qu'à être pris sur le fait, mais surtout qu'ils omirent de relever ce que Freud en avait pourtant dénoté : que sa structure ne tombait sous le coup d'aucune représentation, étant plutôt de son usage qu'il n'y eût égard que pour s'en masquer *(Rücksicht auf Darstellbarkeit)*.

La politique que suppose toute provocation d'un marché, ne peut être que falsification : on y donnait alors innocemment, faute du secours des « sciences humaines ». C'est ainsi qu'on ne savait pas que c'en était une que de vouloir faire rassurant l'*Unheimlich*, le fort peu rassurant qu'est l'inconscient, de sa nature.

La chose admise, tout est bon pour servir de modèle à rendre compte de l'inconscient : le *pattern* de comportement, la tendance instinctive, voire la trace phylogénétique où se reconnaît la réminiscence de Platon : – l'âme a appris avant de naître –, l'émergence développementale qui fausse le sens des phases dites prégénitales (orale, anale), et dérape à pousser l'ordre génital au sublime... Il faut entendre la mômerie analytique se donner carrière là-dessus, de

1. Ce texte et les deux suivants, préparés pour des conférences, n'ont pas été lus, comme le précise une indication de l'auteur, reproduite dans les « Repères bibliographiques » (2000).

façon inattendue la France s'y étant distinguée de la pousser au ridicule. Il se corrige de ce qu'on sache tout ce qui peut s'y couvrir : la moins discrète coprophilie à l'occasion.

Ajoutons à la liste la téléologie, pour faire scission des fins de vie aux fins de mort. Tout cela de n'être autre que représentation, intuition toujours naïve et, pour le dire, registre imaginaire, est assurément air à gonfler l'inconscient pour tous, voire chanson à susciter l'envie d'y voir chez aucun. Mais c'est aussi flouer chacun d'une vérité qui miroite à ne s'offrir qu'en fausses prises.

Mais en quoi donc démontrées fausses, me dira-t-on, que diable ? – Simplement de l'incompatibilité où la tromperie de l'inconscient se dénonce, de la surcharge rhétorique dont Freud le montre argumenter. Ces représentations s'additionnent, comme il se dit du chaudron, dont le méfait s'écarte de ce qu'il ne m'a pas été prêté 1°, de ce que, quand je l'ai eu, il était percé déjà 2°, de ce qu'il était parfaitement neuf 3°, au moment de le rendre. Et mets-toi ça que tu me montres où tu voudras.

Ce n'est tout de même pas du discours de l'inconscient que nous allons recueillir la théorie qui en rend compte.

Que l'apologue de Freud fasse rire, prouve qu'il touche au bon endroit. Mais il ne dissipe pas l'obscurantisme qui le relègue aux amusettes.

C'est ainsi que j'ai fait bâiller trois mois, à décrocher le lustre dont je croyais l'avoir une fois pour toutes éclairé, mon auditoire, à lui démontrer dans le *Witz* de Freud (le mot d'esprit, traduit-on) l'articulation même de l'inconscient. Ce n'était pas la verve qui me faisait défaut, qu'on m'en croie, ni, j'ose le dire, le talent.

Là j'ai touché la force d'où résulte que le *Witz* soit inconnu au bataillon des Instituts de psychanalyse, que la « psychanalyse appliquée » ait été le rayon réservé à Ernst Kris, le non-médecin du trio new-yorkais, et que le discours sur l'inconscient soit un discours condamné : il ne se soutient en effet que du poste sans espoir de tout métalangage.

Il reste que les malins le sont moins que l'inconscient, et c'est ce qui suggère de l'opposer au Dieu d'Einstein. On sait que ce Dieu n'était pas du tout pour Einstein une façon de parler, quand plutôt faut-il dire qu'il le touchait du doigt de ce qui s'imposait : qu'il était compliqué certes, mais non pas malhonnête.

Ceci veut dire que ce qu'Einstein tient dans la physique (et c'est là un fait de sujet) pour constituer son partenaire, n'est pas mauvais joueur, qu'il n'est même pas joueur du tout, qu'il ne fait rien pour le dérouter, qu'il ne joue pas au plus fin.

Suffit-il de se fier au contraste d'où ressortirait, marquons-le, combien l'inconscient est plus simple, – et de ce qu'il roule les malins, faut-il le mettre plus haut que nous dans ce que nous croyons bien connaître sous le nom de malhonnêteté ? C'est là qu'il faut être prudent.

Il ne suffit pas qu'il soit rusé, ou tout au moins qu'il en ait l'air. Conclure là est vite fait pour les béjaunes dont toute la déduction s'en trouvera farcie par la suite. Dieu merci ! pour ceux à qui j'ai eu à faire, j'avais l'histoire hégélienne à ma portée, dite de la ruse de la raison, pour leur faire sentir une différence où nous allons peut-être faire comprendre pourquoi ils sont perdus d'avance.

Observons le comique, – je ne le leur ai jamais souligné, car avec les dispositions que nous leur avons vues plus haut, où cela serait-il allé ? –, le comique de cette raison à qui il faut ces détours interminables pour nous mener à quoi ? à ce qui se désigne par la fin de l'histoire comme savoir absolu.

Rappelons-nous ici la dérision d'un tel savoir qu'a pu forger l'humour d'un Queneau, de s'être formé sur les mêmes bancs que moi en Hegel, soit son « dimanche de la vie », ou l'avènement du fainéant et du vaurien, montrant dans une paresse absolue le savoir propre à satisfaire l'animal ? ou seulement la sagesse qu'authentifie le rire sardonique de Kojève qui fut à tous deux notre maître.

Tenons-nous-en à ce contraste : la ruse de la raison abattrait à la fin son jeu.

Ceci nous ramène à ce sur quoi nous sommes passés un peu vite. Si la loi de nature (Dieu de la physique) est compliquée, comment se fait-il que nous ne l'atteignions qu'à jouer la règle de la pensée simple, entendons là : qui ne redouble pas son hypothèse de façon à en rendre aucune superflue ? Est-ce que ce qui s'est imagé là dans l'esprit d'Occam du rasoir, ne nous permettrait pas, du bout que nous savons, de faire hommage à l'inconscient d'un fil qui, somme toute, s'est révélé pas mai tranchant ?

Voilà qui nous introduit peut-être mieux à cet aspect de l'inconscient, par quoi il ne s'ouvre pas tant qu'il ne s'ensuive qu'il se ferme.

Dès lors rendu plus coriace à une seconde pulsation ? La chose est claire de l'avertissement où Freud a si bien prévu ce que nous avons commencé par relever, du rengrégement de refoulement qui s'est produit dans la moyenne clinique, se fiant à ses disciples pour y mettre du leur, d'une pente d'autant mieux intentionnée que moins intentionnelle à céder à l'irrésistible du behaviourisme pour paver cette voie.

Où le propos présent fait apercevoir ce qui se formule, à qui lit Freud à notre école tout au moins : que la discipline behaviouriste se définit de la dénégation *(Verneinung)* du principe de réalité.

Voilà-t-il pas où rendre place à l'opération du rasoir, en soulignant que ma polémique ici non plus qu'ailleurs n'est digressive, pour démontrer que c'est au joint même de la psychanalyse à l'objet qu'elle suscite que le psychanalyste ouvre son sens d'en être le déchet pratique ?

Car, où il semble que je dénonce pour trahison la carence du psychanalyste, je serre l'aporie dont j'articule cette année l'acte psychanalytique.

Acte que je fonde d'une structure paradoxale de ce que l'objet y soit actif et le sujet subverti, et où j'inaugure la méthode d'une théorie de ce qu'elle ne puisse, en toute correction, se tenir pour irresponsable de ce qui s'avère de faits par une pratique.

Ainsi est-ce au vif de la pratique qui a fait pâlir l'inconscient, que j'ai maintenant à prendre son registre.

Il y faut ce que je dessine d'un procès noué de sa propre structure. Toute critique qui serait nostalgie d'un inconscient dans sa prime fleur, d'une pratique dans sa hardiesse encore sauvage, serait elle-même pur idéalisme. Simplement notre réalisme n'implique pas le progrès dans le mouvement qui se dessine de la simple succession. Il ne l'implique nullement parce qu'il le tient pour une des fantaisies les plus grossières de ce qui mérite en chaque temps d'être classé idéologie, ici comme effet de marché en tant qu'il est supposé par la valeur d'échange. Il y faut que le mouvement de l'univers du discours soit présenté au moins comme la croissance à intérêts composés d'un revenu d'investissement.

Seulement quand il n'y a pas d'idée de progrès, comment apprécier la régression, la régression de la pensée naturellement ? Observons même combien cette référence à la pensée est sujette à caution

tant qu'elle n'est pas définie, mais c'est aussi que nous ne pouvons la définir tant que nous n'avons pas répondu à la question de ce qu'est l'inconscient. Car l'inconscient, la première chose à en dire, ce qui veut dire son : ce que c'est, le *quod est*, τό τί ἐστί, en tant que c'est le sujet de tout ce qui peut lui être attribué, c'est ce que Freud en dit d'abord en effet : c'est des pensées.

Aussi bien le terme de régression de la pensée, a-t-il tout de même ici l'avantage d'inclure la pulsation indiquée par nos préliminaires : soit ce mouvement de retrait prédateur dont la succion vide en quelque sorte les représentations de leur implication de connaissance, ceci tantôt de l'aveu même des auteurs qui se prévalent de ce vidage (behaviouriste, ou mythologisant au meilleur cas), tantôt de ce qu'ils n'en soutiennent la bulle qu'à la farcir de la « paraffine » d'un positivisme moins de saison encore ici qu'ailleurs (migration de la libido, prétendu développement affectif).

C'est du mouvement même de l'inconscient que procède la réduction de l'inconscient à l'inconscience, où le moment de la réduction se dérobe de ne pouvoir se mesurer du mouvement comme de sa cause.

Nulle prétention de connaissance ne serait de mise ici, puisque nous ne savons même pas si l'inconscient a un être propre, et que c'est de ne pouvoir dire « c'est ça » qu'on l'a appelé du nom de ça (*Es* en allemand, soit : ça, au sens où l'on dit « ça barde » ou « ça déconne »). En fait l'inconscient « c'est pas ça », ou bien « c'est ça, mais à la gomme ». Jamais aux p'tits oignons.

« Je suis un tricheur de vie », dit un gosse de quatre ans en se lovant dans les bras de sa génitrice, devant son père qui vient de lui répondre : « Tu es beau » à sa question : « Pourquoi tu me regardes ? » Et le père n'y reconnaît pas (même de ce que l'enfant dans l'intervalle l'ait feinté d'avoir perdu le goût de soi du jour où il a parlé) l'impasse que lui-même tente sur l'Autre, en jouant du mort. C'est au père qui me l'a dit, d'ici m'entendre ou non.

Impossible de retrouver l'inconscient sans y mettre *toute* la gomme, puisque c'est sa fonction d'effacer le sujet. D'où les aphorismes de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage », ou bien encore : « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre ».

Ceci rappelle que l'inconscient, ce n'est pas de perdre la mémoire ; c'est de ne pas se rappeler *de* ce qu'on sait. Car il faut dire, selon

l'usage du non-puriste : « je m'en rappelle[1] », soit : je me rappelle à l'être (de la représentation) à partir de cela. De quoi ? D'un signifiant.

Je ne m'en rappelle plus. Ça veut dire, je ne me retrouve pas là-dedans. Ça ne me provoque à nulle représentation d'où se prouve que j'aie habité là.

Cette représentation, c'est ce qu'on appelle souvenir[2]. Le souvenir, le glisser dessous, est de deux sources qu'on a confondues jusqu'ici :

1) l'insertion du vivant dans la réalité qui est ce qu'il en imagine et qui peut se mesurer à la façon dont il y réagit ;

2) le lien du sujet à un discours d'où il peut être réprimé, c'est-à-dire ne pas savoir que ce discours l'implique.

Le formidable tableau de l'amnésie dite d'identité, devrait ici être édifiant.

Il y faut impliquer que l'usage du nom propre, de ce qu'il soit social, n'y livre pas que ce soit là son origine. Dès lors on peut bien appeler amnésie l'ordre d'éclipse qui se suspend à sa perte : l'énigme ne s'en distingue que mieux que le sujet n'y perde aucun bénéfice de l'appris.

Tout ce qui est de l'inconscient, ne joue que sur des effets de langage. C'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente, ni qu'il s'y dise, – ni qu'il sache ce qu'il dit.

Là n'est pas la difficulté. L'ordre d'indétermination que constitue le rapport du sujet à un savoir qui le dépasse, résulte, peut-on dire, de notre pratique, qui l'implique, aussi loin qu'elle est interprétative.

Mais qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans qu'*on* sache qui le

1. « De ceci, dit le sujet, je ne me rappelle pas. » Soit : à l'appel d'un signifiant dont il faudrait qu'« il me représente pour un autre signifiant », je ne réponds pas « présent », pour la raison que de l'effet de cet appel, je ne me représente plus rien. Je suis une chambre obscure où l'on a allumé · plus moyen que s'y peigne par son trou d'épingle l'image de ce qui se passe au-dehors.

L'inconscient n'est pas subliminal, faible clarté. Il est la lumière qui ne laisse pas sa place à l'ombre, ni s'insinuer le contour. Il représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque du sujet.

D'où le terme dans Freud de : représentant de la représentation.

2. Il est amusant de noter ici que : se souvenir de, vient du : se rappeler de, réprouvé des puristes, lequel est attesté du XIVe siècle.

dit, voilà à quoi la pensée se dérobe : c'est une résistance on-tique. (Je joue sur le mot *on* en français, dont je fais, non sans titre, un support de l'être, un όν, un étant, et non pas la figure de l'omnitude : bref le sujet supposé savoir.)

Si on, l'omnitude, a fini par s'habituer à l'interprétation, c'est d'autant plus facilement qu'il y a beau temps qu'elle y est faite, par la religion.

C'est même par là qu'une certaine obscénité universitaire, celle qui se dénomme l'herméneutique, trouve son beurre dans la psychanalyse.

Au nom du *pattern*, et du phylos évoqué plus haut, de l'étalon-amour qui est la pierre philosophale du fiduciaire intersubjectif, et sans que personne se soit jamais arrêté au mystère de cette hétéroclite Trinité, l'interprétation donne toute satisfaction... à qui à propos ? Avant tout au psychanalyste qui y déploie le moralisme bénisseur dont les dessous sont dits plus haut.

C'est-à-dire qui se couvre de n'agir en tout cas que pour le bien : conformisme, héritage et ferveur réconciliatrice, font la triple mamelle qu'offre celui-là au petit nombre de ceux qui, d'en avoir entendu l'appel, en sont déjà élus.

Ainsi les pierres où son patient trébuche, ne sont plus que les pavés de ses bonnes intentions, à lui, façon sans doute pour le psychanalyste de ne pas renier la mouvance de l'enfer à quoi Freud s'était résigné *(Si nequeo flectere Superos...).*

Mais ce n'est peut-être pas à cette pastorale, de ce propos de bergerie, que Freud procédait. Il suffit de le lire.

Et qu'il ait appelé mythologie la pulsion, ne veut pas dire qu'il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'il y montre.

Ce qui s'y démontre, dirons-nous plutôt, c'est la structure de ce désir dont Spinoza a formulé que c'est l'essence de l'homme. Ce désir, qui de la désidération qu'il avoue dans les langues romanes, subit ici la déflation, qui le ramène à son désêtre.

Et il est assez bouffon, si le psychanalyste a bien touché, de son inhérence à la pulsion anale, que l'or, c'est de la merde, de le voir bourrer du doigt la plaie au flanc qu'est l'amour, avec la pommade de l'authentique, dont l'or est *fons et... origo.*

C'est pourquoi le psychanalyste n'interprète plus comme à la belle époque, on le sait. C'est pour, lui-même, en avoir souillé la source vive.

Mais comme il faut bien qu'il marche droit, il sèvre, c'est-à-dire qu'il corrige le désir et qu'il s'imagine qu'il sèvre (frustration, agression, etc.). *Castigat mores*, dirons-nous : *ridendo* ? Non, hélas ! c'est sans rire : il châtre les mœurs de son propre ridicule.

L'interprétation, il la reporte sur le transfert qui nous ramène à notre *on*.

Ce que le psychanalyste d'aujourd'hui épargne au psychanalysant, c'est bien ce que nous avons dit plus haut : ce n'est pas ce qui le concerne, qu'il est bientôt prêt à gober puisqu'on y met les formes, les formes de la potion... Il ouvrira son gentil petit bec de bécot ; l'ouvrira, l'ouvrira pas. Non, ce que le psychanalyste couvre, parce que lui-même s'en couvre, c'est qu'il puisse se dire quelque chose, sans qu'aucun sujet le sache.

Méné, méné, tékel, oupharsin. Si ça apparaît sur le mur pour que tout le monde le lise, ça vous fout un empire par terre. La chose est rapportée en bon lieu.

Mais du même souffle, on en attribue la farce au Tout-Puissant, de sorte que le trou est refermé du même coup dont on le rapporte, et l'on ne prend même pas garde que par cet artifice le fracas lui-même sert de rempart au désir majeur, le désir de dormir. Celui dont Freud fait la dernière instance du rêve.

Pourtant ne pourrions-nous nous apercevoir que la seule différence, mais la différence qui réduit au néant ce dont elle diffère, la différence d'être, celle sans quoi l'inconscient de Freud est futile, c'est qu'à l'opposé de tout ce qui a été avant lui produit sous le *label* de l'inconscient, il marque bien que c'est d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré, puisqu'il ne s'y rend qu'à ce qui du sujet est la méprise ?

Le *Vergreifen* (cf. Freud : la méprise, c'est son mot pour les actes dits symptomatiques), dépassant le *Begriff* (ou la prise), promeut un rien qui s'affirme et s'impose de ce que sa négation même l'indique à la confirmation qui ne fera pas défaut de son effet dans la séquence.

Une question soudain se lève, de faire apparaître la réponse qui en prémunissait de lui être sup-posée. Le savoir qui ne se livre qu'à la méprise du sujet, quel peut bien être le sujet à le savoir avant ?

Si la découverte du nombre transfini, nous pouvons fort bien la supposer s'être ouverte de ce que Cantor ait achoppé à tripoter dia-

gonalement des décimales, nous n'irons pas pour autant à réduire la question de la fureur que sa construction déchaîne chez un Kronecker. Mais que cette question ne nous masque pas cette autre concernant le savoir ainsi surgi : où peut-on dire que le nombre transfini, comme « rien que savoir », attendait celui qui devait se faire son trouveur ? Si ce n'est en aucun sujet, c'est en quel *on* de l'être ?

Le sujet supposé savoir, Dieu lui-même pour l'appeler par le nom que lui donne Pascal, quand on précise à son inverse : non pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu des philosophes, le voici débusqué de sa latence dans toute théorie. *Theoria*, serait-ce la place au monde de la théo-logie ?

– De la chrétienne assurément depuis qu'elle existe, moyennant quoi l'athée nous apparaît celui qui y tient le plus fort. On s'en doutait : et que ce Dieu-là était un peu malade. Ce n'est pas la cure d'œcuménisme qui va le rendre plus vaillant, ni l'Autre avec un grand A, celui de Lacan, non plus je crains.

Pour la *Dio-logie* qu'il conviendrait d'en séparer : et dont les Pères s'étagent de Moïse à James Joyce en passant par Maître Eckhart, il nous semble que c'est encore Freud qui lui marque le mieux sa place. Comme je l'ai dit : sans cette place marquée, la théorie psychanalytique se réduirait à ce qu'elle est pour le meilleur et pour le pire, un délire du type schrebérien : Freud, lui, ne s'y est pas trompé et ne recule pas à le reconnaître (cf. précisément son « cas Schreber »).

Cette place du Dieu-le-Père, c'est celle que j'ai désignée comme le Nom-du-Père et que je me proposais d'illustrer dans ce qui devait être ma treizième année de séminaire (ma onzième à Sainte-Anne), quand un passage à l'acte de mes collègues psychanalystes m'a forcé d'y mettre un terme, après sa première leçon. Je ne reprendrai jamais ce thème, y voyant le signe que ce sceau ne saurait être encore levé pour la psychanalyse.

En effet c'est à un rapport si béant qu'est suspendue la position du psychanalyste. Non pas seulement est-il requis de construire la théorie de la méprise essentielle au sujet de la théorie : ce que nous appelons le sujet supposé savoir.

Une théorie incluant un manque qui doit se retrouver à tous les niveaux, s'inscrire ici en indétermination, là en certitude, et former le nœud de l'ininterprétable, je m'y emploie non certes sans en

éprouver l'atopie sans précédent. La question est ici : que suis-je pour oser une telle élaboration ? La réponse est simple : un psychanalyste. C'est une réponse suffisante, si l'on en limite la portée à ceci que j'ai d'un psychanalyste, la pratique.

Or c'est bien dans la pratique d'abord que le psychanalyste a à s'égaler à la structure qui le détermine non pas dans sa forme mentale, hélas ! c'est bien là qu'est l'impasse, mais dans sa position de sujet en tant qu'inscrite dans le réel : une telle inscription est ce qui définit proprement l'acte.

Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, le psychanalyste (mais qui est, et où est, et quand est, épuisez la lyre des catégories, c'est-à-dire l'indétermination de son sujet, le psychanalyste ?), le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte, et la béance qui fait sa loi.

Irai-je à rappeler à ceux qui en savent quelque chose, l'irréductibilité de ce qui en reste à la fin de la psychanalyse, et que Freud a pointé (dans *Analyse finie et indéfinie*) sous les termes de la castration, voire de l'envie du pénis ?

Peut-il être évité que m'adressant à une audience que rien ne prépare à cette intrusion de l'acte psychanalytique, puisque cet acte ne se présente à elle que sous des déguisements qui le ravalent et le dévient, le sujet que mon discours cerne, ne demeure ce qu'il reste pour notre réalité de fiction psychologisante : au pire le sujet de la représentation, le sujet de l'évêque Berkeley, point d'impasse de l'idéalisme, au mieux le sujet de la communication, l'intersubjectif du message et de l'information, hors d'état même de contribuer à notre affaire ?

Bien qu'on ait été pour me produire en cette rencontre, jusqu'à me dire que j'étais à Naples populaire, je ne puis voir dans le succès de mes *Écrits* plus que le signe que mon travail émerge en ce moment du pressentiment universel, qui ressortit d'autres émergences plus opaques.

Cette interprétation est sûrement juste, s'il s'avère que cet écho se produit au-delà du champ français, où cet accueil s'explique mieux de l'exclusion où je l'ai vingt ans maintenu.

Aucun critique, depuis la parution de mon livre, n'ayant fait son métier qui est de rendre compte, à part un nommé Jean-Marie Auzias, dans un de ces petits livres-torchons dont la légèreté pour la

poche n'excuse pas les négligences typographiques, cela s'appelle *Clefs du structuralisme* : le chapitre IX m'est consacré et ma référence est utilisée dans les autres. Jean-Marie Auzias, je répète, est un critique estimable, *avis rara*.

Malgré son cas, je n'attends de ceux à qui ici je parle que de confirmer le malentendu.

Retenez au moins ce dont vous témoigne ce texte que j'ai jeté à votre adresse : c'est que mon entreprise ne dépasse pas l'acte où elle est prise, et que donc elle n'a de chance que de sa méprise.

Encore de l'acte psychanalytique faut-il dire qu'à être de sa révélation originelle, l'acte qui ne réussit jamais si bien que d'être manqué, cette définition n'implique pas (non plus qu'ailleurs en notre champ) la réciprocité, notion si chère à la divagation psychologique.

C'est dire qu'il ne suffit pas qu'il échoue pour réussir, que le ratage à lui seul n'ouvre pas la dimension de la méprise ici en question.

Un certain retard de la pensée dans la psychanalyse, – en laissant aux jeux de l'imaginaire tout ce qui peut se proférer d'une expérience poursuivie à la place que Freud lui a faite –, constitue un ratage sans plus de signification.

C'est pourquoi il est toute une part de mon enseignement qui n'est pas acte analytique, mais thèse, et polémique à elle inhérente, sur les conditions qui redoublent la méprise propre à l'acte, d'un échec dans sa retombée.

De n'avoir pu changer ces conditions, laisse mon effort dans le suspens de cet échec.

La fausse méprise, ces deux termes noués au titre d'une comédie de Marivaux, trouve ici un sens renouvelé qui n'implique nulle vérité de trouvaille. C'est à Rome qu'en mémoire d'un tournant de mon entreprise, demain je donnerai, comme il se peut, la mesure de cet échec avec ses raisons.

Le sort dira s'il reste gros de l'avenir qui est aux mains de ceux que j'ai formés.

De Rome 53 à Rome 67 :

La psychanalyse. Raison d'un échec

AU *MAGISTERO* DE L'UNIVERSITÉ DE ROME, LE 15 DÉCEMBRE 1967
À 18 HEURES, EN LA PRÉSENCE DE NOTRE AMBASSADEUR

En 1953 mon discours, celui que mon entourage appelle le discours de Rome, s'est donc tenu au lieu où je le reprends aujourd'hui[1].

Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse, tels en furent les termes : fonction de la parole, – champ du langage –, c'était interroger la pratique et renouveler le statut de l'inconscient.

Comment éluder en effet au moins une interrogation sur ce qui n'est pas un donné : ce qu'inaugure la parole, essentiellement entre deux êtres, quand la parole est l'instrument, le seul dont use cette pratique ? Comment même espérer situer ce qui se déplace au-delà, sans connaître le bâti dont elle constitue cet au-delà supposé comme tel ?

Et pour l'inconscient, comment à cette date ne pas y relever cette dimension oubliée justement d'y être évidente : sa structure, si clairement dès son apparition isomorphe au discours, – isomorphisme d'autant plus frappant que sa forme a anticipé la découverte dont il s'établit, que c'est dans le langage, en second, qu'ont été posées les formes, métaphore, métonymie qui en sont les prototypes, et qui avaient surgi masquées, c'est-à-dire sans que soit reconnu au langage d'en poser les fondements, dans les mécanismes primaires décrits par Freud : condensation et déplacement ?

Un rien d'enthousiasme... – comme je l'écris dans la remise en place dont j'introduis dans mes *Écrits* la recollection de ce titre – ...

1. A quelques kilomètres près.

accueillit ces propos qui en furent si gâchés là, que la gâche ne les quitta plus pour dix ans. Un rien d'enthousiasme où déjà pouvait se lire sous le signe de quel empêtrement psychologisant, ils étaient reçus.

L'hypothèse psychologique est très simple. C'est une métonymie. Au lieu de dire trente rafiots, vous dites : trente voiles, au lieu de deux bêtes humaines, prêtes à en faire une à deux dos, vous dites : deux âmes.

Si c'est un moyen de méconnaître que l'âme ne subsiste que de la place où les deux bêtes, chacune à sa façon, dessinent la règle de l'incommensurable de leur copulation, et cette place, à la couvrir, – alors l'opération est réussie : j'entends, la méconnaissance est perpétuée, dont la psychanalyse constitue au moins la rupture. Il n'est juste de dire : au moins, qu'à ce qu'elle la mette en question. Pour la théorie donc, c'est de réviser cette métonymie qu'elle prend son préalable.

Ce qui fait ici la fallace (où il y a phallace cachée), ce qui fait la fallace de la métonymie de l'âme, c'est que l'objet qu'elle partialise, en est tenu pour autonome. Il est clair que je n'ai pu parler de deux bêtes qu'à ce qu'elles veuillent se conjoindre, et la flotte des trente navires veut dire un débarquement. Les âmes sont toujours monades, – et les trente voiles, le signe du vent. Ce que cet emploi de la métonymie donne de plus valable, c'est la *Monadologie* et son comique latent, c'est aussi le souffle qui dissipe les *Armadas.*

L'œuvre de Leibniz en effet ne l'illustre en premier qu'à rétablir éristiquement qu'il ne faut pas partir du Tout, que c'est la partie qui le tient et le contient. Que chaque monade y soit le Tout, la relève d'en dépendre, ce qui soustrait la dernière-née de nos sottises, la personnalité totale, aux embrassements des amateurs. Il y pointerait au bout du compte la juste considération de l'organe, celle qui en fait l'embarras de la fonction.

Pour ce qui est du vent dans les voiles, il nous rappelle que le désir de l'homme est excentrique, que c'est au lieu de l'Autre qu'il se forme : juste dans ce cabinet particulier où de la coquille où gîte l'huître s'évoque l'oreille de la jolie femme avec un goût de compliment.

Cette structuration si précise en tant qu'elle fonde le désir, je l'ai introduite en février-mars 1958 en partant de la dynamique si pro-

prement tracée par Freud de l'Œdipe féminin, d'y démontrer sa distinction de la demande, de l'évidence qu'elle y prend.

Il devenait facile ensuite de réduire l'aberration, dont se motive de nos jours la réserve traditionnelle à spécifier le psychanalyste : soit ce recours à la frustration dont il n'y a pas trace chez Freud. Si le psychanalyste ne peut pas répondre à la demande, c'est seulement parce qu'y répondre est forcément la décevoir, puisque ce qui y est demandé, est en tout cas Autre-Chose, et que c'est justement ce qu'il faut arriver à savoir.

Demande de l'amour au-delà. En deçà, absolu du manque à quoi s'accroche le désir.

Si le rien d'enthousiasme au départ signe déjà le malentendu, c'est que d'abord mon discours ne fut pris, par tel sourd exemplaire, que pour la peinturlure simplement propre à relancer la vente de ses joujoux. (Génial, dit-il alors.)

Car n'est-ce pas joujoux le terme qui convient à une façon de prendre les mots dont Freud a fait le choix pour repérer une topique qui a ses raisons dans le progrès de sa pensée : moi idéal ou idéal du moi par exemple, dans le sens qu'ils peuvent avoir à la faculté des lettres, dans la « psychologie moderne », celle qui sera scientifique nécessairement puisque moderne, tout en restant humaniste d'être psychologie : vous reconnaissez là l'aube attendue des sciences humaines, de la carpe-lapin, du poisson-mammifère, de la sirène, quoi ! Elle donne ici son *la* : mettre dans ces mots de la topique freudienne, un contenu de l'ordre de ce qui s'apprécie dans les livrets scolaires.

J'ai fait l'honneur (ainsi s'exprime un amateur qui se régale de ce dialogue) d'une réprimande fort polie [1] à ce procédé qui ne va à rien de moins qu'à énoncer que le ça, c'est en somme le mauvais moi. Il m'a fallu écouter ça patiemment. Hélas ! combien d'auditeurs ici sont en position de mesurer l'inconcevable d'un tel impair ?

Je n'ai pas attendu pourtant cette expérience étonnante pour épingler de l'ignorance enseignante, terme à replacer dans sa juste opposition à l'ignorance docte, ce qui a cours comme valeur de la coulisse intellectuelle au titre de la bêtise académique.

1. P. 647-684 de mes *Écrits*.

Le trafic d'autorité étant la règle de son marché, je me trouvais, dix ans après, négocié par ses soins, et comme ce fut dans les conditions de noir qui sont celles du gang anafreudien, ce fut ma tête simplement qui fut livrée comme dessous-de-table pour la conclusion d'un *gentleman's agreement* avec l'IPA, dont il me faut bien indiquer ici l'incidence politique dans le procès de mon enseignement.

Que soit ici noté pour la drôlerie du fait qu'à peine le négociateur avait-il reçu cash, pour cette livraison, sa reconnaissance à titre personnel, qu'il gravissait la tribune du Congrès, de la sorte de Congrès qui sert de façade à ces choses, un Congrès sis à Édimbourg, disons-le pour l'histoire, pour y faire retentir les mots du désir et de la demande, devenus des mots clefs pour toute l'audience française, mais dont pour s'en faire un mérite à l'échelle internationale, il lui manquait l'intelligence. (Autre occasion de rire pour l'amateur cité plus haut.)

Qu'on ne se méprenne pas. Je ne fais rien ici que m'acquitter de ce que je dois à un partenaire dans l'extension de mon audience : car c'en fut l'origine. Comme ce succès me vaut l'attention de l'assemblée présente, il rend paradoxal que je me produise devant elle au titre de l'échec.

C'est qu'aussi bien n'ai-je pas voulu un succès de librairie, ni son branchement sur le battage autour du structuralisme, ni ce qui n'est pour moi que poubellication...

C'est que je pense que le bruit ne convient pas au psychanalyste, et moins encore au nom qu'il porte et qui ne doit pas le porter.

Ce qui revient à mon nom, ce sont ces parties caduques de mon enseignement dont j'entendais qu'elles restassent à une propédeutique réservées : puisque aussi bien elles ne sont rien que ce qui m'est échu d'une charge préliminaire : soit de décrasser l'ignorance dont il n'est pas défavorable qu'en ait procédé de toujours le recrutement pour la psychanalyse, mais qui a pris valeur de drame de ce qu'elle y emporte ses installations premières : dans la médecine et la psychologie nommément.

C'est là ce qui dans le recueil des *Écrits* est le plus reconnaissable à une critique, dont c'est tout dire qu'elle ne soit plus un métier, mais une crécelle : de ce fait je n'ai pas à me plaindre, elle n'a pas ralenti l'intérêt que son effort eût tempéré.

Il arrive en effet que quelqu'un s'aperçoive qu'il s'agit là-dedans

de la dialectique de Hegel, puis de la communication intersubjective. N'importe : elles sont tenues pour faire bon ménage, et d'en déduire incontinent que ce sont les références où j'entends ramener la psychanalyse.

Donnant résonance nigaude à ce qui se rabâche, en toute mauvaise foi cette fois, dans les milieux avertis.

Le fait que s'étale au titre d'une année de mon séminaire (60-61) le terme de « disparité subjective » pour en connoter le transfert, n'y change rien. Non plus qu'il n'en sera de ce que j'aie donné hier à Naples une conférence sur la « méprise du sujet supposé savoir », qui apparemment ne laisse pas le « sujet supposé savoir absolu » sûr de rejoindre son assiette.

Au reste un article de 60 précisément : « Subversion du sujet », met les points sur les *i*. Non sans que, dès l'origine, le stade du miroir n'ait été présenté comme la vétille qui pourrait réduire la lutte dite de pur prestige comme dissension originaire du Maître et de l'Esclave, au patatras.

Alors pourquoi en fais-je état ? – Justement pour signaler au psychanalyste le Jourdain qu'il franchit aisément pour revenir à cette prose : sans le savoir. Quand ce Jourdain n'est rien que l'aune qu'il transporte avec lui et qui l'annexe, sans même qu'il l'imagine, à la non-coexistence des consciences, tout comme un simple Jean-Paul Sartre.

Et puis comment rectifier l'analyse proprement sauvage que le psychanalyste d'aujourd'hui fait du transfert, sinon à démontrer, ce que j'ai fait une année durant, en partant du *Banquet* de Platon, qu'il n'est aucun de ses effets qui ne se juge, mais pour s'en soutenir aussi, de ce que nous appellerons ici (pour aller vite) ce postulat du sujet supposé savoir ? Or c'est le postulat dont c'est le cas de l'inconscient qu'il l'abolisse (c'est ce que j'ai démontré hier) : dès lors le psychanalyste est-il le siège d'une pulsion plutomythique ou le servant d'un dieu trompeur ?

Peut-être cette divergence dans sa supposition, mérite-t-elle d'être question posée à son sujet, quand ce sujet doit se retrouver dans son acte.

C'est à quoi j'ai voulu mener, d'une éristique dont chaque détour fut l'objet d'un soin délicat, d'une consomption de mes jours dont la pile de mes propos est le monument désert, un cercle de sujets dont

le choix me paraissait celui de l'amour, d'être comme lui : fait du hasard.

Disons que je me suis voué à la réforme de l'entendement, qu'impose une tâche dont c'est un acte que d'y engager les autres. Si peu que l'acte flanche, c'est l'analyste qui devient le vrai psychanalysé, comme il s'en apercevra aussi sûr qu'il est plus près d'être à la hauteur de la tâche.

Mais ceci laisse voilé le rapport de la tâche à l'acte.

Le pathétique de mon enseignement, c'est qu'il opère à ce point. Et c'est ce qui dans mes *Écrits*, dans mon histoire, dans mon enseignement, retient un public au-delà de toute critique. Il sent que quelque chose s'y joue dont tout le monde aura sa part.

Quoique ce ne se décèle que dans des actes inséparables d'un voisinage qui échappe à la publicité.

C'est pourquoi mon discours, si mince soit-il auprès d'une œuvre comme celle de mon ami Claude Lévi-Strauss, fait balise autrement, dans ce flot montant de signifiant, de signifié, de « ça parle », de trace, de gramme, de leurre, de mythe, voire de manque, de la circulation desquels je me suis maintenant dessaisi. Aphrodite de cette écume, en a surgi au dernier temps la *différance*, avec un *a*. Ça laisse de l'espoir pour ce que Freud consigne comme le relais du catéchisme.

Tout de même tout n'est pas passé à l'égout. L'objet *(a)* n'y nage pas encore, ni l'Autre avec grand A. Et même l'*i(a)*, image du petit autre spéculaire, ni la fin du moi qui ne frappe personne, ni la suspicion narcissique portée dans l'amour, ne sont encore du tout-venant. Pour la perversion kantifiée (non des quantas, de Kant avec un *k*), ça commence.

Pour revenir à nos moutons, la tâche, c'est la psychanalyse. L'acte, c'est ce par quoi le psychanalyste se commet à en répondre.

On sait qu'il est admis que la tâche d'une psychanalyse l'y prépare : ce pour quoi elle est qualifiée de didactique.

Comment de l'une à l'autre passerait-on, si la fin de l'une ne tenait pas à la mise au point d'un désir poussant à l'autre ?

Rien sur ceci n'a été articulé de décent. Or, je témoigne (pour en avoir une expérience de trente ans) que même dans le secret où se juge cette accession, soit : par l'office de psychanalystes qualifiés, le mystère s'épaissit encore. Et toute épreuve d'y mettre une cohérence, et notamment pour moi d'y porter la même question dont j'inter-

roge l'acte lui-même, détermine jusque chez certains que j'ai pu croire déterminés à me suivre, une résistance assez étrange.

Il importe à l'entrée de ce domaine réservé de noter ce qui est patent, c'est que la formation de mes élèves n'est pas contestée. Non seulement elle s'impose d'elle-même, mais elle est fort appréciée, là même où elle n'est reconnue que sous la condition expresse – où il faut qu'ils s'engagent noir sur blanc –, de ne me plus en rien aider.

Aucun autre examen n'y est porté. Aussi bien dans les conditions présentes, cet examen manque-t-il de tout autre critère que de la notoriété. La qualification de psychanalyse personnelle dont on a cru pouvoir améliorer la psychanalyse didactique, n'est rien de plus qu'un aveu d'impuissance où se dénonce à la façon du lapsus, que la psychanalyse didactique est en effet bien personnelle, mais à celui qui la dirige.

Tel est le point d'achoppement. Quelque chose qu'avec combien de discrétion, puisque je l'ai réduit au véhicule d'un tirage à part pour l'auteur, dont j'ai voulu pourtant que 1956 fixât la subjectivité dominante dans les Sociétés de psychanalyse, quelque chose qu'on n'a qu'à lire dans mes *Écrits* maintenant pour en connaître autre chose qu'une satire, la structure là articulée de ces étages d'intronisation, dont le moindre engage dans l'échelle de Jacob de ce que j'ai appelé Suffisance, coiffée qu'elle est du ciel des Béatitudes, cette figure déployée non pour railler, mais à la façon du doyen Swift dont je désigne qu'elle s'inspire, pour que s'y lise l'ironie d'une capture modelant les volontés particulières, tout cet ordre de cérémonie, j'y ai touché en vain.

Il se profile au premier pas d'une psychanalyse engagée pour s'y faire valoir. Il y apporte indélébile sa marque par le truchement de l'analyste, de ce qu'il en soit couronné. Il est le ver dès le bourgeon du risque pris pour didactique. C'est pour cela qu'on a parié.

Sans doute cet idéal va-t-il pouvoir être analysé, dit-on, dans les motifs de l'entreprise, mais c'est omettre cette pointe de l'existence qu'est le pari.

L'importance de l'enjeu n'y fait rien : il est après tout dérisoire. C'est le pas du pari qui constitue ce que la psychanalyse, à mesure même de son sérieux, joue contre le sujet, puisque ce pari elle doit le rendre à sa folie. Mais l'enjeu obtenu à la fin offre ce refuge dont

tout homme se fait rempart contre un acte encore sans mesure : le refuge du pouvoir.

Il n'est que d'entendre la façon dont les psychanalystes parlent de la pensée magique, pour y sentir résonner la confirmation de la puissance rien moins que magique qu'ils repoussent, celle de toucher comme personne ce qui est le sort de tous : qu'ils ne savent rien de leur acte, et moins encore : de ce que l'acte qu'ils font entrer au jeu des causes, c'est de se donner pour en être la raison.

Cet acte qui s'institue en ouverture de jouissance comme masochiste, qui en reproduit l'arrangement, le psychanalyste en corrige l'hybris d'une assurance, celle-ci : que nul de ses pairs ne s'engouffre en cette ouverture, que lui-même donc saura se tenir au bord.

D'où cette prime donnée à l'expérience, à condition qu'on soit bien sûr d'où elle se close pour chacun. La plus courte est dès lors la meilleure. Être sans espoir, c'est là aussi être sans crainte.

L'ineptie exorbitante que tolère un texte pourvu qu'il soit signé du nom d'un psychanalyste reconnu, prend sa valeur quand je la cite (cf. pages 605-606 des *Écrits* et la suite, les extraits de Maurice Bouvet sur les vertus de l'accès au génital).

Le jeune psychanalyste qu'elle frappe croit que je l'ai déformée à l'extraire. Il vérifie et constate tout ce qui l'encadre, la confirme, voire l'accentue. Il avoue avoir lu la première fois le texte comme plausible d'être un auteur grave.

Il n'est nul moment de l'enfance qui connaisse un état aussi délirant de déférence pour les aînés qui, quoi qu'ils disent, sont excusés, de ce qu'on tient pour acquis : qu'ils ont leur raison de ne pas dire ni plus, ni moins. C'est ce dont il s'agit.

Maurice Bouvet, quand je l'ai connu, valait mieux que l'orviétan dont il a forgé le prospectus. Moi-même je me modère : vous en avez la preuve dans l'atermoiement, auquel j'avoue avoir soumis mon texte sur la Société psychanalytique.

Une faible ébauche que j'en avais à ce même Bouvet donnée pour notre cercle lors d'une crise qui tenait plutôt de la farce et où il vira, l'avait alarmé de l'atteinte qu'elle portait, me dit-il, au narcissisme en tant que dominant le régime du groupe.

Effectivement, il s'agit moins du narcissisme de chacun que de ce que le groupe se sent en garde d'un narcissisme plus vaste. Il n'est

pour en juger que de sonder l'ampleur du détour que prend un Michel Foucault pour en venir à nier l'homme.

Toutes les civilisations déféraient la fonction de contrebattre les effets de ce narcissisme à un emploi différencié : fou ou bouffon.

Personne de raisonnable, de son chef, ne relèvera dans notre cercle la passion d'Antonin Artaud.

Si l'un de mes élèves s'enflammait dans ce sens, je tenterais de le calmer. Disons même que je n'oublie pas d'y être déjà parvenu.

Je joue donc la règle du jeu, comme fit Freud, et n'ai pas à m'étonner de l'échec de mes efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée psychanalytique.

J'aurai marqué pourtant que d'un moment de démarcation entre l'imaginaire et le symbolique ont pris départ notre science et son champ.

Je ne vous ai pas fatigués de ce point vif, d'où toute théorie s'originera qui redonnerait départ à son complément de vérité.

C'est quand la psychanalyse aura rendu ses armes devant les impasses croissantes de notre civilisation (malaise que Freud en pressentait), que seront reprises par qui ? les indications de mes *Écrits*.

De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité

À L'INSTITUT FRANÇAIS DE MILAN, LE 18 DÉCEMBRE 1967
À 18 H 30

Si étonnant que cela puisse paraître, je dirai que la psychanalyse, soit ce qu'un procédé ouvre comme champ à l'expérience, *c'est* la réalité. La réalité y est posée comme absolument univoque, ce qui de nos jours est unique : au regard de la façon dont l'empêtrent les autres discours.

Car ce n'est que des autres discours que le réel vient à flotter. Ne nous attardons pas au passe-passe du mot : réel. Retenons qu'il indique que, pour le psychanalyste, les autres discours font partie de la réalité.

Celui qui écrit ces lignes peut bien dire l'effet de dénuement dont il ressent sa place, au moment d'aborder ce thème dont on ne sait quel respect l'a tenu écarté. Son « si étonnant que cela puisse paraître... » est oratoire, c'est-à-dire secondaire, et ne dit pas ce qui l'arrête ici.

Il se sait, il l'avoue, simplement « réaliste »... – Au sens médiéval ? croit-il entendre, à le tracer d'un point d'interrogation. C'est déjà la marque qu'il en a trop dit, et que l'infection dont ne peut plus se dépêtrer le discours philosophique, l'idéalisme inscrit au tissu de sa phrase, va faire là son entrée.

Il faut prendre les choses autrement. Qu'est-ce qui fait qu'une psychanalyse est freudienne, voilà la question.

Y répondre conduit jusqu'où la cohérence d'un procédé dont on connaît la caractéristique générale sous le nom d'association libre (mais qui ne se livre pas pour autant), impose de présupposés sur lesquels l'intervention, et nommément celle en cause : l'intervention du psychanalyste est sans prise.

Ceci est fort remarquable et explique que, de quelque visée de profondeur, d'initiation, ou de style, qu'un *boasting* dissident se

targue, elle reste futile auprès de ce qu'implique le procédé. Je ne veux affliger personne. Mais c'est pourquoi la psychanalyse reste freudienne « dans son ensemble » : c'est parce qu'elle l'est dans son axe.

C'est que le procédé est d'*origine* solidaire du mode d'intervention freudien.

Ce qui prouve la puissance de ce que nous appelons le procédé, c'est qu'il n'est aussi bien pas exclu que le psychanalyste n'en ait aucune espèce d'idée. Il en est là-dessus de stupides : vérifiez, c'est facile. Naturellement si vous savez vous-même ce que veut dire : une question.

Je tâcherai à dire ce que n'est pas l'axe du procédé.

L'assomption mystique d'un sens au-delà de la réalité, d'un quelconque être universel qui s'y manifeste en figures, – est-elle compatible avec la théorie freudienne et avec la pratique psychanalytique ?

– Assurément celui qui prendrait la psychanalyse pour une voie de cette sorte se tromperait de porte. A ce qu'elle se prête éventuellement au contrôle d'une « expérience intérieure », ce sera au prix de départ d'en changer le statut.

Elle répugnera à l'aide d'aucun *soma* hallucinogène, quand déjà on sait qu'elle objecte à celle de la narcose.

Pour tout dire, elle exclut les mondes qui s'ouvrent à une mutation de la conscience, à une ascèse de la connaissance, à une effusion communicative.

Ni du côté de la nature, de sa splendeur ou de sa méchanceté, ni du côté du destin, la psychanalyse ne fait de l'interprétation une herméneutique, une connaissance, d'aucune façon, illuminante ou transformante.

Nul doigt ne saurait s'y indiquer comme d'un être, divin ou pas. Nulle signature des choses, ni providence des événements.

Ceci est bien souligné dans la technique – du fait qu'elle n'impose nulle orientation de l'âme, nulle ouverture de l'intelligence, nulle purification préludant à la communication.

Elle joue au contraire sur la non-préparation. Une régularité quasi bureaucratique est tout ce qui est exigé. La laïcisation aussi complète que possible du pacte préalable installe une pratique sans idée d'élévation.

Même de préparer ce qui sera dit dans la séance, est un inconvénient où l'on sait que se manifesteront résistance, voire défenses.

Indiquons que ces deux mots ne sont pas synonymes, bien qu'on les emploie, je parle des psychanalystes, à tort et à travers. Peu leur importe au reste qu'au dehors on les prenne dans le sens diffus d'opposition bien ou mal orientée, d'être salubre ou non. Ils préfèrent même ça.

Ce qui est attendu de la séance, c'est justement ce qu'on se refuse à attendre, de crainte d'y trop mettre le doigt : la surprise, a souligné Reik.

Et ceci exclut tout procédé de concentration : cette exclusion est sous-jacente à l'idée d'association.

Au présupposé de l'entreprise, ce qui domine est un *matter-of-fact*. Ce que nous avons à surprendre, est quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme. Elle n'a pas varié de ce que la stupidité qu'elle implique, se soit transférée au psychanalyste. Ce qui reste dans l'idée de situation dont se totalisent les effets qu'on dit déformants, les dirait-on informants même qu'il s'agirait de la même chose.

L'idée d'une norme n'y apparaît jamais que comme construite. Ce n'est pas là le « matériel », comme on dit significativement.

Là-dessus si vous entendez parler de la fonction d'un *moi autonome*, ne vous y trompez pas : il ne s'agit que de celui du genre de psychanalyste qui vous attend 5e Avenue. Il vous adaptera à la réalité de son cabinet.

L'on ne saura jamais vraiment ce que doit Hitler à la psychanalyse, sinon par l'analyste de Goebbels. Mais pour le retour qu'en a reçu la psychanalyse, il est là.

Ce n'est qu'un branchement abusif, mais édifiant, sur ce dont il s'agit dans la relativité introduite par l'inconscient. C'est dans la réalité qu'elle s'inscrit.

Relativité restreinte d'abord. Le « matériel » reste le type de son propre métabolisme. Il implique une réalité comme matérielle elle-même, c'est-à-dire non interprétable au titre, dirait-on, de l'épreuve qu'elle constituerait pour une autre réalité qui lui serait transcendante : qu'on mette ce terme au chef du cœur ou de l'esprit. Elle ne saurait être en elle-même mise en question : elle est Anankè, nous dit Freud : diktat aveugle.

C'est pourquoi l'interprétation dont s'opère la mutation psychanalytique porte bien là où nous le disons : sur ce qui, cette réalité, la découpe, de s'y inscrire sous les espèces du signifiant.

Ici notons que ce n'est pas pour rien que Freud fait usage du terme *Realität* quand il s'agit de la réalité psychique.

Realität et non *Wirklichkeit*, qui ne veut dire qu'opérativité : autant dire ce à quoi le psychanalyste d'aujourd'hui fait ses courbettes pour la frime.

Tout est dans la béance par quoi le psychique n'est nullement règle pour opérer, de façon efficace, sur la réalité, y compris sur ce qu'il est en tant qu'il en fait partie. Il ne comporte en lui-même que nature, non connature. Il n'est nullement fait d'accord avec une réalité qui est dure ; à laquelle il n'y a de rapport que de s'y cogner : une réalité dont le solide est la meilleure métaphore. A entendre au sens de l'impénétrable, et non de la géométrie. (Car nulle présence du polyèdre, symbole platonicien des éléments : au moins apparemment dans cette réalité [1].)

Toute *Weltanschauung* est tenue dans l'idée de Freud pour caduque et sans importance. Elle n'est, il le dit, rien de plus que suppléance aux énoncés révélatoires d'un catéchisme qui, pour parer à l'inconnu, reste à ses yeux sans rival. Ce n'est pas là, faut-il le dire, position de complaisance, c'est affirmation de l'inaptitude de la connaissance à s'accoler à rien d'autre qu'à une opacité sans remède.

Mais la complicité marquée ici à la position vraiment chrétienne, l'accès interdit au champ de la Révélation, a son sens – dans l'histoire.

Le nerf de la relativité n'est introduit au principe de la réalité psychique qu'en ceci paradoxalement que le processus d'adaptation n'y est que secondaire.

Car les « centres » dont elle s'organise dans les schémas dont Freud l'ordonne (cf. système Ψ), ne sont nulle fonction de synthèse, mais bien d'interposition dans un circuit plus direct : le processus primaire est d'obstruction.

Le processus secondaire nous est décrit comme s'en passant, comme ne lui étant en rien raccordé, pour ce qui lui est réservé de tâtonnements.

Ce changement d'ordre ne va pas sans difficulté : à vrai dire abs-

1. Ironie que ceux qui me suivent, situeront de ce que du « réel », en tant que registre déduit du symbolique et de l'imaginaire, il n'est ici soufflé qu'un mot.

L'énoncé présent définit le seuil psychanalytique.

traite, car il ne fait que dire crûment ce que l'expérience fabrique. En tout cas il repousse tout recours à quelque théorie de la forme, voire à aucune phénoménologie à s'imaginer de la conscience non thétique.

Le primaire, de sa structure, ne fonctionne que d'un tout ou rien de trace. Aussi bien trompé dans sa prise, est-ce à cette trace qu'il « régresse ». Le mot n'est propre qu'à indiquer le renversement d'une force, car il n'a pas d'autre référence. L'hallucination n'est tenue pour en résulter que d'un rapport des plus lointains avec ses formes cliniques.

Elle n'est là que pour signifier que du psychisme, c'est l'insatisfaction qui est le premier constituant.

Ce qui y satisfait ne serait frayé en aucun cas par le processus primaire, si le processus secondaire n'y parait.

Je ne veux pas m'étendre ici sur la façon dont est conçu le processus secondaire. C'est une simple pièce rapportée des théories de toujours, en tant qu'elles restent adhérer à l'idée qui a produit son dernier rejet dans la formule de la « sensation, guide de vie », d'une inférence toujours aussi peu assise.

Le recours à l'articulation du stimulus à la réponse, tenue pour équivalente du couple sensori-moteur, n'est qu'une fiction de l'expérience où l'intervention motrice n'est due qu'à l'expérimentateur, et où l'on traduit la réaction de l'organisme maintenu dans l'état de passivité, en l'idée qu'il a senti quelque chose.

Rien n'indique qu'un tel forçage donne le modèle d'un quelconque fonctionnement propre au biologique.

L'idée du couple tension-décharge est plus souple. Mais la tension fort mal définie n'implique nullement que la sensation s'y règle d'aucune fonction d'homéostase, ce que Freud aperçoit fort bien à en exclure l'opération dans un système détaché du circuit tensionnel, qu'il désigne comme ω.

Bref, plus l'on entre dans l'implication des schèmes freudiens, plus c'est pour voir que le plaisir y a changé de valeur.

Principe du bien pour les Anciens qui en recueillaient l'embarras de rendre compte qu'il y eût des plaisirs dont l'usage est nuisible, le voici devenu le lieu du monde où ne passe qu'une ombre que rien ne saurait saisir : moins que l'organisme y prenne l'ombre pour la proie, qu'il n'est lui-même proie de l'ombre, soit récuse de sa

conduite cette connaissance dont s'est imaginée la fonction de l'instinct.

Tel est le support dont le sens doit s'estimer de ce qu'il faille le construire pour rendre compte de ce qui est en cause, ne l'oublions pas : à savoir l'inconscient.

Qu'à la physiologie de cette construction, rien d'appréhendable dans les fonctions de l'organisme (nulle localisation d'appareil en particulier) ne réponde présentement : hors des temps du sommeil. Voilà-t-il pas qui en dit long, s'il faut supposer à ces temps une permanence mythique hors de leur instance effective ?

Pourquoi ne pas saisir que cet angle si fort à marquer l'écart du principe du plaisir au principe de réalité, c'est précisément de faire place à la réalité de l'inconscient qu'il se soutient, que l'inconscient est là en un ternaire, dont ce n'est pas qu'il soit fait de manque qui nous empêche d'en tracer la ligne comme fermant un triangle ?

Suivez-moi un instant à remarquer l'affinité du signifiant à ce lieu de vide.

Appelons-y, quoique ce ne soit pas là que nous l'y situerons enfin, ce lieu de l'Autre, de ce qu'assurément ce soit bien là ce dont nous avons montré que le requiert le désir.

Il est significatif que dans Freud le désir ne se produise jamais que du nom de *Wunsch*. *Wunsch*, *wish*, c'est le souhait. Il n'y a de souhait qu'énoncé. Le désir n'est présent que sous la demande.

Si rien de ce qui s'articule dans le sommeil n'est admis à l'analyse que de son récit, n'est-ce pas supposer que la structure du récit ne succombe pas au sommeil ?

Ceci définit le champ de l'interprétation analytique.

Dès lors nul étonnement que l'acte, en tant qu'il n'existe que d'être signifiant, se révèle apte à supporter l'inconscient : qu'ainsi ce soit l'acte manqué qui s'avère réussi, n'en est que le corollaire, dont il est seulement curieux qu'il faille l'avoir découvert pour que le statut de l'acte soit enfin fermement distingué de celui du faire.

Le dire, le dire ambigu de n'être que matériel du dire, donne le suprême de l'inconscient dans son essence la plus pure. Le mot d'esprit nous satisfait d'en rejoindre la méprise en son lieu. Que nous soyons joués par le dire, le rire éclate du chemin épargné, nous dit Freud, à avoir poussé la porte au-delà de laquelle il n'y a plus rien à trouver.

Désir qui se reconnaît d'un pur défaut, révélé qu'il est de ce que la demande ne s'opère qu'à consommer la perte de l'objet, n'est-ce pas là assez pour expliquer que son drame ne se joue que sur ce que Freud appelle l'Autre scène, là où le Logos, déchu d'être du monde la raison spermatique, s'y révèle comme le couteau à y faire entrer la différence ?

A ce seul jeu de la coupure, le monde se prête à l'être parlant. Ce sont ces coupures où il s'est cru longtemps chez lui, avant que s'animant d'une conjoncture de robot, elles ne le refoulent dans ce qui d'elles se prolonge dans sa réalité, qu'on n'appelle en effet psychique que de ce qu'elle soit chute du corps.

Interrogeons pourquoi l'être parlant dévitalise tellement ce corps que le monde lui en a paru longtemps être l'image. Moyennant quoi le corps est microcosme. Notre science a mis fin à ce rêve, le monde n'est pas un macrocorps. La notion de cosmos s'évanouit avec ce corps humain qui, de se barder d'un poumon de métal, s'en va tracer dans l'espace la ligne, inouïe des sphères, de n'avoir figuré jusque-là que sur le papier de Newton comme champ de la gravitation. Ligne où le réel se constitue enfin de l'impossible, car ce qu'elle trace est impensable : les contemporains de Newton ont marqué le coup.

Il suffit de reconnaître le sensible d'un au-delà du principe de réalité dans le savoir de la science, pour que l'au-delà du principe du plaisir qui a pris place dans l'expérience psychanalytique, s'éclaire d'une relativité plus généralisable.

La réalité de l'écart freudien fait barrière au savoir comme le plaisir défend l'accès à la jouissance.

C'est occasion à nous rappeler ce qu'il y a entre eux à s'établir de jonction disjonctive, dans la présence du corps.

L'étrange est ce à quoi le corps se réduit dans cette économie. Si profondément méconnu d'être par Descartes réduit à l'étendue, il faudra à ce corps les excès imminents de notre chirurgie pour qu'éclate au commun regard que nous n'en disposons qu'à le faire être son propre morcellement, qu'à ce qu'il soit disjoint de sa jouissance.

Tiers « au-delà » dans ses rapports à la jouissance et au savoir, le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant.

Mais de par cet effet, qu'en reste-t-il ? Insensible morceau à en dériver comme voix et regard, chair dévorable ou bien son excré-

ment, voilà ce qui de lui vient à causer le désir, qui est notre être sans essence.

La dualité saisie ici de deux principes, ne nous divise comme sujet qu'à être trois fois répétée de chaque essence qui s'en sépare, chacune saisie de sa perte en la béance des deux autres.

Nous les appellerons : jouissance, savoir et vérité.

Ainsi est-ce de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir. C'est ce que la psychanalyse découvre dans ce qu'elle appelle symptôme, vérité qui se fait valoir dans le décri de la raison. Nous, psychanalystes, savons que la vérité est cette satisfaction à quoi n'obvie pas le plaisir de ce qu'elle s'exile au désert de la jouissance.

Sans doute le masochiste sait, cette jouissance, l'y rappeler, mais c'est à démontrer (précisément de n'y parvenir qu'à exalter de sa simulation une figure démonstrative), ce qu'il en est pour tous du corps, qu'il soit justement ce désert.

La réalité, de ce fait, est commandée par le fantasme en tant que le sujet s'y réalise dans sa division même.

La satisfaction ne s'y livre qu'au montage de la pulsion, soit ce détour qui livre assez son affinité à l'instinct de ce qu'il faille, pour le décrire, métaphoriser le cercle du catgut qu'une aiguille courbe s'emploierait à coudre ensemble deux grandes lèvres.

Pour la réalité du sujet, sa figure d'aliénation, pressentie par la critique sociale, se livre enfin de se jouer entre le sujet de la connaissance, le faux sujet du « je pense », et ce résidu corporel où j'ai suffisamment, je pense, incarné le *Dasein*, pour l'appeler par le nom qu'il me doit : soit l'objet *(a)*.

Entre les deux, il faut choisir :

Ce choix est le choix de la pensée en tant qu'elle exclut le « je suis » de la jouissance, lequel « je suis » est « je ne pense pas ».

La réalité pensée est la vérité de l'aliénation du sujet, elle est son rejet dans le désêtre, dans le « je suis » renoncé.

Ce que le « je ne pense pas » de l'analyste exprime, c'est cette nécessité qui le rejette dans le désêtre.

Car ailleurs il ne peut être que « je ne suis pas ».

Le psychanalysant est celui qui parvient à réaliser comme aliénation son « je pense », c'est-à-dire à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique, celle du sujet divisé.

Il ne le peut qu'à rendre à l'analyste la fonction du *(a)*, que lui ne saurait être, sans aussitôt s'évanouir.

L'analyste doit donc savoir que, loin d'être la mesure de la réalité, il ne fraye au sujet sa vérité qu'à s'offrir lui-même comme support de ce désêtre, grâce à quoi ce sujet subsiste dans une réalité aliénée, sans pour autant être incapable de se penser comme divisé, ce dont l'analyste est proprement la cause.

Or c'est là que le psychanalyste se trouve dans une position intenable : une aliénation conditionnée d'un « je suis » dont, comme pour tous, la condition est « je ne pense pas », mais renforcée de ce rajout qu'à la différence de chacun, lui le sait. C'est ce savoir qui n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul.

D'où son association à ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger.

Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir. C'est une autre affaire que la mystagogie du non-savoir.

Puisque l'analyste ne se refuse pas au principe du plaisir, ni à celui de la réalité, simplement il y est l'égal de celui qu'il y guide, et il ne peut, ne doit d'aucune façon l'amener à les franchir.

Il ne lui apprend rien là-dessus, ne faisant plus que le guigner, s'il lui arrive de transgresser l'un ou l'autre.

Il ne partage avec lui qu'un masochisme éventuel, de la jouissance duquel il se tient à carreau.

D'où la part de méconnaissance sur laquelle il édifie une suffisance fondée sur une sorte de savoir absolu, qui est plutôt point zéro du savoir.

Ce savoir n'est d'aucune façon exercé, de ce qu'à le faire passer à l'acte, le psychanalyste attenterait au narcissisme d'où dépendent toutes les formes.

L'analyste se fait le gardien de la réalité collective, sans en avoir même la compétence. Son aliénation est redoublée, – de ce qu'il puisse y échapper.

Allocution sur les psychoses de l'enfant

PRONONCÉE LE 22 OCTOBRE 1967
EN CONCLUSION DE JOURNÉES TENUES SUR CE THÈME

Mes amis,

Je voudrais d'abord remercier Maud Mannoni, à qui nous devons la réunion de ces deux jours, et donc, tout ce qui a pu s'en dégager. Elle a réussi dans son dessein, grâce à cette extraordinaire générosité, caractéristique de sa personne, qui lui a fait payer auprès de chacun, de son effort, le privilège d'amener de tous les horizons quiconque pouvait donner réponse à une question qu'elle a faite sienne. Après quoi, à s'effacer devant l'objet, elle en faisait interrogations recevables.

Pour partir de cet objet qui est bien centré, je voudrais vous en faire sentir l'unité à partir de quelques phrases que j'ai prononcées il y a quelque vingt ans dans une réunion chez notre ami Henri Ey, dont vous savez qu'il a été dans le champ psychiatrique français, ce que nous appellerons un civilisateur. Il a posé la question de ce qu'il en est de la maladie mentale d'une façon dont on peut dire qu'au moins a-t-elle éveillé le corps de la psychiatrie en France, à la plus sérieuse question sur ce que ce corps lui-même représentait.

Pour ramener le tout à sa plus juste fin, je devais contredire l'organo-dynamisme dont Ey s'était fait le promoteur. Ainsi sur l'homme en son être, m'exprimais-je en ces termes : « Loin que la folie soit la faille contingente des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Loin qu'elle soit pour la liberté une insulte (comme Ey l'énonce), elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre. Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en soi la folie comme la limite de sa liberté. »

A partir de là, il ne peut pas vous paraître étrange qu'en notre réunion aient été conjointes les questions portant sur l'enfant, sur

la psychose, sur l'institution. Il doit vous paraître naturel que nulle part plus qu'en ces trois thèmes, soit évoquée plus constamment la liberté. Si la psychose est bien la vérité de tout ce qui verbalement s'agite sous ce drapeau, sous cette idéologie, actuellement la seule à ce que l'homme de la civilisation s'en arme, nous voyons mieux le sens de ce qu'à leur témoignage font nos amis et collègues anglais dans la psychose, de ce qu'ils aillent justement dans ce champ et justement avec ces partenaires à instaurer des modes, des méthodes où le sujet est invité à se proférer dans ce qu'eux pensent comme des manifestations de sa liberté.

Mais n'est-ce pas là une perspective un peu courte, je veux dire, est-ce que cette liberté suscitée, suggérée par une certaine pratique s'adressant à ces sujets, ne porte pas en elle-même sa limite et son leurre ?

Pour ce qui est de l'enfant, de l'enfant psychotique, ceci débouche sur des lois, lois d'ordre dialectique, qui sont en quelque sorte résumées dans l'observation pertinente que le Dr Cooper a faite, que pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, lui-même en étant le fruit à la troisième.

Que si enfin la question se pose d'une institution qui soit proprement en rapport avec ce champ de la psychose, il s'avère que toujours en quelque point à situation variable y prévale un rapport fondé à la liberté.

Qu'est-ce à dire ? Assurément pas que j'entende ainsi d'aucune façon clore ces problèmes, ni non plus les ouvrir comme on dit, ou les laisser ouverts. Il s'agit de les situer et de saisir la référence d'où nous pouvons les traiter sans nous-mêmes rester pris dans un certain leurre, et pour cela de rendre compte de la distance où gîte la corrélation dont nous sommes nous-mêmes prisonniers. Le facteur dont il s'agit, est le problème le plus brûlant à notre époque, en tant que, la première, elle a à ressentir la remise en question de toutes les structures sociales par le progrès de la science. Ce à quoi, pas seulement dans notre domaine à nous psychiatres, mais aussi loin que s'étendra notre univers, nous allons avoir affaire, et toujours de façon plus pressante : à la ségrégation.

Les hommes s'engagent dans un temps qu'on appelle planétaire, où ils s'informeront de ce quelque chose qui surgit de la destruction

d'un ancien ordre social que je symboliserai par l'Empire tel que son ombre s'est longtemps encore profilée dans une grande civilisation, pour que s'y substitue quelque chose de bien autre et qui n'a pas du tout le même sens, les impérialismes, dont la question est la suivante : comment faire pour que des masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial, demeurent séparées ?

Le problème au niveau où Oury l'a articulé tout à l'heure du terme juste de ségrégation, n'est donc qu'un point local, un petit modèle de ce dont il s'agit de savoir comment nous autres, je veux dire les psychanalystes, allons y répondre : la ségrégation mise à l'ordre du jour par une subversion sans précédent. Ici n'est pas à négliger la perspective d'où Oury pouvait formuler tout à l'heure qu'à l'intérieur du collectif, le psychotique essentiellement se présente comme le signe, signe en impasse, de ce qui légitime la référence à la liberté.

Le plus grand péché, nous dit Dante, est la tristesse. Il faut nous demander comment nous, engagés dans ce champ que je viens de cerner, pouvons être en dehors cependant.

Chacun sait que je suis gai, gamin même on dit : je m'amuse. Il m'arrive sans cesse, dans mes textes, de me livrer à des plaisanteries qui ne sont pas du goût des universitaires. C'est vrai. Je ne suis pas triste. Ou plus exactement, je n'ai qu'une seule tristesse, dans ce qui m'a été tracé de carrière, c'est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai.

Venons pourtant au fait que si nous pouvons poser les questions comme il s'est fait ici depuis quelques jours, c'est qu'à la place de l'X qui est en charge d'y répondre, l'aliéniste longtemps, puis le psychiatre, quelqu'un d'ailleurs a dit son mot qui s'appelle le psychanalyste, figure née de l'œuvre de Freud.

Qu'est cette œuvre ?

Vous le savez, c'est pour faire face aux carences d'un certain groupe que j'ai été porté à cette place que je n'ambitionnais en rien, d'avoir à nous interroger, avec ceux qui pouvaient m'entendre, sur ce que nous faisions en conséquence de cette œuvre, et pour cela d'y remonter.

Juste avant les sommets du chemin que j'instaurai de sa lecture avant d'aborder le transfert, puis l'identification, puis l'angoisse, ce

n'est pas hasard, l'idée n'en viendrait à personne, si cette année, la quatrième avant que mon séminaire prît fin à Sainte-Anne, j'ai cru devoir nous assurer de l'éthique de la psychanalyse.

Il semble en effet que nous risquions d'oublier dans le champ de notre fonction qu'une éthique est à son principe, et que dès lors, quoi qu'il puisse se dire, et aussi bien sans mon aveu, sur la fin de l'homme, c'est concernant une formation qu'on puisse qualifier d'humaine qu'est notre principal tourment.

Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de refréner la jouissance. La chose nous apparaît nue – et non plus à travers ces prismes ou lentilles qui s'appellent religion, philosophie... voire hédonisme, car le principe du plaisir, c'est le frein de la jouissance.

C'est un fait qu'à la fin du XIXe siècle et non sans quelque antinomie avec l'assurance prise de l'éthique utilitariste, Freud a ramené la jouissance à sa place qui est centrale, pour apprécier tout ce que nous pouvons voir s'attester, au long de l'histoire, de morale.

Qu'a-t-il fallu de remuement, j'entends aux bases pour que ce gouffre en réémerge à quoi nous jetons en pâture deux fois par nuit ? deux fois par mois ? notre rapport avec quelque conjoint sexuel ?

Il n'est pas moins remarquable que rien n'a été plus rare en nos propos de ces deux jours que le recours à l'un de ces termes qu'on peut appeler le rapport sexuel (pour laisser de côté l'acte), l'inconscient, la jouissance.

Ce ne veut pas dire que leur présence ne nous commandait pas, invisible, mais aussi bien, dans telle gesticulation derrière le micro, palpable.

Néanmoins, jamais théoriquement articulée.

Ce qui s'entend (inexactement) de ce que Heidegger nous propose du fondement à prendre dans l'être-pour-la-mort, prête à cet écho qu'il fait retentir des siècles, et des siècles d'or, du pénitent comme mis au cœur de la vie spirituelle. Ne pas méconnaître aux antécédents de la méditation de Pascal le support d'un franchissement de l'amour et de l'ambition, ne nous assure que mieux du lieu commun, jusqu'en son temps, de la retraite où se consomme l'affrontement de l'être-pour-la-mort. Constat qui prend son prix de ce que Pascal, à transformer cette ascèse en pari, la clôt en fait.

Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être-pour-le-sexe ?

Nous ne semblons pas bien vaillants à en tenir la position.

Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait.

Et nous n'y sommes pas en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe.

L'affaire s'éclaire de ceci que Freud a dit en historiettes et qu'il nous faut mettre en épingle, c'est que, dès qu'on est deux, l'être-pour-la-mort, quoi qu'en croient ceux qui le cultivent, laisse voir au moindre lapsus que c'est de la mort de l'autre qu'il s'agit. Ce qui explique les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe. Mais en contraste, l'expérience analytique démontre que, quand on est deux, la castration que le sujet découvre, ne saurait être que la sienne. Ce qui pour les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe, joue le rôle du second terme dans le nom des Pecci-Blunt : celui de fermer les portes qui s'étaient d'abord grandes ouvertes.

Le pénitent perd donc beaucoup à s'allier au psychanalyste. Au temps où il donnait le ton, il laissait libre, incroyablement plus que depuis l'avènement du psychanalyste, le champ des ébats sexuels, comme il est sous forme de mémoires, épîtres, rapports et traits plaisants, maints documents pour l'attester. Pour le dire, s'il est difficile de juger justement si la vie sexuelle était plus aisée au XVII[e] ou au XVIII[e] siècle qu'au nôtre, le fait par contre que les jugements y aient été plus libres à concerner la vie sexuelle, se décide en toute justice à nos dépens.

Ce n'est certes pas trop de rapporter cette dégradation à la « présence du psychanalyste », entendue dans la seule acception où l'emploi de ce terme ne soit pas d'impudence, c'est-à-dire dans son effet d'influence théorique, précisément marqué du défaut de la théorie.

A se réduire à leur présence, les psychanalystes méritent qu'on s'aperçoive qu'ils ne jugent ni mieux ni plus mal des choses de la vie sexuelle que l'époque qui leur fait place, qu'ils ne sont dans leur vie de couple pas plus souvent deux qu'on ne l'est ailleurs, ce qui ne gêne pas leur profession puisqu'une telle paire n'a rien à faire dans l'acte analytique.

Bien sûr la castration n'a de figure qu'au terme de cet acte, mais couverte de ceci qu'à ce moment le partenaire se réduit à ce que j'appelle l'objet *a* – c'est-à-dire, comme il convient, que l'être-pour-le-sexe a à s'éprouver ailleurs : et c'est alors dans la confusion croissante qu'y apporte la diffusion de la psychanalyse elle-même, ou de ce qui ainsi s'intitule.

Autrement dit ce qui institue l'entrée dans la psychanalyse provient de la difficulté de l'être-pour-le-sexe, mais la sortie, à lire les psychanalystes d'aujourd'hui n'en serait rien d'autre qu'une réforme de l'éthique où se constitue le sujet. Ce n'est donc pas nous, Jacques Lacan, qui ne nous fions qu'à opérer sur le sujet en tant que passion du langage, mais bien ceux qui l'acquittent d'en obtenir l'émission de belles paroles.

C'est à rester dans cette fiction sans rien entendre à la structure où elle se réalise, qu'on ne songe plus qu'à la feindre réelle et qu'on tombe dans la forgerie.

La valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Le degré de sa réussite a démontré que là se juge la forme qui assujettit comme névrose, perversion ou psychose.

D'où se pose à seulement s'en tenir là, que le fantasme fait à la réalité son cadre : évident là !

Et aussi bien impossible à bouger, n'était la marge laissée par la possibilité d'extériorisation de l'objet *a*.

On nous dira que c'est bien ce dont on parle sous le terme d'objet partiel.

Mais justement à le présenter sous ce terme, on en parle déjà trop pour en rien dire de recevable.

S'il était si facile d'en parler, nous l'appellerions autrement que l'objet *a*.

Un objet qui nécessite la reprise de tout le discours sur la cause, n'est pas assignable à merci, même théoriquement.

Nous ne touchons ici à ces confins que pour expliquer comment dans la psychanalyse, on fait si brièvement retour à la réalité, faute d'avoir vue sur son contour.

Notons qu'ici nous n'évoquons pas le réel, qui dans une expérience de parole ne vient qu'en virtualité, qui dans l'édifice logique se définit comme l'impossible.

Il faut déjà bien des ravages exercés par le signifiant pour qu'il soit question de réalité.

Ceux-ci sont à saisir bien tempérés dans le statut du fantasme, faute de quoi le critère pris de l'adaptation aux institutions humaines, revient à la pédagogie.

Par impuissance à poser ce statut du fantasme dans l'être-pour-le-sexe (lequel se voile dans l'idée trompeuse du « choix » subjectif entre névrose, perversion ou psychose), la psychanalyse bâcle avec du folklore un fantasme postiche, celui de l'harmonie logée dans l'habitat maternel. Ni incommodité ni incompatibilité ne sauraient s'y produire, et l'anorexie mentale s'en relègue comme bizarrerie.

On ne saurait mesurer à quel point ce mythe obstrue l'abord de ces moments à explorer dont tant furent évoqués ici. Tel celui du langage abordé sous le signe du malheur. Quel prix de consistance attend-on d'épingler comme préverbal ce moment juste à précéder l'articulation patente de ce autour de quoi semblait fléchir la voix même du présentateur : la gage ? la gâche ? J'ai mis du temps à reconnaître le mot : langage.

Mais ce que je demande à quiconque a entendu la communication que je mets en cause, c'est oui ou non, si un enfant qui se bouche les oreilles, on nous le dit, à quoi ? à quelque chose en train de se parler, n'est pas déjà dans le postverbal, puisque du verbe il se protège.

En ce qui concerne une prétendue construction de l'espace qu'on croit saisir là naissante, il me semble plutôt trouver le moment qui témoigne d'une relation déjà établie à l'ici et là-bas qui sont structures de langage.

Faut-il rappeler qu'à se priver du recours linguistique, l'observateur ne saurait que manquer l'incidence éventuelle des oppositions caractéristiques dans chaque langue à connoter la distance, fût-ce à entrer par là dans les nœuds que plus d'une nous incite à situer entre l'ici et le là-bas ? Bref il y a du linguistique dans la construction de l'espace.

Tant d'ignorance, au sens actif qui s'y recèle, ne permet guère d'évoquer la différence si bien marquée en latin du *taceo* au *silet*.

Si le *silet* y vise déjà, sans encore qu'on s'en effraye, faute du contexte des « espaces infinis », la configuration des astres, n'est-ce pas pour nous faire remarquer que l'espace en appelle au langage dans une tout autre dimension que celle où le mutisme pousse une parole plus primordiale qu'aucun *mom-mom*.

Ce qu'il convient d'indiquer ici, c'est pourtant le préjugé irréductible dont se grève la référence au corps tant que le mythe qui couvre la relation de l'enfant à la mère n'est pas levé.

Il se produit une élision qui ne peut se noter que de l'objet *a*, alors que c'est précisément cet objet qu'elle soustrait à aucune prise exacte.

Disons donc qu'on ne la comprend qu'à s'opposer à ce que ce soit le corps de l'enfant qui réponde à l'objet *a* : ce qui est délicat, là où ne se fait jour nulle prétention semblable, laquelle ne s'animerait qu'à soupçonner l'existence de l'objet *a*.

Elle s'animerait justement de ce que l'objet *a* fonctionne comme inanimé, car c'est comme cause qu'il apparaît dans le fantasme.

Cause au regard de ce qu'est le désir dont le fantasme est le montage.

Mais aussi bien par rapport au sujet qui se refend dans le fantasme en s'y fixant d'une alternance, monture qui rend possible que le désir n'en subisse pas pour autant de retournement.

Une plus juste physiologie des mammifères à placenta ou simplement la part mieux faite à l'expérience de l'accoucheur (dont on peut s'étonner qu'elle se contente en fait de psychosomatique des caquets de l'accouchée sans douleurs) serait le meilleur antidote à un mirage pernicieux.

Qu'on se souvienne qu'à la clé, on nous sert le narcissisme primaire comme fonction d'attraction intercellulaire postulée par les tissus.

Nous fûmes les premiers à situer exactement l'importance théorique de l'objet dit transitionnel, isolé comme trait clinique par Winnicott.

Winnicott lui-même se maintient, pour l'apprécier, dans un registre de développement.

Sa finesse extrême s'exténue à ordonner sa trouvaille en paradoxe à ne pouvoir que l'enregistrer comme frustration, où elle ferait de nécessité besoin, à toute fin de Providence.

L'important pourtant n'est pas que l'objet transitionnel préserve l'autonomie de l'enfant mais que l'enfant serve ou non d'objet transitionnel à la mère.

Et ce suspens ne livre sa raison qu'en même temps que l'objet livre sa structure. C'est à savoir celle d'un condensateur pour la

jouissance, en tant que par la régulation du plaisir, elle est au corps dérobée.

Est-il loisible ici d'un saut d'indiquer qu'à fuir ces allées théoriques, rien ne saurait qu'apparaître en impasse des problèmes posés à l'époque.

Problèmes du droit à la naissance d'une part – mais aussi dans la lancée du : ton corps est à toi, où se vulgarise au début du siècle un adage du libéralisme, la question de savoir, si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir en droit, ce corps, à le détailler pour l'échange.

Ne discerne-t-on pas de ce que j'ai dit aujourd'hui la convergence ? En épinglerons-nous du terme de l'enfant généralisé, la conséquence ? Certains antimémoires tiennent ces jours-ci l'actualité (pourquoi ainsi – sont-ils ces mémoires ? si c'est de n'être pas des confessions, nous avertit-on, n'est-ce pas là depuis toujours la différence des mémoires ?). Quoi qu'il en soit l'auteur les ouvre par la confidence d'étrange résonance dont un religieux lui fit adieu : « J'en viens à croire, voyez-vous, en ce déclin de ma vie, lui dit-il, qu'il n'y a pas de grandes personnes. »

Voilà qui signe l'entrée de tout un monde dans la voie de la ségrégation.

N'est-ce pas de ce qu'il faille y répondre que nous entrevoyons maintenant pourquoi sans doute Freud s'est senti devoir réintroduire notre mesure dans l'éthique, par la jouissance ? Et n'est-ce pas tenter d'en agir avec vous comme avec ceux dont c'est la loi dès lors, que de vous quitter sur la question : quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?

Note

Ceci n'est pas un texte, mais une allocution improvisée.

Nul engagement ne pouvant justifier à mes yeux sa transcription mot pour mot que je tiens pour futile, il me faut donc l'excuser.

D'abord de son prétexte : qui fut de feindre une conclusion dont

le manque, ordinaire aux Congrès, n'exclut pas leur bienfait dont ce fut le cas ici.

Je m'y prêtai pour rendre hommage à Maud Mannoni : soit à celle qui, par la rare vertu de sa présence, avait su prendre tout ce monde aux rets de sa question.

La fonction de la présence, est, dans ce champ comme partout ; à juger sur sa pertinence.

Elle est certainement à exclure, sauf impudence notoire, de l'opération psychanalytique.

Pour la mise en question de la psychanalyse, voire du psychanalyste lui-même (pris essentiellement), elle joue son rôle à suppléer au manque d'appui théorique.

Je lui donne cours en mes écrits comme polémique, fait d'intermède en des lieux d'interstice, quand je n'ai pas d'autre recours contre l'obtusion qui défie tout discours.

Bien sûr est-elle toujours sensible dans le discours naissant, mais c'est présence qui ne vaut qu'à s'effacer enfin, comme il se voit dans la mathématique,

Il en est une pourtant dans la psychanalyse qui se soude à la théorie : c'est la présence du sexe comme tel, à entendre au sens où l'être parlant le présente comme féminin.

Que veut la femme ? est, on le sait, l'ignorance où reste Freud jusqu'au terme, dans la chose qu'il a mise au monde.

Ce que femme veut, aussi bien d'être encore au centre aveugle du discours analytique, emporte dans sa conséquence que la femme soit psychanalyste-née (comme on s'en aperçoit à ce que régentent l'analyse les moins analysées des femmes).

Rien de tout cela ne se rapporte au cas présent puisqu'il s'agit de thérapie et d'un concert qui ne s'ordonne à la psychanalyse qu'à le reprendre en théorie.

C'est ici qu'il m'a fallu y suppléer pour tous autres que ceux qui m'entendent, par une sorte de présence qu'il me faut bien dire d'abus... puisqu'elle va de la tristesse qui se motive d'une gaieté rentrée jusqu'à en appeler au sentiment de l'incomplétude là où il faudrait situer celle-ci en logique.

Une telle présence fit, paraît-il, plaisance. Que trace donc reste ici de ce qui porte comme parole, là où l'accord est exclu : l'aphorisme, la confidence, la persuasion, voire le sarcasme.

Une fois de plus, on l'aura vu, j'ai pris l'avantage de ce qu'un langage soit évident où l'on s'obstine à figurer le préverbal.

Quand verra-t-on que ce que je préfère est un discours sans paroles ?

26 septembre 1968

Note sur l'enfant

Semble-t-il à voir l'échec des utopies communautaires la position de Lacan nous rappelle la dimension de ce qui suit.

La fonction de résidu que soutient (et du même coup maintient) la famille conjugale dans l'évolution des sociétés, met en valeur l'irréductible d'une transmission – qui est d'un autre ordre que celle de la vie selon les satisfactions des besoins – mais qui est d'une constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme.

C'est d'après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir.

Dans la conception qu'en élabore Jacques Lacan, le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale.

Le symptôme, c'est là le fait fondamental de l'expérience analytique, se définit dans ce contexte comme représentant de la vérité.

Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C'est là le cas le plus complexe, mais aussi le plus ouvert à nos interventions.

L'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. Ici, c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé.

La distance entre l'identification à l'idéal du moi et la part prise du désir de la mère, si elle n'a pas de médiation (celle qu'assure normalement la fonction du père) laisse l'enfant ouvert à toutes les prises fantasmatiques. Il devient l'« objet » de la mère, et n'a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet.

L'enfant *réalise* la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l'objet *a* dans le fantasme.

Il sature en se substituant à cet objet le mode de manque où se spécifie le désir (de la mère), quelle qu'en soit la structure spéciale : névrotique, perverse ou psychotique.

Il aliène en lui tout accès possible de la mère à sa propre vérité, en lui donnant corps, existence, et même exigence d'être protégé.

Le symptôme somatique donne le maximum de garantie à cette méconnaissance ; il est la ressource intarissable selon les cas à témoigner de la culpabilité, à servir de fétiche, à incarner un primordial refus.

Bref, l'enfant dans le rapport duel à la mère lui donne, immédiatement accessible, ce qui manque au sujet masculin : l'objet même de son existence, apparaissant dans le réel. Il en résulte qu'à mesure de ce qu'il présente de réel, il est offert à un plus grand subornement dans le fantasme.

Octobre 1969

L'acte psychanalytique

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE 1967-1968

L'acte psychanalytique, ni vu ni connu hors de nous, c'est-à-dire jamais repéré, mis en question bien moins encore, voilà que nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste.

C'est là le recours au plus communément admis du nécessaire à ce passage, toute autre condition restant contingente auprès.

Isolé ainsi de ce moment d'installation, l'acte est à portée de chaque entrée dans une psychanalyse.

Disons d'abord : l'acte (tout court) a lieu d'un dire, et dont il change le sujet. Ce n'est acte, de marcher qu'à ce que ça ne dise pas seulement « ça marche », ou même « marchons », mais que ça fasse que « j'y arrive » se vérifie en lui.

L'acte psychanalytique semble propre à se réverbérer de plus de lumière sur l'acte, de ce qu'il soit acte à se reproduire du faire même qu'il commande.

Par là remet-il à l'en-soi d'une consistance logique, de décider si le relais peut être pris d'un acte tel qu'il destitue en sa fin le sujet même qui l'instaure.

Dès ce pas s'aperçoit que c'est le sujet ici dont il faut dire s'il est savoir.

Le psychanalysant, au terme de la tâche à lui assignée, sait-il « mieux que personne » la destitution subjective où elle a réduit celui-là même qui la lui a commandée ? Soit : cet en-soi de l'objet *a* qui, à ce terme, s'évacue du même mouvement dont choit le psychanalysant pour ce qu'il ait dans cet objet, vérifié la cause du désir.

Il y a là savoir acquis, mais à qui ?

A qui paie-t-il le prix de la vérité dont à la limite le sujet traité serait l'incurable ?

Est-ce de cette limite qu'un sujet se conçoit qui s'offre à reproduire ce dont il a été délivré ?

Et quand ceci même le soumet à se faire la production d'une tâche qu'il ne promet qu'à supposer le leurre même qui pour lui n'est plus tenable ?

Car c'est à partir de la structure de fiction dont s'énonce la vérité, que de son être même il va faire étoffe à la production... d'un irréel.

La destitution subjective n'est pas moindre à interdire cette passe de ce qu'elle doive, comme la mer, être toujours recommencée.

On soupçonne pourtant que l'écart ici révélé de l'acte à la dignité de son propos, n'est à prendre qu'à nous instruire sur ce qui en fait le scandale : soit la faille aperçue du sujet supposé savoir.

Toute une endoctrination, psychanalytique de titre, peut ignorer encore qu'elle néglige là le point dont toute stratégie vacille de n'être pas encore au jour de l'acte psychanalytique.

Qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet. L'idée de l'instinct écrase la découverte : mais elle survit de ce que ce savoir ne s'avère jamais que d'être lisible.

La ligne de la résistance tient sur cet ouvrage aussi démesurément avancé que peut l'être une phobie. C'est dire qu'il est désespéré de faire entendre qu'on n'a rien entendu de l'inconscient, si l'on n'est pas allé plus loin.

C'est à savoir que ce qu'il introduit de division dans le sujet de ce qu'un savoir qui tient au reste, ne le détermine pas, suppose, rien qu'à ce qu'on l'énonce ainsi, un Autre, qui, lui le sait d'avant qu'on ne s'en soit aperçu. On sait que même Descartes se sert de cet Autre pour garantir au moins la vérité de son départ scientifique.

C'est là par quoi toutes les -logies philosophiques, onto-, théo-, cosmo-, comme psycho-, contredisent l'inconscient. Mais comme l'inconscient ne s'entend qu'à être écrasé d'une des notions les plus bâtardes de la psychologie traditionnelle, on ne prend même pas garde que l'énoncer rend impossible cette supposition de l'Autre. Mais il suffit qu'elle ne soit pas dénoncée, pour que l'inconscient soit comme non avenu.

D'où l'on voit que les pires peuvent faire leur mot d'ordre du « retour à la psychologie générale ».

Pour dénouer ceci, il faut qu'une structure de l'Autre s'énonce qui n'en permette pas le survol. D'où cette formule : qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, ou notre affirmation qu'il n'y a pas de métalangage.

Confirmons cette dernière du fait que ce qu'on appelle métalangage dans les mathématiques n'est rien que le discours dont un langage veut s'exclure, c'est-à-dire s'efforce au réel. La logique mathématique n'est pas, comme on ne peut nous l'imputer que de mauvaise foi, une occasion de rajeunir un sujet de notre cru. C'est du dehors qu'elle atteste un Autre tel que sa structure, et justement d'être logique, ne va pas à se recouvrir elle-même : c'est (S (A̸)) de notre graphe.

Qu'un tel Autre s'explore, ne le destine à rien savoir des effets qu'il comporte sur le vivant qu'il véhicule en tant que sujet-à ses effets. Mais si le transfert apparaît se motiver déjà suffisamment de la primarité signifiante du trait unaire, rien n'indique que l'objet *a* n'a pas une consistance qui se soutienne de logique pure.

Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère.

Un « je ne pense pas » qui est le droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer.

L'humilité de la limite où l'acte s'est présenté à son expérience, lui bouche de la réprobation dont il s'énonce qu'il est manqué, les voies plus sûres qu'elle recèle pour parvenir à ce savoir.

Aussi bien sommes-nous partis, pour lui rendre courage, du témoignage que la science peut donner de l'ignorance où elle est de son sujet par l'exemple du départ pavlovien, repris à le faire illustrer l'aphorisme de Lacan : qu'un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Où l'on voit que c'est d'en saisir la rampe quand elle était encore dans le noir, que l'expérimentateur s'est fait espoir à bon marché d'avoir mis le chapeau dans le lapin. Cette ingéniosité de lapsus suffit pourtant à rendre compte d'une assez ample adéquation des énoncés pavloviens, où l'égarement de qui ne pense qu'aux berges où faire rentrer la crise psychanalytique, trouve un bon alibi universitaire.

Est donc encore bien naïf celui qui prend écho de tout cet apologue pour rectifier que le sujet de la science n'est jamais où on le pense, puisque c'est là précisément notre ironie...

Il reste à trouver appel là où l'affaire a lieu. Et ce ne peut être que dans la structure que le psychanalyste monte en symptôme, quand

frappé soudain d'une Grâce inversée, il vient à élever une prière idolâtrique à « son écoute », fétiche en son sein surgi d'une voie hypocondriaque.

Il y a une aire de stigmates qu'impose l'habitation du champ, par faute du sens repéré de l'acte psychanalytique. Elle s'offre assez péniblement à la pénombre des conciles où la collection qui s'en identifie prend figure d'Église parodique.

Il n'est certes pas exclu que s'y articulent des aveux propres au recueil. Telle cette forgerie qui se prononce du : *the self*, première peut-être de cette surface à sortir de la liste des morphèmes que rend tabous qu'ils soient de Freud.

C'est qu'elle a pris son poids, si ce n'est même sa trouvaille, du psychanalyste à rencontrer pour vous imposer le respect de l'empreinte reçue de la passion de la psychanalyse.

Nous avons fait vivre l'écrit où il affile au clair du *self*, comme rendu tangible et s'avérant d'être un effet de compression, l'aveu que sa passion n'a place et vertu qu'à sortir des limites fort bien rappelées comme étant celles de la technique. Elles le serviraient mieux pourtant à s'inscrire dans la charte de l'acte une fois remise à cette page qui ne saurait être tournée que d'un geste changeant le sujet, celui-là même dont le psychanalyste se qualifie en acte.

Ce *self* lancé sera pourtant – le thème prolifère, et dans le sens de l'auspice dont il est né – la perte du psychanalyste, disqualifié par lui. L'élément culte de sa profession est comme en autre cas, le signe d'une inégalité à l'acte.

Aussi bien l'acte lui-même ne peut-il fonctionner comme prédicat. Et pour l'imputer au sujet qu'il détermine, convient-il de reposer de nouveaux termes toute l'*inventio medii* : c'est à quoi peut s'éprouver l'objet *a*.

Que peut-on dire de *tout* psychanalyste, sinon à rendre évident qu'il n'en est aussi bien aucun ?

Si d'autre part rien ne peut faire qu'il existe un psychanalyste, sinon la logique dont l'acte s'articule d'un avant et d'un après, il est clair que les prédicats prennent ici la dominance, à moins qu'ils ne soient liés par un effet de production.

Si le psychanalysant fait le psychanalyste, encore n'y a-t-il rien d'ajouté que la facture. Pour qu'elle soit redevable, il faut qu'on nous assure qu'il a *du* psychanalyste.

Et c'est à quoi répond l'objet *a*.

Le psychanalyste se fait de l'objet *a*. Se fait, à entendre : se fait produire ; de l'objet *a* : avec de l'objet *a*.

Ces propos frôlent trop l'endroit où paraissent achopper les quantificateurs logiques, pour que nous n'ayons pas fleureté de leur instrument. Nous sentons l'acte psychanalytique céder à rompre la prise dans l'universel à quoi c'est leur mérite de ne pas satisfaire.

(Et voilà qui va excuser Aristote d'osciller, plus génialement encore qu'il n'a su isoler l'ὑποχείμενον, à ne pouvoir faire que d'y récupérer l'οὐσία par l'intervalle.)

Car ce que cet acte aperçoit, c'est le noyau qui fait le creux dont se motive l'idée de *tout*, à la serrer dans la logique des quantificateurs.

Dès lors peut-être permet-il de la mieux dénommer d'une désaïfication.

Où le psychanalyste trouve compagnie de faire la même opération. Est-ce au niveau du quartier libre offert à cette fin au discours ?

Tel est bien en effet l'horizon que trace la technique, mais son artifice repose sur la structure logique à laquelle il est fait confiance à juste titre, car elle ne perd jamais ses droits. L'impossibilité éprouvée du discours pulvérulent est le cheval le Troie par où rentre dans la cité du discours le maître qu'y est le psychotique.

Mais là encore comme ne voit-on que le prélèvement corporel est déjà fait dont est à faire *du* psychanalyste, et que c'est à quoi il faut accorder l'acte psychanalytique.

Nous ne pouvions de l'acte dessiner l'abrupt logique qu'à tempérer ce qu'il soulève de passion dans le champ qu'il commande, même s'il ne le fait qu'à s'y soustraire. C'est sans doute faute d'apporter ce tempérament, que Winnicott s'est cru devoir d'y contribuer de son *self* à lui. Mais aussi d'en recevoir cet objet transitionnel des mains plus distantes de l'enfant, qu'il nous faut bien lui rendre ici, puisque c'est à partir de lui que nous avons d'abord formulé l'objet *a*.

Ramenons donc l'acte psychanalytique à ce que laisse à celui qu'il allège ce qu'il a pour lui mis en route : c'est qu'il lui reste dénoncé que la jouissance, privilégiée de commander le rapport sexuel, s'offre d'un acte interdit, mais que c'est pour masquer que ce rapport ne s'établit que de n'être pas vérifiable à exiger le moyen

terme qui se distingue d'y manquer : ce qu'on appelle avoir fait de la castration sujet.

Le bénéfice en est clair pour le névrosé puisque c'est là résoudre ce qu'il représentait comme passion.

Mais l'important est qu'à quiconque il s'en livre que la jouissance tenue perverse, est bel et bien permise par là, puisque le psychanalyste s'en fait la clef, il est vrai pour la retirer aux fins de son opération. Par quoi il n'y a qu'à la lui reprendre pour lui rendre son emploi vrai, qu'il en soit ou non fait usage.

Ce solde cynique doit bien marquer le secondaire du bénéfice passionnel. Que l'axiologie de la pratique psychanalytique s'avère se réduire au sexuel, ceci ne contribue à la subversion de l'éthique qui tient à l'acte inaugural, qu'à ce que le sexuel se montre de négativités de structure.

Plaisir, barrière à la jouissance (mais non l'inverse). Réalité faite du transfert (mais non l'inverse). Et principe de vanité, suprême, à ce que le verbe ne vaille qu'au regard de la mort (regard, à souligner, non mort, qui se dérobe).

Dans l'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique, moins éthiquette, qu'on nous pardonne, qu'il n'en fut jamais entrevu à ce qu'on soit parti de l'acte, la logique commande, c'est sûr de ce qu'on y retrouve ses paradoxes.

A moins, sûr aussi, que des types, des normes s'y rajoutent comme purs remèdes.

L'acte psychanalytique, pour y maintenir sa chicane propre, ne saurait y tremper.

Car de ses repères s'éclaire que la sublimation n'exclut pas la vérité de jouissance, en quoi les héroïsmes, à mieux s'expliquer, s'ordonnent d'être plus ou moins avertis.

Aussi bien l'acte psychanalytique lui-même est-il toujours à la merci de l'*acting out* dont nous avons assez dépeint plus haut sous quelles figures il grimace. Et il importe de relever combien de nature à nous en prévenir est l'approche de Freud elle-même, quand ce n'est pas tellement du mythe qu'il l'a soutenue d'abord, mais du recours à la scène. Œdipe comme Agamemnon représentent des mises en scène. On en voit aujourd'hui la portée à ce que s'y cramponne l'arriération qui a voulu faire signature de malencontre, à s'aventurer d'exégèse sur l'objet *a*.

Car si l'acte moral s'ordonne de l'acte psychanalytique, c'est pour recevoir son En-Je de ce que l'objet *a* coordonne d'une expérience de savoir.

C'est de lui que prend substance l'insatiable exigence que Freud articule, le premier, dans le *Malaise de la civilisation*. Nous relevons d'un autre accent cet insatiable de ce qu'il trouve sa balance dans l'acte psychanalytique.

Pourquoi ne pas porter à l'actif de cet acte que nous en ayons introduit le statut même à temps ?

Ni reculer, cet à-temps, à le proférer dès six mois, dont non seulement théorique, mais effective au point d'être, en notre École, d'effraction, sa proposition a devancé un déchaînement qui d'accéder à notre entour, nous fait oser le reconnaître pour témoigner d'un rendez-vous.

Suffira-t-il de remarquer qu'en l'acte psychanalytique l'objet *a* n'est censé venir qu'en forme de production pour quoi le *moyen*, d'être requis par toute exploitation supposée, se supporte ici du savoir dont l'aspect de propriété est proprement ce qui précipite une faille sociale précise ?

Irons-nous à interroger si c'est bien l'homme qu'un antiéros réduisait à une seule dimension qui dans l'insurrection de mai se distingue ?

Par contre la mise à la masse de l'En-Je par une prise dans le savoir dont ce n'est pas la démesure qui tant écrase, que l'apurement de sa logique qui du sujet fait pur clivage, voilà où se conçoit un changement dans l'amarrage même de l'angoisse dont il faut dire que pour l'avoir doctrinée de n'être *pas sans* objet, nous avons là aussi de justesse saisi ce qui déjà passe au-delà d'une crête.

Voilà-t-il pas assez pour que l'acte exigé dans le champ du savoir, fasse rechute à la passion du signifiant – qu'il y ait quelqu'un ou personne pour faire office de starter.

Pas de différence une fois le procès engagé entre le sujet qui se voue à la subversion jusqu'à produire l'incurable où l'acte trouve sa fin propre, et ce qui du symptôme prend effet révolutionnaire, seulement de ne plus marcher à la baguette dite marxiste.

Ce qu'on a cru épingler ici de la vertu d'une prise de parole, n'est qu'anticipation suspecte du rendez-vous qu'il y a bien, mais où la parole n'advient que de ce que l'acte était là. Entendons : était là un

peu plus, ne fût-elle pas arrivée, était là à l'instant qu'elle arrivait enfin.

C'est bien en quoi nous nous tenons pour nous, n'avoir pas manqué à la place que nous confère en ce déduit le drame des psychanalystes d'aujourd'hui, et pour devoir reconnaître que nous en savons un peu plus que ceux qui ridiculement n'ont pas raté cette occasion de s'y montrer en acteurs.

Nous la trouvons bien là de toujours cette avance dont c'est assez qu'elle existe pour qu'elle ne soit pas mince, quand nous nous souvenons de l'appréciation, faite par tel, que dans le cas d'où reste provenir tout ce que nous savons de la névrose obsessionnelle, Freud avait été « fait comme un rat ». C'est là en effet ce qu'il suffisait de savoir lire de l'Homme aux rats, pour qu'on se soutînt au regard de l'acte psychanalytique.

Mais qui entendra, même parmi ceux-là qui sortant de notre méditation de cet acte, ce qui pourtant s'indique en clair dans ces lignes mêmes, d'où demain viendra à être relayé le psychanalyste, comme aussi bien ce qui dans l'histoire en tînt lieu ?

Nous sommes pas peu fier, qu'on la sache, de ce pouvoir d'illecture que nous avons su maintenir inentamé dans nos textes pour parer, ici par exemple, à ce que l'historialisation d'une situation offre d'ouverture, bénie, à ceux qui n'ont de hâte qu'à l'histrioniser pour leurs aises.

Donner trop à comprendre est faire issue à l'évitement, et c'est s'en faire le complice que de la même livraison qui remet chacun à sa déroute, fournir un supplément d'Ailleurs pour qu'il s'empresse de s'y retrouver.

Nous fussions-nous si bien gardé à approcher ce qui s'impose d'avoir situé l'acte psychanalytique : d'établir ce qui, lui-même, le détermine de la jouissance et les façons du même coup dont il lui faut s'en préserver ? On en jugera par les miettes qui en sont retombées sur l'année suivante.

Là encore nous ne trouvons pas d'augure nul que la coupure se soit faite pour nous en dispenser.

Que l'intérêt reste en deçà, pour ne pas manquer à ce qui prolifère d'ignorer simplement un lemme comme celui-ci, par nous légué, du passage : à l'acte, de ce séminaire, qu'« il n'y a pas de transfert du transfert ». C'est bien pourtant à quoi se bute sans la moindre

idée de ce qu'il articule, le rapport d'un prochain congrès (cf. « The Non-Transference Relationship », in *IJP*, 1969, part. I, vol. 50).

Si n'était pas irrémédiable de s'être employé dans le commerce du vrai sur le vrai (troisième de manque), ce Congrès de Rome eût pu recueillir un peu plus de ce qui, une fois, de la fonction comme du champ que détermine le langage, s'y est proféré en acte.

Communiqué le 10 juin 1969

VII

Préface à l'édition des Écrits *en livre de poche*

A quelqu'un,
grâce à qui ceci est plutôt signe...

Un signifiant qui donne prise sur la Reine, que soumet-il à qui s'en empare ? Si la dominer d'une menace vaut le vol de la lettre que Poe nous présente en exploit, c'est dire que c'est à son pouvoir qu'il est passé la bride. A quoi enfin ? A la Féminité en tant qu'elle est toute-puissante, mais seulement d'être à la merci de ce qu'on appelle, ici pas pour des prunes, le Roi.

Par cette chaîne apparaît qu'il n'y a de maître que le signifiant. Atout maître : on a bâti les jeux de cartes sur ce fait du discours. Sans doute, pour jouer l'atout, faut-il qu'on ait la main. Mais cette main n'est pas maîtresse. Il n'y a pas trente-six façons de jouer une partie, même s'il n'y en a pas seulement une. C'est la partie qui commande, dès que la distribution est faite selon la règle qui la soustrait au moment de pouvoir de la main.

Ce que le conte de Poe démontre par mes soins, c'est que l'effet de sujétion du signifiant, de la lettre volée en l'occasion, porte avant tout sur son détenteur d'après-vol, et qu'à mesure de son parcours, ce qu'il véhicule, c'est cette Féminité même qu'il aurait prise en son ombre.

Serait-ce la lettre qui fait la Femme être ce sujet, à la fois tout-puissant et serf, pour que toute main à qui la Femme laisse la lettre, reprenne avec, ce dont à la recevoir, elle-même a fait lais ? « Lais » veut dire ce que la Femme lègue de ne l'avoir jamais eu : d'où la vérité sort du puits, mais jamais qu'à mi-corps.

Voici pourquoi le Ministre vient à être châtré, châtré, c'est le mot de ce qu'il croit toujours l'avoir : cette lettre que Dupin a su repérer de son évidence entre les jambes de sa cheminée de haute lisse.

Ici ne fait que s'achever ce qui d'abord le féminise comme d'un

rêve, et j'ajoute (p.41) que le chant dont ce Lecoq voudrait, en le poulet qu'il lui destine, faire son réveil (« un dessein si funeste... »), il n'a aucune chance de l'entendre il supportera tout de la Reine, dès lors qu'elle va le défier.

Car la Reine redevenue gaie, voire maligne, ne fera pas pièce à sa puissance de ce qu'elle l'ait, sans qu'il le sache, désarmée, – en tout cas pas auprès du Roi dont on sait, par l'existence de la lettre, et c'est même tout ce qu'on en sait, que sa puissance est celle du Mort que chaque tour du jeu amincit.

Le pouvoir du Ministre s'affermit d'être à la mesure du masochisme qui le guette.

En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui du psychanalyste, dont l'acte, ce n'est que d'une maladresse inattendue de l'autre qu'il peut venir à porter. D'ordinaire, son message est la seule chute effective de son traitement : autant que celui de Dupin, devant rester irrévélé, bien qu'avec lui l'affaire soit close.

Mais expliquerais-je, comme on en fera l'épreuve du texte qui ici garde le poste d'entrée qu'il a ailleurs, ces termes toujours plus, moins ils seront entendus.

Moins entendus des psychanalystes, de ce qu'ils soient pour eux aussi en vue que la lettre volée, qu'ils la voient même en eux, mais qu'à partir de là ils s'en croient, comme Dupin, les maîtres.

Ils ne sont maîtres en fait que d'user de mes termes à tort et à travers. Ce à quoi plusieurs se sont ridiculisés. Ce sont les mêmes qui m'affirment que ce dont les autres se méfient, c'est d'une rigueur à laquelle ils se sentiraient inégaux.

Mais ce n'est pas ma rigueur qui inhibe ces derniers, puisque ses pièges n'ont d'exemple que de ceux qui m'en font avis.

Que l'opinion qui reste Reine, m'en sache gré, n'aurait de sens que de lui valoir ce livre de poche, *vademecum* qu'on l'appelait dans l'ancien temps, et rien de neuf, si je n'en profitais pour situer ce qu'elle m'apporte de mes *Écrits* comme bruit.

Je dois me persuader qu'ils ne soient pierre dans l'eau qu'à ce qu'elle en fût déjà l'onde, et même l'onde de retour.

Ceci m'est rendu tangible de ce que ceux ici choisis, me semblent épaves tombées au fond. Pourquoi m'en étonnerais-je ? quand ces *Écrits*, ce n'est pas seulement recueillis qu'ils furent en mémoire de rebuts, mais composés qu'ils ont été à ce titre.

Répétant dans leur sort de sonde, celui de la psychanalyse en tant qu'esquif gobé d'emblée par cette mer.

Drôle de radoub que de montrer qu'il ne nage bien qu'à atterrir.

Car c'est un fait d'histoire : mettez à son banc une chiourme éprouvée d'ahaner à la voix, et la psychanalyse s'échoue, – au soulagement des gens du bord. Jamais aucun progressisme n'a fait mieux, ni d'une façon si sûre à rassurer, ce qu'il faut faire tout de suite.

Bref on lira mon discours dit de Rome en 1953, sans que puisse plus compter que j'aie été strictement empêché, depuis le terme mis en France aux plaisirs d'une Occupation dont la nostalgie devait encore la hanter vingt ans par la plume si juste en son exquisité de Sartre, strictement barré, dis-je, de toute charge, si mince fût-elle, d'enseignement. L'opposition m'en étant notifiée comme provenant d'un Monsieur Piéron dont je n'eus au reste aucun signe direct à moi, au titre de mon incompréhensibilité.

On voit que je l'étais de principe, car je n'avais eu l'occasion de la démontrer qu'aux plus banaux de ses entours, et ce que j'avais écrit alors, n'était nullement abstrus (si peu que je rougirais de republier ma thèse, même si elle ne relève pas de ce que l'ignorance alors enseignante tenait pour le bon sens en l'illustrant de Bergson).

Je voudrais qu'on me crédite de ce que ce retard qui me fut imposé, de huit ans, me force à pousser, tout au long de ce rapport, d'âneries, soyons exact : de paulhaneries, que je ne puis que hihaner pour les oreilles qui m'entendent. Même le cher Paulhan ne m'en a point tenu rigueur, lui qui savait jusqu'où « Kant avec Sade » détonnerait dans son bestiaire [1] (cet *Écrit* est ici absent).

Le ménage n'est jamais bien fait que par qui pourrait faire mieux. Le tâcheron est donc impropre à la tâche, même si la tâche réduit quiconque à faire le tâcheron. J'appelle tâche ranger ce qui traîne.

Énoncer que l'inconscient s'est rencontré d'abord dans le discours, que c'est toujours là qu'on le trouve dans la psychanalyse, ce peut nécessiter qu'on l'articule avec appui, s'il en faut le préliminaire : avant qu'il vienne comme second temps que le discours lui-même mérite qu'on s'arrête aux structures qui lui sont propres, dès que l'on songe que cet effet ne semble pas y aller de soi.

1. La *NRF*, un *n* fût-il redoublé dans son sigle.

C'est une idée qui se précise de relever ces structures mêmes, et ce n'est nullement s'en remettre aux lois de la linguistique que de les prier de nous dire si elles s'en sentent dérangées.

On doit s'habituer aux maniements des schèmes, scientifiquement repris d'une éthique (la stoïcienne en l'occasion), du signifiant et du λεκτόν. Et aussitôt on s'aperçoit que ce λεκτόν ne se traduit pas bien. On le met en réserve, et on joue un temps du signifié, plus accessible et plus douillet à ceux qui s'y retrouvent, dans l'illusion qu'ils pensent quoi que ce soit qui vaille plus que tripette.

Le long de la route, on s'aperçoit, avec retard heureusement, c'est mieux de ne pas s'y arrêter, que s'élèvent des protestations. « Le rêve ne pense pas... », écrit un professeur fort pertinent dans toutes les preuves qu'il en donne. Le rêve est plutôt comme une inscription chiffonnée. Mais quand ai-je dit quoi que ce soit qui y objecte ? Même si au chiffonné, je n'ai, selon ma méthode de commentaire qui s'astreint à s'en tenir aux documents, fait sort qu'au niveau de la girafe que le petit Hans en qualifie.

Outre que cet auteur ne saurait même avancer les faits dont il argue qu'à tenir pour établi ce que j'articule du rêve, soit qu'il requiert un support textuel, ce que j'appelle proprement l'instance de la lettre avant toute grammatologie, où peut-il prendre que j'aie dit que le rêve pense ? Question que je pose sans m'être relu.

Par contre il découvre que ce que j'inscris comme effet du signifiant, ne répond nullement au signifié que cerne la linguistique, mais bel et bien au sujet.

J'applaudis à cette trouvaille d'autant plus qu'à la date où paraissent ses remarques, il y a beau temps que je martèle à qui veut l'entendre, que le signifiant (et c'est en quoi je le distingue du signe) est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

Je dis à qui veut l'entendre, car une telle articulation suppose un discours ayant déjà porté des effets, effets de λεκτόν précisément. Car c'est d'une pratique de l'enseignement où se démontre que l'insistance de ce qui est énoncé, n'est pas à tenir pour seconde dans l'essence du discours, – que prend corps, quoique je l'aie pointé de ce ressort dès sa première sortie, mon terme du : point de capiton. Par quoi λεκτόν se trouve traduit à mon gré, sans que je m'en targue, étant plutôt que stoïcologue, stoïque d'avance à l'endroit de ce qui pourra s'en redire.

Ce n'est pas pour autant aller aussi loin que je pourrais dans ce que m'apporte ma parution en livre de poche. Elle tient pour moi d'un inénarrable que seul mesurera un jour un bilan statistique d'un matériel de syntagmes auxquels j'ai donné cours.

J'ai fourni de meilleurs emboîtages tout un marché de la culture. Mea culpa.

Il n'y a pas de métalangage. Cette affirmation est possible de ce que j'en aie ajouté un à la liste de ceux qui courent les champs de la science. Elle sera justifiée, s'il produit l'effet dont s'assurera que l'inconscient EST un discours.

Ce serait que le psychanalyste vienne à en être le λεκτόν, mais pas démoli pour autant.

Que le lecteur du livre de poche se laisse prendre au jeu que j'ai célébré à moi tout seul, à Vienne d'abord, puis à Paris, en l'honneur de la *Chose freudienne* pour le centenaire de Freud. S'il s'anime de la rigolade pincée, dont l'a accueilli mon auditoire d'alors, il saura qu'il est déjà de mes intimes et qu'il peut venir à mon École, pour y faire le ménage.

… de quelque chose à lire de ce
14. XII. 69.

Préface à une thèse

PRÉFACE À « JACQUES LACAN », OUVRAGE D'ANIKA RIFFLET-LEMAIRE PARU À BRUXELLES EN 1970

A deux de ces personnes qu'on appelle des nullités, ce qui dans l'opinion, étudiante tout au moins, ne fait que mieux valoir leur titre à occuper la place de professeur, je disais, il y a bien quelque treize ans : « N'oubliez pas qu'un jour vous donnerez comme sujet de thèse ce que j'écris pour l'instant[1]. »

Comme d'un vœu qu'elles s'en informassent : où je contrôlerais si le zéro a bien l'idée de la place qui lui donne son importance.

C'est donc arrivé. Il n'est rien arrivé à eux, à moi seulement : me voici sujet de thèse par mes *Écrits.*

Que ce soit dû au choix d'une personne jeune n'est pas nouveau. Mon discours de Rome, dix ans après sa parution, fit l'aventure d'un intellectuel émergeant dans une université américaine d'un tunnel de trappeur, à ma surprise.

On sait qu'il faut une deuxième hirondelle pour faire le printemps. Unique donc en cette place, même s'il y en a plusieurs. Un sourire se multiplie quand c'est celui d'une jeune personne.

Anthony, Anika, une Antonella qui me traduit en italien : en ces initiales, quel signe insiste d'un vent nouveau ?

Qu'icelle donc me pardonne dont je profite pour désigner ce qu'elle efface à le montrer[2].

Mes *Écrits* sont impropres à la thèse, universitaire spécialement : antithétiques de nature, puisqu'à ce qu'ils formulent, il n'y a qu'à se prendre ou bien à les laisser.

Chacun n'est d'apparence que le mémorial d'un refus de mon discours par l'audience qu'il incluait : strictement les psychanalystes.

1. Note de l'auteur : il ne s'agit pas, ici, de S. Leclaire et de J. Laplanche, dont il sera question plus loin.

2. Qu'ici l'on m'entende : à le montrer comme il convient.

Mais justement les incluant sans les retenir, chacun démontre d'un biais de plus qu'il n'est pas de savoir sans discours.

Car ce qu'il serait ce savoir : soit l'inconscient qu'on imagine, est réfuté de l'inconscient tel qu'il est : un savoir mis en position de vérité, ce qui ne se conçoit que d'une structure de discours.

Impensable discours de ne pouvoir être tenu qu'à ce qu'on en soit éjecté. Parfaitement enseignable pourtant à partir d'un mi-dire : soit la technique qui tient compte de ce que la vérité ne se dit jamais qu'à moitié. Ceci suppose que le psychanalyste ne se manifeste jamais que d'un discours asymptomatique, ce qui est bien en effet le moins qu'on en attende.

A la vérité cet impossible est le fondement de son réel. D'un réel d'où se juge la consistance des discours où la vérité boite, et justement de ce qu'elle boite ouvertement, l'inanité par contre du discours du savoir, quand s'affirmant de sa clôture, il fait mentir les autres.

C'est bien là l'opération du discours universitaire quand il fait thèse de cette fiction qu'il appelle un auteur, ou de l'histoire de la pensée, ou bien encore de quelque chose qui s'intitule d'un progrès.

Illustrer d'un exemple une incompatibilité comme celle dont il s'agit, est toujours fallacieux.

Il est clair qu'elle touche à ce qu'il en est de l'élève.

Je pourrais faire état d'un contraste et dire qu'en 1960 mes deux L ne battaient que d'une, de ce que l'une d'ailes fut de ceux qu'on ne prend pas sans univers. J'entends là ce lichen qui vous unifie la forêt, quand il faut qu'elle vous cache l'arbre.

Il ne s'agit à cette date de rien de moins que de faire entendre mon enseignement, lequel s'énonce du lieu le plus éminent de la psychiatrie française, tous les huit jours alors depuis sept ans, en une leçon inédite, pour ses destinataires exprès, psychiatres et psychanalystes, qui pourtant le laissent en marge.

Ce phénomène singulier est le fait de ségrégations, là comme ailleurs effets de discours, mais qui, pour interférer dans le champ concret, y statuent de promulgations différentes d'origine et de date.

Ségrégation d'abord de la psychiatrie dans la Faculté de médecine, où la structure universitaire épanouit son affinité au régime patronal. Cette ségrégation se soutient de ce que la psychiatrie fait

elle-même office de ségrégation sociale. Le résultat est que la psychiatrie désigne une chambre d'ami au titre des fonds libéraux de l'Université, les ayants droit de ce logis étant refoulés dans le ghetto, dit autrefois non sans justesse : asilaire.

Un tel lieu prête aux exploits de civilisation, où s'établit le fait du prince (en l'occasion notre ami Henri Ey).

Il peut y survenir un diktat libéral, comme partout où l'arbitraire s'offre de faille entre domaines nécessités.

C'est donc de nulle autre faveur, de nul progrès dialectique, que procède ce qui m'arrive par Bonneval, fief d'Henri Ey, dans mon champ.

Le champ du psychanalyste, si l'on y songe, c'est beaucoup plus de configuration politique que de connexion praticienne que se motive l'habitat qu'il a trouvé dans la psychiatrie. Il y fut commandé par son antipathie du discours universitaire, antipathie qui, pour n'avoir reçu que de mon enseignement sa raison, n'en a pas moins d'efficacité quand, symptôme, elle se traduit d'institutions qui véhiculent des bénéfices secondaires.

Pour l'articulation ségrégative de l'institution psychanalytique, il suffira de rappeler que le privilège d'y entrer après-guerre se mesurait à ce que *tous* les analystes d'Europe centrale se fussent, les années d'avant, rescapés dans les pays atlantiques, – de là à la fournée, à contenir peut-être d'un *numerus clausus*, qui s'annonçait d'une invasion russe à prévoir.

La suite est séquelle maintenue par la domination établie du discours universitaire aux URSS et de son antipathie[1] du discours sectaire, par contre aux USA florissant d'y être fondateur.

Le jeu symptomatique explique ce prodige qu'une certaine Ipépée pût interdire avec effet aux moins de cinquante ans de son obédience, l'accès à mon séminaire, et voir ce décret confirmé par le troupeau étudiant jusqu'en la « salle de garde » située à quatre cents pas de la clinique universitaire (cf. la chambre d'ami) où je parlais à l'heure du déjeuner.

Que la mode présente ne se croie pas moins grégaire ; elle n'est que forme métabolique du pouvoir croissant de l'Université, qui

1. Le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration.

aussi bien m'abrite sur ses parvis. Le discours de l'Université est déségrégatif, même s'il véhicule le discours du maître, puisqu'il ne le relaye qu'à le libérer de sa vérité. La Science lui paraît garantir le succès de ce projet. Insoluble.

Que nul pourtant ne sous-estime l'autonomie de ce discours au nom de sa dépendance budgétaire. Ce n'est là régler son compte à personne. Ce qui y est déchiré ne peut être surpris qu'à partir d'un autre discours d'où se révèlent ses coutures.

Il est plus accessible de démontrer l'incapacité du discours universitaire à retourner à ce discours dont il se voit rapetassé, un procédé équivalent.

Les deux cheminements se confondent quand il arrive qu'en son sein quelque chose se fasse sentir du discours qu'il refoule, et d'autant plus certainement qu'il n'est nulle part assuré. Ce fut l'épreuve un jour d'un Politzer qui ajoutait à son marxisme d'être une âme sensible.

A rouvrir le livre de poche où reparaît, contre toute vraisemblance du consentement de son auteur, cette « critique des fondements de la psychologie », on n'imagine pas les formules, dont il interroge « si les pensées abandonnées à elles-mêmes sont encore les actes du "je" ». D'où il répond du même jet : « C'est impossible » (p.143 de l'ustensile).

Et p.151 : « Les désirs inconscients... la conscience les perçoit, mais à aucun moment une activité en première personne, *un acte ayant forme humaine* (italiques de l'auteur) et impliquant le "je" n'intervient. Mais il reste que ce désir est soumis à des transformations qui ne sont plus des actes du "je"... Les systèmes trop autonomes rompent la continuité du "je" et l'automatisme des processus de transformation et d'élaboration exclut son activité. »

Voici où en revient la prétendue critique, à l'exigence des postulats tenus pour les plus arriérés même là où ils ne persistent, à savoir dans la psychologie universitaire, qu'à rester la fonder quoi qu'elle veuille.

Ce n'est pas d'un recours à l'auteur, dont procéderait le discours universitaire, que j'expliquerai comment, promouvant justement le « récit » comme cela même dont se cerne l'expérience analytique, il en ressort, fantôme, pour n'y avoir jamais regardé.

C'est dans le nominalisme essentiel à l'Université moderne, soit

celle dont s'enfume le capitalisme, que je ferai lire l'échec scandaleux de cette critique. Là est le discours où l'on ne peut que se prendre toujours plus, même et surtout à le maudire. (Opération combien risible après coup.)

Mes L s'en tirent d'un coup d'éventail dont ils chassent cette « première personne » de l'inconscient. Eux savent bien comment cet inconscient, je l'entu-ile, à leur gré. C'est « en personne », nous disent-ils, qu'il vaut mieux l'engoncer.

Ils auraient pu se souvenir pourtant que je fais dire à la vérité « Je parle », et que si j'énonce qu'aucun discours n'est émis de quelque part qu'à y être retour du message sous une forme inversée, ce n'est pas pour dire que la vérité qu'ainsi un Autre réverbère, soit à Tue et à Toit avec Lui.

A Politzer, j'eusse proposé l'image du Je innombrable, défini du seul rapport à l'unité qu'est la récurrence. Qui sait ? Je l'eusse remis au transfini.

Mais l'important n'est pas de ces gaudrioles. C'est qu'il devait être frappant pour mes deux L que je m'étais dispensé, et pour cause on le voit, d'une référence qu'ils ne relèvent donc qu'à vouloir en faire révérence aux seules personnes que cela touche, celles qui n'ont rien à faire avec la psychanalyse.

Marxisme du CNRS ou phénoménologie des formes, l'hostilité, d'espèce, ou l'amitié, de conjoncture, qui de ces positions s'attestent au seul discours en question, en reçoivent l'efficience pour quoi ils sont appelés là : neutralisés, ils deviendront neutralisants.

Pour ceux qu'un discours, d'eux inouï de ce que depuis sept ans ils fassent sur lui le silence, guinde de l'attitude dite du parapluie avalé, l'idée pointe qu'ils n'ont rien d'autre à restituer que le parapluie philosophique dont grand bien fasse aux autres.

Après tout, s'il est exportable, c'est occasion à faire réserve de devises qui aient cours chez l'*Alma Mater.*

On le voit bien quand le rapport sur l'inconscient se place au marché parallèle, fort justement frontonné des Temps modernes.

Le marché commun professionnel affine sa sensibilité.

Que va devenir l'inconscient là-dedans ?

Qu'on se limite à ce qui l'articule de l'appareil du signifiant, a valeur de propédeutique. On pourrait dire que je n'ai pas fait autre chose à présenter « Signorelli » (comme l'entrée de l'oubli dans le

discours !) à la Société de philosophie. Mais c'était là pour un contexte : le préjugé substantialiste dont ne pouvait manquer d'y être affecté l'inconscient, relevait d'une intimidation à produire par l'écrasant de sa matière de langage, voire d'un désarroi à soutenir d'en laisser le suspens.

Ici il s'agit de gens (du moins si l'on tient à s'adresser, sans composer de tiers, aux interlocuteurs valables), de gens dis-je, dont le mythe est crédité d'une pratique. Le fabuleux, comme en toute foi, s'y arme du solide. Ça jute le moi fort de toutes parts, et l'agressivité à éponger ; passons sur le suprême du génital, qui est vraiment de grande cuisine.

Se limiter à ce que j'ai fixé d'algorithme propre à écrire le rapport de la métaphore comme structure signifiante avec le retour (démontré fait de signifiant) du refoulé, ne prend valeur que d'extrait d'une construction dont l'épure au moins pourrait être indiquée.

Le lecteur d'aujourd'hui, disons le jeune, son terrain mental a été balayé par des effets de convergence du discours où j'ai contribué, non sans que la question de la distance exigée pour les effets maximaux ne m'ait interloqué avant que j'y médite. Il ne peut plus avoir idée de l'inaudible, il y a si peu d'ans, d'un propos, le mien, qui maintenant court partout. Peut-être encore chez les médecins pas encore balintés, mesurera-t-il à quel point c'est vivable d'ignorer complètement l'inconscient, ce qui maintenant pour lui (pour lui, immense, grâce à moi, pauvre) veut dire : ignorer l'inconscient, c'est-à-dire le discours.

Je vois bien l'embarras de mes deux L à aborder ce convent. Je ne crois pas que ce soit là ce qui suffise à les faire d'une libre décision écarter tout recours au graphe qui a été construit pour eux de mon séminaire sur les formations de l'inconscient (1957-1958).

Cet appareil dont se figure... (Dieu sait que c'est un risque), où se figure l'apparole (qu'on accueille, de ce monstre-mot, l'équivoque), l'apparole, dis-je, qui se fait de l'Autre (dit Grand Autre), panier percé, pour accrocher de quatre coins le basket du désir, que l'a, balle-objet, va raidir en fantasme, cet appareil rigoureux, on s'étonne qu'à le sortir, on n'ait pas rendu secondaires, ou bien tenu pour résolus les chipotages sur la double inscription, puisqu'ils le sont par Freud lui-même, d'avoir promu, je dirai de mon style pressenti, le *mystic pad*.

Certes les difficultés de travail qui sont pour beaucoup dans l'indication de la psychanalyse, ne sont pas pour rien ravivées dans la passe qui fait l'analyste. C'est qu'elles concernent essentiellement le rapport à la vérité.

(Ce dernier mot n'est pas facile à manier, mais ce peut être de ce que son sens vacille, que son emploi soit correctement réglé.)

Je ne serais pas moi-même pris dans le discours analytique si j'éludais ici l'occasion de démontrer juste ce qu'emporte le discours universitaire.

Partons de l'étonnement.

Admettons qu'il soit correct d'user, brute, de la formule de la métaphore, telle que je la donne dans mon écrit sur Schreber (p.557 des *Écrits*), à savoir :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S \left(\frac{I}{s}\right)$$

Cette scription est là, comme la suite le montre, pour en faire surgir la fonction du signifiant Phallus, comme signe de la « passion du signifiant ». C'est ce que le *x*, à désigner habituellement la variable, indique.

La formule originelle, originale aussi, donnée dans « L'instance de la lettre » (p.515) est :

$$f\left(\frac{S'}{S}\right) \quad S \cong S\,(+)\,s.$$

qui se commente du texte entier de cet *Écrit* et ne se prêterait, elle, pas, ce qui devrait retenir notre L, à la transcription qu'on va voir.

Il s'agit de celle qu'on opère à partir de... l'analogie d'une scription de la proposition arithmétique qu'il faut dénuder de la mettre en chiffre : 1/4 • 4/16, ce qui fait en effet 1 (1/16) (encore est-ce un hasard).

Mais que cet 1/16 puisse s'écrire (pas par hasard) :

$$\cfrac{\cfrac{1}{16}}{\cfrac{4}{4}}$$

quelle raison y voir de transcrire la formule (I), aux accents près des lettres, en :

$$\frac{\frac{S'}{s}}{\frac{S}{S}}$$

Pour tout dire, qu'a à faire la barre dont Saussure inscrit l'infranchissable relatif du signifiant au signifié, dont on m'impute (faussement) d'y retrouver la barrière de l'inconscient au préconscient, avec la barre, quelle qu'elle soit, dont s'indique la proportion euclidienne ?

Un peu du tintement du dialogue que j'avais eu, cette même année en juin, avec M. Perelman pour réfuter sa conception analogique de la métaphore (cf. p.889-892 de mes *Écrits*), aurait suffi à arrêter sur cette pente celui qu'elle fascine.

Elle le fascine, mais comment ? Quel est le terme dont les trois points de suspension qui plus haut précèdent le mot analogie, montrent que je ne sais à quel saint le vouer ? Quel est le mot à désigner la similarité dont se dirige la manipulation d'un boulier par un idiot ?

Il n'y a pas là à barguigner. C'est bien de mon discours que l'auteur s'autorise pour le reprendre à sa façon, et qui n'est pas la bonne, pour rester celle dont l'universitaire m'écoute et qui est instructive.

Je dois le dire : j'ai mis naïvement, d'un moment difficile où je désespérais du psychanalyste, quelque espoir non dans le discours universitaire que je n'avais encore pas moyen de cerner, mais dans une sorte d'« opinion vraie » que je supposais à son corps (Hénaurme ! eût dit qui l'on sait).

J'ai vu quelques membres de ce corps attirés par ma pâture. J'en attendais le suffrage. Mais eux, c'était de la copie qu'ils en faisaient.

Aussi qu'advient-il de mon L, une petite L de poussin encore ? La voici se faire envergure d'imaginer cette formule : l'inconscient est la condition du langage.

Ça, c'est d'aile : un de mes fidèles m'assure qu'alors il s'exprima de ces phonèmes.

Or ce que je dis, c'est que le langage est la condition de l'inconscient.

Ce n'est pas pareil, c'est même exactement le contraire. Mais de ce fait on ne peut dire que ce soit sans rapport.

Aile aurait battu à dire que l'inconscient était l'implication logique du langage : pas d'inconscient en effet sans langage. Ç'aurait pu être un frayage vers la racine de l'implication et de la logique elle-même.

Aile eût remonté au sujet que suppose mon savoir.

De ce fait, peut-être, qui sait ? Aile m'eût devancé dans ce à quoi j'arrive.

Où eût même pu la porter son S/S inférieur, qui, tel qu'aile, ne peut rien vouloir dire d'autre sinon qu'un signifiant en vaut un autre, ce à partir du moment où, aile en était avertie, elle admet qu'un signifiant est capable de se signifier lui-même.

Car à savoir la différence qu'il y a de l'usage formel du signifiant, noté $\overline{S}$, à sa fonction naturelle, notée S, il eût appréhendé le détour même dont se fonde la logique dite mathématique.

Mais comme on ne peut pas tout redécouvrir par soi-même, c'est bien à la paresse, l'insondable des péchés dont s'édifie la Tour du Capital, qu'il faut rapporter le défaut de son information.

A y suppléer, qu'aile se demande ce qui s'offre là où j'en suis comme question : c'est à savoir quelle satisfaction se rencontre à presser le S, signifiant naturel, d'éprouver ce qu'une formalisation toujours plus avancée de sa pratique permet d'y déceler d'irréductible comme langage ?

Serait-ce là que fait nœud ce qui fait le savoir ne pas se détacher de la jouissance, mais néanmoins n'être jamais que celle de l'Autre ?

Ah ! pourquoi s'attarde-t-aile à ce que Freud à jamais a désigné du narcissisme de la petite différence.

Petite, cela suffit à ce qu'elle diffère de l'intervalle qui sépare la vérité de l'erreur.

Ce dont Freud ne semble pas avoir su qu'il pouvait rendre grâce, c'est de lui devoir, à ce narcissisme, d'être Freud à jamais, c'est-à-dire sa vie durant, et au-delà pour tout un cercle, de ne pouvoir manquer d'être cité comme, en ce qu'il dit, indépassable.

C'est qu'il a le bonheur de n'avoir pas à ses trousses la meute universitaire.

Seulement ce qu'il appelait sa « bande » à lui.

Ça permet à la mienne de simplement vérifier son discours.

Mais avec moi, elle est bien drôle. Quand à partir de la structure du langage, je formule la métaphore de façon à rendre compte de ce qu'il appelle condensation dans l'inconscient, la métonymie pour de

même en motiver le déplacement, l'on s'y indigne que je ne cite pas Jakobson (dont d'ailleurs dans ma bande on ne soupçonnerait pas... le nom si je ne l'avais prononcé).

Mais quand on s'aperçoit, à le lire enfin, que la formule dont j'articule la métonymie diffère assez de celle de Jakobson, pour que le déplacement freudien, lui le fasse dépendre de la métaphore, alors on me le reproche comme si je la lui avais attribuée.

Bref, on s'amuse.

Quand il me faut rendre compte après des années de sommeil (de sommeil des autres) de ce que j'ai dit à la cohue de Bonneval (renaître arbre et sur mes bras, tous les oiseaux, tous les oiseaux... comment survivre à leur jacassement éternel ?), je ne peux faire en un écrit (« Position de l'inconscient ») que de rappeler que l'objet *a* est le pivot dont se déroule en sa métonymie chaque tour de phrase.

Où le situer cet objet *a*, l'incorporel majeur des stoïciens ? Dans l'inconscient ou bien ailleurs ? Qui s'en avise ?

Que cette préface fasse présage à une personne qui ira loin.

Au bon parti qu'elle a tiré des sources universitaires, il manque forcément ce que la tradition orale désignera pour le futur : les textes fidèles à me piller, quoique dédaignant de me le rendre.

Ils intéresseront à transmettre littéralement ce que j'ai dit : tels que l'ambre gardant la mouche, pour ne rien savoir de son vol.

Ce Noël 1969

Radiophonie

RÉPONSES[1] À SEPT QUESTIONS POSÉES PAR M. ROBERT GEORGIN POUR LA RADIODIFFUSION BELGE, 1970

QUESTION I

Dans les Écrits, *vous affirmez que Freud anticipe, sans s'en rendre compte, les recherches de Saussure et celles du Cercle de Prague. Pouvez-vous vous expliquer sur ce point ?*

RÉPONSE

Votre question me surprend d'emporter une pertinence qui tranche sur les prétentions à l'« entretien » que j'ai à écarter. C'est même une pertinence redoublée, – à deux degrés plutôt. Vous me prouvez avoir lu mes *Écrits*, ce qu'apparemment on ne tient pas pour nécessaire à obtenir de m'entendre. Vous y choisissez une remarque qui implique l'existence d'un autre mode d'information que la médiation de masse : que Freud anticipe Saussure, n'implique pas qu'un bruit en ait fait prendre conscience à l'un non plus qu'à l'autre.

De sorte qu'à me citer (vous), j'ai répondu déjà à votre citation avant de m'en rendre compte : c'est ce que j'appelle me surprendre.

Partons du terme d'arrivée. Saussure et le Cercle de Prague produisent une linguistique qui n'a rien de commun avec ce qui avant s'est couvert de ce nom, retrouvât-elle ses clefs entre les mains des stoïciens, – mais qu'en faisaient-ils ?

La linguistique, avec Saussure et le Cercle de Prague, s'institue d'une coupure qui est la barre posée entre le signifiant et le signifié, pour qu'y prévale la différence dont le signifiant se constitue absolu-

1. De ces réponses les quatre premières ont été diffusées par la RTB (3e programme) les 5, 10, 19 et 26 juin 1970. Elles ont été reprises par l'ORTF (France-Culture) le 7 juin 1970.

ment, mais aussi bien effectivement s'ordonne d'une autonomie qui n'a rien à envier aux effets de cristal : pour le système du phonème par exemple qui en est le premier succès de découverte.

On pense étendre ce succès à tout le réseau du symbolique en n'admettant de sens qu'à ce que le réseau en réponde, et de l'incidence d'un effet, oui, – d'un contenu, non.

C'est la gageure qui se soutient de la coupure inaugurale.

Le signifié sera ou ne sera pas scientifiquement pensable, selon que tiendra ou non un champ de signifiant qui, de son matériel même, se distingue d'aucun champ physique par la science obtenu.

Ceci implique une exclusion métaphysique, à prendre comme fait de désêtre. Aucune signification ne sera désormais tenue pour aller de soi : qu'il fasse clair quand il fait jour par exemple, où les stoïciens nous ont devancé, mais j'ai déjà interrogé : à quelle fin ?

Dussé-je aller à brusquer certaines reprises du mot, je dirai sémiotique toute discipline qui part du signe pris pour objet, mais pour marquer que c'est là ce qui faisait obstacle à la saisie comme telle du signifiant.

Le signe suppose le quelqu'un à qui il fait signe de quelque chose. C'est le quelqu'un dont l'ombre occultait l'entrée dans la linguistique.

Appelez ce quelqu'un comme vous voudrez, ce sera toujours une sottise. Le signe suffit à ce que ce quelqu'un se fasse du langage appropriation, comme d'un simple outil ; de l'abstraction voilà le langage support, comme de la discussion moyen, avec tous les progrès de la pensée, que dis-je ? de la critique, à la clef.

Il me faudrait « anticiper » (reprenant le sens du mot de moi à moi) sur ce que je compte introduire sous la graphie de l'achose, *l*, apostrophe, *a*, *c*, *h*, *o*, etc., pour faire sentir en quel effet prend position la linguistique.

Ce ne sera pas un progrès : une régression plutôt. C'est ce dont nous avons besoin contre l'unité d'obscurantisme qui déjà se soude aux fins de prévenir l'achose.

Personne ne semble reconnaître autour de quoi l'unité se fait, et qu'au temps de quelqu'un où se recueillait la « signature des choses », du moins ne pouvait-on compter sur une bêtise assez cultivée, pour qu'on lui accroche le langage à la fonction de la communication.

Le recours à la communication protège, si j'ose dire, les arrières de ce que périme la linguistique, en y couvrant le ridicule qui y rap-

plique *a posteriori* de son fait. Supposons-la montrer dans l'occultation du langage la figure du mythe qu'est la télépathie. Freud lui-même se laisse prendre à cet enfant perdu de la pensée : qu'elle se communique sans parole. Il n'y démasque pas le roi secret de la cour des miracles dont il ouvre le nettoyage. Telle la linguistique reste collée à la pensée qu'elle (la pensée) se communique avec la parole. C'est le même miracle invoqué à faire qu'on télépâtisse du même bois dont on pactise : pourquoi pas le « dialogue » dont vous appâtent les faux jetons, voire les contrats sociaux qu'ils en attendent. L'affect est là bon pied bon œil pour sceller ces effusions.

Tout homme (qui ne sait ce que c'est ?) est mortel (rassemblons-nous sur cette égalité communicable entre toutes). Et maintenant parlons de « tout », c'est le cas de le dire, parlons ensemble, passant muscade de ce qu'il y a sous la tête des syllogistes (pas d'Aristote, notons-le) qui d'un seul cœur (depuis lui) veulent bien que la mineure mette Socrate dans le coup. Car il en ressortirait aussi bien que la mort s'administre comme le reste, et par et pour les hommes, mais sans qu'ils soient du même côté pour ce qui est de la télépathie que véhicule une télégraphie, dont le sujet dès lors ne cesse pas d'embarrasser.

Que ce sujet soit d'origine marqué de division, c'est ce dont la linguistique prend force au-delà des badinages de la communication.

Oui, force à mettre le poète dans son sac. Car le poète se produit d'être… (qu'on me permette de traduire celui qui le démontre, mon ami Jakobson en l'espèce)… se produit d'être mangé des vers, qui trouvent entre eux leur arrangement sans se soucier, c'est manifeste, de ce que le poète en sait ou pas. D'où la consistance chez Platon de l'ostracisme dont il frappe le poète en sa *République*, et de la vive curiosité qu'il montre dans le *Cratyle* pour ces petites bêtes que lui paraissent être les mots à n'en faire qu'à leur tête.

On voit combien le formalisme fut précieux à soutenir les premiers pas de la linguistique.

Mais c'est tout de même de trébuchements dans les pas du langage, dans la parole autrement dit, qu'elle a été « anticipée ».

Que le sujet ne soit pas celui qui sache ce qu'il dit, quand bel et bien se dit quelque chose par le mot qui lui manque, mais aussi dans l'impair d'une conduite qu'il croit sienne, cela ne rend pas aisé de le loger dans la cervelle dont il semble s'aider surtout à ce qu'elle

dorme (point que l'actuelle neurophysiologie ne dément pas), voilà d'évidence l'ordre de faits que Freud appelle l'inconscient.

Quelqu'un qui l'articule, au nom de Lacan, dit que c'est ça ou rien d'autre.

Personne, après lui maintenant, ne peut manquer à le lire dans Freud, et qui opère selon Freud à psychanalyser, doit s'y régler sauf à le payer du choix de la bêtise.

Dès lors à énoncer que Freud anticipe la linguistique, je dis moins que ce qui s'impose, et qui est la formule que je libère maintenant : l'inconscient est la condition de la linguistique.

Sans l'éruption de l'inconscient, pas moyen que la linguistique sorte du jour douteux dont l'Université, du nom des sciences humaines, fait encore éclipse à la science. Couronnée à Kazan par les soins de Baudouin de Courtenay, elle y fût sans doute restée.

Mais l'Université n'a pas dit son dernier mot, elle va de ça faire sujet de thèse : influence sur le génie de Ferdinand de Saussure du génie de Freud ; démontrer d'où vint à l'un le vent de l'autre avant qu'existât la radio.

Faisons comme si elle ne s'en était pas passée de toujours, pour assourdir autant.

Et pourquoi Saussure se serait-il rendu compte, pour emprunter les termes de votre citation, mieux que Freud lui-même de ce que Freud anticipait, notamment la métaphore et la métonymie lacaniennes, lieux où Saussure *genuit* Jakobson.

Si Saussure ne sort pas les anagrammes qu'il déchiffre dans la poésie saturnienne, c'est que ceux-ci jettent bas la littérature universitaire. La canaillerie ne le rend pas bête ; c'est parce qu'il n'est pas analyste.

Pour l'analyste au contraire, tremper dans les procédés dont s'habille l'infatuation universitaire, ne vous rate son homme (il y a là comme un espoir) et le jette droit dans une bourde comme de dire que l'inconscient est la condition du langage : là il s'agit de se faire auteur aux dépens de ce que j'ai dit, voire seriné, aux intéressés : à savoir que le langage est la condition de l'inconscient.

Ce qui me fait rire du personnage est un stéréotype : au point que deux autres, eux à l'usage interne d'une Société que sa bâtardise universitaire a tuée, ont osé définir le *passage à l'acte* et *l'acting out* exactement des termes dont à leur adresse expresse j'avais opposé l'un à l'autre, mais à intervertir simplement ce que j'attribuais à chacun.

Façon, pensaient-ils, de s'approprier ce que personne n'avait su en articuler avant.

Si je défaillais maintenant, je ne laisserais d'œuvre que ces rebuts choisis de mon enseignement, dont j'ai fait butée à l'information, dont c'est tout dire qu'elle le diffuse.

Ce que j'ai énoncé dans un discours confidentiel, n'en a pas moins déplacé l'audition commune, au point de m'amener un auditoire qui m'en témoigne d'être stable en son énormité.

Je me souviens de la gêne dont m'interrogeait un garçon qui s'était mêlé, à se vouloir marxiste, au public fait de gens du Parti (le seul) qui avait afflué (Dieu sait pourquoi) à la communication de ma « dialectique du désir et subversion du sujet dans la psychanalyse ».

J'ai gentiment (gentil comme je suis toujours) pointé à la suite dans mes *Écrits*, l'ahurissement qui me fit réponse de ce public.

Pour lui, « croyez-vous donc, me disait-il, qu'il suffise que vous ayez produit quelque chose, inscrit des lettres au tableau noir, pour en attendre un effet ? ».

Un tel exercice a porté pourtant, j'en ai eu la preuve, ne serait-ce que du rebut qui lui fit un droit pour mon livre, – les fonds de la Fondation Ford qui motivent de telles réunions d'avoir à les éponger, s'étant trouvés alors impensablement à sec pour me publier.

C'est que l'effet qui se propage n'est pas de communication de la parole, mais de déplacement du discours.

Freud, incompris, fût-ce de lui-même, d'avoir voulu se faire entendre, est moins servi par ses disciples que par cette propagation : celle sans quoi les convulsions de l'histoire restent énigme, comme les mois de mai dont se déroutent ceux qui s'emploient à les rendre serfs d'un sens, dont la dialectique se présente comme dérision.

QUESTION II

La linguistique, la psychanalyse et l'ethnologie ont en commun la notion de structure, à partir de cette notion, ne peut-on imaginer l'énoncé d'un champ commun qui réunira un jour psychanalyse, ethnologie et linguistique ?

RÉPONSE
(à Pâques 70, en guise d'œuf?)

Suivre la structure, c'est s'assurer de l'effet du langage.

Ça ne se fait qu'à écarter la pétition de principe qu'il la reproduise de relations prises au réel. Au réel qui serait à entendre de ma catégorie.

Car ces relations font partie aussi de la réalité en tant qu'elles l'habitent en formules qui y sont aussi bien présentes. La structure s'attrape de là.

De là, c'est-à-dire du point où le symbolique prend corps. Je vais revenir sur ce : corps.

Il serait étonnant qu'on ne voie pas qu'à faire du langage une fonction du collectif, on retourne toujours à supposer quelqu'un, grâce à qui la réalité se redouble de ce qu'il se la représente, pour que nous n'ayons plus qu'à reproduire cette doublure : bref au guêpier de l'idéalisme.

J'en viendrai au terme à quelqu'un qui n'est pas de ce cru : quelqu'un à lui faire signe.

De la veine indiquée, la connaissance ne se motive qu'à faire adaptation d'un supposé dans l'existence, qui, quel qu'il se produise comme moi, organisme, voire espèce, n'en pourrait dire rien qui vaille.

Si la connaissance ne naît qu'à larguer le langage, ce n'est pas pour qu'elle survive qu'il faut l'y raccorder, mais pour la démontrer mort-née.

D'autre structure est le savoir qui, le réel, le cerne, autant que possible comme impossible. C'est ma formule qu'on sait.

Ainsi le réel se distingue de la réalité. Ce, pas pour dire qu'il soit inconnaissable, mais qu'il n'y a pas question de s'y connaître, mais de le démontrer. Voie exempte d'idéalisation aucune.

Pas de raison pourtant de parquer les structuralistes, si ce n'est à se leurrer qu'ils prennent la relève de ce que l'existentialisme a si bien réussi : obtenir d'une génération qu'elle se couche dans le même lit dont elle est née.

Personne qui n'ait sa chance d'insurrection à se repérer de la structure, puisqu'en droit elle fait la trace du défaut d'un calcul à venir.

Que ceci préface l'accueil que je vais faire au *pool* que vous imaginez.

Je reviens d'abord au corps du symbolique qu'il faut entendre comme de nulle métaphore. A preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler.

Le premier corps fait le second de s'y incorporer.

D'où l'incorporel qui reste marquer le premier, du temps d'après son incorporation. Rendons justice aux stoïciens d'avoir su de ce terme : l'incorporel, signer en quoi le symbolique tient au corps.

Incorporelle est la fonction, qui fait réalité de la mathématique, l'application de même effet pour la topologie, ou l'analyse en un sens large pour la logique.

Mais c'est incorporée que la structure fait l'affect, ni plus ni moins, affect seulement à prendre de ce qui de l'être s'articule, n'y ayant qu'être de fait, soit d'être dit de quelque part.

Par quoi s'avère que du corps, il est second qu'il soit mort ou vif.

Qui ne sait le point critique dont nous datons dans l'homme, l'être parlant : la sépulture, soit où, d'une espèce, s'affirme qu'au contraire d'aucune autre, le corps mort y garde ce qui au vivant donnait le caractère : corps. *Corpse* reste, ne devient charogne, le corps qu'habitait la parole, que le langage *corpsifiait*.

La zoologie peut partir de la prétention de l'individu à faire l'être du vivant, mais c'est pour qu'il en rabatte, à seulement qu'elle le poursuive au niveau du polypier.

Le corps, à le prendre au sérieux, est d'abord ce qui peut porter la marque propre à le ranger dans une suite de signifiants. Dès cette marque, il est support de la relation, non éventuel, mais nécessaire, car c'est encore la supporter que de s'y soustraire.

D'avant toute date, Moins-Un désigne le lieu dit de l'Autre (avec le sigle du grand A) par Lacan. De l'Un-en-Moins, le lit est fait à l'intrusion qui avance de l'extrusion ; c'est le signifiant même.

Ainsi ne va pas toute chair. Des seules qu'empreint le signe à les négativer, montent, de ce que corps s'en séparent, les nuées, eaux supérieures, de leur jouissance, lourdes de foudres à redistribuer corps et chair.

Répartition peut-être moins comptable, mais dont on ne semble pas remarquer que la sépulture antique y figure cet « ensemble » même, dont s'articule notre plus moderne logique. L'ensemble vide des ossements est l'élément irréductible dont s'ordonnent, autres éléments, les instruments de la jouissance, colliers, gobelets, armes : plus de sous-éléments à énumérer la jouissance qu'à la faire rentrer dans le corps.

Ai-je animé la structure ? Assez, je pense, pour, des domaines qu'elle unirait à la psychanalyse, annoncer que rien n'y destine les deux que vous dites, spécialement.

La linguistique livre le matériel de l'analyse, voire l'appareil dont on y opère. Mais un domaine ne se domine que de son opération. L'inconscient peut être comme je le disais la condition de la linguistique. Celle-ci n'en a pas pour autant sur lui la moindre prise.

Car elle laisse en blanc ce qui y fait effet : l'objet *a* dont à montrer qu'il est l'enjeu de l'acte psychanalytique, j'ai pensé éclairer tout autre acte.

Cette carence du linguiste, j'ai pu l'éprouver d'une contribution que je demandai au plus grand qui fût parmi les Français pour en illustrer le départ d'une revue de ma façon, si peu qu'elle en fût marquée dans son titre : la psychanalyse, pas moins. On sait le cas qu'en firent ceux qui d'une grâce de chiens battus m'y firent conduite, la tenant pourtant d'assez de cas pour saborder la chose en son temps.

C'est bien d'une autre – grâce est encore peu dire – que me fut accordée l'attention que méritait l'intérêt jamais relevé avant moi de Freud pour les mots antithétiques, tels qu'appréciés par un Abel.

Mais si le linguiste ne peut faire mieux qu'il parut au verdict que le bon aise du signifié exige que les signifiants ne soient pas antithétiques, ceci suppose que d'avoir à parler l'arabe, où de tels signifiants abondent, s'annonce comme de parer à une montée de fourmilière.

Pour prendre un exemple moins anecdotique, remarquons que le particulier de la langue est ce par quoi la structure tombe sous l'effet de cristal, que j'ai dit plus haut.

Le qualifier, ce particulier, d'arbitraire est lapsus que Saussure a commis, de ce qu'à contrecœur certes, mais par là d'autant plus offert au trébuchement; il se « rempardait » là (puisqu'on m'apprend

que c'est un mot de moi) du discours universitaire dont j'ai montré que le recel, c'est justement ce signifiant qui domine le discours du maître, celui de l'arbitraire.

C'est ainsi qu'un discours façonne la réalité sans supposer nul consensus du sujet, le divisant, quoi qu'il en ait, de ce qu'il l'énonce à ce qu'il se pose comme l'énonçant.

Seul le discours qui se définit du tour que lui donne l'analyste, manifeste le sujet comme autre, soit lui remet la clef de sa division, – tandis que la science, de faire le sujet maître, le dérobe, à la mesure de ce que le désir qui lui fait place, comme à Socrate se met à me le barrer sans remède.

Il n'y a pas moindre barrière du côté de l'ethnologie. Un enquêteur qui laisserait son informatrice lui conter fleurette de ses rêves, se fera rappeler à l'ordre, à les mettre au compte du terrain. Et le censeur, ce faisant, ne me paraîtra pas, fût-il Lévi-Strauss, marquer mépris de mes plates-bandes.

Où irait le « terrain » s'il se détrempait d'inconscient ? Ça n'y ferait, quoi qu'on en rêve, nul effet de forage, mais flaque de notre cru.

Car une enquête qui se limite au recueil d'un savoir, c'est d'un savoir de notre tonneau que nous la nourririons.

D'une psychanalyse elle-même, qu'on n'attende pas de recenser les mythes qui ont conditionné un sujet de ce qu'il ait grandi au Togo ou au Paraguay. Car la psychanalyse opérant du discours qui la conditionne, et que je définis cette année à le prendre par son envers, on n'en obtiendra pas d'autre mythe que ce qui en reste en son discours : l'Œdipe freudien.

Du matériel dont se fait l'analyse du mythe, écoutons Lévi-Strauss énoncer qu'il est intraduisible. Ceci à bien l'entendre : car ce qu'il dit, c'est que peu importe en quelle langue ils sont recueillis : toujours de même analysables, de se théoriser des grosses unités dont une « mythologisation » définitive les articule.

On saisit là le mirage d'un niveau commun avec l'universalité du discours psychanalytique, mais, et du fait de qui le démontre, sans que l'illusion s'en produise. Car ce n'est pas du jeu de mythèmes apologétiques que propagent les Instituts qu'un psychanalyste fera jamais interprétation.

Que la cure ne puisse se passer que dans une langue particulière (ce qu'on appelle : positive), même à jouer de la traduire, y fait garantie qu'« il n'y a pas de métalangage », selon ma formule. L'effet de langage ne s'y produit que du cristal linguistique. Son universalité n'est que la topologie retrouvée, de ce qu'un discours s'y déplace. L'accès topologique y étant même assez prégnant pour que la mythologie s'y réduise à l'extrême.

Ajouterai-je que le mythe, dans l'articulation de Lévi-Strauss, soit : la seule forme ethnologique à motiver votre question, refuse tout ce que j'ai promu de l'instance de la lettre dans l'inconscient. Il n'opère ni de métaphore, ni même d'aucune métonymie. Il ne condense pas, il explique. Il ne déplace pas, il loge, même à changer l'ordre des tentes.

Il ne joue qu'à combiner ses unités lourdes, où le complément, d'assurer la présence du couple, fait seul surgir un arrière-plan.

Cet arrière-plan est justement ce que repousse sa structure.

Ainsi dans la psychanalyse (parce qu'aussi bien dans l'inconscient) l'homme de la femme ne sait rien, ni la femme de l'homme. Au phallus se résume le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant.

Que ce point paraisse ailleurs se multiplier, voilà ce qui fascine spécialement l'universitaire qui, de structure, a la psychanalyse en horreur. D'où procède le recrutement des novices de l'ethnologie.

Où se marque un effet d'humour. Noir bien sûr, à se peindre de faveurs de secteur.

Ah ! faute d'une université qui serait ethnie, allons d'une ethnie faire université.

D'où la gageure de cette pêche dont se définit le terrain comme le lieu où faire écrit d'un savoir dont l'essence est de ne se transmettre pas par écrit.

Désespérant de voir jamais la dernière classe, recréons la première, l'écho de savoir qu'il y a dans la classification. Le professeur ne revient qu'à l'aube... celle où se croit déjà la chauve-souris de Hegel.

Je garderai même distance, à dire la mienne à la structure : passant le dernier comme psychanalyste à faire le tour de votre interpellation.

D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon

affaire ! Bien au contraire c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour.

Ce que j'ai dénoncé d'une sémiotique implicite dont seul le désarroi aurait permis la linguistique, n'empêche pas qu'il faille la refaire, et de ce même nom, puisqu'en fait c'est de celle à faire, qu'à l'ancienne nous le reportons.

Si le signifiant représente un sujet, selon Lacan (pas un signifié), et pour un autre signifiant (ce qui veut dire : pas pour un autre sujet), alors comment peut-il, ce signifiant, tomber au signe qui de mémoire de logicien, représente quelque chose pour quelqu'un ?

C'est au bouddhiste que je pense, à vouloir animer ma question cruciale de son : Pas de fumée sans feu.

Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. S'il me signale le quelque chose que j'ai à traiter, je sais d'avoir à la logique du signifiant trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l'autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu'à n'être un que de l'autre.

Cette division répercute les avatars de l'assaut qui, telle quelle, l'a affrontée au savoir du sexuel, – traumatiquement de ce que cet assaut soit à l'avance condamné à l'échec pour la raison que j'ai dite, que le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel.

D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure.

Ce quelque chose où le psychanalyste, interprétant, fait intrusion de signifiant, certes je m'exténue depuis vingt ans à ce qu'il ne le prenne pas pour une chose, puisque c'est faille, et de structure.

Mais qu'il veuille en faire quelqu'un est la même chose : ça va à la personnalité en personne, totale, comme à l'occasion on dégueule.

Le moindre souvenir de l'inconscient exige pourtant de maintenir à cette place le quelque deux, avec ce supplément de Freud qu'il ne saurait satisfaire à aucune autre réunion que celle logique, qui s'inscrit : ou l'un ou l'autre.

Qu'il en soit ainsi du départ dont le signifiant vire au signe, où trouver maintenant le quelqu'un, qu'il faut lui procurer d'urgence ?

C'est le *hic* qui ne se fait *nunc* qu'à être psychanalyste, mais aussi lacanien. Bientôt tout le monde le sera, mon audience en fait

prodrome, donc les psychanalystes aussi. Y suffirait la montée au zénith social de l'objet dit par moi petit *a*, par l'effet d'angoisse que provoque l'évidement dont le produit notre discours, de manquer à sa production.

Que ce soit d'une telle chute que le signifiant tombe au signe, l'évidence est faite chez nous de ce que, quand on n'y sait plus à quel saint se vouer (autrement dit : qu'il n'y a plus de signifiant à frire, c'est ce que le saint fournit), on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose (avec un grand A).

Ça ne dit rien du petit *a* parce qu'il n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun, ce qui explique que peu de psychanalystes le manient bien, même à le tenir de mon séminaire.

Je parlerai donc en parabole, c'est-à-dire pour dérouter.

A regarder de plus près le pas de fumée, si j'ose dire, peut-être franchira-t-on celui de s'apercevoir que c'est au feu que ce pas fait signe.

De quoi il fait signe, est conforme à notre structure, puisque depuis Prométhée, une fumée est plutôt le signe de ce sujet que représente une allumette pour sa boîte, et qu'à un Ulysse abordant un rivage inconnu, une fumée au premier chef laisse présumer que ce n'est pas une île déserte.

Notre fumée est donc le signe, pourquoi pas du fumeur ? Mais allons-y du producteur de feu : ce sera plus matérialiste et dialectique à souhait.

Qu'Ulysse pourtant donne le quelqu'un, est mis en doute à se rappeler qu'aussi bien il n'est personne. Il est en tout cas personne à ce que s'y trompe une fate polyphémie.

Mais l'évidence que ce ne soit pas pour faire signe à Ulysse que les fumeurs campent, nous suggère plus de rigueur au principe du signe.

Car elle nous fait sentir, comme au passage, que ce qui pèche à voir le monde comme phénomène, c'est que le noumène, de ne pouvoir dès lors faire signe qu'au νοῦς, soit : au suprême quelqu'un, signe d'intelligence toujours, démontre de quelle pauvreté procède la vôtre à supposer que tout fait signe : c'est le quelqu'un de nulle part qui doit tout manigancer.

Que ça nous aide à mettre le : pas de fumée sans feu, au même pas que le : pas de prière sans dieu, pour qu'on entende ce qui change.

Il est curieux que les incendies de forêt ne montrent pas le quelqu'un auquel le sommeil imprudent du fumeur s'adresse.

Et qu'il faille la joie phallique, l'urination primitive dont l'homme, dit la psychanalyse, répond au feu, pour mettre sur la voie de ce qu'il y ait, Horatio, au ciel et sur la terre, d'autres matières à faire sujet que les objets qu'imagine votre connaissance.

Les produits par exemple à la qualité desquels, dans la perspective marxiste de la plus-value, les producteurs, plutôt qu'au maître, pourraient demander compte de l'exploitation qu'ils subissent.

Quand on reconnaîtra la sorte de plus-de-jouir qui fait dire « ça c'est quelqu'un », on sera sur la voie d'une matière dialectique peut-être plus active que la chair à Parti, employée comme baby-sitter de l'histoire. Cette voie, le psychanalyste pourrait l'éclairer de sa passe.

QUESTION III

L'une des articulations possibles entre psychanalyste et linguistique ne serait-elle pas le privilège accordé à la métaphore et à la métonymie, par Jakobson sur le plan linguistique, et par vous sur le plan psychanalytique ?

RÉPONSE

Je pense que, grâce à mon séminaire de Sainte-Anne dont sort celui qui a traduit Jakobson en français, plus d'un de nos auditeurs en ce moment sait comment la métaphore et la métonymie sont par Jakobson situées de la chaîne signifiante : substitution d'un signifiant à un autre pour l'une, sélection d'un signifiant dans sa suite pour l'autre. D'où résulte (et seulement là chez Jakobson : pour moi le résultat est autre) que la substitution se fait de similarités, la sélection de contigus.

C'est qu'il s'agit là d'autre chose que du *lecton*, de ce qui rend lisible un signifié, et qui n'est pas rien pour maintenir la condition stoïcienne. Je passe : c'est ce que j'ai dénommé du point de capiton, pour illustrer ce que j'appellerai l'effet Saussure de disruption du

signifié par le signifiant, et préciser ici qu'il répondait tout juste à mon estime de l'audience-matelas qui m'était réservée, bien entendu d'être à Sainte-Anne, quoique composée d'analystes.

Il fallait un peu crier pour se faire entendre d'une troupe où des fins diverses de dédouanement faisaient nœud chez certains. Conformément au style nécessité pour cette époque par les vaillances dont la précédente avait su se garer.

Et ce n'est pas pour rien que j'ai introduit mon point de capiton du jeu des signifiants dans les réponses faites par Joad au collaborateur Abner, acte I, scène I d'*Athalie* : résonance de mon discours procédant d'une corde plus sourde à les intéresser.

Un lustre franchi, quelqu'un se rue à faire du point de capiton qui l'avait retenu sans doute, l'« ancrage » que prend le langage dans l'inconscient. Ledit inconscient à son gré, soit à l'opposé le plus impudent de tout ce que j'avais articulé de la métaphore et de la métonymie, ledit inconscient s'appuyant du grotesque figuratif du chapeau de Napoléon à trouver dans le dessin des feuilles de l'arbre, et motivant son goût d'en prédiquer le représentant du représentatif.

(Ainsi le profil d'Hitler se dégagerait-il d'enfances nées des tranchées souffertes par leurs pères lors des meudonneries du Front populaire.)

La métaphore et la métonymie, sans requérir cette promotion d'une figurativité foireuse, donnaient le principe dont j'engendrais le dynamisme de l'inconscient.

La condition en est ce que j'ai dit de la barre saussurienne qui ne saurait représenter nulle intuition de proportion, ni se traduire en barre de fraction que d'un abus délirant, mais, comme ce qu'elle est pour Saussure, faire bord réel, soit à sauter, du signifiant qui flotte au signifié qui flue.

C'est ce qu'opère la métaphore, laquelle obtient un effet de sens (non pas de signification) d'un signifiant qui fait pavé dans la mare du signifié.

Sans doute ce signifiant ne manque-t-il désormais dans la chaîne que d'une façon juste métaphorique, quand il s'agit de ce qu'on appelle poésie pour ce qu'elle relève d'un faire. Comme elle s'est faite, elle peut se défaire. Moyennant quoi on s'aperçoit que l'effet de sens produit, se faisait dans le sens du non-sens : « sa gerbe n'était

pas avare ni haineuse » (cf. mon « Instance de la lettre »), pour la raison que c'était une gerbe, comme toutes les autres, bête à manger comme est le foin.

Tout autre est l'effet de condensation en tant qu'il part du refoulement et fait le retour de l'impossible, à concevoir comme la limite d'où s'instaure par le symbolique la catégorie du réel. Là-dessus un professeur évidemment induit par mes propositions (qu'il croit d'ailleurs contrer, alors qu'il s'en appuie contre un abus dont il s'abuse, sans nul doute à plaisir) a écrit des choses à retenir.

Au-delà de l'illustration du chapeau à trouver dans les feuillages de l'arbre, c'est de la feuillure de la page qu'il matérialise joliment une condensation dont l'imaginaire s'élide d'être typographique : celle qui des plis du drapeau fait lire : rêve d'or, les mots qui s'y disloquent d'y écrire portés à plat : révolution d'octobre.

Ici l'effet de non-sens n'est pas rétroactif dans le temps, comme c'est l'ordre du symbolique, mais bien actuel, le fait du réel.

Indiquant pour nous que le signifiant ressurgit comme couac dans le signifié de la chaîne supérieure à la barre, et que s'il en est déchu, c'est d'appartenir à une autre chaîne signifiante qui ne doit en aucun cas recouper la première, pour ce qu'à faire avec elle discours, celui-ci change, dans sa structure.

Voilà plus qu'il n'en faut pour justifier le recours à la métaphore de faire saisir comment à opérer au service du refoulement, elle produit la condensation notée par Freud dans le rêve.

Mais, au lieu de l'art poétique, ce qui opère ici, c'est des raisons.

Des raisons, c'est-à-dire des effets de langage en tant qu'ils sont préalables à la signifiance du sujet, mais qu'ils la font présente à ne pas en être encore à jouer du représentant.

Cette matérialisation intransitive, dirons-nous, du signifiant au signifié, c'est ce qu'on appelle l'inconscient qui n'est pas ancrage, mais dépôt, alluvion du langage.

Pour le sujet, l'inconscient, c'est ce qui réunit en lui ses conditions : ou il n'est pas, ou il ne pense pas.

Si dans le rêve il ne pense pas, c'est pour être à l'état de peut-être. En quoi se démontre ce qu'il reste être au réveil et par quoi le rêve s'avère bien la voie royale à connaître sa loi.

La métonymie, ce n'est pas du sens d'avant le sujet qu'elle joue (soit de la barrière du non-sens), c'est de la jouissance où le sujet se

produit comme coupure : qui lui fait donc étoffe, mais à le réduire pour ça à une surface liée à ce corps, déjà le fait du signifiant.

Non bien entendu que le signifiant s'ancre (ni s'encre) dans la chatouille (toujours le truc Napoléon), mais qu'il la permette entre autres traits dont se signifie la jouissance et dont c'est le problème que de savoir ce qui s'en satisfait.

Que sous ce qui s'inscrit glisse la passion du signifiant, il faut la dire : jouissance de l'Autre, parce qu'à ce qu'elle soit ravie d'un corps, il en devient le lieu de l'Autre.

La métonymie opérant d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s'en transfère.

Les trente voiles dont s'annonce une flotte dans l'exemple rendu célèbre d'être un lieu de la rhétorique, ont beau voiler trente fois le corps de promesse que portent rhétorique ou flotte, rien ne fera qu'un grammairien ni un linguiste en fasse le voile de Maïa.

Rien ne fera non plus qu'un psychanalyste avoue qu'à faire passer sa muscade sans lever ce voile sur l'office qu'il en rend, il se ravale au rang de prestidigitateur.

Pas d'espoir donc qu'il approche le ressort de la métonymie quand, à faire son catéchisme d'une interrogation de Freud, il se demande si l'inscription du signifiant, oui ou non, se dédouble de ce qu'il y ait de l'inconscient (question à qui personne hors de mon commentaire à Freud, c'est-à-dire de ma théorie, ne saurait donner aucun sens).

Est-ce que ce ne serait pas pourtant la coupure interprétative elle-même, qui, pour l'ânonneur sur la touche, fait problème de faire conscience ? Elle révélerait alors la topologie qui la commande dans un *cross-cap*, soit dans une bande de Mœbius. Car c'est seulement de cette coupure que cette surface, où de tout point, on a accès à son envers, sans qu'on ait à passer de bord (à une seule face donc), se voit par après pourvue d'un recto et d'un verso. La double inscription freudienne ne serait donc du ressort d'aucune barrière saussurienne, mais de la pratique même qui en pose la question, à savoir la coupure dont l'inconscient à se désister témoigne qu'il ne consistait qu'en elle, soit que plus le discours est interprété, plus il se confirme d'être inconscient. Au point que la psychanalyse seule découvrirait qu'il y a un envers au discours, – à condition de l'interpréter.

Je dis ces choses difficiles, de savoir que l'inaptitude de mes audi-

teurs les met avec elles de plain-pied. Que le vice du psychanalyste d'être personne par son acte plus que toute autre déplacée, l'y rende d'autre façon inapte, c'est ce qui fait chacun de mes *Écrits* si circonlocutoire à faire barrage à ce qu'il s'en serve à bouche-que-veux-tu.

Il faut dire que le désir d'être le maître contredit le fait même du psychanalyste : c'est que la cause du désir se distingue de son objet. Ce dont témoigne la métonymie du linguiste, est à portée d'autres que le psychanalyste.

Du poète par exemple qui dans le prétendu réalisme fait de la prose son instrument.

J'ai montré en son temps que l'huître à gober qui s'évoque de l'oreille que Bel-Ami s'exerce à charmer, livre le secret de sa jouissance de maquereau. Sans la métonymie qui fait muqueuse de cette conque, plus personne de son côté pour payer l'écot que l'hystérique exige, à savoir qu'il soit la cause de son désir à elle, par cette jouissance même.

On voit ici que le passage est aisé du fait linguistique au symptôme et que le témoignage du psychanalyste y reste inclus. On s'en convainc dès qu'il commence à s'exalter de son « écoute » : hystérie de son *middle age*. Le coquillage aussi entend la sienne, c'est bien connu, – et qu'on veut être le bruit de la mer, sans doute de ce que l'on sache que c'est elle qui l'a écaillé.

Ils ne bavaient pas encore de l'écoute, ceux qui voulaient que je fasse à Jakobson plus d'honneur, pour l'usage dont il m'était.

Ce sont les mêmes qui depuis me firent objection de ce que cet usage ne lui fût pas conforme en la métonymie.

Leur lenteur à s'en apercevoir montre quel *cerumen* les sépare de ce qu'ils entendent avant qu'ils en fassent parabole.

Ils ne prendront pas à la lettre que la métonymie est bien ce qui détermine comme opération de crédit (*Verschiebung* veut dire : virement) le mécanisme inconscient même où c'est pourtant l'encaisse-jouissance sur quoi l'on tire.

Pour ce qui est du signifiant à résumer ces deux tropes, je dis mal, paraît-il, qu'*il déplace* quand je traduis ainsi : *es entstellt* quelque part dans mes *Écrits*. Qu'il défigure, dans le dictionnaire, on me l'envoie dire par exprès, voire ballon-sonde (encore le truc de la figure et de ce qu'on peut y papouiller). Dommage que pour un retour à Freud où l'on voudrait m'en remontrer, on ignore ce passage du

Moïse où Freud tranche qu'il entend ainsi l'*Entstellung*, à savoir comme déplacement, parce que, fût-il archaïque, c'est là, dit-il, son sens premier.

Faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire à la comptabilité, c'est en effet un sacré déplacement.

On constatera d'ailleurs à se faire renvoyer, par l'index de mon livre, de ce mot aux passages qui virent de son emploi, que je le traduis (comme il faut) au gré de chaque contexte.

C'est que je ne métaphorise pas la métaphore, ni ne métonymise la métonymie pour dire qu'elles équivalent à la condensation et au virement dans l'inconscient. Mais je me déplace avec le déplacement du réel dans le symbolique, et je me condense pour faire poids de mes symboles dans le réel, comme il convient à suivre l'inconscient à la trace.

QUESTION IV

Vous dites que la découverte de l'inconscient aboutit à une seconde révolution copernicienne. En quoi l'inconscient est-il une notion clef qui subvertit toute théorie de la connaissance ?

RÉPONSE

Votre question va à chatouiller les espoirs, teintés de fais-moi peur, qu'inspire le sens dévolu à notre époque au mot : révolution. On pourrait marquer son passage à une fonction de surmoi dans la politique, à un rôle d'idéal dans la carrière de la pensée. Notez que c'est Freud et non pas moi qui joue ici de ces résonances dont seule la coupure structurelle peut séparer l'imaginaire comme « superstructure ».

Pourquoi ne pas partir de l'ironie qu'il y a à mettre au compte d'une révolution (symbolique) une image des révolutions astrales qui n'en donne guère l'idée ?

Qu'y a-t-il de révolutionnaire dans le recentrement autour du soleil du monde solaire ? A entendre ce que j'articule cette année d'un discours du maître, on trouvera que celui-ci y clôt fort bien la révolution qu'il écrit à partir du réel : si la visée de l'ἐπιστήμη est

bien le transfert du savoir de l'esclave au maître, – ceci au contraire du passez-muscade impayable dont Hegel voudrait dans le savoir absolu résorber leur antinomie, la figure du soleil est là digne d'imager le signifiant-maître qui demeure inchangé à mesure même de son recel.

Pour la conscience commune, soit pour le « peuple », l'héliocentrisme, à savoir que ça tourne autour, implique que ça tourne rond, sans qu'il y ait plus à y regarder. Mettrai-je au compte de Galilée, l'insolence politique que représente le Roi-Soleil ?

De ce que les ascendants contrariés qui résultent de la bascule de l'axe de la sphère des fixes sur le plan de l'écliptique, gardassent la présence de ce qu'ils ont de manifeste, les Anciens surent tirer les images à appuyer une dialectique guidée d'y diviser savoir et vérité : j'en épinglerais un photocentrisme d'être moins asservissant que l'hélio.

Ce que Freud, à son dire exprès, dans le recours à Copernic allégorise de la destitution d'un centre au profit d'un autre, relève en fait de la nécessité d'abaisser la superbe qui tient à tout monocentrisme. Ceci en raison de celui auquel il a affaire dans la psychologie, ne disons pas : à son époque, parce qu'il est dans la nôtre encore inentamé : il s'agit de la prétention dont un champ s'y constitue au titre d'une « unité » dont il puisse se recenser. Pour bouffon que ce soit, c'est tenace.

Pas question que cette prétention se soucie de la topologie qu'elle suppose : à savoir celle de la sphère, puisqu'elle ne soupçonne même pas que sa topologie soit problème : on ne peut supposer autre ce qu'on ne suppose nullement.

Le piquant, c'est que la révolution copernicienne fait métaphore appropriée au-delà de ce dont Freud la commente, et c'est en quoi de la lui avoir rendue, je la reprends.

Car l'histoire soumise aux textes où la révolution copernicienne s'inscrit, démontre que ce n'est pas l'héliocentrisme qui fait son nerf, au point que c'était pour Copernic lui-même – le cadet de ses soucis. A prendre l'expression au pied de la lettre, soit au sens de : pas le premier, elle s'étendrait aux autres auteurs de ladite révolution.

Ce autour de quoi tourne, mais justement c'est le mot à éviter, autour de quoi gravite l'effort d'une connaissance en voie de se repérer comme imaginaire, c'est nettement, comme on le lit à faire

avec Koyré de l'approche de Kepler la chronique, de se dépêtrer de l'idée que le mouvement de rotation, de ce qu'il engendre le cercle (soit : la forme parfaite), peut seul convenir à l'affection du corps céleste qu'est la planète.

Introduire en effet la trajectoire elliptique, c'est dire que le corps planétaire vire à précipiter son mouvement (égalité des aires couvertes par le rayon dans l'unité du temps : deuxième loi de Kepler) autour du foyer occupé par le luminaire maître, mais s'en retourne à le ralentir du plus loin d'un autre foyer inoccupé, lui sans aucun feu à faire lieu.

Ici gît le pas de Galilée : ailleurs que dans l'échauffourée de son procès où il n'y a parti à prendre que de la bêtise de ceux qui ne voient pas que lui, travaille pour le pape. La théologie a ce prix, comme la psychanalyse, de tamiser d'une telle chute les canailles. Le pas de Galilée consiste en ce que par son truchement la loi d'inertie entre en jeu dont va s'éclairer cette ellipse.

Par quoi enfin Newton, mais quel temps de comprendre doit-il encore s'écouler avant le moment de conclure –, Newton, oui, conclut à un cas particulier de la gravitation qui règle la plus banale chute d'un corps.

Mais là encore la vraie portée de ce pas est étouffée : qui est celle de l'action, – en chaque point d'un monde où ce qu'elle subvertit, c'est de démontrer le réel comme impossible –, de l'action, dis-je, de la *formule* qui en chaque point soumet l'élément de masse à l'attraction des autres aussi loin que s'étend ce monde, sans que rien y joue le rôle d'un médium à transmettre cette force.

Car c'est bien là qu'est le scandale que la conscience laïque (celle dont la bêtise, tout à l'inverse, fait la commune canaille) a fini par censurer, simplement de s'y faire sourde.

Sous le choc du moment, les contemporains pourtant y réagirent vivement, et il faut notre obscurantisme pour avoir oublié l'objection que tous sentaient alors : du *comment* chacun des éléments de masse pouvait être averti de la distance à mesurer pour qu'il en pesât à aucun autre.

La notion de champ n'explique rien, mais seulement met noir sur blanc, soit suppose qu'est écrit ce que nous soulignons pour être la présence effective non de la relation, mais de sa formule dans le réel, soit ce dont d'abord j'ai posé ce qu'il en est de la structure.

Il serait curieux de développer jusqu'où la gravitation, première à nécessiter une telle fonction, se distingue des autres champs, de l'électromagnétique par exemple, proprement faits pour ce à quoi Maxwell les a menés : la reconstitution d'un univers. Il reste que le champ de gravitation, pour remarquable que soit sa faiblesse au regard des autres, résiste à l'unification de ce champ, soit au remontage d'un monde.

D'où je profère que le LEM alunissant, soit la formule de Newton réalisée en appareil, témoigne de ce que le trajet qui l'a porté là sans dépense, est notre produit, ou encore : savoir de maître. Parlons d'acosmonaute plutôt que d'insister.

Il serait aussi intéressant de pointer jusqu'où la rectification einsteinienne dans son étoffe (courbure de l'espace) et dans son hypothèse (nécessité d'un temps de transmission que la vitesse finie de la lumière ne permet pas d'annuler) décolle de l'esthétique transcendantale, j'entends celle de Kant.

Ce qu'on soutiendrait de ce qui la pousse, cette rectification, à l'ordre quantique : où le quantum d'action nous renvoie d'une butée plus courte qu'on ne s'y serait attendu de la physique, l'effet d'acte qui se produit comme déchet d'une symbolisation correcte.

Sans nous y risquer, posons que la charte de la structure, c'est l'*hypotheses non fingo* de Newton. Il y a des formules qu'on n'imagine pas. Au moins pour un temps, elles font assemblée avec le réel.

On voit que les sciences exactes avec leur champ avaient articulé cette charte, avant que je ne l'impose à la correction des conjecturales.

C'est le seul levier à pouvoir mettre hors d'état d'y faire couvercle ce qui tourne de la meule : psychologie d'indéchaussable à ce que Kant y relaie Wolff et Lambert, et qui tient en ceci : qu'axée sur le même pivot dont traditionnellement s'embrochent ontologie, cosmologie, sans que théologie leur fasse leçon, l'âme, c'est la connaissance que le monde a de soi-même, et précisément ce qui pare à être reconnu ainsi, de l'alibi d'une Chose-en-Soi qui se déroberait à la connaissance.

A partir de là on ajoute aux fantasmes qui commandent la réalité, celui du contremaître.

C'est pour ramener à sa férule la révolution freudienne, qu'une clique mandatée pour la lyse-Anna de l'analyse a réédité ce Golem au titre du moi autonome.

S'il y a trace chez Kant de l'office qu'on lui impute d'avoir paré à la « cosmologie » newtonienne, c'est à ce que s'y tope quelque part, comme d'une pomme à un poisson, la formule newtonienne, et pour marquer que la *Vernunft* ou le *Verstand* n'y ont rien à faire d'*a priori*. Ce qui est sûr non moins de l'expérience dite sensible, ce que je traduis : non avertie encore de la structure.

Le noumène tient du mirage dont des fonctions veulent se faire prendre pour organes, avec pour effet d'embrouiller les organes à trouver fonction. Ainsi cette fonction veuve ne se fait valoir que comme corps étranger, chute d'un discours du maître quelque peu périmé. Ses sœurs en raison sont hors d'état, pures ou pratiques qu'elles s'affirment, d'en remontrer plus que la spécularisation dont procèdent les solides qui ne peuvent être dits « de révolution » qu'à contribuer aux intuitions géométriques les plus traditionnelles qui soient.

Que seule la structure soit propice à l'émergence du réel d'où se promeuve neuve révolution, s'atteste de la Révolution, de quelque grand R que la française l'ait pourvue. Elle se fût réduite à ce qu'elle est pour Bonaparte comme pour Chateaubriand : retour au maître qui a l'art de les rendre utiles (consultez l'Essai qui s'en intitule en 1801) ; le temps passant, à ce qu'elle est pour l'historien fort digne de ce nom, Tocqueville : shaker à faire dégradation des idéologies de l'Ancien Régime ; à ce que les hommes d'intelligence n'y entendent pas plus que d'une folie dont s'extasier (Ampère) ou à camisoler (Taine) ; à ce qui en reste pour le lecteur présent d'une débauche rhétorique peu propre à la faire respecter.

Il en serait ainsi si Marx ne l'avait replacée de la structure qu'il en formule dans un discours du capitaliste, mais de ce qu'elle ait forclos la plus-value dont il motive ce discours. Autrement dit c'est de l'inconscient et du symptôme qu'il prétend proroger la grande Révolution : c'est de la plus-value découverte qu'il précipite la conscience dite de classe. Lénine passant à l'acte, n'en obtient rien de plus que ce qu'on appelle régression dans la psychanalyse : soit les temps d'un discours qui n'ont pas été tenus dans la réalité, et d'abord d'être intenables.

C'est Freud qui nous découvre l'incidence d'un savoir tel qu'à se soustraire à la conscience, il ne s'en dénote pas moins d'être structuré, dis-je, comme un langage, mais d'où articulé ? peut-être de

nulle part où il soit articulable, puisque ce n'est que d'un point de manque, impensable autrement que des effets dont il se marque, et qui rend précaire que quelqu'un s'y connaisse au sens où s'y connaître, comme fait l'artisan, c'est être complice d'une nature à quoi il naît en même temps qu'elle : car ici il s'agit de dénaturation ; qui rend faux d'autre part que personne s'y reconnaisse, ce qui impliquerait le mode dont la conscience affirme un savoir d'être se sachant.

L'inconscient, on le voit, n'est que terme métaphorique à désigner le savoir qui ne se soutient qu'à se présenter comme impossible, pour que de ça il se confirme d'être réel (entendez discours réel).

L'inconscient ne disqualifie rien qui vaille dans cette connaissance de nature, qui est plutôt point de mythe, ou même inconsistance à se démontrer de l'inconscient.

Bref il suffit de rappeler que la bipolarité se trahit essentielle à tout ce qui se propose des termes d'un vrai savoir.

Ce qu'y ajoute l'inconscient, c'est de la fournir d'une dynamique de la dispute qui s'y fait par une suite de rétorsions à ne pas manquer de leur ordre qui fait du corps table de jeu.

Les sommations qui en reviennent, selon notre schème : d'être le fait d'une fiction de l'émetteur, c'est moins du refoulement qu'elles témoignent en ce qu'il n'est pas moins construit, que du refoulé à faire trou dans la chaîne de vigilance qui n'est pas plus que trouble du sommeil.

A quoi prend garde la non-violence d'une censure dont tout sens reçoit le démenti à se proposer pour véritable, mais dont l'adversaire jubile d'y préserver le non-sens (*nonsense* plutôt), seul point par où il fait nature (comme de dire qu'il fait eau).

Si l'inconscient, d'une autre donne, fait sujet de la négation, l'autre savoir s'emploie à le conditionner de ce à quoi comme signifiant il répugne le plus : une figure représentable.

A la limite s'avoue de quoi le conflit fait fonction à ce que place nette soit faite au réel, mais pour que le corps s'y hallucine.

Tel est le trajet où naviguent ces bateaux qui me doivent, rappelons-le, d'être enregistrés comme formations de l'inconscient.

A en fixer le bâti correct, j'ai dû prêter patience à ceux dont c'était le quotidien, sans de longtemps qu'ils en distinguent la structure.

A vrai dire, il a suffi qu'ils craignent de m'y voir surgir au réel, pour qu'un réveil s'en produise, tel qu'ils ne trouvent pas mieux que, du jardin dont je peignais leurs délices, me rejeter moi-même. D'où je fis retour au réel de l'ENS, soit de l'étant (ou de l'étang) de l'École normale supérieure où le premier jour que j'y pris place, je fus interpellé sur l'être que j'accordais à tout ça. D'où je déclinai d'avoir à soutenir ma visée d'aucune ontologie.

C'est qu'à ce qu'elle fut, visée, d'un auditoire à rompre à ma logie, de son onto je faisais l'honteux.

Toute onto bue maintenant, je répondrai, et pas par quatre chemins ni par forêt à cacher l'arbre.

Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire.

D'où l'auteur est à reléguer à se faire moyen pour un désir qui le dépasse.

Mais il y a entremise autre qu'a dit Socrate en acte.

Il savait comme nous qu'à l'étant, faut le temps de se faire à être.

Ce « faut le temps », c'est l'être qui sollicite de l'inconscient pour y faire retour chaque fois que lui faudra, oui faudra le temps.

Car entendez que je joue du cristal de la langue pour réfracter du signifiant ce qui divise le sujet.

Y faudra le temps, c'est du français que je vous cause, pas du chagrin, j'espère.

Ce qui faudra de ce qu'il faut le temps, c'est là la faille dont se dit l'être, et bien que l'usage d'un futur de cette forme pour le verbe : faillir ne soit pas recommandé dans un ouvrage qui s'adresse aux Belges, il y est accordé que la grammaire à le proscrire faudrait à ses devoirs.

Si peu s'en faut qu'elle en soit là, ce peu fait preuve que c'est bien du manque qu'en français le falloir vient au renfort du nécessaire, y supplantant l'*il estuet de temps*, de l'*est opus temporis*, à le pousser à l'estuaire où les vieilleries se perdent.

Inversement ce falloir ne fait pas par hasard équivoque dit au mode, subjectif du défaut : avant (à moins) qu'il ne faille y venir…

C'est ainsi que l'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire.

Ce qui du temps lui fait étoffe n'est pas emprunt d'imaginaire, mais plutôt d'un textile où nœuds ne diraient rien que des trous qui s'y trouvent.

Ce temps logique n'a pas d'En-soi que ce qui en choit pour faire enchère au masochisme.

C'est ce que le psychanalyste relaie d'y faire figure de quelqu'un. Le « faut du temps », il le supporte assez longtemps pour qu'à celui qui vient s'y dire, il ne faille plus que de s'instruire de ce qu'une chose n'est pas rien : justement celle dont il fait signe à quelqu'un.

On sait que j'en introduisis l'acte psychanalytique, et je ne prends pas comme d'accident que l'émoi de mai m'ait empêché d'en venir à bout.

Je tiens ici à marquer que quelqu'un ne s'y assoit que de la façon, de l'effaçon plutôt, qu'il y impose au vrai.

Un seul savoir donne ladite effaçon : la logique pour qui le vrai et le faux ne sont que lettres à opérer d'une valeur.

Les stoïciens le pressentirent de leur pratique d'un masochisme politisé, mais ne le poussèrent au point que les sceptiques dussent faire trêve de leur mythique invocation d'une vérité de nature.

Ce sont les refus de la mécanique grecque qui ont barré la route à une logique dont se pût édifier une vérité comme de texture.

A la vérité, seule la psychanalyse justifie le mythique ici de la nature à repérer dans la jouissance qui en tient lieu à se produire d'effet de texture.

Sans elle, il suffit de la logique mathématique pour faire superstition du scepticisme à rendre irréfutables des assertions aussi peu vides que :

– un système défini comme de l'ordre de l'arithmétique n'obtient la consistance de faire en son sein départage du vrai et du faux, qu'à se confirmer d'être incomplet, soit d'exiger l'indémontrable de formules qui ne se vérifient que d'ailleurs ;

– cet indémontrable s'assure d'autre part d'une démonstration qui en décide indépendamment de la vérité qu'il intéresse ;

– il y a un indécidable qui s'articule de ce que l'indémontrable même ne saurait être assuré.

Les coupures de l'inconscient montrent cette structure, à l'attester de chutes pareilles à cerner.

Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que *falsus* soit le chu en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord. A le prendre de ce qu'il est le participe passé de *fallere*, tomber, dont faillir et falloir proviennent chacun de son détour, qu'on note que l'étymologie ne vient ici qu'en soutien de l'effet de cristal homophonique.

C'est le prendre comme il faut, à faire double ce mot, quand il s'agit de plaider le faux dans l'interprétation. C'est justement comme *falsa*, disons bien tombée, qu'une interprétation opère d'être à côté, soit : où se fait l'être, du pataqu'est-ce.

N'oublions pas que le symptôme est ce *falsus* qui est la *cause* dont l'analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être.

Nous ne sommes sûrs, pour ce que Freud pouvait savoir de ce domaine, que de sa fréquentation de Brentano. Elle est discrète, soit repérable dans le texte de la *Verneinung.*

J'y ai frayé la voie au praticien qui saura s'attacher au ludion logique que j'ai forgé à son usage, soit l'objet *a*, sans pouvoir suppléer à l'analyse, dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à la manier.

Un temps encore pour ajouter à ce dont Freud se maintient, un trait que je crois décisif: la foi unique qu'il faisait aux Juifs de ne pas faillir au séisme de la vérité. Aux Juifs que par ailleurs rien n'écarte de l'aversion qu'il avoue par l'emploi du mot : occultisme, pour tout ce qui est du mystère. Pourquoi ?

Pourquoi sinon de ce que le Juif depuis le retour de Babylone, est celui qui sait lire, c'est-à-dire que de la lettre il prend distance de sa parole, trouvant là l'intervalle, juste à y jouer d'une interprétation.

D'une seule, celle du Midrasch qui se distingue ici éminemment.

En effet pour ce peuple qui a le Livre, seul entre tous à s'affirmer comme historique, à ne jamais proférer de mythe, le Midrasch représente un mode d'abord dont la moderne critique historique pourrait bien n'être que l'abâtardissement. Car s'il prend le Livre au pied de sa lettre, ce n'est pas pour la faire supporter d'intentions plus ou moins patentes, mais pour, de sa collusion signifiante prise en sa matérialité : de ce que sa combinaison rend obligé de voisinage (donc non voulu), de ce que les variantes de grammaire imposent de choix désinentiel, tirer un dire autre du texte : voire à y impliquer ce

qu'il néglige (comme référence), l'enfance de Moïse par exemple.

N'est-il rien d'en rapprocher ce que de la mort du même, Freud tenait à ce qu'il fût su, au point d'en faire son message dernier?

Surtout à y mettre la distance – jamais prise avant moi – du travail de Sellin dont la rencontre sur ce point ne lui parut pas à dédaigner, quand son dévergondage d'être d'une plume fort qualifiée dans l'exégèse dite critique, va à jeter sur les gonds mêmes de la méthode la dérision.

Occasion de passer à l'envers (c'est le propos de mon séminaire de cette année) de la psychanalyse en tant qu'elle est le discours de Freud, lui suspendu. Et, sans recours au Nom-du-Père dont j'ai dit m'abstenir, biais légitime à prendre de la topologie trahie par ce discours.

Topologie où saille l'idéal monocentrique (que ce soit le soleil n'y change rien) dont Freud soutient le meurtre du Père, quand, de laisser voir qu'il est à rebours de l'épreuve juive patriarcale, le totem et le tabou l'abandonnent de la jouissance mythique. Non la figure d'Akhénaton.

Qu'au dossier de la signifiance ici en jeu de la castration, soit versé l'effet de cristal que je touche : de *la* faux du temps.

Note pour ma réponse à la IVe question

Je voudrais qu'on sache que ce texte ne prétend pas rendre compte de la « révolution copernicienne » telle qu'elle s'articule dans l'histoire, mais de l'usage... mythique qui en est fait. Par Freud notamment.

Il ne suffit pas de dire par exemple que l'héliocentrisme fut le « cadet des soucis » de Copernic.

Comment lui donner son rang? il est certain au contraire, – on sait que je suis formé aux écrits de Koyré là-dessus –, qu'il lui paraissait admirable que le soleil fût là où il lui donne sa place parce que c'est de là qu'il jouait le mieux son rôle de luminaire. Mais en est-ce là le subversif?

Car il le place non pas au centre du monde, mais en un lieu assez voisin, ce qui, pour la fin admirée et pour la gloire du créateur, va aussi bien. Il est donc faux de parler d'héliocentrisme.

Le plus étrange est que personne, qu'on entende bien : des spécialistes hors Koyré, ne relève que les « révolutions » de Copernic ne concernent pas les corps célestes, mais les orbes. Il va de soi pour nous que ces orbes sont tracées par les corps. Mais, on rougit d'avoir à le rappeler, pour Ptolémée comme pour tous depuis Eudoxe, ces orbes sont des sphères qui *supportent* les corps célestes et la course de chacun est réglée de ce que plusieurs orbes la *supportent* concurremment, 5 peut-être pour Saturne, 3 à mon souvenir pour Jupiter. Que nous importe ! comme aussi bien de celles qu'y ajoute Aristote pour tamponner entre deux corps célestes, les deux qu'on vient de nommer par exemple, l'effet à attendre des orbes du premier sur celles du second. (C'est qu'Aristote veut une physique qui tienne.)

Qui ne devrait s'apercevoir de ça, je ne dis pas à lire Copernic dont il existe une reproduction phototypique, mais simplement à y épeler le titre : *De revolutionibus* orbium *coelestium* ? Ce qui n'empêche pas des *traducteurs* notoires (des gens qui ont traduit le texte) d'intituler leur traduction : *Des révolutions des corps célestes.*

Il est littéral, ce qui équivaut ici à dire : il est vrai, que Copernic est ptolémaïste, qu'il reste dans le matériel de Ptolémée, qu'il n'est pas copernicien au sens inventé qui fait l'emploi de ce terme.

Est-il justifié de s'en tenir à ce sens inventé pour répondre à un usage métaphorique ? c'est le problème qui se pose en toute métaphore.

Comme dit à peu près quelqu'un, avec les arts on s'amuse, on s'amuse avec les lézards. On ne doit pas perdre l'occasion de rappeler l'essence crétinisante du sens à quoi le mot commun convient. Néanmoins ce reste exploit stérile, si une liaison structurale n'en peut être aperçue.

A question d'interviewer, vaut réponse improvisée. Du premier jet ce qui m'est venu, – venu du fond d'une information que je prie de croire n'être pas nulle –, c'est d'abord la remarque dont à l'héliocentrisme, j'oppose un photocentrisme d'une importance structurale permanente. On voit de cette note à quelle niaiserie tombe Copernic de ce point de vue.

Koyré la grandit, cette niaiserie, à la référer au mysticisme propagé du cercle de Marsile Ficin. Pourquoi pas en effet ? La Renaissance fut occultiste, c'est pourquoi l'Université la classe parmi les ères de progrès.

Le tournant véritable est dû à Kepler et, j'y insiste, dans la subversion, la seule digne de ce nom, que constitue le passage qu'il a payé de combien de peine, de l'imaginaire de la forme dite parfaite comme étant celle du cercle, à l'articulation de la conique, de l'ellipse en l'occasion, en termes mathématiques.

Je collapse incontestablement ce qui est le fait de Galilée, mais il est clair que l'apport de Kepler ici lui échappait, et pourtant c'est lui qui déjà conjugue entre ses mains les éléments dont Newton forgera sa formule : j'entends par là la loi de l'attraction, telle que Koyré l'isole de sa fonction hyperphysique, de sa présence syntaxique (cf. *Études newtoniennes*, p.34).

A la confronter à Kant, je souligne qu'elle ne trouve place dans aucune critique de la raison imaginaire.

C'est de fait la place forte dont le siège maintient dans la science l'idéal d'univers par quoi elle subsiste. Que le champ newtonien ne s'y laisse pas réduire, se désigne bien de ma formule : l'impossible, c'est le réel.

C'est de ce point une fois atteint, que rayonne notre physique.

Mais à inscrire la science au registre du discours hystérique, je laisse entendre plus que je n'en ai dit.

L'abord du réel est étroit. Et c'est de le hanter, que la psychanalyse se profile.

Question V

Quelles en sont les conséquences sur le plan :
a) *de la science ;*
b) *de la philosophie ;*
c) *plus particulièrement du marxisme, voire du communisme ?*

Réponse

Votre question, qui suit une liste préconçue, mérite que je marque qu'elle ne va pas de soi après la réponse qui précède.

Elle semble supposer que j'aie acquiescé à ce que « l'inconscient... subvertit toute théorie de la connaissance », pour vous citer,

aux mots près que j'élide pour les en séparer : (l'inconscient) « est-il une notion clef qui », etc.

Je dis : l'inconscient n'est pas une notion. Qu'il soit une clef? Ça se juge à l'expérience. Une clef suppose une serrure. Il existe assurément des serrures, et même que l'inconscient fait jouer correctement, pour les fermer? pour les ouvrir? Ça ne va pas de soi que l'un implique l'autre, *a fortiori* qu'ils soient équivalents.

Il doit nous suffire de poser que l'inconscient est. Ni plus ni moins. C'est bien assez pour nous occuper un moment encore après le temps que ça a duré, sans que jusqu'à moi personne ait fait un pas de plus. Puisque pour Freud, c'était à reprendre de la table rase en chaque cas : de la table rase, même pas sur *ce* qu'il est, il ne peut le dire, hors sa réserve d'un recours organique de pur rituel : sur *ce qu'il en est* dans chaque cas, voilà ce qu'il veut dire. En attendant, rien de sûr, sinon qu'il est, et que Freud, à en parler, fait de la linguistique. Encore personne ne le voit-il, et contre lui, chacun s'essaie à faire rentrer l'inconscient dans une notion d'avant.

D'avant que Freud dise qu'il est, sans que ça soit, ni ça, et notamment pas non plus le Ça.

Ce que j'ai répondu à votre question IV, veut dire que l'inconscient subvertit d'autant moins la théorie de la connaissance qu'il n'a rien à faire avec elle pour la raison que je viens de dire : à savoir, qu'il lui est étranger.

C'est sans qu'il y soit pour rien qu'on peut dire que la théorie de la connaissance n'est pas, pour la raison qu'il n'y a pas de connaissance qui ne soit d'illusion ou de mythe. Ceci, bien sûr, à donner au mot un sens qui vaille la peine d'en maintenir l'emploi au-delà de son sens mondain : à savoir que « je le connais » veut dire : je lui ai été présenté ou je sais ce qu'il fait par cœur (d'un écrivain notamment, d'un prétendu « auteur » en général).

A noter, pour ceux à qui le Γνῶθι σεαυτὸν pourrait servir de *muleta* en l'occasion, puisque ce n'est rien d'autre, que cette visée d'exploit exclut toute théorie depuis que la consigne en a été brandie par le trompeur delphique. Ici, l'inconscient n'apporte ni renfort ni déception : mais seulement que le σεαυτὸν sera forcément coupé en deux, au cas qu'on s'inquiète encore de quelque chose qui y ressemble après avoir dans une psychanalyse mis à l'épreuve « son » inconscient.

Brisons donc là : pas de connaissance. Au sens qui vous permettrait l'accolade d'y envelopper les rubriques dont vous croyez maintenant pousser votre question. Pas de connaissance autre que le mythe que je dénonçais tout à l'heure. Mythe dont la théorie dès lors relève de la mytho-logie (à spécifier d'un trait d'union) nécessitant au plus une extension de l'analyse structurale dont Lévi-Strauss fournit les mythes ethnographiques.

Pas de connaissance. Mais du savoir, ça oui, à la pelle, à n'en savoir que faire, plein des armoires.

De là, certains (de ces savoirs) vous crochent au passage. Il y suffit que les anime un de ces discours dont cette année j'ai mis en circulation la structure. Être fait sujet d'un discours peut vous rendre sujet au savoir.

Si plus aucun discours n'en veut, il arrive qu'on interroge un savoir sur son usage périmé, qu'on en fasse l'archéologie. C'est plus qu'ouvrage d'antiquaire, si c'est afin d'en mettre en fonction la structure.

La structure, *elle*, c'est une notion : d'élaborer ce qu'il s'ensuit pour la réalité, de cette présence en elle des formules du savoir, dont je marquais plus haut qu'elle est son avènement notionnel.

Il y a des savoirs dont les suites peuvent rester en souffrance, ou bien tomber en désuétude.

Il y en a un dont personne n'avait l'idée avant Freud, dont personne après lui ne l'a encore, sauf à en tenir de moi par quel bout le prendre. Si bien que j'ai pu dire tout à l'heure que c'est au regard des autres savoirs que le terme d'inconscient, pour celui-ci, fait métaphore. A partir de ce qu'il soit structuré comme un langage, on me fait confiance avec fruit : encore faut-il qu'on ne se trompe pas sur ceci que c'est plutôt lui, si tant est que ce ne soit abus de le pronommer, lui, l'inconscient, qui par ce bout vous prend.

Si j'insiste à marquer ainsi mon retard sur votre hâte, c'est qu'il vous faut vous souvenir que là où j'ai illustré la fonction de la hâte en logique, je l'ai soulignée de l'effet de leurre dont elle peut se faire complice. Elle n'est correcte qu'à produire ce temps : le moment de conclure. Encore faut-il se garder de la mettre au service de l'imaginaire. Ce qu'elle rassemble est un ensemble : les prisonniers dans mon sophisme, et leur rapport à une sortie structurée d'un arbitraire : non pas une classe.

Il arrive que la hâte à errer dans ce sens, serve à plein cette ambiguïté des résultats, que j'entends résonner du terme : révolution, lui-même.

Car ce n'est pas d'hier que j'ai ironisé sur le terme de tradition révolutionnaire.

Bref, je voudrais marquer l'utilité en cette trace de se démarquer de la séduction.

Quand c'est de production que l'affaire prend son tour.

Où je pointe le pas de Marx.

Car il nous met au pied d'un mur dont on s'étonne qu'il n'y ait rien d'autre à reconnaître, pour que quelque chose s'en renverse, pas le mur bien sûr, mais la façon de tourner autour.

L'efficacité des coups de glotte au siège de Jéricho laisse à penser qu'ici le mur fit exception, à vrai dire n'épargnant rien sur le nombre de tours nécessaire.

C'est que le mur ne se trouve pas, dans cette occasion, là où on le croit, de pierre, plutôt fait de l'inflexible d'une vagance extra.

Et si c'est le cas, nous retrouvons la structure qui est le mur dont nous parlons.

A le définir de relations articulées de leur ordre, et telles qu'à y prendre part, on ne le fasse qu'à ses dépens.

Dépens de vie ou bien de mort, c'est secondaire. Dépens de jouissance, voilà le primaire.

D'où la nécessité du plus-de-jouir pour que la machine tourne, la jouissance ne s'indiquant là que pour qu'on l'ait de cette effaçon, comme trou à combler.

Ne vous étonnez pas qu'ici je ressasse quand d'ordinaire je cours mon chemin.

C'est qu'ici à refaire une coupure inaugurale, je ne la répète pas, je la montre se redoublant à recueillir ce qui en choit.

Car Marx, la plus-value que son ciseau, à le détacher, restitue au discours du capital, c'est le prix qu'il faut mettre à nier comme moi qu'aucun discours puisse s'apaiser d'un métalangage (du formalisme hégélien en l'occasion), mais ce prix, il l'a payé de s'astreindre à suivre le discours naïf du capitaliste à son ascendant, et de la vie d'enfer qu'il s'en est faite.

C'est bien le cas de vérifier ce que je dis du plus-de-jouir. La *Mehrwert*, c'est la *Marxlust*, le plus-de-jouir de Marx.

La coquille à entendre à jamais l'écoute de Marx, voilà le cauri dont commercent les Argonautes d'un océan peu pacifique, celui de la production capitaliste.

Car ce cauri, la plus-value, c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jouir. Il s'accumule d'une part pour accroître les moyens de cette production au titre du capital. Il étend la consommation d'autre part sans quoi cette production serait vaine, justement de son ineptie à procurer une jouissance dont elle puisse se ralentir.

Quelqu'un nommé Karl Marx, voilà calculé le lieu du foyer noir, mais aussi capital (c'est le cas de le dire) que le capitaliste (que celui-ci occupe l'autre foyer d'un corps à jouir d'un Plus ou d'un plus-de-jouir à faire corps), pour que la production capitaliste soit assurée de la révolution propice à faire durer son dur désir, pour citer là le poète qu'elle méritait.

Ce qui est instructif, c'est que ces propos courent les rues (à la logique près bien sûr, dont je les pourvois). Qu'ils sortent sous la forme d'un malaise que Freud n'a fait que pressentir, allons-nous le mettre au compte de l'inconscient ? Certainement, oui : il s'y désigne que quelque chose travaille. Et ce sera une occasion d'observer que ceci n'infléchit nullement l'implacable discours qui en se complétant de l'idéologie de la lutte des classes, induit seulement les exploités à rivaliser sur l'exploitation de principe, pour en abriter leur participation patente à la soif du manque-à-jouir.

Quoi donc attendre du chant de ce malaise ? Rien, sinon de témoigner de l'inconscient qu'il parle, – d'autant plus volontiers qu'avec le non-sens il est dans son élément. Mais quel effet en attendre puisque, vous le voyez, je souligne que c'est quelque chose qui est, et pas une notion clef ?

A se rapporter à ce que j'ai instauré cette année d'une articulation radicale du discours du maître comme envers du discours du psychanalyste, deux autres discours se motivant d'un quart de tour à faire passage de l'un à l'autre, nommément le discours de l'hystérique d'une part, le discours universitaire de l'autre, ce qui de là s'apporte, c'est que l'inconscient n'a à faire que dans la dynamique qui précipite la bascule d'un de ces discours dans l'autre. Or, à tort ou à raison, j'ai cru pouvoir risquer de les distinguer du glissement –

d'une chaîne articulée de l'effet du signifiant considéré comme vérité –, sur la structure – en tant que fonction du réel dans la dispersion du savoir.

C'est à partir de là qu'est à juger ce que l'inconscient peut subvertir. Certainement aucun discours, où tout au plus apparaît-il d'une infirmité de parole.

Son instance dynamique est de provoquer la bascule dont un discours tourne à un autre, par décalage de la place où l'effet de signifiant se produit.

A suivre ma topologie faite à la serpe, on y retrouve la première approche freudienne en ceci que l'effet de « progrès » à attendre de l'inconscient, c'est la censure.

Autrement dit, que pour la suite de la crise présente, tout indique la procession de ce que je définis comme le discours universitaire, soit, contre toute apparence à tenir pour leurre en l'occasion, la montée de sa régie.

C'est le discours du maître lui-même, mais renforcé d'obscurantisme.

C'est d'un effet de régression par contre que s'opère le passage au discours de l'hystérique.

Je ne l'indique que pour vous répondre sur ce qu'il en est des conséquences de votre notion prétendue, quant à la science.

Si paradoxale qu'en soit l'assertion, la science prend ses élans du discours de l'hystérique.

Il faudrait pénétrer de ce biais les corrélats d'une subversion sexuelle à l'échelle sociale, avec les moments incipients dans l'histoire de la science.

Ce serait rude mise à l'épreuve d'une pensée hardie.

Elle se conçoit de partir de ceci que l'hystérique, c'est le sujet divisé, autrement dit c'est l'inconscient en exercice, qui met le maître au pied du mur de produire un savoir.

Telle fut l'ambition induite chez le maître grec sous le nom de l'ἐπιστήμη. Là où la δόξα le guidait pour l'essentiel de sa conduite, il fut sommé, – et nommément par un Socrate hystérique avoué de ce qu'il dit ne s'y connaître qu'en affaire de désir, patent par ses symptômes pathognomoniques – de faire montre de quelque chose qui valût la τέχνη de l'esclave et justifiât de ses pouvoirs de maître.

Rien à trancher de son succès, quand un Alcibiade n'y montre

que cette lucidité d'avouer, lui, ce qui le captive en Socrate, l'objet *a*, que j'ai reconnu dans l'ἄγαλμα dont on parle au *Banquet*, un plus-de-jouir en liberté et de consommation plus courte.

Le beau est que ce soit le cheminement du platonisme qui ait rejailli dans notre science avec la révolution copernicienne. Et s'il faut lire Descartes et sa promotion du sujet, son « je pense, je suis donc », il ne faut pas en omettre la note à Beeckman : « Sur le point de monter sur la scène du monde, je m'avance masqué... »

Lisons le *cogito* à le traduire selon la formule que Lacan donne du message dans l'inconscient ; c'est alors : « Ou tu n'es pas, ou tu ne penses pas », adressé au savoir. Qui hésiterait à choisir ?

Le résultat est que la science est une idéologie de la suppression du sujet, ce que le gentilhomme de l'Université montante sait fort bien. Et je le sais tout autant que lui.

Le sujet, à se réduire à la pensée de son doute, fait place au retour en force du signifiant-maître, à le doubler, sous la rubrique de l'étendue, d'une extériorité entièrement manipulable.

Que le plus-de-jouir, à donner la vérité du travail qui va suivre, y reçoive un masque de fer (c'est de lui que parle le *larvatus prodeo*), comment ne pas voir que c'est s'en remettre à la dignité divine (et Descartes s'en acquitte) d'être seule garante d'une vérité qui n'est plus que fait de signifiant ?

Ainsi se légitime la prévalence de l'appareil mathématique, et l'infatuation (momentanée) de la catégorie quantité.

Si la qualité n'était pas aussi encombrée de signifié, elle serait aussi propice au discernement scientifique : qu'il suffise de la voir faire retour sous la forme de signes (+) et (–) dans l'édifice de l'électromagnétisme.

Et la logique mathématique (Dieu merci ! car moi, j'appelle Dieu par son nom-de-Dieu de Nom) nous fait revenir à la structure dans le savoir.

Mais vous voyez que si « la connaissance » n'a pas encore repris connaissance, c'est que ce n'est pas du fait de l'inconscient qu'elle l'a perdue. Et il y a peu de chances que ce soit lui qui la ranime.

De même qu'on sait que la connaissance a erré en physique, tant qu'elle a voulu s'insérer de quelque départ esthésique, – qu'est restée nouée la théorie du mouvement, tant qu'elle ne s'est pas dépêtrée du sentiment de l'impulsion, – que c'est seulement au retour du

refoulé des signifiants, qu'est dû qu'enfin se livre l'équivalence du repos au mouvement uniforme, de même le discours de l'hystérique démontre qu'il n'y a aucune esthésie du sexe opposé (nulle connaissance au sens biblique) à rendre compte du prétendu rapport sexuel.

La jouissance dont il se supporte est, comme toute autre, articulée du plus-de-jouir par quoi dans ce rapport le partenaire ne s'atteint : 1) pour le *vir* qu'à l'identifier à l'objet *a*, fait pourtant clairement indiqué dans le mythe de la côte d'Adam, celui qui faisait tant rire, et pour cause, la plus célèbre épistolière de l'homosexualité féminine, 2) pour la *virgo* qu'à le réduire au phallus, soit au pénis imaginé comme organe de la tumescence, soit à l'inverse de sa réelle fonction.

D'où les deux rocs : 1) de la castration où le signifiant-femme s'inscrit comme privation, 2) de l'envie du pénis où le signifiant-homme est ressenti comme frustration.

Ce sont écueils à mettre à la merci de la rencontre l'accès prôné par des psychanalystes à la maturité du génital.

Car c'est là l'idéal bâtard dont ceux qui se disent « d'aujourd'hui » masquent qu'ici la cause est d'acte et de l'éthique qu'il anime, avec sa raison politique.

C'est aussi bien ce dont le discours de l'hystérique questionne le maître : « Fais voir si t'es un homme ! » Mais la représentation de chose, comme dit Freud, ici n'est plus que représentation de son manque. La toute-puissance n'est pas ; c'est bien pour cela qu'elle se pense. Et qu'il n'y a pas de reproche à lui en faire, comme le psychanalyste s'y obstine imbécilement.

L'intérêt n'est pas là : à faire son deuil de l'essence du mâle, mais à produire le savoir dont se détermine la cause qui fait défi en son étant.

Là-dessus, l'on dira non sans prétexte que les psychanalystes en question ne veulent rien savoir de la politique. L'ennuyeux est qu'ils sont assez endurcis pour en faire profession eux-mêmes, et que le reproche leur en vienne de ceux qui, pour s'être logés au discours du maître Marx, font obligation des insignes de la normalisation conjugale : ce qui devrait les embarrasser sur le point épineux d'à l'instant.

Détail au regard de ce qui nous intéresse : c'est que l'inconscient ne subvertira pas notre science à lui faire faire amende honorable à aucune forme de connaissance.

Qu'il fasse semblant parfois de ce que la nique qu'il y introduit, soit celle des nocturnes habitant l'aile effondrée du château de la tradition, l'inconscient s'il est clef, ce ne le sera qu'à fermer la porte qui béerait dans ce trou de votre chambre à coucher.

Les amateurs d'initiation ne sont pas nos invités. Freud là-dessus ne badinait pas. Il proférait l'anathème du dégoût contre ces sortilèges et n'entendait pas que Jung fît que rebruit à nos oreilles des airs de mandalas.

Ça n'empêchera pas les offices de se célébrer avec des coussins pour nos genoux, mais l'inconscient n'y apporterait que des rires peu décents.

Pour l'usage ménager, il serait à recommander comme tournesol à constituer l'éventail du réactionnaire en matière de connaissance.

Il restitue par exemple à Hegel le prix de l'humour qu'il mérite, mais en révèle l'absence totale dans toute la philosophie qui lui succède, mis à part Marx.

Je n'en dirai que l'échantillon dernier venu à ma « connaissance », ce retour incroyable à la puissance de l'invisible, plus angoissant d'être posthume et pour moi d'un ami, comme si le visible avait encore pour aucun regard apparence d'étant.

Ces simagrées phénoménologiques tournent toutes autour de l'arbre fantôme de la connaissance supranormale, comme s'il y en avait une de normale.

Nulle clameur d'être ou de néant qui ne s'éteigne de ce que le marxisme a démontré par sa révolution effective : qu'il n'y a nul progrès à attendre de vérité ni de bien-être, mais seulement le virage de l'impuissance imaginaire à l'impossible qui s'avère d'être le réel à ne se fonder qu'en logique : soit là où j'avertis que l'inconscient siège, mais pas pour dire que la logique de ce virage n'ait pas à se hâter de l'acte.

Car l'inconscient joue aussi bien d'un autre sens : soit à partir de l'impossibilité dont le sexe s'inscrit dans l'inconscient, à maintenir comme désirable la loi dont se connote l'impuissance à jouir.

Il faut le dire : le psychanalyste n'a pas ici à prendre parti, mais à dresser constat.

C'est en quoi je témoigne que nulle rigueur que j'aie pu mettre à marquer ici les défaillances de la suture, n'a rencontré des communistes à qui j'ai eu affaire qu'une fin de non-recevoir.

J'en rends compte du fait que les communistes, à se constituer dans l'ordre bourgeois en contre-société, seulement vont à contrefaire tout ce dont le premier se fait honneur : travail, famille, patrie, y font trafic d'influence, et syndicat contre quiconque de leur discours éviderait les paradoxes.

A démontrer ceux-ci comme facteur de pathologie, soit depuis mes propos sur la causalité psychique, partout où mon effort eût pu desceller le monopole psychiatrique, je n'ai jamais recueilli d'eux, de réponse qui ne s'alignât sur l'hypocrisie universitaire, dont ce serait une autre histoire que de prédire le déploiement.

Il est évident que maintenant ils se servent de moi tout autant qu'elle. Moins le cynisme de ne pas me nommer : ce sont gens honorables.

QUESTION VI

En quoi savoir et vérité sont-ils incompatibles ?

RÉPONSE

Incompatibles. Mot joliment choisi qui pourrait nous permettre de répondre à la question par la nasarde qu'elle vaut : mais si, mais si, ils compatissent.

Qu'ils souffrent ensemble, et l'un de l'autre : c'est la vérité.

Mais ce que vous voulez dire, si je vous le prête bien, c'est que vérité et savoir ne sont pas complémentaires, ne font pas un tout.

Excusez-moi : c'est une question que je ne me pose pas. Puisqu'il n'y a pas de tout.

Puisqu'il n'y a pas de tout, rien n'est tout.

Le tout, c'est l'index de la connaissance. J'ai assez dit, me semble-t-il, qu'à ce titre, il est impossible de le pointer.

Ça ne m'empêchera pas d'enchaîner du primesaut que la vérité souffre tout : on pisse, on tousse, on crache dedans. « Ma parole ! s'écrie-t-elle du style que j'ai esquissé ailleurs. Qu'est-ce que vous faites ? Vous croyez-vous chez vous ? » Ça veut dire qu'elle a bien une notion, une notion clef de ce que vous faites. (Mais pas vous de

ce qu'elle est, et c'est en cela, enfin voyez-vous, que l'inconscient consiste.) Pour revenir à elle, qui nous occupe pour l'instant, dire qu'elle souffre tout, rosée du discours ! peut vouloir dire que ça ne lui fait ni chaud ni froid. C'est ce qui laisse à penser que manifestement elle soit aveugle ou sourde, au moins quand elle vous regarde, ou bien que vous l'assignez.

A vrai dire, c'est-à-dire à se mesurer à elle, on fera toujours mieux pour l'approcher de se munir d'un savoir lourd. C'est donc plus que compatible, comme comp*(a)*tabilité, – soit ce qui vous intéresse d'abord puisque le savoir peut solder les frais d'une affaire avec la vérité, si l'envie vous en prend.

Solder jusqu'où ? Ça, « on ne sait pas », c'est même ce par quoi le savoir est bien forcé de ne s'en fier qu'à lui pour ce qui est de faire le poids.

Donc, le savoir fait dot. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la prétention de qui voudrait se faire aimer sans ce matelas. Il s'offre la poitrine nue. Qu'adorable doit être son « non-savoir », comme on s'exprime assez volontiers dans ce cas !

Étonnez-vous qu'on ressorte de là, tenant, bon chien, entre les dents, sa propre charogne !

Naturellement ça n'arrive plus, mais ça se sait encore. Et à cause de cela, il y en a qui jouent à le faire, mais de semblant. Vous voyez « tout » ce qui trafique à partir de ce que savoir et vérité soient incompatibles.

Je ne pense à ça que parce que c'est un leurre qu'on a, je crois, imaginé pour en justifier un *amok* fait à mon égard : posons qu'une personne qui se plaindrait d'être mordue par la vérité, s'avouerait comme f...ue psychanalyste.

Très précisément je n'ai articulé la topologie qui met frontière entre vérité et savoir, qu'à montrer que cette frontière est partout et ne fixe de domaine qu'à ce qu'on se mette à aimer son au-delà.

Les voies des psychanalystes restent préservées assez pour que l'expérience propre à les éclairer n'en soit encore qu'au programme.

C'est pourquoi je prendrai le départ d'où chacun fait de son abord étranglement : exemplaire, d'être exempté de l'expérience.

N'est-il pas étonnant que de la formule à quoi depuis plus d'une décade j'ai donné essor, celle dite du sujet supposé savoir, pour

rendre raison du transfert, personne, et même au cours de cette année où la chose s'étalait au tableau, plus évidente que la case y fût inscrite séparément de la bille à la remplir, personne, dis-je, n'en a avancé la question : est-ce, supposé qu'il est ce sujet, savoir la vérité ?

Vous apercevez-vous où ça va ? N'y pensez pas surtout, vous risqueriez de tuer le transfert.

Car du savoir dont le transfert fait le sujet, il s'avère à mesure que l'assujetti y travaille, qu'il n'était qu'un « savoir y faire » avec la vérité.

Personne ne rêve que le psychanalyste est marié avec la vérité. C'est même pour ça que son épouse fait grelot, certes à ne pas trop remuer, mais qu'il faut là comme un barrage.

Barrage à quoi ? A la supposition qui serait le comble : de ce qui ferait le psychanalyste fiancé à la vérité.

C'est qu'à la vérité avec il n'y a pas de rapports d'amour possibles, ni de mariage, ni d'union libre. Il n'y en a qu'un de sûr, si vous voulez qu'elle vous ait bien, la castration, la vôtre, bien entendu, et d'elle, pas de pitié.

Savoir que c'est comme ça, n'empêche pas que ça arrive, et bien sûr, encore moins qu'on l'évite.

Mais on l'oublie quand on l'évite, alors que quand c'est arrivé, on ne le sait pas moins.

C'est, me semble-t-il, le comble de la compatibilité. On grincerait des dents à n'en pas faire : la comblatibilité, pour qu'un bruit de vol vous en revienne qui fait batte et proprement patibulaire.

C'est que de la vérité, on n'a pas tout à apprendre. Un bout suffit : ce qui s'exprime, vu la structure, par : en savoir un bout.

Là-dessus j'ai su conduire certains, et je m'étonne d'en dire autant à la radio. C'est qu'ici ceux qui m'écoutent n'ont pas, à entendre ce que je dis, l'obstacle de m'entendre. Où m'apparaît que cet obstacle tient à ce qu'ailleurs j'aie à le calculer.

Or je ne suis pas ici à former le psychanalyste, mais à répondre à vos questions ceci qui les remet à leur place.

Sa discipline à ce qu'il me suive, lui, le pénètre de ceci : que le réel n'est pas d'abord pour être su.

Comme vérité, c'est bien la digue à dissuader le moindre essai d'idéalisme. Alors qu'à la méconnaître, il prend rang sous les couleurs les plus contraires.

Mais ce n'est pas une vérité, c'est la limite de la vérité.

Car la vérité se situe de supposer ce qui du réel fait fonction dans le savoir, qui s'y ajoute (au réel).

C'est bien en effet de là que le savoir porte le faux à être, et même à être-là, soit *Dasein* à t'assaïner jusqu'à ce qu'en perdent le souffle tous les participants de la cérémonie.

A vrai dire, ce n'est que du faux à être qu'on se préoccupe en tant que telle de la vérité. Le savoir qui n'est pas faux, s'en balance.

Il n'y en a qu'un où elle s'avère en surprise. Et c'est pourquoi il est considéré comme d'un goût douteux, quand c'est bien de la grâce freudienne qu'il produit quelques pataqu'est-ce dans le discours.

C'est à ce joint au réel, que se trouve l'incidence politique où le psychanalyste aurait place s'il en était capable.

Là serait l'acte qui met en jeu de quel savoir faire la loi. Révolution qui arrive de ce qu'un savoir se réduise à faire symptôme, vu du regard même qu'il a produit.

Son recours alors est la vérité pour laquelle on se bat.

Où s'articule que l'effet de vérité tient à ce qui choit du savoir, soit à ce qui s'en produit, d'impuissant pourtant à nourrir ledit effet. Circuit pas moins voué à ne pouvoir être perpétuel qu'aucun mouvement, – d'où se démontre ici aussi le réel d'une autre énergétique.

C'est lui, ce réel, l'heure de la vérité passée, qui va s'ébrouer jusqu'à la prochaine crise, ayant retrouvé du lustre. On dirait même que c'est la fête de toute révolution : que le trouble de la vérité en soit rejeté aux ténèbres. Mais au réel, il n'est jamais vu que du feu, même ainsi illustré.

QUESTION VII

Gouverner, éduquer, psychanalyser sont trois gageures impossibles à tenir. Pourtant cette perpétuelle contestation de tout discours, et notamment du sien, il faut bien que le psychanalyste s'y accroche. Il s'accroche à un savoir – le savoir analytique – que par définition il conteste. Comment résolvez-vous – ou pas – cette contradiction ? Statut de l'impossible ? L'impossible, c'est le réel ?

Réponse

Pardon si, de cette question encore, je n'atteins la réponse qu'à la rhabiller de mes mains.

Gouverner, y éduquer, psychanalyser sont gageures en effet, mais qu'à dire impossibles, on ne tient là que de les assurer prématurément d'être réelles.

Le moins qu'on puisse leur imposer, c'est d'en faire la preuve.

Ce n'est pas là contester ce que vous appelez leur discours. Pourquoi le psychanalyste en aurait-il au reste le privilège, s'il ne se trouvait les agencer du pas, le même qu'il reçoit du réel, à pousser le sien ?

Notons que ce pas, il l'établit de l'acte même dont il l'avance ; et que c'est au réel dont ce pas fait fonction, qu'il soumet les discours qu'il met au pas de la synchronie du dit.

S'installant du pas qu'il produit, cette synchronie n'a d'origine que de son émergence. Elle limite le nombre des discours qu'elle assujettit, comme j'ai fait au plus court de les structurer au nombre de quatre d'une révolution non permutative en leur position, de quatre termes, le pas de réel qui s'en soutient étant dès lors univoque dans son progrès comme dans sa régression.

Le caractère opératoire de ce pas est qu'une disjonction y rompt la synchronie entre des termes chaque fois différents, justement de ce qu'elle soit fixe.

A la vérité là n'a lyse à faire de son nom ce qui, dans le proverbe que vous agitez après Freud, s'appelle guérir et qui fait rire trop gaiement.

Gouverner, éduquer, guérir donc qui sait ? Par l'analyse, le quatrième à y rabattre d'y faire figure de Lisette : c'est le discours de l'hystérique.

Mais quoi ! l'impossibilité des deux derniers s'en proposerait-elle sous le mode d'alibi des premiers ? Ou bien plutôt de les résoudre en impuissance ?

Par l'analyse, là n'a lyse, permettez ce jeu encore, que l'impossibilité de gouverner ce qu'on ne maîtrise pas, à la traduire en impuissance de la synchronie de nos termes : commander au savoir. Pour l'inconscient, c'est coton.

Pour l'hystérique, c'est l'impuissance du savoir que provoque son discours, à s'animer du désir, – qui livre en quoi éduquer échoue.

Chiasme frappant de n'être pas le bon, sinon à dénoncer d'où les impossibilités se font aise à se proférer en alibis.

Comment les obliger à démontrer leur réel, de la relation même qui, à être là, en fait fonction comme impossible ?

Or la structure de chaque discours y nécessite une impuissance, définie par la barrière de la jouissance, à s'y différencier comme disjonction, toujours la même, de sa production à sa vérité.

Dans le discours du maître, c'est le plus-de-jouir qui ne satisfait le sujet qu'à soutenir la réalité du seul fantasme.

Dans le discours universitaire, c'est la béance où s'engouffre le sujet qu'il produit de devoir supposer un auteur au savoir.

Ce sont là vérités, mais où se lit encore qu'elles sont pièges à vous fixer sur le chemin d'où le réel en vient au fait.

Car elles ne sont que conséquences du discours qui en provient.

Mais ce discours, il a surgi de la bascule où l'inconscient, je l'ai dit, fait dynamique à le faire fonction en « progrès », soit pour le pire, sur le discours qui le précède d'un certain sens rotatoire.

Ainsi le discours du maître trouve sa raison du discours de l'hystérique à ce qu'à se faire l'agent du tout-puissant, il renonce à répondre comme homme à ce qu'à le solliciter d'être, l'hystérique n'obtenait que de savoir. C'est au savoir de l'esclave qu'il s'en remet dès lors de produire le plus-de-jouir dont, à partir du sien (du sien savoir), il n'obtenait pas que la femme fût cause de son désir (je ne dis pas : objet).

D'où s'assure que l'impossibilité de gouverner ne sera serrée dans son réel qu'à travailler régressivement la rigueur d'un développement qui nécessite le manque à jouir à son départ, s'il le maintient à sa fin.

C'est au contraire d'être en progrès sur le discours universitaire que le discours de l'analyste lui pourrait permettre de cerner le réel dont fait fonction son impossibilité, soit à ce qu'il veuille bien soumettre à la question du plus-de-jouir qui a déjà dans un savoir sa vérité, le passage du sujet au signifiant du maître.

C'est supposer le savoir de la structure qui, dans le discours de l'analyste, a place de vérité.

C'est dire de quelle suspicion ce discours doit soutenir tout ce qui se présente à cette place.

Car l'impuissance n'est pas la guise dont l'impossible serait la

vérité, mais ce n'est pas non plus le contraire : l'impuissance rendrait service à fixer le regard si la vérité ne s'y voyait pas au point de s'envoyer... en l'air.

Il faut cesser ces jeux dont la vérité fait les frais dérisoires.

Ce n'est qu'à pousser l'impossible en ses retranchements que l'impuissance prend le pouvoir de faire tourner le patient à l'agent.

C'est ainsi qu'elle vient en acte en chaque révolution dont la structure ait pas à faire, pour que l'impuissance change de mode bien entendu.

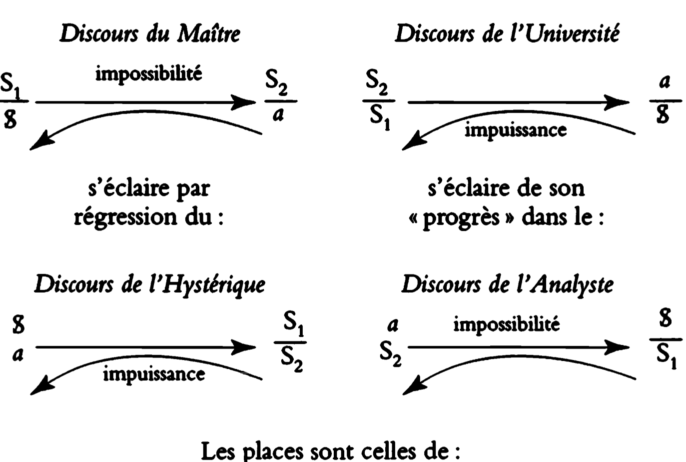
Ainsi le langage fait novation de ce qu'il révèle de la jouissance et surgir le fantasme qu'il réalise un temps.

Il n'approche le réel qu'à la mesure du discours qui réduise le dit à faire trou dans son calcul.

De tels discours, à l'heure actuelle il n'y a pas des tas.

Note sur la réponse à la VIIe question

Pour faciliter la lecture, je reproduis ici les schèmes structuraux des quatre « discours » qui ont fait cette année le sujet de mon séminaire. Pour ceux qui n'en ont pas suivi le développement.



Les places sont celles de :

$$\frac{\text{l'agent}}{\text{la vérité}} \qquad \frac{\text{l'autre}}{\text{la production}}$$

Les termes sont :
S_1 le signifiant-maître
S_2 le savoir
$\$$ le sujet
a le plus-de-jouir

L'étourdit

En contribuant au 50ᵉ anniversaire de l'hôpital Henri-Rousselle pour la faveur que les miens et moi y avons reçue dans un travail dont j'indiquerai ce qu'il savait faire, soit passer la présentation, je rends hommage au Dr Daumézon qui me l'a permis.

Ce qui suit ne préjuge, selon ma coutume, rien de l'intérêt qu'y prendra son adresse : mon dire à Sainte-Anne fut vacuole, tout comme Henri-Rousselle et, l'imagine-t-on, depuis presque le même temps, y gardant en tout état de cause le prix de cette lettre que je dis parvenir toujours où elle doit.

Je pars de miettes, certes pas philosophiques, puisque c'est de mon séminaire de cette année (à Paris-I) qu'elles font relief.

J'y ai inscrit à deux reprises au tableau (d'une troisième à Milan où itinérant, j'en avais fait banderole pour un flash sur le « discours psychanalytique ») ces deux phrases :

Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.

Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant.

Si le bienvenu qui de mon auditoire me répond assez pour que le terme de séminaire ne soit pas trop indigne de ce que j'y porte de parole, ne m'avait de ces phrases détourné, j'eusse voulu de leur rapport de signification démontrer le sens qu'elles prennent du discours psychanalytique. L'opposition qu'ici j'évoque devant être plus loin accentuée.

Je rappelle que c'est de la logique que ce discours touche au réel à le rencontrer comme impossible, en quoi c'est ce discours qui la porte à sa puissance dernière : science, ai-je dit, du réel. Qu'ici me

pardonnent ceux qui d'y être intéressés, ne le savent pas. Les ménagerais-je encore, qu'ils l'apprendraient bientôt des événements...

La signification, d'être grammaticale, entérine d'abord que la seconde phrase porte sur la première, à en faire son sujet sous forme d'un particulier. Elle dit : cet énoncé, puis qualifie celui-ci de l'assertif de se poser comme vrai, l'en confirmant d'être sous forme de proposition dite universelle en logique : c'est en tout cas que le dire reste oublié derrière le dit.

Mais d'antithèse, soit du même plan, en un second temps elle en dénonce le semblant : à l'affirmer du fait que son sujet soit modal, et à le prouver de ce qu'il se module grammaticalement comme : qu'on dise. Ce qu'elle rappelle non pas tant à la mémoire que, comme on dit : à l'existence.

La première phrase n'est donc pas de ce plan thétique de vérité que le premier temps de la seconde assure, comme d'ordinaire, au moyen de tautologies (ici deux). Ce qui est rappelé, c'est que son énonciation est moment d'existence, c'est que, située du discours, elle « ex-siste » à la vérité.

Reconnaissons ici la voie par où advient le nécessaire : en bonne logique s'entend, celle qui ordonne ses modes de procéder d'où elle accède, soit cet impossible, modique sans doute quoique dès lors incommode, que pour qu'un dit soit vrai, encore faut-il qu'on le dise, que dire il y en ait.

En quoi la grammaire mesure déjà force et faiblesse des logiques qui s'en isolent, pour, de son subjonctif, les cliver, et s'indique en concentrer la puissance, de toutes les frayer.

Car, j'y reviens une fois de plus, « il n'y a pas de métalangage » tel qu'aucune des logiques, à s'intituler de la proposition, puisse s'en faire béquille (qu'à chacune reste son imbécillité), et si l'on croit le retrouver dans ma référence, plus haut, au discours, je le réfute de ce que la phrase qui a l'air là de faire objet pour la seconde, ne s'en applique pas moins significativement à celle-ci.

Car cette seconde, qu'on la dise reste oublié derrière ce qu'elle dit. Et ceci de façon d'autant plus frappante qu'assertive, elle sans rémission au point d'être tautologique en les preuves qu'elle avance, – à dénoncer dans la première son semblant, elle pose son propre dire comme inexistant, puisqu'en contestant celle-ci comme dit de

vérité, c'est l'existence qu'elle fait répondre de son dire, ceci non pas de faire ce dire exister puisque seulement elle le dénomme, mais d'en nier la vérité – sans le dire.

A étendre ce procès, naît la formule, mienne, qu'il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existence qui la nie. Tel le stéréotype que tout homme soit mortel, ne s'énonce pas de nulle part. La logique qui le date, n'est que celle d'une philosophie qui feint cette nullibiquité, ce pour faire alibi à ce que je dénomme discours du maître.

Or ce n'est pas de ce seul discours, mais de la place où font tour d'autres (d'autres discours), celle que je désigne du semblant, qu'un dire prend son sens.

Cette place n'est pas pour tous, mais elle leur ex-siste, et c'est de là que s'hommologue que tous soient mortels. Ils ne peuvent que l'être tous, parce qu'à la mort on les délègue de cette place, tous il faut bien, puisque c'est là qu'on veille à la merveille du bien de tous. Et particulièrement quand ce qui y veille y fait semblant du signifiant-maître ou du savoir. D'où la ritournelle de la logique philosophique.

Il n'y a donc pas d'universel qui ne se réduise au possible. Même la mort, puisque c'est là la pointe dont seulement elle s'articule. Si universelle qu'on la pose, elle ne reste jamais que possible. Que la loi s'allège de s'affirmer comme formulée de nulle part, c'est-à-dire d'être sans raison, confirme encore d'où part son dire.

Avant de rendre à l'analyse le mérite de cette aperception, acquittons-nous envers nos phrases à remarquer que « dans ce qui s'entend » de la première, se branche également sur l'existence du « reste oublié » que relève la seconde et sur le « ce qui se dit » qu'elle-même dénonce comme, ce reste, le couvrant.

Où je note au passage le défaut de l'essai « transformationnel » de faire logique d'un recours à une structure profonde qui serait un arbre à étages.

Et je reviens au sens pour rappeler la peine qu'il faut à la philosophie – la dernière à en sauver l'honneur d'être à la page dont l'analyste fait l'absence – pour apercevoir ce qui est sa ressource, à lui, de tous les jours : que rien ne cache autant que ce qui dévoile, que la vérité, Ἀλήθεια = *Verborgenheit*.

Ainsi ne renié-je pas la fraternité de ce dire, puisque je ne le répète qu'à partir d'une pratique qui, se situant d'un autre discours, le rend incontestable.

Pour ceux qui m'écoutent... ou pire, cet exercice n'eût fait que confirmer la logique dont s'articulent dans l'analyse castration et Œdipe.

Freud nous met sur la voie de ce que l'ab-sens désigne le sexe : c'est à la gonfle de ce sens-absexe qu'une topologie se déploie où c'est le mot qui tranche.

Partant de la locution : « ça ne va pas sans dire », on voit que c'est le cas de beaucoup de choses, de la plupart même, y compris de la chose freudienne telle que je l'ai située d'être le dit de la vérité.

N'aller pas sans... c'est faire couple, ce qui, comme on dit, « ne va pas tout seul ».

C'est ainsi que le dit ne va pas sans dire. Mais si le dit se pose toujours en vérité, fût-ce à ne jamais dépasser un midit (comme je m'exprime), le dire ne s'y couple que d'y ex-sister, soit de n'être pas de la dit-mension de la vérité.

Il est facile de rendre cela sensible dans le discours de la mathématique où constamment le dit se renouvelle de prendre sujet d'un dire plutôt que d'aucune réalité, quitte, ce dire, à le sommer de la suite proprement logique qu'il implique comme dit.

Pas besoin du dire de Cantor pour toucher cela. Ça commence à Euclide.

Si j'ai recouru cette année au premier, soit à la théorie des ensembles, c'est pour y rapporter la merveilleuse efflorescence qui, d'isoler dans la logique l'incomplet de l'inconsistant, l'indémontrable du réfutable, voire d'y adjoindre l'indécidable de ne pas arriver à s'exclure de la démontrabilité, nous met assez au pied du mur de l'impossible pour que s'évince le « ce n'est pas ça », qui est le vagissement de l'appel au réel.

J'ai dit discours de la mathématique. Non langage de la même. Qu'on y prenne garde pour le moment où je reviendrai à l'inconscient, structuré comme un langage, ai-je dit de toujours. Car c'est dans l'analyse qu'il s'ordonne en discours.

Reste à marquer que le mathématicien a avec son langage le même embarras que nous avec l'inconscient, à le traduire de cette

pensée qu'il ne sait pas de quoi il parle, fût-ce à l'assurer d'être vrai (Russell).

Pour être le langage le plus propice au discours scientifique, la mathématique est la science sans conscience dont fait promesse notre bon Rabelais, celle à laquelle un philosophe[1] ne peut que rester bouché : la gaye science se réjouissait d'en présumer ruine de l'âme. Bien sûr, la névrose y survit.

Ceci remarqué, le dire se démontre, et d'échapper au dit. Dès lors ce privilège, il ne l'assure qu'à se formuler en « dire que non », si, à aller au sens, c'est le contien qu'on y saisit, non la contradiction, – la réponse, non la reprise en négation, – le rejet, non la correction.

Répondre ainsi suspend ce que le dit a de véritable.

Ce qui s'éclaire du jour rasant que le discours analytique apporte aux autres, y révélant les lieux modaux dont leur ronde s'accomplit.

Je métaphoriserai pour l'instant de l'inceste le rapport que la vérité entretient avec le réel. Le dire vient d'où il la commande.

Mais ne peut-il y avoir aussi dire direct ?

Dire ce qu'il y a, ça ne vous dit rien, chers petits de la salle de garde, sans doute dite ainsi de ce qu'elle se garde bien de contrarier le patronat où elle aspire (et quel qu'il soit).

Dire ce qu'il y a, pendant longtemps ça vous haussa son homme

1. Le philosophe s'inscrit (au sens où on le dit d'une circonférence) dans le discours du maître. Il y joue le rôle du fou. Ça ne veut pas dire que ce qu'il dit soit sot ; c'est même plus qu'utilisable. Lisez Shakespeare.

Ça ne dit pas non plus, qu'on y prenne garde, qu'il sache ce qu'il dit. Le fou de cour a un rôle : celui d'être le tenant-lieu de la vérité. Il le peut à s'exprimer comme un langage, tout comme l'inconscient. Qu'il en soit, lui, dans l'inconscience est secondaire, ce qui importe est que le rôle soit tenu.

Ainsi Hegel, de parler aussi juste du langage mathématique que Bertrand Russell, n'en loupe pas moins la commande : c'est que Bertrand Russell est dans le discours de la science.

Kojève que je tiens pour mon maître, de m'avoir initié à Hegel, avait la même partialité à l'égard des mathématiques, mais il faut dire qu'il en était au temps de Russell, et qu'il ne philosophisait qu'au titre du discours universitaire où il s'était rangé par provision, mais sachant bien que son savoir n'y fonctionnait que comme semblant et le traitant comme tel : il l'a montré de toutes manières, livrant ses notes à qui pouvait en faire profit et posthumant sa dérision de toute l'aventure.

Ce mépris qui fut le sien, se soutenait de son discours de départ qui fut aussi celui où il retourna : le grand commis sait traiter les bouffons aussi bien que les autres, soit en sujets, qu'ils sont, du souverain.

jusqu'à cette profession qui ne vous hante plus que de son vide : le médecin qui dans tous les âges et sur toute la surface du globe, sur ce qu'il y a, se prononce. Mais c'est encore à partir de ceci que ce qu'il y a, n'a d'intérêt qu'à devoir être conjuré.

Au point où l'histoire a réduit cette fonction sacrale, je comprends votre malaise. Pas même possible pour vous, le temps n'y étant plus, de jouer au philosophe qui fut la mue dernière où, de faire la valetaille des empereurs et des princes, les médecins se survécurent (lisez Fernel).

Sachez pourtant, quoique l'analyse soit d'un autre sigle – mais qu'elle vous tente, ça se comprend – ce dont je témoigne d'abord.

Je le dis, de ce que ce soit démontré sans exception de ceux que j'ai appelés mes « dandys » : il n'y a pas le moindre accès au dire de Freud qui ne soit forclos – et sans retour dans ce cas – par le choix de tel analyste.

C'est qu'il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien de ce dire, et que Freud, faute d'avoir forgé avec le discours de l'analyste, le lien dont auraient tenu les sociétés de psychanalyse, les a situées d'autres discours qui barrent son dire nécessairement.

Ce que tous mes écrits démontrent.

. .

Le dire de Freud s'infère de la logique qui prend de source le dit de l'inconscient. C'est en tant que Freud a découvert ce dit qu'il ex-siste.

En restituer ce dire, est nécessaire à ce que le discours se constitue de l'analyse (c'est à quoi j'aide), ce à partir de l'expérience où il s'avère exister.

On ne peut, ce dire, le traduire en termes de vérité puisque de vérité il n'y a que midit, bien coupé, mais qu'il y ait ce midit net (il se conjugue en remontant : tu médites, je médis), ne prend son sens que de ce dire.

Ce dire n'est pas libre, mais se produit d'en relayer d'autres qui proviennent d'autres discours. C'est à se fermer dans l'analyse (cf. ma *Radiophonie*, le numéro juste d'avant de cet apériodique) que leur ronde situe les lieux dont se cerne ce dire.

Ils le cernent comme réel, c'est-à-dire de l'impossible, lequel s'annonce :

il n'y a pas de rapport sexuel.

Ceci suppose que de rapport (de rapport « en général »), il n'y a qu'énoncé, et que le réel ne s'en assure qu'à se confirmer de la limite qui se démontre des suites logiques de l'énoncé.

Ici limite immédiate, de ce que « n'y a » rien à faire rapport d'un énoncé.

De ce fait, nulle suite logique, ce qui n'est pas niable, mais que ne suffit à supporter nulle négation : seulement le dire que : nya.

Nia n'y apportant que juste d'homophonie ce qu'il faut en français pour, du passé qu'il signifie, d'aucun présent dont s'y connote l'existence marquer que nya la trace.

Mais de quoi s'agit-il ? Du rapport de l'homme et de la femme en tant justement qu'ils seraient propres, de ce qu'ils habitent le langage, à faire énoncé de ce rapport.

Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en stabitat ? Est-ce d'labiter que ce rapport ne peut être qu'inter-dit ?

Ce n'est pas la question : bien plutôt la réponse, et la réponse qui la supporte, – d'être ce qui la stimule à se répéter –, c'est le réel.

Admettons-le : où il est-là. Rien à attendre de remonter au déluge, alors que déjà celui-ci se raconte de rétribuer le rapport de la femme aux anges.

Illustrons pourtant cette fonction de la réponse d'un apologue, logue aux abois d'être fourni par le psychologue, puisque l'âme est aboi, et même, à prononcer *(a)* petit *a*, (a)boi.

Le malheur est que le psychologue, pour ne soutenir son secteur que de la théologie, veut que le psychique soit normal, moyennant quoi il élabore ce qui le supprimerait.

L'*Innenwelt* et l'*Umwelt* notamment, alors qu'il ferait mieux de s'occuper de l'homme-volte qui fait le labyrinthe dont l'homme ne sort pas.

Le couple stimulus-réponse passe à l'aveu de ses inventions. Appeler réponse ce qui permettrait à l'individu de se maintenir en vie est excellent, mais que ça se termine vite et mal, ouvre la question qui se résout de ce que la vie reproduit l'individu, donc reproduit aussi bien la question, ce qui se dit dans ce cas qu'elle se ré-pète.

C'est bien ce qui se découvre de l'inconscient, lequel dès lors s'avère être réponse, mais de ce que ce soit elle qui stimule.

C't aussi en quoi, quoi qu'il en ait, le psychologue rentre dans l'homme-volte de la répétition, celle qu'on sait se produire de l'inconscient.

La vie sans doute reproduit, Dieu sait quoi et pourquoi. Mais la réponse ne fait question que là où il n'y a pas de rapport à supporter la reproduction de la vie.

Sauf à ce que l'inconscient formule : « Comment l'homme se reproduit-il ? », ce qui est le cas.

– « A reproduire la question », c'est la réponse. Ou « pour te faire parler », autrement dit qu'a l'inconscient, d'ex-sister.

C'est à partir de là qu'il nous faut obtenir deux universels, deux *tous* suffisamment consistants pour séparer chez des parlants, – qui, d'être des, se croient des êtres –, deux moitiés telles qu'elles ne s'embrouillent pas trop dans la coïtération quand ils y arrivent.

Moitié dit en français que c'est une affaire de moi, la moitié de poulet qui ouvrait mon premier livre de lecture m'ayant en outre frayé la division du sujet.

Le corps des parlants est sujet à se diviser de ses organes, assez pour avoir à leur trouver fonction. Il y faut parfois des âges : pour un prépuce qui prend usage de la circoncision, voyez l'appendice l'attendre pendant des siècles, de la chirurgie.

C'est ainsi que du discours psychanalytique, un organe se fait le signifiant. Celui qu'on peut dire s'isoler dans la réalité corporelle comme appât, d'y fonctionner (la fonction lui étant déléguée d'un discours) :

a) en tant que phanère à la faveur de son aspect de plaquage amovible qui s'accentue de son érectilité,

b) pour être attrape, où ce dernier accent contribue, dans les diverses pêches qui font discours des voracités dont se tamponne l'inexistence du rapport sexuel.

On reconnaît, même de ce mode d'évacuation, bien sûr l'organe qui d'être, disons, « à l'actif » du mâle, fait à celui-ci, dans le dit de la copulation, décerner l'actif du verbe. C'est le même que ses noms divers, dans la langue dont j'use, bien symptomatiquement féminisent.

Il ne faut pourtant pas s'y tromper : pour la fonction qu'il tient du discours, il est passé au signifiant. Un signifiant peut servir à bien

des choses tout comme un organe, mais pas aux mêmes. Pour la castration par exemple, s'il fait usage, ça n'a (bonheur en général) pas les mêmes suites que si c'était l'organe. Pour la fonction d'appât, si c'est l'organe qui s'offre hameçon aux voracités que nous situions à l'instant, disons : d'origyne, le signifiant au contraire est le poisson à engloutir ce qu'il faut aux discours pour s'entretenir.

Cet organe, passé au signifiant, creuse la place d'où prend effet pour le parlant, suivons-le à ce qu'il se pense : être, l'inexistence du rapport sexuel.

L'état présent des discours qui s'alimentent donc de ces êtres, se situe de ce fait d'inexistence, de cet impossible, non pas à dire, mais qui, serré de tous les dits, s'en démontre pour le réel.

Le dire de Freud ainsi posé se justifie de ses dits d'abord, dont il se prouve, ce que j'ai dit, – se confirme à s'être avoué de la stagnation de l'expérience analytique, ce que je dénonce, – se développerait de la ressortie du discours analytique, ce à quoi je m'emploie, puisque, quoique sans ressource, c'est de mon ressort[1].

Dans la confusion où l'organisme parasite que Freud a greffé sur son dire, fait lui-même greffe de ses dits, ce n'est pas petite affaire qu'une chatte y retrouve ses petits, ni le lecteur un sens.

Le fouillis est insurmontable de ce qui s'y épingle de la castration, des défilés par où l'amour s'entretient de l'inceste, de la fonction du père, du mythe où l'Œdipe se redouble de la comédie du Père-Orang, du pérorant Outang.

On sait que j'avais dix ans pris soin de faire jardin à la française de ces voies à quoi Freud a su coller dans son dessin, le premier, quand pourtant de toujours ce qu'elles ont de tordu était repérable pour quiconque eût voulu en avoir le cœur net sur ce qui supplée au rapport sexuel.

Encore fallait-il que fût venue au jour la distinction du symbolique, de l'imaginaire et du réel : ceci pour que l'identification à la moitié homme et à la moitié femme, où je viens d'évoquer que l'affaire du moi domine, ne fût pas avec leur rapport confondue.

1. Ici s'arrête ce qui paraît concurremment dans le mémorial d'Henri-Rousselle.

Il suffit que l'affaire de moi comme l'affaire de phallus où l'on a bien voulu me suivre à l'instinct, s'articulent dans le langage, pour devenir affaire de sujet et n'être plus du seul ressort de l'imaginaire. Qu'on songe que c'est depuis l'année 56 que tout cela eût pu passer pour acquis, y eût-il eu consentement du discours analytique.

Car c'est dans la « question préalable » de mes *Écrits*, laquelle était à lire comme la réponse donnée par le perçu dans la psychose, que j'introduis le Nom-du-Père et qu'aux champs (dans cet *Écrit*, mis en graphe) dont il permet d'ordonner la psychose elle-même, on peut mesurer sa puissance.

Il n'y a rien d'excessif au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir le phallus (cf. ma *Bedeutung* des *Écrits*) la fonction qui supplée au rapport sexuel.

D'où une inscription possible (dans la signification où le possible est fondateur, leibnizienne) de cette fonction comme Φx, à quoi les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument. Cette articulation de la fonction comme proposition est celle de Frege.

Il est seulement de l'ordre du complément que j'apporte plus haut à toute position de l'universel comme tel, qu'il faille qu'en un point du discours une existence, comme on dit : s'inscrive en faux contre la fonction phallique, pour que la poser soit « possible », ce qui est le peu de quoi elle peut prétendre à l'existence.

C'est bien à cette logique que se résume tout ce qu'il en est du complexe d'Œdipe.

Tout peut en être maintenu à se développer autour de ce que j'avance de la corrélation logique de deux formules qui, à s'inscrire mathématiquement $Vx \cdot \Phi x$, et $\exists x \cdot \overline{\Phi x}$, s'énoncent :

la première, pour tout x, Φx est satisfait, ce qui peut se traduire d'un V notant valeur de vérité ; ceci, traduit dans le discours analytique dont c'est la pratique de faire sens, « veut dire » que tout sujet en tant que tel, puisque c'est là l'enjeu de ce discours, s'inscrit dans la fonction phallique pour parer à l'absence du rapport sexuel (la pratique de faire sens, c'est justement de se référer à cet ab-sens) ;

la seconde, il y a par exception le cas, familier en mathématique (l'argument $x = 0$ dans la fonction exponentielle x/χ), le cas où il existe un x pour lequel Φx, la fonction, n'est pas satisfaite, c'est-à-dire ne fonctionnant pas, est exclue de fait.

C'est précisément d'où je conjugue le tous de l'universelle, plus modifié qu'on ne s'imagine dans le *pourtout* du quanteur, à l'*il existe un* que le quantique lui apparie, sa différence étant patente avec ce qu'implique la proposition qu'Aristote dit particulière. Je les conjugue de ce que l'*il existe un* en question, à faire limite au *pourtant*, est ce qui l'affirme ou le confirme (ce qu'un proverbe objecte déjà au contradictoire d'Aristote).

La raison en est que ce que le discours analytique concerne, c'est le sujet, qui, comme effet de signification, est réponse du réel. Cela je l'articulai, dès l'onze avril 56, en ayant texte recueilli, d'une citation du signifiant asémantique, ce pour des gens qui y eussent pu prendre intérêt à s'y sentir appelés à une fonction de déjet.

Frayage certes pas fait pour qui que ce soit qui à se lever du discours universitaire, le dévie en cette dégoulinade herméneutique, voire sémiologisante, dont je m'imagine répondre, ruisselante qu'elle est maintenant de partout, faire de ce que l'analyse en ait fixé la déontologie.

Que j'énonce l'existence d'un sujet à la poser d'un dire que non à la fonction propositionnelle Φx, implique qu'elle s'inscrive d'un quanteur dont cette fonction se trouve coupée de ce qu'elle n'ait en ce point aucune valeur qu'on puisse noter de vérité, ce qui veut dire d'erreur pas plus, le faux seulement à entendre *falsus* comme du chu, ce où j'ai déjà mis l'accent.

En logique classique, qu'on y pense, le faux ne s'aperçoit pas qu'à être de la vérité l'envers, il la désigne aussi bien.

Il est donc juste d'écrire comme je le fais : $\exists x \cdot \Phi x$. L'un qui existe, c'est le sujet supposé de ce que la fonction phallique y fasse forfait. Ce n'est au rapport sexuel que mode d'accès sans espoir, la syncope de la fonction qui ne se soutient que d'y sembler, que de s'y embler, dirai-je, ne pouvant suffire, ce rapport, à seulement l'inaugurer, mais étant par contre nécessaire à achever la consistance du supplément qu'elle en fait, et ce de fixer la limite où ce semblant n'est plus que dé-sens.

Rien n'opère donc que d'équivoque signifiante, soit de l'astuce par quoi l'ab-sens du rapport se tamponnerait au point de suspens de la fonction.

C'est bien le dé-sens qu'à le mettre au compte de la castration, je dénotais du symbolique dès 56 aussi (à la rentrée : relation d'objet,

structures freudiennes : il y en a compte rendu), le démarquant par là de la frustration, imaginaire, de la privation, réelle.

Le sujet s'y trouvait déjà supposé, rien qu'à le saisir du contexte que Schreber, par Freud, m'avait fourni de l'exhaustion de sa psychose.

C'est là que le Nom-du-Père, à faire lieu de sa plage, s'en démontrait le responsable selon la tradition.

Le réel de cette plage, à ce qu'y échoue le semblant, « réalise » sans doute le rapport dont le semblant fait le supplément, mais ce n'est pas plus que le fantasme ne soutient notre réalité, pas peu non plus puisque c'est toute, aux cinq sens près, si l'on m'en croit.

La castration relaie de fait comme lien au père, ce qui dans chaque discours se connote de virilité. Il y a donc deux dit-mensions du pourtouthomme, celle du discours dont il se pourtoute et celle des lieux dont ça se thomme.

Le discours psychanalytique s'inspire du dire de Freud à procéder de la seconde d'abord, et d'une décence établie à prendre départ de ces – à qui l'héritage biologique fait largesse du semblant. Le hasard qui semble ne devoir pas se réduire de sitôt en cette répartition se formule de la *sex ratio* de l'espèce, stable, semble-t-il, sans qu'on puisse savoir pourquoi : ces – valent donc pour une moitié, mâle heur à moi.

Les lieux de ce thommage se repèrent de faire sens du semblant, – par lui, de la vérité qu'il n'y a pas de rapport, – d'une jouissance qui y supplée, – voire du produit de leur complexe, de l'effet dit (par mon office) du plus-de-jouir.

Sans doute le privilège de ces allées élégantes serait-il gain à répartir d'un dividende plus raisonné que ce jeu de pile ou face (dosage de la *sex ratio*), s'il ne se prouvait pas de l'autre dimension dont ce thommage se pourtoute, que ça en aggraverait le cas.

Le semblant d'heur pour une moitié s'avère en effet être d'un ordre strictement inverse à l'implication qui la promet à l'office d'un discours.

Je m'en tiendrai à le prouver de ce qu'en pâtisse l'organe lui-même.

Pas seulement de ce que son thommage soit un dommage *a priori* d'y faire sujet dans le dire de ses parents, car pour la fille, ça peut être pire.

C'est plutôt que tant plus de l'*a posteriori* des discours qui l'attendent il est happé (la *happiness* qu'on dit ça aux USA), tant plus l'organe a-t-il d'affaires à en porter.

On lui impute d'être émotif... Ah ! n'eût-on pu mieux le dresser, je veux dire l'éduquer. Pour ça on peut toujours courir.

On voit bien dans le *Satyricon* que d'être commandé, voire imploré, surveillé dès le premier âge, mis à l'étude *in vitro*, ne change rien à ses humeurs, qu'on se trompe de mettre au compte de sa nature, quand, au contraire, ce n'est que du fait que ne lui plaise pas ce qu'on lui fait dire, qu'il se bute.

Mieux vaudrait pour l'apprivoiser avoir cette topologie dont relèvent ses vertus, pour être celle que j'ai dite à qui voulait m'entendre pendant que se poursuivait la trame destinée à me faire taire (année 61-62 sur l'identification). Je l'ai dessinée d'un *cross-cap*, ou *mitre* qu'on l'appelle encore... Que les évêques s'en chapotent, n'étonne pas.

Il faut dire qu'il n'y a rien à faire si on ne sait pas d'une coupure circulaire, – de quoi ? qu'est-elle ? pas même surface, de ne rien d'espace séparer –, comment pourtant ça se défait.

Il s'agit de structure, soit de ce qui ne s'apprend pas de la pratique, ce qui explique pour ceux qui le savent qu'on ne l'ait su que récemment. Oui, mais comment ? – Justement comme ça : mécomment.

C'est bien du biais de cette fonction que la bâtardise de l'organodynamisme éclate, plus encore que d'ailleurs. Croit-on que ce soit par l'organe même que l'Éternel féminin vous attire en haut, et que ça marche mieux (ou pire) à ce que la moelle le libère de signifier ?

Je dis ça pour le bon vieux temps d'une salle de garde qui d'en tout cela se laisse paumer, avoue que sa réputation de foutoir ne tient qu'aux chansons qui s'y glapissent.

Fiction et chant de la parole et du langage, pourtant n'en eussent-ils pu, garçons et filles, se permettre contre les Permaîtres dont il faut dire qu'ils avaient le pli, les deux cents pas à faire pour se rendre là où je parlai dix ans durant. Mais pas un ne le fit de ceux à qui j'étais interdit.

Après tout qui sait ? La bêtise a ses voies qui sont impénétrables. Et si la psychanalyse la propage, l'on m'a entendu, à Henri-Rousselle

justement, m'en assurer à professer qu'il en résulte plus de bien que de mal.

Concluons qu'il y a maldonne quelque part. L'Œdipe est ce que je dis, pas ce qu'on croit.

Ce d'un glissement que Freud n'a pas su éviter à impliquer – dans l'universalité des croisements dans l'espèce où ça parle, soit dans le maintien, fécond semble-t-il, de la *sex ratio* (moitié-moitié) chez ceux qui y font le plus grand nombre, de leurs sangs mêlés –, la signifiance qu'il découvrait à l'organe, universelle chez ses porteurs.

Il est curieux que la reconnaissance, si fortement accentuée par Freud, de la bisexualité des organes somatiques (où d'ailleurs lui fait défaut la sexualité chromosomique), ne l'ait pas conduit à la fonction de couverture du phallus à l'égard du *germen*.

Mais sa touthommie avoue sa vérité du mythe qu'il crée dans *Totem et Tabou*, moins sûr que celui de la Bible bien qu'en portant la marque, pour rendre compte des voies tordues par où procède, là où ça parle, l'acte sexuel.

Présumerons-nous que de touthomme, si reste trace biologique, c'est qu'il n'y en ait que d'race à se thommer, et qu'dale à se pourtouter.

Je m'explique : la race dont je parle n'est pas ce qu'une anthropologie soutient de se dire physique, celle que Hegel a bien dénotée du crâne et qui le mérite encore d'y trouver bien après Lavater et Gall le plus lourd de ses mensurations.

Car ce n'est pas là, comme on l'a vu d'une tentative grotesque d'y fonder un Reich dit troisième, ce n'est pas là ce dont aucune race se constitue (ce racisme-là dans le fait non plus).

Elle se constitue du mode dont se transmettent par l'ordre d'un discours les places symboliques, celles dont se perpétue la race des maîtres et pas moins des esclaves, des pédants aussi bien, à quoi il faut pour en répondre des pédés, des scients, dirai-je encore à ce qu'ils n'aillent pas sans des sciés.

Je me passe donc parfaitement du temps du cervage, des Barbares rejetés d'où les Grecs se situent, de l'ethnographie des primitifs et du recours aux structures élémentaires, pour assurer ce qu'il en est du racisme des discours en action.

J'aimerais mieux m'appuyer sur le fait que des races, ce que nous tenons de plus sûr est le fait de l'horticulteur, voire des animaux qui vivent de notre domestique, effets de l'art, donc du discours : ces races d'homme, ça s'entretient du même principe que celles de chien et de cheval.

Ceci avant de remarquer que le discours analytique pourtoute ça à contrepente, ce qui se conçoit s'il se trouve en fermer de sa boucle le réel.

Car c'est celui où l'analyste doit être d'abord l'analysé, si, comme on le sait, c'est bien l'ordre dont se trace sa carrière. L'analysant, encore que ce ne soit qu'à moi qu'il doive d'être ainsi désigné (mais quelle traînée de poudre s'égale au succès de cette activation), l'analysant est bien ce dont le cervice (ô salle de garde), le cou qui se ploie, devait se redresser.

Nous avons jusqu'ici suivi Freud sans plus sur ce qui de la fonction sexuelle s'énonce d'un *pourtout*, mais aussi bien à en rester à une moitié, des deux qu'il repère, quant à lui, de la même toise d'y reporter dit-mensions les mêmes.

Ce report sur l'autre démontre assez ce qu'il en est de l'ab-sens du rapport sexuel. Mais c'est plutôt, cet ab-sens, le forcer.

C'est de fait le scandale du discours psychanalytique, et c'est assez dire où les choses en sont dans la Société qui le supporte, que ce scandale ne se traduise que d'être étouffé, si l'on peut dire, au jour.

Au point que c'est un monde à soulever que ce débat défunt des années 30, non certes qu'à la pensée du Maître ne s'affrontent pas Karen Horney, Helene Deutsch, voire Ernest Jones, d'autres encore.

Mais le couvercle mis dessus depuis, depuis la mort de Freud, à suffire à ce que n'en filtre plus la moindre fumée, en dit long sur la contention à quoi Freud s'en est, dans son pessimisme, délibérément remis pour perdre, à vouloir le sauver, son discours.

Indiquons seulement que les femmes ici nommées, y firent appel – c'est leur penchant dans ce discours – de l'inconscient à la voix du corps, comme si justement ce n'était pas de l'inconscient que le corps prenait voix. Il est curieux de constater, intacte dans le discours analytique, la démesure qu'il y a entre l'autorité dont

les femmes font effet et le léger des solutions dont cet effet se produit.

Les fleurs me touchent, d'autant plus qu'elles sont de rhétorique, dont Karen, Helene, – laquelle n'importe, j'oublie maintenant, car je n'aime pas de rouvrir mes séminaires –, dont donc Horney ou la Deutsch meublent le charmant doigtier qui leur fait réserve d'eau au corsage tel qu'il s'apporte au *dating*, soit ce dont il semble qu'un rapport s'en attende, ne serait-ce que de son dit.

Pour Jones, le biais de cervice (cf. dernière ligne avant le dernier intervalle) qu'il prend à qualifier la femme de la *deutérophallicité*, sic, soit à dire exactement le contraire de Freud, à savoir qu'elles n'ont rien à faire avec le phallus, tout en ayant l'air de dire la même chose, à savoir qu'elles en passent par la castration, c'est sans doute là le chef-d'œuvre à quoi Freud a reconnu que pour la cervilité à attendre d'un biographe, il avait là son homme.

J'ajoute que la subtilité logique n'exclut pas la débilité mentale qui, comme une femme de mon école le démontre, ressortit du dire parental plutôt que d'une obtusion native. C'est à partir de là que Jones était le mieux d'entre les *goym*, puisqu'avec les Juifs Freud n'était sûr de rien.

Mais je m'égare à revenir au temps où ceci, je l'ai mâché, mâché pour qui ?

L'*il n'y a pas de rapport sexuel* n'implique pas qu'il n'y ait pas de rapport au sexe. C'est bien là même ce que la castration démontre, mais non pas plus : à savoir que ce rapport au sexe ne soit pas distinct en chaque moitié, du fait même qu'il les répartisse.

Je souligne. Je n'ai pas dit : qu'il les répartisse d'y répartir l'organe, voile où se sont fourvoyées Karen, Helene, Dieu ait leurs âmes si ce n'est déjà fait. Car ce qui est important, ce n'est pas que ça parte des titillations que les chers mignons dans la moitié de leur corps ressentent qui est à rendre à son moi-haut, c'est que cette moitié y fasse entrée en emperesse pour qu'elle n'y rentre que comme signifiant-m'être de cette affaire de rapport au sexe. Ceci tout uniment (là en effet Freud a raison) de la fonction phallique, pour ce que c'est bien d'un phanère unique qu'à procéder de supplément, elle, cette fonction, s'organise, trouve l'*organon* qu'ici je revise.

Je le fais en ce qu'à sa différence, – pour les femmes rien ne le guidait, c'est même ce qui lui a permis d'en avancer autant à écouter les hystériques qui « font l'homme » –, à sa différence, répété-je, je ne

ferai pas aux femmes obligation d'auner au chaussoir de la castration la gaine charmante qu'elles n'élèvent pas au signifiant, même si le chaussoir, de l'autre côté, ce n'est pas seulement au signifiant, mais bien aussi au pied qu'il aide.

De faire chaussure, c'est sûr, à ce pied, les femmes (et qu'on m'y pardonne d'entre elles cette généralité que je répudie bientôt, mais les hommes là-dessus sont durs de la feuille), les femmes, dis-je, se font emploi à l'occasion. Que le chausse-pied s'y recommande, s'ensuit dès lors, mais qu'elles puissent s'en passer doit être prévu, ce, pas seulement au MLF qui est d'actualité, mais de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, ce dont l'actuel n'est que témoignage, quoique, je le crains, momentané.

A ce titre l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ *(Freud dixit)*, contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père, – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage.

Ici j'abats mes cartes à poser le mode quantique sous lequel l'autre moitié, moitié du sujet, se produit d'une fonction à la satisfaire, soit à la compléter de son argument.

De deux modes dépend que le sujet ici se propose d'être dit femme. Les voici :

$$\overline{\mathrm{E}x} \cdot \overline{\Phi x} \text{ et } \overline{\mathrm{A}x} \cdot \Phi x.$$

Leur inscription n'est pas d'usage en mathématique. Nier, comme la barre mise au-dessus du quanteur le marque, nier qu'*existe un* ne se fait pas, et moins encore que *pourtout* se pourpastoute.

C'est là pourtant que se livre le sens du dire, de ce que, s'y conjuguant le *nyania* qui bruit des sexes en compagnie, il supplée à ce qu'entre eux, de rapport nyait pas.

Ce qui est à prendre non pas dans le sens qui, de réduire nos quanteurs à leur lecture selon Aristote, égalerait le *nexistum* au *nulnest* de son universelle négative, ferait revenir le μή πάντες, le *pastout* (qu'il a pourtant su formuler), à témoigner de l'existence d'un sujet à dire que non à la fonction phallique, ce à le supposer de la contrariété dite de deux particulières.

Ce n'est pas là le sens du dire, qui s'inscrit de ces quanteurs.

Il est : que pour s'introduire comme moitié à dire des femmes, le sujet se détermine de ce que, n'existant pas de suspens à la fonction phallique, tout puisse ici s'en dire, même à provenir du sans raison. Mais c'est un tout d'hors univers, lequel se lit tout de go du quanteur comme *pastout*.

Le sujet dans la moitié où il se détermine des quanteurs niés, c'est de ce que rien d'existant ne fasse limite de la fonction, que ne saurait s'en assurer quoi que ce soit d'un univers. Ainsi à se fonder de cette moitié, « elles » ne sont *pastoutes*, avec pour suite et du même fait, qu'aucune non plus n'est toute.

Je pourrais ici, à développer l'inscription que j'ai faite par une fonction hyperbolique, de la psychose de Schreber, y démontrer dans ce qu'il a de sardonique l'effet de pousse-à-la-femme qui se spécifie du premier quanteur : ayant bien précisé que c'est de l'irruption d'*Un-père* comme sans raison, que se précipite ici l'effet ressenti comme de forçage, au champ d'un Autre à se penser comme à tout sens le plus étranger.

Mais à porter à sa puissance d'extrême logique la fonction, cela dérouterait. J'ai déjà pu mesurer la peine que la bonne volonté a prise de l'appliquer à Hölderlin : sans succès.

Combien plus aisé n'est-il pas, voire délice à se promettre, de mettre au compte de l'autre quanteur, le singulier d'un « confin », à ce qu'il fasse la puissance logique du *pastout* s'habiter du recès de la jouissance que la féminité dérobe, même à ce qu'elle vienne à se conjoindre à ce qui fait thomme...

Car ce « confin » de s'énoncer ici de logique, est bien le même dont s'abrite Ovide à le figurer de Tirésias en mythe. Dire qu'une femme n'est pas toute, c'est ce que le mythe nous indique de ce qu'elle soit la seule à ce que sa jouissance dépasse, celle qui se fait du coït.

C'est aussi bien pourquoi c'est comme la seule qu'elle veut être reconnue de l'autre part : on ne l'y sait que trop.

Mais c'est encore où se saisit ce qu'on y a à apprendre, à savoir qu'y satisfît-on à l'exigence de l'amour, la jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil.

Car à quoi l'homme s'avouerait-il servir de mieux pour la femme dont il veut jouir, qu'à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui : d'en elle la re-susciter.

Ce qu'on appelle le sexe (voire le deuxième, quand c'est une sotte) est proprement, à se supporter de *pastoute*, l'῞Ετερος qui ne peut s'étancher d'univers.

Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair.

J'ai dit : aimer, non pas : à elles être promis d'un rapport qu'il n'y a pas. C'est même ce qui implique l'insatiable de l'amour, lequel s'explique de cette prémisse.

Qu'il ait fallu le discours analytique pour que cela vienne à se dire, montre assez que ce n'est pas en tout discours qu'un dire vient à ex-sister. Car la question en fut des siècles rebattue en termes d'intuition du sujet, lequel était fort capable de le voir, voire d'en faire des gorges chaudes, sans que jamais ç'ait été pris au sérieux.

C'est la logique de l'῞Ετερος qui est à faire partir, y étant remarquable qu'y débouche le *Parménide* à partir de l'incompatibilité de l'Un à l'Être. Mais comment commenter ce texte devant sept cents personnes ?

Reste la carrière toujours ouverte à l'équivoque du signifiant : l'῞Ετερος, de se décliner en l'῞Ετερα, s'éthérise, voire s'hétaïrise...

L'appui du deux à faire d'eux que semble nous tendre ce *pastout*, fait illusion, mais la répétition qui est en somme le transfini, montre qu'il s'agit d'un inaccessible, à partir de quoi, l'énumérable en étant sûr, la réduction le devient aussi.

C'est ici que s'emble, je veux dire : s'emblave, le semblable dont moi seul ai tenté de dénouer l'équivoque, de l'avoir fouillée de l'hommosexué, soit de ce qu'on appelait jusqu'ici l'homme en abrégé, qui est le prototype du semblable (cf. mon stade du miroir).

C'est l'῞Ετερος, remarquons-le, qui, à s'y embler de discord, érige l'homme dans son statut qui est celui de l'hommosexuel. Non de mon office, je le souligne, de celui de Freud qui, cet appendice, le lui rend, et en toutes lettres.

Il ne s'emble ainsi pourtant que d'un dire à s'être déjà bien avancé. Ce qui frappe d'abord, c'est à quel point l'hommodit a pu se suffire du tout-venant de l'inconscient, jusqu'au moment où, à le dire « structuré comme un langage », j'ai laissé à penser qu'à tant parler, ce n'est pas lourd qui en est dit : que ça cause, que ça cause, mais que c'est tout ce que ça sait faire. On m'a si peu compris,

tant mieux, que je peux m'attendre à ce qu'un jour on m'en fasse objection.

Bref on flotte de l'îlot phallus, à ce qu'on s'y retranche de ce qui s'en retranche.

Ainsi l'histoire se fait de manœuvres navales où les bateaux font leur ballet d'un nombre limité de figures.

Il est intéressant que des femmes ne dédaignent pas d'y prendre rang : c'est même pour cela que la danse est un art qui florit quand les discours tiennent en place, y ayant le pas ceux qui ont de quoi, pour le signifiant congru.

Mais quand le *pastoute* vient à dire qu'il ne se reconnaît pas dans celui-là, que dit-il, sinon ce qu'il trouve dans ce que je lui ai apporté, soit :

le quadripode de la vérité et du semblant, du jouir et de ce qui d'un plus de –, s'en défile à se démentir de s'en défendre,

et le bipode dont l'écart montre l'ab-sens du rapport,

puis le trépied qui se restitue de la rentrée du phallus sublime qui guide l'homme vers sa vraie couche, de ce que sa route, il l'ait perdue.

« Tu m'as satisfaite, petithomme. Tu as compris, c'est ce qu'il fallait. Va, d'étourdit il n'y en a pas de trop, pour qu'il te revienne l'après midit. Grâce à la main qui te répondra à ce qu'Antigone tu l'appelles, la même qui peut te déchirer de ce que j'en sphynge mon *pastoute*, tu sauras même vers le soir te faire l'égal de Tirésias et comme lui, d'avoir fait l'Autre, deviner ce que je t'ai dit. »

C'est là surmoitié qui ne se surmoite pas si facilement que la conscience universelle.

Ses dits ne sauraient se compléter, se réfuter, s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider qu'à partir de ce qui ex-siste des voies de son dire.

D'où l'analyste d'une autre source que de cet Autre, l'Autre de mon graphe et signifié de S de A barré : *pastoute*, d'où saurait-il trouver à redire à ce qui foisonne de la chicane logique dont le rapport au sexe s'égare, à vouloir que ses chemins aillent à l'autre moitié ?

Qu'une femme ici ne serve à l'homme qu'à ce qu'il cesse d'en aimer une autre ; que de n'y pas parvenir soit de lui contre elle retenu, alors que c'est bien d'y réussir, qu'elle le rate,

– que maladroit, le même s'imagine que d'en avoir deux la fait toute,

– que la femme dans le peuple soit la bourgeoise, qu'ailleurs l'homme veuille qu'elle ne sache rien :

d'où saurait-il s'y retrouver en ces gentillesses – il y en a d'autres –, sauf de la logique qui s'y dénonce et à quoi je prétends le rompre ?

Il m'a plu de relever qu'Aristote y fléchit, curieusement de nous fournir les termes que je reprends d'un autre déduit. Cela n'eût-il pas eu son intérêt pourtant qu'il aiguillât son Monde du *pastout* à en nier l'universel ? L'existence du même coup ne s'étiolait plus de la particularité, et pour Alexandre son maître l'avertissement eût pu être bon : si c'est d'un ab-sens comme-pas-un dont se nierait l'univers que se dérobe le *pastout* qui ex-siste, il aurait ri, tout le premier c'est le cas de le dire, de son dessein de l'univers « empirer ».

C'est là justement que passifou, le philosophe joue d'autant mieux l'air du midit qu'il peut le faire en bonne conscience. On l'entretient pour dire la vérité : comme le fou il sait que c'est tout à fait faisable, à condition qu'il ne suture *(Sutor...)* pas outre sa semellité.

Un peu de topologie vient maintenant.

Prenons un tore (une surface formant « anneau »). Il saute aux yeux qu'à le pincer entre deux doigts tout de son long à partir d'un point pour y revenir, le doigt d'en haut d'abord étant en bas enfin, c'est-à-dire ayant opéré un demi-tour de torsion durant l'accomplissement du tour complet du tore, on obtient une bande de Mœbius : à condition de considérer la surface ainsi aplatie comme confondant les deux lames produites de la surface première. C'en est à ce que l'évidence s'homologue de l'évidement.

Il vaut de la démontrer de façon moins grossière. Procédons d'une coupure suivant le bord de la bande obtenue (on sait qu'il est unique). Il est facile de voir que chaque lame, dès lors séparée de

celle qui la redouble, se continue pourtant justement dans celle-ci. De ce fait, le bord pris d'une lame en un point est le bord de l'autre lame quand un tour l'a mené en un point conjugué d'être du même « travers », et quand d'un tour supplémentaire il revient à son point de départ, il a, d'avoir fait une double boucle répartie sur deux lames, laissé de côté une autre double boucle qui constitue un second bord. La bande obtenue a donc deux bords, ce qui suffit à lui assurer un endroit et un envers.

Son rapport à la bande de Mœbius qu'elle figurait avant que nous y fassions coupure, est... que la coupure l'ait produite.

Là est le tour de passe-passe : ce n'est pas à recoudre la même coupure que la bande de Mœbius sera reproduite puisqu'elle n'était que « feinte » d'un tore aplati, mais c'est par un glissement des deux lames l'une sur l'autre (et aussi bien dans les deux sens) que la double boucle d'un des bords étant affrontée à elle-même, sa couture constitue la bande de Mœbius « vraie ».

Où la bande obtenue du tore se révèle être la bande de Mœbius bipartie – d'une coupure non pas à double tour, mais à se fermer d'un seul (faisons-la médiane pour le saisir... imaginairement).

Mais du même coup ce qui apparaît, c'est que la bande de Mœbius n'est rien d'autre que cette coupure même, celle par quoi de sa surface elle disparaît.

Et la raison en est qu'à procéder d'unir à soi-même, après glissement d'une lame sur l'autre de la bande bipartie, la double boucle d'un des bords de cette même bande, c'est tout au long la face envers de cette bande que nous cousions à sa face endroit.

Où il se touche que ce n'est pas du travers idéal dont une bande se tord d'un demi-tour, que la bande de Mœbius est à imaginer ; c'est tout de son long qu'elle fait n'être qu'un son endroit et son envers. Il n'y a pas un de ses points où l'un et l'autre ne s'unissent. Et la bande de Mœbius n'est rien d'autre que la coupure à un seul tour, quelconque (bien qu'imagée de l'impensable « médiane »), qui la structure d'une série de lignes sans points.

Ce qui se confirme à imaginer cette coupure se redoubler (d'être « plus proche » de son bord) : cette coupure donnera une bande de Mœbius, elle vraiment médiane, qui, abattue, restera faire chaîne avec la Mœbius bipartie qui serait applicable sur un tore (ceci de comporter deux rouleaux de même sens et un de sens contraire ou,

de façon équivalente : d'être obtenus de la même, trois rouleaux de même sens) : on voit là que l'ab-sens qui résulte de la coupure simple, fait l'absence de la bande de Mœbius. D'où cette coupure = la bande de Mœbius.

Reste que cette coupure n'a cette équivalence que de bipartir une surface que limite l'autre bord : d'un double tour précisément, soit ce qui fait la bande de Mœbius. La bande de Mœbius est donc ce qui d'opérer sur la bande de Mœbius, la ramène à la surface torique.

Le trou de l'autre bord peut pourtant se supplémenter autrement, à savoir d'une surface qui, d'avoir la double boucle pour bord, le remplit – d'une autre bande de Mœbius, cela va de soi, et cela donne la bouteille de Klein.

Il y a encore une autre solution : à prendre ce bord de la découpe en rondelle qu'à le dérouler il étale sur la sphère. A y faire cercle, il peut se réduire au point : point hors-ligne qui, de supplémenter la ligne sans points, se trouve composer ce qui dans la topologie se désigne du *cross-cap*.

C'est l'asphère, à l'écrire : *l*, apostrophe. Le plan projectif autrement dit, de Desargues, plan dont la découverte comme réduisant son horizon à un point, se précise de ce que ce point soit tel que toute ligne tracée d'y aboutir ne le franchit qu'à passer de la face endroit du plan à sa face envers.

Ce point aussi bien s'étale-t-il de la ligne insaisissable dont se dessine dans la figuration du *cross-cap*, la traversée nécessaire de la bande de Mœbius par la rondelle dont nous venons de la supplémenter à ce qu'elle s'appuie sur son bord.

Le remarquable de cette suite est que l'asphère (écrit : *l*, apostrophe), à commencer au tore (elle s'y présente de première main), ne vient à l'évidence de son asphéricité qu'à se supplémenter d'une coupure sphérique.

Ce développement est à prendre comme la référence – expresse, je veux dire déjà articulée – de mon discours où j'en suis : contribuant au discours analytique.

Référence qui n'est en rien métaphorique. Je dirais : c'est de l'étoffe qu'il s'agit, de l'étoffe de ce discours, – si justement ce n'était pas dans la métaphore tomber là.

Pour le dire, j'y suis tombé ; c'est déjà fait, non de l'usage du terme à l'instant répudié, mais d'avoir, pour me faire entendre d'à qui je m'adresse, fait-image, tout au long de mon exposé topologique.

Qu'on sache qu'il était faisable d'une pure algèbre littérale, d'un recours aux vecteurs dont d'ordinaire se développe de bout en bout cette topologie.

La topologie, n'est-ce pas ce *n'espace* où nous amène le discours mathématique et qui nécessite révision de l'esthétique de Kant ?

Pas d'autre étoffe à lui donner que ce langage de pur mathème, j'entends par là ce qui est seul à pouvoir s'enseigner : ceci sans recours à quelque expérience, qui d'être toujours, quoi qu'elle en ait, fondée dans un discours, permet les locutions qui ne visent en dernier ressort rien d'autre qu'à, ce discours, l'établir.

Quoi m'autorise dans mon cas à me référer à ce pur mathème ?

Je note d'abord que si j'en exclus la métaphore, j'admets qu'il puisse être enrichi et qu'à ce titre il ne soit, sur cette voie, que récréation, soit ce dont toute sorte de champs nouveaux mathématiques se sont de fait ouverts. Je me maintiens donc dans l'ordre que j'ai isolé du symbolique, à y inscrire ce qu'il en est de l'inconscient, pour y prendre référence de mon présent discours.

Je réponds donc à ma question : qu'il faut d'abord avoir l'idée, laquelle se prend de mon expérience, que n'importe quoi ne peut pas être dit. Et il faut le dire.

Autant dire qu'il faut le dire d'abord.

Le « signifié » du dire n'est, comme je pense l'avoir de mes phrases d'entrée fait sentir, rien qu'ex-sistence au dit (ici à ce dit que tout ne peut pas se dire). Soit : que ce n'est pas le sujet, lequel est effet de dit.

Dans nos asphères, la coupure, coupure fermée, c'est le dit. Elle, fait sujet : quoi qu'elle cerne...

Notamment, comme le figure la sommation de Popilius d'y répondre par oui ou par non, notamment, dis-je, si ce qu'elle cerne, c'est le concept, dont se définit l'être même : d'un cercle autour – à se découper d'une topologie sphérique, celle qui soutient l'universel, le quant-au-tout : topologie de l'univers.

L'ennui est que l'être n'a *par lui-même* aucune espèce de sens. Certes là où il est, il est le signifiant-maître, comme le démontre le

discours philosophique qui, pour se tenir à son service, peut être brillant, soit : être beau, mais quant au sens le réduit au signifiant-m'être. M'être sujet le redoublant à l'infini dans le miroir.

J'évoquerai ici la survivance magistrale, combien sensible quand elle s'étreint aux faits « modernes », la survivance de ce discours, celui d'Aristote et de saint Thomas, sous la plume d'Étienne Gilson, laquelle n'est plus que plaisance : m'est « plus-de-jouir ».

C'est aussi bien que je lui donne sens d'autres discours, l'auteur aussi, comme je viens de le dire. J'expliquerai cela, ce qui produit le sens, un peu plus loin.

L'être se produit donc « notamment ». Mais notre asphère sous tous ses avatars témoigne que si le dit se conclut d'une coupure qui se ferme, il est certaines coupures fermées qui de cette asphère ne font pas deux parts : deux parts à se dénoter du oui et du non pour ce qu'il en est (« de l'être ») de l'une d'elles.

L'important est que ce soit ces autres coupures qui ont effet de subversion topologique. Mais que dire du changement par elles survenu ?

Nous pouvons le dénommer topologiquement cylindre, bande, bande de Mœbius. Mais y trouver ce qu'il en est dans le discours analytique, ne peut se faire qu'à y interroger le rapport du dire au dit.

Je dis qu'un dire s'y spécifie de la demande dont le statut logique est de l'ordre du modal, et que la grammaire le certifie.

Un autre dire, selon moi, y est privilégié : c'est l'interprétation, qui, elle, n'est pas modale, mais apophantique. J'ajoute que dans le registre de la logique d'Aristote, elle est particulière, d'intéresser le sujet des dits particuliers, lesquels ne sont *pastous* (association libre) des dits modaux (demande entre autres).

L'interprétation, ai-je formulé en son temps, porte sur la cause du désir, cause qu'elle révèle, ceci de la demande qui de son modal enveloppe l'ensemble des dits.

Quiconque me suit dans mon discours sait bien que cette cause je l'incarne de l'objet *(a)*, et cet objet, le reconnaît (pour ce que l'ai énoncé dès longtemps, dix ans, le séminaire 61-62 sur l'identification, où cette topologie, je l'ai introduite), l'a, je l'avance, déjà reconnu dans ce que je désigne ici de la rondelle supplémentaire

dont se ferme la bande de Mœbius, à ce que s'en compose le *cross-cap.*

C'est la topologie sphérique de cet objet dit *(a)* qui se projette sur l'autre du composé, *hétérogène*, que constitue le *cross-cap.*

« Imaginons » encore selon ce qui s'en figure graphiquement de façon usuelle, cette autre part. Qu'en voyons-nous ? Sa gonfle.

Rien n'est plus de nature à ce qu'elle se prenne pour sphérique. Ce n'en est pas moins, si mince qu'on en réduise la part torse d'un demi-tour, une bande de Mœbius, soit la mise en valeur de l'asphère du *pastout* : c'est ce qui supporte l'impossible de l'univers, – soit à prendre notre formule, ce qui y rencontre le réel.

L'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir, l'universel non plus. C'est de là que procède l'exclusion du réel…

… de ce réel : qu'*il n'y a de rapport sexuel*, ceci du fait qu'un animal à stabitat qu'est le langage, que d'labiter c'est aussi bien ce qui pour son corps fait organe, – organe qui, pour ainsi lui ex-sister, le détermine de sa fonction, ce dès avant qu'il la trouve. C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son corps n'est pas sans autres organes, et que leur fonction à chacun, lui fait problème, – ce dont le dit schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi.

J'ai la tâche de frayer le statut d'un discours, là où je situe qu'il y a… du discours : et je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, labitent.

Mon entreprise paraît désespérée (l'est du même fait, c'est là le fait du désespoir) parce qu'il est impossible que les psychanalystes forment un groupe.

Néanmoins le discours psychanalytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe.

Comme on sait que je ne ménage pas mes termes quand il s'agit de faire relief d'une appréciation qui, méritant un accès plus strict, doit s'en passer, je dirai que je mesure l'effet de groupe à ce qu'il rajoute d'obscénité imaginaire à l'effet de discours.

D'autant moins s'étonnera-t-on, je l'espère, de ce dire qu'il est historiquement vrai que ce soit l'entrée en jeu du discours ana-

lytique qui a ouvert la voie aux pratiques dites de groupe et que ces pratiques ne soulèvent qu'un effet, si j'ose dire, purifié du discours même qui en a permis l'expérience.

Aucune objection là à la pratique dite de groupe, pourvu qu'elle soit bien indiquée (c'est court).

La remarque présente de l'impossible du groupe psychanalytique est aussi bien ce qui en fonde, comme toujours, le réel. Ce réel, c'est cette obscénité même : aussi bien en « vit-il » (entre guillemets) *comme groupe*.

Cette vie de groupe est ce qui préserve l'institution dite internationale, et ce que j'essaie de proscrire de mon École, – contre les objurgations que j'en reçois de quelques personnes douées pour ça.

Ce n'est pas là l'important, ni qu'il soit difficile à qui s'installe d'un même discours de vivre autrement qu'en groupe, – c'est qu'y appelle, j'entends : à ce rempart du groupe, la position de l'analyste telle qu'elle est définie par son discours même.

Comment l'objet *(a)* en tant qu'il est d'aversion au regard du semblant où l'analyse le situe, comment se supporterait-il d'autre confort que le groupe ?

J'y ai déjà perdu pas mal de monde : d'un cœur léger, et prêt à ce que d'autres y trouvent à redire.

Ce n'est pas moi qui vaincrai, c'est le discours que je sers. Je vais dire maintenant pourquoi.

Nous en sommes au règne du discours scientifique et je vais le faire sentir. Sentir de là où se confirme ma critique, plus haut, de l'universel de ce que « l'homme soit mortel ».

Sa traduction dans le discours scientifique, c'est l'assurance-vie. La mort, dans le dire scientifique, est affaire de calcul des probabilités. C'est, dans ce discours, ce qu'elle a de vrai.

Il y a néanmoins, de notre temps, des gens qui se refusent à contracter une assurance-vie. C'est qu'ils veulent de la mort une autre vérité qu'assurent déjà d'autres discours. Celui du maître par exemple, qui, à en croire Hegel, se fonderait de la mort prise comme risque ; celui de l'universitaire, qui jouerait de la mémoire « éternelle » du savoir.

Ces vérités, comme ces discours, sont contestées, d'être contestables éminemment. Un autre discours est venu au jour, celui de Freud, pour quoi la mort, c'est l'amour.

Ça ne veut pas dire que l'amour ne relève pas aussi du calcul des probabilités, lequel ne lui laisse que la chance infime que le poème de Dante a su réaliser. Ça veut dire qu'il n'y a pas d'assurance-amour, parce que ça serait l'assurance-haine aussi.

L'amour-haine, c'est ce dont un psychanalyste même non lacanien ne reconnaît à juste titre que l'ambivalence, soit la face unique de la bande de Mœbius, – avec cette conséquence, liée au comique qui lui est propre, que dans la « vie » de groupe, il n'en dénomme jamais que la haine.

Je renchaîne d'avant : d'autant moins de motif à l'assurance-amour qu'on ne peut qu'y perdre, – comme fit Dante, qui dans les cercles de son enfer, omet celui du conjungo sans fin.

Donc déjà trop de *commentaire* dans l'imagerie de ce dire qu'est ma topologie. Un analyste véritable n'y entendrait pas plus que de faire à ce dire, jusqu'à meilleure à se prouver, tenir la place du réel.

La place du dire est en effet l'analogue dans le discours mathématique de ce réel que d'autres discours serrent de l'impossible de leurs dits.

Cette dit-mension d'un impossible qui va incidemment jusqu'à comprendre l'impasse proprement logicienne, c'est ailleurs ce qu'on appelle la structure.

La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage. Bien sûr n'a-t-elle aucun rapport avec la « bonne forme ».

Le rapport d'organe du langage à l'être parlant, est métaphore. Il est encore stabitat qui, de ce que labitant y fasse parasite, doit être supposé lui porter le coup d'un réel.

Il est évident qu'à « m'exprimer ainsi » comme sera traduit ce que je viens de dire, je glisse à une « conception du monde », soit au déchet de tout discours.

C'est bien de quoi l'analyste pourrait être sauvé de ce que son discours le rejette lui-même, à l'éclairer comme rebut du langage.

C'est pourquoi je pars d'un fil, idéologique je n'ai pas le choix, celui dont se tisse l'expérience instituée par Freud. Au nom de quoi, si ce fil provient de la trame la mieux mise à l'épreuve de faire tenir ensemble les idéologies d'un temps qui est le mien, le rejetterais-je ? Au nom de la jouissance ? Mais justement, c'est le propre de mon fil

de s'en tirer : c'est même le principe du discours psychanalytique, tel que, lui-même, il s'articule.

Ce que je dis vaut la place où je mets le discours dont l'analyse se prévaut, parmi les autres à se partager l'expérience de ce temps. Le sens, s'il y en a un à trouver, pourrait-il me venir d'un temps autre : je m'y essaie – toujours en vain.

Ce n'est pas sans raison que l'analyse se fonde du sujet supposé savoir : oui, certes elle le suppose remettre en question le savoir, ce pour quoi c'est mieux qu'il en sache un bout.

J'admire là-dessus les airs pincés que prend la confusion, de ce que je l'élimine.

Il reste que la science a démarré, nettement du fait de laisser tomber la supposition, que c'est le cas d'appeler naturelle, de ce qu'elle implique que les prises du corps sur la « nature » le soient, – ce qui, de se controuver, entraîne à une idée du réel que je dirais bien être vraie. Hélas ! ce n'est pas le mot qui au réel convienne. On aimerait mieux pouvoir la prouver fausse, si par là s'entendait : chue (falsa), soit glissant des bras du discours qui l'étreint.

Si mon dire s'impose, non, comme on dit, d'un modèle, mais du propos d'articuler topologiquement le discours lui-même, c'est du défaut dans l'univers qu'il procède, à condition que pas lui non plus ne prétende à le suppléer.

De cela « réalisant la topologie », je ne sors pas du fantasme même à en rendre compte, mais la recueillant en fleur de la mathématique, cette topologie, – soit de ce qu'elle s'inscrive d'un discours, le plus vidé de sens qui soit, de se passer de toute métaphore, d'être métonymiquement d'ab-sens, je confirme que c'est du discours dont se fonde la réalité du fantasme, que de cette réalité ce qu'il y a de réel se trouve inscrit.

Pourquoi ce réel ne serait-ce pas le nombre, et tout cru après tout, que véhicule bien le langage ? Mais ce n'est pas si simple, c'est le cas de le dire (cas que je me hâte toujours de conjurer en disant que c'est le cas).

Car ce qui se profère du dire de Cantor, c'est que la suite des nombres ne représente rien d'autre dans le transfini que l'inaccessibilité qui commence au deux, par quoi d'eux se constitue l'énumérable à l'infini.

Dès lors une topologie se nécessite de ce que le réel ne lui revienne

que du discours de l'analyse, pour ce discours, le confirmer, et que ce soit de la béance que ce discours ouvre à se refermer au-delà des autres discours, que ce réel se trouve ex-sister.

C'est ce que je vais faire maintenant toucher.

Ma topologie n'est pas d'une substance à poser au-delà du réel ce dont une pratique se motive. Elle n'est pas théorie.

Mais elle doit rendre compte de ce que, coupures du discours, il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine.

C'est pure dérobade que d'en extérioriser ce réel de standards, standards dits de vie dont primeraient des sujets dans leur existence, à ne parler que pour exprimer leurs sentiments des choses, la pédanterie du mot « affect » n'y changeant rien.

Comment cette secondarité mordrait-elle sur le primaire qui là se substitue à la logique de l'inconscient ?

Serait-ce effet de la sagesse qui y interviendra ? Les standards à quoi l'on recourt, y contredisent justement.

Mais à argumenter dans cette banalité, déjà l'on passe à la théologie de l'être, à la réalité psychique, soit à ce qui ne s'avalise analytiquement que du fantasme.

Sans doute l'analyse même rend-elle compte de ce piège et glissement, mais n'est-il pas assez grossier pour se dénoncer partout où un discours sur ce qu'il y a, décharge la responsabilité de le produire.

Car il faut le dire, l'inconscient est un fait en tant qu'il se supporte du discours même qui l'établit, et, si seulement des analystes sont capables d'en rejeter le fardeau, c'est d'éloigner d'eux-mêmes la promesse de rejet qui les y appelle, ce à mesure de ce que leur voix y aura fait effet.

Qu'on le sente du lavage des mains dont ils éloignent d'eux le dit transfert, à refuser le surprenant de l'accès qu'il offre sur l'amour.

A se passer dans son discours, selon la ligne de la science, de tout savoir-faire des corps, mais pour un discours autre, – l'analyse, – d'évoquer une sexualité de métaphore, métonymique à souhait par ses accès les plus communs, ceux dits pré-génitaux, à lire extra –, prend figure de révéler la torsion de la connaissance. Y serait-il déplacé de faire le pas du réel qui en rend compte à le traduire

d'une absence situable parfaitement, celle du « rapport » sexuel dans aucune mathématisation ?

C'est en quoi les mathèmes dont se formule en impasses le mathématisable, lui-même à définir comme ce qui de réel s'enseigne, sont de nature à se coordonner à cette absence prise au réel.

Recourir au *pastout*, à l'*hommoinsun*, soit aux impasses de la logique, c'est, à montrer l'issue hors des fictions de la Mondanité, faire fixion autre du réel : soit de l'impossible qui le fixe de la structure du langage. C'est aussi bien tracer la voie dont se retrouve en chaque discours le réel dont il s'enroule, et renvoyer les mythes dont il se supplée ordinairement.

Mais de là proférer qu'il s'en faut du réel que rien ne soit tout, ce dont l'incidence à l'endroit de la vérité irait tout droit à aphorisme plus scabreux, – ou, à la prendre d'autre biais, émettre que le réel se nécessite de vérifications sans objet, est-ce là seulement prendre la relance de la sottise à s'épingler du noumène : soit que l'être fuit la pensée... Rien ne vient à bout de cet être qu'un peu plus je daphnise, voire laurifice en ce « noumène » dont vaut mieux dire que pour qu'il se soutienne, faut qu'il y en ait plusieurs couches...

Mon tracas est que les aphorismes qu'au reste je me contente de présenter en bouton, fassent refleurs des fossés de la métaphysique, (car le noumène, c'est le badinage, la subsistance futile...). Je parle qu'ils se prouveront être de plus-de-*nonsense*, plus drôles, pour le dire, que ce qui nous mène ainsi...

... à quoi ? Faut-il que je sursaute, que je jure que je ne l'ai pas vu tout de suite alors que vous, déjà... ces vérités premières, mais c'est le texte même dont se formulent les symptômes des grandes névroses, des deux qui, à prendre au sérieux le normal, nous disent que c'est plutôt norme male.

Voilà qui nous ramène au sol, peut-être pas le même, mais peut-être aussi que c'est le bon et que le discours analytique y fait moins pieds de plomb.

Mettons en train ici l'affaire du sens, plus haut promise de sa différence d'avec la signification.

Nous permet de l'accrocher l'énormité de la condensation entre « ce qui pense » de notre temps (avec les pieds que nous venons de

dire) et la topologie inepte à quoi Kant a donné corps de son propre établissement, celui du bourgeois qui ne peut imaginer que de la transcendance, l'esthétique comme la dialectique.

Cette condensation en effet, nous devons la dire à entendre « au sens analytique », selon la formule reçue. Quel est ce sens, si justement les éléments qui s'y condensent, se qualifient univoquement d'une imbécillité semblable, voire sont capables de s'en targuer du côté de « ce qui pense », le masque de Kant par contre paraissant de bois devant l'insulte, à sa réflexion près de Swedenborg : autrement dit, y a-t-il un sens de l'imbécillité ?

A ceci se touche que le sens ne se produit jamais que de la traduction d'un discours en un autre.

Pourvus que nous voilà de cette petite lumière, l'antinomie tressaille qui se produit de sens à signification : qu'un faible sens vienne à surgir à jour rasant des dites « critiques » de la raison pure, et du jugement (pour la raison pratique, j'en ai dit le folâtre en le mettant du côté de Sade, lui pas plus drôle, mais logique), – dès que leur sens donc se lève, les dits de Kant n'ont plus de signification.

La signification, ils ne la tiennent donc que du moment où ils n'avaient pas de sens, pas même le sens commun.

Ceci nous éclaire les ténèbres qui nous réduisent aux tâtons. Le sens ne manque pas aux vaticinations dites présocratiques : impossible de dire lequel, mais *çasysent.* Et que Freud s'en pourlèche, pas des meilleures au reste puisque c'est d'Empédocle, n'importe, il avait, lui, le sens de l'orientation ; ça nous suffit à voir que l'interprétation est du sens et va contre la signification. Oraculaire, ce qui ne surprend pas de ce que nous savons lier d'oral à la voix, du déplacement sexuel.

C'est la misère des historiens : de ne pouvoir lire que le sens, là où ils n'ont d'autre principe que de s'en remettre aux documents de la signification. Eux aussi donc en viennent à la transcendance, celle du matérialisme par exemple, qui, « historique », l'est hélas ! l'est au point de le devenir irrémédiablement.

Heureusement que l'analyse est là pour regonfler l'historiole : mais n'y parvenant que de ce qui est pris dans son discours, dans son discours de fait, elle nous laisse le bec dans l'eau pour ce qui n'est pas de notre temps, – ne changeant par là rien de ce que l'honnêteté force l'historien à reconnaître dès qu'il a à situer le moindre

sacysent. Qu'il ait charge de la science de l'embarras, c'est bien l'embarrassant de son apport à la science.

Il importe donc à beaucoup, à ceux-ci comme à beaucoup d'autres ? que l'impossibilité de dire vrai du réel se motive d'un mathème (l'on sait comment je le définis), d'un mathème dont se situe le rapport du dire au dit.

Le mathème se profère du seul réel d'abord reconnu dans le langage : à savoir le nombre. Néanmoins l'histoire de la mathématique démontre (c'est le cas de le dire) qu'il peut s'étendre à l'intuition, à condition que ce terme soit aussi châtré qu'il se peut de son usage métaphorique.

Il y a donc là un champ dont le plus frappant est que son développement, à l'encontre des termes dont on l'absorbe, ne procède pas de généralisation, mais de remaniement topologique, d'une rétroaction sur le commencement telle qu'elle en efface l'histoire. Pas d'expérience plus sûre à en résoudre l'embarras. D'où son attrait pour la pensée : qui y trouve le *nonsense* propre à l'être, soit au désir d'une parole sans au-delà.

Rien pourtant à faire état de l'être qui, à ce que nous l'énoncions ainsi, ne relève de notre bienveillance.

Tout autre est le fait de l'indécidable, pour en prendre l'exemple de pointe dont se recommande pour nous le mathème : c'est le réel du dire du nombre qui est en jeu, quand de ce dire est démontré qu'il n'est pas vérifiable, ceci à ce degré second qu'on ne puisse même l'assurer, comme il se fait d'autres déjà dignes de nous retenir, d'une démonstration de son indémontrabilité des prémisses mêmes qu'il suppose, – entendons bien d'une contradiction inhérente à le supposer démontrable.

On ne peut nier qu'il y ait là progrès sur ce qui du *Ménon* en reste à questionner de ce qui fait l'enseignable. C'est certes la dernière chose à dire qu'entre les deux il y a un monde : ce dont il s'agit étant qu'à cette place vient le réel, dont le monde n'est que chute dérisoire.

C'est pourtant le progrès qu'il faut restreindre là, puisque je ne perds pas de vue le regret qui y répond, à savoir que l'opinion vraie dont au *Ménon* fait sens Platon, n'a plus pur nous qu'ab-sens de signification, ce qui confirme de la référer à celle de *nos* bien-pensants.

Un mathème l'eût-elle porté, que notre topologie nous fournit? Tentons-la.

Ça nous conduit à l'étonnement de ce que nous évitions à soutenir de l'image notre bande de Mœbius, cette imagination rendant vaines les remarques qu'eût nécessitées un dit autre à s'y trouver articulé : mon lecteur ne devenait autre que de ce que le dire passe le dit, ce dire étant à prendre d'au dit ex-sister, par quoi le réel m'en ex-sist(ait) sans que quiconque, de ce qu'il fût vérifiable, le pût faire passer au mathème. L'opinion vraie, est-ce la vérité dans le réel en tant que c'est lui qui en barre le dire?

Je l'éprouverai du redire que je vais en faire.

Ligne sans points, ai-je dit de la coupure, en tant qu'elle est, elle, la bande de Mœbius à ce qu'un de ses bords, après le tour dont elle se ferme, se poursuit dans l'autre bord.

Ceci pourtant ne peut se produire que d'une surface déjà piquée d'un point que j'ai dit hors ligne de se spécifier d'une double boucle pourtant étalable sur une sphère : de sorte que ce soit d'une sphère qu'il se découpe, mais de son double bouclage qu'il fasse de la sphère une asphère ou *cross-cap*.

Ce qu'il fait passer pourtant dans le *cross-cap* à s'emprunter de la sphère, c'est qu'une coupure qu'il fait mœbienne dans la surface qu'il détermine à l'y rendre possible, la rend, cette surface, au mode sphérique : car c'est de ce que la coupure lui équivaille, que ce dont elle se supplémentait en *cross-cap* « s'y projette », ai-je dit.

Mais comme de cette surface, pour qu'elle permette cette coupure, on peut dire qu'elle est faite de lignes sans points par où partout sa face endroit se coud à sa face envers, c'est partout que le point supplémentaire à pouvoir se sphériser, peut être fixé dans un *cross-cap*.

Mais cette fixion doit être choisie comme unique point hors ligne, pour qu'une coupure, d'en faire un tour et un unique, y ait effet de la résoudre en un point sphériquement étalable.

Le point donc est l'opinion qui peut être dite vraie de ce que le dire qui en fait le tour la vérifie en effet, mais seulement de ce que le dire soit ce qui la modifie d'y introduire la δόξα comme réel.

Ainsi un dire tel que le mien, c'est d'ex-sister au dit qu'il en permet le mathème, mais il ne fait pas pour moi mathème et se pose ainsi comme non-enseignable avant que le dire s'en soit produit,

comme enseignable seulement après que je l'ai mathématisé selon les critères ménoniens qui pourtant ne me l'avaient pas certifié.

Le non-enseignable, je l'ai fait mathème de l'assurer de la fixion de l'opinion vraie, fixion écrite avec un *x*, mais non sans ressource d'équivoque.

Ainsi un objet aussi facile à fabriquer que la bande de Mœbius en tant qu'elle s'imagine, met à portée de toutes mains ce qui est inimaginable dès que son dire à s'oublier, fait le dit s'endurer.

D'où a procédé ma fixion de ce point δὸξα ce que je n'ai pas dit, je ne le sais pas et ne peux donc pas plus que Freud en rendre compte « de ce que j'enseigne », sinon à suivre ses effets dans le discours analytique, effets de sa mathématisation qui ne vient pas d'une machine, mais qui s'avère tenir du machin une fois qu'il l'a produite.

Il est notable que Cicéron ait su déjà employer ce terme : « Ad usum autem orationis, incredibile est, nisi diligenter attenderis, quanta opera *machinata* natura sit » (Cicéron, *De natura deorum*, II, 59, 149), mais plus encore que j'en aie fait exergue aux tâtonnements de mon dire dès le 11 avril 1956.

La topologie n'est pas « faite pour nous guider » dans la structure. Cette structure, elle l'est – comme rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage.

La structure, c'est l'asphérique recelé dans l'articulation langagière en tant qu'un effet de sujet s'en saisit.

Il est clair que, quant à la signification, ce « s'en saisit » de la sous-phrase, pseudo-modale, se répercute de l'objet même que comme verbe il enveloppe dans son sujet grammatical, et qu'il y a faux effet de sens, résonance de l'imaginaire induit de la topologie, selon que l'effet de sujet fait tourbillon d'asphère ou que le subjectif de cet effet s'en « réfléchit ».

Il y a ici à distinguer l'ambiguïté qui s'inscrit de la signification, soit de la boucle de la coupure, et la suggestion de trou, c'est-à-dire de structure, qui de cette ambiguïté fait sens[1].

1. Il paraîtra, j'espère ici, que de l'imputation de structuralisme, à entendre comme compréhension du monde, une de plus au guignol sous lequel nous est représentée l'« histoire littéraire » (c'est de cela qu'il s'agit), n'est malgré la gonfle de publicité qu'elle m'a apportée et sous la forme la plus plaisante puisque j'y étais

Ainsi la coupure, la coupure instaurée de la topologie (à l'y faire, de droit, fermée, qu'on le note une bonne fois, dans mon usage au moins), c'est le dit du langage, mais à ne plus le dire en oublier.

Bien sûr y a-t-il les dits qui font l'objet de la logique prédicative et dont la supposition universalisante ressortit seulement à la sphère, je dis : la, je dis : sphère, soit : que justement la structure n'y trouve qu'un supplément qui est celui de la fiction du vrai.

On pourrait dire que la sphère, c'est ce qui se passe de topologie. La coupure certes y découpe (à se fermer) le concept sur quoi repose la foire du langage, le principe de l'échange, de la valeur, de la concession universelle. (Disons qu'elle n'est que « matière » pour la dialectique, affaire de discours du maître.) Il est très difficile de soutenir cette dit-mension pure, de ce qu'étant partout, pure elle ne l'est jamais, mais l'important est qu'elle n'est pas la structure. Elle est la fiction de la surface dont la structure s'habille.

Que le sens y soit étranger, que « l'homme est bon », et aussi bien le dit contraire, ça ne veuille dire strictement rien qui ait un sens, on peut à juste titre s'étonner que personne n'ait de cette remarque (dont une fois de plus l'évidence renvoie à l'être comme évidement) fait référence structurale. Nous risquerons-nous au dire que la coupure en fin de compte n'ex-siste pas de la sphère ? – Pour la raison que rien ne l'oblige à se fermer, puisqu'à rester ouverte elle y produit le même effet, qualifiable du trou, mais de ce qu'ici ce terme ne puisse être pris que dans l'acception imaginaire de rupture de surface : évident certes, mais de réduire ce qu'il peut cerner au vide d'un quelconque possible dont la substance n'est que corrélat (compossible oui ou non : issue du prédicat dans le propositionnel avec tous les faux pas dont on s'amuse).

Sans l'homosexualité grecque, puis arabe, et le relais de l'eucharistie, tout cela eût nécessité un Autre recours bien avant. Mais on comprend qu'aux grandes époques que nous venons d'évoquer, la religion seule en fin de compte, de constituer l'opinion vraie, l'ὀρθὴ δόξα, pût à ce mathème donner le fonds dont il se trouvait de fait

---

embarqué dans la meilleure compagnie, n'est peut-être pas ce dont j'aie lieu d'être satisfait.

Et de moins en moins dirais-je, à mesure qu'y fait montée une acception dont la vulgate s'énoncerait assez bien de ce que les routes s'expliquent de conduire d'un panneau Michelin à un autre : « Et voilà pourquoi votre carte est muette. »

investi. Il en restera toujours quelque chose même si l'on croit le contraire, et c'est pourquoi rien ne prévaudra contre l'Église jusqu'à la fin des temps. Puisque les études bibliques n'en ont encore sauvé personne.

Seuls ceux pour qui ce bouchon n'a aucun intérêt, les théologiens par exemple, travailleront dans la structure… si le cœur leur en dit, mais gare à la nausée.

Ce que la topologie enseigne, c'est le lien nécessaire qui s'établit de la coupure au nombre de tours qu'elle comporte pour qu'en soit obtenue une modification de la structure ou de l'asphère (*l*, apostrophe), seul accès concevable au réel, et concevable de l'impossible en ce qu'elle le démontre.

Ainsi du tour unique qui dans l'asphère fait lambeau sphériquement stable à y introduire l'effet du supplément qu'elle prend du point hors ligne, l'ὀρθὴ δὸξα. Le boucler double, ce tour, obtient tout autre chose : chute de la cause du désir d'où se produit la bande mœbienne du sujet, cette chute le démontrant n'être qu'ex-sistence à la coupure à double boucle dont il résulte.

Cette ex-sistence est dire et elle le prouve de ce que le sujet reste à la merci de son dit s'il se répète, soit : comme la bande mœbienne d'y trouver son *fading* (évanouissement).

Point-nœud (cas de le dire), c'est le tour dont se fait le trou, mais seulement en ce « sens » que du tour, ce trou s'imagine, ou s'y machine, comme on voudra.

L'imagination du trou a des conséquences certes : est-il besoin d'évoquer sa fonction « pulsionnelle » ou, pour mieux dire, ce qui en dérive *(Trieb)* ? C'est la conquête de l'analyse que d'en avoir fait mathème, quand la mystique auparavant ne témoignait de son épreuve qu'à en faire l'indicible. Mais d'en rester à ce trou-là, c'est la fascination qui se reproduit, dont le discours universel maintient son privilège, bien plus elle lui rend corps, du discours analytique.

Avec l'image rien jamais n'y fera. Le semblable s'*oupirera* même de ce qui s'y emblave.

Le trou ne se motive pas du clin d'œil, ni de la syncope mnésique, ni du cri. Qu'on l'approche de s'apercevoir que le mot s'emprunte du *motus*, n'est pas de mise là d'où la topologie s'instaure.

Un tore n'a de trou, central ou circulaire, que pour qui le regarde

en objet, non pour qui en est le sujet, soit d'une coupure qui n'implique nul trou, mais qui l'oblige à un nombre précis de tours de dire pour que ce tore se fasse (se fasse s'il le demande, car après tout un tore vaut mieux qu'un travers), se fasse, comme nous nous sommes prudemment contenté de l'imager, bande de Mœbius, ou contrebande si le mot vous plaît mieux.

Un tore, comme je l'ai démontré il y a dix ans à des gens en mal de m'envaser de leur contrebande à eux, c'est la structure de la névrose en tant que le désir peut, de la ré-pétition indéfiniment énumérable de la demande, se boucler en deux tours. C'est à cette condition du moins que s'en décide la contrebande du sujet, – dans ce dire qui s'appelle l'interprétation.

Je voudrais seulement faire un sort à la sorte d'incitation que peut imposer notre topologie structurale.

J'ai dit la demande numérable dans ses tours. Il est clair que si le trou n'est pas à imaginer, le tour n'ex-siste que du nombre dont il s'inscrit dans la coupure dont seule la fermeture compte.

J'insiste : le tour en soi n'est pas comptable ; répétitif, il ne ferme rien, il n'est ni dit ni à dire, c'est-à-dire nulle proposition. D'où ce serait trop dire qu'il ne relève pas d'une logique, qui reste à faire à partir de la modale.

Mais si comme l'assure notre figuration première de la coupure dont du tore se fait la bande de Mœbius, une demande y suffit, mais qui peut se ré-péter d'être énumérable, autant dire qu'elle ne s'apparie au double tour dont se fonde la bande qu'à se poser du transfini (cantorien).

Reste que la bande ne saurait se constituer qu'à ce que les tours de la demande soient de nombre impair.

Le transfini en restant exigible, de ce que rien, nous l'avons dit, ne s'y compte qu'à ce que la coupure s'en ferme, ledit transfini, tel Dieu lui-même dont on sait qu'il s'en félicite, y est sommé d'être impair.

Voilà qui ajoute une dit-mension à la topologie de notre pratique du dire.

Ne doit-elle pas rentrer dans le concept de la répétition en tant qu'elle n'est pas laissée à elle-même, mais que cette pratique la conditionne, comme nous l'avons aussi fait observer de l'inconscient ?

Il est saisissant, – encore que déjà vu pour ce que je dis, qu'on s'en souvienne –, que l'ordre (entendons : l'ordinal) dont j'ai effectivement frayé la voie dans ma définition de la répétition et à partir de la pratique, est passé tout à fait dans sa nécessité inaperçu de mon audience.

J'en marque ici le repère pour une reprise à venir.

Disons pourtant la fin de l'analyse du tore névrotique.

L'objet *(a)* à choir du trou de la bande s'en projette après coup dans ce que nous appellerons, d'abus imaginaire, le trou central du tore, soit autour de quoi le transfini impair de la demande se résout du double tour de l'interprétation.

Cela, c'est ce dont le psychanalyste a pris fonction à le situer de son semblant.

L'analysant ne termine qu'à faire de l'objet *(a)* le représentant de la représentation de son analyste. C'est donc autant que son deuil dure de l'objet *(a)* auquel il l'a enfin réduit, que le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement.

C'est l'état d'exultation que Balint, à le prendre à côté, n'en décrit pas moins bien : plus d'un « succès thérapeutique », trouve là sa raison, et substantielle éventuellement. Puis le deuil s'achève.

Reste le stable de la mise à plat du phallus, soit de la bande, où l'analyste trouve sa fin, celle qui assure son sujet supposé du savoir :

... que, le dialogue d'un sexe à l'autre étant interdit de ce qu'un discours, quel qu'il soit, se fonde d'exclure ce que le langage y apporte d'impossible, à savoir le rapport sexuel, il en résulte pour le dialogue à l'intérieur de chaque (sexe) quelque inconvénient,

... que rien ne saurait se dire « sérieusement » (soit pour former de série limite) qu'à prendre sens de l'ordre comique, – à quoi pas de sublime (voire Dante là encore) qui ne fasse révérence,

... et puis que l'insulte, si elle s'avère par l'ἔπος être du dialogue le premier mot comme le dernier (conféromère), le jugement de même, jusqu'au « dernier », reste fantasme, et pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification.

De tout cela il saura se faire une conduite. Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification.

S'il est sensible au beau, à quoi rien ne l'oblige, il le situera de l'entre-deux-morts, et si quelqu'une de ces vérités lui parest bonne à faire entendre, ce n'est qu'au mi-dire du tour simple qu'il se fiera.

Ces bénéfices à se soutenir d'un second-dire, n'en sont pas moins établis, de ce qu'ils le laissent oublié.

Là est le tranchant de notre énonciation de départ. Le dit premier, idéalement de prime-saut de l'analysant, n'a ses effets de structure qu'à ce que « parsoit » le dire, autrement dit que l'interprétation fasse parêtre.

En quoi consiste le parêtre ? En ce que produisant les coupures « vraies » : à entendre strictement des coupures fermées à quoi la topologie ne permet pas de se réduire au point-hors-ligne ni, ce qui est la même chose, de ne faire que trou imaginable.

De ce parêtre, je n'ai pas à exposer le statut autrement que de mon parcours même, m'étant déjà dispensé de connoter son émergence au point, plus haut, où je l'ai permise.

En faire arrêt(re) dans ce parcours serait du même coup le pénêtrer, le faire être, et même presque est encore trop.

Ce dire que je rappelle à l'ex-sistence, ce dire à ne pas oublier, du dit primaire, c'est celui que la psychanalyse peut prétendre à se fermer.

Si l'inconscient est structuré *comme* un langage, je n'ai pas dit : *par* –. L'audience, s'il faut entendré par là quelque chose comme une acoustique mentale, l'audience que j'avais alors était mauvaise, les psychanalystes ne l'ayant pas meilleure que les autres. Faute d'une remarque suffisante de ce choix (évidemment pas un de ces traits qui les touchaient, de les é-pater – sans plus d'ailleurs), il m'a fallu auprès de l'audience universitaire, elle qui dans ce champ ne peut que se tromper, faire étal de circonstances de nature à m'empêcher de porter mes coups sur mes propres élèves, pour expliquer que j'aie laissé passer une extravagance telle que de faire de l'inconscient la « condition du langage », quand c'est manifestement par *le* langage que je rends compte de l'inconscient : le langage, fis-je donc transcrire dans le texte revu d'une thèse, est la condition de l'inconscient.

Rien ne sert à rien, quand on est pris dans certaines fourchettes mentales, puisque me voici forcé de rappeler la fonction, spécifiée en logique, de l'article qui porte au réel de l'unique l'effet d'une défini-

tion, – un article, lui « partie du discours » c'est-à-dire grammatical, faisant usage de cette fonction dans la langue dont je me sers, pour y être défini défini.

Le langage ne peut désigner que la structure dont il y a effet de langages, ceux-ci plusieurs ouvrant l'usage de l'un entre autres qui donne à mon *comme* sa très précise portée, celle du *comme un* langage, dont justement diverge de l'inconscient le sens commun. Les langages tombent sous le coup du *pastous* de la façon la plus certaine puisque la structure n'y a pas d'autre sens, et que c'est en quoi elle relève de ma récréation topologique d'aujourd'hui.

Ainsi la référence dont je situe l'inconscient est-elle justement celle qui à la linguistique échappe, pour ce que comme science elle n'a que faire du parêtre, pas plus qu'elle ne noumène. Mais elle nous mène bel et bien, et Dieu sait où, mais sûrement pas à l'inconscient, qui de la prendre dans la structure, la déroute quant au réel dont se motive *le* langage : puisque le langage, c'est ça même, cette dérive.

La psychanalyse n'y accède, elle, que par l'entrée en jeu d'une Autre dit-mention, laquelle s'y ouvre de ce que le meneur (du jeu) « fasse semblant » d'être l'effet de langage majeur, l'objet dont s'(a)nime la coupure qu'elle permet par là : c'est l'objet *(a)* pour l'appeler du sigle que je lui affecte.

Cela, l'analyste le paye de devoir représenter la chute d'un discours, après avoir permis au sens de s'enserrer autour de cette chute à quoi il se dévoue.

Ce que dénonce la déception que je cause à bien des linguistes sans issue possible pour eux, bien que j'en aie, moi, le démêlé.

Qui ne peut voir en effet à me lire, voire à me l'avoir entendu dire en clair, que l'analyste est dès Freud très en avance là-dessus sur le linguiste, sur Saussure par exemple qui en reste à l'accès stoïcien, le même que celui de saint Augustin ? (Cf. entre autres, le *De magistro*, dont à en dater mon appui, j'indiquais assez la limite : la distinction *signans-signatum*.)

Très en avance, j'ai dit en quoi : la condensation et le déplacement antécédant la découverte, Jakobson aidant, de l'effet de sens de la métaphore et de la métonymie.

Pour si peu que l'analyse se sustente de la chance que je lui en offre, cette avance, elle la garde, – et la gardera d'autant de relais que l'avenir veuille apporter à ma parole.

Car la linguistique par contre pour l'analyse ne fraye rien, et le soutien même que j'ai pris de Jakobson, n'est, à l'encontre de ce qui se produit pour effacer l'histoire dans la mathématique pas de l'ordre de l'après-coup, mais du contrecoup, – au bénéfice, et second-dire, de la linguistique.

Le dire de l'analyse en tant qu'il est efficace, réalise l'apophantique qui de sa seule ex-sistence se distingue de la proposition. C'est ainsi qu'il met à sa place la fonction propositionnelle, en tant que, je pense l'avoir montré, elle nous donne le seul appui à suppléer à l'ab-sens du rapport sexuel. Ce dire s'y renomme, de l'embarras que trahissent des champs aussi éparpillés que l'oracle et l'hors-discours de la psychose, par l'emprunt qu'il leur fait du terme d'interprétation.

C'est le dire dont se ressaisissent, à en fixer le désir, les coupures qui ne se soutiennent comme non fermées que d'être demandes. Demandes qui d'apparier l'impossible au contingent, le possible au nécessaire, font semonce aux prétentions de la logique qui se dit modale.

Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient, d'être « structuré *comme un* langage », c'est-à-dire lalangue qu'il habite, est assujetti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister. C'est la veine dont le réel, le seul pour le discours analytique à motiver son issue, le réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel, y a fait dépôt au cours des âges. Ceci dans l'espèce que ce réel introduit à l'*un*, soit à l'uni du corps qui en prend origine, et de ce fait y fait organes écartelés d'une disjonction par où sans doute d'autres réels viennent à sa portée, mais pas sans que la voie quadruple de ces accès ne s'infinitise à ce que s'en produise le « nombre réel ».

Le langage donc, en tant que cette espèce y a sa place, n'y fait effet de rien d'autre que de la structure dont se motive cette incidence du réel.

Tout ce qui en parest d'un semblant de communication est toujours rêve, lapsus ou joke.

Rien à faire donc avec ce qui s'imagine et se confirme en bien des points d'un langage animal.

Le réel là n'est pas à écarter d'une communication univoque dont aussi bien les animaux, à nous donner le modèle, nous feraient leurs dauphins : une fonction de code s'y exerce par où se fait la néguen-

tropie de résultats d'observation. Bien plus, des conduites vitales s'y organisent de symboles en tout semblables aux nôtres (érection d'un objet au rang de signifiant du maître dans l'ordre du vol de migration, symbolisme de la parade tant amoureuse que du combat, signaux de travail, marques du territoire), à ceci près que ces symboles ne sont jamais équivoques.

Ces équivoques dont s'inscrit l'à-côté d'une énonciation, se concentrent de trois points-nœuds où l'on remarquera non seulement la présence de l'impair (plus haut jugé indispensable), mais qu'aucun ne s'y imposant comme le premier, l'ordre dont nous allons les exposer s'y maintient et d'une double boucle plutôt que d'un seul tour.

Je commence par l'homophonie, – d'où l'orthographe dépend. Que dans la langue qui est la mienne, comme j'en ai joué plus haut, *deux* soit équivoque à *d'eux*, garde trace de ce jeu de l'âme par quoi faire d'eux deux-ensemble trouve sa limite à « faire deux » d'eux.

On en trouve d'autres dans ce texte, du *parêtre* au *s'emblant*.

Je tiens que tous les coups sont là permis pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. Sauf à ce que les poètes en fassent calcul et que le psychanalyste s'en serve là où il convient.

Où c'est convenable pour sa fin : soit pour, de son dire qui en rescinde le sujet, renouveler l'application qui s'en représente sur le tore, sur le tore dont consiste le désir propre à l'insistance de sa demande.

Si une gonfle imaginaire peut ici aider à la transfinisation phallique, rappelons pourtant que la coupure ne fonctionne pas moins à porter sur ce *chiffonné*, dont au dessin girafoïde du petit Hans j'ai fait gloire en son temps.

Car l'interprétation se seconde ici de la grammaire. A quoi, dans ce cas comme dans les autres, Freud ne se prive pas de recourir. Je ne reviens pas ici sur ce que je souligne de cette pratique avouée en maints exemples.

Je relève seulement que c'est là ce que les analystes imputent pudiquement à Freud d'un glissement dans l'endoctrination. Ce à des dates (cf. celle de l'Homme aux rats) où il n'a pas plus d'arrière-monde à leur proposer que le système Ψ en proie à des « incitations internes ».

Ainsi les analystes qui se cramponnent au garde-fou de la « psy-

chologie générale », ne sont même pas capables de lire dans ces cas éclatants, que Freud fait aux sujets « répéter leur leçon », dans leur grammaire.

A ceci près qu'il nous répète que, du dit de chacun d'eux, nous devons être prêts à réviser les « parties du discours » que nous avons cru pouvoir retenir des précédents.

Bien sûr est-ce là ce que les linguistes se proposent comme idéal, mais si la langue anglaise parest propice à Chomsky, j'ai marqué que ma première phrase s'inscrit en faux d'une équivoque contre son arbre transformationnel.

« Je ne te le fais pas dire. » N'est-ce pas là le minimum de l'intervention interprétative ? Mais ce n'est pas son sens qui importe dans la formule que lalangue dont j'use ici permet d'en donner, c'est que l'amorphologie d'un langage ouvre l'équivoque entre « Tu l'as dit » et « Je le prends d'autant moins à ma charge que, chose pareille, je ne te l'ai par quiconque fait dire ».

Chiffre 3 maintenant : c'est la logique, sans laquelle l'interprétation serait imbécile, les premiers à s'en servir étant bien entendu ceux qui, pour de l'inconscient transcendantaliser l'existence, s'arment du propos de Freud qu'il soit insensible à la contradiction.

Il ne leur est sans doute pas encore parvenu que plus d'une logique s'est prévalue de s'interdire ce fondement, et de n'en pas moins rester « formalisée », ce qui veut dire propre au mathème.

Qui reprocherait à Freud un tel effet d'obscurantisme et les nuées de ténèbres qu'il a aussitôt, de Jung à Abraham, accumulées à lui répondre ? – Certes pas moi qui ai aussi, à cet endroit (de mon envers), quelques responsabilités.

Je rappellerai seulement qu'aucune élaboration logique, ce à partir d'avant Socrate et d'ailleurs que de notre tradition, n'a jamais procédé que d'un noyau de paradoxes, – pour se servir du terme, recevable partout, dont nous désignons les équivoques qui se situent de ce point qui, pour venir ici en tiers, est aussi bien premier ou second.

A qui échoué-je cette année de faire sentir que le bain de Jouvence dont le mathème dit logique a retrouvé pour nous sa prise et sa vigueur, ce sont ces paradoxes pas seulement rafraîchis d'être promus en de nouveaux termes par un Russell, mais encore inédits de provenir du dire de Cantor ?

Irai-je à parler de la « pulsion génitale » comme du cata-logue des pulsions pré-génitales en tant qu'elles ne se contiennent pas elles-mêmes, mais qu'elles ont leur cause ailleurs, soit dans cet Autre à quoi la « génitalité » n'a accès qu'à ce qu'il prenne « barre » sur elle de la division qui s'effectue de son passage au signifiant majeur, le phallus ?

Et pour le transfini de la demande, soit la ré-pétition, reviendrai-je sur ce qu'elle n'a d'autre horizon que de donner corps à ce que le deux ne soit pas moins qu'elle inaccessible à seulement partir de l'un qui ne serait pas celui de l'ensemble vide ?

Je veux ici marquer qu'il n'y a là que recueil, – sans cesse alimenté du témoignage que m'en donnent ceux-là bien sûr dont j'ouvre l'oreille –, recueil de ce que chacun peut aussi bien que moi et eux tenir de la bouche même des analysants pour peu qu'il se soit autorisé à prendre la place de l'analyste.

Que la pratique avec les ans m'ait permis d'en faire dits et redits, édits, dédits, c'est bien la bulle dont tous les hommes se font la place qu'ils méritent dans d'autres discours que celui que je propose.

A s'y faire d'race guidants à qui s'en remettent des guidés, pédants... (cf. plus haut).

Au contraire dans l'accession au lieu d'où se profère ce que j'énonce, la condition tenue d'origine pour première, c'est d'être l'analysé, soit ce qui résulte de l'analysant.

Encore me faut-il pour m'y maintenir au vif de ce qui m'y autorise, ce procès toujours le recommencer.

Où se saisit que mon discours est par rapport aux autres à contre-pente, ai-je dit déjà, et se confirme mon exigence de la double boucle pour que l'ensemble s'en ferme.

Ceci autour d'un trou de ce réel dont s'annonce ce dont après-coup il n'y a pas de plume qui ne se trouve témoigner : qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Ainsi s'explique ce mi-dire dont nous venons à bout, celui par quoi *la* femme de toujours serait leurre de vérité. Fasse le ciel enfin rompu de la voie que nous ouvrons lactée, que certaines de n'être pastoutes, pour l'hommodit en viennent à faire l'heure du réel. Ce qui ne serait pas forcément plus désagréable qu'avant.

Ça ne sera pas un progrès, puisqu'il n'y en a pas qui ne fasse regret, regret d'une perte. Mais qu'on en *rie*, la langue que je sers s'y trouverait refaire le joke de Démocrite sur le μηδεν : à l'extraire par chute du μη de la (négation) du rien qui semble l'appeler, telle notre bande le fait d'elle-même à sa rescousse.

Démocrite en effet nous fit cadeau de l'ἄτομος du réel radical, à en élider le « pas », μή, mais dans sa subjonctivité, soit ce modal dont la demande refait la considération. Moyennant quoi le δέν fut bien le passager clandestin dont le clam fait maintenant notre destin.

Pas plus matérialiste en cela que n'importe qui de sensé, que moi ou que Marx par exemple. Pour Freud je n'en jurerais pas : qui sait la graine de mots ravis qui a pu lever dans son âme d'un pays où la Kabbale cheminait.

A toute matière, il faut beaucoup d'esprit, et de son cru, car sans cela d'où lui viendrait-il ? C'est ce que Freud a senti, mais non sans le regret dont je parlais plus haut.

Je ne déteste donc pas du tout certains symptômes, liés à l'intolérable de la vérité freudienne.

Ils la confirment, et même à croire prendre force de moi. Pour reprendre une ironie de Poincaré sur Cantor, mon discours n'est pas stérile, il engendre l'antinomie, et même mieux : il se démontre pouvoir se soutenir même de la psychose.

Plus heureux que Freud qui, pour en aborder la structure, a dû recourir à l'épave des Mémoires d'un défunt, c'est d'une reprise de ma parole que naît mon Schreber (et même ici biprésident, aigle à deux têtes).

Mauvaise lecture de mon discours sans doute, c'en est une bonne : c'est le cas de toutes : à l'usage. Qu'un analysant en arrive tout animé à sa séance, suffit pour qu'il enchaîne tout droit sur sa matière œdipienne, – comme de partout m'en revient le rapport.

Évidemment mon discours n'a pas toujours des rejets aussi heureux. Pour le prendre sous l'angle de l'« influence » chère aux thèses universitaires, cela semble pouvoir aller assez loin, au regard notamment d'un tourbillon de sémantophilie dont on le tiendrait pour précédent, alors d'une forte priorité c'est ce que je centrerais du mot-valise... On movalise depuis un moment à perte de vue et ce n'est hélas ! pas sans m'en devoir un bout.

Je ne m'en console ni ne m'en désole. C'est moins déshonorant

pour le discours analytique que ce qui se produit de la formation des sociétés de ce nom. Là, c'est de tradition le philistinisme qui donne le ton, et les récentes sorties contre les sursauts de la jeunesse ne font rien de plus que s'y conformer.

Ce que je dénonce, c'est que tout est bon aux analystes de cette filière pour se défiler d'un défi dont je tiens qu'ils prennent existence, – car c'est là fait de structure à les déterminer.

Le défi, je le dénote de l'abjection. On sait que le terme d'absolu a hanté le savoir et le pouvoir, – dérisoirement il faut le dire : là semblait-il, restait espoir, que les saints ailleurs représentent. Il faut en déchanter. L'analyste déclare forfait.

Quant à l'amour dont le surréalisme voudrait que les mots le fassent, est-ce à dire que ça en reste là ? Il est étrange que ce que l'analyse y démontre de recel, n'y ait pas fait jaillir ressource de semblant.

Pour terminer selon le conseil de Fenouillard concernant la limite,

je salue Henri-Rousselle dont à prendre ici occasion, je n'oublie pas qu'il m'offre lieu à, ce jeu du dit au dire, en faire démonstration clinique. Où mieux ai-je fait sentir qu'à l'impossible à dire se mesure le réel – dans la pratique ?

et date la chose de :

Belœil, le 14 juillet 72

Belœil où l'on peut penser que Charles Ier quoique pas de ma ligne, m'a fait défaut, mais non, qu'on le sache, Coco, forcément Belœil, d'habiter l'auberge voisine, soit l'ara tricolore que sans avoir à explorer son sexe, j'ai dû classer comme hétéro –, de ce qu'on le dise être parlant.

Avis au lecteur japonais

Qu'on me traduise en japonais, me laisse perplexe. Parce que c'est une langue dont je me suis approché : à la mesure de mes moyens.

J'en ai pris une haute idée. J'y reconnais la perfection qu'elle prend de supporter un lien social très raffiné dans son discours.

Ce lien, c'est celui même que mon ami Kojève, l'homme le plus libre que j'aie connu, désignait du : snobisme.

C'était là chez lui fait d'humour, et fort loin de l'humeur qu'on se croit en devoir de montrer quant à ce mode d'être, au nom de l'humain.

Plutôt nous avertissait-il (j'entends : nous, les Occidentaux) que ce fût à partir du snobisme qu'une chance nous restât d'accéder à la chose japonaise sans en être trop indignes, – qu'il y avait au Japon matière plus sûre que chez nous à justifier ledit mode.

Note marginale : ce que j'avance ainsi, certains en France le rapprocheraient sans doute de cet *Empire des signes* dont Barthes nous a ravis, pour peu qu'ils en aient vent. Que ceux qui au Japon se sont agacés de cette bluette étonnante, me fassent confiance : je n'en ferai part qu'à ceux qui ne peuvent pas confondre.

Ceci dit, du Japon je n'attends rien. Et le goût que j'ai pris de ses usages, voire de ses beautés, ne me fait pas en attendre plus.

Notamment pas d'y être entendu.

Ce n'est certes pas que les Japonais ne tendent l'oreille à tout ce qui peut s'élucubrer de discours dans le monde. Ils traduisent, traduisent, traduisent tout ce qui en paraît de lisible : et ils en ont bien besoin. Autrement ils n'y croiraient pas : comme ça, ils se rendent compte.

Seulement voilà : dans mon cas, la situation est pour eux différente. Justement parce que c'est la même que la leur : si je ne peux pas y croire, c'est dans la mesure où ça me concerne. Mais ceci ne constitue, entre les Japonais et moi, pas un facteur commun.

J'essaie de démontrer à des « maîtres », à des universitaires, voire à des hystériques, qu'un autre discours que le leur vient d'apparaître. Comme il n'y a que moi pour le tenir, ils pensent en être bientôt débarrassés à me l'attribuer, moyennant quoi j'ai foule à m'écouter.

Foule qui se leurre, car c'est le discours du psychanalyste, lequel ne m'a pas attendu pour être dans la place.

Mais ça ne veut pas dire que les psychanalystes le savent. On n'entend pas le discours dont on est soi-même l'effet.

Note marginale : ça se peut quand même. Mais alors on se fait expulser par ce qui fait corps de ce discours. Ça m'est donc arrivé.

Je reprends de cette note : les Japonais ne s'interrogent pas sur leur discours ; ils le retraduisent, et dans ceux mêmes que je viens de dire. Ils le font avec fruit, entre autres du côté du Nobel.

Toujours le snobelisme.

Que peut dès lors leur faire le fait de mes difficultés avec un discours des psychanalystes auquel personne d'entre eux que j'aie rencontré ne s'est jamais intéressé ? Sinon au titre de l'ethnologie de la peuplade américaine, où ça n'apparaît que comme détail.

L'inconscient, (– pour savoir ce que c'est, lire le discours que ces *Écrits* consignent pour être celui de Rome –), l'inconscient, dis-je, est structuré comme un langage.

C'est ce qui permet à la langue japonaise d'en colmater les formations si parfaitement que j'ai pu assister à la *découverte* par une Japonaise de ce que c'est qu'un mot d'esprit : une Japonaise adulte.

D'où se prouve que le mot d'esprit est au Japon la dimension même du discours le plus commun, et c'est pourquoi personne qui habite cette langue, n'a besoin d'être psychanalysé, sinon pour régulariser ses relations avec les machines-à-sous, – voire avec des clients plus simplement mécaniques.

Pour les êtres vraiment parlants, l'*on-yomi* suffit à commenter le *kun-yomi*. La pince qu'ils font l'un avec l'autre, c'est le bien-être de ceux qu'ils forment à ce qu'ils en sortent aussi frais que gaufre chaude.

Tout le monde n'a pas le bonheur de parler chinois dans sa langue, pour qu'elle en soit un dialecte, ni surtout, – point plus fort –, d'en avoir pris une écriture à sa langue si étrangère que ça y rende tangible à chaque instant la distance de la pensée, soit de l'inconscient, à la parole. Soit l'écart si scabreux à dégager dans les

langues internationales, qui se sont trouvées pertinentes pour la psychanalyse.

Si je ne craignais le malentendu, je dirais que pour qui parle japonais, c'est performance usuelle que de dire la vérité *par* le mensonge, c'est-à-dire *sans être* un menteur.

On m'a demandé une préface pour mon édition japonaise. J'y dis ce que je pense pour ce dont, quant au Japon, je n'ai aucune idée, à savoir : ce qu'est le public.

De sorte que j'ai envie de l'inviter à fermer mon livre, sitôt cette préface lue ! J'aurais l'espoir de lui laisser un souvenir indulgent.

Je tremble qu'il poursuive, dans le sentiment où je suis de n'avoir jamais eu, dans son pays, de « communication » qu'à ce qu'elle s'opère du discours scientifique, ici je veux dire : par le moyen du tableau noir.

C'est une « communication », qui n'implique pas que plus d'un y comprenne ce qui s'y agite, voire même qu'il y en ait un.

Le discours de l'analyste n'est pas le scientifique. La communication y répercute un sens. Mais le sens d'un discours ne se procure jamais que d'un autre.

Maintenant imaginons qu'au Japon comme ailleurs, le discours analytique devienne nécessaire pour que subsistent les autres, je veux dire : pour que l'inconscient renvoie leur sens. Telle qu'y est faite la langue, on n'aurait à ma place besoin que d'un stylo. Moi, pour la tenir, cette place, il me faut un style.

Ce qui ne se traduit pas, hors l'histoire d'où je parle.

Ce 27 janvier 1972



VIII

Postface au Séminaire XI

Ainsi se lira – ce bouquin je parie.

Ce ne sera pas comme mes *Écrits* dont le livre s'achète : dit-on, mais c'est pour ne pas le lire.

Ce n'est pas à prendre pour l'accident, de ce qu'ils soient difficiles. En écrivant *Écrits* sur l'enveloppe du recueil, c'est ce que j'entendais moi-même m'en promettre : un écrit à mon sens est fait pour ne pas se lire.

C'est que ça dit autre chose.

Quoi ? Comme c'est où j'en suis de mon présent dire, je prends ici cas de l'illustrer, selon mon usage.

Ce qu'on vient de lire, au moins est-ce supposé de ce que je le postface, n'est donc pas un écrit.

Une transcription, voilà un mot que je découvre grâce à la modestie de J.-A. M., Jacques-Alain, Miller du nom : ce qui se lit passe-à-travers l'écriture en y restant indemne.

Or ce qui se lit, c'est de ça que je parle, puisque ce que je dis est voué à l'inconscient, soit à ce qui se lit avant tout.

Faut-il que j'insiste ? – Naturellement : puisque ici je n'écris pas. A le faire, je posteffacerais mon séminaire, je ne le postfacerais pas.

J'insisterai, comme il faut pour que ça se lise.

Mais j'ai encore à rendre à l'auteur de ce travail de m'avoir convaincu, – de m'en témoigner son cours durant –, que ce qui se lit de ce que je dis, ne se lit pas moins de ce que je le dise. L'accent à mettre étant sur le dire, car le *je* peut bien encore courir.

Bref qu'il pourrait y avoir profit pour ce qui est de faire consistant le discours analytique, à ce que je me fie à ce qu'on me relise. Le

mettre à l'heure de ma venue à l'École normale n'étant là que prendre note de la fin de mon désert.

On ne peut douter par le temps que j'y mis de ce que l'issue me déplaise que j'ai qualifiée de poubellication. Mais qu'on p'oublie ce que je dis au point d'y mettre le tour universitaire, vaut bien que j'en marque ici l'incompatibilité.

Poser l'écrit comme je le fais, qu'on remarque qu'à la pointe c'est acquis, voire qu'on en fera son statut. Y serais-je pour un peu, n'empêcherait pas que ce fut établi bien avant mes trouvailles, puisque après tout l'écrit comme pas-à-lire, c'est Joyce qui l'introduit, je ferais mieux de dire : l'intraduit, car à faire du mot traite au-delà des langues, il ne se traduit qu'à peine, d'être partout également peu à lire.

Moi cependant vu à qui je parle, j'ai à ôter de ces têtes ce qu'elles croient tenir de l'heure de l'école, dite sans doute maternelle de ce qu'on y possède à la dématernalisation : soit qu'on apprenne à lire en s'alphabêtissant. Comme si l'enfant à savoir lire d'un dessin que c'est la girafe, d'un autre que c'est guenon qui est à dire n'apprenait pas seulement que le G dont les deux s'écrivent, n'a rien à faire de se lire puisqu'il n'y répond pas.

Que ce qui se produit dès lors d'*anorthographie* ne soit jugeable qu'à prendre la fonction de l'écrit pour un mode autre du parlant dans le langage, c'est où l'on gagne dans le bricolage soit petit à petit, mais ce qui irait plus vite à ce qu'on sache ce qu'il en est.

Ça ne serait déjà pas mal que se lire s'entendît comme il convient, là où on a le devoir d'interpréter. Que ce soit la parole où ne se lise pas ce qu'elle dit, voilà pourtant ce dont l'analyste sursaute passé le moment où il se poussah, ah ! à se donner de l'écoute jusqu'à ne plus tenir debout.

Intention, défi on se défile, défiant on se défend, refoule, renâcle, tout lui sera bon pour ne pas entendre que le « pourquoi me mens-

tu à me dire le vrai ? » de l'histoire qu'on dit juive de ce que c'y soit le moins bête qui parle n'en dit pas moins que c'est de n'être pas un livre de lecture que l'indicateur des chemins de fer est là le recours par quoi se lit Lemberg au lieu de Cracovie – ou bien encore que ce qui tranche en tout cas la question, c'est le billet que délivre la gare.

Mais la fonction de l'écrit ne fait pas alors l'indicateur, mais la voie même du chemin de fer. Et l'objet *(a)* tel que je l'écris c'est lui le rail par où en vient au plus-de-jouir ce dont s'habite, voire s'abrite la demande à interpréter.

Si du butinage de l'abeille je lis sa part dans la fertilité des plantes phanérogames, si j'augure du groupe plus ras-de-terre à se faire vol d'hirondelles la fortune des tempêtes, – c'est bien de ce qui les porte au signifiant de ce fait que je parle, que j'ai à rendre compte.

Souvenir ici de l'impudence qu'on m'imputa pour ces écrits d'avoir du mot fait ma mesure. Une Japonaise en était hors-de-soi, ce dont je m'étonnai.

C'est que je ne savais pas, bien que propulsé, justement par ses soins, là où s'habite sa langue, que ce lieu pourtant je ne le tâtais que du pied. Je n'ai compris que depuis ce que le sensible y reçoit de cette écriture qui de l'*on-yomi* au *kun-yomi* répercute le signifiant au point qu'il s'en déchire de tant de réfractions, à quoi le journal le moindre, le panonceau au carrefour satisfont et appuient. Rien n'aide autant à refaire des rayons qui ruisselant d'autant de vannes, ce qui de la source par Amaterasu vint au jour.

C'est au point que je me suis dit que l'être parlant par là peut se soustraire aux artifices de l'inconscient qui ne l'atteignent pas de s'y fermer. Cas limite à me confirmer.

Vous ne comprenez pas stécriture. Tant mieux, ce vous sera raison de l'expliquer. Et si ça reste en plan, vous en serez quitte pour l'embarras. Voyez, pour ce qui m'en reste, moi j'y survis.

Encore faut-il que l'embarras soit sérieux pour que ça compte. Mais vous pouvez pour ça me suivre : n'oubliez pas que j'ai rendu ce

mot à son sort dans mon séminaire sur l'angoisse, soit l'année d'avant ce qui vient ici. C'est vous dire qu'on ne s'en débarrasse si facilement que de moi.

En attendant que l'échelle vous soit propice de ce qui se lit ici : je ne vous y fais pas monter pour en redescendre.

Ce qui me frappe quand je relis ce qui fut ma parole c'est la sûreté qui me préserva de faire bêtise au regard de ce qui me vint depuis.

Le risque à chaque fois me paraît entier et c'est ce qui me fait fatigue. Que J.-A. M. me l'ait épargné, me laisse à penser que ce ne sera rien pour vous, mais aussi bien me fait croire que si j'en réchappe, c'est que d'écrit j'ai plus que je n'écrois.

Rappelons pour nous qui nous écroyons moins qu'au Japon, ce qui s'impose du texte de la Genèse, c'est que d'*ex nihilo* rien ne s'y crée que du signifiant. Ce qui va de soi puisqu'en effet ça ne vaut pas plus.

L'inconvénient est qu'en dépende l'existence, soit ce dont seul le dire est témoin.

Que Dieu s'en prouve eût dû depuis longtemps le remettre à sa place. Soit celle dont la Bible pose que ce n'est pas mythe, mais bien histoire, on l'a marqué, et c'est en quoi l'évangile selon Marx ne se distingue pas de nos autres.

L'affreux est que le rapport dont se fomente toute la chose, ne concerne rien que la jouissance et que l'interdit qu'y projette la religion faisant partage avec la panique dont procède à cet endroit la philosophie, une foule de substances en surgissent comme substituts à la seule propre, celle de l'impossible à ce qu'on en parle, d'être le réel.

Cette « stance-par-en-dessous » ne se pourrait-il qu'elle se livrât plus accessible de cette forme pour ou l'écrit déjà du poème fait le dire le moins bête ?

Ceci ne vaut-il pas la peine d'être construit, si c'est bien ce que je présume de terre promise à ce discours nouveau qu'est l'analyse ?

Non pas que puisse s'en attendre jamais ce rapport dont je dis que c'est l'absence qui fait l'accès du parlant au réel.

Mais l'artifice des canaux par où la jouissance vient à causer ce qui se lit comme le monde, voilà, l'on conviendra, ce qui vaut que ce qui s'en lit, évite l'onto-, Toto prend note, l'onto-, voire l'onto-tautologie.

Pas moins qu'ici.

Le 1er janvier 1973

Télévision

Celui qui m'interroge
sait aussi me lire. – J. L.[1]

I

– Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel. S (Ⱥ)

J'avouerai donc avoir tenté de répondre à la présente comédie et que c'était bon pour le panier.

Raté donc, mais par là même réussi au regard d'une erreur, ou pour mieux dire : d'un errement.

Celui-ci sans trop d'importance, d'être d'occasion. Mais d'abord, lequel ?

L'errement consiste en cette idée de parler pour que des idiots me comprennent.

Idée qui me touche si peu naturellement qu'elle n'a pu que m'être suggérée. Par l'amitié. Danger.

Car il n'y a pas de différence entre la télévision et le public devant lequel je parle depuis longtemps, ce qu'on appelle mon séminaire. Un regard

1. Le texte était paru précédé d'un avertissement : « 1. "Une émission sur Jacques Lacan", souhaitait le Service de la recherche de l'ORTF. Seul fut émis le texte ici publié. Diffusion en deux parties sous le titre *Psychanalyse*, annoncée pour la fin janvier. Réalisateur : Benoît Jacquot. 2. J'ai demandé à celui qui vous répondait de cribler ce que j'entendais de ce qu'il me disait. Le fin est recueilli dans la marge, en guise de *manuductio*. – J.-A. Miller, Noël 1973 » (2000).

dans les deux cas : à qui je ne m'adresse dans
$(a \lozenge \$)$ aucun, mais au nom de quoi je parle.

Qu'on ne croie pas pour autant que j'y parle à la cantonade. Je parle à ceux qui s'y connaissent, aux non-idiots, à des analystes supposés.

L'expérience prouve, même à s'en tenir à l'attroupement, prouve que ce que je dis intéresse bien plus de gens que ceux qu'avec quelque raison je suppose analystes. Pourquoi dès lors parlerais-je d'un autre ton ici qu'à mon séminaire ?

Outre qu'il n'est pas invraisemblable que j'y suppose aussi des analystes à m'entendre.

J'irais plus loin : je n'attends rien de plus des
$\frac{a}{S_2}$ analystes supposés, que d'être cet objet grâce à quoi ce que j'enseigne n'est pas une auto-analyse. Sans doute sur ce point n'y a-t-il que d'eux, de ceux qui m'écoutent, que je serai entendu. Mais même à ne rien entendre, un analyste tient ce rôle que je viens de formuler, et la télévision le tient dès lors aussi bien que lui.

J'ajoute que ces analystes qui ne le sont que d'être objet – objet de l'analysant –, il arrive que je m'adresse à eux, non que je leur parle, mais que je
$S_1 \rightarrow S_2$ parle d'eux : ne serait-ce que pour les troubler. Qui sait ? Ça peut avoir des effets de suggestion.

Le croira-t-on ? Il y a un cas où la suggestion ne peut rien : celui où l'analyste tient son défaut de l'autre, de celui qui l'a mené jusqu'à la « passe » comme je dis, celle de se poser en analyste.

Heureux les cas où passe fictive pour formation inachevée : ils laissent de l'espoir.

II

– Il me semble, cher docteur, que je n'ai pas ici à rivaliser d'esprit avec vous... mais seulement à vous donner lieu de répondre. Aussi vous n'aurez de moi que les questions les plus minces – élémentaires, voir vulgaires. Je vous lance : « L'inconscient – drôle de mot ! »

– Freud n'en a pas trouvé de meilleur, et il n'y a pas à y revenir. Ce mot a l'inconvénient d'être négatif, ce qui permet d'y supposer n'importe quoi au monde, sans compter le reste. Pourquoi pas ? A chose inaperçue, le nom de « partout » convient aussi bien que de « nulle part ».

C'est pourtant chose fort précise.

Il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant. Chez les autres, qui n'ont d'être qu'à ce qu'ils soient nommés bien qu'ils s'imposent du réel, il y a de l'instinct, soit le savoir qu'implique leur survie. Encore n'est-ce que pour notre pensée, peut-être là inadéquate.

« La condition de l'inconscient, c'est le langage »...

Restent les animaux en mal d'homme, dits pour cela d'hommestiques, et que pour cette raison parcourent des séismes, d'ailleurs fort courts, de l'inconscient.

L'inconscient, ça parle, ce qui le fait dépendre du langage, dont on ne sait que peu : malgré ce que je désigne comme linguisterie pour y grouper ce qui prétend, c'est nouveau, intervenir chez les hommes au nom de la linguistique. La linguistique étant la science qui s'occupe de lalangue, que j'écris en un seul mot d'y spécifier son objet, comme il se fait de toute autre science.

... lequel ex-siste à lalangue :

hypothèse analytique.

Cet objet pourtant est éminent, de ce que ce soit à lui que se réduise plus légitimement qu'à tout autre la notion même aristotélicienne de sujet. Ce qui permet d'instituer l'inconscient de l'ex-sistence d'un autre sujet à l'âme. A l'âme comme supposition de la somme de ses fonctions au corps. Ladite plus problématique, malgré que ce soit de la même voix d'Aristote à Uexküll, et qu'elle reste ce que les biologistes supposent encore, qu'ils le veuillent ou pas.

i(a)

La pensée n'a à l'âme-corps qu'un rapport d'ex-sistence.

En fait le sujet de l'inconscient ne touche à l'âme que par le corps, d'y introduire la pensée : cette fois de contredire Aristote. L'homme ne pense pas avec son âme, comme l'imagine le Philosophe. Il pense de ce qu'une structure, celle du langage – le mot le comporte – de ce qu'une structure découpe son corps, et qui n'a rien à faire avec l'anatomie. Témoin l'hystérique. Cette cisaille vient à l'âme avec le symptôme obsessionnel : pensée dont l'âme s'embarrasse, ne sait que faire.

Le peu que la réalité tient du réel

La pensée est dysharmonique quant à l'âme. Et le νοῦς grec est le mythe d'une complaisance de la pensée à l'âme, d'une complaisance qui serait conforme au monde, au monde *(Umwelt)* dont l'âme est tenue pour responsable, alors qu'il n'est que le fantasme dont se soutient une pensée, « réalité » sans doute, mais à entendre comme grimace du réel.

– Il reste qu'on vient à vous, psychanalyste, pour, dans ce monde que vous réduisez au fantasme, aller mieux. La guérison, c'est aussi un fantasme ?

– La guérison, c'est une demande qui part de la voix du souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée. L'étonnant est qu'il y ait réponse, et

que de tout temps la médecine ait fait mouche par des mots.

Pouvoir des mots

Comme était-ce avant que fût repéré l'inconscient ? Une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer : c'est ce qu'on peut en déduire.

– L'analyse ne se distinguerait donc de la thérapie que d'« être éclairée » ? Ce n'est pas ce que vous voulez dire. Permettez que je formule ainsi la question : « Psychanalyse et psychothérapie, toutes deux n'agissent que par des mots. Elles s'opposent cependant. En quoi ?

– Par le temps qui court, il n'est pas de psychothérapie dont on n'exige qu'elle soit d'« inspiration psychanalytique ». Je module la chose pour les guillemets qu'elle mérite. La distinction maintenue là, serait-elle seulement de ce qu'on n'y aille pas au tapis... au divan veux-je dire ?

Ça met le pied à l'étrier aux analystes en mal de passe dans les « sociétés », mêmes guillemets, qui, pour n'en rien vouloir savoir, je dis : de la passe, y suppléent par des formalités de grade, fort élégantes pour y établir stablement ceux qui y déploient plus d'astuce dans leurs rapports que dans leur pratique.

C'est pourquoi je vais produire ce dont cette pratique prévaut dans la psychothérapie.

Dans la mesure où l'inconscient y est intéressé, il y a deux versants que livre la structure, soit le langage.

Il n'est structure que de langage.

Le versant du sens, celui dont on croirait que c'est celui de l'analyse qui nous déverse du sens à flot pour le bateau sexuel.

Il est frappant que ce sens se réduise au non-sens : au non-sens du rapport sexuel, lequel est

« Il n'y a pas de rapport sexuel. »

patent depuis toujours dans les dits de l'amour. Patent au point d'être hurlant : ce qui donne une haute idée de l'humaine pensée.

Encore y a-t-il du sens qui se fait prendre pour le bon sens, qui par-dessus le marché se tient pour le sens commun. C'est le sommet du comique, à ceci près que le comique ne va pas sans le savoir du non-rapport qui est dans le coup, le coup du sexe. D'où notre dignité prend son relais, voire sa relève.

Le bon sens représente la suggestion, la comédie le rire. Est-ce à dire qu'ils suffisent, outre qu'ils soient peu compatibles ? C'est là que la psychothérapie, quelle qu'elle soit, tourne court, non qu'elle n'exerce pas quelque bien, mais qui ramène au pire.

D'où l'inconscient, soit l'insistance dont se manifeste le désir, ou encore la répétition de ce qui

$d \rightarrow (\$ \lozenge D)$

s'y demande, – n'est-ce pas là ce qu'en dit Freud du moment même qu'il le découvre ?

d'où l'inconscient, si la structure qui se reconnaît de faire le langage dans lalangue, comme je le dis, le commande bien,

nous rappelle qu'au versant du sens qui dans la parole nous fascine – moyennant quoi à cette parole l'être fait écran, cet être dont Parménide imagine la pensée –,

nous rappelle qu'au versant du sens, je conclus, l'étude du langage oppose le versant du signe.

Comment même le symptôme, ce qu'on appelle tel dans l'analyse, n'a-t-il pas là tracé la voie ? Cela jusqu'à Freud qu'il a fallu pour que, docile à l'hystérique, il en vienne à lire les rêves, les lapsus, voire les mots d'esprit, comme on déchiffre un message chiffré.

– Prouvez que c'est bien là ce que dit Freud, et tout ce qu'il dit.

– Qu'on aille aux textes de Freud répartis sur ces trois chefs – les titres en sont maintenant triviaux –, pour s'apercevoir qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un déchiffrage de dit-mension signifiante pure.

A savoir que l'un de ces phénomènes est naïvement articulé : articulé veut dire verbalisé, naïvement selon la logique vulgaire, l'emploi de lalangue simplement reçu.

Puis que c'est à progresser dans un tissu d'équivoques, de métaphores, de métonymies, que Freud évoque une substance, un mythe fluidique qu'il intitule de la *libido*.

La pratique de Freud

Mais ce qu'il opère réellement, là sous nos yeux fixés au texte, c'est une traduction dont se démontre que la jouissance que Freud suppose au terme de processus primaire, c'est dans les défilés logiques où il nous mène avec tant d'art qu'elle consiste proprement.

$\frac{S}{s}$

Il n'est que de distinguer, ce à quoi était parvenue dès longtemps la sagesse stoïcienne, le signifiant du signifié (pour en traduire les noms latins comme Saussure), et l'on saisit l'apparence là de phénomènes d'équivalence dont on comprend qu'ils aient à Freud pu figurer l'appareil de l'énergétique.

Il y a un effort de pensée à faire pour que s'en fonde la linguistique. De son objet, le signifiant. Pas un linguiste qui ne s'attache à le détacher comme tel, et du sens notamment.

J'ai parlé de versant du signe pour en marquer l'association au signifiant. Mais le signifiant en diffère en ceci que la batterie s'en donne déjà dans lalangue.

Parler de code ne convient pas, justement de supposer un sens.

Lalangue est la condition du sens.

La batterie signifiante de lalangue ne fournit que le chiffre du sens. Chaque mot y prend selon le contexte une gamme énorme, disparate, de sens, sens dont l'hétéroclite s'atteste souvent au dictionnaire.

Ce n'est pas moins vrai pour des membres entiers de phrases organisées. Telle cette phrase : les non-dupes errent, dont je m'arme cette année.

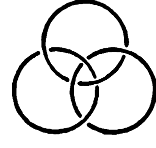
L'objet (a)

Sans doute la grammaire y fait-elle butée de l'écriture, et pour autant témoigne-t-elle d'un réel, mais d'un réel, on le sait, qui reste énigme, tant qu'à l'analyse n'en saille pas le ressort pseudo-sexuel : soit le réel qui, de ne pouvoir que mentir au partenaire, s'inscrit de névrose, de perversion ou de psychose.

« Je ne l'aime pas », nous apprend Freud, va loin dans la série à s'y répercuter.

Suffit-il d'un signifiant pour fonder le signifiant Un ?

En fait, c'est de ce que tout signifiant, du phonème à la phrase, puisse servir de message chiffré (personnel, disait la radio pendant la guerre) qu'il se dégage comme objet et qu'on découvre que c'est lui qui fait que dans le monde, monde de l'être parlant, il y a de l'Un, c'est-à-dire de l'élément, le στοιχεῖον du grec.



Ce que Freud découvre dans l'inconscient, je n'ai tout à l'heure pu qu'inviter à ce qu'on aille voir dans ses écrits si je dis juste, c'est bien autre chose que de s'apercevoir qu'en gros on peut donner un sens sexuel à tout ce qu'on sait, pour la raison que connaître prête à la métaphore bien connue de toujours (versant de sens que Jung exploita). C'est le réel qui permet de dénouer effectivement ce dont le symptôme consiste, à savoir un nœud de signifiants. Nouer et dénouer n'étant pas ici des métaphores, mais bien à prendre

comme ces nœuds qui se construisent réellement à faire chaîne de la matière signifiante.

Car ces chaînes ne sont pas de sens mais de jouis-sens, à écrire comme vous voulez conformément à l'équivoque qui fait la loi du signifiant.

Je pense avoir donné une autre portée que ce qui traîne de confusion courante, au recours qualifié de la psychanalyse.

III

– *Les psychologues, les psychothérapeutes, les psychiatres, tous les travailleurs de la santé mentale – c'est à la base, et à la dure, qu'ils se coltinent toute la misère du monde. Et l'analyste, pendant ce temps ?*

– Il est certain que se coltiner la misère, comme vous dites, c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester.

$$\begin{array}{ccc} S_1 & \rightarrow & S_2 \\ \uparrow & & \downarrow \\ \$ & & a \end{array}$$

Rien que dire ceci, me donne position – que certains situeront de réprouver la politique. Ce que, quant à moi, je tiens pour quiconque exclu.

Au reste les psycho- quels qu'ils soient, qui s'emploient à votre supposé coltinage, n'ont pas à protester, mais à collaborer. Qu'ils le sachent ou pas, c'est ce qu'ils font.

C'est bien commode, me fais-je rétorsion trop facile, bien commode cette idée de discours, pour réduire le jugement à ce qui le détermine. Ce qui me frappe, c'est qu'en fait on ne trouve pas mieux à m'opposer, on dit : intellectualisme. Ce qui ne fait pas le poids, s'il s'agit de savoir qui a raison.

Ce d'autant moins qu'à rapporter cette misère au discours du capitaliste, je dénonce celui-ci.

J'indique seulement que je ne peux le faire sérieusement, parce qu'à le dénoncer je le renforce, – de le normer, soit de le perfectionner.

J'interpole ici une remarque. Je ne fonde pas cette idée de discours sur l'ex-sistence de l'inconscient. C'est l'inconscient que j'en situe, – de n'exsister qu'à un discours.

Ce n'est qu'au discours analytique qu'ex-siste l'inconscient comme freudien...

Vous l'entendez si bien qu'à ce projet dont j'ai avoué le vain essai, vous annexiez une question sur l'avenir de la psychanalyse.

L'inconscient en ex-siste d'autant plus qu'à ne s'attester en clair que dans le discours de l'hystérique, partout ailleurs il n'y en a que greffe : oui, si étonnant que cela paraisse, même dans le discours de l'analyste où ce qu'on en fait, c'est culture.

... qu'auparavant on écoutait, mais comme autre chose.

Ici parenthèse, l'inconscient implique-t-il qu'on l'écoute ? A mon sens, oui. Mais il n'implique sûrement pas sans le discours dont il ex-siste qu'on l'évalue comme savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge, ce qui ne l'empêche pas de travailler (dans le rêve par exemple). Disons que c'est le travailleur idéal, celui dont Marx a fait la fleur de l'économie capitaliste dans l'espoir de lui voir prendre le relais du discours du maître : ce qui est arrivé en effet, bien que sous une forme inattendue. Il y a des surprises en ces affaires de discours, c'est même là le fait de l'inconscient.

C'est un savoir qui travaille...

... sans maître : $S_2//S_1$.

Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse. Il vaut d'être porté à la hauteur des plus fondamentaux parmi les liens qui restent pour nous en activité.

– Mais de ce qui fait lien social entre les analystes, vous êtes vous-même, n'est-ce pas, exclu...

– La Société, – dite internationale, bien que ce soit un peu fictif, l'affaire s'étant longtemps réduite à être familiale –, je l'ai connue encore aux mains de la descendance directe et adoptive de Freud : si j'osais – mais je préviens qu'ici je suis juge et partie, donc partisan –, je dirais que c'est actuellement une société d'assistance mutuelle contre le discours analytique. La SAMCDA.

Sacrée SAMCDA !

Ils ne veulent donc rien savoir du discours qui les conditionne. Mais ça ne les en exclut pas : bien loin de là, puisqu'ils fonctionnent comme analystes, ce qui veut dire qu'il y a des gens qui s'analysent *avec* eux.

A ce discours donc, ils satisfont, même si certains de ses effets sont par eux méconnus. Dans l'ensemble la prudence ne leur manque pas ; et même si ce n'est pas la vraie, ça peut être la bonne.

Au reste, c'est pour eux qu'il y a des risques.

Venons-en donc au psychanalyste et n'y allons pas par quatre chemins. Ils nous mèneraient tous aussi bien là où je vais dire.

C'est qu'on ne saurait mieux le situer objectivement que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint.

Un saint durant sa vie n'impose pas le respect que lui vaut parfois une auréole.

Personne ne le remarque quand il suit la voie de Baltasar Gracian, celle de ne pas faire d'éclats, – d'où Amelot de La Houssaye a cru qu'il écrivait de l'homme de cour.

Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir.

L'objet (a) *incarné*

C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangetés des faits de saint.

Que ça ait effet de jouissance, qui n'en a le sens avec le joui ? Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. C'est même ce qui épate le plus dans l'affaire. Épate ceux qui s'en approchent et ne s'y trompent pas : le saint est le rebut de la jouissance.

Parfois pourtant a-t-il un relais, dont il ne se contente pas plus que tout le monde. Il jouit. Il n'opère plus pendant ce temps-là. Ce n'est pas que les petits malins ne le guettent alors pour en tirer des conséquences à se regonfler eux-mêmes. Mais le saint s'en fout, autant que de ceux qui voient là sa récompense. Ce qui est à se tordre.

Puisque se foutre aussi de la justice distributive, c'est de là que souvent il est parti.

A la vérité le saint ne se croit pas de mérites, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas de morale. Le seul ennui pour les autres, c'est qu'on ne voit pas où ça le conduit.

Moi, je cogite éperdument pour qu'il y en ait de nouveaux comme ça. C'est sans doute de ne pas moi-même y atteindre.

Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste, – ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour certains.

IV

– Depuis vingt ans que vous avez avancé votre formule, que l'inconscient est structuré comme un langage, on vous oppose, sous des formes diverses : « Ce ne sont là que – des mots, des mots, des mots. Et de ce qui ne s'embarrasse pas de mots, qu'en faites-vous ? Quid *de l'énergie psychique, ou de l'affect, ou de la pulsion ? »*

– Vous imitez là les gestes avec lesquels on feint un air de patrimoine dans la SAMCDA.

Parce que, vous le savez, au moins à Paris dans la SAMCDA, les seuls éléments dont on se sustente proviennent de mon enseignement. Il filtre de partout, c'est un vent, qui fait bise quand ça souffle trop fort. Alors on revient aux vieux gestes, on se réchauffe à se pelotonner en Congrès.

Parce que ce n'est pas un pied de nez que je sors comme ça aujourd'hui, histoire de faire rire à la télé, la SAMCDA. C'est expressément à ce titre que Freud a conçu l'organisation à quoi ce discours analytique, il le léguait.

Il savait que l'épreuve en serait dure, l'expérience de ses premiers suivants l'avait là-dessus édifié.

– Prenons d'abord la question de l'énergie naturelle.

– L'énergie naturelle, ça fait ballon pour exercices à démontrer que là aussi on a des idées. L'énergie, – c'est vous qui lui mettez la banderole de naturelle, parce que dans ce qu'ils disent, ça va de soi que c'est naturel : quelque chose de fait

pour la dépense, en tant qu'un barrage peut le retenir et le rendre utile. Seulement voilà, ce n'est pas parce que le barrage, ça fait décor dans un paysage, que c'est naturel, l'énergie.

Le mythe libidinal

Qu'une « force de vie » puisse constituer ce qui s'y dépense, c'est une grossière métaphore. Parce que l'énergie n'est pas une substance, qui par exemple se bonifie ou qui devient aigre en vieillissant –, c'est une constante numérique qu'il faut au physicien trouver dans ses calculs, pour pouvoir travailler.

Travailler de façon conforme à ce qui, de Galilée à Newton, s'est fomenté d'une dynamique purement mécanique : à ce qui fait le noyau de ce qu'on appelle plus ou moins proprement une physique, strictement vérifiable.

Sans cette constante qui n'est rien de plus qu'une combinaison de calcul, – plus de physique. On pense que les physiciens en prennent soin et qu'ils arrangent les équivalences entre masses, champs et impulsions pour qu'un chiffre puisse en sortir qui satisfasse au principe de la conservation de l'énergie. Encore faut-il que ce principe on puisse le poser, pour qu'une physique satisfasse à l'exigence d'être vérifiable : c'est un fait d'expérience mentale, comme s'exprimait Galilée. Ou, pour mieux dire : la condition que le système soit mathématiquement fermé prévaut même sur la supposition qu'il soit physiquement isolé.

Ce n'est pas de mon cru, cela. N'importe quel physicien sait de façon claire, c'est-à-dire prête à se dire, que l'énergie n'est rien que le chiffre d'une constance.

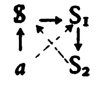
Pas moyen d'établir une énergétique de la jouissance.

Or ce qu'articule comme processus primaire Freud dans l'inconscient – ça, c'est de moi, mais qu'on y aille et on le verra –, ce n'est pas quelque chose qui se chiffre, mais qui se déchiffre. Je dis : la jouissance elle-même. Auquel cas elle ne fait pas énergie, et ne saurait s'inscrire comme telle.

Les schémas de la seconde topique par où Freud s'y essaie, le célèbre œuf de poule par exemple, sont un véritable pudendum et prêteraient à l'analyse, si l'on analysait le Père. Or je tiens pour exclu qu'on analyse le Père réel, et pour meilleur le manteau de Noé quand le Père est imaginaire.

De sorte que plutôt m'interrogé-je sur ce qui distingue le discours scientifique du discours hystérique où, il faut le dire, Freud, à recueillir son miel, n'y est pas pour rien. Car ce qu'il invente, c'est le travail des abeilles comme ne pensant, ne calculant, ne jugeant pas, soit ce qu'ici même j'ai relevé déjà, – quand après tout ce n'est peut-être pas là ce qu'en pense von Frisch.

Je conclus que le discours scientifique et le discours hystérique ont *presque* la même structure, ce qui explique l'erreur que Freud nous suggère de l'espoir d'une thermodynamique dont l'inconscient trouverait dans l'avenir de la science sa posthume explication.



On peut dire qu'après trois quarts de siècle il ne se dessine pas la plus petite indication d'une telle promesse, et même que l'idée recule de faire endosser le processus primaire par le principe qui, à se dire du plaisir, ne démontrerait rien, sinon que nous tenons à l'âme comme la tique à la peau d'un chien. Car cette fameuse moindre tension dont Freud articule le plaisir, qu'est-ce d'autre que l'éthique d'Aristote ?

Le Bien-dire ne dit pas où est le Bien.

Ce ne peut être le même hédonisme que celui dont les épicuriens se faisaient enseigne. Il fallait qu'ils eussent quelque chose de bien précieux à en abriter, de plus secret même que les stoïciens, pour de cette enseigne qui ne voudrait dire maintenant que psychisme, se faire injurier du nom de pourceaux.

Quoi qu'il en soit, je m'en suis tenu à Nicomaque et à Eudème, soit à Aristote, pour en diffé-

rencier vigoureusement l'éthique de la psychanalyse, – dont je frayai la voie toute une année.

L'histoire de l'affect que je négligerais, c'est le même tabac.

Qu'on me réponde seulement sur ce point : un affect, ça regarde-t-il le corps ? Une décharge d'adrénaline, est-ce du corps ou pas ? Que ça en dérange les fonctions, c'est vrai. Mais en quoi ça vient-il de l'âme ? C'est de la pensée que ça décharge.

Nulle harmonie de l'être dans le monde...

Alors ce qui est à peser, c'est si mon idée que l'inconscient est structuré comme un langage, permet de vérifier plus sérieusement l'affect, – que celle qui s'exprime de ce que ce soit un remue-ménage dont se produit un meilleur arrangement. Car c'est ça qu'on m'oppose.

... s'il parle.

Ce que je dis de l'inconscient va-t-il ou non plus loin que d'attendre que l'affect, telles les alouettes déjà rôties, vous tombe dans le bec, adéquat ? *Adaequatio*, plus bouffonne d'en remettre sur une autre bien tassée, à conjoindre cette fois *rei*, de la chose, à *affectus*, l'affect dont elle se recasera. Il a fallu arriver à notre siècle pour que des médecins produisent ça.

Je n'ai, pour moi, fait que restituer ce que Freud énonce dans un article de 1915 sur le refoulement, et dans d'autres qui y reviennent, c'est que l'affect est déplacé. Comment se jugerait ce déplacement, si ce n'est par le sujet que suppose qu'il ne vienne là pas mieux que de la représentation ?

La métonymie pour le corps est de règle...

Cela, je l'explique de sa « bande » pour comme lui l'épingler, puisqu'aussi bien je dois reconnaître que j'ai affaire à la même. Seulement ai-je démontré par un recours à sa correspondance avec Fliess (de l'édition, la seule qu'on ait, de cette correspondance, expurgée) que ladite représentation, spécialement refoulée, ce n'est rien de moins que la

structure et précisément en tant que liée au postulat du signifiant. Cf. lettre 52 : ce postulat y est écrit.

... car le sujet de la pensée est métaphorisé.

Dire que je néglige l'affect, pour se rengorger de le faire valoir, comment s'y tenir sans se rappeler qu'un an, le dernier de mon séjour à Sainte-Anne, je traitai de l'angoisse ?

Certains savent la constellation où je lui fis place. L'émoi, l'empêchement, l'embarras, différenciés comme tels, prouvent assez que l'affect, je n'en fais pas peu de cas.

Il est vrai que de m'entendre à Sainte-Anne, c'était interdit aux analystes en formation dans la SAMCDA.

Je ne le regrette pas. J'ai affecté si bien mon monde à, cette année-là, fonder l'angoisse de l'objet qu'elle concerne – loin d'en être dépourvue (à quoi en restent les psychologues qui n'y ont pu apporter plus que sa distinction de la peur...) –, la fonder, dis-je de cet abjet comme je désigne maintenant plutôt mon objet *(a)*, qu'un de chez moi eut le vertige (vertige réprimé), de me laisser, tel cet objet, tomber.

Reconsidérer l'affect à partir de mes dires, reconduit en tout cas à ce qui s'en est dit de sûr.

La simple résection des passions de l'âme, comme saint Thomas nomme plus justement ces affects, la résection depuis Platon de ces passions selon le corps : tête, cœur, voire comme il dit ἐπιθυμία ou surcœur, ne témoigne-t-elle pas déjà de ce qu'il faille pour leur abord en passer par ce corps, que je dis n'être affecté que par la structure ?

J'indiquerai par quel bout se pourrait donner suite sérieuse, à entendre pour sérielle, à ce qui dans cet effet prévaut de l'inconscient.

La tristesse, par exemple, on la qualifie de dépression, à lui donner l'âme pour support, ou la tension psychologique du philosophe Pierre Janet.

Mais ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza : un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure.

Il n'est éthique que du Bien-dire, ...

Et ce qui s'ensuit pour peu que cette lâcheté, d'être rejet de l'inconscient, aille à la psychose, c'est le retour dans le réel de ce qui est rejeté, du langage ; c'est l'excitation maniaque par quoi ce retour se fait mortel.

A l'opposé de la tristesse, il y a le gay sçavoir, lequel est, lui, une vertu. Une vertu n'absout personne du péché, – originel comme chacun sait. La vertu que je désigne du gay sçavoir en est l'exemple, de manifester en quoi elle consiste : non pas comprendre, piquer dans le sens, mais le raser d'aussi près qu'il se peut sans qu'il fasse glu pour cette vertu, pour cela jouir du déchiffrage, ce qui implique que le gay sçavoir n'en fasse au terme que la chute, le retour au péché.

... savoir que de non-sens.

Où en tout ça, ce qui fait bon heur ? Exactement partout. Le sujet est heureux. C'est même sa définition puisqu'il ne peut rien devoir qu'à l'heur, à la fortune autrement dit, et que tout heur lui est bon pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète.

Au « rendez-vous » avec l'(a)*, ...*

L'étonnant n'est pas qu'il soit heureux sans soupçonner ce qui l'y réduit, sa dépendance de la structure, c'est qu'il prenne idée de la béatitude, une idée qui va assez loin pour qu'il s'en sente exilé.

Heureusement que là nous avons le poète pour vendre la mèche : Dante que je viens de citer, et d'autres, hors les roulures de ceux qui font cagnotte au classicisme.

Un regard, celui de Béatrice, soit trois fois rien, un battement de paupières et le déchet exquis qui

en résulte : et voilà surgi l'Autre que nous ne devons identifier qu'à sa jouissance à elle, celle que lui, Dante, ne peut satisfaire, puisque d'elle il ne peut avoir que ce regard, que cet objet, mais dont il nous énonce que Dieu la comble ; c'est même de sa bouche à elle qu'il nous provoque à en recevoir l'assurance.

... si c'est jouissance de femme, ...

... l'Autre prend ex-sistence, ...

A quoi répond en nous : ennui. Mot dont, à faire danser les lettres comme au cinématographe jusqu'à ce qu'elles se replacent sur une ligne, j'ai recomposé le terme : unien. Dont je désigne l'identification de l'Autre à l'Un. Je dis : l'Un mystique dont l'autre comique, à faire éminence dans le *Banquet* de Platon, Aristophane pour le nommer, nous donne le cru équivalent dans la bête-à-deux-os dont il impute à Jupiter qui n'en peut mais, la bisection : c'est très vilain, j'ai déjà dit que ça ne se fait pas. On ne commet pas le Père réel dans de telles inconvenances.

... mais non pas substance d'Un.

Reste que Freud y choit aussi : car ce qu'il impute à l'Éros, en tant qu'il l'oppose à Thanatos, comme principe de « la vie », c'est d'unir, comme si, à part une brève coïtération, on n'avait jamais vu deux corps s'unir en un.

Car « rien n'est tout » aux défilés du signifiant, ...

Ainsi l'affect vient-il à un corps dont le propre serait d'habiter le langage, – je me geaite ici de plumes qui se vendent mieux que les miennes –, l'affect, dis-je, de ne pas trouver de logement, pas de son goût tout au moins. On appelle ça la morosité, la mauvaise humeur aussi bien. Est-ce un péché, ça, un grain de folie, ou une vraie touche du réel ?

... l'affect est discord, ...

Vous voyez que l'affect, ils auraient mieux fait, les SAMCDA, pour le moduler, de prendre mon crin-crin. Ça les aurait menés plus loin que de bayer aux corneilles.

Que vous compreniez la pulsion dans ces gestes vagues dont de mon discours on se garantit, c'est

me faire la part trop belle pour que je vous en sois reconnaissant, car vous le savez bien, vous qui d'une brosse impeccable avez transcrit mon XIe Séminaire : qui d'autre que moi a su se risquer à en dire quoi que ce soit ?

Pour la première fois, et chez vous notamment, je sentais m'écouter d'autres oreilles que moroses : soit qui n'y entendaient pas que j'Autrifiais l'Un, comme s'est ruée à le penser la personne même qui m'avait appelé au lieu qui me valait votre audience.

A lire les chapitres 6, 7, 8, 9 et 13, 14 de ce *Séminaire XI*, qui n'éprouve ce que l'on gagne à ne pas traduire *Trieb* par instinct, et serrant au plus près cette pulsion de l'appeler dérive, à en démonter, puis remonter, collant à Freud, la bizarrerie ?

et la pulsion dérive.

A m'y suivre, qui ne sentira la différence qu'il y a, de l'énergie, constante à chaque fois repérable de l'Un dont se constitue l'expérimental de la science, au *Drang* ou poussée de la pulsion qui, jouissance certes, ne prend que de bords corporels, – j'allais à en donner la forme mathématique, – sa permanence ? Permanence qui ne consiste qu'en la quadruple instance dont chaque pulsion se soutient de coexister à trois autres. Quatre ne donne accès que d'être puissance, à la désunion à quoi il s'agit de parer, pour ceux que le sexe ne suffit pas à rendre partenaires.

Aussi ne puis-je dire ce que tu es pour moi.

Certes je n'en fais pas là l'application dont se distinguent névrose, perversion et psychose.

Je l'ai faite ailleurs : ne procédant jamais que selon les détours que l'inconscient y fait chemins à revenir sur ses pas. La phobie du petit Hans, j'ai montré que c'était ça, où il promenait Freud et son père, mais où depuis les analystes ont peur.

V

– Il y a une rumeur qui chante : si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme. La question se pose.

– Ça, c'est une question – me suis-je laissé dire, car de vos questions j'en parle –, une question qui pourrait s'entendre de votre désir de savoir comment y répondre, vous-même, à l'occasion. Soit : si elle vous était posée, par une voix plutôt que par une personne, une voix à ne se concevoir que comme provenant de la télé, une voix qui n'ex-siste pas, ce de ne rien dire, la voix pourtant, au nom de quoi, moi, je fais ex-sister cette réponse, qui est interprétation.

A le dire crûment, vous *savez* que j'ai réponse à tout, moyennant quoi vous me prêtez la question : vous vous fiez au proverbe qu'on ne prête qu'au riche. Avec raison. $\frac{a}{S_2} \rightarrow \$$

Qui ne sait que c'est du discours analytique que j'ai fait fortune ? En quoi je suis un *self-made man.* Il y en a eu d'autres, mais pas de nos jours.

Freud n'a pas dit que le refoulement *provienne* de la répression : que (pour faire image), la castration, ce soit dû à ce que Papa, à son moutard qui se tripote la quéquette, brandisse : « On te la coupera, sûr, si tu remets ça. »

Bien naturel pourtant que ça lui soit venu à la pensée, à Freud, de partir de là pour l'expérience, – à entendre de ce qui la définit dans le discours analytique. Disons qu'à mesure qu'il y avançait,

Le refoulement originaire

il penchait plus vers l'idée que le refoulement était premier. C'est dans l'ensemble la bascule de la seconde topique. La gourmandise dont il dénote le surmoi est structurale, non pas effet de la civilisation, mais « malaise (symptôme) dans la civilisation ».

De sorte qu'il y a lieu de revenir sur l'épreuve, à partir de ce que ce soit le refoulement qui produise la répression. Pourquoi la famille, la société elle-même ne seraient-elles pas créations à s'édifier du refoulement ? Rien de moins, mais ça se pourrait de ce que l'inconscient ex-siste, se motive de la structure, soit du langage. Freud élimine si peu cette solution que c'est pour en trancher qu'il s'acharne sur le cas de l'Homme aux loups, lequel homme s'en trouve plutôt mal. Encore semble-t-il que ce ratage, ratage du cas, soit de peu auprès de sa réussite : celle d'établir le réel des faits.

S'il reste énigmatique, ce réel, est-ce au discours analytique, d'être lui-même institution, qu'il faut l'attribuer ?

Point d'autre recours alors que le projet de la science pour venir à bout de la sexualité : la sexologie n'y étant encore que projet. Projet à quoi, il y insiste, Freud faisait confiance. Confiance qu'il avoue gratuite, ce qui en dit long sur son éthique.

Du nouveau dans l'amour

Or le discours analytique, lui, fait promesse : d'introduire du nouveau. Ce, chose énorme, dans le champ dont se produit l'inconscient, puisque ses impasses, entre autres certes, mais d'abord, se révèlent dans l'amour.

Ce n'est pas que tout le monde ne soit averti de ce nouveau qui court les rues –, mais il ne réveille personne, pour la raison que ce nouveau est transcendant : le mot est à prendre du même signe qu'il constitue dans la théorie des nombres, soit mathématiquement.

D'où ce n'est pas pour rien qu'il se supporte du nom de trans-fert.

Pour réveiller mon monde, ce transfert je l'articule du « sujet supposé savoir ». Il y a là explication, dépliement de ce que le nom n'épingle qu'obscurément. Soit : que le sujet, par le transfert, est supposé au savoir dont il consiste comme sujet de l'inconscient et que c'est là ce qui est transféré $\frac{a}{S_2}$ sur l'analyste, soit ce savoir en tant qu'il ne pense, ni ne calcule, ni ne juge pour n'en pas moins porter effet de travail.

Ça vaut ce que ça vaut, ce frayage, mais c'est comme si je flûtais... ou pire comme si c'était la frousse que je leur foutais.

SAMCDA simplicitas : ils n'osent. Ils n'osent s'avancer où ça mène.

Ce n'est pas que je ne me décarcasse ! Je profère « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». J'institue la « passe » dans mon École, soit l'examen de ce qui décide un analysant à se poser en analyste, – ceci sans y forcer personne. Ça ne porte pas encore, je dois l'avouer, mais là on s'en occupe, et mon École, je ne l'ai pas de si longtemps.

Ce n'est pas que j'aie l'espoir qu'ailleurs on cesse de faire du transfert retour à l'envoyeur. C'est l'attribut du patient, une singularité qui ne nous touche qu'à nous commander la prudence, dans son appréciation d'abord, et plus que dans son maniement. Ici l'on s'en accommode, mais là où irions-nous ?

Ce que je sais, c'est que le discours analytique ne peut se soutenir d'un seul. J'ai le bonheur qu'il y en ait qui me suivent. Le discours a donc sa chance. *Transfini du discours*

Aucune effervescence, – qui aussi bien se suscite de lui –, ne saurait lever ce qu'il atteste d'une malédiction sur le sexe, que Freud évoque dans son *Malaise*. *Impossible du Bien-dire sur le sexe, .*

Si j'ai parlé d'ennui, voire de morosité, à propos de l'abord « divin » de l'amour, comment méconnaître que ces deux affects se dénoncent – de propos, voire d'actes – chez les jeunes qui se vouent à des rapports sans répression –, le plus fort étant que les analystes dont ainsi ils se motivent leur opposent bouche pincée.

Même si les souvenirs de la répression familiale n'étaient pas vrais, il faudrait les inventer, et on n'y manque pas. Le mythe, c'est ça, la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure.

... c'est de structure, ...

L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. Je ne les dis pas imaginées, j'y lis comme Freud l'invitation au réel qui en répond.

... lire le mythe d'Œdipe.

L'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur, et que la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme ; le reste s'ensuit.

Ce n'est pas que j'apprécie le goût de l'ordre qu'il y a chez ce petit, ce qu'il énonce à dire : « Personnellement *(sic)* j'ai horreur de l'anarchie. » Le propre de l'ordre, où il y en a le moindre, c'est qu'on n'a pas à le goûter puisqu'il est établi.

C'est arrivé déjà quelque part par bon heur, et c'est heur bon tout juste à démontrer que ça y va mal pour même l'ébauche d'une liberté. C'est le capitalisme remis en ordre. Au temps donc pour le sexe, puisqu'en effet le capitalisme, c'est de là qu'il est parti, de le mettre au rancart.

Vous avez donné dans le gauchisme, mais autant que je le sache, pas dans le sexo-gauchisme. C'est que celui-ci ne tient qu'au discours analytique, tel qu'il ex-siste pour l'heure. Il ex-siste mal, de ne faire que redoubler la malédiction sur le sexe. En quoi il se montre redouter cette éthique que je situais du Bien-dire.

– N'est-ce pas reconnaître seulement qu'il n'y a rien à attendre de la psychanalyse pour ce qui est d'apprendre à faire l'amour ? D'où on comprend que les espoirs se reportent sur la sexologie.

– Comme je l'ai tout à l'heure laissé entendre, c'est plutôt la sexologie dont il n'y a rien à attendre. On ne peut par l'observation de ce qui tombe sous nos sens, c'est-à-dire la perversion, rien construire de nouveau dans l'amour.

Dieu par contre a si bien ex-sisté que le paganisme en peuplait le monde sans que personne y entende rien. C'est où nous revenons.

Dieu merci ! comme on dit, d'autres traditions nous assurent qu'il y a eu des gens plus sensés, dans le Tao par exemple. Dommage que ce qui pour eux faisait sens soit pour nous sans portée, de laisser froide notre jouissance. *Sagesse ?*

Pas de quoi nous frapper, si la Voie comme je l'ai dit passe par le Signe. S'il s'y démontre quelque impasse, – je dis bien : s'assure à se démontrer, – c'est là notre chance que nous en touchions le réel pur et simple, – comme ce qui empêche d'en dire *toute* la vérité.

Il n'y aura de di-eu-re de l'amour que ce compte fait, dont le complexe ne peut se dire qu'à se faire tordu. *Dieu est dire.*

– Vous n'opposez pas aux jeunes, comme vous dites, bouche pincée. Certes pas, puisque vous leur avez lancé un jour, à Vincennes : « Comme révolutionnaires, vous aspirez à un maître. Vous l'aurez. » En somme, vous découragez la jeunesse.

– Ils me cassaient les pieds selon la mode de l'époque. Il me fallait marquer le coup.

Un coup si vrai que depuis ils se pressent à mon séminaire. De préférer, somme toute, à la trique ma bonace.

– D'où vous vient par ailleurs l'assurance de prophétiser la montée du racisme ? Et pourquoi diable le dire ?

– Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pourtant, c'est vrai.

Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas.

Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé.

S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive l'humanitairerie de commande dont s'habillaient nos exactions ?

Dieu, à en reprendre de la force, finirait-il par ex-sister, ça ne présage rien de meilleur qu'un retour de son passé funeste.

VI

– Trois questions résument pour Kant, voir le Canon de la première Critique, ce qu'il appelle « l'intérêt de notre raison » : Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? *Formule qui, vous ne l'ignorez pas, est dérivée de l'exégèse médiévale, et précisément d'Agostino de Dacie. Luther la cite, pour la critiquer. Voici l'exercice que je vous propose : y répondre, à votre tour, ou y trouver à redire.*

– Le terme « ceux qui m'entendent » devrait, aux propres oreilles qu'il intéresse, se révéler d'un autre accent à ce qu'y résonnent vos questions, au point que leur apparaisse à quel point mon discours n'y répond pas.

Aussi bien n'y eût-il que moi à qui elles fissent cet effet, qu'il serait encore objectif, puisque c'est moi qu'elles font objet à ce qu'il choie de ce discours, au point d'entendre qu'il les exclut, – la chose allant au bénéfice (pour moi « il est vrai » secondaire) de me rendre raison de ce dont je me casse la tête quand, ce discours, j'y suis : – de l'assistance qu'il recueille, pour moi à lui sans mesure. A cette assistance, ça apporte de ne plus entendre ça.

Il y a là de quoi m'inciter à, votre flottille kantienne, m'en faire embarcation pour que mon discours s'offre à l'épreuve d'une autre structure.

– Eh bien, que puis-je savoir ?

« Je le savais déjà », ...

– Mon discours n'admet pas la question de ce qu'on peut savoir, puisqu'il part de le supposer comme sujet de l'inconscient.

Bien sûr n'ignoré-je pas le choc que fut Newton pour les discours de son époque et que c'est là ce dont procède Kant et sa cogitature. Il en ferait bord, de celle-ci, bord précurseur à l'analyse, quand il l'affronte à Swedenborg, mais pour tâter de Newton, il retourne à l'ornière philosophique de s'imaginer que Newton résume de ladite le piétinement. Kant serait-il parti du commentaire de Newton sur le livre de Daniel qu'il n'est pas sûr qu'il y eût trouvé le ressort de l'inconscient. Question d'étoffe.

Là-dessus je lâche le morceau de ce que répond le discours analytique à l'incongru de la question : que puis-je savoir ? Réponse :

... car « a-priori » est le langage, ...

rien qui n'ait la structure du langage en tout cas, d'où il résulte que jusqu'où j'irai *dans* cette limite, est une question de logique.

Ceci s'affirme de ce que le discours scientifique réussisse l'alunissage où s'atteste pour la pensée l'irruption d'un réel. Ceci sans que la mathématique ait d'appareil que langagier. C'est ce dont les contemporains de Newton marquaient le coup. Ils demandaient comment chaque masse savait la distance des autres. A quoi Newton : « Dieu, lui, le sait » – et fait ce qui faut.

Mais le discours politique, – ceci à noter –, entrant dans l'avatar, l'avènement du réel, l'alunissage s'est produit, au reste sans que le philosophe qu'il y a en chacun par la voie du journal s'en émeuve sinon vaguement.

L'enjeu maintenant est de quoi aidera à sortir le réel-de-la-structure : de ce qui de la langue ne fait pas chiffre, mais signe à déchiffrer.

Ma réponse donc ne répète Kant qu'à ceci près que se sont découverts depuis les faits de l'inconscient, et qu'une logique s'est développée de la mathématique comme si déjà le « retour » de ces faits la suscitait. Nulle critique en effet, malgré le titre bien connu de ses ouvrages, ne vient à juger en eux de la logique classique, en quoi il témoigne seulement être jouet de son inconscient, qui de ne penser ne saurait juger ni calculer dans le travail qu'il produit à l'aveugle.

... mais pas la logique des classes.

Le sujet de l'inconscient, lui, embraye sur le corps. Faut-il que je revienne sur ce qu'il ne se situe véritablement que d'un discours, soit de ce dont l'artifice fait le concret, oh combien !

Pas de discours qui ne soit du semblant.

Quoi de là peut se dire, du savoir qui ex-siste pour nous dans l'inconscient, mais qu'un discours seul articule, quoi peut se dire dont le réel nous vienne par ce discours ? Ainsi se traduit votre question dans mon contexte, c'est-à-dire qu'elle paraît folle.

Il faut pourtant oser la poser telle pour avancer comment, à suivre l'expérience instituée, pourraient venir propositions à démontrer pour la soutenir. Allons.

Peut-on dire par exemple que, si L'homme veut *La* femme, il ne l'atteint qu'à échouer dans le champ de la perversion ? C'est ce qui se formule de l'expérience instituée du discours psychanalytique. Si cela se vérifie, est-ce enseignable à tout le monde, c'est-à-dire scientifique, puisque la science s'est frayé la voie de partir de ce postulat ?

Le mathème

Je dis que ça l'est, et d'autant plus que, comme le souhaitait Renan pour « l'avenir de la science », c'est sans conséquence puisque *La* femme n'ex-siste pas. Mais qu'elle n'ex-siste pas, n'exclut pas qu'on en fasse l'objet de son désir. Bien au contraire, d'où le résultat.

La femme

Moyennant quoi L'homme, à se tromper, rencontre *une* femme, avec laquelle tout arrive : soit d'ordinaire ce ratage en quoi consiste la réussite de l'acte sexuel. Les acteurs en sont capables des plus hauts faits, comme on le sait par le théâtre.

Le noble, le tragique, le comique, le bouffon (à se pointer d'une courbe de Gauss), bref l'éventail de ce que produit la scène d'où ça s'exhibe – celle qui clive de tout lien social les affaires d'amour – l'éventail, donc, se réalise, – à produire les fantasmes dont les êtres de parole subsistent dans ce qu'ils dénomment, on ne sait trop pourquoi, de « la vie ». Car de « la vie », ils n'ont notion que par l'animal, où n'a que faire leur savoir.

Rien ne tu-émoigne, en effet, comme s'en sont bien aperçus les poètes du théâtre, que *leur* vie à eux êtres de parole ne soit pas un rêve, hors le fait

« Tu es… »

qu'ils tu-ent ces animaux tu-é-à-toi même, c'est le cas de le dire dans lalangue qui m'est amie d'être mie(nne).

Car en fin de compte l'amitié, la Φιλία plutôt d'Aristote (que je ne mésestime pas de le quitter), c'est bien par où bascule ce théâtre de l'amour dans la conjugaison du verbe aimer avec tout ce qui s'ensuit de dévouement à l'économie, à la loi de la maison.

Comme on le sait, l'homme habite et, s'il ne sait pas où, n'en a pas moins l'habitude. L'ἔθος, comme dit Aristote, n'a pas plus à faire avec l'éthique, dont il remarque l'homonymie sans parvenir à l'en cliver, que n'en a le lien conjugal.

Comment, sans soupçonner l'objet qui à tout cela fait pivot, non ἦθος, mais ἐθος, l'objet *(a)* pour le nommer, pouvoir en établir la science ?

Il est vrai qu'il restera à accorder cet objet du mathème que *La* science, la seule encore à exsister : *La* physique, a trouvé dans le nombre et la

démonstration. Mais comment ne trouverait-il pas chaussure meilleure encore dans cet objet que j'ai dit, s'il est le produit même de ce mathème à situer de la structure, pour peu que celle-ci soit bien l'en-gage, l'en-gage qu'apporte l'inconscient à la muette ?

Faut-il pour en convaincre, revenir sur la trace qu'en donne déjà le *Ménon*, à savoir qu'il y a accès du particulier à la vérité ?

C'est à coordonner ces voies qui s'établissent d'un discours, que même à ce qu'il ne procède que de l'un à l'un, du particulier, se conçoit un nouveau que ce discours transmette, aussi incontestablement que du mathème numérique.

Il y suffit que quelque part le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire, que de la contingence s'établisse (autant dire), pour qu'une amorce soit *L'amour*
conquise de ce qui doit s'achever à le démontrer, ce rapport, comme impossible, soit à l'instituer dans le réel.

Cette chance même, on peut l'anticiper, d'un recours à l'axiomatique, logique de la contingence à quoi nous rompt ce dont le mathème, ou ce qu'il détermine comme mathématicien, a senti la nécessité : se laisser choir du recours à aucune évidence.

Ainsi poursuivrons-nous à partir de l'Autre, de l'Autre radical, qu'évoque le non-rapport que le sexe incarne, – dès qu'on y aperçoit qu'il n'y a de l'Un peut-être que par l'expérience de l'(a)sexué.

Pour nous il a autant de droit que l'Un à d'un axiome faire sujet. Et voici ce que l'expérience ici suggère. D'abord que s'impose pour les femmes cette négation qu'Aristote écarte de porter sur l'universel, soit de n'être pas-toutes, μή πάντες. $\overline{\forall x} \cdot \Phi x$
Comme si à écarter de l'universel sa négation, Aristote ne le rendait pas simplement futile : le *dictus de omni et nullo* n'assure d'aucune ex-sistence,

comme lui-même en témoigne à, cette ex-sistence, ne l'affirmer que du particulier, sans, au sens fort, s'en rendre compte, c'est-à-dire savoir pourquoi : – l'inconscient.

C'est d'où *une* femme, – puisque de plus qu'une
$\overline{\exists x} \cdot \overline{\Phi x}$ on ne peut parler – une femme ne rencontre *L*'homme que dans la psychose.

Posons cet axiome, non que *L*'homme n'ex-siste pas, cas de *La* femme, mais qu'une femme se l'interdit, pas de ce que soit l'Autre, mais de ce
$S(\not{A})$ qu'« il n'y a pas d'Autre de l'Autre », comme je le dis.

Ainsi l'universel de ce qu'elles désirent est de la folie : toutes les femmes sont folles, qu'on dit. C'est même pourquoi elles ne sont pas toutes, c'est-à-dire pas folles-du-tout, arrangeantes plutôt : au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour *un* homme : de son corps, de son âme, de ses biens.

N'en pouvant mais pour ses fantasmes dont il est moins facile de répondre.

Elle se prête plutôt à la perversion que je tiens
$(\$ \lozenge a)$ pour celle de *L*'homme. Ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas le mensonge que des ingrats, de coller à *L*'homme, lui imputent. Plutôt l'à-tout-hasard de se préparer pour que le fantasme de *L*'homme en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être pas toute, pas toute à se dire en tout cas.

Mais c'est en quoi la vérité se refuse plus souvent qu'à son tour, exigeant de l'acte des airs de sexe, qu'il ne peut tenir, c'est le ratage : réglé comme papier à musique.

Laissons ça de traviole. Mais c'est bien pour la femme que n'est pas fiable l'axiome célèbre de M. Fenouillard, et que, passées les bornes, il y a la limite : à ne pas oublier.

Par quoi, de l'amour, ce n'est pas le sens qui compte, mais bien le signe comme ailleurs. C'est même là tout le drame.

Et l'on ne dira pas qu'à se traduire du discours analytique, l'amour se dérobe comme il le fait ailleurs.

D'ici pourtant que se démontre que ce soit de cet insensé de nature que le réel fasse son entrée dans le monde de l'homme – soit les passages, tout compris : science et politique, qui en coincent L'homme aluné, – d'ici là il y a de la marge.

« Il n'y a pas de rapport sexuel. »

Car il y faut supposer qu'il y a un tout du réel, ce qu'il faudrait prouver d'abord puisqu'on ne suppose jamais du sujet qu'au raisonnable. *Hypoteses non fingo* veut dire que n'ex-sistent que des discours.

– *Que dois-je faire ?*

– Je ne peux que reprendre la question comme tout le monde à me la poser pour moi. Et la réponse est simple. C'est ce que je fais, de ma pratique tirer l'éthique du Bien-dire, que j'ai déjà accentuée.

Prenez-en de la graine, si vous croyez qu'en d'autres discours celle-ci puisse prospérer.

Mais j'en doute. Car l'éthique est relative au discours. Ne rabâchons pas.

L'idée kantienne de la maxime à mettre à l'épreuve de l'universalité de son application, n'est que la grimace dont s'esbigne le réel, d'être pris d'un seul côté.

Ne demande « que faire ? » que celui dont le désir s'éteint.

Le pied de nez à répondre du non-rapport à l'Autre quand on se contente de le prendre au pied de la lettre.

Une éthique de célibataire pour tout dire,

celle qu'un Montherlant plus près de nous a incarnée.

Puisse mon ami Claude Lévi-Strauss structurer son exemple dans son discours de réception à l'Académie, puisque l'académicien a le bon heur de n'avoir qu'à chatouiller la vérité pour faire honneur à sa position.

Il est sensible que grâce à vos soins, c'est là que j'en suis moi-même.

– J'aime la pointe. Mais si vous ne vous êtes pas refusé à cet exercice, d'académicien en effet, c'est que vous en êtes, vous, chatouillé. Et je vous le démontre, puisque vous répondez à la troisième question.

– Pour « que m'est-il permis d'espérer ? », je vous la rétorque, la question, c'est-à-dire que je l'entends cette fois comme venant de vous. Ce que j'en fais pour moi, j'y ai répondu plus haut.

Comment me concernerait-elle sans me dire quoi espérer ? Pensez-vous l'espérance comme sans objet ?

Vous donc comme tout autre à qui je donnerais du vous, c'est à ce vous que je réponds, espérez ce qu'il vous plaira.

Sachez seulement que j'ai vu plusieurs fois l'espérance, ce qu'on appelle : les lendemains qui chantent, mener les gens que j'estimais autant que je vous estime, au suicide tout simplement.

Pourquoi pas ? Le suicide est le seul acte qui puisse réussir sans ratage. Si personne n'en sait rien, c'est qu'il procède du parti pris de ne rien savoir. Encore Montherlant, à qui sans Claude je ne penserais même pas.

Pour que la question de Kant ait un sens, je la transformerai en : d'où vous espérez ? En quoi vous voudriez savoir ce que le discours analytique peut *vous* promettre, puisque pour moi c'est tout cuit.

Ne veux-tu rien savoir du destin que te fait l'inconscient ?

La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. Mais chacun sait que je n'y encourage personne, personne dont le désir ne soit pas décidé.

Bien plus, excusez-moi de parler des vous de mauvaise compagnie, je pense qu'il faut refuser le discours psychanalytique aux canailles : c'est sûrement là ce que Freud déguisait d'un prétendu critérium de culture. Les critères d'éthique ne sont malheureusement pas plus certains. Quoi qu'il en soit, c'est d'autres discours qu'ils peuvent se juger, et si j'ose articuler que l'analyse doit se refuser aux canailles, c'est que les canailles en deviennent bêtes, ce qui certes est une amélioration, mais sans espoir, pour reprendre votre terme.

Au reste le discours analytique exclut le vous qui n'est pas déjà dans le transfert, de démontrer ce rapport au sujet supposé savoir – qu'est une manifestation symptomatique de l'inconscient.

J'y exigerais de plus un don de la sorte dont se crible l'accès à la mathématique, si ce don existait, mais c'est un fait que, faute sans doute de ce qu'aucun mathème hors les miens, ne soit sorti de ce discours, il n'y a pas encore de don discernable à leur épreuve.

La seule chance qui en ex-siste ne relève que du bon heur, en quoi je veux dire que l'espoir n'y fera rien, ce qui suffit à le rendre futile, soit à ne pas le permettre.

VII

– Titillez donc voir la vérité que Boileau versifie comme suit : « Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement. » Votre style, etc.

A qui joue sur le cristal de la langue, ...

– Du tac au tac je vous réponds. Il suffit de dix ans pour que ce que j'écris devienne clair pour tous, j'ai vu ça pour ma thèse où pourtant mon style n'était pas encore cristallin. C'est donc un fait d'expérience. Néanmoins je ne vous renvoie pas aux calendes.

Je rétablis que ce qui s'énonce bien, l'on le conçoit clairement – clairement veut dire que ça fait son chemin. C'en est même désespérant, cette promesse de succès pour la rigueur d'une éthique, de succès de vente tout au moins.

Ça nous ferait sentir le prix de la névrose par quoi se maintient ce que Freud nous rappelle : que ce n'est pas le mal, mais le bien, qui engendre la culpabilité.

... un jars toujours mange le sexe.

Impossible de se retrouver là-dedans sans un soupçon au moins de ce que veut dire la castration. Et ceci nous éclaire sur l'histoire que Boileau là-dessus laissait courir, « clairement » pour qu'on s'y trompe, à savoir qu'on y croie.

Le médit installé dans son ocre réputé : « Il n'est pas de degré du médi-ocre au pire », voilà ce que j'ai peine à attribuer à l'auteur du vers qui humorise si bien ce mot.

Tout cela est facile, mais ça va mieux à ce qui se révèle, d'entendre ce que je rectifie à pieds de plomb, pour ce que ça est : un mot d'esprit à qui personne ne voit que du feu.

Ne savons-nous que le mot d'esprit est lapsus calculé, celui qui gagne à la main l'inconscient ? Ça se lit dans Freud sur le mot d'esprit.

Et si l'inconscient ne pense, ne calcule, etc., c'est d'autant plus pensable.

On le surprendra à réentendre, si on le peut, ce que je me suis amusé à moduler dans mon exemple de ce qui peut se savoir, et mieux : moins de jouer du bon heur de lalangue que d'en suivre la monte dans le langage…

Il a fallu même un coup de pouce pour que je m'en aperçoive, et c'est là où se démontre le fin du site de l'interprétation.

Devant le gant retourné supposer que la main savait ce qu'elle faisait, n'est-ce pas le rendre, le gant, justement à quelqu'un que supporteraient La Fontaine et Racine ?

L'interprétation doit être preste pour satisfaire à l'entreprêt.

De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire. $\frac{a}{(-\varphi)}$

... ou pire

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE 1971-1972

Titre d'un choix. D'autres s'...oupirent. Je mets à ne pas le faire mon honneur. Il s'agit du sens d'une pratique qui est la psychanalyse.

Je note que j'ai doublé ce séminaire, d'un autre s'intitulant du « savoir du psychanalyste », mené de l'air de sarcasme que m'inspirait Sainte-Anne où je faisais retour.

En quoi mon titre des Hautes-Études justifie-t-il qu'à Paris-I-II dont j'étais l'hôte, j'ai parlé de l'Un, c'est ce qu'on eût pu me demander puisque ce fut tacite.

Que l'idée n'en soit venue à personne, tient à l'avance qu'on m'accorde dans le champ de la psychanalyse.

Ceux que je désigne de s'...oupirer, c'est à l'Un que ça les porte.

Au reste je ne faisais pas pensée de l'Un, mais à partir du dire qu'« y a de l'Un », j'allais aux termes que démontre son usage, pour en faire psychanalyse.

Ce qui est déjà dans le *Parménide*, *i.e.* le dialogue de Platon, par une curieuse avant-garde. J'en ai indiqué la lecture à mes auditeurs, mais l'ont-ils faite ? Je veux dire : l'ont-ils lu comme moi ? n'est pas indifférent au compte rendu présent.

La date du discours analytique indique d'appliquer sur un réel tel que le triangle arithmétique, *mathématique* par excellence, soit transmissible hors sens, l'analyse dont Frege engendre l'Un de l'ensemble vide, né de son temps, – soit où il glisse à l'équivoque du nom de nombre zéro, pour instaurer que zéro et un, ça fasse deux. D'où Cantor remet en question toute la série des nombres entiers et renvoie le dénombrable au premier infini, $\aleph_0$ nommé, le premier Un autre à reporter du premier le tranchant : celui qui de fait le coupe du deux.

C'est bien ce que Leibniz pressentait avec sa monade, mais que, faute de la dépêtrer de l'être, il laissait dans la confusion plotinienne, celle qui profite à la défense et illustration du maître.

C'est où s'...oupirent les analystes qui ne peuvent se faire à être promus comme abjection à la place définie de ce que l'Un l'occupe de droit, avec l'aggravation que cette place est celle du semblant, soit là où l'être fait la lettre, peut-on dire.

Comment se feraient-ils à ce que ce soit du côté de l'analysant que l'Un s'admette quoiqu'il y soit mis au travail (cf. plus loin) ?

Ce qu'ils supportent encore moins, c'est l'inébranlable de l'Un dans la science moderne, non que s'y maintienne l'univers, mais que la constance de l'énergie y fasse pivot au point que même les refus de l'univocité par la théorie des *quantas* ne réfutent pas cette constance unique, voire que la probabilité promeuve l'Un comme l'élément le plus près de la nature, ce qui est comique.

C'est que se faire être de l'abjection suppose l'analyste autrement enraciné dans une pratique qui joue d'un autre réel : celui-là même que c'est notre enjeu de dire.

Et c'est autre chose que la remarque que l'abjection dans le discours scientifique ait rang de vérité, pas moins. Ce manifeste dès l'origine dans l'hystérie de Socrate, et dans les effets de la science, à revenir au jour plus tôt qu'on ne peut l'imaginer.

Mais que trouver à reprendre de l'au-moins-moi des analystes, quand c'est ce dont je tiens le coup ?

Pourquoi, de ce que votre fille soit muette, Freud a-t-il su rendre compte ? C'est la complicité que nous venons de dire, celle de l'hystérie à la science. Au reste, la question n'est pas de la découverte de l'inconscient, qui dans le symbolique a sa matière préformée, mais de la création du dispositif dont le réel touche au réel, soit ce que j'ai articulé comme le discours analytique.

Cette création ne pouvait se produire que d'une certaine tradition de l'Écriture, dont le joint est à sonder avec ce qu'elle énonce de la création.

Une ségrégation en résulte, contre quoi je ne suis pas, quoiqu'une formation qui s'adresse à tout homme, j'y préfère, même si à suivre mes formules pas-toute femme elle n'inclut.

Ce non pas qu'une femme soit moins douée pour s'y soutenir, bien au contraire, et justement de ce qu'elle ne s'...oupire pas de l'Un, étant de l'Autre, à prendre les termes du *Parménide*.

A dire crûment la vérité qui s'inscrit des énoncés de Freud sur la sexualité, il n'y a pas de rapport sexuel.

Cette formule fait sens de les résumer. Car si la jouissance sexuelle s'injecte si loin dans les relations de celui qui prend être de la parole – car c'est cela l'être parlant –, n'est-ce pas qu'il n'a au sexe comme spécifiant un partenaire, aucun rapport quantifiable, dirais-je pour indiquer ce qu'exige la science (et ce qu'elle applique à l'animal).

Il n'est que trop concevable que l'idée universitaire embrouille ceci de le classer dans le pansexualisme.

Alors que si la théorie de la connaissance ne fut longtemps que métaphore des rapports de l'homme à la femme imaginée, c'est bien à s'y opposer que se situe le discours analytique. (Freud rejette Jung.)

Que de l'inconsistance des dires antiques de l'amour, l'analyse ait la tâche de faire la critique, c'est ce qui résulte de la notion même de l'inconscient en tant qu'il s'avère comme savoir.

Ce que nous apporte l'expérience disposée de l'analyse, c'est que le moindre biais du texte des dits de l'analysant, nous donne une prise là-dessus plus directe que le mythe qui ne s'agrée que du générique dans le langage.

C'est revenir à l'état civil certes, mais pourquoi pas cette voie d'humilité ?

S'il y a solidarité – et rien de plus à avancer –, entre le non-rapport des sexes et le fait qu'un être soit parlant, c'est là façon aussi valable que les errements de la conscience, de situer le supposé chef-d'œuvre de la vie, elle-même censée être idée reproductrice, quand aussi bien le sexe se lie à la mort.

Dès lors, c'est dans les nœuds du symbolique que l'intervalle situé d'un non-rapport est à repérer dans son orographie laquelle, de faire monde pour l'homme, peut aussi bien se dire mur, et procédant de l'(a)mur.

D'où le mot d'ordre que je donne à l'analyste de ne pas négliger la discipline linguistique dans l'abord desdits nœuds.

Mais ce n'est pas pour qu'il esquive, selon le mode qui du savoir dans le discours universitaire fait semblant, ce que dans ce champ cerné comme linguistique, il y a de réel.

Le signifiant Un n'est pas un signifiant entre autres, et il surmonte

ce en quoi ce n'est que de l'entre-d'eux de ces signifiants que le sujet est supposable, à mon dire.

Mais c'est où je reconnais que cet Un-là n'est que le savoir supérieur au sujet, soit inconscient en tant qu'il se manifeste comme ex-sistant, – le savoir, dis-je, d'un réel de l'Un-tout-seul, tout-seul là où se dirait le rapport.

Sauf à ce que n'ait que zéro de sens le signifiant par quoi l'Autre s'inscrit d'au sujet être barré, S(Ⱥ) j'écris ça.

C'est pourquoi je nomme nades[1] les Uns d'une des séries latérales du triangle de Pascal. Cet Un se répète, mais ne se totalise pas de cette répétition : ce qui se saisit des riens de sens, faits de non-sens, à reconnaître dans les rêves, les lapsus, voire les « mots » du sujet pour qu'il s'avise que cet inconscient est le sien.

Sien comme savoir, et le savoir comme tel affecte sans doute.

Mais quoi ? c'est la question où l'on se trompe.

– Pas « mon » sujet (celui que j'ai dit il y a un moment : qu'il constitue dans son semblant, je disais sa lettre).

– L'âme non plus, ce que s'imaginent les imbéciles, au moins le laissent-ils croire, quand on retrouve à les lire cette âme *avec* quoi l'homme pense, pour Aristote, l'âme que reconstruit un Uexküll, sous les espèces d'un *Innenwelt* qui de l'*Umwelt* est le trait-portrait.

Je dis, moi, que le savoir affecte le corps de l'être qui ne se fait être que de paroles, ceci de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu'à en produire les chutes dont je fais le *(a)*, à lire objet petit *a*, ou bien abjet, ce qui se dira quand je serai mort, temps où enfin l'on m'entendra, ou encore l'(a)cause première de son désir.

Ce corps n'est pas le système nerveux, bien que ce système serve la jouissance en tant que dans le corps il appareille la prédation ou mieux la jouissance de l'*Umwelt* pris en manière de proie – qui de l'*Umwelt* donc ne figure pas le trait-pour-trait, comme on persiste à le rêver d'un résidu de veille philosophique, dont la traduction en « affect » marque le non-analysé.

1. Précisons : la monade, c'est donc l'Un qui se sait tout seul, point-de-réel du rapport vide ; la nade, c'est ce rapport vide insistant, reste l'hénade inaccessible, l'$\aleph_0$ de la suite des nombres entiers par quoi deux qui l'inaugure symbolise dans la langue le sujet supposé du savoir.

Il est donc vrai que le travail (du rêve entre autres) se passe de penser, de calculer, voire de juger. Il sait ce qu'il a à faire. C'est sa définition : il suppose un « sujet », c'est *Der Arbeiter.*

Ce qui pense, calcule et juge, c'est la jouissance, et la jouissance étant de l'Autre, exige que l'Une, celle qui du sujet fait fonction soit simplement castrée, c'est-à-dire symbolisée par la fonction imaginaire qui incarne l'impuissance, autrement dit par le phallus.

Il s'agit dans la psychanalyse d'élever l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel). C'est-à-dire de compléter le lot des signes où se joue le fatum humain. Il y suffit de savoir compter jusqu'à 4, le 4 où convergent les trois grandes opérations numériques, 2 et 2, 2 fois 2, 2 puissance 2.

L'Un pourtant, que je situe du non-rapport, ne fait pas partie de ces 4, ce justement de n'en faire que l'ensemble. Ne l'appelons plus la monade, mais l'Un-dire en tant que c'est de lui que viennent à ex-sister ceux qui in-sistent dans la répétition, dont il faut trois pour la fonder (je l'ai dit ailleurs), ce qui va fort bien à isoler le sujet des 4, en lui soustrayant son inconscient.

C'est ce que l'année laisse en suspens, selon l'ordinaire de la pensée qui ne s'en excepte pas pour autant de la jouissance.

D'où apparaît que pensée ne procède que par voie d'éthique. Encore faut-il mettre l'éthique au pas de la psychanalyse.

L'Un-Dire, de se savoir l'Un-tout-seul, parle-t-il seul ? Pas de dialogue ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation, par où s'assure comme pour le nombre le réel.

Il en résulte que l'analyse renverse le précepte de : bien faire et laisser dire, au point que le bien-dire satis-fasse, puisqu'il n'y a qu'à plus-en-dire que réponde le pas-assez.

Ce que lalangue française illustre du dit : com-bien pour faire question de la quantité.

Disons que l'interprétation du signe rend sens aux effets de signification que la batterie signifiante du langage substitue au rapport qu'il ne saurait chiffrer.

Mais le signe en retour produit jouissance par le chiffre que permettent les signifiants : ce qui fait le désir du mathématicien, de chiffrer au-delà du jouis-sens.

Le signe est obsession qui cède, fait obcession (écrite d'un *c*) a la jouissance qui décide d'une pratique.

Je bénis ceux qui me commentent de s'affronter à la tourmente qui soutient une pensée digne, soit : pas contente d'être battue des sentiers du même nom.

Fassent ces lignes trace du bon heur, leur sans le savoir.

Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits

Le sens du sens *(the meaning of meaning)*, on s'en est posé la question. Je pointerais d'ordinaire que c'était d'en avoir la réponse, s'il ne s'agissait pas simplement là d'un passez-muscade universitaire.

Le sens du sens dans *ma* pratique se saisit *(Begriff)* de ce qu'il fuie : à entendre comme d'un tonneau, non d'une détalade.

C'est de ce qu'il fuie (au sens : tonneau) qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer.

Le comble du sens, il est sensible que c'est l'énigme.

Pour moi qui ne m'excepte pas de ma règle susdite, c'est de la réponse, trouvée de ma pratique, que je pose la question du signe au signe : de comment se signale qu'un signe est signe.

Le signe du signe, dit la réponse qui fait pré-texte à la question, c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué. Car le signe n'a de portée que de devoir être *déchiffré*.

Sans doute faut-il que du déchiffrage, la suite des signes prenne sens. Mais ce n'est pas parce qu'une dit-mension donne à l'autre son terme qu'elle livre sa structure.

Nous avons dit ce que vaut l'aune du sens. Y aboutir ne l'empêche pas de faire trou. Un message déchiffré peut rester une énigme.

Le relief de chaque opération – l'une active, l'autre subie – reste distinct.

L'analyste se définit de cette expérience. Les formations de l'inconscient, comme je les appelle, démontrent leur structure d'être déchiffrables. Freud distingue la spécificité du groupe : rêves, lapsus et mots d'esprit, *du mode, le même* dont il opère avec eux.

Sans doute Freud s'arrête-t-il quand il a découvert le sens sexuel de la structure. Ce dont dans son œuvre on ne trouve que soupçon, il est vrai formulé, c'est que du sexe le test ne tient qu'au fait du sens, car nulle part, sous aucun signe, le sexe ne s'inscrit d'un rapport.

C'est à bon droit pourtant que de ce rapport sexuel l'inscription pourrait être exigée : puisque le travail est reconnu, à l'inconscient, du chiffrage, – soit de ce que défait le déchiffrage.

Il peut passer pour plus élevé dans la structure de chiffrer que de compter. L'embrouille, car c'est bien fait pour ça, commence à l'ambiguïté du mot chiffre.

Le chiffre fonde l'ordre du signe.

Mais d'autre part jusqu'à 4, jusqu'à 5 peut-être, allons jusqu'à 6 maximum, les nombres qui sont du réel quoique chiffré, les nombres ont un sens, lequel sens dénonce leur fonction de jouissance sexuelle. Ce sens n'a rien à voir avec leur fonction de réel, mais ouvre un aperçu sur ce qui peut rendre compte de l'entrée de réel dans le monde de l'« être » parlant (étant bien entendu qu'il tient son être de la parole). Soupçonnons que la parole a la même dit-mension grâce à quoi le seul réel qui ne puisse pas s'en inscrire, c'est le rapport sexuel.

Je dis : soupçonnons, pour les personnes, comme on dit, dont le statut est si lié au juridique d'abord, au semblant de savoir, voire à la science qui s'institue bien du réel, qu'elles ne peuvent même pas aborder la pensée que ce soit à l'inaccessibilité d'un rapport que s'enchaîne l'intrusion de cette part au moins du reste du réel.

Ceci chez un « être » vivant dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se distingue des autres d'habiter le langage, comme dit un Allemand que je m'honore de connaître (comme on s'exprime pour dénoter d'avoir fait sa connaissance). Cet être se distingue par ce logis lequel est cotonneux en ce « sens » qu'il le rabat, le dit être, vers toutes sortes de concepts, soit de tonneaux, tous plus futiles les uns que les autres.

Cette futilité, je l'applique, oui, même à la science dont il est manifeste qu'elle ne progresse que par la voie de boucher les trous. Qu'elle y arrive toujours, c'est ce qui la fait sûre. Moyennant quoi elle n'a aucune espèce de sens. Je n'en dirai pas autant de ce qu'elle produit, qui curieusement est la même chose que ce qui sort par la fuite dont la béance du rapport sexuel est responsable : soit ce que je note de l'objet *(a)*, à lire petit *a*.

Pour mon « ami » Heidegger évoqué plus haut du respect que je lui porte, qu'il veuille bien s'arrêter un instant, vœu que j'émets purement gratuit puisque je sais bien qu'il ne saurait le faire, s'arrêter,

dis-je, sur cette idée que la métaphysique n'a jamais rien été et ne saurait se prolonger qu'à s'occuper de boucher le trou de la politique. C'est son ressort.

Que la politique n'atteigne le sommet de la futilité, c'est bien en quoi s'y affirme le bon sens, celui qui fait la loi : je n'ai pas à le souligner, m'adressant au public allemand qui y a ajouté traditionnellement le sens dit de la critique. Sans qu'il soit vain ici de rappeler où cela l'a conduit vers 1933.

Inutile de parler de ce que j'articule du discours universitaire, puisqu'il spécule de l'insensé en tant que tel et qu'en ce sens ce qu'il peut produire de meilleur est le mot d'esprit qui pourtant lui fait peur.

Cette peur est légitime, si l'on songe à celle qui plaque au sol les analystes, soit les parlants qui se trouvent être assujettis à ce discours analytique, dont on ne peut que s'étonner qu'il soit advenu chez des êtres, je parle des parlants, dont c'est tout dire qu'ils n'ont pu s'imaginer leur monde qu'à le supposer abruti, soit de l'idée qu'ils ont depuis pas si longtemps de l'animal qui ne parle pas.

Ne leur cherchons pas d'excuse. Leur être même en est une. Car ils bénéficient de ce destin nouveau, que pour être, il leur faille ex-sister. Incasables dans aucun des discours précédents, il faudrait qu'à ceux-ci ils ex-sistent, alors qu'ils se croient tenus à prendre appui du sens de ces discours pour proférer celui dont le leur se contente, à juste titre d'être plus fuyant, ce qui l'accentue.

Tout les ramène pourtant au solide de l'appui qu'ils ont dans le signe : ne serait que le symptôme auquel ils ont affaire, et qui, du signe fait gros nœud, nœud tel qu'un Marx l'a aperçu même à s'en tenir au discours politique. J'ose à peine le dire, parce que le freudo-marxisme, c'est l'embrouille sans issue.

Rien ne les enseigne, même pas que Freud fût médecin et que le médecin comme l'amoureuse n'a pas la vue très longue, que c'est donc ailleurs qu'il faut qu'ils aillent pour avoir son génie : nommément à se faire sujet, non d'un ressassement, mais d'un discours, d'un discours sans précédent dont il arrive que les amoureuses se fassent géniales à s'y retrouver, que dis-je ? à l'avoir inventé bien avant que Freud l'établisse, sans que pour l'amour au reste il leur serve à rien, c'est patent.

Moi qui serais le seul, si certains ne m'y suivaient, à me faire sujet

de ce discours, je vais une fois de plus démontrer pourquoi des analystes s'en embarrassent sans recours.

Alors que le recours c'est l'inconscient, la découverte par Freud que l'inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus et que pourtant le fruit est là : un savoir qu'il ne s'agit que de déchiffrer puisqu'il consiste dans un chiffrage.

A quoi sert-il ce chiffrage ? dirais-je pour les retenir, en abondant dans la manie, posée d'autres discours, de l'utilité (dire : manie de l'utile ne nie pas l'utile). Le pas n'est pas fait par ce recours, qui pourtant nous rappelle qu'hors ce qui sert, il y a le jouir. Que dans le chiffrage est la jouissance, sexuelle certes, c'est développé dans le dire de Freud, et bien assez pour en conclure que ce qu'il implique, c'est que c'est là ce qui fait obstacle au rapport sexuel établi, donc à ce que jamais puisse s'écrire ce rapport : je veux dire que le langage en fasse jamais trace autre que d'une chicane infinie.

Bien sûr entre les êtres qui sexués le sont (quoique le sexe ne s'inscrive que du non-rapport), il y a des rencontres.

Il y a du bon heur. Il n'y a même que ça : au petit bonheur la chance ! Les « êtres » parlants sont heureux, heureux de nature, c'est même d'icelle tout ce qui leur reste. Est-ce que de par le discours analytique, ça ne pourrait pas devenir un peu plus ? Voilà la question dont ritournelle, je ne parlerais pas si la réponse n'était déjà.

En termes plus précis, l'expérience d'une analyse livre à celui que j'appelle l'analysant – ah ! quel succès j'ai obtenu chez les prétendus orthodoxes avec ce mot, et combien par là ils avouaient que leur désir dans l'analyse, c'était de n'y être pour rien – livre à l'analysant, dis-je donc, le sens de ses symptômes. Eh bien, je pose que ces expériences ne sauraient s'additionner. Freud l'a dit avant moi : tout dans une analyse est à recueillir – où l'on voit que l'analyste ne peut se tirer des pattes –, à recueillir comme si rien ne s'était d'ailleurs établi. Ceci ne veut rien dire sinon que la fuite du tonneau est toujours à rouvrir.

Mais c'est aussi bien là le cas de la science (et Freud ne l'entendait pas autrement, vue courte).

Car la question commence à partir de ceci qu'il y a des types de symptôme, qu'il y a une clinique. Seulement voilà : elle est d'avant le discours analytique, et si celui-ci y apporte une lumière, c'est sûr mais pas certain. Or nous avons besoin de la certitude parce qu'elle

seule peut se transmettre de se démontrer. C'est l'exigence dont l'histoire montre à notre stupeur qu'elle a été formulée bien avant que la science y réponde, et que même si la réponse a été bien autre que le frayage que l'exigence avait produite, la condition dont elle partait, soit que la certitude en fût transmissible, y a été satisfaite.

Nous aurions tort de nous fier à ne faire que remettre ça – fût-ce avec la réserve du petit bonheur la chance.

Car il y a longtemps que telle opinion a fait sa preuve d'être vraie, sans que pour autant elle fasse science (cf. le *Ménon* où c'est de ça qu'il s'agite).

Que les types cliniques relèvent de la structure, voilà qui peut déjà s'écrire quoique non sans flottement. Ce n'est certain et transmissible que du discours hystérique. C'est même en quoi s'y manifeste un réel proche du discours scientifique. On remarquera que j'ai parlé du réel, et pas de la nature.

Par où j'indique que ce qui relève de la même structure, n'a pas forcément le même sens. C'est en cela qu'il n'y a d'analyse que du particulier : ce n'est pas du tout d'un sens unique que procède une même structure, et surtout pas quand elle atteint au discours.

Il n'y a pas de sens commun de l'hystérique, et ce dont joue chez eux ou elles l'identification, c'est la structure, et non le sens comme ça se lit bien au fait qu'elle porte sur le désir, c'est-à-dire sur le manque pris comme objet, pas sur la cause du manque. (Cf. le rêve de la belle bouchère – dans la *Traumdeutung* – devenu par mes soins exemplaire. Je ne prodigue pas les exemples, mais quand je m'en mêle, je les porte au paradigme.)

Les sujets d'un type sont donc sans utilité pour les autres du même type. Et il est concevable qu'un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel. C'est même de là que partent les guerres de religion : s'il est vrai que pour la religion (car c'est le seul trait dont elles font classe, au reste insuffisant), il y a de l'obsession dans le coup.

C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens, celle qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffrage. Ce que j'ai articulé : du sujet supposé savoir.

C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non

qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets en jeu le bon heur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je doive la fournir.

J'insiste : c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir : car pour le *Wisstrieb*, eût-il le tampon de Freud, on peut repasser, il n'y en a pas le moindre. C'en est même au point que s'en fonde la passion majeure chez l'être parlant : qui n'est pas l'amour, ni la haine, mais l'ignorance. Je touche ça du doigt tous les jours.

Que les analystes, disons ceux qui seulement de se poser comme tels en tiennent l'emploi, et je l'accorde de ce seul fait : réellement, que les analystes, je le dis donc au sens plein, qu'ils me suivent ou pas, n'aient pas encore compris que ce qui fait entrée dans la matrice du discours, ce n'est pas le sens mais le signe, voilà qui donne l'idée qu'il faut de cette passion de l'ignorance.

Avant que l'être imbécile prenne le dessus, pourtant d'autres, pas sots, énonçaient de l'oracle qu'il ne révèle ni ne cache : σημαίνει il fait signe.

C'était au temps d'avant Socrate, qui n'est pas responsable, quoiqu'il fût hystérique, de ce qui suivit : le long détour aristotélicien. D'où Freud d'écouter les socratiques que j'ai dits, revint à ceux d'avant Socrate, à ses yeux seuls capables de témoigner de ce qu'il retrouvait.

Ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a eu des effets que les analystes sont dans le vrai, puisque même serait-elle juste, ses effets sont incalculables. Elle ne témoigne de nul savoir, puisqu'à le prendre dans sa définition classique, le savoir s'assure d'une possible prévision.

Ce qu'ils ont à savoir, c'est qu'il y en a un de savoir qui ne calcule pas, mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance.

Qu'est-ce qui du travail de l'inconscient ne peut s'écrire ? Voilà où se révèle une structure qui appartient bien au langage si sa fonction est de permettre le chiffrage. Ce qui est le sens dont la linguistique a fondé son objet en l'isolant : du nom de signifiant.

C'est le seul point dont le discours analytique a à se brancher sur la science, mais si l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre, c'est inversement là notre chance d'élucider comment le langage véhicule dans le nombre le réel dont la science s'élabore.

Ce qui ne cesse pas de s'écrire, c'est supporté du jeu de mots que lalangue mienne a gardé d'une autre, et non sans raison, la certitude dont témoigne dans la pensée le mode de la nécessité.

Comment ne pas considérer que la contingence, ou ce qui cesse de ne pas s'écrire, ne soit par où l'impossibilité se démontre ou ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Et qu'un réel de là s'atteste qui, pour n'en pas être mieux fondé, soit transmissible par la fuite à quoi répond tout discours.

Le 7 octobre 1973

Préface à L'Éveil du printemps

Ainsi un dramaturge aborde en 1891 l'affaire de ce qu'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles, marquant qu'ils n'y songeraient pas sans l'éveil de leurs rêves.

Remarquable d'être mis en scène comme tel : soit pour s'y démontrer ne pas être pour tous satisfaisant, jusqu'à avouer que si ça rate, c'est pour chacun.

Autant dire que c'est du jamais vu.

Mais orthodoxe quant à Freud – j'entends : ce que Freud a dit.

Cela prouve du même coup que même un Hanovrien (car j'en ai d'abord, il faut que je l'avoue, inféré que Wedekind était juif), que même un Hanovrien, dis-je et n'est-ce pas beaucoup dire ? est capable de s'en aviser. De s'aviser qu'il y a un rapport du sens à la jouissance.

Que cette jouissance soit phallique, c'est l'expérience qui en répond.

Mais Wedekind, c'est une dramaturgie. Quelle place lui donner ? Le fait est que nos Juifs (freudiens) s'y intéressent, on en trouvera l'attestation dans ce programme [1].

Il faut dire que la famille Wedekind avait plutôt roulé sa bosse à travers le monde, participant d'une diaspora, celle-ci idéaliste : d'avoir dû quitter la terre-mère pour échec d'une activité « révolutionnaire ». Est-ce là ce qui fit à Wedekind, je parle de notre dramaturge, s'imaginer d'être de sang juif ? Au moins son meilleur ami en témoigne-t-il.

Ou bien est-ce une affaire d'époque, puisque le dramaturge, à la date que j'ai notée, anticipe Freud et largement ?

Puisqu'on peut dire qu'à ladite date, Freud cogite encore l'in-

1. Programme du spectacle monté par Mme Brigitte Jaques dans le cadre du Festival d'automne en 1974 ; l'édition comportait le texte de la séance de la Société psychologique du mercredi (Vienne, 1907) consacrée à la pièce.

conscient, et que pour l'expérience qui en instaure le régime, il ne l'aura pas même à sa mort mise encore sur ses pieds.

Ça devait me rester de le faire avant que quelque autre m'en relève (pas plus juif peut-être que je ne le suis).

Que ce que Freud a repéré de ce qu'il appelle la sexualité fasse trou dans le réel, c'est ce qui se touche de ce que personne ne s'en tirant bien, on ne s'en soucie pas plus.

C'est pourtant expérience à portée de tous. Que la pudeur désigne : du privé. Privé de quoi ? Justement de ce que le pubis n'aille qu'au public, où il s'affiche d'être l'objet d'une levée de voile.

Que le voile levé ne montre rien, voilà le principe de l'initiation (aux bonnes manières de la société, tout au moins).

J'ai indiqué le lien de tout cela au mystère du langage et au fait que ce soit à proposer l'énigme que se trouve le sens du sens.

Le sens du sens est qu'il se lie à la jouissance du garçon comme interdite. Ce nom pas certes pour interdire le rapport dit sexuel, mais pour le figer dans le non-rapport qu'il vaut dans le réel.

Ainsi fait fonction de réel, ce qui se produit effectivement, le fantasme de la réalité ordinaire. Par quoi se glisse dans le langage ce qu'il véhicule : l'idée de *tout* à quoi pourtant fait objection la moindre rencontre du réel.

Pas de langue qui ne s'en force, non sans en geindre de faire comme elle peut, à dire « sans exception » ou à se corser d'un numéral. Il n'y a que dans les nôtres, de langues, que ça roule bille en tête, le tout, – le tout et à toi, si j'ose dire.

Moritz, dans notre drame, parvient pourtant à s'excepter, en quoi Melchior le qualifie de fille. Et il a bien raison : la fille n'est qu'une et veut le rester, ce qui dans le drame passe à l'as.

Reste qu'un homme se fait *L*'homme à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables.

Moritz, à s'en excepter, s'exclut dans l'au-delà. Il n'y a que là qu'il se compte : pas par hasard d'entre les morts, comme exclus du réel. Que le drame l'y fasse survivre, pourquoi pas ? si le héros y est mort d'avance.

C'est au royaume des morts que « les non-dupes errent », dirais-je d'un titre que j'illustrai.

Et c'est pour cela que je n'errerai pas plus longtemps à suivre à Vienne, dans le groupe de Freud, les gens qui déchiffrent à l'envers

les signes tracés par Wedekind en sa dramaturgie. Sauf peut-être à les reprendre de ce que la reine pourrait bien n'être sans tête qu'à ce que le roi lui ait dérobé la paire normale, de têtes, qui lui reviendrait.

N'est-ce pas à les lui restituer (de supposer face cachée) que sert ici l'Homme dit masqué. Celui-là, qui fait la fin du drame, et pas seulement du rôle que Wedekind lui réserve, de sauver Melchior des prises de Moritz, mais de ce que Wedekind le dédie à sa fiction, tenue pour nom propre.

J'y lis pour moi ce que j'ai refusé expressément à ceux qui ne s'autorisent que de parler d'entre les morts : soit de leur dire que parmi les Noms-du-Père, il y a celui de l'Homme masqué.

Mais le Père en a tant et tant qu'il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom de Nom de Nom. Pas de Nom qui soit son Nom-Propre, sinon le Nom comme ex-sistence.

Soit le semblant par excellence. Et l'« Homme masqué » dit ça pas mal.

Car comment savoir ce qu'il est s'il est masqué, et ne porte-t-il pas masque de femme, ici l'acteur ?

Le masque seul ex-sisterait à la place de vide où je mets *La* femme. En quoi je ne dis pas qu'il n'y ait pas de femmes.

La femme comme version du Père ne se figurerait que de Père-version.

Comment savoir si, comme le formule Robert Graves, le Père lui-même, notre père éternel à tous, n'est que Nom entre autres de la Déesse blanche, celle à son dire qui se perd dans la nuit des temps, à en être la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance, – telles ces formes de l'infini dont nous ne commençons l'énumération qu'à savoir que c'est elle qui nous suspendra, nous.

Le 1er septembre 1974

Joyce le Symptôme

Joyce le Symptôme à entendre comme Jésus la Caille : c'est son nom. Pouvait-on s'attendre à autre chose d'emmoi : je nomme. Que ça fasse jeune homme est une retombée d'où je ne veux retirer qu'une seule chose. C'est que nous sommes z'hommes.

LOM : en français ça dit bien ce que ça veut dire. Il suffit de l'écrire phonétiquement : ça le faunétique (faun...), à sa mesure : l'eaubscène. Écrivez ça eaub... pour rappeler que le beau n'est pas autre chose. Hissecroibeau à écrire comme l'hessecabeau sans lequel hihanappat qui soit ding ! d'nom dhom. LOM se lomellise à qui mieux mieux. Mouille, lui dit-on, faut le faire : car sans mouiller pas d'hessecabeau.

LOM, LOM de base, LOM cahun corps et nan-na Kun. Faut le dire comme ça : il ahun... et non : il estun... (cor/niché). C'est l'avoir et pas l'être qui le caractérise. Il y a de l'avoiement dans le qu'as-tu ? dont il s'interroge fictivement d'avoir la réponse toujours. J'ai ça, c'est son seul être. Ce que fait le f...toir dit épistémique quand il se met à bousculer le monde, c'est de faire passer l'être avant l'avoir, alors que le vrai, c'est que LOM *a*, au principe. Pourquoi ? Ça se sent, et une fois senti, ça se démontre.

Il a (même son corps) du fait qu'il appartient en même temps à trois... appelons ça, ordres. En témoignant le fait qu'il jaspine pour s'affairer de la sphère dont se faire un escabeau.

Je dis ça pour m'en faire un, et justement d'y faire déchoir la sphère, jusqu'ici indétrônable dans son suprême d'escabeau. Ce pourquoi je démontre que l'S.K.beau est premier parce qu'il préside à la production de sphère.

L'S.K.beau c'est ce que conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a – son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud (inconscient, qu'on lit ça) : pousse-toi

de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre c'est d'un seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de LOM. la parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens. Le sens de l'être étant de présider à l'avoir, ce qui excuse le bafouillage épistémique.

L'important, de quel point – il est dit « de vue », c'est à discuter ? ce qui importe donc sans préciser d'où, c'est de se rendre compte que de LOM a un corps – et que l'expression reste correcte, – bien que de là LOM ait déduit qu'il était une âme – ce que, bien entendu, « vu » sa biglerie, il a traduit de ce que cette âme, elle aussi, il l'avait.

Avoir, c'est pouvoir faire quelque chose avec. Entre autres, entre autres avisiont dites possibles de « pouvoir » toujours être suspendues. La seule définition du possible étant qu'il puisse *ne pas* « avoir lieu » : ce qu'on prend par le bout contraire, vu l'inversion générale de ce qu'on appelle la pensée.

Aristote, Pacon contrairement au B de même rime, écrit que l'homme pense avec son âme. En quoi se prouverait que LOM l'a, elle aussi, ce qu'Aristote traduit du νοῦς. Je me contente moi de dire : nœud, moins de barouf. Nœud de quoi à quoi, je ne le dis pas, faute de le savoir, mais j'exploite que trinité, LOM ne peut cesser de l'écrire depuis qu'il s'immonde. Sans que la préférence de Victor Cousin pour la triplicité y ajoute : mais va pour, s'il veut, puisque le sens, là c'est trois ; le bon sens, entends-je.

C'est pour ne pas le perdre, ce bond du sens, que j'ai énoncé maintenant qu'il faut maintenir que l'homme ait un corps, soit qu'il parle avec son corps, autrement dit qu'il parlêtre de nature. Ainsi surgi comme tête de l'art, il se dénature du même coup, moyennant quoi il prend pour but, pour but de l'art le naturel, tel qu'il l'imagine naïvement. Le malheur, c'est que c'est le sien de naturel : pas étonnant qu'il n'y touche qu'en tant que symptôme. Joyce le Symptôme pousse les choses de son artifice au point qu'on se demande s'il n'est pas le Saint, le saint homme à ne plus p'ter. Dieu merci car c'est à lui qu'on le doit, soit à ce vouloir qu'on lui suppose (de ce qu'on sait dans son cœur qu'il n'ex-siste pas) Joyce n'est pas un Saint. Il joyce trop de l'S.K.beau pour ça, il a de son art art-gueil jusqu'à plus soif.

A vrai dire il n'y a pas de Saint-en-soi, il n'y a que le désir d'en fignoler ce qu'on appelle la voie, voie canonique. D'où l'on ptôme à l'occasion dans la canonisation de l'Église, qui en connaît un bout à ce qu'elle s'y reconique, mais qui se f... le doigt dans l'œil dans tous les autres cas. Car il n'y a pas de voie canonique pour la sainteté, malgré le vouloir des Saints, pas de voie qui les spécifie, qui fasse des Saints une espèce. Il n'y a que la scabeaustration ; mais la castration de l'escabeau ne s'accomplit que de l'escapade. Il n'y a de Saint qu'à ne pas vouloir l'être, qu'à la sainteté y renoncer.

C'est ce que Joyce maintient seulement comme tête de l'art : car c'est de l'art qu'il fait surgir la tête dans ce Bloom qui s'aliène pour faire ses farces de Flower et d'Henry (comme l'Henry du coin, l'Henry pour les dames). Si en fait il n'y a que lesdites dames à en rire, c'est bien ce qui prouve que Bloom est un saint. Que le saint en rie, ça dit tout. Bloom embloomera après sa mort quoique du cimetière il ne rie pas. Puisque c'est là sa destination, qu'il trouve amèredante, tout en sachant qu'il n'y peut rien.

Joyce, lui, voulait ne rien avoir, sauf l'escabeau du dire magistral, et ça suffit à ce qu'il ne soit pas un saint homme tout simple, mais le symptôme ptypé.

S'il Henrycane le Bloom de sa fantaisie, c'est pour démontrer qu'à s'affairer tellement de la spatule publicitaire, ce qu'il a enfin, de l'obtenir ainsi, ne vaut pas cher. A faire trop bon marché de son corps même, il démontre que « LOM a un corps » ne veut rien dire, s'il n'en fait pas à tous les autres payer la dîme.

Voie tracée par les Frères mendiants : ils s'en remettent à la charité publique qui doit payer leur subsistance. N'en restant pas moins que LOM (écrit L.O.M.) ait son corps, à revêtir entre autres soins. La tentative sans espoir que fait la société pour que LOM n'ait pas qu'un corps est sur un autre versant : vouée à l'échec bien sûr, à rendre patent que s'il en ahun, il n'en a aucun autre malgré que du fait de son parlêtre, il dispose de quelque autre, sans parvenir à le faire sien.

A quoi il ne songerait pas, on le suppose, si ce corps qu'il a, vraiment il l'était. Ceci n'implique que la théorie bouffonne, qui ne veut pas mettre la réalité du corps dans l'idée qui le fait. Antienne, on le sait, aristotélienne. Quelle expérience, on se tue à l'imaginer, a pu là faire obstacle pour lui à ce qu'il platonise, c'est-à-dire défie la

mort comme tout le monde en tenant que l'idée suffira ce corps à le reproduire. « Mes tempes si choses » interroge Molly Bloom à qui c'était d'autant moins venu à portée qu'elle y était déjà sans se le dire. Comme des tas de choses à quoi on croit sans y adhérer : les escabeaux de la réserve où chacun puise.

Qu'il y ait eu un homme pour songer à faire le tour de cette réserve et à donner de l'escabeau la formule générale, c'est là ce que j'appelle Joyce le Symptôme. Car cette formule, il ne l'a pas trouvée faute d'en avoir le moindre soupçon. Elle traînait pourtant déjà partout sous la forme de cet ICS que j'épingle du parlêtre.

Joyce, prédestiné par son nom, laissait la place à Freud pas moins consonant. Il faut la passion d'Ellmann pour en faire croix sur Freud : *pace tua*, je ne vais pas vous dire la page, car le temps me pressantifie. La fonction de la hâte dans Joyce est manifeste. Ce qu'il n'en voit pas, c'est la logique qu'elle détermine.

Il a d'autant plus de mérite à la dessiner conforme d'être seulement faite de son art qu'un eaube jeddard, comme *Ulysse*, soit un jet d'art sur l'eaube scène de la logique elle-même, ceci se lit à ce qu'elle calque non pas l'inconscient, mais en donne le modèle en tempspèrant, en faisant le père du temps, le Floom ballique, le Xinbad le Phtarin à quoi se résume le symdbad du symdptôme ou dans Stephens Deedalus Joyce se reconnaît le fils nécessaire, ce qui ne cesse pas de s'écrire de ce qu'il se conçoive, sans que pourtant hissecroiebeau, de l'hystoriette d'Hamlet, hystérisée dans son Saint-Père de Cocu empoisonné par l'oreille zeugma, et par son symptôme de femme, sans qu'il puisse faire plus que de tuer en Claudius l'escaptôme pour laisser place à celui de rechange qui fort embrasse à père-ternité.

Joyce se refuse à ce qu'il se passe quelque chose dans ce que l'histoire des historiens est censée prendre pour objet.

Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme *a* un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus.*

Relisez l'histoire : c'est tout ce qui s'y lit de vrai. Ceux qui croient faire cause dans son remue-ménage sont eux aussi des déplacés sans doute d'un exil qu'ils ont délibéré, mais de s'en faire escabeau les aveugle.

Joyce est le premier à savoir bien escaboter pour avoir porté l'escabeau au degré de consistance logique où il le maintient, art-gueilleusement, je viens de le dire.

Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas.

Ainsi des individus qu'Aristote prend pour des corps, peuvent n'être rien que symptômes eux-mêmes relativement à d'autres corps. Une femme par exemple, elle est symptôme d'un autre corps.

Si ce n'est pas le cas, elle reste symptôme dit hystérique, on veut dire par là dernier. Soit paradoxalement que ne l'intéresse qu'un autre symptôme : il ne se range donc qu'avant dernier et n'est de plus pas privilège d'une femme quoiqu'on comprenne bien à mesurer le sort de LOM comme parlêtre, ce dont elle se symptomatise. C'est des hystériques, hystériques symptômes de femmes (pas toutes comme ça sans doute, puisque c'est de n'être pas toutes (comme ça), qu'elles sont notées d'être des femmes chez LOM, soit de l'on l'a), c'est des hystériques symptômes que l'analyse a pu prendre pied dans l'expérience.

Non sans reconnaître d'emblée que toutom y a droit. Non seulement droit mais supériorité, rendue évidente par Socrate en un temps où LOM commun ne se réduisait pas encore et pour cause, à de la chair à canon quoique déjà pris dans la déportation du corps et sympthomme. Socrate, parfait hystérique, était fasciné du seul symptôme, saisi de l'autre au vol. Ceci le menait à pratiquer une sorte de préfiguration de l'analyse. Eût-il demandé de l'argent pour ça au lieu de frayer avec ceux qu'il accouchait que c'eût été un analyste, avant la lettre freudienne. Un génie quoi !

Le symptôme hystérique, je résume, c'est le symptôme pour LOM d'intéresser au symptôme de l'autre comme tel : ce qui n'exige pas le corps à corps. Le cas de Socrate le confirme, exemplairement.

Pardon tout ça n'est que pour spécifier de Joyce de sa place.

Joyce ne se tient pour femme à l'occasion que de s'accomplir en tant que symptôme. Idée bien orientée quoique ratée dans sa chute. Dirai-je qu'il est symptomatologie. Ce serait éviter de l'appeler par le nom qui répond à son vœu, ce qu'il appelle un tour de farce dans *Finnegans Wake* page 162 (et 509) où il l'énonce proprement par l'astuce du destin en force qu'il tenait de Verdi avant qu'on nous l'assène.

Que Joyce ait joui d'écrire *Finnegans Wake* ça se sent. Qu'il l'ait publié, je dois ça à ce qu'on me l'ait fait remarquer, laisse perplexe, en ceci que ça laisse toute littérature sur le flan. La réveiller, c'est bien signer qu'il en voulait la fin. Il coupe le souffle du rêve, qui traînera bien un temps. Le temps qu'on s'aperçoive qu'il ne tient qu'à la fonction de la hâte en logique. Point souligné par moi, sans doute de ce qu'il reste après Joyce que j'ai connu à vingt ans, quelque chose à crever dans le papier hygiénique sur quoi les lettres se détachent, quand on prend soin de scribouiller pour la rection du corps pour les corpo-rections dont il dit le dernier mot connu day-sens, sens mis au jour du symptôme littéraire enfin venu à concomp-tion. La pointe de l'inintelligible y est désormais l'escabeau dont on se montre maître. Je suis assez maître de lalangue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même ce qui fascine de témoigner de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens.

On s'en doutait depuis longtemps. Être post-joycien, c'est le savoir. Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe… du père comme je l'ai indiqué.

L'extraordinaire est que Joyce y soit parvenu non pas sans Freud (quoiqu'il ne suffise pas qu'il l'ait lu) mais sans recours à l'expérience de l'analyse (qui l'eût peut-être leurré de quelque fin plate).

Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI

Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi.

Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte.

Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je rate. Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Ce qui n'empêche pas qu'on coure après.

Il y a une certaine façon de balancer stembrouille qui est satisfaisante pour d'autres raisons que formelles (symétrie par exemple). Comme satisfaction, elle ne s'atteint qu'à l'usage, à l'usage d'un particulier. Celui qu'on appelle dans le cas d'une psychanalyse (psych =, soit fiction d'–) analysant. Question de pur fait : des analysants, il y en a dans nos contrées. Fait de réalité humaine, ce que l'homme appelle réalité,

Notons que la psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé. Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple. Soyons exact, le solitaire en a donné l'exemple. Non sans abus pour ses disciples (car disciples, ils n'étaient que du fait que lui, ne sût pas ce qu'il faisait).

Ce que traduit l'idée qu'il en avait : peste, mais anodine là où il croyait la porter, le public s'en arrange.

Maintenant, soit sur le tard, j'y mets mon grain de sel : fait d'histoire, autant dire d'hystérie : celle de mes collègues en l'occasion, cas infime, mais où je me trouvais pris d'aventure pour m'être intéressé à quelqu'un qui m'a fait glisser jusqu'à eux m'avoir imposé Freud, l'Aimée de mathèse.

J'eusse préféré oublier ça : mais on n'oublie pas ce que le public vous rappelle.

Donc il y a l'analyste à compter dans la cure. Il ne compterait pas, j'imagine, socialement, s'il n'y avait Freud à lui avoir frayé la voie. Freud, dis-je, pour le nommer lui. Car nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire et Freud n'en a nommé aucun. Donner des bagues aux initiés, n'est pas nommer. D'où ma proposition que l'analyste ne s'hystorise que de lui-même : fait patent, Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie.

Quelle hiérarchie pourrait lui confirmer d'être analyste, lui en donner le tampon ? Ce qu'un Cht me disait, c'est que je l'étais, né. Je répudie ce certificat : je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet.

La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'hystoriser de lui-même.

Ça ne saurait être son propre mouvement puisque sur l'analyste, il en sait long, maintenant qu'il a liquidé, comme on dit, son transfert-pour. Comment peut lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction ?

Autrement dit y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer, c'est-à-dire de recevoir ce qu'on appelle couramment du fric, pour subvenir aux besoins de vos à-charge, au premier rang desquels vous vous trouvez vous-même, – selon la morale juive (celle où Freud en restait pour cette affaire).

Il faut avouer que la question (la question d'une autre raison) est exigible pour supporter le statut d'une profession, nouvelle-venue dans l'hystoire. Hystoire que nous ne disons pas éternelle parce que son *aetas* n'est sérieux qu'à se rapporter au nombre réel, c'est-à-dire au sériel de la limite.

Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence.

Voilà un aspect singulier de cet amour du prochain mis en exergue par la tradition judaïque. Même à l'interpréter chrétiennement, c'est-à-dire comme jean-f...trerie hellénique, ce qui se présente

à l'analyste est autre chose que le prochain : c'est le tout-venant d'une demande qui n'a rien à voir avec la rencontre (d'une personne de Samarie propre à dicter le devoir christique). L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée.

D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse.

Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque.

Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance.

Je ne parlerai de Joyce où j'en suis cette année, que pour dire qu'il est la conséquence la plus simple d'un refus combien mental d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre il l'illustre. Mais je n'ai fait encore qu'effleurer ça, vu mon embarras quant à l'art, où Freud se baignait non sans malheur.

Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça.

J'écris pourtant, dans la mesure où je crois le devoir, pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire.

Paris, ce 17 mai 1976

Annexes

Nous donnons en annexes quatre textes.

On trouvera d'abord la première version de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », telle que lue ce jour-là devant les analystes (AE et AME) de l'École freudienne de Paris. Ce texte a été publié en avril 1978 dans la collection « Analytica », comme supplément au numéro 13 de la revue *Ornicar?*.

Le deuxième texte est celui d'une note publiée sans titre à la fin du premier numéro de la revue *Scilicet*, parue au cours du premier trimestre 1968.

Viennent ensuite le liminaire du deuxième numéro et une note terminale, précédée de la liste des auteurs ayant contribué aux deux premiers numéros de la revue (2000).

1

PREMIÈRE VERSION DE LA « PROPOSITION DU 9 OCTOBRE 1967 SUR LE PSYCHANALYSTE DE L'ÉCOLE »

Il s'agit de fonder dans un statut assez durable pour être soumis à l'expérience, les garanties dont notre École pourra autoriser de sa formation un psychanalyste – et dès lors en répondre.

Pour introduire mes propositions, il y a déjà mon acte de fondation et le préambule de l'annuaire. L'autonomie de l'initiative du psychanalyste y est posée en un principe qui ne saurait souffrir chez nous de retour.

L'École peut témoigner que le psychanalyste en cette initiative apporte une garantie de formation suffisante.

Elle peut aussi constituer le milieu d'expérience et de critique qui établisse voire soutienne les conditions des garanties les meilleures.

Elle le peut et donc elle le doit, puisqu'École, elle ne l'est pas seulement au sens où elle distribue un enseignement, mais où elle instaure entre ses membres une communauté d'expérience, dont le cœur est donné par l'expérience des praticiens.

A vrai dire, son enseignement même n'a de fin que d'apporter à cette expérience la correction, à cette communauté la discipline d'où se promeut la question théorique par exemple, de situer la psychanalyse au regard de la science.

Le noyau d'urgence de cette responsabilité n'a pu faire que de s'inscrire déjà à l'annuaire.

Garantie de formation suffisante : c'est l'AME – l'analyste membre de l'École.

Aux AE, dits analystes de l'École, reviendrait le devoir de l'institution interne soumettant à une critique permanente l'autorisation des meilleurs.

Nous devons ici insérer l'École dans ce qui pour elle, *est le cas*. Expression qui désigne une position de fait à retenir d'événements relégués dans cette considération.

L'École, de son rassemblement inaugural ne peut omettre qu'il s'est constitué d'un choix pour ses membres délibéré, celui d'être exclu de l'Association psychanalytique internationale.

Chacun sait en effet que c'est sur un vote, lequel n'avait d'autre enjeu que de permettre ou d'interdire la présence de mon enseignement, qu'a été suspendue leur admission à l'IPA, sans autre considération tirée de la formation reçue, et spécialement sans objection de ce qu'elle fût reçue de moi. Un vote, un vote politique, suffisait pour être admis à l'Association psychanalytique internationale, comme l'ont montré ses suites.

Il en résulte que ceux qui se sont regroupés dans ma fondation, ne témoignent par là de rien d'autre que du prix qu'ils attachent à un enseignement – qui est le mien, qui est de fait sans rival – pour soutenir leur expérience. Cet attachement est de pensée pratique, disons-le, et non pas d'énoncés conformistes : c'est pour l'air, nous irons jusqu'à cette métaphore, que notre enseignement apporte au

travail, qu'on a préféré être exclu que de le voir disparaître et même que de s'en séparer. Ceci se conclut aisément de ce que nous ne disposons jusqu'à présent d'aucun autre avantage dont nous puissions balancer la chance ainsi déclinée.

Avant d'être un problème à proposer à quelques cavillations analytiques, ma position de chef d'École est un résultat d'une relation entre analystes, qui depuis dix-sept ans s'impose à nous comme un scandale.

Je souligne que je n'ai rien fait en produisant l'enseignement qui m'était confié dans un groupe, ni pour en tirer la lumière à moi, notamment par aucun appel au public, ni même pour trop souligner les arêtes qui auraient pu contrarier la rentrée dans la communauté, laquelle restait pendant ces années le seul souci véritable de ceux à qui m'avait réuni une précédente infortune (soit la sanction donnée par les soins de Mlle Anna Freud à une sottise de manœuvre, commise elle-même sous la consigne que je n'en sois pas averti).

Cette réserve de ma part est notable par exemple dans le fait qu'un texte essentiel à trouver dans mes *Écrits* pour donner, sous la forme inévitable de la satire, la critique dont tous les termes sont choisis, des Sociétés analytiques en exercice (« Situation de la psychanalyse en 1956 ») – que ce texte à tenir pour préface à notre effort présent, a été retenu par moi jusqu'à l'édition qui le livre.

J'ai donc préservé dans ces épreuves, on le sait, ce que je pouvais donner. Mais j'ai préservé aussi ce qui à d'autres paraissait à obtenir.

Ces rappels ne sont là que pour situer justement l'ordre de concession éducative auquel j'ai soumis même les temps de ma doctrine.

Cette mesure toujours tenue, laisse maintenant oublier l'obscurantisme incroyable de l'audience où j'avais à la faire valoir.

Ceci pour dire qu'ici il me faudra devancer, dans les formules à vous proposer maintenant, les suites que je suis en droit d'attendre, et notamment des personnes présentes, pour ce qu'il m'a été permis d'en émettre jusqu'alors.

Du moins a-t-on pour inférer ce qui vient ici, sous toutes les formes possibles, déjà de moi l'indication.

Nous partons de ceci que la *racine* de l'expérience du champ de la psychanalyse posé en son *extension*, seule base possible à motiver une École, est à trouver dans l'expérience psychanalytique elle-même, nous voulons dire prise en *intension* : seule raison juste à formuler

de la nécessité d'une psychanalyse introductive pour opérer dans ce champ. En quoi donc nous nous accordons de fait avec la condition partout reçue de la psychanalyse dite didactique.

Pour le reste, nous laissons en suspens ce qui a poussé Freud à cet extraordinaire *joke* que réalise la constitution des Sociétés psychanalytiques existantes, car il n'est pas possible de dire qu'il les aurait voulues autrement.

Ce qui importe, c'est qu'elles ne peuvent se soutenir dans leur succès présent sans un appui certain dans le réel de l'expérience analytique.

Il faut donc interroger ce réel pour savoir comment il conduit à sa propre méconnaissance, voire produit sa négation systématique.

Ce *feed-back* déviant ne peut, comme nous venons de le poser, être détecté que dans la psychanalyse en intension. Du moins l'isolera-t-on ainsi de ce qui dans l'extension relève de ressorts de compétition sociale, par exemple, qui ne peuvent faire ici que confusion.

Qui à avoir quelque vue du transfert, pourrait douter qu'il n'y a pas de référence plus contraire à l'idée de l'intersubjectivité ?

Au point que je pourrais m'étonner qu'aucun praticien ne se soit avisé de m'en faire objection hostile, voire amicale. Ce m'aurait été occasion de marquer que c'était bien pour qu'il y pense, que j'ai dû rappeler d'abord ce qu'implique de relation intersubjective l'usage de la parole.

C'est pourquoi à tout bout de champ de mes *Écrits*, j'indique ma réserve sur l'emploi de ladite intersubjectivité par cette sorte d'universitaires qui ne savent se tirer de leur lot, qu'à s'accrocher à des termes qui leur semblent lévitatoires, faute de saisir leur connexion là où ils servent.

Il est vrai que ce sont les mêmes qui favorisent l'idée que la praxis analytique est faite pour ouvrir notre relation au malade à la compréhension. Complaisance ou malentendu qui fausse notre sélection au départ, où se montre qu'ils ne perdent pas tellement le nord quand il s'agit de la matérielle.

Le transfert, je le martèle depuis déjà quelque temps, ne se conçoit qu'à partir du terme du *sujet supposé savoir.*

A m'adresser à d'autres, je produirais d'emblée ce que ce terme implique de déchéance constituante pour le psychanalyste, à l'illustrer du cas originel. Fliess, c'est-à-dire le médicastre, le chatouilleur de nez,

mais qui à cette corde prétend faire résonner les rythmes archétypiques, vingt et un jours pour le mâle, vingt-huit pour la femelle, très précisément ce savoir qu'on suppose fondé sur d'autres rets que ceux de la science qui à l'époque se spécifie d'avoir renoncé à ceux-là.

Cette mystification qui double l'antiquité du statut médical, voilà qui a suffi à creuser la place où le psychanalyste s'est logé depuis. Qu'est-ce à dire, sinon que la psychanalyse tient à celui qui doit être nommé le psychanalysant : Freud le premier en l'occasion, démontrant qu'il peut concentrer en lui le tout de l'expérience. Ce qui ne fait pas une autoanalyse pour autant.

Il est clair que le psychanalyste tel qu'il résulte de la reproduction de cette expérience, par la substitution du psychanalysant originel à sa place, se détermine différemment par rapport au sujet supposé savoir.

Ce terme exige une formalisation qui l'explique.

Et justement qui bute aussitôt sur l'intersubjectivité. Sujet supposé par qui ? dira-t-on, sinon par un autre sujet.

Et si nous supposions provisoirement qu'il n'y a pas de sujet supposable par un autre sujet ? On sait en effet que nous ne nous référons pas ici au sens vague du sujet psychologique qui est précisément ce que l'inconscient met en question.

N'est-il pas acquis que le sujet transcendantal, disons celui du *cogito*, est incompatible avec la position d'un autre sujet ? Déjà dans Descartes, on saisit qu'il n'en saurait être question, sinon à passer par Dieu comme garant de l'existence. Hegel remet les choses au point avec la fameuse exclusion de la coexistence des consciences. D'où part la destruction de l'autre, inaugurale de la phénoménologie de l'esprit, mais de quel autre ? On détruit le vivant qui supporte la conscience, mais la conscience, celle du sujet transcendantal, c'est impossible. D'où le huis-clos où Sartre conclut : c'est l'enfer. L'obscurantisme lui non plus ne semble pas près de mourir si vite.

Mais peut-être à poser le sujet comme ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, pourrons-nous rendre la notion du sujet supposé plus maniable : le sujet est là bien supposé, très précisément sous la barre elle-même tirée sous l'algorithme de l'implication signifiante. Soit :

$$\frac{S \longrightarrow S'}{s}$$

Le sujet est le signifié de la pure relation signifiante.

Et le savoir, où l'accrocher ? Le savoir n'est pas moins supposé, nous venons d'en prendre l'idée – que le sujet. La nécessité de la portée de l'écriture musicale pour rendre compte du discours s'impose ici une fois de plus, pour faire saisir vivement le

$$\frac{\text{supposé}}{\text{sujet} \qquad\qquad \text{savoir}}$$

Deux sujets ne sont pas imposés par la supposition d'un sujet, mais seulement un signifiant qui représente pour un autre quelconque, la supposition d'un savoir comme attenante à un signifié, soit un savoir pris dans sa signification.

C'est l'introduction de ce signifiant dans la relation artificielle du psychanalysant en puissance à ce qui reste à l'état d'*x*, à savoir le psychanalyste, qui définit comme ternaire la fonction psychanalytique.

Il s'agit d'en extraire la position ainsi définie du psychanalyste.

Car celui qui se désigne ainsi, ne saurait, sans malhonnêteté radicale se glisser dans ce signifié, même si son partenaire l'en habille (ce qui n'est nullement le cas moyen), dans ce signifié à qui est imputé le savoir.

Car non seulement son savoir n'est pas de l'espèce de ce que Fliess élucubre, mais très précisément c'est là ce dont il ne veut rien savoir. Comme il se voit dans ce réel de l'expérience tout à l'heure invoqué là où il est : dans les Sociétés, si l'ignorance où l'analyste se tient de ce qui pourrait même commencer à s'articuler de scientifique dans ce champ, la génétique par exemple, ou l'intersexualité hormonale. Il n'y connaît rien, on le sait. Il n'a à en connaître à la rigueur qu'en manière d'alibi pour les confrères.

Les choses du reste trouvent leur place tout de suite, à se souvenir de ce qu'il y a, pour le seul sujet en question (qui est, ne l'oublions pas, le psychanalysant) à savoir.

Et ceci à introduire la distinction depuis toujours présente à l'expérience de la pensée telle que l'histoire la fournit : distinction du savoir textuel et du savoir référentiel.

Une chaîne signifiante, telle est la forme radicale du savoir dit textuel. Et ce que le sujet du transfert est supposé savoir, c'est, sans

que le psychanalysant le sache encore, un texte, si l'inconscient est bien ce que nous nous savons : structuré comme un langage.

N'importe quel clerc d'autrefois, voire sophiste, colporteur de contes, ou autre talmudiste, serait tout de suite ici au fait. On aurait tort de croire pourtant que ce savoir textuel a terminé sa mission sous prétexte que nous n'admettons plus de révélation divine.

Un psychanalyste, au moins de ceux à qui nous apprenons à réfléchir, devrait pourtant reconnaître ici la raison de la prévalence d'un texte au moins, celui de Freud, dans sa cogitation.

Disons que le savoir référentiel, celui qui se rapporte au référent, dont vous savez qu'il complète le ternaire dont les deux autres termes sont signifiant et signifié, autrement dit le connote dans la dénotation, n'est bien entendu pas absent du savoir analytique, mais il concerne avant tout les effets du langage, le sujet d'abord, et ce qu'on peut désigner du terme large de structures logiques.

Sur énormément d'objets que ces structures impliquent, sur presque tous les objets qui par elles viennent à conditionner le monde humain, on ne peut dire que le psychanalyste sache grand-chose.

Ça vaudrait mieux, mais c'est variable.

La question est non pas de ce qu'il sait, mais de la fonction de ce qu'il sait dans la psychanalyse.

Si nous nous en tenons à ce point nodal que nous y désignons comme intensif, soit la façon dont il a à parer à l'investiture qu'il reçoit du sujet supposé savoir, la discordance apparaît évidente de ce qui va s'en inscrire aussitôt dans notre algorithme :

$$\frac{S \longrightarrow (S, S' \ldots)}{s \ldots \quad (S', S'', S''' \ldots S^{n})}$$

Tout ce qu'il sait n'a rien à voir avec le savoir textuel que le sujet supposé savoir lui signifie : l'inconscient qu'implique l'entreprise du psychanalysant.

Simplement le signifiant qui détermine un tel sujet, a à être retenu par lui pour ce qu'il signifie : le signifié du texte qu'il ne sait pas.

Tel est ce qui commande l'étrangeté où lui paraît la recommanda-

tion de Freud, si insistante pourtant, laquelle s'articule expressément comme d'exclure tout ce qu'il sait dans son abord de chaque nouveau cas.

L'analyste n'a d'autre recours que de se placer au niveau du *s* de la pure signification du savoir, soit du sujet qui n'est pas encore déterminable que d'un glissement qui est désir, de se faire désir de l'Autre, dans la pure forme qui s'isole comme désir de savoir.

Le signifiant de cette forme étant ce qui est articulé dans *Le Banquet* comme l'ἄγαλμα, le problème de l'analyste est représentable (et c'est pourquoi nous lui avons fait la place que l'on sait) dans la façon dont Socrate supporte le discours d'Alcibiade, c'est-à-dire très précisément en tant qu'il vise un autre, Agathon, au nom ironique précisément dans ce cas.

Nous savons qu'il n'y a pas d'ἄγαλμα que celui qui veut sa possession, puisse obtenir.

L'enveloppe (quelle qu'en soit la disgrâce qui fasse le psychanalyste paraître la constituer), est une enveloppe qui sera vide, s'il l'ouvre aux séductions de l'amour ou de la haine du sujet.

Mais ce n'est pas dire que la fonction de l'ἄγαλμα du sujet supposé savoir, ne puisse être pour le psychanalyste, comme je viens d'en ébaucher les premiers pas, la façon de centrer ce qu'il en est de ce qu'il choisit de savoir.

Dans ce choix, la place du non-savoir est centrale.

Elle n'en est pas moins articulable en conduites pratiques. Celle du respect du cas par exemple, nous l'avons dit. Mais celles-ci restent parfaitement vaines hors d'une théorie ferme de ce qu'on refuse et de ce qu'on admet de tenir pour être à savoir.

Le non-savoir n'est pas de modestie, ce qui est encore se situer par rapport à soi ; il est proprement la production « en réserve » de la structure du seul savoir opportun.

Pour nous référer au réel de l'expérience, supposé décelable dans la fonction des Sociétés, trouvons là forme à saisir pourquoi des êtres qui se distinguent par un néant de la pensée, reconnu de tous et accordé comme de fait dans les propos courants (c'est là l'important), sont aisément mis dans le groupe en position représentative.

C'est qu'il y a là un chapitre que je désignerai comme la confusion sur le zéro. Le vide n'est pas équivalant au rien. Le repère dans la mesure n'est pas l'élément neutre de l'opération logique. La nul-

lité de l'incompétence n'est pas le non-marqué par la différence signifiante.

Désigner la forme du zéro est essentiel, qui (c'est la visée de notre 8 intérieur), placée au centre de notre savoir, soit rebelle à ce que s'y substituent les semblants d'un batelage ici très singulièrement favorisé.

Car justement parce que tout un savoir exclu par la science ne peut qu'être tenu à l'écart de la psychanalyse, si l'on ne sait pas dire quelle structure logique y supplée « au centre » (terme ici approché), n'importe quoi peut y venir – (et les discours sur la bonté).

C'est dans cette ligne que se place la logique du fantasme. La logique de l'analyste est l'ἄγαλμα qui s'intègre au fantasme radical que construit le psychanalysant.

Cette ordination de l'ordre de savoir en fonction dans le procès analytique, voilà ce autour de quoi doit tourner l'admission dans l'École. Elle implique toutes sortes d'appareils – dont l'âme est à trouver dans les fonctions déjà déléguées dans le Directoire – Enseignement, Direction de travaux, Publication.

Elle comporte le groupement de certains livres à publier en collection – et au-delà une bibliographie systématique. Je ne m'en tiens là qu'à des indications.

Ce propos est fait pour montrer comment se raccordent immédiatement les problèmes en extension, à ceux, centraux à l'intension.

C'est ainsi qu'il nous faut reprendre la relation du psychanalysant au psychanalyste, et comme dans les traités d'échecs passer du début à la fin de partie.

Que dans la fin de partie la clef se trouve du passage de l'une des deux fonctions à l'autre, c'est ce qui est exigé par la pratique de la psychanalyse didactique.

Rien qui là ne reste confus ou voilé. Je voudrais indiquer comment notre École pourrait opérer pour dissiper cette ténèbre.

Je n'ai pas à ménager ici de transition pour ceux qui me suivent ailleurs.

Qu'est-ce qui à la fin de l'analyse vient à être donné à savoir ?

Dans son désir, le psychanalysant peut savoir ce qu'il est. Pur manque en tant que $(-\varphi)$, c'est par le médium de la castration quel que soit son sexe qu'il trouve la place dans la relation dite génitale. Pur objet en tant que *(a)* il obture la béance essentielle qui s'ouvre

dans l'acte sexuel, par des fonctions qu'on qualifiera de prégénitales.

Ce manque et cet objet, je démontre qu'ils ont même structure. Cette structure ne peut être que rapport au sujet, au sens admis par l'inconscient. C'est elle qui conditionne la division de ce sujet.

Leur participation à l'imaginaire (de ce manque et de cet objet) est ce qui permet au mirage du désir de s'établir sur le jeu aperçu du rapport de causation par où l'objet *(a)* divise le sujet ($d \rightarrow (\$ \lozenge a)$).

Mais apercevez là vous-même ce qu'il en est de ce que j'ai appelé le psychanalysant plus haut. Si je le dis être cette cause de sa division, c'est en tant qu'il est devenu ce signifiant qui suppose le sujet du savoir. Il n'y a que lui à ne pas savoir qu'il est l'ἄγαλμα du procès analytique (comment quand c'est Alcibiade, ne pas le reconnaître ?), ni à quel autre signifiant inconnu (et combien nul d'ordinaire) sa signification de sujet s'adresse.

Sa signification de sujet ne dépasse pas l'avènement du désir, fin apparente de la psychanalyse, mais il y reste la différence du signifiant au signifié qui va choir sous la forme du $(-\varphi)$ ou de l'objet *(a)* entre lui et le psychanalyste pour autant que celui-ci va se réduire au signifiant quelconque.

C'est pourquoi je dis que c'est dans ce $(-\varphi)$ ou ce *(a)* qu'apparaît son être. L'être de l'ἄγαλμα, du sujet supposé savoir, achève le procès du psychanalysant, dans une destitution subjective.

Voilà-t-il pas ce que nous ne pourrions énoncer qu'entre nous ? N'est-ce pas là assez pour semer la panique, l'horreur, la malédiction, voire l'attentat ? En tout cas justifier les aversions préjudicielles à l'entrée dans la psychanalyse ?

Certes il y a trouble à une certaine pointe de l'analyse, mais il n'y a d'angoisse légitime (dont j'ai fait état) qu'à pénétrer – et il le faut pour la psychanalyse didactique – dans ce qu'il faut bien appeler un au-delà de la psychanalyse, dans la véritable garde où succombe présentement toute énonciation rigoureuse sur ce qui s'y passe.

Cette garde rencontre l'insouciance qui protège le plus sûrement vérité et sujets tout ensemble, et c'est pourquoi à proférer devant les seconds la première, cela ne fait, on le sait bien, ni chaud ni froid, qu'à ceux qui en sont proches. Parler de destitution subjective n'arrêtera pas l'innocent.

Il faut seulement avoir présent qu'au regard du psychanalysant, le psychanalyste, et à mesure qu'on est plus loin dans la fin de partie,

est en position de reste au point que c'est bien à lui que ce qu'on appellerait d'une dénotation grammaticale qui en vaut mille, le participe passé du verbe, conviendrait plutôt en cet extrême.

Dans la destitution subjective, l'éclipse du savoir va à cette reparution dans le réel, dont quelqu'un vous entretient parfois.

Celui qui a reconstruit sa réalité de la fente de l'impubère réduit son psychanalyste au point projectif du regard.

Celui qui, enfant, s'est trouvé dans le représentant représentatif de sa propre plongée à travers le papier journal dont s'abritait le champ d'épandage des pensées paternelles, renvoie au psychanalyste l'effet de seuil où il bascule dans sa propre déjection.

La psychanalyse montre en sa fin une naïveté dont c'est une question à poser, si nous pouvons la mettre au rang de garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

Il vaut donc de reprendre ici le sujet supposé savoir du côté du psychanalyste. Quoi ce dernier peut-il penser devant ce qui choit d'être du psychanalysant, quand celui-ci étant venu de ce sujet à en savoir un bout, n'a plus envie du tout d'en lever l'option ?

A quoi ressemble cette jonction où le psychanalysant semble le doubler d'un renversement logique qui se dirait à lui en attribuer l'articulation : « Qu'il sache comme étant de lui ce que je ne savais pas de l'être du savoir, et qui a maintenant pour effet que ce que je ne savais pas est de lui effacé » ?

C'est lui faire la part belle de ce savoir peut-être imminent, au plus aigu, que ce que la destitution subjective en cette chute masque la restitution où vient l'être du désir, de se rejoindre, à ne s'y nouer que d'un seul bord, à l'être du savoir.

Ainsi Thomas à la fin de sa vie : *sicut palea*, de son œuvre il le dit : du fumier.

De ce que le psychanalyste a laissé obtenir au psychanalysant du sujet supposé savoir, c'est à lui que revient d'y perdre l'ἄγαλμα.

Formule qui ne nous semble pas indigne de venir à la place de celle de la liquidation – terme combien futile ! – du transfert, dont le bénéfice principal est, malgré l'apparence, de renvoyer toujours au patient prétendu, en dernier ressort, la faute.

Dans ce détour qui le ravale, ce dont l'analyste est le gond, c'est de l'assurance que prend le désir dans le fantasme, et dont alors il s'avère que la prise n'est rien que celle d'un désêtre.

Mais n'est-ce pas là qu'est offert au psychanalysant ce tour de plus dans le doublage qui nous permet d'y engendrer le désir du psychanalyste ?

Retenons pourtant, avant de franchir ce passage, cette alternance dont notre discours se syncope de faire ainsi l'un l'autre s'écranter. Où toucher mieux la non-intersubjectivité ? Et combien il est impossible qu'un témoignage juste soit porté par celui qui franchit cette passe, sur celui qui la constitue – entendons qu'il l'est cette passe, de ce que son moment reste son essence même, même si, après, ça lui passera.

C'est pourquoi ceux à qui ça a passé au point d'en être béats, me paraissent conjoindre l'impropre à l'impossible en ce témoignage éventuel – et ma proposition va-t-elle être que ce soit plutôt devant quelqu'un qui soit encore dans le moment originel, que s'éprouve qu'est bien advenu le désir du psychanalyste.

Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier la qualité d'une certaine position dépressive ? Nous n'éventons là rien. On ne peut s'en donner les airs, si on n'y est pas.

C'est le moment même de savoir si dans la destitution du sujet, le désir advient qui permette d'occuper la place du désêtre, justement de vouloir opérer à nouveau ce qu'implique de séparation (avec l'ambiguïté du *se parere* que nous y incluons pour y prendre ici son accent) l'ἄγαλμα.

Disons ici, sans développer, qu'un tel accès implique la barre mise sur l'Autre, que l'ἄγαλμα en est le signifiant, que c'est de l'Autre que choit le *(a)* comme en l'Autre s'ouvre la béance du (– φ) et que c'est pourquoi, qui peut articuler ce S(Ⱥ) celui-là n'a nul stage à faire, ni dans les Bien-Nécessaires ni parmi les Suffisances pour être digne de la Béatitude des Grands Ineptes de la technique régnante.

Pour la raison que celui-là comme S(Ⱥ) s'enracine dans ce qui s'oppose le plus radicalement à tout ce à quoi il faut et il suffit d'être reconnu pour être : l'honorabilité par exemple.

Le passage qu'il a accompli se traduit ici autrement. Ni il n'y faut, ni il n'y suffit qu'on le croie franchi pour qu'il le soit. C'est la vraie portée de la négation constituante de la signification d'infamie.

Connotation qu'il faudrait bien restaurer dans la psychanalyse.

Détendons-nous. Appliquons S(Ⱥ) à AE. Ça fait : E. Reste l'École

ou l'Épreuve, peut-être. Ça peut indiquer qu'un psychanalyste doit toujours pouvoir choisir entre l'analyse et les psychanalystes.

Je prétends désigner dans la seule psychanalyse en intension l'initiative possible d'un nouveau mode d'accession du psychanalyste à une garantie collective.

Ce n'est pas dire que de considérer la psychanalyse en extension – soit les intérêts, la recherche, l'idéologie qu'elle cumule – ne soit pas nécessaire à la critique des Sociétés telles qu'elles supportent cette garantie hors de chez nous, à l'orientation à donner à une École nouvelle.

Je ne pare aujourd'hui qu'à une construction d'organes pour un fonctionnement immédiat.

Ceci ne me dispense peut-être pas d'indiquer au moins, préalable d'une critique au niveau de l'extension, trois repères à produire comme essentiels. D'autant plus significatifs qu'à s'imposer par leur grosseur, ils se répartissent dans les trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

L'attachement spécifié de l'analyse aux coordonnées de la famille, est un fait qui est à estimer sur plusieurs plans. Il est extrêmement remarquable dans le contexte social.

Il semble lié à un mode d'interrogation de la sexualité qui risque fort de manquer une conversion de la fonction sexuelle qui s'opère sous nos yeux.

La participation du savoir analytique à ce mythe privilégié qu'est l'Œdipe, privilégié pour la fonction qu'il tient dans l'analyse, privilégié aussi d'être selon le mot de Kroeber, le seul mythe de création moderne, est le premier de ces repères.

Observons son rôle dans l'économie de la pensée analytique et épinglons-le de ceci qu'à l'en retirer, toute la pensée normative de la psychanalyse se trouve équivaloir en sa structure au délire de Schreber. Qu'on pense à *Entmannung*, aux âmes rédimées, voire au psychanalyste comme cadavre lépreux.

Ceci laisse la place à un séminaire sur le Nom-du-Père dont je maintiens qu'il n'est pas de hasard que je n'aie pu le faire.

La fonction de l'identification dans la théorie – sa prévalence –, comme l'aberrance d'y réduire la terminaison de l'analyse, est liée à la constitution donnée par Freud aux Sociétés – et pose la question de la limite qu'il a entendu donner par là à son message.

Elle doit être étudiée en fonction de ce qu'est dans l'Église et dans l'Armée, prises ici pour modèles, le sujet supposé savoir.

Cette structure est incontestablement une défense contre la mise en question de l'Œdipe : le Père idéal, c'est-à-dire le Père mort, conditionne les limites où restera désormais le procès analytique. Il fige la pratique dans une finalité désormais impossible à articuler et qui obscurcit au principe ce qui est à obtenir de la psychanalyse didactique.

La mise en marge de la dialectique œdipienne qui en résulte, va toujours plus s'accentuant dans la théorie et dans la pratique.

Or, cette exclusion a une coordonnée dans le réel, laissée dans une ombre profonde.

C'est l'avènement, corrélatif de l'universalisation du sujet procédant de la science, du phénomène fondamental, dont le camp de concentration a montré l'éruption.

Qui ne voit que le nazisme n'a eu ici que la valeur d'un réactif précurseur.

La montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation, voilà à quoi la psychanalyse s'est montrée plus sensible encore, en ne laissant pas un de ses membres reconnus aux camps d'extermination.

Or c'est là le ressort de la ségrégation particulière où elle se soutient elle-même, en tant que l'IPA se présente dans cette extraterritorialité scientifique que nous avons accentuée, et qui en fait bien autre chose que les associations analogues en titre d'autres professions.

A proprement parler, une assurance prise de trouver un accueil, une solidarité, contre la menace des camps s'étendant à l'un de ses secteurs.

L'analyse se trouve ainsi protéger ses tenants – d'une réduction des devoirs impliqués dans le désir de l'analyste.

Nous tenons ici à marquer l'horizon complexe, au sens propre du terme, sans lequel on ne saurait faire la situation de la psychanalyse.

La solidarité des trois fonctions majeures que nous venons de tracer, trouve son point de concours dans l'existence des Juifs. Ce qui n'est pas pour étonner quand on sait l'importance de leur présence dans tout son mouvement.

Il est impossible de s'acquitter de la ségrégation constitutive de

cette ethnie avec les considérations de Marx, celles de Sartre encore bien moins. C'est pourquoi, pourquoi spécialement la religion des Juifs doit être mise en question dans notre sein.

Je m'en tiendrai à ces indications.

Nul remède à attendre, tant que ces problèmes n'auront pas été ouverts, à la stimulation narcissique où le psychanalyste ne peut éviter de se précipiter dans le contexte des Sociétés présent.

Nul autre remède que de rompre la routine qui est actuellement le constituant prévalent de la pratique du psychanalyste.

Routine appréciée, goûtée comme telle, j'en ai recueilli de la bouche des intéressés eux-mêmes aux USA l'étonnante, formelle, expresse déclaration.

Elle constitue un des attraits de principe du recrutement.

Notre pauvre École peut être le départ d'une rénovation de l'expérience.

Telle qu'elle se propose, elle se propose comme telle.

Nous proposons d'y définir actuellement :

1. Le jury d'accueil, comme :

a) Choisi par le Directoire annuel dans son extension variable.

b) Chargé d'accueillir selon les principes du travail qu'ils se proposent, les membres de l'École, sans limitation de leurs titres ou provenance. Les psychanalystes (AP) à ce niveau, n'y ont aucune préférence.

2. le jury d'agrément :

a) Composé de sept membres : trois analystes de l'École (AE) et trois psychanalysants pris dans une liste présentée par les analystes de l'École (AE). Il est clair qu'en répondant, ces psychanalystes choisiront dans leur propre clientèle, des sujets dans la passe de devenir psychanalystes – s'y adjoignant le directeur de l'École.

Ces analystes de l'École (AE), comme ces psychanalysants seront choisis par tirage au sort sur chacune des listes.

Un psychanalysant se présente-t-il, quel qu'il soit, qui postule le titre d'analyste de l'École, c'est aux trois psychanalysants qu'il aura à faire, à charge pour ceux-ci d'en rendre compte devant le collège au complet du jury d'agrément (présentation d'un rapport).

b) Ledit jury d'agrément se trouvera de ce fait en devoir de contribuer aux critères de l'achèvement de la psychanalyse didactique.

c) Son renouvellement par le même procédé du sort, se fera tous les six mois, jusqu'à ce que des résultats suffisants pour être publiables, permettent sa refonte éventuelle ou sa reconduction.

3. L'analyste membre de l'École présente qui lui convient à la candidature précédente. Si son candidat est adjoint aux analystes de l'École, il y est admis lui-même du même fait.

L'analyste membre de l'École est une personne qui de son initiative réunit ces deux qualités (la seconde implique son passage devant le jury d'accueil).

Il est choisi pour la qualification qui soude ces deux qualités, sans avoir à poser de candidature à ce titre, par le jury d'agrément au complet qui en prend l'initiative sur le critère de ses travaux et de son style de pratique.

Un analyste praticien, non qualifié d'AME, passera par ce stage au cas où un de ses psychanalysants est admis au rang d'AE.

On appliquera ce fonctionnement sur notre graphe pour en faire apparaître le sens.

Il suffit d'y substituer :

– AE. à $S(\not A)$;

– psychanalysants du jury d'agrément à $(\$ \lozenge D)$;

– AME à $S(A)$;

– psychanalysants tout-venant à A.

Le sens des flèches y indiquera dès lors la circulation des qualifications.

Un peu d'attention suffira à montrer quelle rupture – non suppression – de hiérarchie en résulte. Et l'expérience démontrera ce que l'on peut en attendre.

La proposition des nouveaux appareils fera l'objet d'une réunion plénière des AE – aux fins d'être homologuée pour présentation générale.

Un groupe sera chargé d'une bibliographie concernant les questions de formation – aux fins d'établir une anatomie de la Société du type IPA sur ces problèmes.

2

Au moment de mettre sous presse, je parcours le numéro de *L'Arc* qui vient de paraître sur Freud.

Ce numéro illustre ce à quoi la formule de la revue présente doit permettre d'échapper.

A savoir l'ordre d'inflation littéraire auquel mon enseignement s'est opposé jusqu'à une crise, dont le succès se saisit mieux à voir où saute le verrou.

Pour la contorsion de la psychanalyse sur son propre nœud, qui fut plus haut ma formule, comment ne pas regretter que la meilleure biographe de Freud en donne l'exemple, en ne trouvant ici à saisir dans mon « retour à Freud » que le « trop », par où il éviterait la psychanalyse elle-même tout simplement.

Que Mme Marthe Robert vienne donc suppléer à ceux qui se dérobent à ce que je dis cette année de l'acte psychanalytique, pour mesurer si je réduis la psychanalyse à des « façons de dire ».

Son article ira aux Archives de toute personne un peu au fait des choses.

Il est convenu que je signerai tout ce qui ici est ma part, donc :

J. L.

3

Liminaire

En manière d'excuse
à l'École

Le numéro 2/3 de *Scilicet* paraît en retard : c'est de mon fait.

Une part de ce que je lui destinais, je l'ai transcrite en deux préfaces, dans un calcul de ce que les lieux en fussent juste assez déplacés pour faire mesure à ce qu'il fallait remettre à sa place.

Ainsi passa l'échéance de Noël 69.

Le reste concernait trop ce qui m'était arrivé de l'ENS dont on se souvient peut-être, tandis que de la mascarade à laquelle j'avais contribué, et des deux mains : dans *Le Monde* et dans *Les Lettres françaises*, abattre le jeu ne s'imposait pas.

Dire les ficelles en cette farce eût été un défi de s'appuyer sur leur déni qui suffit pour qu'on sache, et défi sans mérite puisqu'à ce jeu j'avais laissé courir.

Il eût fallu que plus m'importassent ceux qui plus ne me supportaient. Outre que nulle s'en avérait la suite.

Ce pli de dédain ne se soutient que d'une occasion où son parti pris fut assez critique pour d'autres, de ce que j'eusse d'eux la charge, pour que le reproche qu'ils ne m'en font pas, me rende distrait à l'affront.

La facture de ces choses, je la laisserai à l'historien, sans me croire obligé à m'en faire l'annaliste.

Pour mon action, elle se jugera du terme dont j'assigne le discours analytique, à me tenir à ce que je fais tel.

C'est à la mesure du point d'acte qu'il atteint dans le symbolique, que se démontre le réel.

On le comprendra à lire en partie I les actes du congrès tenu par l'École en 1969 à l'hôtel Lutétia.

Congrès où aboutit, frayée du mois de mai dont on parle, quoique l'ayant bien précédé, ma proposition dite du 9 octobre 1967.

Viennent, partie II, les réponses dont m'a surpris un enquêteur de la radio belge, M. Georgin.

Surprise que je ne relève pas seulement de m'y être laissé prendre (ce dont je les introduis), mais d'y maintenant trouver l'effet d'une audience sans incarnation.

Pourquoi de ce que s'avère qu'elles soient séparables, se refuser au piquant d'y faire épreuve à « l'incompréhensible à quelqu'un de normalement constitué » ?

Si cela veut dire échapper à la régie du discours universitaire, on ne l'évite pas à se faire auteur. Mais me trompé-je à ressentir dans la radiophonie une route à l'action qui s'en dispenserait ?

Car je mets en place ici ce que « je ne savais pas » – je mets les guillemets pour ceux qui savent ce qui a tourné autour de ces mots de ma doctrine –, ce que « je ne savais pas » de ma part dans l'actuelle révolution.

Dont je suis, mais pas l'auteur.

Des articles suivent dont le groupement en trois parties est à reconnaître.

Non signés, selon ce que cette revue a inauguré, ceci bien plus encore à rappeler : d'avant mai.

D'une délibération tranchant d'une voie, elle sans problème, sur l'indication du déclin de l'auteur.

Ce qui, je le précise une fois de plus, n'exige pas l'anonymat, mais la non-identification.

A ce que se prouve la formation, pas l'auteur.

D'où les membres de l'École ont intérêt, semble-t-il, à sauter le pas, puisque, tant que cette formation ne s'est pas prouvée, ils ne sont membres que d'une École qui n'a rien d'autre pour elle que d'exister : alors qu'ils ont de moi ceci à leur portée contre l'évangile de l'époque, qu'exister ce n'est pas grand-chose et qu'en tout cas ça ne prouve rien.

Ce qui confirme que rien ne fasse preuve contre une existence quelconque. Il n'y a preuve que du *pour*.

Si pressant donc que soit cet intérêt des membres, il ne rend pas

vain l'appoint que, pour témoigner de sa formation, l'École peut recevoir de non-membres.

Il y en a bien quatre ici dont les noms (à leur gré dans ce cas) se trouveront, puisque ce numéro double clôt l'année, à la fin du volume.

Si ce qui vient dans ce numéro reste connexe à mon discours, ce n'est pas qu'il n'y en ait d'autres qui dans l'École soient formateurs. Ils seront bienvenus, je le promets, à se produire.

Pour le dehors, on trouvera dans mes réponses radiophoniques articulés assez les discours non analytiques que j'ai définis cette année d'une consistance dont rend raison celui que j'instaure de l'analyse, pour que quiconque puisse estimer ce qu'il doit à la formation de l'École, qu'on entende là : ce qu'il doit lui apporter, même à n'y être pas inscrit.

Que les contribuants étrangers doivent se maintenir dans le futur, c'est l'occasion de mettre en relief ce qui appert de ce qu'hors de notre École, il n'y a que des associations d'analystes.

Or c'est un fait qu'il en résulte un type de publication par quoi la psychanalyse ne semble éprouvée qu'à compte d'auteur.

A qui ne saute aux yeux que ce qui s'y est produit jusqu'à présent de travaux, n'est voué qu'à diffuser, j'allais écrire : à diffamer le nom du signataire.

Ici je m'interroge si c'est seulement d'avoir tardé, que ce numéro manque à la revue critique de ce qui résulte de cela comme travail.

De l'ouvrage de Serge Leclaire (pour nous en tenir au meilleur) qui trouve ici son compte rendu – mais aussi bien lui-même a su se faire attendre des avertis –, au dernier de Maud Mannoni qui trouve à renouveler les abords du psychiatre et va nous attendre, combien d'autres eussent fait matière à une critique qui sût s'y égaler ?

Nous en fallait-il un modèle ?

C'est ce qu'on mesurera au parti qu'a tiré Michèle Montrelay, analyste de l'École (nouvelle formule), d'un ouvrage obtenu d'une tout autre formation.

Qu'on y apprécie ce qui d'original se dispense « à propos ».

A propos de l'ouvrage dont cette critique fait le mérite (en le numéro de juillet de la revue *Critique*).

Ce n'est pas biais indigne à faire preuve du dégel qu'un travail spécifié de notre formation apporte en le problème de la sexualité féminine : resté bloqué depuis que Jones en eut fait pièce à Freud.

La plainte que je ressasse qu'on me détourne plus souvent qu'on ne me devance, est ici désarmée.

Non sans que m'en revienne l'écho nostalgique de ce qu'un certain congrès d'Amsterdam pour quoi j'avais proposé ce sujet, y ait préféré de prendre le vent d'un fâcheux retour au bercail.

Il fallait encore du temps pour que ce réel que j'ai promu dès mes prémisses au rang de catégorie (et dont les badauds me décriaient de ne pas le voir venir), je rendisse clair qu'il ne se livre qu'à l'acte qui force le fantasme dont s'assoit la réalité. *Scilicet* l'acte psychanalytique en reste loin, quoique hors de lui, ce soit impossible : le réel quoi ! Interdit aux tricheurs.

Un écho : mon discours de clôture au congrès tenu par l'École en avril de cette année 1970, marque en dernière partie comment se formulait son travail avant un changement majeur, dont je remets l'énonciation à l'an qui vient.

Je déclare concurremment laisser la charge de ce qui s'appelle rédaction à ceux-là dont la liste qui termine ce numéro, dit qu'ils contribuèrent, membres ou non-membres de l'École, à *Scilicet*, première année.

Jacques Lacan,
directeur de l'EFP.

Septembre 1970

4

Ont contribué à la première année de *Scilicet* :
[suit une liste de vingt et un noms propres].
Ils se font ainsi la tête, soit premier pas, mais thèse aussi, de ce qu'une publication épisodique doit à l'École.
Comme firent ceux de Bourbaki pour leur publication monumentale.
C'est qu'à choses telles (et toutes proportions gardées), on ne contribue pas en son nom,
sauf à leur faire de ce qu'on l'efface, véhicule.

Dans mon cas, c'est malgré :

J. L.

13 X 70

Index des noms cités

Repères bibliographiques dans l'ordre chronologique

Les complexes familiaux dans la formation de l'individu

L'édition donnée de ce texte en 1984 chez Navarin Éditeur s'ouvrait sur la note suivante signée J.-A. M. : « Ce texte a été écrit par Jacques Lacan pour le tome VIII de l'*Encyclopédie française*, consacré à "la vie mentale" et paru en 1938 ; il occupe dans sa seconde partie, "Circonstances et objets de l'activité psychique", la section A : "La famille", titre sous lequel il est ordinairement désigné. J'ai restitué pour cette édition le titre donné par Lacan ; j'ai restitué de même la continuité du texte, rompue par la mise en page de l'*Encyclopédie* (intertitres, caractères de corps différents). Ce texte n'a pas été inclus dans les *Écrits* à l'initiative de l'éditeur, en raison de sa longueur. »

Le nombre treize et la forme logique de la suspicion

Contribution aux *Cahiers d'art*, 1945-1946, p.383-393.

La psychiatrie anglaise et la guerre

Paru dans *L'Évolution psychiatrique*, vol. I, 1947, p.293-312 et 313-318, et dans *La Querelle des diagnostics*, Navarin éditeur, 1986.

Prémisses à tout développement possible de la criminologie

Il s'agit du résumé, rédigé par J. Lacan, de ses réponses au cours de la discussion de son rapport « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, p.125-150. Ce résumé a été publié dans le même numéro de la *Revue française de psychanalyse*, t. IV, n°1, janvier-mars 1951, p.84-88.

Intervention au Ier Congrès mondial de psychiatrie

Paru en 1952 dans les actes du Congrès de 1950, t.V : *Psychothérapie-Psychanalyse/Médecine psycho-somatique*, Hermann, coll. « Actualités scientifiques et industrielles », 1172, p.103-107.

Discours de Rome

Rédaction du discours prononcé à l'occasion de la présentation du rapport « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (*Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, p.237-322) au Ier Congrès de la Société française de psychanalyse, tenu à Rome les 26 et 27 septembre 1953. Paru dans la revue *La Psychanalyse*, PUF, vol. I, 1956, p.202-211 et 241-255.

La psychanalyse vraie, et la fausse

Texte rédigé pour un congrès tenu à Barcelone en septembre 1958 ; resté inédit en français jusqu'à sa publication dans la revue *L'Ane*, n° 51, juillet-septembre 1992, p.24-27.

Maurice Merleau-Ponty

Contribution au numéro d'hommage publié par *Les Temps modernes* après le décès du philosophe, n°184/185, octobre 1961, p.245-254.

Acte de fondation

Le texte, d'abord diffusé sans titre sous forme ronéotypée en juin 1964, a été imprimé pour la première fois dans l'*Annuaire 1965* de l'École freudienne de Paris, accompagné de la « Note adjointe » et du « Préambule ». La note datée de 1971 et le Préambule ont été publiés dans l'*Annuaire 1977* de l'École freudienne de Paris.

Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse

Extrait de l'*Annuaire 1965* de l'École pratique des hautes études, p.249-251 ; publié comme prière d'insérer du *Séminaire XI*.

Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein

Paru dans les *Cahiers Renaud-Barrault*, n°5, décembre 1965, p.3-10 et 15.

Réponses à des étudiants en philosophie

Paru dans les *Cahiers pour l'analyse*, bulletin du Cercle d'épistémologie de l'ENS, n°3, 1966, p.5-13, sous le titre, donné par la rédaction, « Réponses à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse ». Une note de la rédaction précisait : « Les questions ici reproduites ont été adressées au Dr Lacan par un groupe d'étudiants de la Faculté des Lettres de Paris. Le texte en a été rédigé par M. G. Contesse. Nous remercions celui-ci d'avoir accepté que nous le reprenions. »

Problèmes cruciaux pour la psychanalyse

Annuaire 1966 de l'École pratique des hautes études, p.270-273.

Présentation des Mémoires d'un névropathe

Cahiers pour l'analyse, n°5, 1966, p.69-72. Texte rédigé pour introduire la première traduction française du texte du président Schreber, paraissant en feuilleton dans la revue avant d'être publiée dans la collection « Champ freudien » (traduction de Paul Duquenne), aux Éd. du Seuil. Paru sous le titre « Présentation », donné par la rédaction.

Petit discours à l'ORTF

Publié dans le premier numéro de *Recherches*, n°3/4, p.5-9, avec l'autorisation de l'ORTF. Le texte était précédé d'une note de la rédaction : « Cet entretien a été diffusé le 2 décembre 1966 dans le cadre des Matinées de France-Culture, au cours de l'émission de Georges Charbonnier "Sciences et techniques", à l'occasion de la parution des *Écrits* de Jacques Lacan, aux Éditions du Seuil. Nous remercions le Dr Lacan ainsi que Georges Charbonnier de nous en avoir aimablement autorisé la publication dans *Recherches*. »

L'objet de la psychanalyse

Annuaire 1967 de l'École pratique des hautes études, p.211-212.

Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École

Paru dans *Scilicet*, n°1, Éd. du Seuil, 1968, p.14-30.

Discours à l'École freudienne de Paris

Paru dans *Scilicet*, n°2/3, Éd. du Seuil, 1970, p.9-29.

La méprise du sujet supposé savoir
La psychanalyse. Raison d'un échec
De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité

Parus dans *Scilicet*, n°1, Éd. du Seuil, 1968, p.31-41, 42-50 et 51-59. Une note finale de l'auteur apportait les précisions suivantes :
« Ces textes n'ont pas été lus, le nombre et la diversité s'y opposant des assistances (en majorité d'étudiants) dont je fus honoré. Ils se distinguent donc de ce que j'ai effectivement prononcé, dont enregistrement reste.
« Deux autres rencontres ont eu lieu, que je n'avais pas préparées. L'une le 16, à Pise, siège de l'École normale supérieure d'Italie, que je dois à l'amitié de Jean Roudaut ; j'y ai procédé par une maïeutique à quoi mes auditeurs se sont montrés propices, dialogue enregistré aussi.
« Le 18, l'Institut psychanalytique de Milan fut le cadre de l'autre, où je n'ai pas ménagé une audience avertie.
« Je remercie son directeur, le professeur Fornari, de me l'avoir fournie nombreuse pour un débat du meilleur ton. Le professeur Musatti y était présent.
« Les services des Affaires culturelles dont j'étais l'hôte sont au-dessus de tout éloge : que MM. Vallet et Dufour, entre tous ceux à qui je suis reconnaissant, en reçoivent ici l'hommage. »

Allocution sur les psychoses de l'enfant

Paru sous le titre « Discours de clôture des Journées sur les psychoses de l'enfant », dans *Recherches*, numéro spécial « Enfance aliénée », décembre

1968, II, p.143-152 ; repris dans *Enfance aliénée*, UGE, coll. « 10/18 », 1972, puis, sous le même titre, aux Éditions Denoël dans la collection « L'espace analytique », en 1984. Le texte transcrit avait été corrigé par l'auteur.

Introduction de Scilicet *au titre de la revue de l'École freudienne de Paris*

Paru dans *Scilicet*, n°1, Éd. du Seuil, 1968, p.3-13.

La logique du fantasme

Annuaire 1969 de l'École pratique des hautes études, p.189-194.

Adresse à l'École

Paru sous le titre « Adresse du jury d'accueil à l'assemblée avant son vote (le 25 janvier 1969) » dans *Scilicet*, n°2/3, Éd. du Seuil, 1970, p.49-51.

L'acte psychanalytique

Annuaire 1968-1969 de l'École pratique des hautes études, p.213-220.

Note sur l'enfant

Ce texte, remis à Mme Jenny Aubry sous la forme de deux feuilles manuscrites, a été publié pour la première fois par cette dernière dans son livre *Enfance abandonnée* paru aux Éditions Scarabée et compagnie en 1983, et repris dans *Ornicar ?*, n°37, 1986, sous le titre « Deux notes sur l'enfant ». Un examen plus attentif a permis de conclure qu'il s'agissait d'un texte d'un seul tenant.

Préface à l'édition des Écrits *en livre de poche*

Rédigé pour *Écrits I*, Éd. du Seuil, coll. « Points Essais », 1970, p.7-12. Paru également dans *Écrits II*, texte intégral, coll. « Points », Éd. du Seuil, 1999, p.364-369.

Préface à une thèse

Paru sous le titre « Préface » en tête du livre d'Anika Rifflet-Lemaire, *Jacques Lacan*, Bruxelles, Charles Dessart, 1970, p.9-20. L'ouvrage a été repris sous le même titre, chez Pierre Mardaga éditeur, Bruxelles, 1977, avec la préface (p. 5-16).

Allocution sur l'enseignement

Paru dans *Scilicet*, n°2/3, Éd. du Seuil, 1970, p.391-399.

Radiophonie

Paru dans *Scilicet*, n°2/3, Éd. du Seuil, 1970, p.55-99. Lacan avait accepté de répondre, pour la radio belge, aux questions de M. Robert Georgin.

Lituraterre

Écrit pour le numéro consacré au thème « Littérature et psychanalyse » de la revue *Littérature*, Larousse, n°3, octobre 1971, p.3-10; publié en ouverture du numéro.

Avis au lecteur japonais

Paru en français dans la *Lettre mensuelle*, publiée par l'École de la Cause freudienne, n°3, 1981, p.2-3.

L'étourdit

Paru dans *Scilicet*, n°4, Éd. du Seuil, 1973, p.5-52.

Note italienne

Ce texte laissé inédit par J. Lacan a été publié dans *Ornicar ?*, n°25, 1982, p.7-10, précédé d'une note précisant que « les personnes concernées ne donnèrent pas suite aux suggestions exprimées ici ».

Postface au *Séminaire XI*

Publié à la fin du premier volume paru du *Séminaire* de Jacques Lacan, livre XI : *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éd. du Seuil, 1973.

Télévision

Ce texte a été publié en volume dans la collection « Champ freudien », Éd. du Seuil, 1974.

...ou pire

Paru dans *Scilicet*, n°5, Éd. du Seuil, 1975, p.5-10.

Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits

Paru dans *Scilicet*, n°5, Éd. du Seuil, 1975, p.11-17 ; le titre original précisait entre parenthèses le nom de l'éditeur : Walter Verlag. L'édition allemande d'un premier volume des écrits est parue en 1973 aux Éditions Walter Verlag, sous le titre *Schriften I.*

Préface à *L'Éveil du printemps*

Écrit pour le spectacle monté par Brigitte Jaques au théâtre Récamier dans le cadre du Festival d'automne 1974 ; paru dans le programme ; repris en préface de l'édition de la pièce de Wedekind dans une traduction de François Regnault, Gallimard, 1974, p.9-12.

Peut-être à Vincennes...

Constituait l'ouverture du n°1 d'*Ornicar ?*, bulletin périodique du « Champ freudien », janvier 1975, p.3-5 ; le texte indiquait sous le titre donné par la rédaction : « Proposition de Lacan ».

Joyce le Symptôme

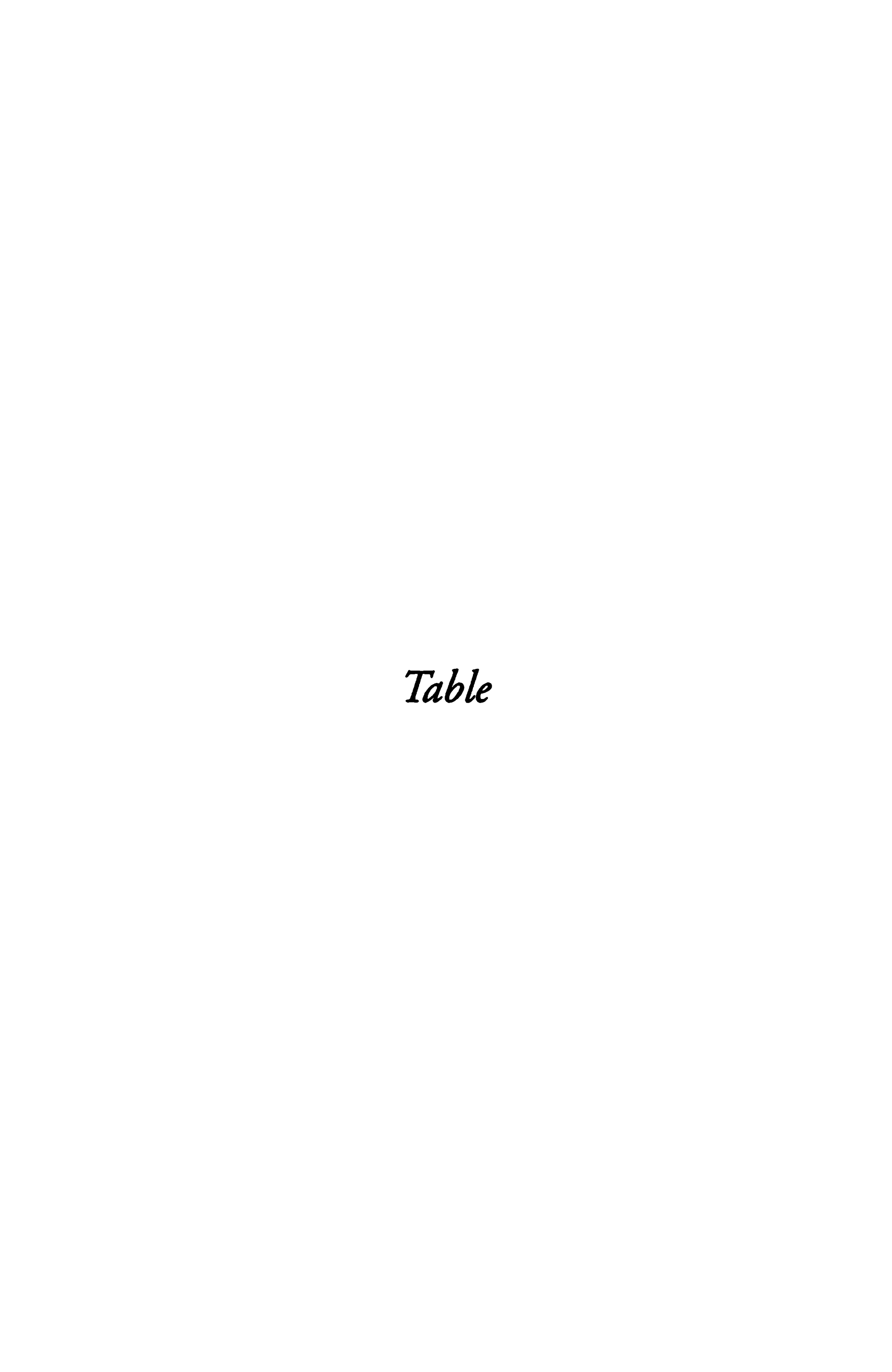
Paru en 1979 dans le recueil *Joyce & Paris, 1902... 1920-1940... 1975*, coédition, par les Éd. du CNRS et les Publications de l'Université Lille-3, des actes du Ve Symposium international James Joyce, tenu à Paris du 16 au 20 juin 1975, p.13-17. Paru également dans *Joyce avec Lacan* chez Navarin éditeur dans la coll. « Bibliothèque des analytica », 1987, p.31-37.

Préface à l'édition en langue anglaise du Séminaire, livre XI

Paru dans *Ornicar ?*, n°12/13, 1977, p.124-126. L'édition en langue anglaise du *Séminaire, Livre XI* est parue en 1977 sous le titre *The four fundamental concepts of psychoanalysis* chez Hogarth Press (The Random House Group Ltd), puis en 1979 aux Éditions Penguin. Sous le même titre, l'éditeur américain Norton a également publié ce Séminaire en 1978.

Lettre de dissolution

Cette lettre, adressée sous forme ronéotypée aux membres de l'École freudienne de Paris, a été lue au séminaire du 8 janvier 1980 ; elle a été imprimée dans l'*Annuaire 1982* de l'École de la Cause freudienne.


Table

Jacques Lacan
au Champ freudien

L'ŒUVRE ÉCRIT

Écrits

De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité
suivi de Premiers Écrits sur la paranoïa

Télévision

★

LE SÉMINAIRE DE JACQUES LACAN
texte établi par Jacques-Alain Miller

Livre I. – Les Écrits techniques de Freud

Livre II. – Le Moi dans la théorie de Freud
et dans la technique de la psychanalyse

Livre III. – Les Psychoses

Livre IV. – La Relation d'objet

Livre V. – Les Formations de l'inconscient

Livre VII. – L'Éthique de la psychanalyse

Livre VIII. – Le Transfert

Livre X. – L'Angoisse

Livre XI. – Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse

Livre XVI. – D'un Autre à l'autre

Livre XVII. – L'Envers de la psychanalyse

Livre XX. – Encore

Livre XXIII. – Le Sinthome

★

PARADOXES DE LACAN
série présentée par Jacques-Alain Miller

Le Triomphe de la religion

précédé de Discours aux catholiques

Des Noms-du-Père

Mon enseignement

Le Mythe individuel du névrosé
ou Poésie et vérité dans la névrose

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
MPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2001. N° 48647-4 (07-0898)

Autres écrits

PAS-À-LIRE.

Définition lacanienne de l'écrit. Quelque chose comme «Chien méchant», ou «Défense d'entrer». Voire: «*Lasciate ogni speranza*».

Disons que c'est un défi, fait pour tenter le désir.

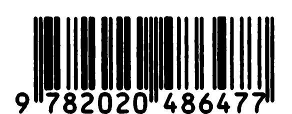
Lacan résumait d'une phrase la leçon des *Écrits*: «l'inconscient relève du logique pur, autrement dit du signifiant». Les *Autres écrits* enseignent de la jouissance qu'elle aussi relève du signifiant, mais à son joint avec le vivant; qu'elle se produit de «manipulations» non pas génétiques mais langagières, affectant le vivant qui parle, celui que la langue traumatise.

Il s'ensuit: que la jouissance, cynique comme telle, ne condescend au désir que par la voie de l'amour; qu'elle fait obstacle à toute programmation du rapport sexuel; que, féminine, elle répugne à l'universel et s'accorde à l'infini; que, phallique, elle est «hors-corps»; et autres théorèmes jusqu'alors inouïs dans la psychanalyse.

On n'en trouvera pas le répondant dans le génome, dont le décryptage pourtant fait promesse, de noces nouvelles du signifiant et du vivant. On pressent l'avènement du *self-made-man*. Nous l'appellerons: LOM du XXI[e] siècle.

Ce recueil pourrait être son viatique.

A le déchiffrer, on saura mieux y faire avec les symptômes inconnus de demain.



Le champ freudien — Seuil

www.seuil.com
ISBN 978.2.02.048647.7 / Imprimé en France 4.01-4 — 34 €